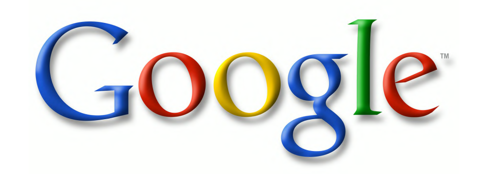




VOYAGE

DANS

L'AFRIQUE AUSTRALE.



Imp. Lith. de Cattier.

A. DELEGORGUE.

VOYAGE

DANS

L'AFRIQUE AUSTRALE

NOTAMMENT

DANS LE TERRITOIRE DE NATAL
DANS CELUI DES CAFRES AMAZOULOUS ET MAKATISSES
ET JUSQU'AU TROPIQUE DU CAPRICORNE

EXÉCUTÉ DURANT LES ANNÉES 1838, 1839, 1840, 1841, 1842, 1843 & 1844

ACCOMPAGNÉ DE DESSINS ET CARTES

PAR

M. ADULPHE DELEGORGUE
(DE DOUAI)

Avec une Introduction

PAR M. ALBERT-MONTÉMONT

Membre de plusieurs sociétés savantes
Auteur des *Lettres sur l'Astronomie*, de l'*Histoire universelle des Voyages*, etc.



I

PARIS
A. RENÉ ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS,
RUE DE SEINE, 32.
1847



INTRODUCTION.

A l'extrémité méridionale de l'Afrique se développe une vaste étendue de territoire qui, désignée sous le nom de *Colonie du Cap de Bonne-Espérance,* est aujourd'hui l'une des plus utiles possessions britanniques, en même temps que sa capitale offre une halte précieuse aux vaisseaux se rendant d'Europe aux Grandes-Indes, comme à ceux qui en reviennent.

La colonie du Cap, située entre les 34° 50′-29° 50′ latitude sud et les 15° 20′-25° 10′ longitude est, présente un développement de plus de 450 lieues de côtes ; elle a de l'ouest à l'est plus de 200 lieues de longueur ; sa plus grande largeur, dans la partie occidentale, dépasse 120 lieues ; sa moindre, au centre, est d'environ 70 lieues. On donne à son ensemble une superficie totale de 15 à 16,000 lieues carrées, et une population de 160 à 200,000 habitants, dont 60,000 blancs ou hommes de couleur libres, 30,000 Hottentots, 40,000 nègres, et le reste, Cafres et Boschjesmans ou hommes des bois.

Bornée au nord par la Hottentotie indépendante, qui se prolonge vers le tropique du Capricorne ; à l'ouest, par l'Océan atlantique ; au sud, par le grand Océan austral, et à l'est, par la Cafrerie, la colonie du Cap a quelques cours d'eau remarquables, tels que le fleuve Orange, les deux rivières des Élé-

phants et la rivière des Poissons ou *groote Vish rivier.* Elle est traversée par plusieurs chaînes de hautes montagnes, et on y trouve plus d'un désert ou karrou, au sol imprégné de sel. Le climat, généralement assez chaud, divise l'année en deux saisons égales, la sèche et la pluvieuse. La première, arrive quand le soleil est dans l'hémisphère nord, et la seconde, lorsque l'astre est dans l'hémisphère sud ; la première est l'hiver, et la deuxième l'été de ces contrées ; l'hiver a lieu de mars à septembre, et l'été, de septembre à mars.

La colonie abonde en productions naturelles de tous genres, en fruits délicieux, en arbres et en plantes ; elle a même d'excellents vignobles. Parmi les animaux domestiques on distingue les bœufs, les moutons et les chevaux ; quant aux bêtes fauves, elles reculent de plus en plus vers le nord, à mesure que la civilisation s'avance de ce côté. Les mouches pullulent, les fourmis blanches infestent les champs, les perdrix et les outardes sont très-multipliées, et malheureusement aussi les reptiles. En fait de contrastes, on remarque la grande autruche à côté du grimpereau, l'éléphant près de la souris, le monstrueux hippopotame et la légère gazelle, le gros buffle sauvage et le lièvre timide.

Pour compléter cette donnée préliminaire sur la colonie du Cap, disons encore qu'elle se divise en deux provinces : celle de l'ouest, dans laquelle se trouve comprise la capitale, nommée par les Anglais *Cape-Town;* et celle de l'est, qui a pour ville principale Graham's Town, laquelle a éclipsé Uitenhagen, ville située à 20 milles du port Elisabeth, seul bon mouillage de la baie Algoa. La province de l'ouest a les grains et les vins, celle de l'est, les pâturages et les bestiaux. La ville du

Cap, lieu de débarquement et entrepôt des productions de la colonie, compte environ 25,000 habitants, lorsque Graham's Town, qui ne date guère que de vingt-six ans, en réunit déjà environ 16,000. Mais d'autres villes s'élèvent et voient s'accroître leur population dans les onze districts de la colonie, dont cinq appartiennent à la province de l'ouest, et six à celle de l'est; entre autres le district de Graaf-Reynett, limitrophe de la Cafrerie.

Après ces généralités sur la contrée qui nous occupe, essayons de rappeler sommairement la succession des faits qui s'y rattachent et des voyages dont elle a été le but ou le théâtre, depuis sa découverte jusqu'à nos jours.

Trois puissances maritimes plus ou moins influentes dès leur origine, le Portugal, la Hollande et l'Angleterre, ont tour à tour montré et arboré leur pavillon sur cette pointe africaine qui fut d'abord nommée *cap des Tempêtes* ou des *Tourmentes,* à cause des périls que les navires avaient à redouter dans les mers qui en battent les rochers. Le premier qui doubla ce dangereux promontoire fut l'intrépide Portugais Vasco de Gama, lequel ouvrit de la sorte, pour la première fois, la mer des Indes aux vaisseaux européens et fit changer la dénomination de cap des Tempêtes en celle de *cap de Bonne-Espérance,* comme un présage des succès futurs des nobles fils du Tage. Ce mémorable événement eut lieu en 1497. Mais les flottes lusitaines dédaignèrent quelque temps de relâcher sur ces parages que l'on regardait alors comme inhospitaliers; les marins portugais se bornèrent à quelques escarmouches avec les indigènes; le gouvernement de Lisbonne ne voulut y fonder aucun établissement, même provisoire.

Les Hollandais, qui avaient suivi de près leurs émules ou plutôt leurs rivaux dans le dédale des archipels asiatiques, songèrent à s'arrêter au Cap dès l'année 1600; ce ne fut néanmoins que quarante-huit ans plus tard, qu'ils jetèrent les fondements d'une colonie; elle ne prit de la consistance que deux ou trois années ensuite, lorsque le premier de leurs gouverneurs, Van Riebeek, y jeta, le 8 avril 1652, les bases d'un établissement permanent. La domination batave, en ces pays lointains, devait dès ce moment s'affermir et s'étendre pour durer près d'un siècle et demi, c'est-à-dire jusqu'en 1795, année où l'Angleterre vint s'emparer subrepticement du Cap. Elle le restitua, il est vrai, au bout de sept années, à la paix d'Amiens, en 1803; mais elle le reprit trois ans après, pour alors le garder à toujours, en ayant l'attention ensuite, comme simulacre de légalité, de se le faire adjuger, en 1815, d'une manière soi-disant légitime, par le traité de Vienne.

Examinons maintenant les principaux voyages exécutés dans ces contrées, sous les deux dominations hollandaise et anglaise. Le premier qui se présente est celui de *Lopez*, dont la relation publiée par Pigafetta, en 1591, donne les premiers renseignements que l'on ait recueillis sur l'intérieur de la Cafrerie. Ce dernier mot était encore à cette époque ignoré, du moins de Lopez, qui donne à son voyage le titre de « Pays situés entre le Congo, le cap de Bonne-Espérance et le fleuve du Nil. » L'auteur mentionne la Terre de Natal, qui fut, dit-il, découverte et reconnue le jour de la Nativité de Notre-Seigneur; il cite un fleuve Magnice [1] et un fleuve Bavagul. Vers le

[1] Ce fleuve est supposé le même que la rivière Oury ou Limpopo, aux sources de laquelle M. Delegorgue a longtemps chassé.

même temps les Hollandais se mettaient en rapport avec les naturels, et, en 1601, les Anglais commençaient aussi à se montrer.

Un second voyageur, *Ten Rhyne*, explore le Cap et le pays des Hottentots en 1673; sa relation se publia en latin à Schaffouse en 1686. Ten Rhyne décrit d'abord la baie de Saldanha, située à 18 lieues au nord de la ville du Cap; ensuite et assez inexactement la baie de la Table. Le reste de l'ouvrage traite des Hottentots, mais avec briéveté.

Après lui vient le landdroost ou magistrat *kupt*, qui, chargé de recueillir dans l'intérieur du pays de jeunes bœufs pour le compte de la compagnie hollandaise, quitte le Cap en octobre 1705, visite plusieurs kraals ou villages, et au bout de quarante-deux jours ramène 179 bœufs, pour lesquels il n'avait eu à échanger avec les Hottentots que de la verroterie et des colliers de grains de cuivre.

De 1705 à 1713 s'effectue le voyage de *Kolbe*, écrivain consciencieux, mais crédule, qui séjourna huit ans au Cap. L'auteur décrit le territoire qui composait alors la colonie, puis les formes du gouvernement et les mœurs et coutumes des indigènes. C'est dans son livre en trois volumes in-12 qu'il parle du singulier usage d'asperger d'urine les nouveaux époux, usage un instant confirmé, mais enfin démenti par les voyageurs plus récents qui s'en égaient aux dépens du bon Kolbe.

Les montagnes qui entourent le Cap, savoir : celle de la Table, celles de la Tête et de la Croupe du Lion, et celle du Diable, sont soigneusement décrites par Kolbe, lequel ne donne toutefois que 1,857 pieds de haut à la première, qui en a 3,600, et dont le sommet paraît à distance uni en effet comme une

table, mais qu'en réalité on trouve inégal et fort raboteux Du haut de la montagne du Lion, qui est très-escarpée, on découvre en mer le plus petit bâtiment à douze lieues de distance. La montagne du Diable n'est séparée de celle de la Table que par une pente étroite. Elle doit son nom aux terribles effets des vents sud-est, qui, s'engouffrant dans cette gorge, se précipitent sur la ville avec une impétuosité sans égale. Cette montagne est moins haute et moins large que celles de la Table et du Lion, mais elle s'étend jusqu'au bord de la mer.

Kolbe décrit également les rivières du Cap et la ville elle-même; mais tout cela est ici hors de notre objet, qui doit se borner à des indications tout à fait générales et sommaires pour chacun des voyageurs dont nous passons en revue les travaux ; c'est ce qui nous oblige à passer sous silence le tableau qu'il nous trace de la baie de la Table et de la baie Fausse ou False-Bay, toutes deux abritant les vaisseaux, la première pendant que règnent les vents sud-est, et la seconde pendant ceux d'ouest et de nord-ouest.

Je ne nommerai qu'en passant l'abbé de *La Caille*, dont le voyage, effectué au Cap de 1751 à 1752, n'avait eu qu'un but astronomique; je ne fais non plus qu'indiquer le voyage de *Hop* et de *Brink*, exécuté en 1761 et 1762, bien qu'assez important en lui-même pour l'histoire des découvertes; je désigne seulement celui du rêveur *Bernardin de Saint-Pierre*, fait en 1771; et j'arrive à celui de *Sparmann*, accompli de 1772 à 1776. Ce voyage est plein de faits d'histoire naturelle et de curieux détails de mœurs sur les Hottentots, les Boschjesmans et les Cafres.

A côté de Sparmann, et vers la même date, apparaît *Thun-*

berg, naturaliste également distingué, qui avait exploré avec sollicitude les environs du Cap et l'intérieur du pays, surtout au point de vue botanique. Vient ensuite, de 1777 à 1779, le voyage de *Paterson*, qui pénétra vers le nord, un peu plus loin que le fleuve Orange, et à l'est jusqu'au pays des Cafres, au delà de la grande rivière des Poissons.

A ce voyageur succéda *Levaillant*, né à Surinam, Guyane hollandaise, mais Lorrain d'origine, dont la relation, de 1780 à 1785, est si attachante sous le rapport de l'ornithologie et de la zoologie. Cette relation, dont la rédaction fut l'œuvre d'un jeune écrivain d'alors, nommé Varon, est une de celles que l'on doit lire avec le plus de précaution, parce que souvent elle tient un peu du roman; elle intéresse par l'ingénuité des aperçus et la justesse des remarques ou le charme des descriptions.

En 1796, le capitaine américain *Stout* visita la Cafrerie, pendant que le capitaine français *Degrandpré* se livrait à des recherches sur la navigation le long du littoral du Cap, et que le hollandais Cornélius *Jong* explorait l'intérieur du pays. La même année 1796 voyait tomber la colonie aux mains de l'Angleterre, et le voyageur *Percival* publiait ses remarques, lesquelles, toutefois, ne virent le jour que trois mois après le premier volume du voyage de *Barrow*, exécuté de 1797 à 1799.

Deux ans après se publiait la relation de *Semple*, qui avait fait au Cap un assez long séjour; dans le même temps paraissait le voyage de *Truter* et *Somerville*, qui venaient de franchir les montagnes neigeuses (Sneuwebergen) et révélaient des terres fertiles au-delà des déserts, et dont l'existence avait jusqu'alors échappé à l'observation des Européens.

De 1803 à 1806, période où, en vertu du traité d'Amiens, le

Cap était rentré sous le pouvoir batave, un savant voyageur, Henri de *Lichtenstein*, parcourait tout le pays afin de publier ensuite une narration riche de faits scientifiques et d'aperçus de mœurs et usages, que les limites restreintes de cette introduction ne me permettraient point de rapporter, même sous forme d'analyse.

La colonie du Cap étant retombée sous le joug britannique, d'autres voyageurs sillonnent le pays, notamment le missionnaire *Campbell*, qui, de 1812 à 1815, parcourt les parties septentrionales et orientales, et se rend au pays des Griquas et des Namaquas. Il y reparaît en 1820, accompagné d'un autre missionnaire, appelé *Philip*, lequel, en 1825, alla même jusqu'à Lattakou. Cet apôtre de l'Evangile s'attache à établir que les missions dans l'Afrique méridionale ont aidé à maintenir la paix entre les colons et les indigènes des frontières, résultats que, pour la Cafrerie du moins, conteste M. Delegorgue, dont le séjour de six à sept ans au milieu de ces peuples a dû, certes, lui permettre de bien apprécier les faits.

Dans le même moment que les envoyés de la Société des missions religieuses de Londres exploraient ainsi les contrées et les populations australes de l'Afrique, le voyageur *Burchell*, au sein de ces lointaines régions, se livrait à des recherches d'histoire naturelle et formait une immense collection d'espèces botaniques et zoologiques; mais son voyage, exécuté de 1810 à 1812, n'ayant été publié qu'en 1824, a enlevé à la plupart de ses observations le mérite de la nouveauté. *Thompson* suivit, de 1821 à 1824, les traces de Burchell, en s'appliquant toutefois à retracer les progrès des émigrants de la métropole.

Pendant que Thompson mettait en ordre ses matériaux scien-

tifiques, *Cowper Rose*, de 1824 à 1828, allait observer de plus près le mouvement des populations jusqu'aux limites du territoire colonial; et, de son côté, le missionnaire *Hallbeck*, en 1827, visitant le pays des Tamboukis et des Cafres ; tandis que deux colons anglais du Cap, *Cowie* et *Green*, atteignaient la baie de Lagoa. Plus près encore de notre époque, le docteur *Smith*, en 1836, se mettait en rapport avec des tribus cafres et pénétrait jusqu'au tropique du Capricorne, mais non exactement par la même route que celle de M. Delegorgue, direction que nul autre Européon n'a suivie avant notre compatriote.

Enfin, un dernier voyageur, le capitaine *Harris*, de l'armée anglaise de Bombay, a publié en 1841, à Londres, en un volume in-8°, la relation de ses courses de chasse à travers les territoires soumis à la domination d'un chef cafre, appelé Moselekatse ; relation qui renferme également des aperçus géographiques sur Graham's Town et Graaf-Reynett, sur les montagnes neigeuses et sur les fermiers boers ou hollandais. Les détails de chasse du capitaine Harris ont de l'intérêt sans doute ; mais les travaux de M. Delegorgue, nous le disons sans flatterie, ont bien plus de précision, outre qu'ils sont infiniment plus animés ; ils présentent encore cet avantage qu'ils résument à eux seuls les explorations au pays des Amazoulous des malheureux voyageurs Cowie et Green, celles du pays des Makatisses par divers missionnaires, celles de MM. Smith et Harris dans la contrée de Massilicatzi, et ils nous offrent encore sur le territoire de Natal des détails que nul n'a donnés avant lui.

M. le capitaine Harris est d'une grande injustice envers les boers, qui ont préféré la vie aventureuse et la liberté du désert au despotisme tracassier du pouvoir actuel du Cap ; M. Dele-

gorgue les venge noblement des imputations hasardées et des faux jugements que les agents anglais se sont permis à l'égard de ces hommes, qui n'ont que le tort d'avoir gardé au fond de leur âme le souvenir national, et de vouloir faire respecter leur propre dignité de citoyen ; et ce jugement nous paraît d'autant plus impartial que d'une part le voyageur français ne leur a pas épargné les reproches, lorsqu'il les a crus mérités, et que de l'autre il a eu diverses fois de graves sujets de plainte envers ces mêmes boers, qui ne connaissent guère encore d'autre livre que la Bible, et n'ont en général qu'une mince idée du droit des gens.

Il est probable que désormais les voyages au cap de Bonne-Espérance seront plus rares que par le passé, car la voie des Indes semble de plus en plus incliner vers la mer Rouge ; ce pronostic aura plus de poids encore si l'on donne suite au projet de percement de l'isthme de Suez. Le voyage de M. Delegorgue n'aura dès lors que plus de prix à nos yeux, et il clora peut-être pour longtemps la série des explorations vers ces parages africains, à moins que l'auteur ne se décide à y retourner un jour lui-même, comme il paraît en avoir l'intention.

ALBERT-MONTÉMONT.

Paris, 24 juin 1847.

VOYAGE

DANS

L'AFRIQUE AUSTRALE.

CHAPITRE Ier.

Motifs du voyage. — La traversée. — Arrivée au cap de Bonne-Espérance. — Coup d'œil sur la ville du Cap. — La montagne de la Table. — Départ pour le Verlooren-Valley. — Système de locomotion. — Les différentes variétés de bœufs. — Arrivée au Verlooren-Valley. — Début dans mes recherches en histoire naturelle. — La hyène rayée. — Chasse aux flammants. — Mœurs de ces oiseaux.

L'intérêt que mes concitoyens ont bien voulu me témoigner et le désir de faire connaître le résultat de mes explorations, continuées durant près de sept ans, aux contrées sud-est de l'Afrique, me déterminent à publier ce voyage. Il ne contiendra que des faits, et je laisserai à mes lecteurs le soin d'y ajouter les réflexions ou conséquences qui peuvent s'en déduire. Heureux si la science trouve dans mes recherches les moyens soit de lever un doute,

soit de fixer une opinion ; la gloire d'avoir été quelque peu utile à ma patrie sera ma plus douce récompense.

Diverses personnes se sont enquis plus d'une fois de la cause qui m'a porté ainsi à voyager, ne comprenant pas qu'il fût possible à un homme de préférer la vie aventureuse à la vie paisible, quelque contrée du monde que ce fût à celle où il est né. Voici comment je l'expliquerai.

Je perdis en bas âge mes parents, et fus recueilli par mon aïeul, M. Delegorgue, conseiller à la Cour royale de Douai, qui voulut bien s'occuper lui-même de ma première éducation. Chaque fois qu'il était content de moi, il me donnait des objets d'histoire naturelle provenant de ses collections. Peu à peu ma jeune imagination fut ou séduite par le brillant coloris, ou frappée de la singularité ou de la bizarrerie des formes ; premières impressions qui, répétées, finirent par me laisser un goût ardent pour tout ce qu'il y a de curieux dans la nature. Lorsqu'ensuite j'arrivai à l'âge où d'ordinaire les idées se développent, je lus les intéressants voyages de Levaillant, et me sentis de plus en plus entraîné par l'amour de cette liberté insaisissable partout ailleurs qu'au sein des déserts d'Afrique.

Malheureusement pour moi, j'étais destiné soit au barreau, soit à la magistrature, par une volonté que je considérais alors comme immuable ; j'étais soumis, mais non changé, sans cependant oser espérer que dans l'avenir naîtraient des jours meilleurs, où je n'aurais qu'à me lais-

ser entraîner par le vent de la fortune vers une terre de merveilles.

Des circonstances advinrent qui me permirent de rompre avec cette vocation forcée que je comparais à un cauchemar. Il fallait instantanément en adopter une autre, et dans ma joie je m'arrêtai au métier de marin. Cinq années de navigation tant dans le nord de l'Europe qu'au Sénégal et dans les Antilles me firent prendre en horreur cette vie trop limitée du bord, sans toutefois me dégoûter des voyages. Une fièvre tenace contractée à la Guadeloupe me fit faire de sérieuses réflexions, et je revins en France. Ma santé exigeait un long repos; mais la vie inactive me fatiguait plus encore que la fièvre: aussi, à fur et mesure que j'avançais dans ma convalescence, revenait à mon esprit tout ce que j'avais vu de séduisant sur les belles côtes de la Gambie et de Sierra-Leone, où la végétation semble avoir étalé tout son luxe. J'étais trop faible pour résister à mon goût dominant; la vue de ces tableaux enchanteurs, peints dans mes souvenirs et sans cesse présents à mon imagination, donna naissance à des projets qui furent immédiatement suivis d'exécution.

Le 10 de mai 1838, je quittai Douai, ma ville natale, accompagné des vœux de mes amis, et je me rendis à Paris pour y faire les préparatifs d'un long voyage. Ces préparatifs terminés, je pris place dans la diligence de Bordeaux. Arrivé dans ce port, j'attendis avec impatience le moment de lever l'ancre, ce qui n'eut lieu qu'au bout de dix-huit jours.

Saura-t-on se représenter ce qu'a d'ennuyeux et de pénible cette attente, cette condition cruelle d'être toujours à la veille du départ, et surtout ce tourment du cœur dans les adieux réitérés chaque soir, adieux toujours douteux et pourtant indispensables, adieux qui se renouvellent forcément et qui deviennent ridicules par leur fréquence? « Ah! que je souffre! me disait un ami. Partez donc définitivement, afin que nous n'ayons plus d'adieux à échanger entre nous, car les adieux me tuent. » Et si celui qui restait en appréciait ainsi le côté poignant, que ne devait-il pas en être de mes sensations? Car, après tout, ceux qui restent ne quittent que leurs amis qui s'éloignent, ils en conservent d'autres; tout ne change pas autour d'eux. Mais ceux qui s'éloignent n'entrent-ils pas comme dans un champ de mort? Car à la mer qu'y a-t-il, sinon l'absence totale de ce qu'offre la terre? toutes choses opposées. Là, l'esprit fatigué est contraint de se reposer sur la lame mouvante, espèce d'enfer humide, sorte de néant où il tombe affaissé. En effet, tout ce qu'il aime n'est-il pas laissé derrière? Les côtés ne restent-ils pas inconnus; et devant, l'incertitude ne s'ouvre-t-elle pas, large comme l'horizon, à chaque pas se reformant comme lui? Aussi faut-il un but majeur, bien compris, vers lequel il puisse tendre à toute heure, comme une terre à conquérir ou une patrie à regagner.

Je fis voile pour le cap de Bonne-Espérance, cette terre conquise à la science par le célèbre Levaillant, dont les tra-

vaux en histoire naturelle avaient décidé ma vocation.

Le Télégraphe, charmant petit brick de 175 tonneaux, n'était pas un navire d'emménagement spacieux pour les passagers ; mais, en revanche, la finesse de ses formes et la hardiesse de sa mâture lui permettaient de fendre rapidement les flots, et Dieu sait si les personnes qui sont à bord apprécient de tels avantages ! Aussi, grâce à la supériorité du navire et aux agréments de la société d'un homme poli comme l'était le subrécargue [1], cinquante-quatre jours me parurent s'écouler assez vite.

Pour début, le golfe de Gascogne nous secoua rudement, et lorsque nous étions sur le point de débouquer, nous nous vîmes forcés de mettre à la cape. Trois jours se passèrent ainsi au large du cap Ortegal. Durant ce temps, nous pûmes apprécier les excellentes qualités du plus fin voilier de Bordeaux, qui, tel qu'une mauve légère, se levait à la lame sans qu'une goutte d'eau mouillât sa dunette.

La perfection atteinte par les navigateurs d'aujourd'hui force vraiment l'admiration. Confiants dans la justesse de leurs combinaisons, ils reposent tranquilles au sein des tempêtes. Le temps de cape, lorsqu'il y a du large, n'est plus ce qu'il était jadis. Nos pères faisaient alors des vœux, ils se croyaient perdus dès qu'ils étaient dans une pareille situation ; mais de nos jours, à peine le navire est-il à la cape, que l'équipage dort dans l'attente du beau temps.

Dès que la mer eut cessé ses tentatives infructueuses sur

[1] M. Géraud, de Bordeaux.

notre gracieux navire, une brise ronde nous fit bientôt doubler le cap Finistère ; elle nous porta rapidement vers le sud, et nous ne tardâmes pas à sentir s'élever la température qui nous prédisait le passage du tropique sous très-peu de jours.

Déjà, dans mes précédents voyages, j'avais été baptisé suivant le rite marin ; je m'étais même vu transformé en acteur principal à bord d'un navire de guerre français, où, simple matelot à 24 [1], ma qualité éphémère de Neptune m'avait valu le commandement de la goëlette *la Mutine*. J'étais donc initié à tout ce que la fête du passage a de plus secret, et le tropique ne me réservait d'autres charmes que ceux qui sont puisés dans les souvenirs. Mais il faut bien que je le dise, tout s'use, les vieux usages se perdent, et pour qu'une fête ait lieu aujourd'hui, il devient nécessaire qu'un certain nombre de passagers soient réunis à bord. Il importe surtout que la générosité des néophytes soit supposée en état de payer la dépense et la peine. La consommation des étoupes métamorphosées en barbes, perruques et manteaux, est immense ; la grêle que fait tomber le bonhomme Tropique a crû dans les champs ; les fèves, les pois, les haricots inondent le pont ; le goudron qui maintient les plumes des anges sur le corps nu des mousses n'est pas ménagé, et quand il s'agit d'enlever à ces petits êtres leur poésie, on n'y réussit qu'à l'aide

[1] A 24 francs par mois, ce qui est la 3e classe de matelot ; la 2e est à 30, et la 1re à 36 francs.

d'une étonnante quantité de graisse ou de beurre. En outre, les travaux préliminaires sont grands; tous ont été exécutés dans le *randevant*[1], comme à l'insu du capitaine, afin que l'étonnement domine les nouveaux venus. Tout cela mérite une récompense, et aussi, pour une somme insignifiante, bonhomme Tropique dédaigne-t-il de descendre du ciel.

Conformément à ses vues intéressées, l'habitant des hauts lieux, qui sait tout, regarda passer *le Télégraphe* sans même prendre la peine de le héler. Le tropique du Cancer est décidément derrière nous; le premier pas est fait. Il reste la ligne, le tropique du Capricorne, puis enfin la vue du lieu de notre destination. Il y a encore bien de la route à faire; mais la navigation est si facile, les jours sont si beaux, qu'ils s'écoulent tous à peu près de même.

Voici cependant les îles du cap Vert. San Antonio se lève à notre gauche: c'est une terre très-haute; dix heures la séparent du navire, mais la brune empêche d'en distinguer les particularités. La brise s'arrondit de plus en plus; quelques grains la renforcent: c'est le voisinage de la terre qui nous les procure. Nous fuyons toujours; la côte s'éloigne, se fond insensiblement avec le ciel, et le soir, San Antonio a disparu comme le soleil sous l'horizon.

La marche est incessamment continuée; la ligne est

[1] Logement de l'équipage du navire.

déjà dépassée; les bancs de poissons volants distraient par leur vue le passager oisif qui essaie de tuer le temps comme il peut. Quelquefois des dorades sont prises et signalent une journée, ou bien un requin, s'il fait calme, est halé à bord, et martyrisé sur le pont par tout matelot à qui la mer a enlevé un père, un frère, un ami. L'apparition d'un paille-en-queue, cet oiseau du ciel, est signalée par le timonier attentif, qui l'appelle par son nom vingt fois de suite. C'est presque un événement dont on s'entretient des heures entières.

Une circonstance plus intéressante nous est néanmoins réservée : un gabier qui répare le gréement d'un mât de perroquet a crié : *Navire!* et relevé sa direction. Une demi-heure ensuite, des pointes de mâts, telles que des aiguilles, se sont montrées à l'horizon ; elles montent peu à peu, et bientôt apparaissent distinctement les voiles de perroquet, puis les huniers. L'attention de chacun se reporte vers la machine flottante; car cette fois ce sont des hommes qui sont là-bas, et par eux l'on aura des nouvelles de l'une ou de l'autre extrémité de la terre. Mais ces hommes, sont-ils des amis? A cet égard les opinions sont partagées : les uns disent que ce sont des Anglais, les autres des Américains; on en est encore à des suppositions reposant sur le mode de gréement, et à distance les erreurs sont communes. L'un a cru remarquer l'absence de boulines, et pour celui-là le navire est anglais; l'autre, à la légèreté de certaines manœuvres dormantes

en fer, a cru pouvoir prononcer que le bâtiment est américain.

Le capitaine ne reste pas indifférent; sa longue vue a pu l'instruire mieux que personne; son opinion est arrêtée, il l'émet hautement, et sur sa proposition les paris sont ouverts. « Voyons, dit-il, qui soutient que c'est un anglais? — Moi, capitaine. Fixez, je vous prie, le pari. — Bien, je prétends le contraire : un déjeuner à terre. — C'est entendu. »

Les navires font route à se croiser; ils sont assez proches pour reconnaître leurs couleurs respectives. Nous, Français, nous nous risquons à faire les premiers une politesse; notre pavillon monte à la corne, s'y arrête et y flambe. Mais quelque temps s'écoule, notre salut reste sans réponse, et peu à peu l'indignation prend la place de la curiosité. Déjà même le capitaine se repent intérieurement de s'être montré si honnête; il mordille son tabac, et de temps à autre il frappe du pied les bordages du pont. Il ne parle pas; il semble grogner en lui-même. Il désirerait bien que le timonier fît un écart de route, afin de passer sur lui sa mauvaise humeur qui cherche à déborder.

Le mousse resté à la drisse fait l'office d'un taquet. « Allons, petit, lui dit le capitaine, pare-toi à haler bas! » Puis, comme à part : « C..... d'Anglais! Voyons, qui a dit, qui a parié que c'était un anglais? — Moi, capitaine. — Bien, n'en parlons plus; j'ai perdu. Déjà une demi-

heure, et rien en haut; on se moque de nous..... Mousse, hale bas! »

Le pavillon descend, et seulement alors du rouge monte à la corne du navire en vue; il s'y arrête, et, se déployant, nous montre la croix de Saint-George à l'angle supérieur. « Bien, c'est cela, grogne le capitaine; j'en étais sûr..... C..... d'Anglais! on ne voit plus qu'eux sur mer. »

Décidément le capitaine est pris de mauvaise humeur jusqu'à demain; l'idée seule d'un Anglais lui retourne la bile. Moi, par pure compassion, je l'accoste, espérant l'amener à des sentiments meilleurs. J'essaie doucement de lui faire avouer son injustice, parce que j'admire la grandeur et surtout l'entreprenante hardiesse de la nation anglaise, tout en condamnant les moyens qu'elle emploie. Mais on m'appelle un traître, ou tout au moins un fils d'Anglais pour oser parler ainsi. Bref, la bourrasque continue dans la tête du capitaine, et le parti le plus prudent, le seul que je puisse prendre, est de le laisser seul avec lui-même. Car, voyez-vous, la faiblesse de cet homme est excusable: enfant, il a sucé le lait d'une femme épouse d'un marin français prisonnier à Chatam. Jeune, son père lui a dit ses souffrances, ses tortures, et surtout l'inhumanité de ces Anglais qui se vantent d'être seuls généreux. Il est de la meilleure pâte dont un homme puisse être formé; jamais il n'a donné une taloche à un mousse, ce moindre des péchés d'un capitaine; mais la vue d'un Anglais en fait presque un anthropophage. C'est

avec délice qu'il en mangerait dix ou vingt, quelque vieux qu'ils fussent : ainsi le dit-il lui-même ; et sur un esprit tellement prévenu, je jugeai que l'effet de mes paroles devait être complétement nul.

Les vents du sud-est nous ont fait décidément prendre et conserver les amures à bord : aussi le capitaine se promène-t-il seul comme un ours dans sa fosse à babord d'arrière ; ses mâchoires se contractent, sa figure est plus courte, ses traits deviennent plus saillants, ses yeux se lèvent et se baissent brusquement; parfois ils roulent flambants dans leur orbite : c'est qu'il rêve, et son rêve de prédilection, c'est un combat. Ses ennemis sont des Anglais, toujours des Anglais, rien que des Anglais. A chaque pas, c'est un ou deux qui tombent sous ses coups. De toutes parts il reçoit des blessures; mais il ne les sent pas, tant son sang bouillonne, tant sa rageuse imagination l'exalte. Laissons-le seul; quand il aura massacré assez d'Anglais et perdu assez de sang, le capitaine redeviendra un homme comme un autre.

Le soir arrive ; une voix résonne : *Attrape quatre!* Elle est partie du gaillard d'arrière, et le tintement de quatre coups de cloche lui répond du pied du mât de misaine. C'est l'heure du souper, ou six heures. Les gamelles apparaissent ; et le coq, armé de sa fourche et de sa louche, sort de sa boîte noire, enfumée, et se prépare à distribuer aux hommes de l'équipage les trésors bouillants de sa chaudière. Bientôt ceux-ci, assis sur un panneau ou sur

la drome[1], ou sur le pont, sont rangés autour de leurs vases de bois aux cercles de fer fourbis. Tous mangent, excepté le timonier, qui est au poste perpétuellement occupé; excepté le coq, qui se considère comme de trop noble souche pour frayer avec des matelots, et le mousse, qui met sa table de roulis pour les officiers et les passagers.

Un quart d'heure a suffi à l'équipage; le timonier a été relevé : alors est venu le tour de la chambre.

« Capitaine, vient dire le mousse, le souper est servi. — Bien. » Nous sommes à table, nous attendons, mais en vain; le capitaine ne vient pas, et personne, par respect, ne voudrait commencer sans qu'il fût présent.

« Mousse! appelle donc le capitaine. — Capitaine, vous êtes attendu pour souper. » Et le roi du bord renvoie l'invitation avec un jurement des plus ronflants qui ferait craquer le ciel; puis il ajoute : « Que l'on soupe sans moi ce soir! »

C'est qu'il faut, voyez-vous, qu'une nuit tout entière ait passé sur la colère de l'ennemi des Anglais. Mais au moins cette journée ne s'est pas écoulée vide d'épisodes comme toutes les autres; c'est une des plus piquantes de toute la traversée; elle a fourni un sujet à gloser, l'esprit oisif a trouvé un aliment, et grâce à la singulière tournure du caractère du capitaine, chacun a pu ne pas trop s'apercevoir de la longueur du temps.

Que ceci serve à donner la mesure des ennuis de la

[1] Assemblage de mâtures et vergues de rechange.

mer, et que l'on en tienne compte; car ces ennuis ne sont pas de ceux que l'on puisse appeler ordinaires, d'autant que l'impossibilité de s'y soustraire est permanente. Mais plus grands ils sont, plus aussi les distractions, même les moindres, réussissent à les écarter momentanément.

Maintenant, nous avons atteint le 25ᵉ degré de latitude sud; des êtres qui n'appartiennent pas à l'onde viennent par leur présence égayer nos pensées, nous rappeler les douces colombes terrestres : le Saint-Esprit, si nos idées y tendent; le damier, si nous sommes joueurs. En effet, ces jolis oiseaux de mer, les damiers, *Procellaria capensis*, qui appartiennent au groupe des pétrels, croisent hardiment le sillage du navire. Ils sont capables d'une grande vitesse, qu'ils modèrent en changeant rapidement d'allure, comme s'ils louvoyaient afin de ne pas dépasser le navire; ils présentent leurs ailes étendues et leur ventre d'un blanc pur; ils planent, se balancent et rasent le couronnement à le toucher sans presque remuer leurs ailes; ils s'éloignent, puis reviennent lentement en décrivant mille zigzags arrondis; de telle façon qu'on les prendrait pour des cerfs-volants ou pour des machines fixement orientées plutôt que pour des oiseaux tels que nous les comprenons.

Mais si quelque bonne âme connaissant l'élève des poules, ou le timonier soigneux ou courtisan, ou bien encore un gabier négligent jette ou laisse tomber à la mer un petit morceau de suif, à l'instant l'al-

lure de ces oiseaux va changer, et aussitôt le passager qui compare devinera l'étymologie du nom de pétrel. L'appât tombe; il flotte, tournoie dans le remou; puis, après avoir été disputé quelque temps par l'action des forces contraires, il finit par surnager. Alors le premier pétrel qui l'a vu descend à la surface de l'eau mouvante; 4 ou 5 pieds le séparent de l'objet qu'il convoite; il se balance sur ses ailes à tiers closes, marche sur l'eau, saisit du bec la parcelle légère, donne un coup d'aile et se relève.

« Voici un oiseau, aura dit un matelot hollandais à son matelot lors des premiers voyages dans ces régions; il marche sur l'eau. Quel homme au monde a pu ou quel homme pourrait faire de même? — Si la Bible ne ment pas, aura répondu l'autre, j'en sais un. — Quel est-il donc? — Saint Pierre le Pêcheur. — Alors ce sont des petits Pierres. » D'où pétrel, de Pieter.

Les savants ne dédaignèrent pas de consacrer ce nom nautique, lequel maintenant désigne le genre des oiseaux de mer au corps proportionnellement très-petit et fort emplumé, aux pieds palmés, au bec très-comprimé, à la pointe supérieure recourbée et aux narines proéminentes.

Malheureusement pour ceux qui aiment à palper les belles créations de la nature, aussi jolis, aussi gracieux, aussi attrayants qu'ils puissent être dans l'air, ces oiseaux, quand ils ont été pris à l'hameçon; dès qu'ils

arrivent sur le pont du navire, dégorgent une huile si fétide qu'on est tenté de les rejeter. Cette huile a de plus une grande pénétration, et son odeur se maintient d'une façon désespérante.

D'autres pétrels encore, mais que l'on rencontre également dans l'hémisphère nord, se mêlent aux damiers, qu'ils précèdent même de longtemps : ce sont les sataniques, *Procellaria pelagica,* oiseaux si petits de corps et tellement emplumés qu'ils sont le désespoir du tireur, qui les couvre à chaque coup de tout son plomb et ne les abat que très-rarement. C'est peut-être pour cette raison que les matelots les appellent tantôt sataniques, tantôt âmes damnées.

La légèreté de ces oiseaux donne naissance à une habitude bien remarquable, qui, jusqu'aujourd'hui, n'a été signalée par aucun voyageur, que je sache. J'étais enfant lorsque je l'observai, et je ne crois pas inutile de la mentionner ici.

C'était en 1832, à bord du brick *le Commerce de Dunkerque,* capitaine Collet. Nous revenions des Antilles. Un requin avait été pris, et l'on jetait partiellement ses débris à la mer. Certaines parties de l'intérieur, coupées en menus morceaux, étaient lancées d'intervalle à autre par un mousse; plus légères, elles coulaient moins vite, et des sataniques croisaient alors notre sillage. Du couronnement où j'étais assis, j'inspectais tout à l'aise le vol et les manœuvres des oiseaux avides; je les voyais

sans perdre de vue leur but, qui disparaissait trop vite. Ils faisaient beaucoup d'efforts, mais toutes leurs tentatives restaient infructueuses. Cependant, comme quelques petits morceaux du requin se maintenaient à 8 pouces de profondeur, des pétrels se laissent tomber sur eux de 2 ou 3 pieds de hauteur. Leurs pieds touchant l'eau tout d'abord, ils ne réussissent point à les saisir. Deux ou trois essais ne sont pas plus heureux; la pesanteur des oiseaux et leur mode d'action sont trop faibles et trop peu convenables, et pourtant leur ardeur n'en est pas ralentie. Un instant après, un satanique prend la perpendiculaire d'un petit débris submergé; il plane au-dessus et arrive à toucher l'eau; en même temps un autre satanique se balance au-dessus de son camarade, s'abandonne et lui pèse de ses deux pieds sur le dos, de telle sorte que le premier peut plonger assez avant pour saisir l'objet convoité. Cette manœuvre était trop rapidement exécutée pour que je pusse dire comment la pâture avait été saisie; mais je crois que le pétrel la ramenait à la surface à l'aide de ses palmes.

Ce service me parut ensuite réciproque, ce qui prouve une certaine intelligence chez ces oiseaux. Toutefois, je crois bon et utile de faire remarquer que nous étions depuis plusieurs jours en calme plat, et qu'alors les pétrels trouvent difficilement leur nourriture. Quoiqu'à cette époque je fusse très-peu préoccupé d'observations d'histoire naturelle, je ne manquai cependant pas de recueillir celle-

ci, qu'il m'est agréable de pouvoir transmettre, d'autant plus qu'elle était la première qui se fût offerte à moi sur ces vastes mers, où tant d'hommes ont passé insouciants ou trop positifs.

Aux sataniques et aux damiers viennent se mêler ensuite les cordonniers, oiseaux bruns, fameux voiliers, dont je tuai plus d'un, qui, tombant dans le sillage, fut perdu pour mes observations. Puis encore les différentes espèces ou variétés d'albatros, ces épais moutons du Cap, aux ailes étroites et si longues, qu'ils ne peuvent les coller au corps lorsqu'ils se reposent sur l'eau. Je regrettai surtout l'un d'eux, que je tuai d'un coup de carabine à plus d'une encablure de distance; mais il n'est pas, on le sait, un seul capitaine assez complaisant pour, en de telles circonstances, mettre un canot à la mer. Je dus faire le sacrifice de mon albatros, de même que des centaines de damiers que j'avais cruellement abattus, sans l'espérance de pouvoir les posséder.

La diversion qu'apporte au passager la présence des oiseaux n'a non plus qu'un temps, et ceux-là seuls sont à la mer moins malheureux que d'autres, qui peuvent se passer de compagnie et soutenir avec eux-mêmes un long colloque mental, sans éprouver la démangeaison de transmettre le résultat de leurs réflexions. Aussi l'usage du tabac, qui éveille nos pensées et qui nous crée des rêves par lesquels nous nous isolons à volonté, est-il pour le temps que l'on passe à la mer une puissante ressource contre

l'ennui. Que de nuits, qui m'eussent été si longues, se sont ainsi écoulées trop brèves pour moi, qui, à travers la fumée, devinais les charmes des nuits si poétiques des tropiques! Que de nuits noires aussi m'ont paru admirables d'effet, tant par la contemplation de l'étrave cuivrée taillant les flots opposants, et de l'avant qui refoule les ondes phosphorescentes sur les ondes noires, qui vont briller aussi dès qu'elles seront agitées, que par les illusions nées de la fumée de cette plante amie! Mais il n'est pas donné à tout le monde de savoir humer la fumée, ni de se complaire dans cette occupation; et ceux-là, je les plains sincèrement : car s'ils n'ont pas la société d'autres passagers, je ne sais personne à bord avec qui ils pourraient échanger même quelques paroles insignifiantes; la lecture seule pourrait leur apporter du soulagement.

Le capitaine a veillé la nuit, il se repose le jour, ou des observations et des calculs l'occupent, ou des inquiétudes que lui seul comprend le tracassent; de telle sorte que le capitaine est un homme à part, et des moins aimables. L'officier de quart a sa besogne de surveillance; il ne saurait du reste épuiser une conversation, et c'est tout au plus s'il peut prêter la moitié de son attention à son interlocuteur. Le timonier n'est autre qu'une machine sourde-muette pour tout ce qui ne regarde pas ses fonctions. Le mousse, c'est un petit être que partout l'on croise, mais auquel on ne parle que du geste. Les novices sont en haut, suspendus par un cartahu le long d'un mât

de perroquet ou de hune, qu'ils grattent ou qu'ils suivent, ou bien à la pointe d'une vergue, passant une drisse ou amare de bonnette. Ils chantent, ces fils du diable, quelque refrain monotone qui force à regretter les sirènes; et quand ils sont descendus, les novices, par droit de hiérarchie, obéissent aux matelots : aussi n'ont-ils jamais une minute à eux.

Les matelots font du bitord, des palliers, des garcettes, garnissent des manœuvres, épissent du filin, raccommodent des voiles. Ils font de fin ouvrage, ne parlent que métier, en s'attachant à prouver qu'ils le connaissent, quoiqu'ils ne cessent de le maudire. Leur style est pittoresque, leurs tournures singulières, leurs comparaisons très-saisissables et de la plus grande originalité. Le passager éprouve l'irrésistible envie d'échanger avec eux quelques idées, de sonder ces âmes de goudron destinées à toutes les récompenses d'un autre monde; mais pour peu qu'il s'avance, les épigrammes le forcent bientôt à se retrancher sur le gaillard d'arrière. Car pas un homme n'est plus caustique qu'un matelot, pas un homme n'est plus embarrassé qu'un passager à bord d'un navire; et si le passager est un prêtre ou un magistrat, si, de l'autre côté, le matelot est un vieux de la cale ou un gabier volant, à chaque regard qui se croise, c'est un bon mot qui tombe, c'est une guerre de tous les instants, fort innocente, nullement désastreuse, mais qui n'aura de terme qu'au jour où l'on mouillera l'ancre.

Enfin les vents alisés, ceux surtout de sud-est, qui nous avaient conduits forcément jusqu'à 50 lieues de Fernambouc, sont passés à l'est, puis au nord-est, puis au nord; nous avons atteint les vents variables, et la route se poursuit en ligne droite; la mer se maintient belle, et dans quinze jours, s'il plaît à Dieu, nous sommes au cap de Bonne-Espérance.

A fur et mesure que l'on approche, les jours paraissent plus longs, la vue de la terre devient une nécessité, les désirs de chacun y tendent, et pour rapprocher l'instant de l'heureuse nouvelle, un homme est constamment en vigie. Cette mesure n'existe, du reste, que pour être agréable aux passagers; car, à l'aide d'un chronomètre bien réglé, un capitaine peut toujours aujourd'hui préciser exactement l'heure à laquelle la terre doit surgir à l'horizon.

« Demain matin, avait dit le nôtre, si la brise ne mollit pas, nous serons sous la terre. » C'est à peine si j'avais pu m'abandonner au sommeil; et vers le crépuscule naissant, mes yeux la cherchaient droit à l'est.

« Terre! terre! crie la vigie; la montagne de la Table! » En effet, c'était bien elle; mais la brise était si faible qu'il fallait avant tout être patient.

Enfin nous touchons le sol du cap des Tempêtes, qui fut doublé pour la première fois par l'illustre Gama[1], il y

[1] Tout le monde sait que c'est au navigateur portugais Vasco de Gama qu'est due la découverte du cap de Bonne-Espérance, nommé tout d'abord cap des Tourmentes, en 1486. Mais le Portugal, trop préoccupé

a trois siècles et demi. J'avais le cœur gros d'espérance, et les illusions revenaient en foule à ma pensée.

La ville du Cap, si proprement établie par les Hollan-

de l'Inde, où toutes richesses abondaient, se montra dédaigneux de ces terres à l'aspect stérile qui terminent l'Afrique. Là n'habitaient pas non plus des peuples riches que des conquérants eussent pu piller, et comme aux yeux des Portugais la pointe australe d'Afrique n'avait d'importance que celle d'une bonne relâche, très-propre, il est vrai, à ravitailler les vaisseaux, mais qu'alors aucune concurrence n'était à redouter, la naissance d'un établissement dans ces parages fut retardée de longtemps. Les Portugais ne se comportèrent jamais non plus dans l'Inde que comme des conquérants très-peu soucieux de l'avenir; ils n'établirent rien sur la route, et quand, après eux, les Hollandais, ces marchands si parcimonieux, vinrent leur disputer leurs possessions, non contents de conquérir, ils fondèrent encore; ils ne négligèrent même pas les stations, et Riebeck, simple chirurgien à bord d'un bâtiment de la Compagnie, leur ayant indiqué la nécessité d'un établissement qui partageât la longueur d'un voyage de l'Inde, mesure destinée à épargner la vie d'un grand nombre d'hommes, alors surtout que la navigation était si lente, utile à tous en temps de paix, et principalement avantageuse aux Hollandais en temps de guerre, Riebeck fut compris. On le chargea de l'exécution de son propre plan, et bientôt ensuite *Kaap-Staadt* s'asseyait au pied de la montagne de la Table, regardant sa base vers le nord, conservant à sa gauche la croupe et la tête du Lion, et à sa droite la montagne du Diable; dès lors ce point devint le rendez-vous de bien des races diverses.

Les premiers habitants furent des matelots de la Compagnie, auxquels s'adjoignirent bientôt de pauvres paysans sortis de la Hollande et de l'Allemagne. Il y eut dès les premiers temps quelque fusion avec les Hottentots, et plus tard, par suite de la révocation de l'édit de Nantes, arriva l'émigration française, qui apporta, dit-on, les premiers plants de vigne, en même temps qu'elle répandit l'usage du pain, dont les colons hollandais avaient perdu l'habitude.

Peu à peu l'on vit se grossir le noyau de la ville, bien chétive encore : des Cafres venus de l'Est, des nègres amenés de la Guinée ou de Mosambique, des Malais expulsés de Batavia, des Lascars enlevés aux bords du Gange, vinrent se mêler aux Hottentots, qui, séduits par le tabac et l'eau-de-vie des Hollandais, ne songeaient guère à s'opposer à la construction des ouvrages de ceux qui leur procuraient des jouissances inconnues

dais qui l'avaient fondée, et qui porte aujourd'hui le nom de Cape-Town, depuis que les Anglais s'en sont rendus maîtres, se distingue tout d'abord par ses quartiers à angles droits, par ses longues rues tirées au cordeau, et qui la traversent dans son entier, par ses maisons de hauteur généralement uniforme, en toits à terrasse, et par ses fa-

jusque-là. Un bœuf, disent les voyageurs d'alors, était le prix d'une pipe de tabac et d'un verre d'eau-de-vie; et quand les Hottentots n'avaient plus de bœufs pour payer de telles merveilles, ils se vendaient eux-mêmes à qui leur donnait une certaine quantité de ces denrées.

Chez eux, le terrain appartenait à tout le monde, comme encore aujourd'hui chez les Cafres. Les Hollandais firent des offres pour quelques parties, afin qu'elles leur appartinssent exclusivement. Ces démarches parurent étranges aux chefs hottentots, qui voyaient assigner à la terre une valeur dont ils n'avaient pas d'idée. Trop intéressés, et ne considérant que le présent, ils s'empressèrent d'accepter, et dès lors les Hollandais devinrent des maîtres.

Mais, soit que ce qui avait été fait n'eût pas reçu la sanction de tous, soit que les Hottentots eussent entrevu le danger et reconnu qu'ils étaient dupes, ils essayèrent de reconquérir par les armes la partie de terrain qu'ils avaient réellement concédée. Les Hollandais résistèrent; la supériorité de leurs armes dispersa les Hottentots, et, pour s'indemniser, ils portèrent plus loin leurs limites, qu'après chaque tentative des indigènes ils reculaient toujours plus avant dans l'intérieur. Les Hollandais marchèrent ainsi fort lentement, mais toujours ils conservèrent les territoires envahis. Aujourd'hui les Anglais les remplacent, et, quand le temps en sera venu, l'on verra comment ils ont profité de la colonisation de Natal par les boers; comment le Caffer-Land se trouve actuellement isolé entre deux de leurs possessions, et pour ainsi dire à la veille d'être compris dans la colonie toujours croissante du cap de Bonne-Espérance.

Il ne reste aujourd'hui du fondateur Riebeck dont je viens de parler qu'un seul souvenir : c'est une montagne située vers le nord, à 15 lieues de la ville du Cap, connue sous le nom de Riebeck-Kaastel, nom que reçut cet endroit, parce que Riebeck y avait fait bâtir pour son propre usage une villa, probablement fort modeste, que l'on aura ensuite appelée château.

çades souvent badigeonnées. Les rues ne sont point pavées; un gravier dur et bien battu en tient lieu : les pluies n'y étant pas trop fréquentes, ce mode vaut bien l'autre. Un air de propreté qui plaît se remarque partout et rappelle l'origine de cet établissement; car la propreté est de rigueur en Hollande.

On y compte aujourd'hui 25,000 habitants de toutes couleurs. La population blanche se partage en Hollandais et Anglais; la colorée comprend les Hottentots, les Cafres, les nègres, les Malais avec les mulâtres provenant du mélange de toutes ces races, lequel établit des nuances de toutes les couleurs de blanc à noir, effet singulièrement varié et très-pittoresque.

La situation de la ville est parfaite quant au coup d'œil; elle repose sur une longue pente douce; elle a pour adossement la montagne du Diable, la montagne de la Table, puis la tête et la croupe du Lion; toutes ces hauteurs formant derrière elle un large secteur de cercle. Devant elle est la baie dite de la Table, couverte durant la saison de navires allant aux Indes orientales ou en revenant. Mais cette position a dû être prise telle qu'elle était, car là se trouvait le seul ancrage passable pour abriter les vaisseaux contre le sud-est; par le nord-ouest, la baie restant trop ouverte, la mer a une telle force qu'elle fait chasser les bâtiments ou rompre les chaînes; il en résulte chaque année des naufrages où l'on se perd corps et biens.

La nécessité d'obvier à des inconvénients aussi graves

vient tout récemment d'inspirer la pensée de jeter les fondements d'un *break-water* ou brise-lame, destiné à rompre l'effort de la mer vers la partie de l'ouest. Ce travail gigantesque doit avoir lieu aux frais de la colonie.

La ville du Cap est généralement considérée comme fort saine, sauf toutes les maladies produites par un passage trop subit de la chaleur au froid, différence apportée en quelques minutes par le changement de vent. Vient-il du nord, il fait très-chaud; passe-t-il au sud-est, il se précipite de la montagne de la Table sur la ville, accompagné d'un froid piquant et glacial. C'est pour cette cause qu'il arrive fréquemment de voir tous les habitants enrhumés du même jour.

Malgré ces légers inconvénients, les Indiens, ou pour mieux dire les Anglais employés dans l'Inde, considèrent toujours le Cap comme l'endroit le plus favorable pour le rétablissement de leur santé; c'est là qu'ils viennent passer le temps de leur congé. Ils y sont d'autant mieux vus que l'on sait combien leurs appointements sont énormes.

De beaux établissements publics faisaient jadis du Cap une ville agréable; des mœurs franchement cordiales donnaient à la société un aspect aimable. Tout ceci, je ne l'ai pas vu, mais les vieux habitants m'en ont suffisamment parlé. Ainsi, le si riche et si vaste jardin de la Compagnie, où se trouvaient réunis tous les produits des zones tempérée et torride, cette pépinière où s'acclimataient par degrés les végétaux de Batavia, destinés ensuite à la Hol-

lande, qui en faisait profiter l'Europe entière; tout a disparu ! Un tiers a été converti en potager à choux, pour le seul usage du gouverneur; le reste sert de pâturage à ses vaches ! La ménagerie a eu le même sort; une salle de spectacle vient d'être, par le parti philanthrope, transformée en un temple; le musée a été relégué personne ne sait où, pour faire place à une église que l'on bâtit. Une autre église, la plus importante de toutes, a été terminée lors de mon passage; elle a coûté des sommes énormes.

Certain parti de cette société de missionnaires qui par son influence domine le gouvernement, est connu au Cap sous le nom de parti Philip, le nom du révérend docteur qui en est tout à la fois la base et l'égide.—C'est ce parti qui prend le titre de propagateur de *civilisation*, de *chrétienté* et de *tempérance*, afin d'étendre sa philanthropie jusqu'aux confins du monde. Malheureusement, la civilisation qu'il répand n'a guère pour résultat que la corruption des indigènes; la chrétienté n'est qu'apparente, elle ne fait que des hypocrites, et la tempérance tant prêchée ne corrige pas de l'ivresse; en un mot, le fruit de ces tentatives déguise à peine les vues intéressées de ces bons missionnaires. C'est surtout à ce parti que l'on doit la destruction des monuments utiles où l'esprit de l'homme pouvait puiser des connaissances solides et étendre le goût du beau.

Ce n'était pas assez que de s'attaquer aux choses, il fallait que chaque individu portât l'empreinte du joug.

— Ainsi, le dimanche a été rayé des jours qui appartiennent à l'homme; toutes les boutiques ont dû se clore, y compris les endroits publics de réunion où les Hollandais aimaient tant à faire éclater leur joie franche et bruyante : le vainqueur a voulu que le vaincu s'ennuyât tout autant que lui-même.

Durant mon séjour au Cap, tous mes instants furent donnés aux préparatifs de mon voyage projeté vers le nord, sauf une journée consacrée à visiter la montagne de la Table, visite dont je vais parler brièvement.

Nous étions trois, sans aucun guide, ce qui fit que nous nous fourvoyâmes et nous perdîmes pendant plus de deux heures, cherchant le lieu dit *Plaat-Klip*, roche plate, sur laquelle coule un ruisseau qui tombe en cascade allant porter ses eaux à la ville. De ce point, où nous nous reposâmes un instant, nous commençâmes à gravir péniblement la crevasse qui vers le nord se trouve être le seul point accessible. Nous ne tardâmes pas à respirer une fraîcheur délicieuse : c'était une pluie fine tombant sur nous en manière de brouillard, produite par l'eau qui, suintant à travers les fissures pierreuses, découlait des roches supérieures. Cette diversion nous rendit plus agiles, et malgré nos fusils, plus embarrassants que lourds, en une heure et demie nous débouchâmes de la crevasse, venant de franchir 1,200 mètres d'élévation. — La première chose qui nous frappa ce fut l'innombrable quantité de noms écrits sur les rochers, chaque visiteur tenant

à laisser en ce lieu une marque de son passage. Il y avait des noms de femmes, ce qui me parut assez extraordinaire, considérant tout ce que pouvait avoir de pénible à de petits pieds l'ascension par un chemin rude, ardu, couvert de cailloux roulants, pour arriver à une pareille hauteur.

Nous nous séparâmes, et chacun de nous s'en fut dans une direction différente afin de voir suivant ses goûts. Notre course ne fut pas longue; car, excepté quelques plantes croissant dans une terre de détritus faiblement arrêtée entre les interstices des pierres, il n'y avait rien d'intéressant pour nous. Trois perdrix furent les seuls oiseaux que nous y vîmes; pas un aigle, pas un babouin, pas même un vautour, bien que Levaillant y en eût trouvé en assez grand nombre.

Réunis de nouveau et assis ensemble sur le bord du précipice, nous considérions les montagnes nos voisines, infiniment plus petites que la nôtre; la ville blanche à nos pieds, elle sur laquelle nous planions, faisait assez l'effet d'un jeu de dominos renversés et rangés symétriquement; plus loin, la baie arrondie, au rivage bordé de sable éclatant, et le mouillage où les navires à l'ancre paraissaient tels que des insectes noyés restant immobiles à la surface; puis la mer au loin, laissant quelquefois deviner une voile douteuse; à l'horizon plus rien de visible, car ciel et mer s'y confondaient totalement; et nous, qui nous permettions de juger et de déclarer si petites des

choses qu'en réalité nous savions si grandes, quelle opinion eussions-nous eue de notre grandeur s'il nous eût été donné de nous voir nous-mêmes à cette distance ! Oh ! oui, c'est bien là, c'est à la vue de ce spectacle de la nature que l'homme rentre en lui-même, étonné, anéanti, lorsqu'il se voit reflété au loin, tel qu'un atome dans le vague des airs ; c'est là que la grandeur des choses le force à reconnaître sa petitesse, son néant ; car je suppose que sa fierté le flatte, lui disant : Homme, toutes ces grandeurs que tu vois à tes pieds sont à ta disposition ; c'est toi qui en es le roi ! Quelles réflexions naîtront en lui s'il fait d'abord celle-ci : qu'il n'est point le créateur de ce royaume, à lui simplement concédé pour un temps très-court par le Créateur de toutes choses. Et cependant, malgré tout ce que nous en savons, il en est tant qui en doutent encore !

Lorsque nous fûmes suffisamment rassasiés de cette vue immense, nous redescendîmes par le même chemin et nous arrivâmes bientôt à un mamelon couvert d'arbres brillants d'un éclat argenté. Ces arbres, dont je cueillis quelques branches, étaient de ces *Protea argentea* qui paraissent n'exister que sur les versants des montagnes qui terminent cette pointe d'Afrique, et qui sont comprises entre la ville et le cap de Bonne-Espérance. Les feuilles au côté inférieur sont velues, possédant le velouté changeant du satin ; le fruit est analogue à celui du pin. Le bois sert au chauffage dans quelques localités voisines, et

vers Constance on en plante sur d'assez larges parties de terre, probablement parce qu'il y réussit mieux que les arbres apportés d'Europe.

Vers cinq heures du soir, nous étions de retour de notre petite excursion, satisfaits d'avoir effectué ce pèlerinage, auquel les visiteurs européens ne manquent presque jamais.

Je perdais un temps précieux en apprêts interminables; plusieurs causes y concouraient, toutes indépendantes de ma volonté. La première était l'émigration *Retief*[1], pour laquelle il s'était à peine trouvé quelques chariots confectionnés : aussi rencontrais-je difficilement ce que je voulais; les bœufs par cette même raison étaient rares, maigres et d'un prix exorbitant; la vente de la poudre à tirer était interdite. La seconde était un embarras que m'avait suscité le collecteur des douanes du Cap. — J'avais débarqué à *Simon's-Town*[2] vingt-quatre fusils français, déclaré leur valeur et payé les droits; la douane avait reçu et encaissé mon argent. J'ignorais que les armes et munitions de guerre étrangères fussent prohibées

[1] Il sera plus loin question de cet homme extraordinaire, qui, voulant soustraire à la domination anglaise toutes les populations hollandaises du cap de Bonne-Espérance, avait cherché un asile dans l'intérieur, au milieu des Cafres, où il fut lâchement assassiné.

[2] Il n'est pas inutile peut-être, pour l'intelligence de cette phrase, de dire ici que les assureurs ne soldent pas la valeur du navire qui, allant aux Indes, s'est perdu en relâche, s'il a contrevenu au règlement qui veut que Table-Bay soit fréquenté six mois de l'année, et Simon's-Bay ou False-Bay les six autres mois. La distance entre ces deux points, que sépare la pointe ou le cap de Bonne-Espérance, est d'environ 7 lieues.

dans toutes les colonies anglaises. Le collecteur de Simon's-Town, bien qu'il dût mieux que moi connaître ces règlements, l'ignorait ou paraissait l'ignorer.

Quelques jours après, me trouvant au Cap, le collecteur général me fit dire par le consignataire du navire qu'il regrettait l'erreur commise par son représentant; qu'il comptait bien me voir réexporter mes armes, et signer le jour même un engagement à cet effet.

Je me sentais trop bien en règle pour faire la moindre concession, surtout parce que l'on y comptait si fort : je refusai tout net. On me pria, en ajoutant que l'administrateur courait le risque de perdre son emploi. Fort de mes avantages, et prenant toutefois en considération la position fausse dans laquelle s'était mis volontairement cet individu, je proposai ce dilemme : « Rendez-moi les droits payés et je signerai l'engagement de réexportation; c'est tout ce que je puis. » On m'objecta l'impossibilité de me restituer mes fonds, et je me retirai.

Le lendemain, voyant que l'on ne pouvait réussir par la persuasion, on eut recours à l'intimidation. Je fus menacé d'une descente à mon logement et de la saisie de mes armes. Je répondis à ces messieurs : « Venez. » On ne vint pas; mais on me menaça de me faire un procès, où mon obstination serait punie. Je répondis encore : « Faites. » Enfin, au bout de quelques jours, je quittai le Cap; et bien que j'y fusse revenu plusieurs fois, on me laissa tranquille.

Ces tentatives du collecteur me retinrent néanmoins quelque temps encore, parce que si je fusse parti dès que je m'étais trouvé prêt, on eût pu croire que j'avais tort. J'avais jugé ma présence nécessaire par simple décorum.

Une difficulté que j'aurais dû mentionner plus tôt fut celle de me procurer des bœufs de louage pour me servir du Cap jusqu'au *Verlooren-Valley*, *Lac Perdu*, le premier point que je désirais explorer, et qui est situé à 45 lieues au nord du cap de Bonne-Espérance; ce lac a une petite issue ou un écoulement vers l'Atlantique. Il y avait alors pénurie d'attelages aux environs du Cap. Aussi, pour profiter des circonstances, un homme se présenta-t-il à moi comme conducteur, avec son guide de devant et quatorze bœufs, s'engageant à conduire mon wagon au point indiqué, comptant l'allée et le retour, bien que je voulusse seulement aller, non revenir, et il estima au total quatorze journées à raison de 3 livres sterling et 10 schillings par chacune. Ces conditions étaient trop dures et je les refusai.

Le lendemain le même conducteur revint. Je lui offris 12 livres sterling pour tout le voyage, et il me prit au mot en me demandant d'être payé d'avance. Heureux de partir, je ne cherchai pas à savoir si ce prix était trop élevé; mais, arrivant au Verlooren-Valley, quelques paysans me questionnèrent sur mes accords, et me dirent que 3 livres sterling eussent été un prix raisonnable.

Maintenant je vais parler du mode de locomotion en usage dans ces contrées sud-africaines. Ce mode vaut bien la peine que je le décrive pour l'utilité des voyageurs, parce qu'il est le seul pratiqué dans les longues traites et qu'il ne manque pas d'originalité.

Le véhicule n'est autre chose qu'un grand chariot à quatre roues, bien ferrées et d'une solidité à toute épreuve. La caisse, sur un mètre de largeur, en a cinq et demi de long; elle se compose de ce que les boers ou fermiers appellent *buik-plank,* c'est-à-dire planche de ventre, et des deux *leer* ou échelles pleines. Ces trois pièces sont simplement posées sur le train de derrière, qui est fixe, et sur celui de devant, qui pivote sur une forte cheville; des taquets et des courroies qui passent dans des crampes les maintiennent solidement.

Ce système est préféré par les boers, parce que les chutes étant très-fréquentes, les parties principales seraient brisées chaque fois si des écrous en fer les reliaient entre elles.

La nécessité de les démonter souvent, soit pour passer des rivières, des ravins ou des gorges difficiles, soit pour d'autres causes, donne, du reste, à ce mode tout avantage.

Des cerceaux de bois souple au nombre de quinze, croisés par des traverses longitudinales en bambous ou en roseaux d'Espagne, supportent une toile peinte imperméable que couvre une seconde toile blanche, laquelle se

transfile à un tiers de hauteur des échelles. Devant et derrière existent des prolongements de fermeture appelés klappje.

Un chariot bien entier est garni de quatre caisses. Celle de devant sert de siége au conducteur; celle de derrière maintient par sa position les objets qui tendraient à s'échapper; les deux dernières sont latérales; leur position est extérieure et précisément contre les échelles entre les deux paires de roues; elles sont d'une grande utilité pour serrer les objets dont on a le plus souvent besoin durant la route, tels que les boîtes à feu, la vaisselle de table et les provisions légères, comme le sucre et le café.

Derrière le train, sous la partie qui déborde, se remarque une trappe suspendue faite en manière de *caillebotis*[1], et qui, par son peu de hauteur, sert naturellement de marche-pied à celui qui voudrait monter par derrière durant la marche du wagon. Cette pièce est très-utile; c'est sur elle que s'attachent les pots en fer, marmites, casseroles, poêles à frire, grils, bouilloires, et tous les ustensiles de cuisine noircis par la fumée, lesquels ne doivent jamais être placés dans l'intérieur. Malgré cet encombrement, on trouve encore à y loger une certaine provision de bois sec, lorsque, dans le parcours des plaines chauves, il est nécessaire de s'en munir pour les journées pluvieuses.

Comme les paysans en voyage, soit qu'ils aillent à la

[1] Espèce de tillac à jour du devant d'une embarcation.

chasse, soit qu'ils émigrent avec leurs familles, ne traînent jamais avec eux que ce qui est strictement indispensable, et que ces objets se réduisent à peu de chose, on trouve presque toujours suspendu carrément à la hauteur des échelles un cadre de bois de même largeur que la caisse, sur lequel se tendent en se croisant des courroies de peau. Tel est leur lit élastique, dont la nécessité se fait d'autant mieux sentir que les boers n'ont d'ordinaire pour matelas que des peaux de mouton ou des paillasses bourrées de plumes.

Malgré la constance de cet usage, un naturaliste encombré d'objets de toutes sortes ne saurait faire le sacrifice d'une place précieuse dans le futile but d'avoir ses aises : aussi mon chariot était-il dépourvu de ce lit, nommé *kaartel* par les boers.

Le dessous du wagon est du reste à peu près de même que ceux d'Europe, à l'exception du mode d'articulation du train de derrière à celui de devant, qui est plus simple encore. Deux chaînes d'enrayage partent du train de devant, et s'accrochent aux échelles à peu de distance sur l'avant de la roue de derrière. Au même croc de suspension balloche toujours un sabot de fer ou de bois pour servir dans les longues descentes. Sur la flèche, un pot à goudron doit s'attacher solidement ; car il est d'habitude de ne pas passer deux jours sans graisser les boîtes des roues, que l'on extrait après avoir soulevé à l'aide d'un levier de 9 pieds le côté du chariot auquel elles appartien-

nent. Cette mesure est jugée indispensable, non-seulement afin d'adoucir le frottement, mais encore pour s'épargner les terreurs d'un incendie.

Maintenant, puisqu'il s'agit de déplacer cette grande machine, susceptible de porter 3 et 4,000 livres, à travers des contrées dépourvues de chemins, ou par des chemins qui n'en sont pas; puisqu'il faut lui faire gravir des montagnes ardues et l'en faire descendre par de véritables cascades de pierre, ou traverser des rivières au sable mouvant, ou bien encore lui faire comme emporter d'assaut des collines sablonneuses, on ne doit songer ni à deux, ni à quatre, ni à six bœufs; un attelage de six bœufs serait une dérision en présence de difficultés aussi grandes; le minimum est de dix; le maximum habituel est de dix-huit. Mais, quelque grande que soit la force de neuf paires de bœufs, je l'ai trouvée trop faible encore dans une circonstance où je dus recourir à l'assistance de vingt-quatre de ces animaux.

A cet effet, un grand trait, *trek-touw* [1], fait de peau de buffle, se rattache à l'extrémité du timon, où déjà est fixé le premier joug, celui des deux timoniers, *agter-os*, les plus intelligents de l'attelage, qui savent surtout contre-tenir dans les descentes trop rapides.

Or, voici quels sont ces jougs. Soit une pièce de bois arrondie, longue de $1^{m},60$. Une crampe d'attache est fixée sur son milieu et la divise en deux parties égales.

[1] Trait de corde à tirer.

Chacune de celles-ci est percée de deux trous longitudinaux, laissant entre eux l'intervalle nécessaire au cou du bœuf, et destinés à recevoir deux petites pièces de bois de 0^m,50, plates, ayant tête, et garnies de crans sur leur bord extérieur; ces crans sont taillés pour tenir l'estrope[1], qui passe sous le cou de l'animal et empêche la levée du joug, sur lequel le garrot fait effort. Mais comme l'estrope peut glisser, et qu'alors le bœuf serait libre de s'esquiver, on conserve à la tête de ces animaux la courroie de lacet[2]. Celle du bœuf de droite se marie à celle du bœuf de gauche, dont les cornes font l'office d'un taquet, puisque c'est de l'une à l'autre que l'on tourne la partie excédante : de la sorte, chaque paire est trop bien maintenue pour pouvoir désormais se séparer.

Cette manière d'atteler est bien plus simple, plus expéditive que celle du joug attaché aux cornes que l'on pratique à Bordeaux, et que je juge être détestable. Le bœuf conserve ainsi plus de liberté dans son allure, il se fatigue moins, et sa force est bien plus grande, parce que le joug porte plus près du centre de gravité de l'animal. Il est vrai qu'il y a frottement, que quelquefois le poil se détache, que la peau s'écorche, que le bœuf évite alors de faire des efforts qui lui sont douloureux. Mais ceci n'arrive que quand ces animaux sont remis à un travail actif après un long repos; car chez ceux qui ont l'habitude du travail, la

[1] Petite lanière cordée et passant sous le cou des bœufs.

[2] *Os-riem*, courroie à bœuf.

peau est assez épaisse pour qu'ils n'éprouvent rien de semblable. Il en est, du reste, du garrot d'un bœuf comme des mains d'un matelot qui reprend la mer après trois mois d'oisiveté.

Pour conduire, diriger et exciter ces longs attelages, deux hommes sont nécessaires. L'un prend la courroie de tête des deux *voor-os*, bœufs de devant, et sert à guider la première paire, que suivent toutes les autres paires; l'autre, assis sur le siége, est armé de l'*agter-os-chambok*[1], et aussi du grand fouet, dont le manche a 18 pieds et la lanière 27. Son occupation de chaque instant est de chercher le parallélisme entre les jougs; il crie le nom de chaque bœuf qui ralentit sa marche, et renforce son avis d'un coup de fouet, ce qui conduit les bœufs à obéir bientôt à la simple voix. Fréquemment, le conducteur saute à bas de son siége pour châtier les bœufs trop éloignés; il passe à droite et à gauche, au risque de se faire écraser, et toujours il interpelle les traînards par les phrases dès longtemps consacrées. Cet exercice demande beaucoup de tact, d'adresse, de légèreté et de hardiesse; c'est une besogne très-fatigante, qui serait un long ennui pour un Européen. Mais les boers sud-africains tiennent à honneur de bien savoir conduire un chariot; ils aiment surtout à le prouver, et jamais je ne les ai vus considérer cet exercice comme un travail. Pour eux, prendre le fouet et le

[1] Cravache pour les bœufs de derrière ou timoniers.

siége équivaut à l'action du marin qui gouverne une embarcation.

L'usage de ces chariots disloqués exprès, à l'effet d'obtenir une élasticité plus grande, n'est pas très-agréable dans la marche; mais dans les stations d'un long parcours, leur présence est cause que le voyageur se considère partout comme chez lui; et par leur élévation au-dessus du sol, leur séjour est bien préférable à celui d'une tente. Dans une tente, les serpents pénètrent sans obstacle et y viennent passer la nuit côte à côte avec l'homme; une tente présente en outre trop de surface; elle est presque toujours trop faiblement appuyée; le vent l'enlève de dessus les dormeurs et la déchire. Il est vrai qu'un jour je dus même attacher mon wagon à des arbres, afin d'empêcher le vent de le renverser et de le précipiter; mais alors j'étais sur un point élevé, incliné, et en outre mon véhicule était vide : de telles circonstances sont assez rares.

Cependant, comme ce mode de voyager est le plus lent que je connaisse, qu'il faut dépenser des mois où des chameaux ne mettraient que des semaines; que le plus souvent, avec des chariots, il est indispensable de reconnaître les passages avant de s'y aventurer, faire de grands détours pour arriver aux gués praticables, tourner les montagnes trop hautes ou trop raides, ou dont les défilés sont trop étroits, se frayer à coups de hache des chemins à travers les bois, combler des ravins, adoucir des pentes, et que malgré toutes ces précautions on fait de regrettables

avaries, j'ai toujours songé avec peine à l'absence de chameaux dans cette partie de l'Afrique, où sans aucun doute ils se maintiendraient dans une condition meilleure que dans le nord.

J'ai bien dit que des bœufs traînent les chariots en question; mais pour les personnes qui auront lu Jacques Arago, c'est peut-être une nécessité que je me répète. Ce sont donc de vrais bœufs. Ceux qui ont de très-longues cornes divergentes, dont les pointes sont distantes de 6 pieds, et quelquefois de 8 et même de 9, appartiennent à la variété que les boers nomment *afrikaander;* ils sont grands, leurs jambes sont longues; ils courent bien et vite, et leur allure étonne les Européens nouvellement débarqués. Leur couleur est rarement pure et entière; ils sont roux, blancs, bleus, jaunes, et chez eux les os du scrotum sont assez bien revêtus de muscles.

Ceux dont les cornes sont semi-longues, à la pointe aiguë, se dirigeant en haut, et qui forment la moitié d'un cercle elliptique, se distinguent des précédents par leur taille inférieure et par leur couleur, qui est presque constamment rouge, comme encore par la rondeur de leurs fesses et leur vivacité ou leur pétulance: ce sont les *zoulah*, bœufs zoulous; ils sont introduits dans la colonie depuis mars 1840.

Ceux dont les cornes sont courtes, ne dépassant pas 6 ou 8 pouces, se font surtout remarquer par leur couleur noire, quelquefois tachée de blanc, soit sur la ligne du dos,

soit vers le ventre ; leur corps est très-long, et proportionnellement leurs jambes sont très-courtes ; leur maigreur contraste désagréablement avec la rondeur des formes des autres bœufs ; en effet, les os du bassin, ceux du scrotum, les côtes même s'aperçoivent, faisant saillie en raison de leur maigreur : on dirait que ces animaux souffrent. Ils sont très-soumis et fort dociles ; ils paraissent faits à la discipline depuis plus longtemps que les autres. Il semble surtout que l'on ne doive pas attendre de leur part de grands efforts; mais c'est une erreur, car ils sont, au contraire, lourds, musculeux, et plus durs à la fatigue que les bœufs fringants. Ce sont des *vaaderlanders*, des bœufs de Hollande.

Ceux qui proviennent du mélange des *afrikaanders* et des *vaaderlanders* sont nommés *bastaard-vaaderlanders*. Ils participent davantage des *vaaderlanders*, et sont les meilleurs animaux que je connaisse.

Il y a encore beaucoup de mélanges, mais moins dignes d'intérêt. Cependant, parmi toutes ces formes, aucune ne rappelle celle du buffle, soit d'Italie, soit d'Asie, soit d'Afrique. Jamais non plus un buffle attelé, de quelque race qu'il pût être, n'a circulé dans les rues de la ville du Cap, et pourtant un Français, un homme qui doit savoir distinguer et discerner, puisqu'il écrit, Jacques Arago, nous parle de chariots traînés par des buffles. Bien plus, ces buffles l'ont charroyé, dit-il, jusqu'à la partie orientale de False-Bay, où il fit, en compagnie de Rouvières, cette

fameuse chasse aux lions, tant admirée par nos sportmen parisiens.

Avoir fait le tour du monde et sentir la nécessité de mentir, voilà ce que je n'ai jamais pu comprendre. Au Cap, des buffles attelés! *Bos cafer* [1], je le suppose, un si terrible animal dompté par les boers, qui n'y entendent rien, même pour les espèces les plus douces, comme le *boselaphus oreas!* A False-Bay, des lions sauvages tués enfin à l'aide d'une paire de pochettes! A False-Bay, des lions où, depuis plus de cent cinquante ans, aucun d'eux n'a osé signer le sol de sa griffe! Voilà de ces assertions hardies qui m'impressionnent plus que la vue d'un buffle ou d'un lion. Jacques Arago n'est pas, je le sais, le seul voyageur qui ait commis cette grave erreur de prendre des bœufs pour des buffles; il en est d'autres que le célèbre Cuvier a consultés et qui ont fait dire à ce père de la science moderne que les buffles composaient ordinairement les troupeaux des Hottentots. C'est ainsi que beaucoup d'erreurs finissent par se consacrer, et la chose est d'autant plus regrettable que chaque jour encore l'on réimprime une foule d'assertions fausses dont la réfutation la plus brève donnerait naissance à des milliers de volumes.

Le 1er septembre 1838, ayant enfin réussi à quitter la ville du Cap, je traversai immédiatement *Zout-Rivier*, rivière salée, et fis route vers le nord. Cette journée, comme celles qui suivirent, ne fut signalée par aucun événe-

[1] Buffle cafre.

ment remarquable. Le 5, vers deux heures de l'après-midi, Berg-Rivier nous barrait le passage; elle avait 8 pieds d'eau; heureusement une embarcation était là qui fut mise à notre disposition moyennant 5 rixdallers; elle servit à transporter nos effets et nos personnes, tandis que le wagon, chargé d'une énorme barrique vide et bien fixée, passait tiré par les quatorze bœufs à la nage, dont il suffisait de haler la première paire à l'aide d'une touée. Quelques hommes nous aidant, en deux heures nous effectuâmes ce passage, qui pouvait nous retarder plusieurs semaines, plusieurs mois peut-être, comme il m'est arrivé quelquefois ensuite, faute d'un misérable canot.

Jusqu'au 8, nous poursuivîmes la même direction à travers un pays de sable brûlant aux pieds, et cédant 8 ou 10 pouces aux roues. La marche était constamment lourde, la chaleur cuisante; nous respirions plus de poussière que d'air. Pas un mode de distraction; les buissons qui couvrent partout le pays, isolés de quelques pas, ne recélaient point de gibier, et toujours l'incessant triturement du sable sous les roues : ennuyeux son que renforçait encore l'insipide chant de la tourterelle, pauvre oiseau, le seul peut-être que l'on y entende, disant et redisant toujours la même chose, le même son. Quelques autruches s'étaient bien montrées, mais elles avaient disparu aussitôt; leur vue à 6 ou 800 pas était plutôt faite pour nous désespérer, vu l'impossibilité de les atteindre.

Aussi, lorsque nous descendîmes dans la vallée où s'al-

longe le lac bordé d'épais roseaux, cette vue, qui respirait la fraîcheur, me fit-elle éprouver une vive émotion. Pour nous, c'était une oasis qui nous promettait de bonne eau, des bains et une grande abondance d'oiseaux aquatiques. Nous le traversâmes entre l'habitation d'Henderick-Kotze et celle d'Henderick-Facolin-Gous dans sa partie orientale, où le peu de largeur et de profondeur fait considérer ce point comme le seul gué praticable aux chariots.

Le 9, nous longeâmes la rive nord, faisant route vers l'ouest, et dételâmes à un mille et demi de la mer. Mon but était d'y planter ma tente pour quelque temps au moins, afin de juger le pays et savoir vers quelle partie porter mes pas. La position était assez bonne : campés à 200 pas du lac, nous avions sous les yeux une grande quantité de foulques, de canards et autres oiseaux destinés à alimenter notre cuisine. Derrière nous, il est vrai, la contrée était absolument semblable à celle que nous avions parcourue depuis le Cap ; on y découvrait des buissons de 8 à 12 pieds, d'un aspect triste et monotone, parmi lesquels circulaient cependant, mais rarement, des duykers, des steen-booken, des autruches.

En face de nous, de l'autre côté du lac, s'étendait une bordure de montagnes rocheuses de 4 à 500 pieds de hauteur, dont une partie, celle de l'est, a nom *Elands-Berg*, montagne des Cannas, et l'occidentale *Bawians-Berg*, montagne des Babouins. Celle-ci a seule encore droit à son nom. Cette espèce de cynocéphales, nous l'y avons trouvée assez

nombreuse; mais dans l'autre, plus de cannas, et depuis nombre d'années, car à peine les anciens ont-ils souvenance d'en avoir connu. Mais ce que l'on y trouve encore comme dans toutes les élévations pierreuses, où des roches énormes restent appendues sur d'autres, quelquefois demi-renversées, se soutenant à peine, s'étayant sur une faible saillie, dans un désordre idéal, et laissant entre elles tantôt de profondes crevasses, tantôt des cavernes plus ou moins spacieuses; ce que l'on y trouve, dis-je, c'est la panthère, qui y est attirée par la présence des damans, *klip-dassen,* dont elle fait aisément sa proie, et des babouins, qui, grands et vieux, lui résistent parfois avec avantage, mais qu'elle attaque d'ordinaire chaque deuxième jour, deux heures après le coucher du soleil. Elle prend aussi des *klip-springer* (sauteurs des rochers), lesquels, malgré leur agilité, ne lui échappent pas toujours. Ces lieux lui conviennent encore à plus d'un titre; elle y est plus tranquille, l'homme les traversant moins souvent que la plaine; elle y établit plus commodément son repaire, y cache mieux sa proie, n'y laisse point de traces visibles, y entend de plus loin l'approche de l'homme et peut s'y soustraire plus facilement à sa poursuite. Grâce à tous les avantages que lui offrent ces localités, elle y vit souvent tout proche des habitations de l'homme, aux dépens de ses troupeaux; des chèvres et des moutons sont toujours et sans peine enlevés par elle, et même elle réussit à saisir le veau défendu par sa mère.

Cependant toute son adresse, toute sa force musculaire, échouent contre le bœuf. Infiniment plus dangereuse pour l'homme que la hyène, elle a sur cet animal l'avantage des griffes; mais elle n'a pas, comme lui, la force des dents ni du cou.

Je comptais bien profiter de toutes les occasions qui se présenteraient de les chasser : aussi acceptai-je avec plaisir diverses propositions qui me furent faites. Malheureusement nous n'eûmes jamais la chance d'en déloger une seule, probablement par excès de précautions. Quelques chiens seulement pouvaient être fort utiles; mais vingt ou trente qui nous précédaient bruyamment d'une centaine de pas devaient à un mille faire déguerpir l'animal que nous cherchions.

J'appris bientôt après que, dans ces chasses de style *africano-hollandais*, les chiens accomplissaient le plus souvent seuls toute la tâche. Les premiers se faisaient déchirer, éventrer; les autres, fondant en masse, mordaient ce qu'ils pouvaient saisir; la panthère succombait au nombre. Exposer à une mort certaine plusieurs animaux incontestablement utiles pour en détruire un seul nuisible dont on peut si aisément se défaire par d'autres moyens aussi sûrs et plus nobles, cela me paraissait indigne et me répugnait au point que je remerciai ceux qui crurent me faire plaisir en m'invitant à ces sortes de parties.

Cette méthode, il est vrai, n'est pas généralement adoptée; elle est principalement suivie par les habitants de

l'ouest de la colonie. Ceux de l'est, et surtout ceux de Port-Natal, plus aguerris à la chasse, se comportent autrement. J'ai eu, quelques années plus tard, l'occasion de reconnaître qu'il existe parmi eux des hommes de trempe solide, hardis chasseurs de lions et d'éléphants, lesquels auraient laissé filer une panthère sans la tirer, assurant que l'on pouvait employer plus utilement et plus noblement sa poudre. Car pour eux la chasse est non-seulement une longue récréation ; ils basent encore sur elle leur existence, et j'ai vu des jeunes gens fonder sur elle leur avenir.

Nous eûmes aussi à remarquer dans cette contrée l'animal que les boers appellent *strand-wolf,* loup de rivage, et que les naturalistes connaissent sous le nom de *Hyæna fusca*. Malgré tous ses rapports avec la *Hyæna crocuta*, cette hyène en diffère complétement par ses habitudes, que l'on ne rencontre pas chez les autres carnassiers de forme analogue.

Ainsi l'office de la *Hyæna crocuta* est de faire disparaître les débris d'animaux qu'a tués le lion dans les bois ou dans la plaine. Le devoir de la *Hyæna fusca* est de purger le rivage des immondices qu'y apporte la mer, des débris de toute espèce qu'elle rejette de son sein, et particulièrement de ces tas de crustacés morts dont, en certaines parties de l'Afrique australe, les carapaces forment en différents points comme des digues hautes de 4 à 6 pieds. La *Hyæna fusca,* quoique n'ayant pas la fa-

cilité d'aller saisir au sein des eaux sa nourriture, est donc ichthyophage.

En effet, ses traces se croisent partout sur le sable du rivage ; chaque nuit elle en fréquente les bords ; elle circule au milieu des débris amoncelés, et elle y procède à la recherche de sa nourriture exactement comme un chiffonnier. Les boers ne redoutent pas pour leurs bestiaux son voisinage, qu'ils considèrent comme parfaitement innocent.

C'est un animal de grande taille, conformé comme la hyène tachetée, mais dont le corps, revêtu de longs poils, présente des bandes perpendiculaires d'une teinte foncée. La force de ses mâchoires est aussi remarquable et a dû surtout fixer l'attention des naturalistes.

Deux descriptions, l'une d'Aristote, l'autre de Belon, présentent différents caractères très-convenables à cette hyène et que Buffon commet l'erreur d'attribuer au *Lutra canadensis*. Aristote indique parmi des amphibies un animal qu'il nomme *latax*. Voici ce qu'il en dit : « Quæ latior « lutre est, dentesque habet robustos, quippe quæ noctu « plerumque egrediens ; virgulta proxima suis dentibus « ut ferro præcidat : lataci pilus durus specie inter pi- « lum vituli marini et cervi. »

La comparaison de taille, qu'Aristote basait sur celle de la loutre, aura naturellement conduit le savant Buffon à penser à la loutre du Canada, laquelle est plus grande ; Buffon n'aura pas fait assez attention à l'action des dents

qu'Aristote décrit si bien, non plus qu'à la nature du poil, que le naturaliste ancien dit être dur.

Belon, de son côté, s'exprime ainsi : « D'autant que les « Anglois n'ont point de loup sur leur terre, la nature les a « pourvus d'une bête au rivage de leur mer si fort appro- « chante de notre loup, que si ce n'étoit qu'il se jette plutôt « sur les poissons que sur les ouailles, on le diroit du tout « semblable à notre bête tant ravissante, considéré la cor- « pulence, le poil, la tête, qui toutefois est fort grande, et la « queue moult approchante au loup terrestre; mais parce « que, comme dit est, celui-ci ne se nourrit que de pois- « son et n'a été aucunement connu des anciens, il ne m'a « semblé moins notable que les animaux à double vie ci- « dessus allégués. »

Buffon a fait preuve de beaucoup de tact en rapportant le *latax* d'Aristote au loup marin de Belon, ce qui me paraît parfaitement juste; mais Aristote ayant pris pour terme de comparaison la loutre d'Europe, afin de déterminer la grandeur, et le veau marin, pour donner une idée de la nature du poil, parce qu'alors Aristote s'occupait de décrire des amphibies, Buffon a concentré ses recherches dans ce genre d'animaux. Belon ayant fixé en Angleterre le séjour de son loup marin, ce que je crois être une erreur, celle qu'inclinait à commettre Buffon l'a été dès-lors tout à fait. Du reste, cette erreur est bien excusable; car, quoi de plus naturel que de penser qu'un animal qui se nourrit de poisson doive être un nageur et

surtout un habile plongeur! Si Belon avait mieux connu l'animal qu'il décrivait, il aurait dit qu'il était surtout ichthyophage, mais non à la manière des loutres, puisqu'il ne pêche pas, et qu'il se repaît simplement de poissons et de crustacés morts rejetés par la mer.

En supposant que la loutre du Canada habitât également le nord de l'Europe, considérant que, par une latitude égale, le froid est bien plus intense au Canada qu'en Europe, cette loutre eût été reléguée aux confins septentrionaux de la Scandinavie, et Aristote n'eût pu la connaître. Il n'est pas probable qu'elle ait jamais existé en Angleterre; d'ailleurs aucune espèce de loutre ne saurait être comparée au loup commun, ni pour la taille ni pour la forme du corps, non plus que pour celle de la queue.

Les caractères les plus saillants de ces deux descriptions appartenant surtout à la *Hyæna fusca*, j'ai cru bon et utile d'exprimer mon opinion, qui tend à faire croire que les anciens connaissaient cette espèce que nourrit l'Afrique, ou sinon la même, du moins un animal qui en possède les habitudes en même temps que la forme.

Il ne faudrait pas croire que la *Hyæna fusca* rebutât la chair des animaux mammifères dont elle rencontrerait les cadavres; elle est à cet égard comme la loutre qui, saisit fréquemment des couveuses sur leurs nids; mais ses goûts ichthyophages la dominent au point de ne pas lui permettre de s'écarter du littoral.

La plupart des oiseaux qui peuplent ou hantent ce lac,

dont j'estime la longueur à 14 kilomètres, furent bien vite en notre possession. Il ne s'y trouvait rien de remarquable; plusieurs espèces sont communes en Europe; nous y avions les hérons pourprés et cendrés, le bihoreau, l'échasse, diverses espèces de pluviers, barges, bécassines, goëlands, hirondelles de mer, pélicans. Nous y avions aussi la foulque caronculée, la porphyrion, plusieurs espèces de canards, la petite aigrette, le cormoran de rivière, l'anhinga, le manchot du Cap, la petite poule d'eau, le râle d'eau, le grebe cornu, etc., qui s'y montraient aussi nombreux que les premiers.

Déjà je songeais à d'autres acquisitions, lorsqu'une circonstance désagréable en elle-même me procura la vue d'un spectacle étonnant, admirable d'effet, charmant d'éblouissement.

J'étais parti d'assez bonne heure et venais de visiter la bouche barrée de galets par laquelle le lac laisse tantôt déborder une partie de ses eaux à la mer et tantôt en reçoit lui-même des hautes marées; je longeais le rivage, le remontant vers le nord, lorsqu'apparut une autruche mâle, débouquant des dunes, se dirigeant vers l'eau; 150 pas m'en séparaient à peine; elle venait à moi. Aussi me mis-je tout de suite à plat, espérant qu'elle me prendrait pour quelque corps rejeté par la mer, comme il en *chaule*[1] tant sur le bord; mais, trop clairvoyante, elle partit. Il me restait à prendre ses traces, ce que je fis im-

[1] Ce mot a le sens figuré de jeter à l'abandon.

médiatement, et durant plus de quatre heures je les suivis avec une constance opiniâtre. J'espérais toujours; mais, las, altéré, la langue brûlante, je me ravisai. Je devais être fort loin de mon campement; y retourner n'était guère possible, la chaleur était trop forte, ma soif trop insupportable. J'avais ouï parler d'une habitation située dans la direction que j'avais prise, mais dont la distance m'était inconnue; je préférai m'abandonner au hasard. Je la croyais plus proche, et je cheminai péniblement, m'attendant à la découvrir de chaque élévation gravie; mais rien ne se présentait à la vue, ni champs cultivés, ni troupeaux. Je me sentais torturé de plus en plus, et je m'assis sous un buisson sans ombrage, sur un sable bien plus chaud encore que le soleil, embarrassé comme tout Européen débutant dans ces contrées, réduit à profiter des leçons d'un chien, et je me recueillis en pensant. Mais plus je réfléchissais, plus j'acquérais la conviction que j'avais très-chaud et très-soif. Jamais l'idée ne me vint de creuser une fosse de 2 pieds de profondeur qui me procurât un peu de fraîcheur; je n'eus que celle de tuer une tourterelle et d'en sucer la chair, afin de renouveler la salive, triste moyen, mais en effet plus efficace qu'on ne pourrait le croire. — Alors je continuai de marcher, et vers six heures du soir seulement je découvris les champs d'Abraham Lauw, habitant les bords du Lac-Salé, *Lange-Valley*. Cette connaissance acquise de la proximité, ma marche fut rapide; j'arrivai bientôt, et j'eus le plaisir

indicible d'étancher ma soif dans un large seau de lait battu qu'en quelques minutes je trouvai trop petit, car je venais de le vider! — Les maîtres étaient absents; j'avais affaire à l'économe et à sa femme. J'étais assez mal tombé, d'autant que ces sortes d'économes le sont encore plus que leurs maîtres, que je leur étais tout à fait étranger et que j'ignorais leur langue; il fallut néanmoins passer par leurs volontés, conter des histoires et en écouter. Je me fusse abstenu de ces deux plaisirs si j'avais pu aller souper et coucher ailleurs. — Enfin, quand l'heure arriva de se séparer, une porte ouverte me fut indiquée, je pénétrai et me trouvai dans une vaste pièce contenant huit ou dix lits. — Engelbrech, l'économe, me montra le mien, et fut à trois pas de là s'étendre avec sa moitié. — J'en fis autant, étonné de voir que dans ces heureuses contrées on dormît ensemble comme on dîne ensemble. Du reste, rien d'étonnant: le lit est un cadre porté sur quatre pieds; des courroies croisées tiennent lieu de sangle; plusieurs peaux de mouton remplacent le surplus; on s'y couche tout habillé : c'est donc exactement comme à table. Mais pour moi la différence fut qu'à table j'avais le loisir de me repaître, tandis qu'au lit je n'eus pas celui de me reposer; des myriades d'insectes sauteurs me tinrent constamment éveillé : aussi n'attendis-je pas le jour pour prendre l'air. Alors je m'aperçus que mon vêtement de lin était, à la lettre, rouge de sang; — et mes voisins, eux, les heureuses gens, avaient dormi du sommeil le plus

paisible, tant il est vrai de dire que l'on se fait à tout.

Mais il était écrit que ces peines inattendues devaient me procurer une compensation. Engelbrech vint bientôt armé d'un long fusil; il avait promis de me conduire au lac voisin de l'habitation pour me montrer les flammants, dont le nombre m'étonnerait, avait-il dit la veille. Nous fîmes route alors, et en un quart d'heure nous étions au lac. « Maintenant, voyez-vous, me dit-il, cette quantité de flammants. — Où donc? fis-je. — Là-bas, au bout, cette bande blanche. » Effectivement, je discernais du blanc, mais je n'y voyais point d'oiseaux. — Comprenant mon doute et voulant jouir de ma surprise, il couche en joue sa longue arme et envoie une balle qui ricoche à 7 ou 800 pas; aussitôt la bande blanche s'enflamme à la lettre sur tous les points, un vacarme inouï se fait entendre de ce côté; puis plus de bordure blanche, plus de flammes, et le jour semble s'obscurcir sous un dais changeant formé de cent mille croix volantes.

C'est alors que je devinai d'emblée l'intention du nomenclateur : flammant, flamant, flambant; jamais nom n'a été mieux appliqué.

Mon guide ne tarda pas à me serrer la main; je le remerciai de sa bonne volonté, et m'efforçai d'obtenir quelques uns de ces oiseaux que je voyais pour la première fois. Après bien des peines, un coup de chevrotine lâché à 200 pas cassa le fouet de l'aile de l'un d'eux; ma chienne le poursuivit longtemps sans rien gagner sur lui;

elle n'obtint d'avantage sensible que quand le phénicoptère dut recourir à la nage; il fut alors saisi et rapporté intact : il était parfaitement adulte et de toute fraîcheur. J'eus par la suite l'occasion de chasser ces oiseaux et d'apprendre à les connaître. Comme ils tiennent rang parmi les plus distingués, et bien que nombre de naturalistes en aient beaucoup parlé, je ne crois pas inutile de dire ce que j'en sais.

Le phénicoptère est aux palmipèdes ce que le secrétaire ou serpentaire est aux rapaces; tous deux sont, l'un palmipède, l'autre rapace, mais s'écartant de ceux avec lesquels ils ont le plus d'analogie par des tarses démesurément longs : aussi a-t-on dû en faire des genres à part. Le phénicoptère comprend déjà trois espèces qui habitent l'Afrique australe, sans compter les autres provenant, soit d'Amérique, soit de la Nouvelle-Hollande. Celle dont je parle est la plus grande, la plus belle et aussi la plus nombreuse; c'est celle enfin qui était jadis si recherchée à Rome.

La nature, qui semble se jouer et triompher à plaisir des difficultés, n'a pas toujours fait les membres dans les proportions relatives des corps, suivant l'idée que nous avons de ces mêmes proportions. Le beau a été pour elle comme le point de départ; elle a été beaucoup au delà et beaucoup en deçà; elle a créé des corps très-épais et d'autres très-menus, de très-brillants et de très-obscurs, et dans l'ordre des oiseaux aquatiques elle a fait le manchot très-

lourd et le flammant très-effilé. — A voir cet oiseau dans son vol, à peine en distingue-t-on le corps, qui ne l'emporte pas en volume sur celui d'un canard domestique : c'est un long cou, de longs pieds, de longues ailes fort étroites se rejoignant au point d'intersection; c'est une croix parfaite de 4 pieds 9 pouces à 5 pieds de long : aussi le moindre accident qui dérange l'équilibre de cette machine en détermine-t-il la chute; il suffit d'un tarse brisé par un grain de plomb pour que le flammant tombe sans pouvoir reprendre son vol ni se soustraire par la fuite; mieux vaut même atteindre le tarse que l'aile, parce que sa course est assez rapide et surpasse d'ordinaire celle de l'homme.

Chez l'adulte, le blanc domine le rose et teint agréablement les couvertures des ailes; les pennes sont noires. Chez le jeune, les couvertures ne sont que brunâtres; le bec et les pieds sont ou cendrés ou jaunâtres, mais toujours avec une légère teinte rose. Le bec a cela de particulier que, comme point fixe, chez presque tous les oiseaux, la mandibule supérieure est en volume et surtout en hauteur plus forte que l'inférieure, ce qui est l'inverse chez celui-ci; c'est peut-être cette raison qui a porté quelques auteurs à penser que la mandibule supérieure était mobile et l'inférieure fixe [1], ou bien encore la manière dont l'animal prend sa nourriture, à bec renversé, la mandibule supérieure se trouvant au-dessous. Pour moi qui ai

[1] Rondelet, Wormius, Cardan et Charleton, cités par Buffon.

pu examiner à loisir cette conformation, j'ose assurer que l'inférieure est la partie mobile chez le flammant comme chez tous les autres oiseaux. Si le flammant n'avait reçu de la nature un bec de cette forme, s'il ne lui avait été donné de barboter à revers, muni, supposons-le, d'un bec de cygne, d'oie ou de canard, il lui eût été constamment impossible de chercher, de saisir sa nourriture, parce que, dans cette opération, la position du bec devant être horizontale, il fallait que le cou décrivît une courbe tangente à la surface de l'eau, et pour cela il faudrait encore au cou très-long du flammant 6 pouces de plus. Son cou, lui-même, diffère essentiellement par la forme de celui des oies, canards, hérons, cigognes, butors, qui tous ont deux plis à l'aide desquels ils peuvent le ramasser entre les humérus, les uns dans le vol, les autres à la nage; le flammant, n'ayant aucunement cet avantage de flexibilité, en est chargé en tout temps de toute la longueur, soit qu'il vole, soit qu'il repose. Malgré cette contrainte, il s'en faut de beaucoup qu'il soit disgracieux dans ses poses ordinaires; ce n'est que dans le vol qu'on est tenté de faire la remarque de l'excessive longueur de chacune de ces parties; mais comme il existe entre elles un rapport parfait, l'œil s'y habitue d'autant plus vite que chacune revêt une couleur attractive.

Cette couleur lui appartient et se retrouve pour ainsi dire dans toutes les parties de son être: non-seulement les couvertures et le côté inférieur des ailes, excepté les pen-

nes, sont roses, mais encore le plumage blanc du cou, du ventre et du dos, pour peu qu'on le soulève, laisse voir cette teinte assez fortement prononcée. Le bec, les pieds, l'œil, tout, jusqu'à la chair, la graisse, le sang et la langue, participe de cette couleur.

Je crois ne pas me tromper en disant qu'il se rapproche beaucoup des oies, tant par les mille stries mousses qui bordent le bec, sur lesquelles on s'est appuyé pour créer et distinguer la famille des lamellirostres, que par son cri, assez semblable au son d'une trompette, qui laisse deviner une certaine analogie de conformation de ses organes avec ceux de l'oie; il vole en troupes comme elle sur le même mode d'alignement, se nourrit comme elle, c'est-à-dire que, loin de contenir des poissons, son estomac ne renferme que du gravier et une faible quantité d'herbe triturée.

Les voyageurs ne sont pas tous tombés d'accord quant à l'excellence de sa chair; c'est qu'elle est sujette à varier suivant les localités que fréquente cet oiseau. Tué sur le bord de la mer, à la baie de Saldanha, je suppose, il est d'un goût huileux, désagréable à un palais délicat, tandis que, provenant des lacs salins, dont l'eau est quelquefois simplement saumâtre, il offre une chair tantôt assez bonne, tantôt même assez fine. La langue, qui, pour avoir fait les délices de quelques empereurs romains, a acquis une haute réputation, la mérite à tous les égards; elle semble ne contenir qu'une graisse huileuse fondante, d'un

goût exquis ; elle est tout aussi prisée des chasseurs africains que les os à moelle du buffle, de l'élan ou canna et de la girafe.

Le mois de septembre est celui où ces oiseaux offrent le plus brillant plumage ; en janvier, les troupes comprennent beaucoup de jeunes volant bien, et c'est alors qu'on les chasse surtout pour la chair.

D'après le dire des colons, le lieu de leur ponte reste inconnu ; d'où je suis porté à croire qu'ils n'élèvent pas leurs petits sur le continent, mais bien dans ces îlots voisins des côtes assez nombreux dans ces parages.

L'état de domesticité paraît ne convenir aucunement à cet oiseau. Il est une cause qu'il serait difficile d'écarter, c'est la nécessité qu'il éprouve d'habiter des marais salins. Jamais je n'ai vu de flammants sur les rivières ou lacs d'eau douce, et quand on les y rencontre, ils n'y sont que de passage.

CHAPITRE II.

Excursion au vieux Hantam. — Olyphant's Rivier. — Clan William. — Cedar-Bergen. — Biedow. — Le Karroo. — Spring-Booken. — Mirage. — Rencontre d'un franc-maçon aux dernières limites de la civilisation. — Qualités du sol dans le Hantam.

Déjà près de trois mois s'étaient écoulés en recherches tant sur les bords qu'aux environs du lac Perdu (*Verlooren Valley*), sans que mes collections se fussent enrichies d'objets précieux. Je voulais, sans perdre plus de temps, me porter au-delà et recueillir les renseignements nécessaires, lorsqu'une circonstance s'offrit de vérifier vite si les dires désavantageux à ces contrées s'accordaient avec la vérité.

C'était la proposition d'un voyage à Hantam, dernier point de la colonie vers le nord, à environ 110 lieues du Cap. Henderick Kotze, le field-cornet du canton, m'offrit de l'y accompagner à cheval. C'était une course assez longue, assez rude pour qui n'avait pas l'habitude de monter; vingt-deux journées passées presque constamment à cheval devaient au moins me faire hésiter : cependant, loin de balancer, j'acceptai immédiatement.

Comme il est d'usage en pareil cas, nous partîmes avant le jour. Un des amis du field-cornet l'accompagnait; puis un *agter ruyter* [1] tantôt nous suivait, tantôt nous précé-

[1] Espèce de domestique ou suivant qui tient un cheval en laisse et suit son maître.

dait, chargé du bagage léger et conduisant un cheval en laisse. Nous trouvâmes d'abord des chemins passables à travers une contrée sablonneuse, hérissée çà et là de crêtes à sommités rocailleuses. Nous étions au 14 de décembre; le soleil prodiguait ses rayons dévorants; la poussière émanant du sable remué, brûlante aussi, nous couvrait les mains, le visage, et avait changé la couleur de nos vêtements en s'accolant à eux par l'effet de la sueur dont nous étions trempés.

Vers trois heures nous quittâmes le sable, mais pour entrer dans des gorges rocheuses où nous traînions nos montures, soit pour gravir, soit pour descendre. Les pauvres bêtes hésitaient souvent; il fallait de la patience et surtout la confiance qu'inspirent leurs sabots non ferrés, d'autant plus que l'animal, perdant pied, pouvait être lancé dans les profondeurs, entraînant avec lui son cavalier, qui alors le guidait par la bride.

Le temps que nous prirent ces montées et descentes fréquemment réitérées, la fatigue qui en résulta pour nos chevaux et pour nous fit que nous ne gagnâmes pas Clanwilliam ce même jour. Il fallut descendre pour la nuit à l'habitation Smett, dont les propriétaires, excellentes gens, nous accueillirent d'une façon toute patriarcale. Cette ferme, située au fond d'une vallée profonde et verte où l'eau pure et fraîche abondait, paraissait tenue avec beaucoup d'ordre. Bâtie en pierres, ornée d'un pignon blanc modelé, faisant façade, huché sur un perron

haut de 6 pieds, long de 20, elle contenait de ces appartements frais, délicieux séjours aux chaudes journées. La vue était bornée et se reposait sur un potager de la meilleure tenue, terminé par une vaste orangerie qu'arrosait un murmurant petit ruisseau, source de vie dans ces parages.

J'y fus bientôt remis de mes fatigues. Je songeais à ma position, si différente depuis six mois, et franchissais par la pensée la distance d'environ 2,000 lieues qui me séparait de mon pays. Ce retour sur nous-mêmes remue l'âme en tous sens et produit autant de peine que de plaisir; nous y voyons dans la même page le passé que nous regrettons et l'avenir qui nous charme par les espérances qu'il nous laisse, espérances qui se jouent, plus ou moins douteuses, à travers une brume fraîche et légère, et dont nous saisissons, vrais enfants, les plus belles.

Le coucher du soleil arrivait, et avec lui un principe de fraîcheur, lorsque mille cris partant de dessus ma tête fixèrent mon attention. C'était une troupe à chaque instant croissante de guêpiers, *Apiaster*, volant et tournoyant au sommet de mes orangers: c'était leur point de repos pour la nuit, celui de prédilection d'une lieue à la ronde: aussi leur nombre était-il grand; aussi, dans leurs petits combats pour la possession temporaire d'une extrémité de branche, montraient-ils un grand acharnement. Leurs cris, leur tournoiement, durèrent environ trois quarts d'heure; puis tout se tut, chacun ayant trouvé

place. Jusque-là je n'avais encore vu cet oiseau que durant le jour; son vol est alors élevé comme celui des martinets, et comme eux aussi il se rapproche de terre quelque temps avant l'orage. C'est le *berg-swaluwe* des colons.

Le 15, après une heure et demie de route, nous traversâmes *Olyphant's Rivier*, par 3 pieds d'eau sur une largeur d'un tiers moindre que celle de la Seine à Paris. Elle montrait à découvert ses bancs de sable, et par les roseaux, branches et racines, appendus à quelques buissons du bord, elle attestait n'avoir pas dépassé 6 pieds durant les pluies.

Clanwilliam est bâtie à dix minutes de là. Cette bourgade, composée d'une trentaine d'habitations, n'est remarquable que par de fort beaux jardins dont les fruits ont assez de renom. Nous la traversâmes sans nous y arrêter et gravîmes la montagne opposée, nommée *Cedar-Berg*, monts de Cèdres, au sommet de laquelle nous mîmes pied à terre, et laissâmes paître nos chevaux. A vingt pas sur la gauche se trouve une caverne nommée *Klip-Huys*, maison de pierres, formée par un énorme bloc de granit détaché, reposant par le haut bout sur deux autres blocs. Cette grotte, ouverte vers le nord, a 20 pas de long sur 12 de large. Nous y déjeunâmes, et chacun de nous, à l'aide d'un peu de charbon, y écrivit son nom, comme y y font d'ordinaire tous les visiteurs. Une sentence latine que j'y laissai n'existait déjà plus à mon retour; elle avait

été probablement effacée par un paysan, qui, ne sachant pas en deviner le sens, se sera imaginé qu'elle pouvait renfermer soit une épigramme, soit une injure à ses compatriotes.

Nous continuâmes à nous avancer par un soleil aussi ardent que celui de la veille, mais sans en ressentir autant la force ; les lieux étaient élevés, le terrain pierreux. Nous venions de parcourir 6 milles lorsqu'à notre droite, sur le penchant d'une colline, une multitude de roches taillées carrément et de mode uniforme, mais inégales, me rappelèrent Paris vu du belvédère du Jardin-des-Plantes. Après avoir chevauché longtemps parmi ces pierres, une jolie vallée s'ouvrit à nous, couverte de superbes amaryllis, les unes roses, les autres blanches ; elle nous conduisit bientôt à celle de Biedow, où nous descendîmes par une profonde crevasse entre les montagnes. Là croissent assez touffus des arbres propres au pays, et quelques peupliers plantés servant d'abri à une foule de guêpiers.

A 2 milles plus loin cette vallée s'ouvre brusquement, laissant voir une belle plaine, où le cours de l'eau est artificiellement ménagé ; au fond se voit l'habitation de M. François Lubbe, la plus belle, la plus riche qu'il me soit arrivé de considérer durant tout mon séjour en Afrique. Nos meilleurs fruits d'Europe y abondaient. Pêches, abricots, pommes, poires, figues, raisins, melons, pastèques, concombres, citrouilles, calebasses, amandes,

mûres, goyave, banane, oranges, citrons, pamplemousses, le tout réussit là, planté des mains d'un vieillard octogénaire, père d'une famille nombreuse et riche, vrai type du patriarche, que l'on ne rencontre plus que dans ces régions. J'admirais cet homme à part moi, et cette admiration était bien autre que celle que m'aurait inspirée un personnage, un guerrier, un orateur. Je me plaisais à le juger d'après ses œuvres, toutes profitables à ses semblables. Que sa vie avait dû être pure! Aussi ses quatre-vingts ans n'avaient-ils pas voûté sa taille; aussi ses dernières années lui étaient-elles bien douces, avec la satisfaction d'avoir longtemps fait le bien et d'y faire participer encore les générations à venir.

Après un séjour de deux journées chez ce Nestor de la contrée, nous partîmes par un après-dîner et fûmes coucher à *Matjes-Fontyn*, la fontaine des nattes, que nous quittâmes à la pointe du jour. Bientôt, après avoir croisé le Doorn-Rivier, rivière de l'épine, à sa jonction avec le Biedow-Rivier, nous poursuivîmes péniblement notre marche à travers le Karroo d'Hantam. L'action du soleil, combinée avec celle de la poussière rouge saline, m'avait enflammé les yeux au point de ne plus oser les tenir ouverts. Six heures d'une marche lente nous conduisirent à *Zout-Pan*, source salée. Nous trouvâmes en ce lieu de végétation rachitique une famille de pauvres et braves gens. L'eau étant trop saumâtre pour être bue, du thé sans sucre nous fut présenté. Chaude, cette boisson, que

je considérais comme une médecine, étanche très-bien la soif.

Lorsque le dîner et la sieste d'une heure furent achevés, nous partîmes et traversâmes à sec le *Wolf-Rivier*, rivière du loup, puis nous atteignîmes, bien que tard, l'habitation de Visagie. Là du moins nous pûmes respirer : nous étions hors du Karroo; l'eau qu'on nous offrit était pure et fraîche. Le maître, Visagie, dont le nom primitif était Visage, descendait de quelque Français émigré par suite de la révocation de l'édit de Nantes; lui-même m'en fit l'observation.

J'ai rencontré bien des fois dans la suite de telles gens, remarquables par leurs cheveux noirs, et qui m'accostaient par ces mots : « Ah! voici un Français! Français, mon grand-père (ou mon bisaïeul) était un de vos compatriotes. » Tous ceux-là différaient des autres par une vivacité plus grande; ils paraissaient avoir plus de franchise et peut-être aussi plus de patriotisme.

Du Karroo d'Hantam mon compagnon me fit observer *Spions-Berg*, la montagne des espions. C'est une limite de cette contrée et de celle des tribus boschjesmanes [1]. Le jour suivant, nous traversâmes deux ou trois fois les sinuosités de *Orloogs-Kloof-Rivier*, rivière du ravin de guerre; elle n'avait point d'eau et n'offrait sur ses bords

[1] Ce mot, qui signifie proprement *hommes des buissons*, est d'origine hollandaise, et prend la marque du pluriel.

que des *Carée-Boom* [1]. Nous couchâmes à Tiger-Howek chez M. Burgher, dont le premier soin fut de me montrer un fusil d'honneur que lui avait décerné le gouvernement anglais pour avoir, en 1835, châtié les Koranas, auteurs de diverses déprédations et massacres commis dans la colonie. De là nous fûmes le lendemain assister à une vente de bestiaux, où se trouvaient réunis beaucoup moins d'acheteurs que de visiteurs parasites, attirés de 25 lieues à la ronde par les nombreuses libations d'eau-de-vie que l'usage est de mettre à la discrétion des étrangers, qu'elle excite au point de payer les objets beaucoup au-delà de leur valeur. Nous passâmes plus loin la nuit, à une habitation neuve, où résidait une veuve en compagnie de ses deux filles; puis nous entrâmes dans une plaine immense, couverte de plantes grasses ràbougries, mêlées d'autres plantes chétives, toutes rongées à la pointe. Le sol était rouge, la poussière volait, et dans cent directions formait d'épais nuages; parfois elle s'élevait en colonnes tournoyantes à 100 et 200 pieds de hauteur, trombes d'un certain aspect, mais qui n'avaient rien d'effrayant. Je ne tardai pas à reconnaître des troupes innombrables de *spring-booken* qui soulevaient ces tourbillons. C'était la première fois que j'étais témoin d'un spectacle semblable,

[1] Le seul grand arbre qui existe dans les pays de Karroo ou Karrou. Ce nom se donne à de vastes plaines élevées, dont le sol est chargé de particules salines et ne nourrit que des plantes salines d'un triste aspect, parmi lesquelles on distingue surtout les euphores.

et j'avoue que cette vue m'étonna suffisamment pour me questionner moi-même et m'assurer que ce n'était pas une vision : c'étaient des bandes de 3 à 10,000 individus, chacune se croisant à la course sur tous les points à la fois. Quelques-unes étaient au repos, d'autres paissaient. Elles étaient alors d'un aspect fauve que remplaçait immédiatement le blanc neigeux le plus éclatant dès qu'elles fuyaient, présentant la croupe et bondissant en ouvrant leur bourse à longs poils.

C'est la gazelle sautante; quelquefois aussi les colons la nomment *pronk-book*, gazelle de parade, gazelle à bourse, que les savants sont convenus d'appeler euchore.

Isolément, ce gracieux animal est très-intéressant; il l'est encore plus par le nombre, qui surpasse tout ce que l'imagination peut créer. Voici qui, peut-être, en donnera une idée : c'est vers les mois de novembre et décembre que ces animaux, venant du Nord, pénètrent dans la colonie, c'est-à-dire au commencement de l'été, quand les pâturages sont bons. Ils viennent d'au delà du tropique, où ils passent l'hiver, contrée qu'ils quittent forcément par suite de la sécheresse. Ils trouvent sur leur route de quoi subsister; mais les bandes, bien que s'avançant sur un large front, sont tellement nombreuses, que l'avant-garde seule effectue sans perte cette migration; les moindres pousses sont coupées, le reste est foulé aux pieds : aussi l'arrière-garde arrive-t-elle amoindrie et souvent bien diminuée. Les chasseurs africains réussissent quel-

quefois à distinguer ces troupeaux, et les épargnent pour ne pas se charger d'un gibier médiocre, parce que les animaux dont la chair a le plus de saveur à l'état de santé n'offrent à celui de maigreur qu'une viande insipide et même rebutante.

La chair du spring-book est la meilleure que fournisse le petit gibier. Les paysans du Hantam tuent assez rarement un bœuf ou un mouton; cette gazelle alimente presque toujours leur cuisine. On en fait du beulton pour l'hiver, c'est-à-dire qu'après avoir salé légèrement la viande on la fait sécher à l'air; on la mange ensuite sans autre préparation, et l'Européen la trouve d'un goût exquis.

Les peaux réunies de ces animaux servent à faire des tapis employés diversement: aux Hottentots et aux Cafres, ils tiennent lieu de *kros;* aux colons, de couverture pour la nuit, de tapis de table ou de pied; quelquefois je les ai vus revêtir des sofas. Mais ils sont moins prisés que ceux qui sont faits par les Cafres, soit en renard, genette, panthère, léopard ou guépard, les carnassiers offrant toujours la plus belle fourrure, comme aussi la plus serrée. Lorsqu'elles sont épilées ou tannées, on les emploie à faire des pantalons pour les hommes, et dans diverses localités éloignées j'ai vu des femmes les transformer en jupons. Le luxe consistait alors pour les hommes à avoir la partie qui revêt la jambe d'une largeur suffisante pour y cacher un enfant.

On chasse ces gazelles non-seulement afin d'en obtenir la chair et la dépouille, motifs qui suffiraient déjà, mais encore afin de faire respecter les pâturages voisins des habitations. Si cette précaution était négligée, même durant un temps court, les colons de cette contrée se verraient dans la nécessité de changer de lieu avec leurs bestiaux, comme il arrive quelquefois en raison de trop grandes sécheresses, ou des passages de sauterelles, qui rasent littéralement tout ce que la terre présente de tendre en végétation.

Le plaine continuait à s'étendre infiniment vers la droite, laissant voir à l'horizon quelques montagnes dont je demandai le nom. Henderick Kotze, après m'avoir satisfait, ajouta en riant : « Si vous voulez connaître le nom de chaque montagne et l'inscrire, le travail sera long; car plus vous observerez, plus vous en verrez. Cependant, continuez de vous adresser à moi, je vous indiquerai le nom de chacune. »

Il était dix heures du matin; quelques minutes à peine venaient de s'écouler, et j'aperçus dans la même direction des montagnes d'une forme différente, longues, égales, aplaties par le sommet. Mon guide les nomma *Taffel-Bergen*, montagnes de la table. Je trouvais singulier ce grand changement dans l'aspect, après un parcours d'aussi peu de durée, lorsque, les observant de nouveau, je ne vis rien qu'une seule montagne quatre fois aussi haute, de la forme d'une tour carrée. « Quel nom donnez-vous à celle-là? lui

demandai-je encore, soupçonnant déjà la cause de ma vision.—*Tooren-Berg*, la montagne de la tour, » répondit-il, s'efforçant de garder une contenance sérieuse. Puis, après avoir chevauché 300 mètres encore, la montagne s'étendit, s'élevant à une hauteur démesurée, s'isolant complétement de l'horizon, et laissant apercevoir entre elle et lui une large nappe d'eau tellement saisissante de vérité que chacun aurait cru pouvoir parier à coup sûr. « Cette fois, dis-je à mon guide, je reconnais trop bien *Robben-Eyland*, l'île des veaux marins : aussi m'abstiendrai-je de vous en demander le nom. » Cet homme rit d'autant plus qu'il s'était contraint, et qu'il avait joui tout à son aise de la mystification assez plaisante dont j'étais l'objet. L'illusion était si complète, et je m'étais mis si peu en garde contre ces effets de mirage absents de ma pensée, qu'il me fallut voir la métamorphose entière pour en être convaincu.

Cet effet d'optique, produit par la réfraction, se remarque principalement dans les climats chauds; les causes qui le déterminent paraissent différentes suivant les heures. Ici, par exemple, c'était la chaleur condensée par les rayons solaires; mais dans divers voyages que je fis à la Guadeloupe, je fus témoin d'effets semblables avant le lever du soleil : c'étaient des bouées qui, à la distance d'un mille et demi, paraissaient énormes; on les voyait tout entières hors de l'eau; le soleil apparaissant ensuite, elles reprenaient leur place normale, ou même disparaissaient totalement.

Plus tard, à Port-Natal, j'eus lieu d'observer des cas analogues plus singuliers, plus frappants encore, du point nommé Conguela; le cap et la pointe qui forment l'entrée de la baie se confondant l'un dans l'autre, empêchent de voir la mer. Cependant, lorsqu'une embarcation arrive à la nage sur la barre, avant le lever du soleil, le mirage la fait voir bien au-dessus de la terre, qui la masque complétement, suivant la ligne visuelle ordinaire, c'est-à-dire une ligne droite parfaite.

Cette illusion me paraît donc produite de deux manières différentes, suivant les lieux et les heures différentes : sur l'eau, c'est le matin avant le lever du soleil ; tandis que sur terre, c'est vers neuf et dix heures du jour.

Sur le canon de mon fusil, fortement échauffé par le soleil, au point de devenir brûlant, immaniable, le même effet se produisait à toute heure : le guidon brillant paraissait comme une bougie agitée par le vent; il flambait exhaussé, insaisissable : aussi les colons préfèrent-ils un point d'ivoire.

Vers onze heures, nous traversâmes le *Rhenoster-Rivier*, rivière du rhinocéros, qui n'avait qu'un peu d'eau stagnante. Une heure après, nous donnâmes dans des gorges de montagnes, et descendîmes chez Vandermerwe, où du spring-book nous fut servi à profusion. Le même soir, nous arrivâmes à Gemerkte-Carrée-Hout-Boom, ou Out-Boom, habitation de M. Redelinghuys, field-commandant du Hantam.

C'était un digne homme, distingué d'entre ses voisins par un dehors affable et quelques connaissances acquises par un long séjour au Cap. M. Redelinghuys était franc-maçon, chose rare parmi les habitants de l'intérieur ; nous nous reconnûmes immédiatement, et ce titre, joint à celui de Français qu'il estimait fort, me valut de sa part un accueil flatteur.

C'est alors que je sentis puissamment combien était philanthropique et ingénieuse cette idée qui a servi de base à la maçonnerie. Bien loin d'être restée une théorie vide et infructueuse, c'est une pratique strictement suivie, religieusement observée par tous ses membres, pratique dont le but est la vertu simple, sans éclat, sans morgue. Cette association, dont les rameaux couvrent le monde, n'a eu pour ennemis que les jésuites. Ennemis secrets du bien partout où il existe, leur rôle auprès d'elle n'est pas étonnant : ils devaient avant tout suivre les vues de Loyola. Quoi qu'il en soit, j'eus lieu de m'applaudir d'être franc-maçon, d'autant plus que chez les étrangers l'observation des usages maçonniques me paraît plus exacte que chez nous, et je ne saurais trop recommander à un voyageur de se faire affilier à la société avant d'entreprendre des courses lointaines, où mille hasards l'attendent qui peuvent le contraindre à chercher un abri. Ma position n'était pas telle : cependant je ne saurais dire exactement combien cette idée me fut douce de songer que j'avais un frère sur les confins de la civilisation dans ces contrées.

Une chasse fut ordonnée pour le lendemain. Nous étions alors en pleine moisson, circonstance qui nous priva de traqueurs. Nous étions sept hommes à cheval, et nous ne rapportâmes que onze spring-booken après trois heures de poursuites constantes. Il faut, il est vrai, d'excellents chevaux, parfaitement dressés, chassant d'eux-mêmes le gibier à vue, et s'arrêtant instantanément à l'abandon de la bride sur le cou; faute de ces conditions remplies, on doit se résoudre à revenir à vide: c'est ce qui m'arriva, ainsi qu'à trois autres dont les chevaux n'étaient pas réputés chevaux de chasse. Je remarquai que l'on tranchait la tête de chaque animal abattu et qu'on s'en servait pour barbouiller de sang les naseaux du cheval; on me fit observer que ce mode avait pour but de le rafraîchir, tout en lui inspirant plus d'ardeur encore. Les têtes étaient rejetées, abandonnées aux vautours. Je ne vis dans ces plaines de Karroos que des spring-booken, et des lièvres d'autant plus abondants qu'un paysan dédaigne de leur envoyer un coup de fusil; je vis encore deux espèces d'oiseaux du genre outarde et des percnoptères, les mêmes que les Hollandais nomment *witte-kraaï*, corbeau blanc, *ouri-gourap* des Namaquois.

Le Hantam produit de bon blé, d'excellents raisins, du vin passable; mais ce qui lui assure un avantage marqué sur les autres parties de la colonie, c'est l'excellence de ses pâturages jointe à la salubrité de son climat, deux causes essentielles à l'élève des chevaux. Ceux que j'y ai vus sont,

sans contredit, les plus beaux et les meilleurs de l'Afrique australe. L'espèce y est belle; ce sont de fins chevaux, résistant bien à la fatigue et remplis d'ardeur. Moins hauts, moins fins que l'espèce anglaise répandue en Europe, ils sont meilleurs pour la contrée qu'ils habitent. La maladie désignée dans la colonie sous le nom insignifiant de *paerde sukt,* maladie des chevaux, ne fait jamais de ravages dans le Hantam; c'est ce qui permet aux habitants de s'occuper de cette spécialité sans crainte de tout perdre, quel que soit le nombre, en trois ou cinq semaines. Cette maladie, pour le traitement et la cure radicale de laquelle le gouvernement colonial a promis de très-fortes sommes, reste jusqu'à ce jour sans remède connu. Les pertes qu'elle occasionne ont été énormes la première année de mon séjour, et cependant il ne paraît pas que l'on ait fait de grands efforts pour la prévenir. Les fermiers sont à cet égard d'une indifférence extrême, négligeant les observations. Je ne les ai jamais vus tenter le moindre essai; puis ils semblent convaincus qu'une maladie de ce genre est et restera toujours incurable, parce que l'on n'a pu jusque-là obtenir des résultats avantageux. Ce qui n'a jamais été fait est par eux considéré comme devant être impossible à faire. Selon moi, c'est un trop grand respect pour l'esprit et les connaissances de nos pères, si, pour ne pas nous montrer supérieurs à eux, nous nous imposons à nous-mêmes la condition de ne pas sortir du cercle qu'ils ont tracé.

Dans toute autre circonstance ils traitent eux-mêmes les chevaux : tantôt ils font des incisions au palais, afin d'exciter l'appétit, tantôt ils opèrent la saignée ; d'autres fois ils administrent, soit du sel marin, soit de l'huile de ricin. Avec ce peu de ressources, souvent mal appliquées, il n'est pas étonnant qu'ils perdent considérablement de bêtes, d'autant plus qu'aucun d'eux n'a la moindre connaissance de l'art vétérinaire.

Les habitants de Hantam se trouvent presque tous dans une certaine aisance qu'ils doivent plutôt à la tranquillité dont ils jouissent qu'à la fertilité de leur pays, fertilité que je me permets de révoquer en doute. S'ils cultivent, c'est sur une échelle trop étroite, dans des lieux resserrés et rares ; ces lieux suffisent néanmoins aux besoins de la population, que j'ai jugée très-faible et répandue sur un assez large espace. Les habitants sont simples et bons, plus hospitaliers que les habitants de l'Est ; un peu d'instruction leur conviendrait beaucoup ; mais là, comme dans toute la colonie du Cap, chaque maison possède un ou plusieurs livres, qui tous sont des Bibles, et, notez-le bien, jamais un seul autre. Une Bible est tout pour eux, comme le Koran aux fils d'Omar.

Les enfants de dix à vingt ans, quelquefois déjà mariés, y sont dressés à la lecture suivant une méthode américaine où ils répètent confusément la leçon, et cela dans l'unique vue de devenir en état de lire la Bible ; le plus souvent il leur est impossible de lire entièrement une let-

tre à leur adresse, bien qu'écrite à la sueur du front de son auteur : aussi est-il d'usage d'initier le messager au contenu ; on le requiert de venir en aide, et combinant alors ses dires avec ce que l'on a pu deviner, on arrive à comprendre à peu près la cause qui l'a dictée. Il naît de la sorte des quiproquos fort bizarres dont j'ai plus d'une fois eu occasion de rire.

Somme toute, le Hantam ne m'offrait rien pour mes collections ; cette contrée sèche, pauvre de végétation et foulée par les spring-booken, ne m'avait montré que ces animaux. Leur nombre était bien fait pour m'étonner ; mais, pour tout naturaliste, le nombre trop répété d'individus de la même espèce inspire la satiété ; il faut de la variété et beaucoup d'espèces différentes, qui donnent lieu à mille observations. Aussi ne tardai-je pas à faire songer mes compagnons au retour, m'estimant heureux d'avoir effectué cette excursion à cheval plutôt que de m'y être engagé avec wagon et bœufs, peines qui seraient restées inutiles, outre qu'elles auraient entraîné une grande perte de temps.

Au delà de Spionsberg, les plaines désertes du Karroo sont immenses, dénuées d'eau et traversables seulement dans la saison des pluies ; encore, comme elles ne sont pas journalières, faut-il avoir des guides sûrs pour y être conduit à des fontaines saumâtres, simples réservoirs souvent boueux près desquels on ne peut se permettre de passer plus d'une nuit en raison de leur épuisement rapide.

Le sel, abondamment mélangé au sol, paraît être la cause principale du défaut de végétation : aussi ne rencontre-t-on guère que des plantes grasses, rarement utiles soit aux hommes, soit aux animaux; il y croît cependant encore quelques autres plantes, quelques faibles buissons, dont les moutons et les chèvres recherchent avidement l'extrémité des branches. Ces aliments du Karroo leur profitent même plus que ceux des contrées où l'herbe abonde, de même que les eaux saumâtres sont depuis longtemps reconnues plus saines et contribuent à donner plus de force aux bestiaux que celles qui coulent froides, limpides et pures.

Cette influence avantageuse des eaux saumâtres sur l'économie animale paraît s'exercer non-seulement chez les bestiaux, mais encore chez les hommes. J'ai vu des paysans hollandais qui, pour avoir des troupeaux bien gras, avaient consenti à habiter eux-mêmes les bords de quelque grand réservoir d'une eau détestable de fadeur; ces hommes s'y étaient habitués en peu de temps et paraissaient jouir d'une santé plus robuste encore que leurs voisins.

Toujours est-il remarquable que jamais ces eaux ne sont nuisibles, tandis que celles de l'Est, stagnantes aussi, mais dépourvues de sel, communiquent des fièvres dangereuses auxquelles succombent les naturels aussi bien que les Européens.

CHAPITRE III.

Retour au Verlooren-Valley et à la ville du Cap. — Visite à Groen-Kloof. — Les Frères Moraves. — Projet d'un voyage à Port-Natal.

Le 4 janvier 1839 j'arrivai au Verlooren-Valley, où je poursuivis mes travaux jusqu'au 25, jour fixé de mon départ pour le Cap, où j'arrivai le 30. J'y passai le mois de février et j'en repartis le 7 mars, faisant route par Cœberg-Karamelck-Fontyn, par l'habitation de M. Bester, celle de M. Melck de Berg-Rivier, Saint-Héléna Fontyn et Kruys Fontyn... J'avais visité Groen-Kloof, cet établissement des Frères Moraves, où se trouvaient réunis plusieurs centaines de Hottentots et mulâtres, auxquels on enseigne plusieurs métiers utiles. Il y règne beaucoup d'ordre; tous les Frères que j'y vis me parurent heureux de la tranquillité générale, et j'incline à penser que de tous les missionnaires de n'importe quelle religion ou quelle secte, ceux-ci ont obtenu les plus favorables résultats.

Ils ont choisi pour centre la colonie même du Cap, sans chercher à s'étendre hors des limites; ils ne sont ni remuants, ni intrigants, ni spéculateurs, et n'ont revêtu jusqu'ici aucun caractère politique. Cependant, pour diverses raisons, bien que jouissant de l'estime générale, ils ne sont pas universellement aimés. Ainsi j'ai vu dans leur voisinage la plupart des colons se plaindre de la pénurie des

Hottentots, quittant leurs anciens maîtres pour aller jouir à Groen-Kloof des fruits d'un labeur moins constant, moins pénible ; pour cette cause les champs cultivés se réduisaient à peu d'étendue, et loin de fournir au luxe, il arrivait que les récoltes suffisaient à peine aux besoins.

Ces missionnaires à domicile ne se constituant point, comme les autres, en pionniers de la civilisation, paraissent se soutenir par eux-mêmes, le gouvernement anglais ne les protégeant pas hautement et officiellement comme les réformés, les welleyens, et les mille et une sectes sorties d'Angleterre. C'est que les Frères Moraves, hors du temps pris pour les exercices de religion, introduisent chez leurs élèves l'amour du travail ; c'est qu'ils font de leurs Hottentots des industriels divers capables de tirer parti des produits coloniaux dans le pays même, sans qu'il soit besoin d'envoyer à la métropole la matière première, et de recevoir d'elle tout fabriqués des objets de nécessité que l'on paierait fort cher. De ce système naît certaine concurrence faite par la colonie à la métropole. Bien que faible dès le principe, elle ne peut que grandir. Le gouvernement l'a compris ; il n'y peut rien ; mais comme il dispose à son gré de la protection, il est clair que les Frères Moraves ne sont pas, quant à elle, sur la même ligne que les autres missionnaires, qui tous se sont faits plus ou moins des agents politiques, voire même des agents commerciaux.

Excepté les Frères Moraves, tout ce que j'ai vu, rencontré, ouï citer de missionnaires existants dans l'Afrique

australe, appartient à la religion chrétienne réformée ; il n'y a pas un seul catholique ; ils sont Anglais, Allemands, Américains ou Français ; tous jouissent d'une égale protection de la part des autorités britanniques, en retour de laquelle tous lui sont également dévoués. Ils font généralement de la politique en petit pour eux-mêmes, pour leur établissement ; ils en font en grand pour la société, assez souvent pour le gouvernement qui les protége. Ils semblent assez peu scrupuleux sur les moyens d'arriver à leurs fins. D'autres que moi pourront les dire ; plus d'une raison d'ailleurs me détermine à la réserve, et je poursuis mon sujet, le désir de connaître et de colliger des faits scientifiques. Je citerai seulement deux ou trois circonstances qui montreront que les bons pasteurs pourraient me savoir gré de mon silence.

Les noms du révérend docteur Owen, du capitaine Gardiner devenu missionnaire, se retrouvent dans l'histoire de Port-Natal à l'époque des massacres d'*Unkunglove*[1] ou *Ungunkunklove* et de *Boschjesmans-Rivier*. Le révérend G. Champion, l'un de leurs collègues, a divulgué leur conduite, et des informations prises chez les Cafres lors de la paix ont confirmé ses dires.

Quatre ans plus tard, le révérend docteur Adams répandait chez les Cafres la proclamation du lieutenant-colonel Cloete, qui les engageait à saisir et amener les bœufs et

[1] Ce massacre de P. Retief et de cinquante-neuf autres eut lieu le mardi 6 février 1838.

chevaux des paysans : c'était, puisqu'il faut le dire, un ordre de pillage qui devait faire couler le sang. Etait-ce là le rôle d'un interprète de l'Evangile? Le docteur Grout, que Panda, chef des Amazoulous, avait accueilli dans sa contrée, y bâtit une fort jolie habitation sur les bords du lac d'*Om-Schlatousse*. Ce révérend avait par ses actions réussi à faire perdre au chef une partie de son crédit; déjà les populations d'*Om-Schlatousse*, d'*Om-Goey*, d'*Om-Lalas*, lui témoignaient le respect dû à un chef. Panda le sut et dit : « Le pays des Amazoulous n'est pas fait pour deux rois. » Le docteur fut éconduit.

Revenant aux Frères Moraves de Groen-Kloot, je les louerai du bien qu'ils font et qu'ils se proposent de faire. Leur vie simple, leur mode simple, les heureux effets de ce mode pour la race hottentote, leur vaudront, je n'en doute pas, l'assentiment de chaque visiteur. Je suis fort peu préoccupé des grands systèmes; peu m'importe que la métropole y perde; ce n'est pas à de telles considérations que s'arrête le vrai philanthrope. Je n'envisage que le but direct; je le vois atteint. Les populations auxquelles les Moraves ont voué leurs soins y ont gagné; leur position est améliorée; leur intelligence y est développée, cultivée, et les efforts de cette intelligence sont dirigés vers la vertu.

J'avais aussi visité un lieu que je m'attendais à trouver bien autrement agréable. Souvent, durant ma jeunesse, je m'y étais transporté avec Levaillant pour y jouir comme lui d'une vie de patriarche. Je m'étais fait de ce point les

images les plus pittoresques; toutes me réapparurent lorsque je parvins à découvrir de fort près le toit de l'habitation de *Tea-Foutyn*. Je croyais m'être trompé de nom; je me le fis répéter. En pénétrant dans l'intérieur, j'y cherchai des Slaber; peine inutile, il n'y avait que des Brandt. Je pensai alors que l'on avait pu donner récemment ce nom de *Tea-Foutyn* à une autre que celle qu'avait habitée Slaber; je questionnai derechef, et j'appris qu'effectivement c'était la même maison de Slaber dont la famille se trouvait dispersée. Grand était mon désappointement de m'être figuré d'aussi belles choses pour me représenter une habitation misérable, mal située, au centre de plaines sablonneuses couvertes de buissons des plus insignifiants; c'était presque du dépit que j'éprouvais, et pour ne pas trop en vouloir à Levaillant, je dus me rappeler les circonstances qui l'amenèrent dans cette famille et les douceurs qu'il y goûta, surtout au retour de son voyage au pays des Namaquois.

Les lieux nous paraissent beaux ou laids, suivant les impressions agréables ou pénibles que nous y avons ressenties; j'ai remarqué de bonne heure cette influence, et j'ai constamment tâché de m'en isoler, afin de pouvoir juger plus sainement.

Lorsque je revins au *Verlooren-Valley*, je sentis la nécessité de quitter cette contrée où rien n'était digne de fixer l'attention d'un naturaliste. J'en partis le 11 avril; j'arrivai au Cap le 18, et je fis immédiatement mes apprêts de départ pour Port-Natal, où divers événements survenus

étaient de nature à écarter l'idée d'une exploration vers ce côté. Mais aussi j'avais recueilli quelques mots touchant les richesses naturelles qui y abondent; j'avais ouï parler de ses grandes forêts formées d'arbres de stature colossale, de ses herbes hautes et variées, de ses lacs profonds, de ses rivières limpides; il était impossible que tout cela ne recélât pas nombre d'animaux, d'oiseaux et d'insectes, d'autant plus que par 30 degrés de latitude la chaleur est plus forte qu'au Cap; et puis le tableau que l'on m'en avait fait était si analogue à mes souvenirs du Sénégal, de la Gambie, de Sierra-Leone, qu'il m'était impossible d'hésiter un instant. Ce qui vint corroborer mes résolutions, c'est la rencontre que je fis alors du naturaliste suédois Wahlberg, qui se disposait à partir aussi pour Port-Natal. Nous ne tardâmes pas à faire connaissance et à nous lier d'une certaine amitié, qui, malgré la différence diamétralement opposée de nos caractères, n'en fut pas moins solide, reposant sur une analogie de goûts.

CHAPITRE IV.

Départ du Cap pour Port-Natal. — Relâche à Port-Elisabeth. — Arrivée à Port-Natal. — Danger de la barre, à 500 mètres de la pointe. — Le navire talonne à démâter; heureuses circonstances qui le relèvent.

Le 5 mai, nous fîmes voile du Cap à bord du *Mazeppa*, en compagnie de plusieurs marchands et de quelques officiers anglais. Le navire, excellent marcheur, nous porta en quatre jours à Port-Elisabeth, situé dans Algoa-Bay. Une relâche d'une huitaine me permit de connaître un peu la ville et ses environs.

L'établissement de *Graham's Town*, situé à 60 milles de là, a donné naissance à celui de *Port-Elisabeth*. Ces deux villes, déjà d'une certaine importance, ne datent que de vingt-cinq ans. Port-Elisabeth est le point où tout arrive ou part destiné pour Graham's Town ou en provenant. Cet endroit ne présente rien d'intéressant. Vue de la mer, la côte, qui sert d'adossement à la ville, est surmontée d'une pyramide érigée à une dame anglaise : c'est un monument d'effet lointain qui de près n'a aucune apparence. L'hôtel Scorey est, je crois, le seul que l'on y rencontre : aussi paie-t-on très-cher pour y être très-mal. 200 francs pour huit jours ne sont pas un prix que l'on ait droit de trouver trop élevé, bien que le service ait été plus mal fait encore que dans la plus mauvaise gargotte de France.

Cependant il est une ressource à Port-Elisabeth, comme au Cap : nombre de personnes y font métier de l'hospitalité, c'est-à-dire reçoivent en pension des étrangers; la rétribution est alors moindre et l'on est infiniment mieux. Le prix habituel est de 5 rixdallers ou de 9 fr. 35 cent. par jour, y compris chambre et table.

Quelques promenades que je fis dans le voisinage me permirent de remarquer que les oiseaux étaient fort rares dans les bois, probablement parce qu'ils n'étaient guère composés que de *stinck out*, c'est-à-dire arbres à bois puant. Ces arbres, chargés d'une mousse pendante de 5 ou 6 pieds, ont un aspect barbu fort étrange; cette mousse semble les gêner dans leur végétation; sous elle les branches se tordent comme de souffrance, n'ont que peu de feuilles et moisissent vivantes. L'humidité est grande dans ces forêts, l'herbe y est rare, les fougères y abondent.

A diverses époques, plusieurs naturalistes ont tiré un excellent parti de cette plante parasite, en la passant préalablement au four; elle sert à bourrer tous les grands oiseaux jusqu'à ceux de taille moyenne; elle est préférable par sa légèreté pour tous les genres d'emballage, n'attire pas les insectes et offre l'avantage de l'économie. Je la recommande spécialement, et si je l'ai peu employée, c'est que je ne me suis pas arrêté dans les lieux où elle croît.

Les plaines de cette contrée se remarquent toutes par

leurs pâturages sûrs, *suren vlaacke*, comme disent les Hollandais; ils sont très-beaux à l'œil, de mauvaise qualité pour les bœufs, assez bons pour les chevaux. J'y vis des secrétaires que je chassai pendant plusieurs heures, sans jamais les avoir à portée. Cet oiseau dans sa marche paraît ne se hâter qu'à demi; il est cependant bien plus este qu'un homme à la course; il semble dédaigner de prendre son vol pour échapper au chasseur; du reste, on s'abstient de le tirer : une loi condamne à 500 rixdallers tout homme qui tue un secrétaire. Il n'est pas étonnant qu'il ait été pris sous la protection des habitants; les services qu'il rend en détruisant une grande quantité de reptiles lui ont fait une réputation qu'il mérite et dont il recueille les bénéfices.

Dans cette loi de protection accordée aux animaux, on en a signalé plusieurs qui peuvent commettre d'immenses dégâts parmi les récoltes. Leur espèce allait diminuant, on craignait qu'elle ne fût perdue pour la colonie. Leur présence contribuant à l'orner, on les assimila aux animaux utiles : tels sont le bonte-book [1], *Gazella pygarga*, l'hippopotame et l'autruche. Je veux bien admettre que le bonte-book n'est guère nuisible; mais je ne saurais en dire autant de l'hippopotame, lequel, pénétrant durant la nuit en un champ de blé, y fera un dégât tel que la somme suffirait à nourrir un homme pendant une année entière. Les tiges foulées par ses énormes pieds ne se rele-

[1] Antilope marquée de blanc.

vant jamais, il est aisé de comprendre quel préjudice il peut causer aux cultivateurs. Mais heureusement il est devenu fort rare dans la colonie; je n'en ai même vu que chez M. Melck, à *Berg-Rivier*, deux individus qui, bien qu'à l'état sauvage, ne sortent jamais de la propriété.

Quant à l'autruche, elle ne nuit point par les pieds, mais par sa consommation; son volume étant énorme, l'espèce assez abondante, son instinct lui faisant rechercher de préférence les champs de blé, vers la maturité, les pertes qu'elle occasionne sont mieux senties. La protection qu'on lui accorde est, en quelque sorte, le sacrifice de l'utile à l'agréable. Du reste, il ne faut pas croire que l'on ne puisse donner la chasse aux animaux prohibés; il suffit de faire valoir auprès du gouvernement des raisons telles que celles d'un naturaliste, d'un explorateur, pour obtenir une licence à cet effet; rarement il arrive qu'elle soit refusée.

A l'ouest de la ville, à un mille et demi de distance, proche des dunes qui bordent la mer, nous trouvâmes, M. Wahlberg et moi, un fossile mis à nu par un éboulement. Nous eûmes quelque raison de croire que c'était une hyène, soit *Hyæna crocuta*, soit *Hyæna fusca*. Nous le laissâmes. On nous fit observer à tous deux une plante semi-ligneuse à fleurs blanches, dont la graine ronde et verte est employée singulièrement : la pulpe combinée au suif transforme les chandelles en bougie; c'est une cire végétale qui a servi avantageusement à composer du sa-

von; les colons la désignent sous le nom de *kaarsh-boschjes*, buisson à chandelles.

Il y avait des *rhee book* [1], *Redunca capreolus*, des *spring has* [2], gerboise du Cap; des *aarde vark* [3], *orycterope*, espèces dont nous ne pûmes pas y découvrir une seule. C'est qu'à fur et mesure qu'augmente la population, les animaux sauvages diminuent de nombre, changement qu'a déjà subi cette contrée depuis que Levaillant l'a parcourue : alors elle abondait en gibier, aujourd'hui elle en est presque totalement dépourvue.

C'est à Algoa-Bay, entre le Cap et Port-Natal, que je vis les premiers Cafres. C'étaient des Fingous, gens remarquables par leur haute stature, qui l'emporte d'ordinaire sur celle des Européens; leurs membres sont d'une excessive longueur qui enlève toute grâce et n'atteste point la force. Cependant, comme tous les travaux pénibles leur sont réservés, ceux du port, chargement et déchargement de marchandises, maniement d'embarcations, hallage, etc., il s'en faut de beaucoup qu'ils soient faibles. Ils étaient nus pour la plupart, ne considérant comme vêtement indispensable qu'un léger chiffon d'étoffe ou de peau coiffant l'extrémité des parties génitales, comme on le ferait d'un doigt blessé, malade.

Ces Fingous viennent d'une trentaine de lieues de là

[1] Espèce de chamois du Cap.
[2] Lièvre sauteur.
[3] Cochon de terre.

travailler pour de l'argent qu'ils ont hâte de convertir en vaches. Comme le but qui les y amène se trouve bientôt atteint, ils ne séjournent guère plus de six mois. J'ai vu le village où ils se retirent chaque soir : c'est une réunion de mauvaises huttes qui prouvent par l'absence du confortable que l'intention de chacun est de ne pas les habiter longtemps.

Ces Cafres, par les formes du corps, m'ont paru tout différents de ceux que j'ai eu occasion de connaître par la suite; ils ont bien les mêmes cheveux, la même couleur de peau et quelque chose de la physionomie des autres Cafres, mais ils en diffèrent essentiellement par l'allure. Du reste, leurs usages sont à peu près les mêmes. Leur tribu, qui réside à quelque distance de la côte, n'est pas très-nombreuse. Ce sont des hommes fort tranquilles, qui rendent de grands services dans cette partie de la colonie.

La baie Algoa est très-vaste et très-ouverte, d'où vient que le mouillage, quoique passable, n'est pas des plus sûrs. Ce n'est autre chose qu'une rade foraine, où le débarquement des marchandises se fait à l'aide de bateaux plats, en manière d'alléges ou de gros-bois. Lorsqu'il y a *raz de marée*, la mer bat la côte avec assez de force pour contraindre à suspendre toute communication de bord à terre. Dans ces circonstances, s'il arrive qu'un passager doive retourner à bord du navire pour appareiller immédiatement, les canotiers de louage ne manquent pas de

l'exploiter tout à leur aise. Je me rappelle avoir vu un botaniste de passage pour Ceylan qui ne put résister au désir de descendre recueillir quelques plantes, recherche à laquelle il consacra quatre heures d'une pluie battante. De retour à l'hôtel, on ne lui laissa le temps ni de changer de vêtements, ni de prendre aucune nourriture : il fallait retourner à bord, la mer commençait à se faire mauvaise, et le navire allait appareiller. Une pirogue fut mise à sa disposition, et pour ce transport, que d'ordinaire un passager paie 5 francs, on exigeait de lui 15 livres sterling, ou 375 francs. Bien que la condition fût par trop dure, il n'y avait point à opter, et l'Anglais paya.

Il existe à Port-Elisabeth, de même qu'au Cap, quelques pirogues armées pour la pêche de la baleine. Une vigie, observant constamment d'un point élevé, signale le souffle du cétacé; les équipages, toujours prêts, toujours à portée de leur embarcation, y sautent à la hâte et lui donnent la chasse, soit à la voile, soit à la nage. Lorsqu'ils ont réussi à le tuer, ils le ramènent à la remorque vers un point qu'ils nomment la Pêcherie, où se font le virement, le dépeçage et la fonte. Des carcasses entières, d'énormes squelettes encombrent d'ordinaire les abords de ce lieu infect, rendez-vous des hirondelles de mer, goëlands et corbeaux, jusqu'à ce que les côtes détachées soient enlevées par quelque paysan qui les fait servir de clôture à ses champs.

Cette pêche est assez lucrative aussi longtemps que le

nombre de pirogues concurrentes n'est pas trop grand. Les équipages doivent être composés de *British-Born-subjects*, de sujets anglais, ce qui équivaut à dire que les matelots étrangers sont exclus.

Je crois bien faire de relever ici une erreur géographique à laquelle Levaillant s'est laissé aller, soit par mégarde, soit sur les fausses indications d'une mauvaise carte.

Levaillant arrive à Plettenbergs-Bay, et se récrie tout d'abord de ce caprice d'un gouverneur qui, plantant là son baaken (piquet), impose à la baie un nouveau nom, son nom à lui, lorsqu'il était inutile de le faire, puisque la baie avait le sien; lorsqu'il était dangereux de le tenter, puisque longtemps elle avait été décrite sur toutes les cartes sous celui d'Algoa, qu'elle tenait des Portugais, les premiers qui l'aient découverte.

Ce que je puis assurer, c'est que le gouverneur hollandais n'a fait aucun tort à la baie d'Algoa en donnant son nom à une baie qui n'en avait pas. Ainsi, que l'on ait recours à n'importe quelle carte, soit ancienne, soit récente, on y verra la baie d'Algoa coupée par 27° long. E. du méridien de Greenwich, séparée de celle de Plettenberg, qui gît sous 24° 15', par une autre baie dite *Kromme-Rivier-Baay*, existant sous 26° 5'. L'erreur en longitude commise par Levaillant était donc de 2° 45', erreur énorme si l'on considère qu'il était parti de 18° 25', et qu'arrivé par 24° 15', il se croyait par 27°.

Cette erreur ne tendant qu'à croître, je ne m'étonne

plus qu'il nous fasse voyager sur sa carte jusque dans la terre de Natal, dont il était réellement bien éloigné, puisque quatre journées de marche seulement le séparaient de *Groote-Vish-Rivier*, grande rivière du poisson, qui borne aujourd'hui la colonie vers l'est.

Dans ses observations on trouve même des preuves contre lui. Ainsi, à propos du Caïman-Gat[1], il dit que jamais il n'a vu ni ouï parler soit de caïmans, soit de crocodiles dans l'Afrique australe, où ils sont inconnus. On pourrait bien être induit à penser, d'après une telle assertion, que Lavaillant n'a jamais pénétré dans le territoire de Natal, où les rivières pullulent de ces hideux animaux.

Après huit jours de relâche, le navire se disposant à partir, je me rendis à bord, où je trouvai accru le nombre des passagers. Déjà je me réjouissais des avantages d'une société plus nombreuse; déjà la traversée, d'ordinaire si monotone, si pleine de lenteur et d'ennui, devenait rieuse, ornée d'épisodes de tout genre, suivant la variété des caractères. Le séjour à la mer allait être cette fois agréable; j'y comptais fort. Mais il arrive si souvent que l'on est trompé dans ses prévisions, juste au moment que l'on croit avoir le plus de certitude, qu'il n'est pas étonnant que mon calcul se soit trouvé erroné. Un docteur en théologie était venu à bord avec un autre docteur en théologie, et bientôt après eux nous arrivait un docteur en philosophie. Certes, si une chose inutile est une chose

[1] Trou de caïman, expression hollandaise.

déplacée, rien ne saurait être plus déplacé qu'un moraliste à bord; l'esprit n'a pas besoin d'une telle présence pour être enclin à réfléchir sur les misères humaines.

J'eus pour me distraire la société du jeune et savant naturaliste Wahlberg, en qui je trouvais toujours un agréable et bon compagnon, ardent pour les découvertes, persévérant dans la recherche, tenace pour arriver au but. Des qualités si distinguées se montraient tellement en lui et malgré lui, que c'était non-seulement de l'amitié, mais bien du respect que j'éprouvais quand il me fut donné de le connaître. Assis ensemble à l'arrière du couronnement, nous observions le vol aisé des hardis oiseaux de mer, dont les ailes étroites et longues glissent, fendant l'air sans le frapper; ou bien nous plongions des yeux dans ces vastes forêts des côtes de la Cafrerie, dont nous avions la vue; nous les parcourions déjà par anticipation. C'est bien alors que, brûlants de désir, les moments nous étaient longs, et que, pour distraire notre esprit tenté par de séduisants tableaux qu'il ne nous était donné d'entrevoir encore que de loin, nous passions aux objets minimes que nous essayions de définir; nous admirions surtout ces animalcules transparents, si nombreux dans l'eau de mer qu'elle en paraît à demi remplie.

Il nous fallait de ces occupations qui fissent diversion à la vie monotone du bord, et qui éloignassent de nous le dépit des courants contraires. Ces courants sortant du canal de Mozambique, lorsqu'ils agissaient de concert

avec la marée, étaient tels, que le navire, filant 6 nœuds à l'heure, perdait cependant de la route, observation que nous réitérâmes à plusieurs reprises, nous aidant de relèvements fournis par la côte, et dont les divers résultats furent peu différents entr'eux.

Cependant nous atteignîmes en cinq jours le cap Natal, sous lequel se trouve le chenal de la baie. Comme la mer baissait déjà, nous faisions force de voiles pour passer la barre et donner dedans. Suivant mes idées, cette barre s'annonçait très-mal, rousse par le remou du fond, écumeuse par la lame, qui, après s'être hérissée sur elle, se brisait avec éclat. Je croyais pressentir qu'il n'y avait pas assez d'eau pour nous qui tirions 9 pieds, et afin de mieux m'assurer de la profondeur à la vue, je grimpai dans les barres de perroquet. A peine y fus-je arrivé, j'acquis la certitude que nous allions talonner. Je me hâtai d'en descendre, et voyant MM. Kraus et Wahlberg causant au pied du mât de misaine, je les avertis du danger qu'ils y couraient, les engageant à passer derrière. M. Wahlberg en tint compte; mais M. Kraus se prit à rire de la recommandation, trouvant que le capitaine devait connaître son affaire infiniment mieux que moi. Il avait dit, et le navire heurta le fond, recula pour heurter encore. C'étaient des secousses à soulever le cœur. Les côtes de ce pauvre navire craquaient de manière à faire peine; il semblait que le corps allait être détruit, chaque pièce tendant à se larguer par le choc de la masse.

Déjà le capitaine, qui avait dédaigné de recevoir mes observations, avait changé de visage; il était passé au blanc livide; ses yeux arrondis et saillants, comme ceux des homards, prouvaient assez que le sang-froid l'avait abandonné dès la première commotion; il sautait comme sur des charbons ardents, criait, hurlait, tempêtait comme un furieux. Chaque ordre arrivant à la hâte et d'effet contraire au but proposé, l'équipage ne savait quelle manœuvre faire; les passagers ne s'occupaient que d'eux-mêmes; l'épouse du docteur Adams avait été oubliée dans sa cabine par son mari, trop occupé de lui-même. Le docteur Kraus, qui commençait à croire au danger, le voyait plus grand qu'il n'était, puisque déjà son habit était retiré pour nager plus facilement vers la terre: tentative fatale dans laquelle les meilleurs nageurs périssent presque toujours victimes; moyen reconnu détestable par les marins, qui savent que le plus sûr est de rester à bord aussi longtemps qu'il existe une planche liée à une autre planche.

Bien que l'on pût remarquer sur la physionomie des autres passagers une teinte assez forte d'inquiétude, personne cependant ne se comporta en insensé; chacun s'accrochait fortement pour ne pas être enlevé par la lame qui passait par-dessus le pont, balayant bien des objets que l'on ne s'efforçait pas de sauver, à la veille qu'on était de tout perdre. Chacun, en silence, semblait profondément occupé à calculer la force de l'effort réuni de la

lame et du vent; chacun pariait en soi-même pour telle ou telle lame, faisant des vœux pour que ces amas d'eau verte qui se brisaient sur nous, menaçant de nous engloutir, fussent assez forts et nous soulevassent assez pour nous faire franchir l'obstacle sur lequel nous étions échoués. Il fut enfin surmonté, grâce au vaillant timonier Douglas, excellent matelot anglais, qui, sans écouter les ordres confus du capitaine, nous tira d'affaire au moment où l'on songeait à mettre à la mer les embarcations. Nous donnâmes dans le chenal et doublâmes la pointe de sable en rangeant de très-près le côté gauche qui a le plus d'eau; puis, la mer ayant sensiblement baissé, le navire fut encore échoué, mais sans danger aucun, le port étant si bien barré et l'ouverture si étroite que l'on n'y éprouve jamais l'influence des mouvements du dehors.

CHAPITRE V.

Description de la baie de Port-Natal. — Maladie locale. — Le capitaine Jarvis. — Histoire naturelle. — Description de divers oiseaux et de leurs mœurs.

Port-Natal est un beau et vaste port de forme circulaire, manquant de profondeur, garni dans son milieu de deux îlets verdoyants; un chenal, bien visible à marée basse,

conduit de la pointe jusque devant Conguela, village distant de 3 milles. Les navires peuvent s'y grouper comme dans un bassin. Il serait facile de faire du port entier un bassin à flot, d'y établir des écluses de chasse, qui, jouant à marée basse, frayeraient sur la barre un passage profond. La population est jusqu'à présent trop faible, le commerce de trop peu d'importance pour tenter l'exécution de pareils travaux; j'ose néanmoins prédire que ce port est destiné, par sa position et sa forme, à devenir le plus sûr et le plus important de l'Afrique australe.

Les deux pointes qui en forment l'entrée sont perpendiculaires l'une à l'autre. Celle du sud, élevant sa tête en manière de cap à 200 pieds, s'allonge de l'ouest vers l'est; celle du nord s'étend vers le sud en forme de langue de sable, plate à l'extrémité, et plus loin recouverte partout d'arbres de haute futaie. C'est sur cette pointe que nous trouvâmes l'officieux et digne capitaine Jarvis, commandant un détachement de cent hommes de troupes anglaises. Avant lui, cette compagnie était commandée par le major Charter[1]. Le gouverneur du Cap, sir Georges Napier, l'y avait envoyée sous le prétexte humain d'empêcher les collisions entre les fermiers émigrés et les Cafres, d'arrêter l'effusion du sang, et même de protéger les boers contre l'invasion des Cafres. Mais on ne tarda pas à reconnaître que l'intention du gouverneur anglais était bien différente, puisqu'il mettait réellement ces cent hommes

[1] Le major Charter arriva à Natal le 5 décembre 1838.

dans la balance cafre pour nuire aux intérêts et contrarier les vues des boers quant à la revanche qu'ils comptaient prendre des actes odieux de Dingaan. Ces soldats furent accueillis dès le principe avec enthousiasme; mais les rapports devinrent bientôt froids et rares; les paysans s'irritèrent d'une saisie faite de leur magasin à poudre, objet indispensable à leurs besoins journaliers, et dont la privation les exposait sans défense aux coups des Cafres. Sommation de vider les lieux fut alors adressée par eux au capitaine Jarvis, homme prudent, qui sut assez ménager ses adversaires pour gagner du temps, en instruire le gouverneur et attendre ses ordres.

M. le capitaine Jarvis était bien déterminé à défendre sa position, qu'il avait su fortifier avec art, profitant de tous les avantages du terrain; mais il savait apprécier et reconnaître sa faiblesse numérique. Bien qu'ayant affaire à des gens inexpérimentés, il n'ignorait pas qu'ils étaient d'adroits tireurs; qu'il leur tuerait peu de monde; qu'au contraire il en perdrait beaucoup; qu'il ne lui serait guère possible de tenir assez longtemps pour compter sur les renforts; toutes ces raisons le déterminèrent à ne rien risquer. Bientôt vint un ordre du gouvernement, portant que le corps d'observation devait quitter Natal à l'arrivée du navire *le Vectis*, mis à sa disposition.

Pour faire croire que cette mesure n'était pas commandée par les exigences du temps, on alla jusqu'à répandre le bruit que la conduite de sir Georges Napier avait été



N° 1 Entrée du Port
2 Fort des Anglais
3 Mouillage
4 Cap Nathaniel, dont la Croupe est habitée par les Cafres de Ogle

VUE DE LA BAIE DE PORT NATAL ET DE CONGUELA

Premier Campement des Boers en 1837 (Vue prise en 9bre 1839)

5 Camp de Conguela
6 Chemin
7 Direction de l'Aiguille
8 Bancs de Sable asséchant à Marée basse
9 Ilots couverts d'arbres maritimes.

blâmée par lord Stanley; que l'Angleterre n'avait que faire de Port-Natal et de son territoire, qu'elle y renonçait pour toujours : on ne négligea aucune version, aucun moyen de sauver les apparences. Bref, les Anglais partirent salués de cinquante coups de canon; le mât du fort qui avait porté leur flag revêtait un pavillon nouveau, inconnu, fusion des couleurs françaises et hollandaises.

Mais j'anticipe sur les événements, mon arrivée à Port-Natal datant de la fin de mai 1839, et le départ des troupes anglaises ayant eu lieu le 24 décembre suivant.

Je n'eus rien de plus pressé que de descendre à terre, afin de sonder ces vastes et inextricables forêts qui bordent partout la côte. Je fus accueilli à Conguela par M. F. Roos, vieillard de soixante-dix ans, né au Cap, instruit en Hollande, dont la conversation française m'était non-seulement fort agréable, mais encore très-utile. Je m'installai chez lui sur son invitation, sans cérémonie aucune; quelques jours me suffirent pour devenir tout à fait l'ami de la maison.

Dès les premiers jours, hors le temps donné à mes préparations, je furetais sans cesse dans les bois, tirant tout ce qui était à portée; quelquefois, trop attaché à la poursuite de ma proie, il m'arrivait de perdre mon chemin, de me fourvoyer complétement, ou encore de rester arrêté au milieu de broussailles cordées, épineuses, impénétrables, dont je ne pouvais me tirer qu'en me couchant à plat ventre et en rampant. De cette façon, je m'exposais à pas-

ser la nuit dehors, situation infiniment désagréable, surtout dans ces localités hantées par les panthères.

Diverses personnes m'adressèrent à ce sujet des remontrances tendant à me faire sentir le danger auquel je m'exposais ainsi, étant toujours seul; il devait arriver tôt ou tard, suivant leurs dires, que l'on me retrouverait mort au fond des bois. Je n'étais guère tenté de suivre ces conseils. Aussi, pour me prouver à quel point les accidents étaient fréquents, me raconta-t-on plusieurs histoires que je sus ensuite être vraies, et parmi elles une toute récente encore, arrivée la veille de mon entrée à Port-Natal.

C'était une troupe d'éléphants, cinq ou six je crois, qui, ayant traversé, la nuit, la partie supérieure de la baie, s'était avancée sur les propriétés de l'Anglais Ogle. Ces éléphants avaient suivi le premier petit sentier pénétrant dans les bois et gravissant un coteau. A son extrémité existait un *mouzi*[1], composé d'une dizaine de huttes habitées par des familles cafres, alors plongées dans le sommeil. Par malheur, ces huttes n'étaient point protégées par une haie d'épines sèches. Le premier animal en tête, probablement par mégarde, en écrasa une; des cris furent poussés par les habitants; l'éléphant alors prit la fuite sans rebrousser chemin, et chaque suivant traversa d'un pas précipité ce petit mouzi, où quatre personnes furent écrasées sous les pieds de ces grands dévastateurs.

J'avais vu proche de la baie, dans un endroit où la mer

[1] *Mouzi*, village cafre, appelé *kraal* par tous les colons.

marne, les traces de l'un de ces éléphants; elles avaient 3 pieds 6 pouces de profondeur et une largeur telle que je m'y cachai tout entier.

Quoi qu'il en soit, s'il fallait tenir compte de tout ce que l'on dit, s'il fallait se prémunir contre tous les accidents, le mieux serait de rester chez soi; car je ne vois aucune possibilité de parer à tout. En effet, les contrées chaudes et vierges fourmillent d'agents destructeurs : à défaut de l'homme, il le faut ainsi; autrement les individus deviendraient trop nombreux. L'homme arrive, trouve chez eux des concurrents et les fait disparaître par la force de ses moyens, supérieurs à la force des animaux; mais dès le principe, c'est une lutte qui s'engage entre eux et lui, et l'espèce humaine y perd d'abord nombre d'individus, bien que le résultat définitif ne soit pas douteux.

Le mieux est d'accepter de sang-froid le danger qui nous menace. Quelquefois, il est vrai, c'est une sorte de duel imprévu dont il faut en moins de quelques secondes se déterminer à courir la chance; quelquefois la retraite est facile; l'imminence du danger, dans ce cas, la fait entrevoir rapidement à qui sait se posséder assez; cette même imminence donne à qui en a besoin des jambes de cerf; elle inspire des ruses incalculables, des moyens extrêmes que l'on ne saurait trouver en les cherchant beaucoup et longtemps : ce sont comme des inspirations reçues du dehors. Je le dis ainsi, parce qu'il m'est arrivé à moi-même de recourir, dans une circonstance des plus critiques, à

une position horizontale que je n'avais jamais eu l'idée de prendre, moyen extraordinaire dont l'emploi me sauva la vie.

Il est, ce me semble, inutile de dire que tout homme qui s'effraie est un homme perdu ; la crainte, en contractant certains muscles et dilatant les autres, ne permet ni la fuite ni la résistance. J'engage donc les personnes qui sont douées d'une grande sensibilité à ne pas quitter leurs foyers domestiques et à ne pas tenter cette vie aventureuse.

Quinze jours après mon arrivée à Port-Natal, une maladie particulière à cette localité me privait de l'usage de mes jambes : cette maladie est celle que les boers nomment *port-natal-sickt*, ou *port-natal-seurven*, maladie ou scorbut de Port-Natal. Des ulcères larges, aux bords violets, se revêtant d'écailles blanches, me couvraient les jambes, dont ils perforaient la chair jusqu'aux os, de manière à laisser des traces indélébiles. Hommes, femmes, enfants, tout le monde, excepté les vieillards, était plus ou moins affecté de cette dégoûtante maladie, que l'on s'efforçait de cacher. Quelques personnes pensaient devoir l'attribuer à l'eau mauvaise que l'on buvait à Conguela ; je ne crus pas devoir me ranger à cette opinion, parce que dans les extrémités du bassin de la baie de Natal, à *Om-Las* et à *Om-Guinée*, où l'eau est d'une extrême pureté, ses habitants n'en étaient pas plus exempts que ceux de Conguela.

Depuis mon débarquement, je n'avais cessé de sillonner partout les longues herbes sèches, de parcourir les bois, en n'exceptant aucun point, et j'avais remarqué qu'après chaque excursion, mes vêtements étaient couverts de plusieurs milliers de tiques roussâtres, dont les proportions étaient infiniment petites. Il en était résulté pour moi d'atroces démangeaisons par tout le corps, mais surtout aux jambes. D'abord apparaissaient de nombreux vésicules diaphanes contenant une eau pure, et sur le pourtour la chair se gonflait et devenait rouge. Tous ces points enflammés se touchaient et se confondaient, tant il y avait peu de parties du corps qui en fussent exemptes. J'opine à penser que cette inflammation générale du sang vers la surface était la seule vraie cause déterminante de cette vilaine maladie.

On essaya divers médicaments, quoiqu'ils fussent bien rares, alors que le pain manquait à ces pauvres habitants; mais aucun ne produisit de bons résultats, parce que la première condition était de changer de lieu. Toutefois je crois bien faire de dire que, plusieurs années ensuite, l'acétate de plomb appliqué en lotions amena quelques guérisons, et sans nul doute les purgatifs, les dépuratifs du sang, et les bains, ajoutés à ce mode de traitement, doivent produire d'excellents effets. Mais comme l'on était privé de tout, même du strict nécessaire, lors des premiers temps de mon séjour, il fallait attendre tout du temps, à tel point que la deuxième année j'en souffris cruellement

durant plus de six mois consécutifs, et bien des fois je dus renoncer à mes chasses, non-seulement à cause de la douleur, qui est des plus vives, mais encore parce que la moindre déchirure faite par les épines se changeait en nouveaux ulcères qui passaient du rouge au bleu violet.

Ce qui me prouve que les tiques seules causaient le *port-natal-sickt*, c'est que par-delà la première rangée de collines, de l'autre côté de Berea [1], où les tiques étaient proportionnellement assez rares, cette maladie n'affectait personne. Depuis 1842, époque où la population a commencé de s'accroître, et depuis laquelle les herbes sont brûlées avec plus de soin, les tiques deviennent moins communes, et aujourd'hui peu de personnes se plaignent du *port-natal-sickt*, si intense à mon arrivée en 1839.

Outre cette tique qui occasionne chez les blancs la maladie de Port-Natal, et qui est commune en raison de sa petitesse, il en est d'autres encore aux dimensions beaucoup plus grandes, desquelles j'ai rapporté au delà de vingt espèces.

Certaines d'entre elles s'attachent en grand nombre à tous les animaux sauvages ou domestiques sans distinction, et ne craignent pas d'enfoncer leur suçoir dans la chair de l'homme. Dans les premiers temps, il était impossible d'en préserver les chevaux, dont le corps n'était plus qu'une plaie chargée de pus; ces animaux étaient

[1] Colline qui enclave le bassin de la baie, compris entre les rivières Om-Guinée et Om-Las.

épuisés par le nombre; j'en ai vu vivant encore qui infectaient l'air à un degré plus fort peut-être qu'une charogne. Les tendons étaient mis à nu; dans cet état, l'animal couché ne pouvait plus se relever, et les mouches, attirées par l'odeur et profitant de la facilité qu'offrait la chair vive, les couvraient de vers. On perdit également de la sorte beaucoup de bœufs et de vaches; mais ceux-ci résistaient plus longtemps que les chevaux. Quant à l'homme piqué par les grosses tiques, comme il s'empressait de les arracher sans précaution, il arrivait que le suçoir restait implanté dans la chair avec la tête de l'insecte, ce qui donna lieu plus d'une fois à de très-mauvaises plaies, et même, à la suite de l'une d'elles, l'amputation du membre fut jugée nécessaire.

Il est encore d'autres tiques très-grandes et marquées de jaune, lesquelles s'attachent spécialement vers l'aine et vers l'aisselle des rhinocéros; mais je ne les trouvai qu'au pays des Amazoulous, et par delà *Makali's-Bergen,* où ces pachydermes sont communs.

Ces insectes suceurs de sang habitent les herbes; ils se tiennent vers l'extrémité de la tige des graminées; leur position est telle que l'animal qui courbe la tige les emporte sur son corps. Ils s'attachent toujours de préférence aux endroits où la peau a le moins d'épaisseur.

Les tiques s'accrochent non-seulement aux hommes et aux animaux mammifères, mais encore aux oiseaux que la recherche de leur pâture conduit dans les herbes. J'ai

souvent tué des alouettes qui en portaient vers l'œil et vers la gorge. Les reptiles en ont souvent entre leurs écailles; les tortues n'en sont pas exemptes vers le cou; un hippopotame en portait dans la conque de ses oreilles. La plus petite espèce ne se pose pas toujours isolément comme les grandes sur les graminées. J'en ai souvent vu des réunions de plusieurs centaines qui formaient comme une boule. Chaque individu s'accrochait à ses voisins, et d'autres s'accrochaient à lui. Ces réunions se formaient principalement sur les feuilles d'une plante qui croît communément à 7 et 8 pieds de hauteur dans l'épaisseur des bois de Natal.

Les boers leur ont imposé le nom de *bosch-luys*, poux des bois, et pour les naturalistes ce sont des *arachnides trachéennes*, *G. acharus*. Ces insectes doivent être surtout pris en sérieuse considération, parce qu'ils sont une plaie dans une certaine partie de l'Afrique australe. On devrait s'efforcer de trouver le moyen de les détruire, la nature n'y ayant pas, ce me semble, suffisamment pourvu, du moins pour certaines années. Ainsi, par exemple, l'*Ardea bubulcus* et deux espèces de *Buphaga* les recherchent avidement, mais c'est sur le corps même des animaux, quand ils sont gonflés de sang comme des vessies remplies d'air et près de tomber, et je ne sache pas qu'un grand nombre d'insectivores les cherchent dans les pâturages ou sur la lisière des bois, où leur abondance est extrême.

Il paraît que dans l'Inde certaines forêts sont égale-

ment infestées par un grand nombre d'arachnides semblables; c'est du moins ce que semble vouloir dire Tavernier quand il parle de sangsues qui s'attachaient à son corps lorsqu'il cheminait dans les bois. Ce voyageur assure que pour les éviter il dut passer la nuit sur une île de sable, laquelle était probablement dépourvue de végétation, ce qui tend à faire croire que ses sangsues n'étaient que des tiques.

Mes premières recherches à Port-Natal concernaient principalement l'ornythologie; elles me parurent fructueuses par le nombre d'espèces et d'individus. La rareté de divers objets, leur brillant coloris ou leurs couleurs tranchées me faisaient préférer Natal à tout ce que j'avais vu jusqu'alors; la côte de l'ouest n'était plus pour moi qu'une contrée insipide à un naturaliste, et en effet la végétation n'était plus la même : forte, grande d'une manière incroyable, elle nourrissait nombre de belles espèces, comme le touraco porphyrœlopha, le loury, la pie-grièche-perrein, les colombars, le souimanga-verreaux, les barbus, les guêpiers, les coucous vert doré, le coucou Diderick, le coucou Klaas, le merle à ventre blanc, les veuves, les senegalis. Tous ces oiseaux, généralement brillants et riches, se détachant dans le vol sur le fond vert des bois et des prairies, traçaient des jets colorés plus ou moins vivement; quelques-uns, tels que le merle, *Leucogaster*, laissaient après eux une longue traînée de feu; le bleu qui passait au violet devenait pourpre et s'enflammait suivant l'angle

des rayons du soleil. Plus d'une fois, retenu par l'admiration de cet effet magique, il m'arriva de rester en contemplation, sans songer à tirer. L'amour du beau semblait m'interdire l'usage de mes armes; je craignais de profaner la nature en lui enlevant des êtres si beaux dans le but futile de les offrir morts au culte des amateurs européens. C'était cependant cette vue qui m'amenait de si loin, c'était pour accomplir ce but que j'avais laissé à 3,000 lieues derrière moi parents, amis, patrie, tout ce qui peut attacher l'homme à la terre : le solide, les affections du cœur, si douces, si chères, tout ce que l'homme se propose pour être heureux.

J'avais tout quitté pour cet effet; il fallait donc laisser le rôle d'adorateur pour celui de sacrificateur : c'est ce que je fis par raison. Aussi les plus belles, les plus gracieuses, les plus innocentes créations de la nature tombèrent-elles impitoyablement sous le plomb meurtrier que leur destinait ma volonté. Mes collections aux plumes luxueuses s'accrurent rapidement; je couvai bientôt des trésors que je visitai souvent la nuit, réveillé par le souvenir de leur possession. J'étais alors ce qu'est l'avare, qui jouit par la vue, par le toucher, heureux qu'il est de s'assurer qu'il possède réellement en palpant ses espèces, s'assurant de leur nombre. Et que ceci n'étonne personne : à force de concentrer nos pensées, nos désirs sur un genre quelconque de valeurs, ces objets obtenus par d'immenses sacrifices, de nombreuses privations et de rudes fatigues,

acquièrent à nos propres yeux un prix inestimable, que souvent une valeur numéraire ne saurait représenter. Tels sont tous les amateurs d'objets d'art, d'antiquités ou d'histoire naturelle. Aux yeux des autres hommes, c'est une sorte de folie; l'amateur seul se croit l'homme doué de raison; il songe que les autres sont des fous, par cela même qu'ils ignorent ce que valent les richesses qu'il possède.

Oh! que de fois je dus soutenir le rire ironique des fermiers hollandais à la vue de mes pièces préparées! Que de fois je haussai les épaules, dédaignant de répondre à leurs questions saugrenues! Elles étaient simples, et je les trouvais stupides. Persuadé comme je l'étais des avantages qu'un naturaliste peut recueillir pour la science dans ces contrées, il me semblait que leur esprit grossier eût dû s'ouvrir assez pour comprendre le but d'un explorateur; mais point. Ils voulaient, ces obstinés, que ce fût dans l'intention de faire fortune. Les oiseaux que je préparais devaient avoir en Europe une destination à eux inconnue; ce devait être à coup sûr pour orner soit la tête d'une jolie femme, soit l'autel d'un temple. — Fatigué de leurs suppositions, il ne me restait qu'à leur montrer mes grands vilains vautours, oiseaux ignobles suivant leurs idées; alors ils se taisaient comme à demi convaincus; puis ils ajoutaient à voix basse : « Camarade ou cousin, n'y croyez pas; cette démarche est pour nous donner le change. »

En somme, ils me regardaient en pitié. Ce n'est rien, disait l'un en parlant de moi, qu'un *voogel obstroper*, un empailleur d'oiseau; un *bloem soeker*, un chercheur de fleurs; ce que l'on appelle un *botanicus*, un naturaliste. Mais cette pitié qu'ils m'accordaient, je la leur rendais avec usure; je n'ai jamais su mieux hausser les épaules qu'à cette époque.

Parmi les espèces d'oiseaux que me fournissaient les bois, un des premiers que je remarquai fut le calao trompette, *Buceros buccinator*. L'énorme excroissance cornée qui surmonte son bec donne au cri de cet oiseau un retentissement nasal fort éclatant; le chasseur est averti à de grandes distances de la présence de ce calao, qui, vivant en troupes de vingt à quarante, paraît assez ennemi du silence. En effet, que l'on se représente sur un large figuier une réunion de ces figures de carnaval émettant confusément des sons analogues à ceux d'une trompette de bois ou de fer-blanc, qui traversent l'air pur et vibrant, répétés plus loin par les échos, et l'on comprendra combien il est facile d'arriver droit sur eux; mais alors ils s'échappent bruyamment, partie en masse, partie à tour de rôle, volant droit, frappant l'air d'une manière saccadée; leur tête lourde tendant toujours à baisser, en entraînant le reste, et tous leurs efforts concourant à se relever. Pauvres oiseaux enfantés par un caprice de la nature, comme ils m'ont paru choquants à l'œil! Quel grand bec creux, disgracieux, joignant mal et dépourvu de force! Quel

grand étui pour une langue si petite, plate, sèche, cornée! A quoi bon ces disproportions? Quel peut en être l'objet? Encore s'ils se nourrissaient de sauterelles, de scolopendres, de reptiles, comme fait le *Buceros abyssinicus*, on pourrait voir dans ce bec une arme de saisie propre à retenir par ses crans inégaux et comme accidentels; mais celui-ci est purement frugivore; il se nourrit surtout de petites figues portées par cet arbre immense, *bosch touw boom* [1], qui du côté où il s'incline laisse pendre des branches de support dont l'extrémité s'enterre et se convertit en racines formant des arceaux pittoresques.

Cependant, ces calaos ont beau paraître laids, ils n'en sont pas moins bien faits pour les vues de la nature. Par cela même qu'ils vivent, que l'espèce ne s'en est pas perdue, c'est qu'ils réunissent toutes les conditions de bonne conformation pour l'existence, et bien plus pour la reproduction, puisqu'ils sont nombreux.

Deux teintes bien différentes, bien tranchées, se répandent sur leur plumage modeste, bien que légèrement lustré; la poitrine, le ventre, le croupion, l'extrémité des ailes et de la queue blancs; tout le reste est d'un noir verdâtre appelé vert russe. L'oiseau non adulte se distingue par huit ou dix petites plumes rousses, celles qui sont les plus proches des narines. Chez lui la proéminence du bec n'est pas aussi hardie que chez l'adulte, où elle finit par rivaliser de longueur avec la pointe du bec.

[1] L'arbre à cordes des bois.

Chez les calaos que j'ai préparés, j'ai remarqué que la peau n'était adhérente à la chair que par des muscles effilés, isolés, susceptibles d'allongement. Quoiqu'il n'existe pas sous elle de tissu cellulaire apparent comme chez le pélican, cette particularité m'a paru exister dans le même but : les besoins n'étant pas les mêmes, les dispositions doivent être différentes.

Cet oiseau, chargé d'une tête munie d'un long bec qui l'oblige à s'incliner dans le vol, supporté par deux ailes courtes, de forme concave, dénuées de force, ne lui serait-il pas nécessaire d'augmenter le volume de son corps par un gonflement qui l'aide à se soutenir dans l'air, en raison de cette loi qui veut que de deux corps d'égale pesanteur, le plus volumineux arrive le dernier à terre?

Aux savants à en déterminer la raison ; pour moi, leur très-humble serviteur ; je n'ai le droit de leur délivrer que des faits. Car, après tout, un voyageur, un chasseur, un explorateur, est un homme qui pénètre, *Deo adjuvante*, tue quand il peut, observe s'il en a le loisir ; il se rend compte de mille particularités, mais beaucoup le fatiguent en pure perte ; ce sont celles-là surtout qu'il consigne ; il les livre ensuite aux discussions des hommes pénétrants qui savent juger de loin. Car il en est de la science comme des arts mécaniques : là, il faut que la matière première passe par plus d'une main, ici par plus d'une tête. A chacun donc sa partie spéciale ; sortir de la mienne, aborder les discussions serait folie.

Un rapport général assez grand existe entre les toucans d'Amérique et les calaos de l'ancien continent : aussi un naturaliste célèbre a-t-il dit, tout en appuyant et pour soutenir un système vaste, étonnant, que les toucans se retrouvaient là les représentants de nos calaos : d'où le vulgaire a conclu que calaos et toucans étaient frères. A Natal, plus d'un Anglais me dit avoir tué des toucans, confusion naissant de ce rapprochement que les savants connaissent fort bien, mais dont je me permettrai de faire la différence.

Tout d'abord les toucans vivent uniquement sur les arbres; ils ont deux doigts devant, deux derrière : ce sont des grimpeurs. La moitié de nos calaos du vieux continent vit aussi sur les arbres : ils ont trois doigts devant, un derrière; mais l'autre moitié cherche sa nourriture dans les herbes : elle vit d'insectes, même de reptiles. A cette seconde moitié appartiennent toutes les grandes espèces, et parmi les premières, qui sont les petites, j'ai souvent vu le toc recourir à cette même habitude.

On pourra voir que chez les calaos, les narines, placées devant l'œil, sont rondes et grandes; qu'elles sont, au contraire, chez les toucans, assez petites, de forme ovale, situées au-dessus des yeux, assez peu éloignées l'une de l'autre, et, circonstance exceptionnelle, dirigées en arrière. La nature des plumes est aussi bien différente chez les unes et chez les autres. Les barbes sont séparées, fines, longues, déliées et soyeuses chez les toucans; serrées, cour-

tes, arrondies, et formant bien distinctement des écailles chez les calaos, à peu d'exception près. Du reste, même nature générale de conformation : bec long, léger, muni d'échancrures, queue longue, pattes couvertes d'écailles de même nature, ongles semblables, ailes voûtées dans les mêmes proportions.

Les classificateurs ont tellement compris ces différences qu'ils ont éloigné ces deux genres l'un de l'autre. Mes remarques, inutiles à un savant, ne le seront pas à l'homme du monde. Le savant est rare, l'homme du monde répandu. Les circonstances sont telles qu'il n'y a pas à opter.

Vous parlerai-je des *addidas* [1], les premiers oiseaux dont un étranger s'enquière à Port-Natal? Le matin, avant le jour, ils quittent silencieusement en troupes les mangliers de l'île ou de l'embouchure de la rivière Salée sur lesquels ils ont passé la nuit, s'acheminent vers les grands bois, où de grands vieux arbres morts élèvent en tordant leurs branches décharnées et blanches. C'est là qu'ils prennent leur station d'une heure ou deux. La rosée, trop forte dans les herbes, les contraint au repos jusqu'à ce que l'évaporation soit complète. Longtemps je fus réduit à en faire la chasse pour me nourrir de leur chair; j'avais tout disposé pour le succès, et sans qu'ils s'en doutassent, j'étais au pied même de l'arbre sur lequel deux cents d'entre eux venaient se percher régulièrement chaque matin.

[1] Ibis des bois.

J'avais donc tout loisir de les observer arrivant, se poser légèrement sans bruit, attendre, puis regarder à gauche et à droite au-dessous d'eux, lisser leurs plumes de leur long bec, et se débarrasser des longs et redoutables parasites qu'ils nourrissent. Tout était calme encore à cette heure; le francolin seul faisait parfois entendre ses cris aigus, saccadés, hâtés et tapageurs. Mais, comme les sons de cloche à heure fixe passent inaperçus, les hôtes des bois n'en tiennent aucun compte; il dépendait de moi de rompre ce silence ou de forcer au réveil chaque individu d'alentour.

Un geste de la main suffisait; mais comme les effets magiques dont j'étais seul spectateur valaient infiniment moins pour moi que quelques addidas, base ordinaire de mon maigre dîner, c'était presque toujours un ou deux coups de fusil qui déterminaient le départ bruyant de la bande. Le contraste était des plus amusants; c'était un vacarme tel que tous les charivaris du monde ne sont rien. Encore une fois, il faut que l'homme l'apprenne d'un animal, s'il veut en ce genre atteindre quelque perfection. Tous partaient, choisissaient un autre point, et quelquefois revenaient au même endroit. Souvent il arrivait d'autres troupes ou bien des individus isolés. Ma position m'aidant beaucoup, j'en tuais en moins d'une heure sept, huit, dix et même treize, que leur pesanteur ne me permettait pas de rapporter en une seule fois.

J'avais comme le monopole de ces oiseaux : aussi me

courtisait-on à l'effet d'en obtenir. Plus d'une maîtresse de maison regrette sans doute aujourd'hui les fameux karries[1] d'addidas, qui auraient pu rivaliser avec tous les autres karries du monde indien et autres.

Cet oiseau, qui est un ibis, se repaît d'insectes, et principalement d'une espèce de grosse jule[2], qui a la forme du cloporte et se roule en boule. Un peu après le coucher du soleil il repasse, allant à ses mangliers; mais alors il crie beaucoup. Dans le beau temps il vole assez haut; la tempête le contraint à baisser son vol.

Pour être fort commun à la baie de Natal, l'ibis addidas n'en est pas moins un assez bel et bon oiseau de collection : la tête, le cou, le ventre, sont d'un gris sale assez uniforme; le dos, d'un vert olive changeant au vert cuivré; les pennes des ailes et de la queue bleuâtres; les couvertures des ailes sont un mélange de vert et de pourpre à reflets métalliques, imitant le cuivre de rosette; les pieds sont d'un rouge fondu de noir; le bec noir, l'arête rouge.

De trois espèces d'ibis que j'ai obtenues, l'addidas, le sacré, le chauve, chacune est à peu près égale à l'autre par la taille et le poids. Bien qu'ils habitent le même point toute l'année, je n'ai pas vu de nids. Il y a plus, je n'ai jamais ouï dire que l'endroit de leur ponte ait même été soupçonné : ce doit être dans les bois, probablement à

[1] Ou kurrie, ragoût indien.
[2] Insecte à multitude de pieds.

terre; j'y étais constamment, et n'ai jamais rien pu découvrir.

Il est, du reste, bien rare que l'on découvre les nids des oiseaux les plus intéressants; les seuls que l'on rencontre et que l'on aperçoive partout, ce sont ceux si vastes des oiseaux de proie, vocifères, bateleurs, etc.; celui de l'ombrette, *Ardea ombretta*, énorme pour un oiseau si petit, et si remarquable par son ouverture de forme carrée, située sur l'une des larges parois; puis encore tous ceux des moineaux *Oryx*, *Ignicolor* [1], etc.; des tisserins, balancés à la tête des roseaux, appendus à l'extrémité de branches souples qui fléchissent sous ce fardeau léger. Réunis en grand nombre sur le même arbre, mon ignorance me les fit prendre dès le principe pour des fruits : c'est une des déceptions qui attendent l'explorateur dans ces contrées.

Il n'est donc pas étonnant, malgré l'intérêt que l'on veut bien montrer aujourd'hui pour les collections de nids et d'œufs, que je n'aie rien pu rapporter en ce genre. Certains amateurs ont poussé l'enthousiasme assez loin pour m'en faire des reproches : à ma place, ces braves gens les eussent mérités comme moi-même; les rôles seuls eussent été changés.

[1] L'*oryx* est un gros-bec jaune et noir : c'est l'*Oryx capensis*. L'*ignicolor* est un fringille, nom générique des moineaux.

CHAPITRE VI.

Première chasse aux hippopotames. — Moustiques. — Insuccès. — Le crocodile ; son utilité étonnante. — Portée de la vue des indigènes.

Il y avait peu de temps que j'étais à la Baie, et alors régnait entre les habitants et les troupes anglaises une harmonie qui puisait probablement son origine dans l'éloignement où les uns et les autres se trouvaient réciproquement de leurs pays.

En effet, dès le principe, les blancs çà et là répandus, isolés ou réunis, oubliant leurs vieilles rancunes, se traitaient tous de frères. *Old brother* était le titre à la mode dans toutes les rencontres ; on s'en servait au salut comme au départ ; des gens qui s'étaient à peine vus une fois se le donnaient franchement, cordialement ; les derniers venus, dès le lendemain, recevaient aussi cette épithète de *vieux frère*. Il y avait quelque chose d'étrange dans cette désignation, d'autant plus qu'elle était sérieuse. Partie du cœur tout d'abord, l'usage l'avait immédiatement consacrée. J'en tins compte et en trouvai la cause. Dans toutes les circonstances difficiles, les hommes se réunissent par instinct comme les bêtes : l'union fait la force ; tous les motifs de division s'oublient alors et s'effacent pour un temps, sauf à renaître quand le danger est passé.

Chez les particuliers différents d'origine, de mœurs et de lieux, cette union existait au point de les avoir amenés à fraterniser dans tous les endroits; et par extension, les boers et les Anglais, étonnés de se trouver sur une terre neuve, entourés des mêmes dangers, se donnaient la main sans grincer des dents. Alors je fis la connaissance du lieutenant anglais Harding, excellent jeune homme, d'humeur dianique, chez qui perçait un goût décisif pour la liberté des bois, les émotions de la chasse, les dangers qu'elle présente. Il lui fallait ce qui remue l'âme dans ses profondeurs; c'était l'assaisonnement qui convenait le mieux à la monotonie, à la fadeur accablante du service d'un officier sur la pointe sablonneuse de Nathaniel. Les goûts étaient trop semblables pour que nous ne nous entendissions pas, les hippopotames trop voisins pour que nous dussions les laisser tranquilles. J'étais libre, lui dépendait de ses chefs; heureusement une permission accordée vint lever cette difficulté, et joyeux comme des écoliers en vacances, nous partîmes sur le chariot de David Steller, loué à cet effet. Nous gravîmes Berea, suivîmes un chemin sinueux, lequel, comme un immense serpent, repose sur les hauteurs qui séparent la vallée de Natal de celle où coule l'Omguinée; plus loin nous descendîmes assez longtemps; nous laissâmes à gauche un camp de boers récemment abandonné, et passâmes à gué cette belle rivière au lit de sable. Encore un effort! Une colline raide, ardue, sans chemin, nous reste à franchir; nous en atteignons

le sommet, et de là nous nous laissons couler vers une jolie presqu'île entourée d'un lac profond, où se montrent parfois à la surface de grosses têtes d'hippopotames.

« Les voilà! un, deux, trois, huit, douze, quinze; belle chasse, monsieur Harding! Nous en aurons, mon ami; nous ne quitterons pas les lieux sans avoir tout tué. » C'est que véritablement rien ne paraît plus facile de prime abord; c'est que nous dominions cette scène. Voici le lac avec sa bordure de roseaux; voilà les têtes de ces monstres pacifiques; d'ici là, une pierre, je prétends la lancer à la main.

Un mulâtre hottentot, notre dryver[1] Henderick, riait sous cape, appuyant nos réflexions de ses: « Oui, oui, maître; » mais riant toujours. Lui seul, le mulâtre, né dans une mauvaise hutte, enfant de la contrée, habitué à son soleil, à ses vues féeriques, lui seul, le sauvage, sans le secours de chiffres inutiles, était apte à calculer la distance. A quoi servent donc ici les calculs d'angles pour la justesse du tir? Henderick aurait à l'instant prouvé à M. Harding que son œil couvert, brillant, exercé, le servait justement et rapidement. Nous autres Européens, nous avions tort; nous avions été dupes des effets d'une position à nous inaccoutumée.

Le premier soin que l'on a, en quelque lieu que l'on dételle, c'est de chercher du bois sec, d'allumer du feu et de faire bouillir de l'eau pour l'indispensable café. Dételle-t-on

[1] Conducteur.

trois fois, le café se prend trois fois; on irait à six par jour et au delà si le maître y consentait. Pendant cette opération, d'habitude sacrée, nous plantâmes notre tente sur la presqu'île verte, gracieuse, et comme jetée là exprès pour nous, tentation irrésistible, hélas! à laquelle nous nous laissâmes aller, ignorants et faibles! La pente était si douce, l'herbe si courte, la tête de ce petit mamelon si bien placée entre les crocodiles et les hippopotames! Quelle délicieuse situation pour deux Européens, un Anglais et un Français, conservant encore l'odeur, l'un de Londres, l'autre de Paris! Pour des chasseurs, c'était la seule désirable. Au centre de ce que nous cherchions, nos rêves de la nuit devaient nous présenter mille succès, prélude des succès réels de la journée suivante! Hélas! tout ne fut pas même déception! Point de rêves cette nuit-là! Comment? Notre position fut renversée bout pour bout. Nous qui venions chasser, tuer d'énormes animaux, le fûmes nous-mêmes sans nous y attendre aucunement, cruellement, constamment, bruyamment, non par des hippopotames, qui ont autre chose à faire que de se repaître de chair humaine, non plus par les alligators, agiles et hardis dans l'eau, poltrons à terre! Par quoi donc? se hâtera de me dire le lecteur que j'ennuie. Pardon, vous dont j'use le temps et la patience; je vous l'eusse dit plus tôt. Mais voyez, et convenez avec moi qu'il y a toujours quelque honte à s'avouer vaincu, lorsqu'on l'a été par un ennemi faible et méprisé.

Aujourd'hui je voue mon plus profond respect à cet ennemi méprisé jadis, et si peu méprisable dans les contrées chaudes, aux abords des lacs et des rivières, où la vase et les roseaux le nourrissent et l'abritent durant l'ardeur du soleil. Les moustiques nous assaillirent donc par millions, pénétrant sous nos couvertures devenues inutiles, restant engagés dans le nez, les oreilles, les sourcils et la barbe. C'était surtout une espèce infiniment petite, d'autant plus désagréable qu'elle entrait dans la bouche ouverte pour respirer.

Nous reçûmes le choc, mais en vain nous essayâmes de tenir bon ; après une demi-heure d'indicible patience, force nous fut de vider les lieux, en fuyant drapés comme des spectres. Mesure vaine encore ; car partout nous traversions des nuées de ces insectes, acharnés sur nous, qui étions devenus leur proie.

Vous figurez-vous alors cette belle nuit, ces beaux rêves transformés pour nous en une assommante réalité, ces masses altérées de notre sang, arrivant infatigables aux points où nous fuyions? Quel singulier tableau! Quelle danse étrange pour qui nous eût vus de loin, revêtus de nos couvertures blanches, des ombres dansant sur un tapis vert, comme isolé, détaché de dessus les eaux du lac, passant d'un côté à l'autre, et sans cesse et toujours, comme si des ombres jouaient aux barres. Acteur sur cette scène dont vous rirez peut-être, vous qui n'avez fraternisé qu'avec les rares cousins d'Europe, je puis vous dire que,

bien que plaisante pour un spectateur éloigné, ce fut une des plus insupportables de ma vie; l'écume m'en venait aux lèvres; il y avait de la fièvre, de la fureur. Exposé sans vêtements durant une nuit entière à la succion de ces diptères acharnés, un blanc, un Européen en mourrait dans d'atroces convulsions. Voilà pourtant de ces faits que l'on ne veut pas comprendre, bien qu'ils n'aient rien d'extraordinaire pour qui en a été victime.

Au lever du soleil, ces hordes tracassières disparurent comme par enchantement; nous pûmes seulement respirer alors; mais la vue des objets nous était en partie interdite. Un rire expansif échappé à l'un de nous vint exciter la curiosité de l'autre, qui rendit aussitôt rire pour rire: c'était l'aspect bouffon de nos figures boursouflées qui le provoquait. Des yeux perceptibles à peine sur une boule informe, mauvaise ébauche du plus mauvais artiste cafre, tel était à peu près notre portrait. Des lotions rendirent nos traits à leur état normal; mais il fallut pour cela au moins deux heures.

Notre chasse, retardée par ces événements de la nuit, se présentait défavorablement; déjà le calme glacé des eaux avait disparu, chassé par la brise du jour qui en ridait la surface. Pour un tireur, la bonne heure était passée, l'heure du matin, de laquelle dépend presque toujours le succès de la journée; puis il fallait chercher un passage, se frayer un chemin à travers les roseaux, se hasarder sur des herbes flottantes, y prendre une position, s'y installer

encore d'une façon solide, et s'y prémunir contre la sourde attaque de l'astucieux crocodile, animal hideux, squelette infernal sorti du Styx, qui s'approche inaperçu, happe et disparait, noyant sa proie acquise sans danger. C'est une remarque frappante; le vœu de la nature est tel : vous, chasseur, vous êtes ici tout oreilles, tout yeux pour l'hippopotame qui va lever la tête, cherchant l'air; vous le guettez, et si votre adresse répond à vos désirs, une balle dans la cervelle, il est à vous. Vous ne voyez rien, vous vous croyez seul; vous ne songez qu'à votre proie qui ne songe point à vous, qui ne vous soupçonne même pas; tout est calme, et pourtant à trente pas, sur le bord, s'élève au ras de la surface la sommité plate d'une tête verte, d'un vert mort; deux yeux sont là, petits il est vrai, mais qui vous voient. Ces yeux appartiennent à un corps long de 9, 15 et 20 pieds; avancez encore un peu; plongez jusqu'à la ceinture dans ces herbes flottantes, sinon vous perdrez votre ration de plusieurs jours : car il faut tuer l'hippopotame; vos gens sont là, silencieux, qui attendent avec anxiété le résultat de vos démarches, de vos tentatives, de vos coups.

Oui, mais une pensée rapide d'inspiration a traversé votre cerveau ; subitement, hâtivement vous rétrogradez; vous n'êtes plus la poule-sultane qui marchait sur les feuilles du nénuphar; les herbes plongent sous vos pieds; encore un peu et vous passeriez outre. Prenez garde, ce danger-ci est égal à l'autre. Est-ce le remou de l'eau qui

vous a averti comme par hasard du déplacement d'un crocodile? Vous ne sauriez le dire : pressentiment ou autre cause, à quelque voix extérieure ou intérieure que vous ayez obéi, vous avez bien fait ; vous pouvez vous vanter de l'avoir échappé belle. Quitte à vous passer aujourd'hui de déjeuner, vous vous consolerez en pensant que vous n'êtes pas le seul. Vous guettiez un hippopotame, un crocodile vous guettait ; vous fussiez tombé en sa possession : les volontés de la nature étaient remplies. Tous les êtres créés par elle lui sont également chers ; elle protége chacun d'eux, abandonnant chacun d'eux à un autre plus fort.

Peut-être révoquerez-vous en doute l'utilité du crocodile ; peut-être, philanthrope égoïste, aveugle, irez-vous jusqu'à dire dans votre enthousiasme que l'existence de tous les crocodiles, caïmans, alligators du monde, ne vaut pas la mort d'un homme. Sans rien assurer positivement, moi qui, privé de conversation, dus établir avec moi-même un colloque mental où je cherchais des réponses à mille pourquoi, je me permettrai de vous dire que j'ai fait à cet égard diverses observations qui m'ont conduit à penser que le crocodile avait, lui aussi, son utilité, plus grande peut-être qu'on ne pourrait le croire.

Diverses espèces, toutes concourant au même but, habitent les parties chaudes du globe ; hors de là on ne les rencontre jamais. C'est aussi dans ces parties que se trouve le plus grand nombre d'espèces d'animaux comme aussi d'individus ; c'est là que sont tous les grands carnassiers

qui, dévorant très-peu de leur proie, abandonnent le reste aux vautours; mais beaucoup, chassés par les lions ou les chiens sauvages, exténués, harassés et souvent blessés, se précipitent eux-mêmes dans le lit d'une rivière où les attire une soif brûlante, où les retient la fraîcheur; ils y meurent, et leurs débris, entraînés par les eaux, s'y conservent plus longtemps qu'à terre. Cela se comprend assez: les carnassiers, les vautours, les larves de mouches, aucun de ces agents de destruction ne trouve ses facilités dans la position du cadavre.

S'il n'existait pas de crocodiles, ces débris putréfiés s'accumulant à l'embouchure des rivières, souvent barrée par une digue de sable, ou, si elle est ouverte, s'entassant sur la plage rejetés par la mer, il en résulterait visiblement pour les hommes des maladies pestilentielles qui enlèveraient infiniment plus de personnes que tous les crocodiles de la terre en dix ans.

C'est ce qui explique la vénération des anciens Egyptiens pour cet animal, et celle aussi des Indous, que la superstition porte à offrir annuellement au dieu du fleuve une jeune fille, belle entre toutes les belles, parée comme au jour de noces. Ce dieu, immonde crocodile, habitué à se repaître de cadavres d'hommes dont il purge la rivière, accepte l'offrande, disparaît avec elle, et crocodile et Indous sont satisfaits.

Il est bien certain qu'en raison de l'antique usage des Indous d'abandonner leurs morts au cours du fleuve, les

bords du Gange seraient inhabitables si cette rivière ne recélait un nombre immense de ces animaux; j'irai même jusqu'à dire que j'en crois le nombre encore insuffisant. Aujourd'hui nous voyons l'Egypte fréquemment ravagée par la peste, et jamais l'Egypte n'a compté dans ses rivières moins de crocodiles. Le choléra, sorti de l'Inde, où il semble avoir pris naissance, où il est habituel aujourd'hui, pourrait bien n'avoir d'autres causes que les émanations d'un million de cadavres abandonnés annuellement aux flots du Gange; car la quantité de crocodiles que la nature a pu assigner à chaque rivière pour les besoins ordinaires ne saurait, ce me semble, être excédée.

Maintenant, est-il dans l'ordre ordinaire des choses qu'une population entière, immense, fasse de son fleuve une voirie, un cimetière? Je ne le pense pas, et c'est précisément parce que mon opinion est telle, que je suis induit à conclure que le nombre de consommateurs étant trop petit pour les matières à consommer, il doit en résulter un superflu non employé pour lequel il faudrait encore d'autres consommateurs, sinon ces mêmes matières devront se détériorer lentement par l'action de la chaleur, de l'air et de l'eau : décomposition lente qui charge l'air de mille gaz délétères portant partout la mort chez l'espèce humaine.

Ces considérations, ce me semble, conduiront à d'autres faits; ils suffiront pour prouver jusqu'à un certain point l'indispensabilité du crocodile et consorts, dans la

zone torride; non que je les veuille recommander, non que je prétende prêcher de vertu par l'exemple, d'autant que, chasseur et mille fois exposé, je n'aurais pu puiser en moi assez de réflexions philosophiques pour oublier mon fusil et l'usage de mes balles. Chaque fois, au contraire, qu'une tête plate, verte à l'air, espionnant, vint à paraître, simulant la roche, une impulsion irrésistible résultant de la faculté instinctive, fit que je n'hésitai jamais. — Un coup plus ou moins mal adressé, et la tête saluait sans oscillation pour se relever ailleurs. Dieu sait où!...

L'eau, qui fait ricocher les balles, lui sert bien autrement de bouclier que sa peau recouverte d'écailles; la preuve, c'est que nous traversâmes de part en part plus d'un crocodile à l'heure du jour qui les voit se poser gris, luisants, hideux, sur quelque pointe de banc de sable. C'est surtout alors qu'ils semblent faire la sieste, humer l'air et jouir des rayons du soleil, que se présente la plus belle occasion de les tirer. Mais aussi, soit que vous m'accompagniez à cette chasse, soit que vous me suiviez à celle du buffle, de l'hippopotame, du rhinocéros ou de l'éléphant, n'oubliez pas que les armes doivent être d'un énorme calibre, par conséquent d'un seul canon; que les balles doivent contenir deux dixièmes d'étain : c'est une condition *sine quâ non* observée par tous les chasseurs sud-africains. — Vous comprenez aisément que le projectile de plomb pur, déformé sur la peau jusqu'à l'apla-

tissement, ne saurait pénétrer assez profondément. Gardez-vous aussi d'employer trop d'étain; la balle devient alors trop légère, et cassante au point de se briser en huit ou dix morceaux sur les os qui s'opposent à son passage, qu'elle traverse toujours en suivant des proportions exactes.

Nous passâmes une partie de la journée à tâtonner, sans pouvoir approcher assez le lieu où se trouvaient nos amphibies, lorsque nous vîmes, échouée sur le bord, une mauvaise caisse plate, longue de 10 pieds, large de 3. Sans aucun doute elle avait été construite à l'effet de s'aventurer sur les eaux du lac pour tirer de plus près les hippopotames; l'absence du propriétaire nous en permettait la jouissance, moyennant les réparations nécessaires. Après l'avoir vidée et amenée à sec, nous jugeâmes urgent de la calfater avec des herbes et du linge que nous prîmes sur nous-mêmes. Bientôt ensuite remise à flot, elle portait trois hommes, Harding et moi, qu'accompagnait Henderick. Dix minutes suffirent pour découvrir un énorme hippopotame réfugié sur une bordure de roseaux où il paraissait se complaire; sa puissante tête s'y était montrée deux fois. Nous nous dirigeâmes lentement et doucement à six pas de ce point et tînmes bon, silencieux et prêts à tirer.

Cependant, malgré toute mon envie d'observer les règles dictées par le désir de réussir, je ne pus m'empêcher de dire un mot à voix basse :

« Monsieur Harding, prenez garde à la levée de l'hippopotame; il peut monter sous nous, et nous chavirons.

— C'est égal. — Gardez-vous de faire alors le moindre mouvement déterminant une oscillation; le remou qu'il produirait nous ferait sombrer. — Peu importe. — Mais voyez, je vous prie, nous faisons de l'eau comme un panier. S'il nous faut attendre une minute encore, nous coulons. — Eh bien? — Eh bien! voulez-vous voir qui nage le mieux d'un crocodile ou d'un homme? — Non, tel n'est point mon désir. — Voulez-vous donc enfourcher l'hippopotame et vous faire conduire à terre sur son dos? — Je trouve l'idée originale, mais la chose impossible. — Impossible, je le crois, d'autant que vous manquez d'éperon de tenue. — Oui, c'est vrai; il serait curieux de pouvoir raconter un jour en Europe que l'on s'est baigné de concert avec des hippopotames et des crocodiles. »

C'était véritablement l'idée qui dominait mon flegmatique compagnon, qui, comme moi, savait parfaitement le côté critique de notre position : deux doigts de bordage hors de l'eau, et celle qui nous envahissait par les coutures gagnait si rapidement! Certes, il s'en fallait de peu. Sur un lac d'Europe nous eussions couru le risque de prendre simplement un bain; le pis eût été d'y perdre nos armes. Mais ici, 200 mètres nous restaient à franchir à la nage, et Dieu sait combien il eût été facile aux alligators de nous saisir dans ce parcours. Quoi qu'il en soit, M. Harding ne s'émouvait aucunement; il songeait d'avance au parti qu'il prendrait une fois la plate embarcation coulée. Le plus sûr était de la vider avec nos cha-

peaux, et cela immédiatement; mais ni lui ni moi n'eussions osé le proposer. Cette démarche eût compromis le succès de notre chasse; l'hippopotame ne se fût pas montré.

Bien nous en prit. L'eau monte en bouillonnant; une tête humide, luisante, étonnante de forme, surgit à cette place où se croisaient nos regards. Deux coups partent qui l'atteignent; puis, rapide comme la pierre qui tombe, elle disparaît. Cependant, l'onde se soulève; un corps cendré se montre tel qu'une pirogue chavirée: mouvement inspiré par la douleur, mouvement désespéré, qui devait nous atteindre et nous cabaner [1]. Heureusement 3 pieds nous en séparaient. Harding alors, de sa petite carabine, loge une balle perçante dans l'énorme jambon de droite; l'eau recouvre tout. Nous seuls résistions tant bien que mal à la surface remuée, inégale, étonnés, stupéfaits de ce grand mouvement et plus encore de la sottise de l'animal, qui pouvait faire de nous ce qu'il eût voulu.

« Attrape à pomper, monsieur Harding, nous coulons. — *Pump ship, pump ship, she sinks* [2]. » Il était temps, déjà nous embarquions l'eau par la liste [3]; nos chapeaux furent nos sauveurs, servant à vider le méchant sabot que nous montions. C'est alors que je pus voir mon froid ca-

[1] Chavirer, sombrer.
[2] Pompez, pompez; le vaisseau coule.
[3] La liste est le bord supérieur de l'embarcation.

marade abandonner l'idée de se ménager un épisode à narrer au retour; car lui-même n'était pas plus amateur que moi de s'allonger sur le ventre pour tenter une régate avec les alligators.

Nous revînmes certains d'avoir mis deux balles dans la tête de l'animal, sans cependant avoir touché la cervelle, où la mort a lieu instantanément; puis nous soupâmes maigrement, prenant le café sur le gazon servant de tapis, d'ottomane, le ciel de dais, et les différentes phases de notre essai fournissant abondamment à notre conversation. Déjà nous allions songer à quitter place pour éviter le désagrément de la nuit précédente, lorsque la brise, loin de s'endormir, nous témoigna le désir de s'accroître. Notre tente était là, proche et prête à nous recevoir, et sans plus tarder nous y fûmes dormir, comptant sur plus de tranquillité. Nous y avions droit. Mais l'homme, dit le vieil adage, ne peut que proposer, et Dieu trouva bon de disposer autrement. En effet, réveillés tout à coup par un je ne sais quoi fort difficile à rendre, nous pouvions croire avoir été transportés d'un seul bond sur un autre point; car rien de ce qui se trouvait autour de nous l'instant d'avant, rien n'était là qui pût nous faire reconnaître notre position. Une rafale carabinée, en enlevant les piquets, rompant les cordes et déchirant la toile, nous avait complétement décoiffés; la tente, notre maison à nous, était partie de dessus nos personnes, que le vent mystifiait de la façon la plus désespérante.

Que faire, la maison absente? je vous le demande. Ce que vous eussiez fait vous-mêmes : nous nous en passâmes. C'était le pis aller, le seul parti possible. A cette époque, cette privation m'était pénible; plus tard, lorsque je m'y fus habitué, je trouvai qu'une maison était assez inutile. Bien plus, je n'y rencontrai plus le sommeil aisé que que me procurait l'air libre.

Quoi qu'il en soit, dès que le jour parut nous allâmes recueillir au loin nos effets épars. Nous nous séparâmes ensuite, allant, les uns à la recherche de l'hippopotame qui pouvait n'avoir pas survécu, les autres en quête de quelques oiseaux d'eau, passablement abondants sur les rives. Je fus assez heureux pour obtenir d'un seul coup sept jolies petites sarcelles, *Anas madagascarensis*, quelques vanneaux armés, des œdicnèmes, de petits cormorans, et je pris soin d'y joindre un certain nombre de tourterelles, car déjà nos minces provisions étaient à bout.

Au retour, nous étions occupés, Harding et moi, à rôtir sur une baguette de fusil quelques-uns de ces oiseaux, lorsque je lui communiquai mon intention d'envoyer à la baie chercher des vivres plus confortables, tant pour nous que pour nos jeunes Cafres, tranquillement accroupis autour du feu, sur lequel se concentraient leurs yeux. Ils reniflaient, les petits misérables, les émanations de la graisse tombant dans le brasier, et naturellement je songeais que ce mode tout poétique de subsister leur allait peu.

« Mon Dieu, me dit mon compagnon, vous êtes trop bon de tant vous inquiéter. Vraiment, vous n'êtes pas fait pour les voyages ; vous prenez trop de souci. Grâce à Dieu, nous ne manquons de rien, nos Cafres non plus que nous-mêmes. — Mais nos Cafres n'ont absolument rien. Voici bientôt deux jours qu'ils sont avec nous, et songez qu'ils n'ont rien eu à mettre sous la dent. — C'est vrai; mais ils ont sur nous un immense avantage : ils peuvent passer ainsi trois jours entiers sans se plaindre. Voyez, leur ventre est simplement plat; lorsqu'il sera creux, le temps sera venu. »

Je trouvai la réflexion très-vraie, très-juste, et en même temps fort drôle de la part d'un Européen. Mais M. Harding, plus ancien que moi à Natal, avait eu occasion d'observer de près leurs usages, et à cette époque de détresse, de disette, les Cafres ne mangeaient pas tous les jours.

Notre essai de chasse se poursuivit dès lors avec peu de succès. La nuit, placés à l'affût sur les bords, sous le vent de la sortie de ces animaux, nous blessâmes encore plusieurs hippopotames, qui rebroussèrent pour se jeter à l'eau. Le temps de permission d'absence accordé à mon ami Harding allait expirer; déjà nous faisions route depuis une heure, lorsque nous vîmes planer en tournoyant dans l'air nombre de vautours fort élevés, dont la perpendiculaire répondait exactement au point où nous avions tiré de près notre premier hippopotame. Rétrograder n'é-

tait pas possible, l'heure nous commandait la marche. Le lendemain, nous eûmes tout à la fois la satisfaction et le regret d'apprendre que l'énorme animal avait été retrouvé mort entre les herbes flottantes, dépecé et mangé par les Cafres au détriment des vautours, forcés de rester spectateurs.

Durant le trajet, Henderick le Bastaard, notre conducteur, nous donna une preuve de l'excellence de sa vue. Parvenus sur un point culminant d'où nous découvrions un horizon de 12 lieues de rayon, ravins, vallées, tertres, flancs et crevasses, tout nous apparaissait à la fois; les lieux les plus proches à la vue étaient fort éloignés. Henderick dépose le long fouet sur les supports, saisit un fusil et saute à bas, nous disant : « Tenez bon! » indiquant à plus de 1,000 mètres le point où il avait vu le mouvement de tête d'une gazelle couchée, *Ant. mergens Burschellii*[1]. Notre homme, s'abandonnant à des pentes raides, s'affale dans des profondeurs, gravit celles qui étaient opposées, redescend pour remonter encore; puis, perdu de vue six fois, il reparaît à nos yeux presque imperceptible, marchant courbé, lent, attentif. Le duyker était proche; encore un peu, la fumée s'élève; il court, se baisse, et le coup, lent à résonner, nous arrive enfin : la gazelle était à lui.

Ces gens-là, pensais-je, feraient les meilleurs canonniers du monde. En effet, comment sa vue, à une telle dis-

[1] Antilope plongeante de Burschell.

tance, pouvait-elle discerner la tête petite d'un animal couché dans de longues herbes d'égale couleur? Cet exemple m'étonnait, bien qu'il soit facile d'expliquer pourquoi ces peuples ont la vue si perçante.

Tout d'abord, chez de telles gens habitant une contrée où la lumière a plus d'éclat qu'en Europe, on observe que la saillie du crâne vers les sourcils est plus débordante, l'œil très-couvert, par conséquent plus enfoncé; il y a donc plus de concentration, partant une vue plus pénétrante. Et de prime abord, l'éclat de leur œil noir, qui est la conséquence de cette disposition, ne peut manquer d'être remarqué par l'homme le moins observateur. La nécessité, l'habitude de la chasse, développent cet organe au plus haut point, d'autant que l'horizon soumis à l'œil est toujours vaste, l'air constamment pur, la lumière éclatante dans presque toutes les saisons. Joignez à cela le mode de vie simple, et vous reconnaîtrez que l'Européen pourrait, jusqu'à un certain point, participer des mêmes avantages, s'il était dans les mêmes conditions.

La vue n'est cependant pas, comme on pourrait le croire, un sens purement matériel; j'ai connu des Sud-Africains qui voyaient plus encore par la comparaison des objets, les jugeant par les formes, les proportions, la direction et les mouvements. Ceci est le résultat d'une longue observation, éminemment utile pour éviter les méprises.

Il faut donc parfaitement connaître les objets pour pouvoir les reconnaître, quand ils sont presque imperceptibles

à de grandes distances, et cette étude est faite dès le jeune âge par toutes les populations de l'Afrique australe, soit comme pasteurs, soit comme chasseurs.

Je crois assez bien placée ici la narration d'un fait dont j'ai été témoin. Pour eux, ce fait est de la plus grande simplicité; pour nous, c'est tout différent: vous en jugerez. Il s'agit de la vue combinée avec l'attention, basée elle-même sur l'observation.

C'était au temps où j'explorais le Verlooren-Valley; je revenais d'une chasse à la panthère avec Henderick Gous et Buyns le mulâtre; nous longions le lac, à cheval, dans un chemin large et sablonneux. Cinq heures auparavant, 2 ou 3,000 moutons l'avaient suivi aussi : pas un pouce de terrain n'avait échappé à leurs pieds. Buyns, le fameux chasseur de hyènes et de panthères, savait lire les traces que laissent les animaux de toute espèce, et Buyns avait littéralement lu ce que pas un académicien n'aurait su déchiffrer.

« Un de vos moutons s'est égaré, dit-il à Henderick Gous en arrêtant son cheval.—Plaisantez-vous? fit le maître. — Point, reprit le mulâtre; il était derrière, parmi les derniers; ses traces s'écartent à gauche sans rejoindre le gros; les voici, suivons-les. » Nous prîmes ces vestiges pour guide; et à peine avions-nous parcouru 250 pas que nous trouvâmes l'animal égaré. Dans le sable sec et mouvant, chaque pied ne laisse après son passage qu'un creux conique de forme presque égale en tous sens; il fallait donc une bien

grande habitude d'observation pour discerner le pas d'un seul qui traverse entre tous ceux qui avaient suivi la parallèle de la direction de la route.

CHAPITRE VII.

Chasse à Om-Komas. — Position du naturaliste suédois Wahlberg. — Éléphant mort. — Cafres se comportant comme les vautours. — Le Cafre Bob. — Une conversation avec cet homme. — La polygamie, base de la société chez les Cafres. — Séduction qui résulte de la beauté des lieux. — Les sauterelles émigrantes; leurs ravages. Moyens de les détruire.

De retour à Natal, je vis que cette petite excursion n'avait rien rapporté de bien intéressant pour mes collections; le mieux peut-être était le pluvier armé porte-lambeaux, oiseau criard et moqueur, qui tombait victime de ses démonstrations hargneuses; après lui, c'était la grue caronculée, bien rare dans ces parages; la cigogne marabout argala, grande, forte et large, aussi rare que la précédente; des œdicnèmes[1], des barges[2], des sarcelles de Madagascar, des oies d'Egypte, des canards de diverses espèces, des anhingas[3], des cormorans, des hérons blancs.

[1] Pluviers ou vanneaux à grosse tête.

[2] Espèce d'échassiers.

[3] Oiseau plongeur très-long et à très-longue queue.

Nous vîmes aussi de grandes oies armées, à reflet vert bronze, connues sous le nom hollandais de *Bastaard-makouw*[1], mais à de grandes distances; à tel point que je me pris à les croire de longtemps insaisissables.

Cependant il fallait tenter les abords, les environs de Natal, pour voir et recueillir, s'aguerrir aussi peu à peu. Les occasions étaient rares; raison de plus pour ne pas les laisser échapper.

Une d'elles se présenta bientôt, malgré ce que je dis de leur rareté; il fallait simplement s'entendre. La proposition m'en fut faite par un Anglais, Edward Parker, jeune homme d'un aspect entraînant, yeux bleus, cheveux noirs, barbe longue, issu d'une bonne et digne famille de Londres; mais fou, mais dépensier, mais volage, mais tueur de chevaux comme pas un chourineur. Il donnait l'attelage de quatorze bœufs, moi mon wagon, M. Wahlberg sa tente; M. Gregory et d'autres s'étaient concertés pour les chevaux et les provisions de bouche. Aussitôt dit, aussitôt fait; avec E. Parker les choses ne marchaient pas autrement : résolution et exécution. Les affaires tournaient-elles au pire, à d'autres, à d'autres encore, sans jamais songer aux pertes ou désappointements de la veille : le lendemain n'était-il pas toujours là? Singulier jeune homme, va; toi dont le caractère étrange m'étonnait tant, où n'as-tu pas été conduit par lui, par cette inquiétude mercurielle qui t'enlevait le repos? Quelle tête que la

[1] Canard de Moscovie bâtard.

tienne! Comme elle bondissait sous les idées, sous les inspirations! Le monde était trop petit pour toi, les distances toujours trop courtes, la vie trop dénuée d'épisodes. Tu bouillonnais; il te fallait des buffles à combattre, des Cafres à fusiller, la vie pénible et dure, et de là tout d'un coup passer au sein de la mollesse. Pour contraste, il te fallait Graham-Town au beau sang. Tu en désiras, tu en obtins la plus jolie fille! Heureuse d'être à toi, toi malheureux de la posséder sans une vaste fortune. La tienne, ronde et belle, mangée par tes chevaux, est-il vrai qu'il te vint à l'idée de convoiter celle d'autrui, de tenter de te l'approprier? Malheureux, qu'as-tu fait? Toi qui faisais si souvent résonner le mot gentleman, tu t'es perdu, ou plutôt ta tête bouillante t'a entraîné! Ce n'est pas ta volonté; non, car les idées brûlantes et folles dominaient tout chez toi: aussi ne t'en accuserai-je point; aussi en laisserai-je la charge à la forme de ton cerveau, à l'action d'un soleil tropical.

Quoi qu'il advînt ensuite, Parker était alors un gentleman rider[1]; il en avait les allures, le ton, les manières; chacun se laissait séduire, et considérait même comme une sorte de bonne fortune cette espèce d'association improvisée.

Nous partîmes joyeux et pleins d'espoir, traversâmes le camp et la rivière d'*Om-Lasy;* nous prîmes ensuite les dunes et dételâmes sur les bords de l'embouchure de Lofa. Le

[1] Cavalier gentilhomme, un homme comme il faut.

lendemain, le chariot, chargé d'un canot, dut faire un détour, afin de trouver un gué ; nous autres nous traversâmes par 10 pieds d'eau la rivière, sur nos chevaux, à la nage : tentative assez facile, fort heureuse, qui nous conduisit chez des Cafres nombreux, réunis en mouzis ou villages sur quantité de points. Dans l'un d'eux, un chef nous accueillit dignement, en raison de notre qualité d'Anglais ; il nous fit servir du lait caillé, *amas*, en assez grande abondance, présida à notre repas, se drapant gravement d'une comberge anglaise et répétant fréquemment ces paroles, qu'il appuyait du geste et du doigt, le pointant ou le claquant : *Amaglichman ouena moushlé kakoulou. Yasy mena ka amaboune ouena. Amaboune tchinga ! tchinga amaboune ! Tèna tanta kakoulou. Amaglishman abantou mouniama tèna !* « Vous êtes des Anglais, vous autres, c'est « très-bien, du reste il m'est facile de voir que vous n'êtes « pas de ces paysans hollandais ; qu'ils soient maudits, « eux ! Oui, maudits ! Nous aimons beaucoup les Anglais, « nous autres hommes noirs. »

Parker était connu de ces gens-là, qu'il avait une fois visités, en compagnie de Ogle : Ogle, qui jouit d'abord et revendiqua dans la suite ses droits et prérogatives de roi sur les Cafres de Port-Natal jusqu'à la rivière Omzimvobo.

Parker était Anglais ; nous qui l'accompagnions étions pour la plupart nés en Europe, et aux yeux des Cafres d'alors, tout ce qui sortait d'Europe était et ne pouvait être qu'anglais. Du reste, chaque fois qu'un voyageur ne sera pas

soutenu, qu'il aura pour but de pénétrer dans l'intérieur, de s'initier à tout ce qu'offre la contrée ou ses habitants, afin d'y faire participer ses concitoyens, il ne saurait mieux faire, ce me semble, que de profiter de la faveur attachée à telle ou telle nation, dût-il, en dépit de sa manière de voir, s'affubler de morgue ou de flegme.

J'eusse aussi perdu mon temps et mes peines à leur expliquer que j'étais Français. Les paysans hollandais, ignorant mon nom propre ou ne pouvant pas le retenir, à cause de la difficulté de le prononcer exactement en leur langue, trouvaient plus facile d'employer constamment la qualification nationale : c'était toujours le *franscheman*. Nulle méprise ne pouvait avoir lieu durant les trois premières années que je passai seul de Français parmi eux. Les Cafres la prenaient pour mon nom et s'y étaient tout à fait habitués. Quand arriva un autre Français, qui, de temps à autre, fut dénommé comme moi-même, cet arrivant, suivant leurs idées, ne pouvait être que mon frère ; bon gré, mal gré, je dus accepter la parenté. Cependant ce dernier fit connaître son nom propre, qui fut accepté par les indigènes comme indiquant, de même que chez nous, celui du baptême.

C'est à peine si les Cafres qui me connaissaient le mieux pouvaient s'imaginer que les Français fussent d'une tribu différente de celle des Anglais : Européens se ressemblant quant aux goûts, quant aux idées générales ; goûts différents, idées opposées à celles des paysans hollandais sud-

africains : aussi les Cafres, guidés par l'analogie naturelle, rapprochaient-ils dans le même cercle tout ce qui se présentait à eux venant de par delà les mers. C'était une division générale qui n'admettait aucune subdivision, et grand serait aujourd'hui leur étonnement s'il venait à s'établir dans leurs parages une colonie, soit hollandaise, soit française, qui ne frayerait pas d'amitié avec l'établissement anglais de Natal ; car ils se sont imaginé depuis longtemps que les Hollandais sud-africains étaient une tribu démembrée, forcée à la désertion par la misère, honnie de tous les autres blancs, inférieure aux Anglais et ballotée entre les blancs, desquels elle est repoussée, et les noirs, qui ont fait tous leurs efforts pour la renvoyer d'où elle venait.

Leur stupéfaction serait au comble si, lors d'une guerre européenne, un débarquement de troupes était opéré sur ces points, tendant à prêter la main aux Hollandais sud-africains, tant les idées répandues par les missionnaires anglais, tant celles qui ont été communiquées par quelques traficants anglais sont défavorables à ces pauvres émigrés de la colonie du Cap, tant elles sont absurdes à l'égard de l'Angleterre, dépeinte comme la seule nation blanche, dont toutes les autres ne sont que les humbles tributaires !

Que diraient les Cafres et quelle serait leur contenance si une force de 3,000 cavaliers, soutenus par 200 artilleurs, venait à débarquer en temps opportun sur ces côtes,

vierges encore des collisions européennes? La réponse est aisée, d'autant que la solution se trouve dans le passé: politiques comme les plus habiles, les Cafres se sont déjà rangés du côté du plus fort; ce qu'ils ont fait en 1842, ils le feraient encore dans les mêmes circonstances.

Quel parti prendraient les boers, eux qui s'étaient entièrement donnés à la Hollande, eux qui se seraient offerts au pape ou au diable pour ne pas retourner sous les lois anglaises, si le pape eût pu les délivrer du joug, si le diable eût seulement voulu leur faire passer des munitions en abondance? Leur conduite d'avenir est encore plus facile à deviner : les boers feraient ce que fait la boule de neige, et cette avalanche d'hommes qui détruirait tout ce qui ne se joindrait pas à elle, entraînerait d'un coup pour l'Angleterre la perte de la bonne colonie du Cap. Une aide de 3,200 hommes sur ces points, où jamais force européenne égale n'a paru, déterminerait l'impulsion et la soutiendrait jusqu'au bout, car l'entraînement serait général. Il serait impossible à l'Angleterre de fortifier assez ces côtes pour repousser un débarquement, voire même de l'empêcher par la surveillance de bâtiments de guerre. Cette contrée pourrait être envahie avec le succès le plus complet par n'importe quelle puissance européenne qui voudrait le tenter.

Mais c'est trop déroger aux habitudes d'un explorateur pacifique et désireux uniquement de s'instruire; poursuivons notre sujet.

Nous passâmes encore une nuit près de l'embouchure barrée d'une rivière, et le jour suivant, vers dix heures, nous atteignîmes celle de l'*Om-Komas,* rivière de la femelle du buffle, qui est ouverte, et dans laquelle nous comptions tuer quelque hippopotame.

Le canot immédiatement mis à l'eau nous reçut tous, et bientôt nous supportait à dix pas d'une troupe de douze de ces animaux. Chaque tête qui se montrait disparaissait, atteinte par nos balles. Il y avait du sang; nous vîmes à plus d'un respirant un jet rose s'échapper de ses narines. De sept ou huit blessés, pour ainsi dire à bout portant, nous espérions en repêcher au moins trois ou quatre. Mais la chasse a aussi ses déceptions; nous attendîmes plus d'une heure, inspectant la rivière sur des points différents : pas un cadavre ne vint se montrer flottant à la surface. Certes nous pouvions recommencer, attendre encore, rien de plus aisé; mais celui qui se disait chef d'expédition préféra remonter la rivière, chercher un gué et passer sur le côté de l'ouest afin de chasser les buffles.

Pour nous autres tous qui ne connaissions aucunement les localités, il nous était à peu près indifférent de rester en place ou de passer sur l'autre rive; rien ne fut donc plus aisé que l'adoption du plan présenté; nous le suivîmes, les uns par la voie de terre, les autres par la voie du fleuve; et c'est alors que, cherchant à travers les bois et les ravins à couper au court en longeant la rivière, nous fatiguions nos chevaux en pure perte pour les résultats d'une chasse

infructueuse sous tous les rapports. M. Wahlberg, lui, qui la remontait dans notre embarcation, dut s'applaudir d'une marche lente et pénible; c'est lui qui eut les prémices de ce que la terre de Natal pouvait offrir de plus grand. C'était une perspective étonnante pour un Européen, et, en deux mots, la voici d'après la description qu'il m'en fit lui-même.

« Autour de notre frêle embarcation, des hippopotames, au nombre de trente au moins, levaient leurs têtes humides; à droite, sur la rive gauche de l'Om-Komas, quarante buffles venaient se désaltérer. Notre vue se portait des uns aux autres; nous jouissions de l'état paisible de ces animaux, aucunement faits à la vue d'un canot, lorsqu'un bruit assez fort vint nous distraire et attirer notre attention et nos regards sur une partie de la rive droite, distante à peine de 200 pas : c'étaient quatre éléphants qui venaient à l'eau boire et se laver. Notre position suscitait des réflexions transmises aussitôt; il fallait sans tarder adopter un parti, créer un plan d'attaque et le faire comprendre aux autres. Malheureusement, les chuchotements et les émanations parvinrent aux éléphants, qui, sans se consulter aucunement, déguerpirent d'un commun accord.

« Ce départ donnait l'éveil aux buffles; quelques secondes encore, et eux aussi étaient partis confusément, bruyamment, faisant des trouées en rompant tout ce qui s'opposait à leur passage.

« Il ne restait que les hippopotames, sur lesquels nous avions déjà fait plusieurs tentatives inutiles.

« Nous n'eûmes que la vue de tout cela; mais cette vue n'est-ce pas déjà quelque chose de satisfaisant : trois des plus grandes espèces d'animaux que possède l'Afrique réunies dans un rayon aussi étroit? »

M. Wahlberg me reparla souvent dans la suite de cette rencontre, trouvée alors si belle, devant être toujours si rare, suivant nos idées à cette époque; mais depuis, le temps et les circonstances nous ont conduits bien loin l'un et l'autre; lui et moi nous avons assisté à des scènes naturelles dont la vérité sera contestée par tout homme qui les voudra juger avec des idées d'Européen, et le spectacle d'Om-Komas n'avait eu d'autre mérite que celui de la nouveauté.

Après quelques heures de marche, le chariot, fortement enrayé par deux roues, descendit une pente longue et très-inclinée qui conduisait au gué de la rivière. Le passage s'opéra sans accident, et bientôt ensuite nous nous arrêtâmes pour la nuit, non loin du mouzi de Balène, situé sur une élévation qui domine l'Om-Komas[1], belle rivière profondément encaissée.

Nos vivres étant épuisés et le non-succès de notre chasse malheureusement trop réel, nous fûmes conduits à chercher quelque expédient pour nous en procurer. Nous y songions, nous en parlions, lorsqu'arriva Parker, qui se prit

[1] La femelle du buffle.

à décider en maître que nous devions sacrifier à notre appétit l'un des bœufs de l'attelage. L'exécution, reportée au lendemain, fut exactement accomplie; le bœuf fut choisi, tué, et fournit pour quelques jours suffisamment à notre entretien. Il y a de la honte à le dire, pour nous chasseurs, qui recourions à ce moyen, le pire de tous, mais en vérité le seul possible. — Oui, certes, il y a de la honte à narrer un pareil fait; mais un jour viendra que j'aurai à raconter, non des désappointements, mais des succès inespérés. Ces succès sont encore éloignés, sans doute; mais vous, lecteur, je vous le demande, si vous consentez à voyager avec moi, n'est-il pas juste que vous preniez aussi votre part avec moi dans les retards, les ennuis, les fatigues, les dangers, les déceptions qui résultent de semblables entreprises, pour arriver enfin à toutes les jouissances que le chasseur, l'explorateur seul peut comprendre?

La veille, nous avions eu la visite d'un Anglais déserteur de Graham's Town : c'était Robert Joïce, qui, depuis environ sept ans, habitait ces contrées et vivait à la cafre. Il nous fournit quelques indications pour la chasse du buffle et s'étendit longuement sur la mort récente d'un éléphant tué par des Cafres armés de fusils. La distance n'était que de quelques lieues, lui-même en venait directement, parce qu'il lui importait d'en prendre connaissance; mais quelle n'avait pas été sa surprise, lorsque s'attendant à découvrir l'énorme cadavre, un lion fauve se montra qui avait déjà pris possession de la bête.

L'air de bonhomie du narrateur nous garantissait la vérité du récit, et chacun de nous conçut dès-lors la même idée, celle de visiter aussi la carcasse de l'éléphant. Cependant, comme nous n'avions plus à notre disposition assez de chevaux pour que tous à la fois prissions part à cette excursion, Parker me dit seulement : « N'en témoignez pas le désir, vous serez satisfait ; je prends tout sur moi. »

Effectivement, le lendemain nous nous trouvions trois bien montés. Le plan arrêté en apparence était d'aller chasser les buffles dans l'ouest-sud-ouest. C'est vers cette direction que se dirigeaient nos chasseurs à pied, qui avaient eu soin de partir avant nous ; nous avions gardé pour guide un Cafre qui pouvait, par des sentiers connus de lui, nous conduire sûrement à l'éléphant, but réel de notre curiosité. Le sens de la route était opposé ; nous virâmes bientôt bout pour bout et franchîmes 4 lieues.

Mais quelles émanations ! quelle peste, et à quelle distance ne se portaient-elles pas ! Il y avait encore plus d'un kilomètre de nous au colosse étendu, que déjà nous nous serrions le nez. C'est qu'aussi nous étions alors vierges encore de ces tueries qui m'attendaient personnellement deux ans plus tard. C'est que l'odeur de l'animal mort répugne à qui ne l'a pas tué. Tout chasseur heureux se persuade bien vite cette vérité, que je regarde comme tout à fait incontestable.

Nous approchâmes en remontant le vent avec assez de précautions. Le lion pouvait s'y trouver de nouveau ; mais

des voix confuses se firent entendre, et sans aucun doute la place était occupée par des Cafres.

Nous vîmes ce que le pinceau d'un maître devrait s'attacher à reproduire : la cène la plus hideuse, la plus dégoûtante, la plus repoussante qu'il soit possible d'imaginer. Représentez-vous quinze Cafres nus, au corps reluisant de graisse; dix mangeaient accroupis, entourés de fusils, d'assagayes et de boucliers; quatre taillaient avec un art admirable des bifteks de 3 pieds de largeur sur 4 de longueur et 1 pouce d'épaisseur. Ils étaient, ces malheureux, jusqu'à mi-jambe dans un banc de larves, de mouches, pullulant, remuant toutes ensemble, garniture ignoble, infecte, qui suffirait seule à faire sauter le cœur du plus vieux des grognards.

Un seul était au brasier, qu'il attisait souvent, car l'abondance de chair et de graisse l'éteignait. On taillait, on grillait, on mangeait, est-ce croyable? Et l'air, les gaz ammoniaques étaient si piquants que les larmes nous coulaient des yeux.

La place n'était plus tenable pour moi, et Parker me narguait, m'indiquant une superbe grillade à laquelle il me conviait. L'idée d'en goûter sur le lieu même, je l'avais eue spontanément avant notre arrivée; mais, renouvelée en présence de ces tas d'ordures, l'impression fut trop forte; je passai du bord du vent et considérai l'éléphant dépecé : il était grand, immense encore; chaque défense pesait 50 livres.

Il avait dû être superbe. Certes, si je me fusse trouvé là dès le principe, j'eusse tenté tout au moins d'en faire le squelette : pièce étonnante, 12 pieds de haut, qui manque encore à nos principaux muséums. Et qui donc avait réussi à tuer un pareil animal? J'avais hâte de m'en informer. Le Cafre était là, je le fis appeler, et bientôt vint à moi un homme disloqué, rompu, qui pouvait à peine prononcer quelques mots ; le plus chétif de la troupe, pour qui le poids de son *baviaans-bout* [1] devait être une charge incommode.

Si ma mémoire est fidèle, son nom était Bob. Il habitait soit *Lofa* [2], soit *Omzinto* [3] ; toujours est-il que ma surprise ne tarissait pas, comparant d'un côté cet homme faible et brisé, armé d'un fusil mal conditionné, et de l'autre l'animal monstrueux qu'il avait abattu. Je l'inspectai en détail, et je remarquai que sa tête, dans l'horrible état où elle était, présentait des sillons profonds dans divers sens ; son visage était en outre criblé, couvert de cicatrices ; il avait une pommette brisée, la mâchoire inférieure rompue, une paupière inférieure ouverte jusque sur la joue.

L'explication qu'il me donna fut courte, tout aussi brève que l'accident dont il avait été victime.

« Maître, j'étais un enfant, j'accompagnais des hommes

[1] *Gigot* ou *jambon de singe*, surnom du mousquet anglais de pacotille, donné par les Hottentots de la colonie.

[2] Petite rivière de la partie occidentale de Port-Natal qui se décharge dans l'océan Indien, non loin de l'Om-Las.

[3] Rivière à l'ouest de l'Om-Komas.

à la chasse, et je dormais près d'eux, blotti dans un buisson; une hyène me saisit au visage et m'emportait, lorsque les hommes, réveillés par mes cris, se levèrent précipitamment, et la hyène, effrayée, de me laisser tomber pour prendre sa course. Depuis lors, je suis tel que vous me voyez. Je chasse toujours, et je tue tout ce que je puis: la preuve, vous l'avez sous les yeux. »

Je me contentai de le féliciter, car je n'avais rien à lui offrir. Je m'enquis de son maître, qui était Ogle, et de la récompense qui l'attendait pour les dents de l'animal mort.

« Une dent est à lui, me dit-il, l'autre m'appartient; mais lui seul se réserve le droit de m'en payer la valeur, d'ordinaire représentée par une vache. — Es-tu content de ce prix? — Oui, maître; mais j'aimerais mieux deux qu'une seule. — Que fais-tu de ces vaches? Est-ce pour le lait que tu les prises si fort? — Maître, c'est pour le lait, pour les veaux qu'elles donnent; et puis, quand le nombre suffit, je m'en sers pour acheter une ou plusieurs femmes. — Des femmes ou des filles? — Moi je n'achète pas de femmes déjà femmes, mais des filles dont je fais mes femmes. — Tu en as donc déjà plusieurs? » En faisant ces réflexions, je considérais l'état chétif de mon homme. « J'en ai quatre, maître, et j'en voudrais quelques-unes encore. — Pourquoi donc n'en as-tu pas assez? — Maître, considérez, est-il possible d'avoir trop de femmes? Nous autres hommes noirs, plus nous en possédons, plus nous sommes grands. — Pourquoi grands? C'est

donc le nombre des femmes qui vous distingue. — Non-seulement celui des femmes, maître, mais encore celui des vaches. — Pourquoi donc ainsi? — Ah! maître, vous le savez sans doute comme moi; il n'y a que deux choses parfaitement bonnes pour nous, les vaches et les femmes. — Tu m'étonnes. Pourquoi ce rapprochement? — Maître, avec les premières nous achetons [1] les secondes, qui nous rendent mille services et nous procurent une aisance que nous ne saurions trouver sans elles. — Et puis, est-ce là tout? — Non, pas encore; mais vous savez, du reste, que nos femmes nous donnent des filles, qui sont acquises à leur tour comme l'ont été leurs mères. »

Cette courte conversation me mit tout de suite au fait du mode de société chez les Cafres. Les troupeaux leur tiennent lieu de sommes d'argent; les femmes sont un capital d'un grand rapport, et prennent la place de ces mille superfluités que les peuples vieux de civilisation seuls estiment. Prêcher aux Cafres la monogamie équivaut à prêcher parmi nous l'égalité des fortunes.

Ce système d'égalité sera-t-il jamais admissible et praticable chez nous? Chacun peut résoudre la question.

C'est pour cela que je me hasarde à dire que, malgré les efforts du gouvernement anglais, nulle religion européenne ne peut être acceptée par les Cafres, ou bien il faudrait les décimer, les transplanter, et encore le succès est

[1] Le mot cafre *tinga* n'est pas bien rendu par le mot *acheter*, mais infiniment mieux par celui d'*échanger*.

plus que douteux, si l'on considère l'état des populations malaises qui n'a jamais changé, quoiqu'elles habitent depuis si longtemps le cap de Bonne-Espérance. La polygamie présente trop d'avantages aux peuples qui la pratiquent, et de tous, les Cafres sont ceux qui la comprennent le mieux.

Longtemps j'ai eu toute facilité d'observer et d'étudier leurs mœurs d'intérieur, et jamais je n'ai trouvé un seul Cafre se plaindre de ses femmes; pas une femme non plus n'était mécontente du chef de la communauté.

J'avais cru que la jalousie devait parfois avoir son action sur leur cœur; c'était une complète erreur. Cette terrible passion est inconnue en Cafrerie, et bien loin d'y songer, chaque première femme d'un Cafre doublera son travail, autant que ses forces le lui permettront, afin de rendre son mari assez riche pour en acquérir une seconde. Une fois acquise, cette seconde est unie à la première par des liens qui ne trouvent pas d'expressions dans notre langue. Ces femmes sont infiniment plus intimes que deux sœurs. Entre sœurs la rivalité éclate encore quelquefois, même la jalousie; mais entre de telles épouses, jamais. L'union pour elles décide de la richesse de la communauté. Aussi les enfants de l'une sont-ils ceux de l'autre; aussi ne pus-je jamais savoir d'un de mes Cafres quelle était sa mère naturelle.

Son père avait cinq femmes; lui, pour me répondre, me les montrait toutes, disant: « Voici mes cinq mères, » et

chacune à tour de rôle embrassait le grand jeune homme avec une effusion tellement égale, qu'en observant cette démonstration d'amour maternel, j'allais presque me laisser aller au doute.

On aura déjà remarqué que plus les membres d'une communauté sont nombreux, plus il revient d'aisance à cette même communauté. En effet, le travail de chaque femme fournissant un excédant, plus il y aura de femmes, plus la somme des excédants sera forte. Chaque communauté n'a jamais qu'un grand consommateur : c'est l'homme, le chef.

Il est encore bien d'autres raisons pour lesquelles les Cafres ne sont aucunement disposés à abandonner la polygamie. Je me permettrai d'en citer ici une hygiénique.

Dès qu'une femme est mère, aussi longtemps que dure l'allaitement, que son enfant réclame d'elle les soins que la nature impose à la femme comme un devoir sacré, durant cette longue période le mari reste oublié de l'épouse, qui ne lui garde pas moins une tendre affection. Il est chef, il a des droits ou plutôt il en a eu, car c'est en vain qu'il solliciterait la moindre faveur.

Une seule femme ne suffit donc pas, et j'ai vu bien des exemples de ce genre, où 10 ou 15 étaient un chiffre trop faible encore. J'ai connu Masjlébé, capitaine de Panda, habitant la partie nord d'Om-Schlatousse; il avait 60 femmes, et chacune d'elles avait de lui un ou plusieurs

enfants. Le brave, le vaillant Tonglas, du nord du Touguela [1], était aussi dans les mêmes termes.

Je ne citerai point Panda, qui me permit la vue d'un groupe de 80 de ses femmes. Il en possédait à mon départ près de 400, et je ne serais aucunement étonné d'apprendre un jour, s'il reste au pouvoir, que chacune d'elles soit devenue mère; car il comptait déjà un très-grand nombre d'héritiers.

Le soleil est chaud dans ces contrées; les hommes y naissent solides et bien constitués; l'éducation est purement physique; les excès y sont inconnus; adulte, un jeune homme cherche femme. La stérilité est tellement rare que je n'y ai vu qu'un seul cas, encore était-ce chez les Makatisses, près de Vaal-Rivier [2], où les populations sont sales, misérables, mal tournées, inférieures en tout point à celles du littoral.

Toutefois, il serait absurde de penser que je songe à la possibilité de la polygamie chez nous, où autant d'obstacles s'y opposeraient qu'à son anéantissement chez les Cafres. Autres climats, autres nécessités; de là des mœurs différentes. Mais, sous un aspect général, fondant ensemble toutes les vues, considérant toutes les latitudes, les climats, les besoins des populations, le grand nombre de peuples polygames, on peut voir que cet état domine, qu'il est le plus proche de la condition naturelle.

[1] Fisher-River.

[2] Rivière jaune, qui se décharge dans la Grande-Rivière, Groote-Rivier.

Sondez la nature elle-même, cette grande institutrice, et vous reconnaîtrez avec moi que la monogamie résulte purement des calculs de la civilisation ; cependant, considérez aussi les effets de ce système, et vous serez forcé d'avouer que là où elle existe, les masses ont dégénéré à tel point que les formes ne sont plus celles que voulait primitivement la nature.

Chez les Cafres, pas un seul individu dont la colonne vertébrale soit courbée, pas de jambes torses ou courtes, aucune difformité de naissance, pas un monstre[1]. Au contraire, voyez chez nous. Je ne prendrai pas pour type la ville d'Arras, d'où j'écris ces lignes ; je manquerais de générosité, le terrain me serait ici trop avantageux ; mais choisissez vous-même telle ville de la vieille Europe qu'il vous plaira ; visitez-la vous-même et décidez si j'ai tort.

Ces réflexions, quelque simples qu'elles soient, je crois utile de les avoir faites ; peut-être entraîneront-elles quelqu'un à mon avis, que l'abstinence des hommes cafres durant l'allaitement détermine cette heureuse condition de l'enfant qui vient de naître.

Je ne tardai pas à quitter le Cafre Bob. Mes compagnons et moi, de retour à notre campement, nous étions tous dans la même situation, c'est-à-dire que l'infection nous avait enlevé l'appétit.

Le jour suivant, pour tomber d'accord avec les vues de

[1] On a l'impudence de dire qu'ils le feraient disparaître ; c'est une calomnie qu'ils sont loin de soupçonner.

Parker, que dominait le caractère le plus changeant, nous laissâmes derrière nous Om-Komas et nous allâmes nous poster près de la petite rivière d'Om-Schlango[1], où la pluie nous retint sans nous permettre de chasser quelques petites gazelles à cou étroit et fort allongé, connues des Hollandais sous le nom d'orbitje ou orby : c'est le *Redunca scoparia* des naturalistes. Seulement, deux jours après, lorsque le temps fut remis, l'une d'elles fut, à la pointe du jour, tuée par Piet; une seule balle, qui l'avait atteinte à plus de 150 pas, lui avait traversé le fémur, l'abdomen et l'humérus, de telle sorte que la peau préparée présenta six trous; malgré cela les chiens eurent encore de la peine à s'en emparer.

D'Om-Schlango nous allâmes nous établir à *Om-Zinnto*, où, dégoûtés d'une chasse sans avantages, nous résolûmes de retourner à la baie. Personne ne fit d'opposition; il était trop naturel de ne pas en faire : nos provisions étaient épuisées.

Cependant, je ne quitterai pas ces lieux sans signaler un point que je découvris entre *Om-Schlango* et *Om-Zinnto*. C'était un mamelon de 500 pas, cerné aux trois quarts par un ravin profond et pierreux où je trouvai, recueillie dans des roches creuses, l'eau la plus pure; au delà s'étendaient verdoyantes de riches prairies; plus loin, des dunes de sable, recouvertes aussi de ces plantes bienfaisantes, de ces buissons enlacés et protecteurs qui interdisent aux

[1] Rivière des roseaux.

vents les déplacements et les ravages qu'ils font en chassant les sables devant eux; à droite et à gauche, des bois isolés de mimosas; dans les vallées, des bananiers sauvages; çà et là le sol offrait encore des pierres, du sable, du gravier, des terres argileuses ou des marais : tout était là, et le silence régnait sur tout, et de toutes parts on voyait les sites les plus pittoresques, abruptes ou gracieux, nus ou recouverts. L'ensemble réclamait un maître, et pendant quelques instants je me pris à songer que ce maître ce devait être moi. La France était si loin derrière moi! L'horizon vaste et pur me montrait la mer se joignant au ciel. — L'immensité, comme premier obstacle au retour; la tranquillité promise qui siégeait là comme une reine, et l'impossibilité de ne pas savoir réaliser des vœux aussi simples!

J'étais résolu; j'allais y vivre de la vie que je comprends; j'étais heureux. Mon pays sacrifié, la vie de famille, celle du monde, l'ensemble n'était rien; je ne songeais plus à mes amis, ces vieux amis du cœur que j'aime tant. J'hésitais déjà, lorsqu'une réflexion rapide et perçante comme la flèche m'atteignit : *Malheureux, es-tu donc assez fou pour songer à mener dans ces solitudes la vie anormale? Tu es seul!* — Un individu, seul de son sexe, ne rencontre partout que le néant. — Je compris cette vérité et je dis adieu à ces domaines incontestés, qu'une simple demande pouvait faire tomber dans mon lot, car alors on pouvait espérer posséder ce que l'on avait jugé convenable de l'être.

Pauvres terres dont je trouvais si belles les anfractuo-

sités, les accidents hardis que vous posiez devant moi comme obstacles, vos buissons épineux qui entravaient ma marche, auxquels restèrent des lambeaux de mes vêtements et souvent de ma chair, ont eu pour moi l'attrait d'une chiquenaude de vierge.—Partout de capricieuses difficultés ! Plus d'une fois je restai haletant, indécis.— Les forces me manquaient, mais le courage était là; je gravissais, je traversais encore, et alors que j'apercevais le but, perte de temps, fatigues, blessures et dangers, je ne voyais plus rien et l'atteignais sans peine.

Mais je vous plains; d'autres pieds que le mien vous fouleront, si cela n'est déjà; le pic, la bêche et la hache, ces premiers instruments de la civilisation, vous enlèveront vos plus beaux ornements. Commode, sans doute, mais triste est la contrée que traversent, pareilles à de longs serpents, ces routes par lesquelles sont colportés tous les vices. Une contrée où s'étend la civilisation européenne est immédiatement souillée : c'est un viol de la nature. Voyez-la le lendemain et prononcez : n'a-t-elle pas perdu son type, son cachet propre, qui la distinguait tant, qui provoquait l'admiration de l'observateur européen, comparant sans passion les œuvres du Créateur?

Mais ce n'est point tout encore : défrichées par l'homme, elles acquièrent à ses yeux plus de valeur et de prix; leur possession est enviée : de là les combats, les massacres. Le laboureur y perd la vie; son cadavre, son sang, rendent à ces mêmes terres ce qu'il avait reçu d'elles. Le conquérant

lui-même n'est-il pas dépossédé par d'autres, qui fondent un empire plus solide? Le temps passe sur toutes ces scènes de carnage, nivelant tout, sauf les pierres aux côtés angulaires, dont chacune peut être considérée comme pierre de tombeau.

Que de tristes souvenirs attestés par les pierres qui résistent! Combien pourrait-on faire de pas dans un pays civilisé sans rencontrer sur elles des témoignages irrécusables de la férocité de l'homme? Chaque espace que vous parcourez, chaque lieu où vous vous arrêtez, celui-là même où la joie vous domine, où le plaisir vous transporte, où la volupté vous endort délicieusement, chacun de ces points a vu la mort violente d'un homme. Aujourd'hui vous y trouvez pour vous-même ce délire idéal qui vous fait oublier les misères de la vie terrestre; autrefois, c'était tout autre chose : la fureur de l'homme, accablé par le nombre, les grincements de dents, puis le râle de mort; et vous restez à cette même place, et vous êtes assez hardi pour y saisir les jouissances frivoles et fugitives de la vie! Réfléchissez seulement au passé; identifiez-vous aux scènes déroulées sur ce même sol, et dites-moi si votre pied ne se soulève pas tremblant d'effroi au contact d'une terre souillée de sang! Ne me pardonnerez-vous pas de tant aimer les contrées vierges?

Telles sont malheureusement toutes celles qu'envient les Européens. A Dieu ne plaise que je souhaite l'établissement de la civilisation dans ces contrées! Les habitants en

étaient plus heureux avant l'arrivée des blancs, et Djacka, avec toute sa cruauté, était peut-être un fléau beaucoup moindre.

Dans le trajet de notre retour d'*Om-Zinnto*, nous croisâmes l'*Om-Komas*, où nous vîmes pour la première fois de ces innombrables troupes volantes de sauterelles, qui s'abattaient indistinctement sur les pâturages verts et sur les arbres de toute espèce, dont l'aspect se trouvait changé par leur présence. Ils paraissaient plus touffus que d'ordinaire, et leur feuillage n'offrait plus de la verdure aux tons mats, mais bien ces riches reflets de l'argent et de la nacre, fusion d'argenture et de pourpre. C'était pour un observateur tout admirable d'effet quant aux couleurs, assommant par le bruit de ces milliards d'ailes en réseau vernissé battant l'air. Approchions-nous, ces insectes destructeurs se levaient en flocons immenses, laissant voir après eux le squelette dégarni des arbres abandonnés, et partout c'étaient de nouveaux bancs entravant les rayons du soleil, bruyants à tel point que, durant plus d'une demi-lieue, nous ne pûmes échanger librement nos paroles.

Ces hordes innombrables doivent enfin céder à une brise forte, qui les entraîne et les éparpille exténuées sur des contrées déjà ravagées par elles ou dont les herbes sont mûres. En plus grande multitude, dès le principe, que les pointes d'herbe de toute une vaste contrée, elles ne tardent pas à tomber sur le sol, où, faute d'aliments, inca-

pables de reprendre leur vol, le soleil les tue, les dessèche et les cuit. Dans cet état, les moutons, les bœufs et les chevaux du pays en font leur pâture. Mais le nombre en est tel que l'air se charge de gaz délétères, qui souvent donnent naissance à des maladies pestilentielles; c'est pourquoi l'on a soin, dans toute la Cafrerie, de brûler au moins une fois chaque année les herbes sèches qui couvrent le pays. Cet incendie général détruit une quantité immense d'œufs et de larves de ces insectes, qui dévasteraient en quelques minutes les plus belles récoltes, si les populations négligeaient de recourir à ce moyen si simple.

Je tiens aussi d'un paysan hollandais la connaissance d'un autre moyen usité par les colons lors de la découverte d'une localité où sont écloses par milliards les sauterelles encore reléguées à l'état d'insecte imparfait. Leurs ailes ne sont que croissantes; leurs pattes ne sont pas assez solidifiées; elles se remuent en sautant médiocrement : 2, 3 ou 400 pas en carré sont littéralement couverts. Alors, rien de plus facile : un troupeau de 500 à 1,000 moutons y est conduit. Ces animaux, s'ils ont faim, si l'heure du pâturage n'est point passée, cherchent à saisir les insectes maladroits, et dans la manœuvre de pression, dans le mouvement inculqué à la troupe, les pieds font leur office et broient la majeure partie. Le passage effectué, vient le tour des milans, des corbeaux, qui se repaissent à terre d'une proie facile à saisir.

Lorsqu'il arrive qu'un banc de sauterelles, de plusieurs

milles de longueur, a pris sa direction pour passer sur les jardins cafres, tous les individus, quel que soit leur âge, quittent le mouzi afin de protéger la récolte; hommes, femmes, enfants poussent les cris les plus discordants; armés de tongas[1] ou de bâtons longs, ils frappent l'air et quelquefois les tiges, pour empêcher la descente ou provoquer le départ des insectes dévastateurs. Malgré le bruit, le passage occasionne toujours des dégâts, mais tout n'est pas rongé.

Ce moyen est toujours pratiqué lors du danger; il a certainement de bons effets, mais il exige trop de monde pour être mis en usage avec succès par les colons qui n'ont avec eux que leur propre famille.

Toutefois, s'il est possible de préserver en partie les récoltes de vastes jardins, il ne l'est pas de défendre les pâturages si nécessaires aux Sud-Africains, possesseurs de nombreux troupeaux; et quand un pays entier vient d'être ainsi dévasté, il n'est d'autre parti à prendre que de chercher à 20 ou 30 lieues plus loin les endroits épargnés.

C'est principalement à cause de la destruction totale des herbes que les sauterelles sont redoutées par ces peuples, généralement pasteurs, et ce qui est pour les colons et pour les Cafres un sujet de crainte devient pour le Boschjesman un sujet de joie. En effet, pour cet homme qui ne possède rien, l'apparition des sauterelles est une bonne fortune; il les saisit, les entasse dans des sacs de peau sans

[1] Petite massue terminée par une boule.

couture pour s'en servir aux jours de chasse malheureuse.

J'ai vu quelquefois des enfants cafres tourner au feu des baguettes de bois dont l'extrémité était garnie de plusieurs douzaines de sauterelles enfilées; la cuisson s'effectuait rapidement. Les ailes et la tête étaient jetées, le reste servait d'aliments. Curieux de savoir jusqu'à quel point certains peuples ont raison d'en faire leurs délices, je me pris à en goûter comme faisaient ces enfants, sans le moindre assaisonnement; je ne les trouvai ni bonnes ni mauvaises. Le mets était assez dénué de goût, mais aussi sans fadeur; ce n'était pas appétissant et non plus insipide. Je me rappelais nos mangeurs de limaçons, dont le goût est si contesté, et je songeais que nous aurions tout aussi bien en France de grands amateurs de sauterelles, s'il arrivait à ces insectes de quitter l'Afrique pour nos climats.

Ces nuées de sauterelles furent à peu près la seule chose intéressante observée durant cette excursion de quatorze jours. Quelques gazelles seulement avaient été tuées, quelques outardes, des perdrix, des canards, des oies d'Egypte, des cigognes violettes, connues des naturalistes sous le nom de *Ciconia umbellata;* j'avais recueilli également une centaine de plantes desséchées. Tels furent les faibles résultats de mon excursion; c'était du temps assez mal employé.

M. Wahlberg obtint, lui, vers l'embouchure d'une petite rivière, un énorme boa-python que j'enviais fort à cette époque; dans la suite, je m'en procurai un bon nom-

bre à la baie même de Natal, où ils n'étaient pas très-rares.

Je repris mes travaux habituels avec plus d'ardeur, afin de combler le vide d'une promenade sans rapport; mais diverses circonstances qui survinrent occupèrent longtemps l'esprit et les bras de tous les habitants de Natal. L'isolement m'était impossible; je fis comme tout le monde, en prenant ma part d'intérêt à ce qui touchait au sort de ce pays.

CHAPITRE VIII.

Panda se réfugie sur le territoire des boers et sollicite leur coopération contre Dingaan. — Causes de sa fuite. — Commission qui lui est adressée pour sonder ses intentions; j'en fais partie. — Notre arrivée à Om-Tougate. — Une visite à ce prince. — Comment il nous reçoit. — Un coup d'œil sur son intérieur. — Portrait de ce roi. — Échange d'un traité d'alliance réciproque. — Épisode sanglant. — Danse de guerre. — Un accident. — Retour à Natal.

Ce fut le 20 septembre 1839 que nous entendîmes parler pour la première fois de Panda, homme de distinction chez les Amazoulous. Demi-frère de Dingaan, qui régnait alors, et propre frère de Djacka, que Dingaan avait assassiné pour arriver au pouvoir, Panda avait, disaient les Cafres, des droits incontestables à la royauté. Mais, bien que menant une vie molle, au milieu de ses nombreuses

épouses, sans chercher à ourdir de trames pour renverser le prince régnant, Panda ne laissait pas que d'inspirer de l'ombrage à Dingaan.

Le despote avait exprimé devant ses principaux conseillers, d'ordinaire conseillers de mort, le désir de se défaire de Panda, qu'il trouvait nul comme guerrier, vu, disait-il, que son cœur était pareil à celui d'une femme; et comme tout transpire, même à la cour du chef cafre, ces bruits donnèrent l'éveil à Panda, qui se tint sur ses gardes.

Il habitait alors, en vivant comme un prince, les bords de la rivière Om-Matagoulou, peu distante, dans le nord, de Touguela. Dingaan lui fit signifier l'ordre de réunir toutes les populations situées entre le Touguela et l'Om-Schlatousse, et de venir avec elles se fixer dans la partie nord d'Omphilos-Om-Schlopu.

Panda prit aussitôt conseil des anciens et des guerriers les plus distingués. Ils virent unanimement dans cet ordre une ruse de Dingaan, qui tendait à acculer, à enfermer les partisans de Panda, de la vie duquel il pourrait disposer ensuite. Presque tous, malgré la terreur du nom de Dingaan, conseillèrent à Panda de ne pas obtempérer à cet ordre. Certain alors de la fidélité des siens, Panda prescrivit les préparatifs de départ sans s'inquiéter de la seconde sommation, et suivi de 17,000 individus de tout âge et de tout sexe, il mit derrière lui le Touguela, limite de la contrée des Amazoulous, au sud, et de celle de Natal, au nord.

C'est là qu'il fit la rencontre de Hans Delange, venu dans le but de chasser des hippopotames, et lui remit une troupe de 130 bœufs et vaches pour compte des blancs, desquels, disait-il, provenaient ces animaux. En outre, Panda, qui avait moins à redouter les blancs que les forces de Dingaan, vint à 10 lieues de la baie de Natal se fixer au sud et proche la petite rivière d'Om-Tougate.

Cependant chez les blancs était grande la rumeur qu'excitait la crainte d'un pareil voisinage; on ne pouvait croire que ce fût un transfuge. Cette démarche solennelle n'était à leurs yeux qu'un vaste piége autorisant l'entrée de l'armée de Dingaan sur leur territoire, Dingaan leur ennemi juré, qui refusait le paiement de la dette reconnue, et dont les fourbes intentions avaient été si bien dévoilées; on se défiait de Panda comme de Dingaan lui-même.

Encore un pas, et l'opinion des femmes allait prévaloir; car les Africaines hollandaises ont voix au chapitre; ce sont elles qui font faire ce que font leurs maris. On allait tomber à l'improviste sur ces réfugiés, en faire une boucherie pour contraindre le reste à retourner d'où ils venaient: pauvres diables qui allaient trouver la mort devant eux, pendant qu'elle était derrière eux! car, chez les Amazoulous, point de quartier pour un déserteur; et telle est la singulière et cruelle politique du despote, que pas un des 17,000 réfugiés n'aurait été épargné, s'il lui avait été donné de les tenir cernés par ses hommes de guerre.

Une réflexion triste à présenter, c'est que les habitants blancs de Natal songeaient alors moins à se préserver de tout danger qu'à obtenir pour eux-mêmes les 25,000 bêtes à cornes que Panda, désertant, avait emmenées avec lui. C'était pour la possession de ces bêtes que l'on se fatiguait l'esprit à trouver une raison plausible de fusiller des hommes.

Je fis comme les autres; je donnai hautement mon opinion, qui ne fut pas applaudie. J'étais intimement convaincu que Panda avait été contraint par l'imminence du danger, et je voulais persuader les autres, qui feignaient seulement de ne pas l'être.

Cependant, lorsque les blancs vinrent à songer à leur propre faiblesse numérique pour exécuter la boucherie projetée; lorsque l'on reconnut que l'on ne pourrait se charger d'assez de balles pour tuer tout ce monde, quand même la résistance serait entièrement nulle, on se vit forcé d'adopter d'autres mesures. On finit par tomber d'accord pour l'envoi d'une commission spéciale : c'était l'avis de M. Roos Landroost de Conguela; c'était le mien; c'était celui de tout homme ayant horreur du sang versé.

Mais il fallait trouver du monde pour composer cette mission, qui, certes, n'était pas sans danger, et le souvenir du massacre récent de Retief écartait les amateurs. Pas de volontaires, et aucune possibilité de contraindre à en faire partie les hommes qui auraient convenu le plus.

Ils étaient un obstacle à la chose et entravaient les mesures arrêtées. Enfin M. Roos, vieillard ferme et décidé; M. Breda, qui ne l'était pas moins, et quelques autres personnes auxquelles je m'adjoignis, donnèrent l'exemple du dévouement. Cette détermination énergique et un défi sardonique lancé aux indécis, nous les rallièrent aussitôt.

Le noyau se trouvait formé et tendait à s'accroître encore. Nous fixâmes le jour du départ et le fîmes connaître à Panda.

Cette décision fut vite connue des Anglais du rivage, et M. le capitaine Jarvis chercha par tous les moyens à dissuader les fermiers d'une démarche qui pouvait entraîner après elle des résultats analogues à ceux de la députation de Pieter Retief. Ce sentiment était humain; mais, s'il faut le dire, le but de cette intervention était d'empêcher une alliance entre les fermiers et Panda, de laquelle devait résulter la chute de Dingaan, qui s'était laissé aller à écouter les ouvertures d'agents britanniques. Il était avec eux en bons rapports, et son renversement devait nécessiter d'autres tentatives qui pourraient ne pas être aussi facilement couronnées de succès. La résolution fut maintenue, et l'aube du 21 octobre 1839 nous vit partir avec 13 wagons et 28 hommes en équipement de chasse. Ce n'était pas une force suffisante pour résister en cas d'attaque; mais, comme nous allions nous mêler aux gens de Panda, le nombre importait peu; nous étions à sa disposition.

Nous traversâmes l'Om-Guinée, et fûmes dételer pour la nuit sur les bords d'*Om-Schlango*, rivière des roseaux, de l'autre côté de laquelle je trouvai du minerai de fer en gravissant des pentes dans un but différent.

Le lendemain nous poursuivîmes notre route, et vers trois heures après-midi nous dominions une vaste étendue de contrées riches des plus verts pâturages, variées de collines nues ou recouvertes de grands bois, sillonnées par différentes rivières, bornées au loin par des montagnes bleues, comme toutes les montagnes que présente l'horizon ; sous nos pas à droite, devant et à gauche, paissaient groupées et éparses à la file d'immenses troupes de bœufs et de vaches : c'étaient les troupeaux de Panda, ou plutôt ceux dont il avait privé Dingaan lors de son départ ; il y en avait partout, jamais je n'en avais tant vu. L'admiration naissait du nombre, de l'état de santé qui les faisait reluire, et, ma foi, chacun de nous pensait que Panda avait eu là une excellente idée, tout en sauvant sa vie, d'avoir lésé le tyran dans ce qu'il avait de plus cher.

Bientôt nous découvrîmes sur un point parfaitement choisi le mouzi improvisé qui devait servir de résidence au chef. Une grande quantité d'hommes y affluaient de toutes parts. Nous choisîmes cet instant pour installer à l'arrière du chariot principal le pavillon de la jeune république, à peu près dans le style d'un pavillon de couronnement. Salué par une décharge générale de nos armes, il le fut derechef comme par écho. Une rumeur ré-

sonnante et grave d'approbation parvint à nos oreilles : c'était la voix du peuple noir qui fourmillait plus bas, de ce peuple qui comptait sur nous.

Nous ne tardâmes pas à longer de longues files de huttes formant une large enceinte. Les guerriers, les femmes, les enfants accouraient tous pour nous voir ; beaucoup d'entre eux n'avaient jamais approché des blancs. La curiosité était portée à tel point, les masses qui se resserraient autour de nous étaient si compactes que la marche nous devenait impossible. Les longs fouets firent leur office au-dessus de leurs têtes, ce qui n'excitait pas à un médiocre degré leur étonnement.

Mais comme ils virent tout de suite que personne n'était atteint de ces coups, ils continuaient à se grouper de manière à gêner nos bœufs. Vinrent alors quelques capitaines cafres, espèces de hérauts d'armes ou d'agents de police, lesquels, armés de tongas, frappaient ceux qui ne se déplaçaient pas assez vite ; les coups pleuvaient, mais la durée de cette grêle fut courte. La place nettoyée, nous allâmes à 100 pas au-delà, où nous larguâmes [1] nos attelages.

Notre premier soin fut de rendre nos devoirs à Panda, qui, suivant l'étiquette cafre, malgré le grand désir qu'il avait de nous voir arriver, n'avait pas quitté sa hutte pour nous recevoir.

[1] Expression employée par les colons du Cap, et qui signifie détacher, laisser aller.

Elle était située, suivant l'usage, dans une enceinte particulière, à l'extrémité supérieure de la grande clôture ovale. Près d'elle et dans le même rayon étaient les demeures de ses femmes, ses mères, ses filles, tous individus du sexe qui appartenaient à sa famille.

Nous y entrâmes en marchant à quatre, lui touchant la main de la façon la plus cordiale, à laquelle il répondait avec frémissement. Puis, accroupis ou assis sur nos talons, toujours suivant la coutume cafre, nous parlâmes du but qui nous amenait, et Panda nous témoignait la grande satisfaction qu'il éprouvait de notre venue.

Moi, plus curieux d'observer l'intérieur de son habitation, après l'avoir bien observé lui-même, lui dont l'œil, vrai diamant noir, avait surpris mon attention, je fus étonné de n'y rencontrer que la plus stricte simplicité, à part le poli net, brillant et miroitant de l'argile battue du sol, dans laquelle se réflétaient les objets comme dans un horizon artificiel.

Entassés dans une position gênante et la chaleur nous forçant de déguerpir, nous lui proposâmes de venir prendre connaissance des présents que nous avions à lui offrir à titre de gage d'amitié.

Panda se leva, et gravement, lentement, d'une façon toute princière, il nous suivit, accompagné d'un groupe de favoris. Un peuple nombreux fit la haie, envoyant sur son passage des acclamations diverses dans lesquelles il témoignait, soit sa satisfaction accompagnée de félicita-

tions, soit ses besoins que suivaient les demandes. Parmi ces mots, je distinguai plusieurs fois *ignama, ignama*, qui veut dire *viande*. Le peuple n'était pas suffisamment repu, quoique ce même jour seize bœufs eussent été livrés à la consommation. Cependant, le plus grand respect dont un homme puisse être l'objet lui fut témoigné, et je doute qu'un prince, qu'un empereur européen en recueille autant.

La cérémonie des présents eut lieu sans plus tarder. Panda parut très-content des manteaux improvisés en mousseline de laine et d'un poignard de marine que j'eus l'honneur de lui faire accepter : seulement il regrettait que ce poignard recourbé ne fût pas tranchant des deux bords.

Bref, il lui restait à nous remercier personnellement. Un héraut vint recueillir ses ordres, et deux bœufs, admirablement gras, furent immédiatement amenés et tués pour nos besoins et ceux de nos gens.

«Pour vingt-huit hommes, dis-je à mon voisin, c'est, ce me semble, une exorbitante profusion, un souper monstre tout au moins.

—Taisez-vous, fit l'autre, de peur de voir changer un admirable usage en vigueur chez les Amazoulous. Savez-vous que ce n'est pas trop. Voyagez chez eux, dans leur pays, demandez à passer la nuit chez un grand capitaine, et chaque soir une génisse vous sera offerte pour souper. Ou cet homme qui commande n'est pas un grand

capitaine, ou s'il lui est matériellement impossible de satisfaire à de telles exigences, il viendra d'une façon très-polie vous témoigner ses regrets et vous assurer de ses bonnes intentions. »

Je doutais alors : cette hospitalité distinguée me paraissait une fable ; mon paysan me faisait l'effet d'un effronté vantard ; mais je dirai à sa louange que rien n'est plus exact, et que chassant chez les Amazoulous, j'eus plus d'une fois lieu d'éprouver les heureux effets de ce système patriarcal. Un refus dans cette circonstance eût même été regardé comme un affront. Inutile de dire qu'en retour de ces attentions délicates, il est bien d'adresser à son auteur quelque objet à sa convenance, soit colliers de verroterie, soit couvertures de laine, dont ils font grand cas : je n'y manquai jamais, bien que l'étiquette cafre ne me commandât point de renvoyer quoi que ce fût.

Et ces hommes sont nus, et ces hommes barbares, relativement à des Romains, sont ceux que nous traitons de sauvages ! chez qui nous avons, soit la simplicité, soit la cruauté d'envoyer des agens de civilisation ! Que de réflexions à faire sur un pareil chapitre !

La nuit se passa paisiblement ; mais quelques-uns d'entre nous, dominés par la crainte, ne fermèrent pas l'œil. Couchés sur leurs armes, la bride passée au bras, une fausse alerte eût suffi pour les faire disparaître. Si nous n'avions eu à agir très-sérieusement, cette plaisanterie leur eût été certainement jouée.

Au jour nous nous trouvâmes tous sur pied ; car chez les Cafres les affaires se traitent de bonne heure, et d'ordinaire à jeun. Nous allions requérir Panda de venir à nous lorsque nous trouvâmes plus gracieux d'assister nous-mêmes à son lever. Je précédais les autres visiteurs d'une vingtaine de pas, et lorsque je me présentai à la clôture, l'*om-douna* de garde [1], qui n'avait pas reçu d'ordre pour nous, me laissa passer. J'arrive, je me mets à plat, me soutenant sur les mains; je donne de la tête dans la basse ouverture, jè pénètre dans l'intérieur de la hutte, et je m'accroupis comme la veille. Il y faisait noir pour un entrant; mais de ma place je ne tardai pas à voir, et le groupe le plus pittoresque m'apparut. Je me frottai les yeux pour m'assurer si ce n'était pas une vision : c'était bien une réalité.

Sur des nattes étendues à terre reposaient dix jeunes filles, aux formes nues, aux contours fermes et veloutés ; six au moins enlaçaient leurs membres à ceux du chef ; l'une de son corps soutenait sa tête, oreiller vivant dont la respiration provoquait le sommeil aux rêves d'opium; l'autre supportait son bras droit ; une troisième saisissait encore la main gauche et reposait la tempe sur la large poitrine du frère de Djacka ; une autre maintenait la jambe droite, et une dernière enfin était couchée en travers de la gauche.

Tout dormait, j'étais seul éveillé; j'allais rester pour

[1] Chef de mouzi, titre équivalent à celui d'officier.

contempler, afin de vous narrer à vous, lecteur, ces attrayants tableaux semi-obscurs de la nuit d'un chef des Amazoulous, lorsque se présentèrent à l'entrée de la tente mes compagnons les fermiers, qui demandaient audience. Je sortis pour leur répondre que Panda dormait encore, qu'il était mieux d'attendre pour ne pas l'indisposer.

L'un d'eux, assez impatient, mit le nez à l'entrée et déchiffra quelque chose de ce laocoonisme délicieux que je viens de vous peindre si mal. Des mots échangés à haute voix amenèrent le réveil; alors seulement Panda quitta les enlacements de ces épouses unies pour passer à l'examen d'affaires sérieuses. Chez cet homme pas de gêne; pour lui pas de temps perdu, pas de vêtements indispensables à passer : son ajustement de nuit lui servit au conseil; un ample manteau à la romaine, dont il se drapait d'une façon éminemment majestueuse, rehaussait ses traits, où se dessinait hardiment l'habitude de commander : aussi la comparaison que j'eus tout le loisir de faire fut au complet désavantage des fermiers qui l'entouraient, grands gaillards aux membres longs, aux gestes maladroits, à la démarche gênée, aux physionomies silencieuses, au langage embarrassé, aux bouches largement ouvertes; gens faits pour conduire des bœufs et leur parler. Panda, lui, n'avait rien de tout cela : un œil noir brillant, longuement fendu, hautement protégé par la saillie de l'angle frontal, un front haut, carré par les faces, sur lequel se montraient quelques principes de rides, un nez ordinaire à ailerons

fortement dessinés, une bouche large souriant fréquemment de ce sourire qui dit : je comprends ; un menton carré indiquant la force ; en somme une tête large, bien faite, portée sur un superbe corps luisant d'embonpoint, et dont la pose était si noble, les membres obéissant si bien à sa volonté, les gestes si précis, qu'un Parisien eût pu croire que Panda avait hanté jeune le palais des rois.

Un missionnaire à qui l'on avait demandé quelle opinion il avait de Panda avait répondu : *I know Panda ; he is a Caffir gentleman*. Je connais Panda : c'est un Cafre tout à fait comme il faut. La définition était heureuse ; mais je trouve que le mot, bien que distingué, reste encore au-dessous de la vérité.

Peu de minutes après, Panda siégeait au milieu de nous dans une longue tente dressée pour servir de salle de conseil. L'interprète *Klaas Pommer* lui fit connaître nos volontés, nos plans pour l'avenir, basés sur un but commun, qui n'était autre que le renversement de Dingaan ; diverses clauses secrètes furent adoptées par lui, exécutables en cas de succès, clauses de la plus haute importance pour les paysans, comme, par exemple, la cession de la baie de Sainte-Lucie.

Cependant il fallait des garanties, ou plutôt des hommes responsables de l'exécution du traité, au cas que Panda vînt à mourir. Mille têtes de bêtes à cornes étaient promises par Dingaan à qui lui apporterait la tête de Panda,

et cette mise à prix, qui pouvait tenter bien des gens, nous engageait à prendre toutes espèces de précautions.

M. Roos le pria de faire venir ses trois principaux capitaines, qui devaient nous répondre de sa vie en cas d'assassinat, c'est-à-dire que des comptes auraient été exigés d'eux afin d'éviter les conspirations, comme aussi pour établir une surveillance plus active et pour qu'ils maintinssent de concert l'ordre de choses existant jusqu'au prononcé des fermiers. Il fut convenu également que tous leurs efforts devaient tendre à poursuivre la réalisation du but spécial du traité.

Panda en fit venir deux ; puis, se ravisant, après quelque hésitation, il en fit venir un troisième. On leur donna lecture des décisions ; ils y acquiescèrent. Alors nous nous séparâmes satisfaits, et les nouveaux ministres, contents de nous et de la confiance témoignée par le chef, descendirent dans la plaine pour faire connaître au peuple réuni quelles avaient été les résolutions des blancs à l'égard de la nation, comme à leur propre égard.

Quelques-uns des nôtres, parmi lesquels le docteur Kraüs et moi, non encore remis des fatigues de la veille, nous fûmes nous allonger dans les chariots pour y trouver un peu de repos. — Quelques minutes à peine venaient de s'écouler, et nous en fûmes tirés par un vacarme indicible. Je sautai à bas et vins m'informer du sujet de ce bruit, sur un point peu distant où tous les paysans étaient réunis.

En bas de la colline et à 150 pas devant nous, la masse noire s'agitait, remuant, bourdonnant, lançant des cris de Cafres, cris de guerre si terrifiants, si sauvages et si extraordinaires. Mille demandes se heurtaient, se croisaient sans solution. — Je me croyais poursuivi par quelque mauvais rêve, je me frottais les yeux; mais c'était bien la réalité, et ce l'était dans son effrayante laideur.

Tous ces auditeurs cafres, naguère silencieux, prenaient la part la plus active à de sanglants débats; un long serpent formé d'hommes avait un pli tangent à un point où s'abaissaient les tongas pour se relever teints de sang; la foule qui entourait cette évolution poussait des cris éclatants et confus, comme pour étouffer ceux de la victime et couvrir cette scène hideuse.

C'était un homme que l'on assommait, et cet homme était Panga Zoaga, le troisième grand capitaine de Panda; celui-là qui venait d'accepter la haute responsabilité de la vie du chef. « C'était un grand coquin, un sorcier *Om-Tagaty*, nous dirent des Amazoulous, qui, sous Dingaan, avait fait tuer nombre d'hommes; maintenant réinstallé au pouvoir sous Panda, sa conduite passée nous inspirait trop de craintes pour l'avenir; le peuple, comme vous l'avez vu, vient de se faire justice. »

Mais cette explication ne nous suffisait pas; la vue du sang nous inspirait des craintes pour nous-mêmes. Il était possible que, l'élan donné, ce peuple, passionné pour les scènes de carnage, tombât sur notre faible troupe, dont il

eût eu trop bon marché. C'est alors que M. Roos, vieillard trop prudent peut-être, fit passer de l'un à l'autre l'ordre de prendre les armes. Je compris le danger d'une telle démonstration et m'y opposai de tout mon pouvoir. — Les Amazoulous se seraient imaginé que nous avions peur; il fallait surtout l'éviter et donner le change par une mesure propre à concentrer l'attention sur d'autres points.

Panda fut mandé par nous pour nous expliquer cette scène dont nous regrettions d'avoir été spectateurs. Il vint, simulant la colère. 4,000 guerriers firent le cercle, puis il parut foudroyer d'un regard menaçant les auteurs du meurtre. C'était lui que cette conduite atroce compromettait principalement, disait-il; et quel espoir lui restait-il à lui et à son peuple, si l'horreur du sang versé portait les fermiers à les rechasser dans le pays de Dingaan?

A nos yeux Panda se lava de ce crime; son éloquence nous le fit croire innocent, et quelques jours ensuite nous apprîmes que c'était là réellement son premier acte d'autorité, qui avait une cause toute nouvelle et qui nous concernait. — Au jour où nous le reconnaissions chef de sa tribu, un homme devait tomber par son ordre, et le sang de ce même homme devait lui servir la nuit à frictionner toutes ses articulations; le cœur, rôti, devait lui être présenté afin qu'il en mangeât, comme pour fortifier son corps et doubler son cœur.

Tels sont les préjugés existants chez les Cafres Amazoulous. Je sais que diverses personnes que j'ai connues à Natal ne veulent pas les admettre; mais je puis dire que je suis le seul ayant vécu près de dix mois au centre de leur contrée, et qu'à tous égards j'ai été trop bien informé pour qu'il me soit permis d'en douter encore.

C'était pour moi un spectacle tout nouveau que cette grande quantité d'hommes réunis. L'éloquence des différents orateurs, leur excessive rapidité de mouvement, leur véhémence dans les discours, l'abondance de leurs paroles, la saisissable expression de leurs gestes souples et hardis, gestes inconnus de nous Européens, gestes disant autant et plus que les mots; tout cela m'avait singulièrement frappé.

Mais je venais de les voir de près, je voulus jouir de ce coup d'œil de loin. Je m'écartai et j'allai me placer au sommet d'une colline. C'était de ce point un vaste croissant brun, entre les deux cornes duquel on distinguait le conseil des capitaines présidé par Panda, et çà et là, groupés ou épars, de ces longs fermiers plus ou moins curieux ou plus ou moins insouciants de ce qui se passait alors.

Je ne pouvais écarter de mon esprit l'idée des dangers que nous courions après nous être ainsi mis à la merci de Panda, dont un caprice pouvait faire changer les vues. — Les chaleureux débats provoqués par nous à l'égard du hideux massacre de Panga Zoaka tendaient à faire jaillir de ces crânes durcis des étincelles dont il était possible

que nous devinssions victimes; et toujours me revenait le souvenir de la trahison de Dingaan, où Rétief et 59 hommes, l'élite des fermiers, furent tués d'une manière si misérable et si indigne.

J'étais péniblement absorbé dans ces lugubres scènes, lorsque mille sifflements très-aigus déchirèrent l'air : c'était à fendre des têtes cafres. Tous les guerriers, courant au plus vite, se séparent en sens divergents jusqu'à 300 pas du centre et revirant tous à la fois; ces hommes dont chacun me faisait l'effet d'un démon, courant à la charge et entonnant le chant de guerre.

C'en est fait, pensais-je; ces sots paysans auront commis quelqu'indiscrétion; ni eux, ni moi, personne de nous n'échappera. Je ne saurais dire combien j'éprouvai de regrets, non pour la perte de la vie, cette considération n'était rien, mais de devoir me laisser assommer, sans tenir à la main mon fusil, mon fusil qui était là-bas dans un wagon que je distinguais et dont j'aurais fait un si bon usage avant de tomber percé ou brisé.

C'est justement là le rêve qui tant de fois m'a poursuivi dans mes nuits inquiètes. Avoir affaire à de nombreux ennemis et me trouver sans armes, ou n'avoir que des balles d'un sixième pour un canon d'un douzième; ou bien encore ces coups ratés désespérants, ces mille obstacles enfin que vous comprenez si bien dans vos rêves, qui vous réduisent à la fuite; ce dépit de l'homme qui consent à perdre la vie, pourvu que d'autres tués par lui-même l'ac-

compagnent dans l'éternité. Et puis la fuite elle-même n'est-elle pas impossible? N'êtes-vous pas vu de tous, cerné par tous? Vos jambes ne vous refusent-elles pas leur service? Vous voulez, mais sans rien pouvoir. Quelles ne sont pas alors vos angoisses! La mort est là qui vous attend, sans que la résistance vous soit permise, sans que la vengeance puisse être satisfaite, sans que des ennemis sacrifiés par vous expirent à vos pieds! Quelle affreuse position! Vos regrets, les derniers, sont si amers! N'avez-vous pas encore à craindre qu'ils ne vous suivent à jamais par delà l'existence présente? N'est-ce pas que vous avez senti tout cela lorsqu'un noir et lourd cauchemar pesait impitoyablement sur votre poitrine magnétisée!

Vous avez éprouvé de la façon la plus vraie mes transes, mes angoisses, mon désespoir. Mais vous rêviez, vous, et moi je veillais. Cependant, dans l'une comme dans l'autre situation, les impressions sont égales, et je suis convaincu que vous comprendrez les miennes.

Quelles que fussent mes craintes dans cette affaire, énigme dont je n'avais, dont je ne pouvais deviner le mot, je n'eus jamais la pensée de fuir en sens opposé, et surtout de fuir seul. Je me pris à courir de toutes mes forces et je fus bientôt aux derrières des hommes de guerre, et lorsqu'un étroit passage se présenta, je m'y élançai rapidement. Je parvins aux wagons, je sautai sur mon fusil, et je ne pris le temps de respirer que lorsque je le tins armé.

Mais quel ne fut pas mon étonnement lorsque je vis les fermiers réunis dont la moitié seulement tenait ses armes! J'étais dupe de mon erreur, et je l'étais d'autant plus facilement que je ne connaissais pas le mode de procéder des Amazoulous. Cette rupture improvisée, ce départ précipité, cette marche sauvage que dominaient les sifflements les plus épouvantables, c'était le prélude d'une danse de guerre; car il fallait que Panda cherchât à donner le change aux pénibles émotions que nous avions éprouvées.

Le cercle se forma avec le plus grand ordre; Panda s'assit au centre sur son large fauteuil, fait d'une seule pièce; à droite, à gauche, derrière lui, nous restions spectateurs, munis de nos armes pour un salut général. Divers chants guerriers furent entonnés par toute la troupe, qui marquait justement et pesamment la mesure de l'un et de l'autre pied, et en levant et abaissant l'indispensable tonga. Des sons profonds qui tiennent du ventriloque, et doivent exiger de grands efforts, m'arrivèrent à l'oreille. Ces sons formaient par l'ensemble un merveilleux effet : les décrire, les expliquer me serait impossible.

L'aspect des guerriers durant le chant me frappa surtout. Il faut que ces peuples comprennent bien la musique pour se laisser à un si haut point dominer par elle. Il n'y avait autre chose que la voix de l'homme répétant de belliqueuses paroles : cependant chacun d'eux semblait avoir déposé sa physionomie habituelle pour prendre celle du

combat; plus de feu jaillissait de l'œil noir, plus de force, plus d'énergie dans les mouvements, plus de sévérité dans les traits; le corps était plus redressé; la poitrine, gonflée, paraissait plus large; une sorte de fluide martial semblait avoir envahi chaque individu, et si le chant n'avait été constamment grave, on aurait pu remarquer de la frénésie dans les gestes. C'était comme de la verve bouillante, comprimée, analogue au transport que déterminent chez nous le tambour, les clairons, les chants patriotiques.

Après les premiers chants, et comme pour servir d'entr'actes, nous eûmes une manière de pantomime fort amusante pour nous, mais sérieuse pour les Cafres, qui semblaient y attacher une importance que nous ne comprenions pas.

Un homme quitte son rang, parcourt l'enceinte d'une extrémité à l'autre, imitant la gazelle poursuivie par le chasseur, franchissant les buissons, au delà desquels elle semble plonger. Après avoir déployé la plus grande vitesse et rendu d'une étonnante façon ces bonds de l'animal, il reprend sa place.

Vient le tour d'un autre qui s'élance, hésitant à droite et à gauche; partout des serpents sous ses pas, pas un point où il puisse laisser poser le pied; l'horreur est peinte sur son visage; ses muscles se contractent à un point excessif; il fait des efforts inouïs. La carrière parcourue, il rentre, indiqué par l'index de tous les assistants, ce qui équivaut à nos applaudissements. Un troisième se méta-

morphose en panthère; la difficulté du rôle lui vaut aussi des éloges.

Mais pourquoi ces cris, cette indication générale? En voici un que l'on applaudit d'avance. C'est un lion, un vrai lion par les gestes : voyez-le bondir, tenir ferme, rugir, et de la queue de ses *motgeas*[1] se battre les flancs, s'élancer encore, s'asseoir et jouer des griffes. Les acclamations redoublent, tant il déploie de force et de flexibilité. Aussi tous le montrent de l'index en parlant vivement, et Panda jusqu'alors impassible se lève et le poursuit du doigt.

Cette marque de considération n'est cependant point accordée à la difficulté vaincue de l'exécution, mais cet homme est un guerrier connu de tous pour avoir exterminé de sa main nombre d'ennemis; il vient de prouver qu'il conserve toujours un corps souple et fort, et recueille sa part du respect qu'on lui doit; car Panda, daignant se lever pour l'indiquer, semblait dire : « Toi, tu es un des plus braves entre tous; je compte sur toi. »

D'autres parurent encore non moins intéressants que les premiers, et durant cette représentation, à quelques pas du roi, se trouvait un orateur improvisateur parlant avec une extraordinaire volubilité. C'étaient des compliments sans fin dans lesquels il comparait Panda au soleil qui vivifie tout, à la mer incommensurable de grandeur, à tout ce qu'il y a de grand, de puissant et de beau.

[1] Vêtements de lanières de fourrure, destinées à retenir par devant le capuchon, et offrant par derrière cinq ou sept queues flottantes.

Ce pauvre diable avait une rude corvée; il fallait qu'il fût né Cafre pour ne pas perdre haleine. Panda n'y faisait pas attention; il m'était aisé de voir que cela l'ennuyait; mais l'observation de l'étiquette existe aussi chez eux. Consolons-nous donc, nous ne sommes pas les seuls à la suivre.

Derrière nous se trouvait un groupe de femmes qui chantaient en s'accompagnant des pieds et des mains et battant la mesure; on voyait presqu'à toutes une denture admirable, et à beaucoup une physionomie qui pouvait plaire; mais on pouvait reprocher à toutes sans exception un trop grand embonpoint. Ceci n'étonnera pas lorsque l'on saura qu'elles appartenaient à la famille de Panda, jouissant par conséquent du titre d'*inkoskazy* (princesse) et de la faveur qui y est attachée, de vivre sans rien faire.

Notre tour vint aussi de coopérer à la fête militaire. Un signal fut donné, et nos coups partirent à la fois. C'était, suivant moi, une grande imprudence commise que cette marque de confiance donnée à plusieurs milliers de Cafres qui nous cernaient à vingt-cinq pas. S'ils avaient eu la moindre intention de nous nuire, ils étaient les maîtres de nous assommer sans perdre de monde; nous ne pouvions rien pour notre défense. Moi, cependant, je gardai l'un de mes deux coups, et la tête de Panda eût sauté à la simple démonstration hostile de son peuple.

Ce n'était pas assez d'une salve; on se donna le mot pour une seconde, et cette fois elle faillit nous devenir fu-

neste par suite d'un accident que personne ne pouvait prévoir.

M. Morewood, mon voisin de droite, se trouvait à deux pas derrière Panda, lorsque sa poudrière vint à s'enflammer. Les éclats lui fracassèrent la main et volèrent au loin; le feu prit à ses vêtements; la force du coup jointe à l'étonnement le renversa. Grâce à des soins prodigués à l'instant, cet accident n'eut pas pour lui de suites fâcheuses. Mais pour nous tous, quelles n'eussent pas été les conséquences de ce malencontreux hasard, si quelque débris lancé avec force fût allé blesser Panda! Ces gens-là, avec le peu de connaissance qu'ils avaient de nos armes, pouvaient tout supposer; ils n'eussent pas manqué d'attribuer à notre volonté ce qu'il ne dépendait pas d'elle de prévenir. Personne assurément ne fût sorti vivant de l'enceinte; chacun comprit plus tard l'imminence du danger qui avait pesé sur nous: alors seulement les cheveux se hérissèrent sur plus d'une tête.

La danse terminée, tout rentra dans l'ordre habituel. Une forte pluie tomba, qui ne contribua pas peu à calmer les esprits. Le soir, je visitai nombre de huttes, où hommes et femmes entassés pêle-mêle grillaient et mangeaient force viande. Mais ce fut en vain que je les questionnai touchant la sanglante affaire du matin: je ne trouvai pas un indiscret qui consentît à me répondre franchement.

Le lendemain, qui était un dimanche, l'office divin fut célébré par les fermiers à leur manière; ils se fussent bien

gardés de partir sans avoir rempli ce devoir, duquel, suivant eux, dépendait certainement le succès de notre mission. J'en profitai pour visiter encore le mouzi et ses habitants. J'y flânais à peu près comme au Palais-Royal, lorsqu'une des femmes d'un capitaine m'appela pour être gratifiée d'un peu de tabac en poudre, dont tous raffolent sans exception.

Pour satisfaire à ses désirs, j'entrai, me proposant d'examiner jusque dans ses moindres détails l'ameublement complet de la hutte; mais je ne vis rien qu'elle-même. Cette femme avait dans les traits quelque chose de si fin, dans la physionomie tant d'intérêt, dans les manières un air de si bon ton, que j'en fus charmé; puis, tout autour d'elle répandait ce parfum cafre qui n'appartient qu'aux gens de distinction, que je me pris longtemps à trouver si suave. D'honneur, cette femme pouvait en faire oublier bien d'autres.

Je pris son collier, fait de quelques graines rondes enfilées, en échange duquel je lui fis accepter un bouton doré dont elle orna sa gorge. Ce petit bijou pour elle lui faisait quelque plaisir; mais c'était surtout ma cravate de soie qu'elle enviait. Je ne voulais la troquer que contre sa ceinture, faite d'écorce tressée. Elle refusa la proposition. Je revins un instant après lui offrir un charmant mouchoir varié de toutes couleurs qu'elle reçut avec joie; mais jamais elle ne consentit à se défaire de sa ceinture. C'est un ornement qui n'est pas gracieux et qui sert à

distinguer les femmes mariées. Il est porté d'ordinaire sur l'abdomen, au-dessus du rebord plié de l'om-gobo [1].

Deux autres femmes vinrent alors, aussi solliciteuses de tabac; puis le mari, qui, comme tous les autres, portait en signe de désir la paume de la main au nez, aspirant fortement. De tout ce monde je me fis sans peine des amis, pour l'instant au moins, et nous causâmes fort à notre aise. Il m'importait de savoir jusqu'où un mari chez les Amazoulous pouvait se montrer ombrageux, et, après quelques explications, j'arrivai à lui dire :

« Tu as trois femmes que voici; la première et la seconde sont à toi, tu peux les garder; mais, quant à la troisième, je te déclare qu'elle est ma favorite. C'est la mienne, entends-tu? — *Yebo, yebo, ba-ba,* oui, oui, maître, » me dit-il en riant. Ses femmes riaient aussi, riaient même beaucoup, et j'ai cru remarquer que celle que je distinguais ainsi par mon choix en paraissait flattée.

Toutefois, il n'en faut rien conjecturer. Une heure ensuite nous partions pour Natal. Mais ces *oui, oui, maître,* étaient un acquiescement feint, couvrant la négation la plus absolue. C'était du bon ton, c'était une plaisanterie acceptée comme doit l'être une plaisanterie. Sa femme l'avait parfaitement compris, son rôle était tout aussi bien joué.

Quelle frappante similitude avec l'Europe! Si je fusse

[1] Vêtement des femmes qui tient lieu de robe le jour et de couverture la nuit.

resté plus longtemps; si les coups de fouet résonnants du départ ne m'eussent contraint à sortir plus tôt de ce guet-apens improvisé, je m'en fusse allé la boîte à tabac littéralement vidée, nettoyée, sans une prise! Quel bonheur que l'heure du départ ait coïncidé avec celle où je me laissais aller à la séduction!

Jadis à Taïti c'était pour du fer, chez les Hottentots pour de la graisse ou de l'eau-de-vie, chez les Cafres pour des verroteries et du tabac, chez nous pour des cachemires et de l'or. Chaque peuple a son faible: cependant je dois dire pour l'honneur des dames cafres qu'il est bien rare qu'elles se laissent séduire par l'appât des verroteries même, qui sont ce qu'elles désirent le plus; autrement, c'est qu'elles ne font partie d'aucune communauté. Libérées qu'elles sont par la mort de leur mari, elles rentrent dans une catégorie neutre, qui n'est ni celle de la femme mariée, ni celle de la jeune fille; elles n'ont point de fleur à conserver, point non plus de devoirs à respecter; elles sont libres, par conséquent faciles, afin de rencontrer, non un homme de distinction qui possède déjà de 40 à 50 femmes, elles n'oseraient prétendre à un tel honneur, à de tels avantages, mais un *Om-Phogazane,* simple Cafre, homme du commun, qui, trop pauvre pour acquérir une première femme, s'empressera de saisir l'occasion par les cheveux.

Au départ j'appris que Panda était mécontent de nous, parce que le vieux capitaine aux yeux de verre, M. F. Roos, n'avait pas voulu accepter la totalité des présents qui nous

étaient offerts. C'était par système et par délicatesse que M. Roos s'y était refusé; mais on a toujours tort de procéder ainsi avec des gens ennemis des innovations, qui considèrent surtout un refus comme un affront.

Le lendemain nous couchions à Om-Guinée; le jour suivant nous étions de bonne heure à Conguela. L'anxiété la plus vive y régnait sur notre compte; on avait cru ne jamais nous revoir.

Nous étions alors au mois de novembre 1839. Durant la semaine qui suivit notre retour, nous reçûmes à Conguela plusieurs messages de Panda. L'un des officiers chargés d'adresser à M. Roos la parole en son nom, lui dit :

« Je suis bien fâché que le vieux capitaine aux yeux de verre ne veuille plus être mon père. »

A peu près à la même époque, un envoyé de Dingaan, émettant l'opinion de son maître en plein conseil de *Pieter's-Mauritz-Burg*, alors *Boschjesmans-Rand,* dit, en parlant de Panda : « Ce n'est pas un homme, il a tourné son visage : c'est une femme; il n'a rien pu pour Dingaan, son maître, il ne pourra rien pour vous. N'y comptez donc pas, car son visage il peut le retourner encore. » Ces métaphores expressives sont communes chez les Cafres; j'en ai connu de très belles, comme aussi de fort triviales, suivant nos idées, non selon les leurs. Lorsqu'elles deviendront plus abondantes, je compte en dire un mot.

CHAPITRE IX.

Boschismans ou Boschjesmans-Rand. Camp de palissades devenu la capitale Pieter-Mauri-Burg. — Les bois des environs. — Départ du détachement des troupes anglaises d'occupation. — Une guerre est résolue contre Dingaan, roi des Amazoulous.

Je passai une partie des mois de novembre et décembre à *Pieters-Mauritz-Burg*, qui n'était alors qu'un mauvais camp de palissades, un simple amas de cabanes informes, faites de bois et de roseaux, plâtrées de bouze de vache. Les punaises pullulaient en tout temps dans ces misérables abris; les rats, d'une force remarquable, mangeaient chaque nuit nos chandelles, emportaient nos mouchoirs et nos bas; souvent même des souliers manquaient au lever, traînés qu'ils avaient été aux extrémités de l'appartement, voire même chez les voisins.

Au dehors, c'était un autre fléau : une masse de chiens vingt fois plus nombreuse que la population entravait tous les passages. Jamais ces animaux ne se reposaient; c'étaient des aboiements et des combats incessants. Encore s'ils ne s'étaient attaqués qu'entre eux, le mal n'eût pas été si grand; mais plus d'une fois, et principalement le soir, ils tombaient sur les passants, qu'il terrassaient, mettant leurs vêtements et leur chair en lambeaux.

La chaleur, qu'une brise ronde ne balance point par sa

fraîcheur comme à la Baie, se fit sentir durant ces deux mois avec une intensité telle que ni moi ni ceux qui m'entouraient ne pouvions sortir après neuf heures du matin. Mes chasses ne furent pas fructueuses; les environs ne m'offraient que la plaine et le marais, qui me procurèrent des bécassines, des crabiers, des ibis chauves et diverses espèces de veuves, parmi lesquelles celle à épaulettes était sans contredit la plus belle.

Pieters-Mauritz-Burg, à cette époque, ne portait encore que le nom de *Boschjesmans-Rand*, à cause des montagnes voisines ainsi désignées. Ce fut seulement lors de la décision du conseil d'y tracer le plan d'une ville que le leager[1] de *Boschjesmans-Rand* prit un nom composé de celui de deux principaux émigrants: Pieter Retief et Gert Mauritz ou Maritz.

Les seuls animaux que j'y vis étaient des rhée-booken[2], sur les versants des montagnes, et des rats de rivière, *Aulacaudus*, sur les bords de la petite rivière qui borde aujourd'hui la ville et que l'on nommait alors *Klein Boschjemans-Rivier*[3]; il y avait aussi quelques lièvres aux mêmes points où se montraient les rhée-booken; mais rien ne flattait l'espoir du chasseur.

On voit de loin les crevasses des montagnes rembrunies par une teinte d'un vert plus foncé qui tranche fortement

[1] *Leager* veut dire camp.

[2] Antilopes. Le rhée-book est le *Redunca capreolus*.

[3] Le mot *caffer* est sous-entendu, pour venir après Boschjesmans.

sur le pré vert des montagnes, lors de la belle condition des pâturages, et plus encore au moment de leur maturité complète. Partout aussi dans les vallées l'œil plonge sur certains versants favorables ; cette teinte se fait remarquer à mesure que l'on approche ; les objets se développent et grandissent pour prendre bientôt des proportions colossales ; ce sont des bois formés d'arbres immenses de hauteur et de force : *out-bosch,* forêts à bois de construction. Ces arbres sont principalement des *geele-out* [1], *stinck-out* [2], *hyster-out* [3]. La plupart de ces geele-out atteignent 100 et 120 pieds de hauteur, et du sol jusqu'à l'échappement des premières branches présentent une belle colonne droite dépourvue du moindre nœud. Aussi est-il facile d'en tirer des planches de 60 pieds de long sur 3 pieds de large, exemptes de tout défaut. Malheureusement, ce bois ne peut convenir qu'aux constructions abritées et permanentes ; j'ai ouï dire par des hommes du métier qu'il ne vaut absolument rien pour les constructions navales.

Le *stinck-out* est autrement dur et résistant, mais il ne fournit pas comme l'autre de belles et longues pièces. Toute sa vie est comme une longue souffrance ; il se tord sous la mousse longue qui le charge d'une immense barbe, à tel point que je connais fort bien la plante parasite et que j'ignore la forme des propres feuilles de l'arbre. Son écorce

[1] Bois jaune.
[2] Bois puant.
[3] Bois de fer.

est toujours humide par la présence de la mousse, souvent même elle se revêt de terre. Ce pauvre végétal paraît ne pas vivre pour lui-même ; son aspect, des plus pittoresques, n'inspire rien de gai ; les oiseaux eux-mêmes ne le fréquentent pas. Quoi qu'il en soit, à Natal on le préfère pour confectionner les bois de fusil.

Le *hyster-out* est un excellent bois employé pour les axes de chariots.

Ces out-bosch, ne renfermant que peu d'espèces différentes d'arbres, sont peu riches en oiseaux ; des perroquets, des touracos, des pigeons verts, des griverous, des francolins, et quelques menus oiseaux, pie-grièches et becfins, sont les seuls que j'y rencontrai ; encore la hauteur des arbres est-elle un véritable obstacle à leur possession. Car, quelles que puissent être à cet égard nos idées en Europe, j'ai répété vingt fois la même observation avec des résultats à peu près identiques : le plomb se divisait trop et conservait trop peu de force pour les abattre de dessus les bois jaunes à 100 et 110 pieds de terre. Il va sans dire que je parle d'un fusil double ; car, avec des fusils longs, mes gens n'éprouvaient pas le même désappointement que moi.

Jadis ces bois servaient de station aux grands animaux ; on y trouvait des éléphants ; quelques portions aujourd'hui recèlent encore des buffles. Mais comme, à l'époque où régnait Djacka, les débris des Cafres de Natal les envahirent pour établir au centre leurs mouzis, afin de mieux

échapper aux regards, les animaux ont disparu, parce que, pour éviter d'en être écrasés pendant la nuit, et aussi pour se les procurer, les Cafres, appelés *Boschjesmans-Caffers*[1], y creusèrent sur différents passages de ces fosses profondes garnies de pieux pointus qu'ils savaient recouvrir avec art. J'en vis beaucoup d'entr'ouvertes, et que par cette cause il m'était facile d'éviter. Malheureusement, toutes ne sont pas encore connues, et plusieurs chasseurs hollandais ont déjà payé de leur vie le désir d'obtenir quelque buffle; le fils de M. Meyer, de Meyer Howek, durant mon séjour à Natal, fut retrouvé empalé dans l'une d'elles.

Je connaissais suffisamment Pieters-Mauritz-Burg et ses environs, lorsqu'arriva l'ordre de rappel des troupes anglaises occupant Port-Natal. Leur départ devait s'effectuer immédiatement à bord du *Vectis*, par lequel diverses lettres m'étaient parvenues, tant du Cap que d'Europe. A ce sujet circulaient plusieurs versions qui paraissaient étranges. Suivant l'un, l'Angleterre se trouvait dans la nécessité de rallier ses forces; suivant l'autre, sir Georges Napier, gouverneur de la colonie du Cap, avait été blâmé quant aux mesures prises par lui à Natal; il était, assurait-on, condamné à payer les frais énormes de cette occupation, jugée

[1] Ce sont ces Cafres dont les boers ont voulu donner le nom à différents points, montagnes ou rivières. L'abréviation étant de rigueur, et le nom de Boschjesmans seul restant, on pourrait croire qu'il désigne les vrais Boschjesmans; mais telle n'a jamais été l'intention des boers, car jamais un vrai Boschjesman n'a été vu dans le pays de Natal depuis les montagnes de Quathlambène jusqu'à la mer.

de toute inutilité. On cherchait par tous les moyens à voiler la véritable raison, qui était exactement celle-ci : sommé de partir dans un délai fixé, M. le capitaine Jarvis avait sollicité des renforts que le gouverneur du Cap se voyait dans l'impossibilité de lui envoyer, et pour ne pas exposer à une mort certaine cette poignée de soldats déterminés à se défendre vaillamment, on prit le parti de mettre un navire à leur disposition pour les ramener au Cap avec tout le matériel.

Les habits rouges [1] levèrent l'ancre, et à peine appareillés, un pavillon aux trois couleurs fut hissé en tête du même mât qui naguère portait le leur; nombre de coups de canon furent tirés, non comme salut de départ qui dit : « Bon voyage, que votre traversée soit heureuse! Puissions-nous vous revoir bientôt! » mais bien avec cette pensée : « Vous qui nous débarrassez de votre présence qui nous pèse, puissiez-vous aller loin, bien loin, et ne nous revenir jamais !... » Les canons le disaient aux échos qui le répétaient ainsi; mais les Anglais voulurent, pour leur satisfaction personnelle, admettre un sens diamétralement opposé. Il n'y avait qu'une prière ironique dans cette démonstration, et ceux à qui elle était adressée la prirent pour des regrets, oiseaux sombres et tendres que s'envoient mutuellement ceux qui s'en vont et ceux qui restent, et qui suivent si longtemps le sillage du navire; oiseaux très-bien représentés par ces pétrels au plumage brun, âmes aé-

[1] Les troupes anglaises sont ainsi désignées par les boers.

riennes et marines, que n'atteint pas le plomb et dont la vue fend le cœur de celui qui laisse bien loin derrière lui sur la terre quelques souvenirs.

Les boers, débarrassés d'une surveillance qui gênait la liberté de leurs actes, et affranchis de toute intervention de la part des Anglais, songèrent à profiter immédiatement des circonstances favorables qui s'offraient à leurs vues.

Dingaan ajournait le paiement de la dette de guerre par lui reconnue; Panda, par sa désertion, avait attiré dans son parti divers capitaines influents, nombre de guerriers l'avaient suivi, et aux uns comme aux autres le but à poursuivre était le même: il fallait que Dingaan tombât. Sans doute ce chef comptait des hommes dévoués dans ses cohortes, mais aussi beaucoup de mécontents, silencieux par crainte de la mort.

Un commando fut résolu: c'est ce que les Arabes nomment razzia. Nul autre nom ne convient à ces sortes de guerres qui ne participent pas de la tactique européenne. Panda avait mission de faire agir ses guerriers d'un côté; les boers devaient se porter sur l'autre. Avec deux corps d'ennemis sur les bras, Dingaan, qui se voyait dans l'impossibilité de diviser ses forces, d'autant qu'il avait d'innombrables troupeaux à préserver, devait infailliblement succomber.

Aussitôt que se répandit l'ordre officiel de se disposer à la guerre, moi qui pouvais profiter de ma qualité d'étranger pour m'en dispenser, je fis mes préparatifs, tout plein

de joie d'avoir une occasion de visiter sans danger le pays des Amazoulous.

Déjà je me figurais mille belles choses sur la nature de cette contrée, où pas un Français n'avait mis le pied: peut-être allais-je avoir le rare avantage d'y voir se battre corps à corps, comme de véritables Romains d'autrefois, deux armées d'hommes noirs, revêtus de boucliers blancs, avec leurs *om-kondos* [1], arme terrible, blessure de pointe à bords tranchants, dont la plaie profonde a souvent quatre lèvres. J'allais les voir se ruer les uns sur les autres comme de vrais lions noirs dévoués à leurs maîtres; puis arrivant d'un bond sur des chevaux piaffants, peut-être encore allions-nous contraindre à la fuite les guerriers opposés, secondés dans la chasse par le bruit des boucliers de nos alliés bienheureux. Pour ma part, je me voyais engagé bien avant; entraîné à la poursuite par l'ardeur de mon cheval, écarté des miens, cerné par des fuyards forts de mon isolement, je faisais un étonnant usage de mes armes; chacun de mes coups portait, et leurs om-kondos, sifflant autour de mes oreilles, tombaient à terre sans produire de l'effet. Oh! pour mon cheval, mes craintes étaient vives; pour moi, je ne redoutais rien : mon corps était une boîte vide, mon âme planait au-dessus.

Telles sont pourtant les illusions nées d'un projet qui plaît. Alors tout est beau, tout sourit, même les images les

[1] Assagaye, javelot que les Cafres lancent du bras à une distance de 100 pas.

plus hideuses, même la guerre; et quand vient le temps, on s'oublie soi-même parce que l'on ne se compte plus; on donne une seconde aux affections du cœur et l'on s'élance. La mort plane autour de vous, vous n'y prenez pas garde, il est vrai; mais vous possédez-vous pleinement vous-même? Non. Vous allez comme une vraie machine de guerre, semant la mort sur d'autres hommes. Et quand l'orage sera passé, quand la paix sera rétablie, vos pieds heurteront un cadavre; vous éprouverez un sentiment irrésistible d'horreur; car cet homme qui gît là, c'est une victime de la guerre, un fruit inutile, un roseau abattu: il est triste de songer qu'un homme tué ne serve à rien!

CHAPITRE X.

Une campagne de six semaines dans la contrée de Dingaan.

Nous étions au 13 janvier 1840; déjà le commando des boers s'acheminait de Pieters-Mauritz-Burg vers le fleuve Touguela, et malgré mon désir de quitter Port-Natal quelques jours plus tôt, j'avais été contraint d'attendre une occasion de faire route, celle d'Edward Parker, lequel avait plusieurs chevaux qu'il mettait à ma disposition. Vers onze

heures, nous partîmes, et forçant de vitesse, nous atteignîmes le même soir le petit camp de l'Om-Las, alors occupé par Hans Delange. Le jour suivant, nous arrivâmes après trois heures de marche à Pieters-Mauritz-Burg, où nous apprîmes que les derniers wagons allaient partir immédiatement. J'en profitai pour y charger un mince bagage, composé principalement de munitions de guerre et d'objets indispensables aux préparations; car je comptais fort mettre à profit les instants de loisir et réunir quelques collections d'histoire naturelle.

Le 15, à dix heures du matin, je quittai Pieters-Mauritz-Burg en compagnie de trois autres cavaliers. Nous gravîmes les montagnes de Boschjemans-Rand, traversâmes l'Om-Guinée, et pendant une heure nous laissâmes paître nos montures le long de cette rivière aux eaux pures.

La journée était des plus chaudes; j'étais couvert de sueur et de poussière; la rivière était là, claire, fraîche, suffisamment profonde et coulant sur des roches: le temps, je l'avais aussi; je n'avais aucune raison de résister à une tentation si forte. Débarrassé de mes vêtements, je m'y plongeai bientôt avec délice. C'est un plaisir indicible qu'un bain froid dans ces contrées; toute fatigue semble disparaître instantanément; mais on s'expose à payer chèrement ces innocentes jouissances, si j'en juge par moi-même qui faillis en mourir, et qui souffris de pénibles déchirements durant quinze longs mois.

Vers dix heures et demie du soir, nous fîmes rencontre de

notre chariot, à mi-chemin d'Om-Guinée, à *Mooi-Rivier*[1]. Enveloppé dans nos couvertures de laine, chacun de nous aima mieux passer la nuit en plein air, les herbes, par leur longueur, formant sous nous un matelas préférable à l'encombrement de l'intérieur du wagon.

Le 16, les bœufs furent attelés avant le jour; la rosée avait été forte, l'air était presque froid; la contrée, partout superbe, n'offrait que de gras pâturages : on ne voyait d'arbres que dans les *kloofs*[2]. Vers dix heures, nous dominions Mooi-Rivier, qui, coquette, souple et gracieuse, se plaît à arrondir le contour de ses plis sinueux. Du haut des montagnes, on la confondrait avec un fleuve de vif-argent qui s'efforce de chercher des obstacles afin de prolonger le cours de ses eaux, comme s'il redoutait le néant qui l'attend à la mer. Il faut nécessairement qu'elle soit bien belle, cette rivière, pour avoir reçu ce nom des boers, gens blasés en fait de beautés naturelles, lesquels passent souvent sans donner un regard à ce qui excite le plus notre admiration.

Le 17, à peine étions-nous en marche que cinq élans (*Boselaphus oreas*) se montrèrent à notre gauche. Aussitôt le meilleur cavalier se détacha pour les joindre; mais rapidement ils détalèrent sur des versants pierreux, gagnèrent la croupe et disparurent, ne nous ayant laissé d'eux que leur vue.

[1] La belle rivière.
[2] Vallées.

Vers onze heures, nos chariots, au risque d'être mis en pièces, descendirent sur une pente gauche un chemin des plus détestables, le seul qui conduise au gué de Boschjesmans-Rivier. Il fallait les retenir par côté, afin de prévenir une chute certaine, et à cet effet des courroies saisissaient la corne de derrière des échelles. Il est vrai que deux ou trois hommes suffirent à cette manœuvre de balancement; mais outre qu'elle est fatigante, son succès est des plus incertains, d'autant plus qu'entraînés par les brusques mouvements du chariot, et cédant à la pente, les hommes ont souvent de la peine à se tenir eux-mêmes. Boschjesmans-Rivier, que distingue son dur lit de pierre, fut bientôt derrière nous, mais non sans les cris discordants et les claquements puissants des longs fouets de nos conducteurs. C'est une mauvaise rivière qui se change parfois en torrent écumeux dont le courant peut entraîner bœufs et chariots : aussi les boers conducteurs l'inscrivent-ils au nombre des plus difficiles.

Nous dételâmes sur le bord de la route et vîmes venir à nous un homme dirigeant deux bœufs attelés, traînant après eux une fourche de branche sur laquelle une caisse était fixée. Ce mode de véhicule, véritable traîneau primitif, attira mon attention, et comme je questionnais pour savoir la cause de sa construction, j'appris que le fils de cet homme venait d'être traîné par son cheval lancé au galop durant un espace assez long, jusqu'à ce que le pied fût dégagé de l'étrier; incapable de poursuivre la campagne, on

l'avait transporté à l'habitation la plus proche, et pour ses effets, on avait eu recours à ce moyen simple, d'exécution si facile, que je n'oubliai pas et dont je fis plus tard mon profit dans mes chasses où j'avais à transporter des dépouilles trop lourdes pour y appeler des hommes, et où les arbres étaient trop serrés, les ravins trop profonds et trop fréquents pour y amener un chariot.

Les pâturages sont de meilleure qualité qu'à Mooi-Rivier. Les vallées offraient à la vue beaucoup de mimosas, signe de la douceur des herbes zoet-gras. Il est vrai que la maturité avait doré les plaines; déjà même le soleil avait desséché les pailles, et tout cela devait être incendié sous un mois ou six semaines, afin que de nouvelles herbes pussent percer et grandir.

En faisant ainsi route vers le nord, la haute chaîne de Draakensberg restait à notre gauche, distante de 15 à 20 lieues; elle se dessinait bleue à l'horizon, laissant voir ses flancs droits escarpés, ingravissables, étayés par de sèches arêtes, sorte de contre-forts dont l'obliquité semble se rapprocher infiniment de la perpendiculaire. Cette vue bordait un quart de l'horizon; sans cesse elle attirait mes regards attentifs; car je savais que sa partie méridionale n'a peut-être jamais supporté le pied d'un homme blanc. Mais le temps n'était pas venu pour moi de l'explorer, et quand il me fut donné par la suite de gravir ces montagnes, au passage ordinaire, j'avais alors un but plus essentiel que je dus poursuivre sans retard.

Nous passâmes le même jour une autre petite rivière, et la nuit arrivant, nous allumâmes nos feux à quelque distance vers le nord.

Le 18, après avoir stationné quelques instants à Doorn-Kop [1], nous atteignîmes vers midi les bords du Touguela, en ce moment couverts d'hommes, de chevaux, de wagons. Les cris confus de ces boers à forte voix, le son claquant de leurs fouets, le frappement des roues tombant de pierre en pierre, le bruit de l'eau qu'entravaient bœufs, chariots, chevaux et hommes, tout cela, répercuté par les échos opposés, produisait un vacarme qui eût fait croire à un passage de 20,000 hommes en déroute. — Nous n'étions pourtant encore que 308 hommes d'armes, et pour notre service nous n'avions que 60 Hottentots et 400 Cafres; il pouvait y avoir 600 chevaux, 700 bœufs et 50 wagons.

Mais aussi dois-je dire qu'il y avait un commandant pour la forme; un homme qui devait commander, sans qu'on lui reconnût le droit d'infliger une punition, de telle sorte que chacun lui obéissait s'il le trouvait bon. Il fallut plusieurs heures pour effectuer ce passage, après quoi nous campâmes à un demi-mille plus loin, près d'un coude de la même rivière. Certaines graminées de ces parages répandaient une forte odeur de rose, analogue à celle que laisse échapper une espèce de longicorne vert; elles sont

[1] Tête des mimosas.

nommées par les boers stinck-grass, c'est-à-dire herbes puantes.

Nous passâmes sur ce point le 19 et le 20 pour y attendre la jonction d'un certain nombre de colons habitant la partie occidentale de Draaken's Berg. Durant ces deux longues journées, j'essayai de recueillir des plantes et des insectes; mais déjà je souffrais des suites de mon imprudence à Om-Guinée. Une toux déchirante, accompagnée de fièvre, ne me laissait pas de repos et m'enlevait toutes mes forces. Je dus y renoncer tout à fait; j'étais malade au delà des conditions ordinaires, sans le moindre médicament, sans vivres convenables à un estomac européen. De la viande de bœuf tranchée, palpitante, et grillée sans sel à la pointe d'une baguette, seule, absolument seule, sans l'ombre d'un morceau de pain, me soutînt pendant quarante et un jours que dura cette expédition. A coup sûr il y avait eu de ma faute. Trop sévèrement attaqué dès le principe, je n'avais pu cacher mon état; diverses personnes me conseillèrent de profiter du retour du wagon de Stéphanus Maritz. J'eusse volontiers adopté ce parti; mais ce que je redoutais le plus, c'était le qu'en dira-t-on? Seul de Français parmi eux, ce retour eût été remarqué par tous; on n'eût pas manqué d'attribuer à la peur cette démarche à laquelle j'étais contraint, puisqu'il n'y avait pas d'ambulance. J'allais ne pas tenir compte de ce que l'on pouvait dire, lorsque, songeant que pas une autre occasion peut-être ne se présenterait à moi de voir le pays

des Amazoulous, je me décidai à rester quand même.

Ces deux jours d'attente, loin d'être employés par les boers à prendre des informations pour établir un plan de campagne, loin de l'être à songer à adopter des mesures de surveillance pour parer aux chances contraires que l'on devait prévoir, ces deux jours se passèrent à lire la Bible, à chanter des hymnes, tandis que des masses de viandes surchargeaient les feux au point de les éteindre. Aux instants de loisir, les jeunes gens, suivant leur esprit de peu de portée, se livraient à des jeux insignifiants, ou luttaient entre eux sans principes, ou cherchaient à briller par les plaisanteries les plus grossières. Habitués à vivre au sein de leurs familles isolées, cette grande réunion d'hommes était pour eux une sorte de fête, d'autant plus belle que les viandes étaient grasses, et que la ration quotidienne de chaque homme n'était pas moindre de 10 livres.

Pour ces Hollandais sud-africains, passer sa vie entre les grillades fumantes et nombreuses et le café de chaque heure, posséder une femme pour la nuit, avoir pour récréer la vue durant le jour de grands troupeaux, variés de couleur et reluisants de graisse, émaillant les vertes prairies, et de temps à autre une chasse productive et récréative pour refaire leurs corps : tel est leur idéal à tous, leur confortable, qu'ils nomment *lekker leeven*[1].

Cette guerre que nous allions faire aux Amazoulous

[1] Bien vivre.

n'était considérée par beaucoup d'entre eux que comme une simple chasse, mais une chasse du plus grand rapport; plus d'un y voyait pour soi-même un commencement de fortune, joignant à sa part de commando les bœufs qu'il pourrait dérober par des moyens connus, que l'on est convenu d'appeler tour de bâton; et puis n'était-il pas permis d'en ramener trois ou quatre jeunes Cafres, garçons ou filles, enlevés de force à leurs familles, et que l'on qualifiait du nom d'apprentis, pour mieux détourner l'idée de l'esclavage? Ceux-ci étaient destinés au service du ménage; mais, comme s'ils avaient eu honte d'avouer leur faible, les paysans, qui s'en disputaient la possession et les troquaient entre eux contre des chevaux ou des bœufs, répétaient sans cesse: « Pour moi, je n'en voudrais point; mais que dirait ma femme si je ne lui en ramenais pas? Il est si difficile à Natal de trouver des serviteurs! »

Le soir du second jour, je pus me repaître tout à l'aise d'un superbe spectacle. Une vive clarté permettait de distinguer les objets à une grande distance; elle était produite par l'incendie des herbes dans la partie nord: une ligne de feu de 2 milles d'étendue descendait des montagnes, telle qu'une rivière de flammes, et semblait devoir tout envahir. Vers minuit, ce feu dévorateur s'éteignit, faute d'aliments, arrêté par un ruisseau, limite ordinaire de ses ravages.

Quoi qu'il en soit, les réflexions que je fis me conduisirent à penser que rien ne serait plus facile à détruire qu'un camp de boers nouvellement établi dans de longues herbes

sèches, et si les Cafres ennemis avaient eu recours à ce moyen irrésistible, profitant de la brise du jour, un quart d'heure eût suffi pour anéantir nos véhicules, qui servent de bons retranchements dans ces sortes de guerres. Cependant, bien que la chose fût jugée d'une facile exécution, jamais on ne prit de mesures pour la prévenir. Cette faute, qu'on doit attribuer à une insouciance extrême, n'est pas la seule qui fut commise, bien d'autres le furent encore; je les signalerai en temps opportun.

Le camp fut levé le 21, et les wagons, tous à la file, traversèrent bientôt après *Klip-Rivier*, rivière pierreuse, détestable par les roches qui l'encombrent. Décidément nous cheminions dans la contrée des Amazoulous; nous étions en pays ennemi; mais cette raison n'était pas jugée suffisante pour mettre en pratique un système de marche plus prudent. Un intervalle de 4 milles séparait les premiers wagons des derniers : quelle force eussent représentée 300 ou 400 hommes armés de fusils, répandus sur une aussi longue ligne, si elle se fût vue attaquée, en queue ou en tête, par 15 ou 20,000 Cafres? Assurément la résistance n'eût pas été possible. Mais M. le commandant général Prétorius avait sa tactique à lui, laquelle était de ne pas en avoir du tout.

Après sept heures de marche, fournies d'une seule traite, par un temps très-chaud et très-sec, nous prîmes position dans une belle plaine parsemée de mimosas. Ces arbres me fournirent de la gomme, seul médicament naturel au-

quel il me fut donné de recourir pour calmer l'irritation extraordinaire et toujours plus vive dont je souffrais déjà depuis longtemps.

Le jour suivant, nous restâmes en repos; car les retardataires pouvaient venir encore, et si nous fussions allés plus loin, la crainte de traverser seuls les eût probablement déterminés à rebrousser chemin. Vers dix heures, nous eûmes une alerte qui fit prendre à chacun ses armes. Pour agir sans déplacement, j'étais tout aussi valide qu'un autre; bien plus, instantanément je me trouvai mieux, car j'allais éprouver des émotions que je cherchais depuis longtemps. Cette alerte n'était qu'une erreur qui ne tarda pas à être reconnue. Environ 400 Cafres, revêtus de boucliers, avaient été vus par une patrouille; mais ces Cafres étaient des visiteurs : c'était la troupe des Matouana qui venait nous offrir ses services pour agir de concert contre Dingaan. Sur la demande de Prétorius, ils se rangèrent en ligne et exécutèrent le *sina*, danse de guerre, danse martiale, qu'accompagnent différents hymnes de combat dont l'effet est des plus pittoresques et des plus imposants. Tous ces guerriers avaient la tête ceinte d'un bourrelet de loutre, en manière de turban, destiné à parer les coups; une longue et unique plume de demoiselle de Numidie s'en échappait perpendiculairement, s'inclinant au vent. De leur cou partaient des rangées de queues de bœuf, sorte de vêtement libre formant la toiture; de la taille au genou descendait, en arrondissant les hanches et la croupe,

l'élégant *symba*[1] aux 400 lanières de genette contournées en spirale, cousues de manière à imiter la queue des singes; pour jarretières d'ornements, c'étaient des queues de bœuf blanches ou noires, dont le pinceau protégeait contre les épines le devant des jambes; des queues semblables, mais raccourcies, nouées au-dessus de la cheville, couvraient le haut du pied, dans le même but. Le bras portait encore, à trois points différents, de ces pinceaux flottants dont le jeu dans les mouvements est plein de grâce; ils étaient mis, le premier, à 3 pouces au-dessous de l'épaule; le second, à 2 pouces au-dessous du coude; le troisième, au poignet. Le bouclier avait 5 pieds de hauteur; les armes étaient des om-kondos (assagayes).

Le chef, qui portait un costume de même genre, mais fait de pelleteries plus riches ou mieux choisies, avait la tête chargée de barbes réunies de plumes de touraco, formant diverses touffes rouges ou bleues; la partie antérieure de son corps en était aussi couverte, mais là toutes couleurs brillaient confondues. L'outarde, le rollier d'Angola, le perroquet de Natal, le colombar, les veuves faisaient les frais de ces divers ornements.

Sans doute ce mode de vêtement est, suivant nos idées, composé de bagatelles, d'objets qui se trouvent partout dans la contrée qu'habitent ces peuples; mais si l'on songe que, pour se procurer des oiseaux, les Cafres ne

[1] Cotillon de guerre, appelé symba par les Amazoulous, du nom de la genette, dont la peau sert à sa confection.

possèdent pas un seul moyen passable, qu'il leur faut ramasser à terre plume à plume celles que laisse échapper le volatile, on concevra qu'un long temps est nécessaire pour obtenir un habillement complet, et, pour cette cause, ils y attachent une grande valeur. Ainsi, par exemple, un symba leur coûte dix vaches et souvent davantage: c'est plus d'une année d'un trappeur.

Mais aussi, et d'accord avec tous ceux qui l'ont vu, je ne pourrais trop louer la beauté, la grâce, l'élégance de ces vêtements, qui n'en seraient pas pour nous. Prétendre décrire tout ce qu'ils ont de séduisant à la vue serait une chose impossible; car, pour se le représenter, les yeux d'un Européen n'ont aucun terme de comparaison. Nos vêtements sont constamment fermés, les leurs s'ouvrent aux mouvements et se referment sur eux; dans l'action rapide, leurs queues flottantes, leurs panaches de veuves prennent l'horizontale, et par cela même déterminent dans l'aspect général de l'individu cette fougue analogue à celle des chevaux à longue crinière et des lions à tous crins. Nous n'avons rien de semblable.

Dans l'attaque, leurs chants et leurs mouvements sont tellement combinés avec le mode de costume, que l'imagination des plus braves, cédant à l'effet monstre qui est produit, doit nécessairement s'abandonner pour un instant à la crainte; et je dirai, pour que l'on puisse me comprendre, que, dans mon cercle trop rétréci d'idées, je me pris plus d'une fois à les comparer, ces hommes noirs,

aux diables terrifiants dont les bons Pères de Saint-Acheul cherchaient à épouvanter mon adolescence, avec cette différence toutefois qu'ils n'ont rien de hideux, et qu'ils ont au contraire ce que l'on peut se figurer de plus martial.

Le 23, nous fîmes route parmi des terrains parsemés de mimosas. Quelque temps après s'ouvrit à nous une vaste plaine nue dans laquelle nous formâmes le cercle de wagons, à 2 ou 3 lieues en vue de la montagne où étaient situés les divers mouzis de Matouana.

L'abondance qui régnait n'empêchait pas quelques jeunes gens de se livrer à la chasse. L'un d'eux rapporta le train de derrière d'une femelle de *Boselaphus oreas* [1], dont la chair fut jugée délicieuse.....

Tandis que tapageaient les hommes du camp, ou que beuglaient les bœufs, effets peu différents entr'eux, qui me rompaient également la tête, je me portais d'ordinaire à quelque distance afin de me distraire par la vue d'insectes ou de productions naturelles; cette fois l'idée m'était venue d'ébaucher un croquis, tant bien que mal, de quelques Cafres, pour me rappeler leur costume.

Un homme vint se poser devant moi, grand, robuste et bien fait, bien assis dans son maintien; il portait une tête aux traits larges et prononcés, dont l'ensemble avait quelque noblesse, mais où chacun pouvait lire la haute opinion que cet homme avait de lui-même. C'était Préto-

[1] Canna que les boers appellent élan.

rius, commandant en chef de l'expédition. « Vous savez dessiner, me dit-il, je l'ai appris par diverses personnes, et maintenant que je vous trouve à l'œuvre, permettez-moi; » et prenant quelques papiers chiffonnés, crayonnés sur le genou, il se mit à les parcourir d'un air affecté de connaisseur. Assurément la chose n'en valait pas la peine, je le lui fis observer, ajoutant que ces lignes m'étaient nécessaires pour mes souvenirs, que seul, peut-être, je pouvais les comprendre, mais qu'avec le temps et les commodités il était facile de saisir mieux la ressemblance.

« J'en suis fort aise, dit-il alors; puisque vous avouez qu'il ne vous serait pas impossible de reproduire fidèlement ce que vous voyez, j'espère que vous aurez la bonté de me faire mon portrait. » Puis il ajouta : « Car, vous le sentez à merveille, la vie semée de dangers que je mène peut n'être pas bien longue. Déjà, terrassé par un Cafre, de qui je reçus cette blessure à la main, je n'ai dû la vie qu'à la rapidité d'un de mes compagnons, qui le tua sous moi au moment où j'allais l'être par lui. Chaque jour peut être mon dernier; et une fois mort, le souvenir de mes traits s'effacerait rapidement dans l'esprit de mes proches et de mes nombreux amis; il est même au Cap des personnes qui, sans me connaître, je veux dire sans m'avoir jamais vu, m'ont voué une amitié basée sur les bruits publics recueillis par les journaux; ces personnes-là m'ont demandé de leur faire parvenir mon portrait; mais comme il n'existe chez nous ni peintres ni dessinateurs,

je n'ai pu jusqu'à présent satisfaire leur désir, et vous ne trouverez pas mauvais que je profite de votre habileté. »

J'allais chercher quelque prétexte afin d'esquiver la corvée, persuadé que je ne réussirais jamais à le flatter assez pour qu'il voulût se reconnaître et me remercier, lorsqu'il poursuivit la conversation tendant à me faire comprendre que cette démarche était de toute nécessité, d'autant plus qu'il avait vu représentés en buste ou en pied tous les généraux de Napoléon; et Napoléon lui-même, ne le retrouvait-on pas partout? Suivant lui, sa place comme conquérant se trouvait marquée auprès de ces célébrités, ou plutôt, je me trompe, à côté de Napoléon, dont il se plaisait à parler comme de son plus jeune frère. Le pauvre homme!

J'avais peine à comprimer une furieuse envie de rire; j'allais éclater, lorsque je réussis à changer le cours de mes réflexions en remettant ce travail au retour. Prétorius me remercia de mes promesses et me quitta pour cause de service. Dès qu'il fut suffisamment éloigné, je me livrai tout à l'aise à l'expansion de mes sentiments.

Je dirai tout de suite, pour que l'on ne me demande pas l'esquisse du héros, que, depuis cette époque, Prétorius n'eut jamais occasion de se rapprocher de moi, ni de me rappeler ce que je lui avais promis.

Jusqu'alors il ne m'eût pas tout à fait répugné de faire un croquis de cet homme; il ne s'était encore montré qu'ignorant et poltron, très-heureux en guerre; mais de-

puis, c'est-à-dire en 1842, lors des affaires de Natal contre les Anglais, Prétorius fit plus, sa conduite fut celle d'un lâche et d'un traître. Ses compatriotes l'avaient chargé d'un mandat; ils se reposaient sur lui du soin de leur avenir et de leur honneur : il vendit tout, moyennant qu'il serait maintenu dans ses domaines.

Le soir, nous eûmes de la pluie pour la première fois depuis notre départ; elle tombait par torrents; les éclats du tonnerre déchiraient l'air autour de nous; il semblait que nous lui servions de but; les roulements étaient si forts, si prolongés et s'entremêlaient à tel point que toute conversation était impossible. Les boers profitaient de ces instants pour entonner leurs hymnes au ton monotone et pleureur; ils cherchaient par leurs voix à dominer l'orage; pour moi, le remède, je le trouvai pire que le mal.

Le 24, la terre friable de la plaine au centre de laquelle nous étions campés se trouvait tellement détrempée par la pluie torrentielle de la veille, qu'il était matériellement impossible de changer de lieu avec les wagons. Dès le matin d'immenses tourbillons de fumée se levèrent de la montagne de Matouana : c'était lui-même qui brûlait ses différents mouzis en signe de départ pour la guerre, ou pour donner le change aux espions de Dingaan.

Les 25 et 26 se passèrent sur les mêmes lieux dans l'attente du beau temps, qui ne venait pas, et d'un renfort de quelques hommes qui nous arrivèrent exténués par les pluies constantes; enfin, le 27, nous fîmes 4 lieues avec

des peines infinies, la terre chargeant nos roues à rendre nos chariots parfois immobiles. Nous n'avions que cinq paires de bœufs devant chaque wagon, nombre fixé pour éviter l'encombrement, mais trop faible en pareilles circonstances. Nous établîmes le camp au sud, non loin de deux montagnes qui se touchent, l'occidentale à sommet plat, l'orientale à sommet inégal; toutes deux s'apercevant à une grande distance. Là nous reçûmes la visite des Cafres coureurs expédiés par Nonglass, qui commandait les forces de Panda. Ces hommes étaient chargés d'apprendre à leur maître, que nous avions avec nous, que les deux armées ennemies se trouvaient en présence, qu'à l'heure même elles devaient être aux prises. Nous sûmes que le nombre des guerriers était égal de part et d'autre, mais que ceux de Panda étaient animés du meilleur esprit, tandis que les hommes de Dingaan étaient bien refroidis; car pour eux, il fallait vaincre deux fois, le parti de Panda tout d'abord, le nôtre ensuite. Il était douteux qu'ils pussent se faire à cette idée et conserver quelque espérance.

Le 28, nous laissâmes à droite les monts de la veille. La route fut longue et pénible; je la parcourus à cheval à 2 ou 3 milles sur les devants du convoi pour reconnaître les lieux, ce qui me permit la vue de quelques antilopes, *caama*, fuyant plus rapides qu'un cheval.

A une lieue par-delà les monts que je viens de signaler et à 5 ou 6 milles en deçà de *Zand-Rivier*, je traversai le

lit d'un torrent desséché, où se montrait à découvert une couche de charbon fossile de 2 pieds d'épaisseur, sise à 8 de profondeur. Des échantillons que j'y recueillis furent donnés deux ans après à M. Fowler, officier anglais, qui, retournant à Londres, se proposait de les soumettre à une société scientifique. Un jeune paysan rapporta la peau d'un animal auquel les boers ne savaient quel nom donner. Je pus reconnaître ensuite que c'était un *bastaard Guyms-book*, *Aigoceros equina*.

Nous traversâmes le même jour Zand-Rivier et fûmes camper à quelque distance au-delà. Le 29, nous passâmes *Om-Sinyati*, rivière des buffles, dont les bords escarpés présentèrent de grandes difficultés, tant pour la descente que pour l'escalade. Plusieurs chariots versèrent, quelques-uns furent brisés; néanmoins tous gagnèrent les flancs d'une montagne près de laquelle nous nous établîmes.

Là se trouvaient quantité d'ossements blanchis, nombre de têtes cafres répandues dans les herbes longues. C'était l'endroit où avait eu lieu la mémorable bataille du dimanche, dans laquelle 25 régiments cafres de 1,000 hommes chacun, débordant à tour de rôle sur un camp de 8 à 900 boers, avaient laissé 3,200 morts. La durée de l'attaque n'avait pas excédé une heure et demie. Cette sanglante affaire avait eu lieu le 16 septembre 1838, et à cause d'elle la petite rivière qui coule près de là reçut le nom de *Bloed-Rivier*, rivière de sang.

Des paysans m'ont assuré que nombre de Cafres blessés, ne pouvant se soustraire par la fuite, avaient pris le parti de s'y cacher dans les roseaux; d'autres, plongés dans des endroits profonds, ne tenaient hors de l'eau que le nez, absolument comme font les hippopotames, et, par cette habile et patiente manœuvre, ces malheureux comptaient bien profiter des ombres de la nuit pour se traîner à l'écart. Mais dès que la ruse fut découverte, cette petite rivière fut inspectée et sondée avec la plus scrupuleuse attention, et bientôt ses eaux semi-stagnantes se colorèrent en rouge : tous les fuyards venaient d'être impitoyablement fusillés par les boers, qui se firent un jeu de cette facile destruction.

Il y a dans cette conduite barbare quelque chose qui soulève de dégoût le cœur d'un Européen. Je reviendrai plus loin sur ce sujet. En attendant le récit que je ferai de l'émigration et de ses diverses phases, je pense ne pas devoir non plus taxer d'infamie ces boers dont l'élite venait d'être traîtreusement écharpée par Dingaan. Dingaan n'avait-il pas massacré douze ou quinze jours ensuite 317 femmes et enfants, qui, se reposant sur la foi des traités, étaient restés sans protecteurs sur les bords de Boschjesmans-Rivier? Les Amazoulous n'avaient-ils pas fait preuve de leur extrême ardeur pour le carnage dans cette scène ignoble, dégoûtante? Ne s'étaient-ils pas complu à larder des cadavres, à les mettre à nu, à ouvrir le ventre de toutes les femmes qu'ils croyaient enceintes, à en retirer le fruit,

dont ils brisaient la tête sur le fer des roues des chariots?

C'étaient les mêmes hommes que l'on retrouvait cette fois sous le coup du fusil; c'étaient ces fougueux acteurs noirs, teints du sang de femmes blanches. Eux qui avaient été sans pitié n'en sollicitaient pas non plus. Découverts, ils savaient que la mort était inévitable; mais, obéissant à l'instinct irrésistible de conservation, ils plongeaient jusqu'à ce que, l'air leur manquant, force leur était de lever en partie la tête, qu'aussitôt traversait la balle vengeresse du boer. Ces lieux n'offraient partout à l'œil qu'un désert; jamais chariots ne les avaient sillonnés, et pour reconnaître la route la plus facile à suivre, des patrouilles furent envoyées à la découverte.

Le 30, vers cinq heures, un Cafre, porteur d'un pavillon blanc, vint, de la part de Nonglass, nous apprendre que le dernier plan de Dingaan était d'opérer sa jonction avec Massilicatzi; mais que, pour cela, il devait traverser la contrée des *Knop-nuys-Caffers*, Cafres à nez boutonné, les mêmes qui se nomment *Makazanes*, desquels il avait tout à redouter; que, pour éviter ceux-ci, il devait, en prenant plus à l'ouest, donner en plein dans le pays des Ama-Souasis, ennemis plus implacables encore; de telle façon que, sur l'un ou l'autre point, il y avait pour lui des dangers si certains qu'il devait y succomber infailliblement. Ce messager ajoutait que Dingaan, craignant pour ses jours, s'était caché dans une cave près de sa ville, attendant une occasion pour se sauver vers le nord.

Le 31, au matin, un conseil de guerre s'était assemblé. On se tenait en plein air, raison suffisante pour permettre aux juges de garder leurs chapeaux. Je dis juges, parce que ce conseil ne se composait que de juges et d'un rapporteur de l'affaire. Pour répondre au ministère public, il n'y avait point d'avocat défenseur de l'accusé; c'eût été trop impolitique de fournir des armes de résistance à l'homme que tous voulaient voir condamner et fusiller. J'ai dit des juges, parce que ces hommes en tenaient lieu, bien qu'ils ressemblassent à toute autre chose, tant par les dehors que par l'esprit et le jugement. J'ai dit juges, bien que, craignant d'en profaner le nom, j'eusse désirer trouver quelqu'autre terme. Quoi qu'il en soit, si vous tenez à vous faire une idée exacte de ce conseil, composé de gens imbéciles et cruels, rappelez-vous ce qu'était un tribunal révolutionnaire dans le temps de la Terreur.

Il s'agissait de prononcer deux sentences capitales, exécutoires immédiatement après la levée de la séance. Là, devant ces blancs aux figures insignifiantes, comparaissaient deux hommes, l'un à l'autre réunis par la menotte de fer, saisissant le poignet gauche de l'un et le droit de l'autre. C'étaient Tamboussa et Combezena; tous deux étaient impassibles.

Quels étaient ces deux hommes, et comment étaient-ils tombés au pouvoir des boers? C'est ce que je vais raconter pour donner à entendre comment les boers comprennent le droit des gens.

Tamboussa, depuis un temps déjà long, occupait chez les Amazoulous le poste de grand dignitaire. Après Dingaan le despote, c'était Tamboussa, c'était Schala. Ils étaient tout à la fois ses conseillers et ses ministres. Mais malgré leur haute position, qui, une fois retirés des affaires, leur permettait de vivre avec un luxe égal à celui du chef, s'il vous eût été donné de les voir auprès du maître, vous eussiez aussitôt reconnu les esclaves. Ils avaient beau être grands pour le commun du peuple; entre eux et Dingaan restait un abîme.

Comme, dans les circonstances difficiles, une mission délicate ne pouvait être parfaitement remplie que par celui qui, pour en comprendre les moyens, les avait développés au chef, lequel s'était rendu à ce plan de son conseiller comme au meilleur, Tamboussa fut chargé par Dingaan d'aller à Pieters-Mauritz-Burg porter aux paysans des paroles de paix, accompagnées de 200 superbes bœufs, présent par lequel Dingaan voulait renouveler l'assurance de ses bonnes intentions, et gagner du temps pour ce qui était de la dette reconnue par lui s'élever au chiffre de 19,000 têtes de bêtes à cornes, bœufs, vaches ou veaux proprement dits. « Va, lui dit-il, parle comme moi-même et réussis. »

Tamboussa, qui rampait devant son maître comme ses inférieurs rampaient devant lui, mais serviteur fidèle, mais homme dévoué jusqu'à donner volontiers sa vie pour servir Dingaan, Tamboussa partit suivi de Combezena, et mal-

gré les bruits de guerre qu'il recueillit en route. Il se présenta bientôt devant le conseil des paysans.

La démarche de Dingaan fut jugée appartenir à un système de lenteur qui cachait d'hostiles desseins; on se hâta de prendre possession des bœufs, à titre, non de cadeau, mais de simple à-compte. Tamboussa plaida longtemps et avec art la cause qu'il devait défendre. Mais déjà des dispositions étaient faites, des ordres étaient donnés; chaque jour de retard accumulait des chances contraires : il fallait agir. L'éloquence de Tamboussa ne fut pas couronnée de succès; bien plus, loin de l'être, elle lui devint funeste, et voici par quelles causes.

Panda, se voyant admis à siéger au conseil, où sa présence était nécessaire, fournissait les détails demandés. Tamboussa, dont les efforts tendaient à faire réussir les vues de son maître, parlait trop en faveur de Dingaan. Panda dissimulait avec peine son ressentiment. Furieux, il se lève, attaque Tamboussa, le charge d'une façon impitoyable, l'accusant d'avoir été l'instigateur des massacres d'Ungun-Kuncklove[1] et de Boschjesmans-Rivier, promettant d'en fournir mille preuves s'il était requis de le faire.

Tamboussa resta froid, brisant la fureur de son adversaire par sa seule immobilité. « Je ne pense pas, dit-il, qu'il soit de mon devoir de répondre à une semblable accusation. Dingaan, mon maître, m'a chargé d'un mandat que je dois remplir tout d'abord; je ne saurais négliger

[1] Le grand éléphant, nom de la capitale de Dingaan.

les affaires de mon maître pour m'occuper des miennes. ».
Il se tut alors; mais on ne lui tint pas compte de la dignité de sa réponse ni de son silence. On ne lui tint pas compte non plus de sa qualité d'envoyé, qualité qui devait être respectée, quel que pût être ou avoir été Tamboussa.

Sans plus tarder, lui et son acolyte furent mis aux fers. Attachés l'un à l'autre dans un état de nudité complète, ils furent relégués dans un lieu humide d'où ils ne sortirent qu'au départ du commando. Alors ce fut avec une joie bien sentie qu'ils revirent le soleil, cet astre qu'ils aiment tant en raison de sa chaleur, eux hommes nus! Ils marchaient escortés; mais quand même ils ne l'eussent pas été, Tamboussa n'eût pas cherché à s'échapper par la fuite; il était trop grand, trop noble pour adopter un semblable moyen.

Quand vinrent les pluies torrentielles, le temps froid, le dessous d'un chariot leur servait d'abri. Il est vrai que moi-même je n'en avais pas d'autre; mais j'étais vêtu de laine. Eux, les pauvres diables, n'avaient que la peau qu'ils tenaient du créateur; le vent leur sanglait les côtes; le frisson, le claquement des dents, la raideur des membres, devenaient continuels chez eux; mais, grands dans leur martyre, pas une plainte ne leur échappait.

C'est dans cet état qu'ils comparurent, je ne dirai pas pour être jugés, mais bien pour entendre prononcer leur sentence. Je me contenterai de citer ici les paroles de Paul

Zietsman, secrétaire provisoire de Prétorius. Ce dernier ne savait pas écrire, et le premier avait été chargé de la rédaction du journal de l'expédition.

« Le 31 janvier 1840, il fut résolu de statuer sur le sort du prisonnier Tamboussa, ex-conseiller de Dingaan, et d'un chef inférieur nommé Combezena, également prisonnier. Un conseil fut convoqué, devant lequel Panda et d'autres capitaines furent appelés à donner leur déposition. Ils affirmèrent qu'eux tous résidaient précédemment dans le voisinage de la capitale des Amazoulous au temps où Tamboussa était au pouvoir; qu'ils y avaient été témoins de ses actes; qu'ils pouvaient solennellement jurer devant un Dieu qui sait tout, lequel ils ont appris à connaître par le dire des hommes blancs, devant le soleil, devant la présente assemblée et devant le monde entier, que tous les faits sanglants perpétrés par Dingaan le furent avec le concours direct et par les avis de Tamboussa; qu'il excitait le monstre à détruire tel ou tel mouzi, sans épargner les femmes ni les enfants, se servant pour prétexte des offenses les plus légères; que ce fut aussi par son influence que Rétief et ses compagnons furent assassinés; que ce fut cette même influence qui détermina le massacre postérieur des femmes et des enfants des émigrants abandonnés sans défense.

« Panda ajouta de plus que, par suite des machinations du prisonnier, lui-même avait été saisi, puis traîné à la place des exécutions, où il devait être mis à mort, et qu'il

ne fut sauvé que par l'intercession de sa mère, intercession puissante, car elle était la belle-mère de Dingaan.

« Le chef détenu, appelé à se défendre, reconnut la vérité de tout ce qui avait été avancé contre lui, comme aussi la justice du sort qui lui était réservé, ajoutant noblement que quoiqu'il voulût payer du sacrifice de sa vie ses nombreux crimes, encore Combezena, son compagnon de captivité, était innocent et ne méritait point la mort.

« Toutefois Panda se hâta de répliquer à ces paroles que Combezena avait été l'instigateur principal des atrocités commises par Dingaan, par la communication de faux rapports, dans le but d'acquérir ses bonnes grâces et ses faveurs.

« Le commandant en chef, sur l'avis de la cour martiale, songea alors à rendre sur les deux prisonniers la redoutable sentence de mort. Il imprima à leur esprit tout ce que ce fait avait de terrible, et leur fit entendre qu'après avoir subi leur sentence, ils paraîtraient devant un autre juge; mais qu'ils pouvaient éviter des peines éternelles s'ils voulaient lui confesser leurs crimes, et de cœur solliciter son pardon. Quelques heures ensuite, les deux détenus furent conduits en un lieu voisin, et la justice des hommes fut satisfaite [1]. »

Je dois ajouter, moi qui fus témoin de ces débats, que Tamboussa fut pressé de faire des aveux, mais qu'il se tut pour lui-même et n'ouvrit la bouche que pour faire sentir

[1] *Natal*, a reprint, by John Centlivres Chase. Graham's-Town, 1843.

l'innocence de son compagnon : preuve d'oubli de soi-même, preuve de désintéressement admirable dans un pareil moment; et, quand Prétorius vint à lui parler de Dieu, *Kos-Pezou*, le maître d'en haut et des peines éternelles, qu'il pouvait éviter par une démarche à lui inconnue jusque-là, Tamboussa objecta qu'il n'avait qu'un maître, que son devoir était de lui rester fidèle jusqu'au dernier moment, et qu'après avoir agi de la sorte, le Maître de là-haut, s'il y en avait un, ne pouvait manquer de lui savoir bon gré de sa conduite.

Quand ces deux prisonniers furent arrivés sur le lieu de l'exécution, ils étaient comme toujours attachés l'un à l'autre; deux paysans chargés de les fusiller se tenaient à 60 pas. Lorsque partirent les coups, tous deux tombèrent. Cambezena était mort instantanément; Tamboussa n'était que blessé, mais en plein corps. Calme alors comme toujours, malgré la souffrance, il se releva, se maintint, présentant au tir la surface la plus large, jusqu'à ce qu'il tombât sous le coup de la seconde balle.

Ces hommes savent mourir, pensais-je; et je me retirai plein d'admiration, mais assailli de mille regrets; car cet acte de la justice des boers me paraissait infâme.

Le même jour, nous traversâmes *Omphilos-Omschlopu*, la rivière blanche, non loin de laquelle était bâtie la capitale de Dingaan, à une certaine distance dans l'est du point où nous la traversâmes. Cette rivière s'abouche avec *Omphilos-Mouniama*, rivière noire, à 18 lieues de la mer, et

toutes deux portent leurs eaux à la baie de Sainte-Lucie, sous le nom d'Omphilozie; sur les cartes marines, l'Omphilozie des Amazoulous est indiquée par celui de rivière de Sainte-Lucie.

Après avoir arrosé une vaste étendue de contrée chauve, à partir de la chaîne de Quathlambène où sont leurs sources, ces deux rivières, *Omschlopu* et *Mouniama*, arrivées à la moitié de leur course, pénètrent dans un pays couvert de bois, abondant en gibier de toute espèce. Leur cours devient alors sinueux à plaisir, car partout se présentent des obstacles. C'est au centre de ces forêts, près de leur confluent, que je passai une partie de 1841 et 1842 à chasser les grands animaux, et principalement les éléphants, dont je parlerai longuement plus tard.

Omphilos-Omschlopu se distingue par son lit de sable, d'où lui vient son nom de rivière blanche. Omphilos-Mouniama, quoique peu distante, est reconnaissable en beaucoup d'endroits par des pierres rondes et détachées, de teinte noirâtre, qui jonchent son lit et influent sur sa couleur apparente au point de lui avoir valu le nom de rivière noire.

Durant la marche, des patrouilles rencontrèrent une douzaine de Cafres non munis du signe de reconnaissance des partisans de Panda, lequel consistait en deux lanières de peau blanche s'échappant du cou et pendantes sur le dos et la poitrine. Aucune explication ne leur fut demandée : tous tombèrent sous les balles.

Nous campâmes dans une jolie vallée où un fort orage nous assaillit durant toute la nuit. Le 1er février, nous nous mettions en marche. Il était onze heures du matin lorsque nous reçûmes avis que l'on avait découvert dans le voisinage un grand nombre de bœufs gardés par des Cafres. 150 cavaliers furent immédiatement dépêchés pour s'en emparer, et le camp se reforma sur les mêmes lieux. Bientôt ensuite nous apprîmes la déroute complète des forces de Dingaan, dont un régiment avait été totalement détruit. Schlala avait été transpercé d'un coup d'assagaye. Ces bonnes nouvelles, dont on voulait s'assurer positivement, nécessitèrent l'envoi d'un homme qui pût les constater. Isaac Niewkerk fut chargé de la mission; il l'accepta d'autant plus volontiers qu'une gratification secrète de deux bouteilles d'eau-de-vie fut glissée dans ses arçons.

Le 2 se passait en actes de piété; on lisait la Bible, on chantait des hymnes. Mais à ce bruit religieux vint se mêler un autre bruit bien plus agréable, d'effet irrésistible pour un Sud-Africain : c'était celui du beuglement d'une troupe de 3,000 bœufs et vaches. Il est inutile de dire que la voix du prédicateur ne fut plus écoutée, que les chants cessèrent comme par magie, et, passant les uns sur les autres, délaissant les Bibles renversées, nos dévots se précipitèrent pour courir au-devant du véritable objet de leur culte et recevoir les nouveaux venus.

Ils ne tarissaient pas en éloges sur la belle condition de

ces animaux brillants d'embonpoint, dont la masse offrait à l'œil une ravissante bigarrure de blanc, de bleu, de noir, de jaune et de rouge. Alors je me riais, moi avec mes idées d'Européen, de la tendance, ou de la sympathie, ou de l'amour, ou de la passion de ces hommes pour ces bêtes. Je cherchais à me l'expliquer; mais, ne la devinant pas, je me plaisais à l'attribuer à l'analogie du caractère. Je pouvais n'avoir pas tout à fait tort, mais j'avoue que je n'étais point sur la vraie voie.

Plus tard, lorsque j'eus cheminé loin et longtemps, traîné par des bœufs que la fréquentation de tous les jours m'apprit à mieux connaître, je partageai moi-même l'amour des Sud-Africains pour ces compagnons obéissants, patients et dévoués. Isolé comme je l'étais, entouré d'hommes aux dispositions équivoques, mes serviteurs les plus fidèles, mes seuls vrais amis, ce furent mes bœufs.

Aussi, quand l'épidémie des monts Sogoupana, d'autres disent les mouches, me les enleva tous jusqu'au dernier; quand *Bloem*, qui mangeait dans ma main, vint à mourir; quand *Holland* et *Bister-Weld* tombèrent pour ne plus se relever, eux mes deux timoniers de prédilection, les plus prudents, les plus intelligents, les plus sûrs qu'ait produits peut-être la race bovine: alors mon cœur saigna, alors je versai des larmes amères. Ce n'était pas, comme on pourrait le croire, la privation de leurs services qui me brisait; ce n'était pas la perspective d'un emprisonnement forcé de trois mois dans le désert; rien n'était inspiré par

l'égoïsme : c'était bien leur absence, leur triste fin surtout, qui me gonflait le cœur, et j'eusse donné volontiers collections, espérances, tout ce que je comptais obtenir de mes excursions, pour qu'il n'en fût point arrivé ainsi.

Cependant j'étais resté longtemps froid témoin de la sensibilité des boers, et je me rappelle encore une circonstance où je pris en pitié l'un d'entre eux à qui l'on demandait des nouvelles de sa femme gravement malade. Cet homme, après une traite assez longue, était arrivé depuis deux heures avec son wagon devant un magasin où malgré son désir il perdait du temps. « Ma femme, dit-il, est malade, très-malade, c'est vrai ; peut-être même en mourra-t-elle, quoique les soins ne lui manquent pas. Mais voyez, monsieur, mes bœufs, mes pauvres bœufs : c'est leur triste état, leur maigreur, leur misère, voilà ce qui m'inquiète le plus ; ils ont tant travaillé, ils sont si bons, si disciplinés, si courageux !

— C'est juste, lui objecta-t-on, ils n'ont pas encore la malice de vous jouer de vilains tours : c'est pour cela que vous les aimez ; de plus, que vous les préférez. — Allez, monsieur, répliqua le paysan la larme à l'œil, vous avez raison, vous venez de dire vrai. » Et si j'eus alors la sottise de hausser les épaules à la digression du paysan, c'est que je ne savais point encore ce qu'était le bœuf de trait, non plus ce qu'était la femme hollandaise sud-africaine. Dieu ! quels bœufs ! hélas ! quelles femmes ! Aux uns, le

nom devrait être grandi; aux autres, il faudrait le retrancher.

Nous ne tardâmes pas à recevoir la confirmation de la défaite de Dingaan par des espions de Job, notre allié; il paraissait même avéré que, dans sa fuite, le despote avait été arrêté par une rivière gonflée depuis quelque temps. Niewkerk nous revint le soir du même jour; il avait trouvé les forces ennemies, séparées par un ravin, se reposant de leurs fatigues; il avait même failli donner dans le camp de Schlala. Mais, quoique le parti de Dingaan ne se fût pas encore retiré, il n'en était pas moins hors d'état de lutter avec avantage; 1,000 de ses guerriers étaient restés sur place, et bien que l'avantage fût décisif pour Panda, Isaac Niewkerk n'observa pas moins de 1,200 blessés dans le camp de Nonglass, dont le contingent fut estimé à 5,000 hommes d'armes.

Le 3, le commandant fit répandre un ordre par lequel tout homme muni d'un cheval devait faire ses apprêts pour le départ, fixé à sept heures; de telle sorte que si nous n'eussions pas perdu de chevaux, tout le monde devait coopérer à l'expédition : tactique sans pareille, qui prouve les connaissances stratégiques de Prétorius.

En conséquence, 210 hommes partirent. Ma condition de malade me forçait à rester; néanmoins, je cherchai à séduire à force d'argent quelque cavalier qui me cédât sa monture, acceptant pour lui la corvée. Mes démarches, à mon grand regret, furent vaines, chacun craignant de

perdre sa part proportionnelle du butin que l'on était sûr de faire.

C'était un spectacle singulier que présentaient ces hommes, partant dans le plus grand désordre, gravissant les collines pêle-mêle, portant disgracieusement le long fusil à l'épaule. De commandant à veld-cornet, à caporal, à simple cavalier, pas de différence dans la tenue, point non plus dans l'exécution des ordres, que personne n'était tenté de donner parce que nul ne se souciait d'y obéir, le mode de punition n'existant pas.

Après une heure de marche, un espion vint informer les boers de la retraite d'un corps d'Amazoulous, déguerpissant d'un versant abrupte où ils avaient d'abord pris position ; l'arrivée des blancs les avait déterminés à ce parti.

Aussitôt le commandant Lombaart s'élança à leur poursuite, à la tête de 25 chevaux légers, tandis que le reste suivait aussi lestement que le permettait la difficulté des lieux. Heureusement pour l'ennemi, dont la marche rapide devait être surpassée, ses mouvements furent masqués par une brume épaisse qui couvrait les montagnes et les gorges environnantes. Cette cause favorable l'aida à s'échapper inaperçu et à se blottir dans les fissures et les cavernes qui distinguaient cette partie des montagnes. Quoique plusieurs boers les eussent approchés assez pour les entendre s'entre-appeler et se donner le mot pour fuir, les 25 hommes détachés revinrent le soir, après d'inutiles recherches parmi les blocs amoncelés.

Le 4, on continua de suivre la direction du nord-est. Cette journée ne fut signalée par aucun événement. Le 5, nos 250 hommes firent route tout le jour jusqu'à nuit close, dans l'espoir de joindre l'ennemi qui fuyait. Ils ne trouvèrent rien que des passages difficiles, à travers cette contrée parsemée d'élévations rocheuses, coupée de gorges et de ravins dans lesquels serpentent mille ruisseaux. Ils bivouaquèrent au pied d'une montagne, dans un endroit fangeux, ayant soin de tenir leurs chevaux tout sellés et de former le cercle pour éviter d'être surpris.

Le 6, au lever du soleil, la marche fut reprise et continuée dans la même direction jusqu'à une certaine distance; mais, ne rencontrant pas trace d'ennemis, nos hommes changèrent la route vers l'est, et peu après ils reçurent l'avis qu'une partie des Amazoulous s'était retranchée sur le sommet d'une montagne escarpée, caverneuse, et des plus difficiles.

Ce lieu fut aussitôt cerné, et le commandant en chef chargea un interprète d'annoncer à ceux qui avaient cherché un refuge dans les cavernes que leurs vies seraient épargnées s'ils les quittaient sans armes. Toutefois, comme nul n'acceptait cette offre de grâce, le commandant Lombaart, à la tête de 25 hommes, reçut l'ordre d'approcher de cette forteresse naturelle, de fusiller les hommes, mais d'épargner les femmes et les enfants.

Cet ordre, dont l'exécution était difficile, tant les grosses pierres encombraient les abords, fut suivi avec un grand

courage. Trois principaux Amazoulous ayant été frappés à mort, le reste poussa des cris pour obtenir quartier. Aussitôt le feu cessa, les hommes sortirent, amenant avec eux 50 femmes et un certain nombre d'enfants que l'on reçut et que l'on traita avec bonté. Mais deux heures plus tard, les guerriers prisonniers cherchant, d'un accord unanime, à fuir vers des cavernes voisines, tombèrent sous les balles, plus rapides qu'ils ne se l'imaginaient.

La manière dont les boers se comportaient en cette circonstance intrigua beaucoup leurs alliés amazoulous ; elle excitait leur admiration en même temps que leur mécontentement, et plus d'un parlait avec mépris du système de guerre que pratiquent les blancs. « Comment, disait Nonglass, après les avoir contraints à quitter une position aussi difficile, vous leur laissez la vie! Ceci n'est pas faire la guerre, ce n'est pas profiter de ses avantages. En guerre, il faut tuer beaucoup, tout même s'il est possible. »

Vers trois heures, une forte pluie qui menaçait d'être incessante contraignit les boers à faire halte. Un kraal abandonné leur servit d'abri ; ses silos ouverts fournirent en abondance du maïs, dont on se fit un ample régal, vu que la faim se faisait sentir.

Deux Amazoulous, accompagnés de Nonglass, y attendaient la venue du commandant Prétorius, afin d'intercéder en faveur de deux capitaines nommés *Kouana* et *Maputa*, que l'on représentait comme étant deux des principaux officiers de Dingaan. On annonça qu'ils étaient

déterminés depuis longtemps à se révolter, mais qu'aucune occasion ne s'étant présentée jusqu'à la récente bataille entre Dingaan et Panda, force leur avait été d'attendre l'issue des événements. Leur désir actuel était de se joindre aux blancs avec tout leur monde.

La réponse de Prétorius vint leur assurer la réalisation de leurs vues ; toutefois il enjoignit à Kouana et Maputa de se présenter en personne le jour suivant pour que l'on pût recevoir leur soumission. Ces envoyés, auxquels on voulait donner une idée de nos procédés, furent priés de s'enquérir de Panda lui-même de la façon dont il était traité ; ce à quoi le chef répondit, exprimant en termes flatteurs le bonheur dont il jouissait, situation qui contrastait singulièrement avec la servilité dans laquelle il vivait sous Dingaan, duquel il ne pouvait jamais s'approcher si ce n'est en rampant comme un chien.

On atteignit le 8 le fleuve *Om-Pongola* [1], aux rives couvertes de mimeuses, et du sommet d'un roc perpendiculaire il fut aisé, à l'aide d'un télescope, de découvrir au loin son cours. Du côté méridional le pays est excessivement coupé de ravins, chargé de monticules ferrugineux d'un aspect rugueux et sévère. Sur le septentrional, la contrée semble, au contraire, s'étendre en plaine jusqu'à 12 milles au moins des bords de la rivière.

Nulle information précise ne put être recueillie touchant Dingaan. On apprit seulement qu'il avait passé

[1] Rivière du gnou.

l'Om-Pongola cinq jours auparavant, avec quelques-unes de ses femmes et quelques gardiens de troupeaux ; que sa fuite hors de son territoire était de toute certitude. D'autres assurèrent qu'il n'avait pas avec lui plus de 100 hommes capables de porter les armes ; que sa fuite indigne avait tellement exaspéré son peuple contre lui, que ses partisans naguère les plus dévoués juraient de le mettre en pièces s'il venait à tomber en leur pouvoir.

Cette conviction acquise de la dispersion des forces et des partisans de Dingaan, jointe aux ravages que faisait la maladie parmi nos chevaux, furent les deux causes qui déterminèrent le retour. Prétorius, laissant à Nonglass le soin de surveiller les bords d'Om-Pongola, lui fit promettre d'adresser le plus leste de ses coureurs s'il venait à savoir quelque chose de Dingaan, ajoutant qu'en pareille circonstance il se faisait fort de détacher immédiatement 100 cavaliers à l'effet de saisir vivant, s'il était possible, le monstre dont la possession eût causé tant de joie.

Ces mesures une fois prises, le commando fit route pour regagner Om-Philos-Mouniama, chassant devant et derrière une troupe de 10,000 bœufs et vaches.

Le 9, au soir, le camp fut rejoint. C'était un dimanche ; mais, à cause des pluies incessantes commencées dès le 5, on ne put se réunir en nombre pour l'office divin. Toutefois, diverses tentes furent métamorphosées en lieu de prière, et l'on y remercia le Tout-Puissant des avantages obtenus.

Le 10, Prétorius complimenta Panda touchant la conduite qu'il avait gardée depuis qu'il accompagnait l'expédition. Il le félicita hautement des succès obtenus par le vaillant Nonglass; il s'efforça de persuader au roi cafre et à ses principaux officiers réunis que les blancs n'attribuaient pas à leur propre force les heureux résultats de la guerre, mais bien à une Providence supérieure qui s'était servie d'eux comme d'un instrument pour punir Dingaan de ses forfaits et y mettre un terme.

S'adressant ensuite pour la seconde fois à Panda, il lui dit qu'il reconnaissait la justice de ses prétentions au pouvoir vacant par la fuite de Dingaan; qu'en conséquence il le désignait et le reconnaissait chef ou roi du peuple des Amazoulous, autorisé qu'il était d'agir ainsi au nom du conseil du peuple, siégeant à Pieters-Mauritz-Burg; que, dorénavant, il serait considéré comme leur principal allié; que ses ennemis seraient traités comme s'ils l'étaient des boers; qu'il ne lui serait toutefois point permis de porter la guerre chez d'autres tribus sans avoir préalablement demandé et obtenu la permission, demande que devait accompagner le développement des causes qui la provoquaient; que, dans ce cas, si ses réclamations étaient justes, une force raisonnable, composée de boers montés, serait mise à sa disposition pour l'assister.

Panda s'empressa d'accueillir ces volontés du conseil et y répondit en termes très-convenables : « Je puis solennellement jurer, dit-il, par tout ce qui existe, que je

veux à tout jamais rester fidèle à vous et à votre gouvernement; et si quelque pouvoir vous attaque, dès que j'en aurai connaissance, je m'engage à mettre à votre disposition toutes mes forces, lesquelles, dans l'intérêt de votre cause, seront sacrifiées jusqu'au dernier homme si vous l'exigez. »

A cette époque, on évalua les forces réunies de Panda au chiffre de 10,000 guerriers d'élite; mais je me permettrai de contester cette opinion, parce qu'il me fut donné ensuite de pouvoir établir avec plus de justesse le nombre d'individus valides et capables d'être employés à l'attaque et à la défense. 40,000 guerriers, y compris les abafanas, jeunes gens au-dessous de dix-huit ans, composent le total des forces des Amazoulous. 20,000 seulement doivent porter la guerre au dehors, le reste étant destiné à la protection des femmes, des enfants, des troupeaux, lesquels exigent par leur grand nombre la moitié de la population vaillante.

Le 11, Nonglass adressa deux messagers pour faire savoir qu'il lui était tout à fait impossible de recueillir la moindre nouvelle de Dingaan, comme aussi pour annoncer qu'il n'y avait pas de troupeaux dans la partie où il était en observation. En conséquence, il sollicitait la permission de quitter ces lieux. Sa demande fut accueillie en même temps que l'on résolut de hâter le retour à Pieters-Mauritz-Burg, à cause du grand nombre de chevaux qui tombaient chaque jour victimes de la maladie.

Le 12, un jeune Hottentot fut volontairement tué d'un coup de fusil par un autre enfant de son âge. Le conseil ne se reconnaissant point compétent pour juger le coupable, celui-ci fut simplement mis sous escorte pour être livré aux autorités de Pieters-Mauritz-Burg.

Le 14, le commandant en chef, après avoir fait déployer les couleurs de la jeune république, fit lire devant tous sa proclamation par laquelle il annonçait l'extension des limites du territoire vers le nord. La portion de contrée ainsi adjointe s'étendait du Touguela à l'Om-Philos-Mouniama; la baie de Sainte-Lucie s'y trouvait également comprise. Il chercha par tous les moyens à donner une grande publicité à cette prise de possession, qui n'était qu'un vain mot. Personne ne l'applaudit, personne non plus ne la contesta, parce qu'il est d'innocentes choses qui ne font ni bien ni mal, du moins pour le moment. En cela, du reste, les boers ne firent qu'imiter la conduite des Anglais.

Me sera-t-il permis de contester la justice de semblables mesures? A la découverte de chaque contrée inconnue des Européens, les navigateurs, forts de la supériorité des armes de la nation qu'ils représentaient sur les peuples nouveaux qu'ils voyaient pour la première fois, n'hésitaient pas à prendre possession du territoire au nom de leur souverain. Cette précaution avait pour but principal d'éviter les prétentions d'un autre souverain, et, sans s'inquiéter de la possibilité de coloniser, les prétendants bap-

tisaient la terre nouvelle, qui, dès lors, faisait partie des terres de la couronne.

Mais sur quel droit s'appuyaient les nouveaux venus pour saisir un pays habité? le droit du plus fort, et rien de plus. Lorsque l'on s'aventurait à exposer le motif aux indigènes, les indigènes riaient. Ils riaient de la folie des Européens, parce qu'ils ne s'imaginaient pas y voir quoi que ce fût de sérieux; ils riaient comme nous ririons nous-mêmes aujourd'hui s'il plaisait à une jonque chinoise de venir au nom du maître du Céleste-Empire prendre possession de la France. Si la chose arrivait, assurément nous ririons d'un rire inextinguible, et c'est comme cela que riaient les indigènes.

Ici le cas n'était-il pas le même? La contrée n'était pas vierge, elle était habitée par une population nombreuse, et les boers n'étaient pas en force pour occuper et défendre un territoire de cette étendue, lorsqu'ils avaient déjà un pays trop vaste dont ils ne savaient que faire. Loin de sentir le besoin de placer leur superflu, ils éprouvaient celui de se concentrer sur des points de peu d'étendue; car Natal, aux limites premièrement tracées, pourrait nourrir 8 millions d'habitants, et à peine 45,000 blancs et noirs étaient alors répandus sur sa surface.

Non-seulement il y avait injustice à s'emparer de ce pays, dont Panda ne pouvait disposer en faveur des boers, mais encore il n'y avait pas nécessité; bien plus, cette annexion était une charge, et la mesure, considérée comme

préliminaire, n'était qu'une mauvaise politique du plus mauvais effet chez les Cafres, qui ne voyaient qu'un droit de possession établi sur ce dire : ceci est à moi. Il est vrai que jamais l'on ne tenta l'occupation ; parti prudent, qui rendit dérisoire comme elle devait l'être la fameuse proclamation de Prétorius.

Celui que l'on avait chargé de la rédaction du journal de l'expédition eut grand soin de reproduire textuellement ce document, et il ne craignit pas d'ajouter gravement : « Après cela un salut fut tiré en l'honneur du conseil du peuple, et un hourra général fut poussé par l'armée entière ; puis tout ce qu'il y avait d'hommes cria d'une seule voix : *Merci au grand Dieu par la grâce duquel la victoire nous a été donnée !* » Vous faites-vous une idée de cette armée entière composée de 436 hommes, de la grande voix de cette armée et de la victoire remportée par cette armée, Dieu aidant?

Moi qui suis forcé de recourir aux faits pour donner des explications, je n'en trouve aucun pour établir cette victoire si digne d'un *Te Deum*. Je dirai humblement que j'ai pris part à cette guerre, qui se termina sans un seul combat auquel aient assisté les blancs.

Le 15, la pluie nous retint tout le jour, et comme, pour que le temps me fût moins long, je m'occupais à coucher quelques observations et faits, un paysan m'interrompit brusquement pour savoir quel était mon but en écrivant ainsi. Sur ma réponse vraie, mais sèche, il reprit : « Mais

avez-vous la permission du commandant? Je doute qu'il vous la donne; car un seul doit être autorisé à écrire ce qui se passe. Sinon, l'un dirait blanc et l'autre dirait noir; ce qui ne peut manquer de faire tort à notre société. »

Je conseillai à mon homme de porter plainte contre moi s'il voulait avoir raison; mais il ne le fit pas, et s'il l'eût fait, je n'eusse pas été fort étonné de me voir condamner à ne plus me servir de ma plume. C'était comprendre singulièrement la liberté. Au fond, les boers n'ont pas cet esprit de justice nécessaire à l'intelligence de ce mot comme nous l'entendons en Europe.

Le 16, bien que ce fût dimanche, le camp fut levé, mais vers onze heures seulement, après avoir satisfait aux exigences religieuses. Ce jour-là, je profitais du wagon d'un Anglais du nom d'Hamilton, lequel avait amplement fêté le samedi soir en compagnie de deux bouteilles d'eau-de-vie, hélas! vides le matin du saint jour. Ses domestiques, châtiés de bonne heure, suivant le degré d'irritation alcoolique, avaient gagné le large, et serviteurs et bœufs manquèrent à l'appel vers l'heure du départ.

Malgré notre embarras, le commando tout entier partit sans nous venir en aide. Déjà depuis deux heures nous étions seuls, délaissés, avec notre unique chariot privé d'attelages, lorsque survint une pluie torrentielle qui mettait le comble à notre désespoir. Nous dûmes en attendre la fin, et quand le temps vint à s'éclaircir, nous découvrîmes de nombreux Cafres amazoulous descendant des mon-

tagnes, et sortant des bois qui leur avaient servi de lieu de retraite durant notre séjour. Ces hommes se rendaient de toutes parts à leurs mouzis pour y juger des dégâts commis par les boers, ou chassaient pour s'en emparer des troupeaux abandonnés dans la plaine par nos patrouilles insouciantes. Certes notre position n'était pas belle; ils devaient être on ne peut plus mal disposés à notre égard, et nous avions tout à redouter de leur approche. Dans ces circonstances, Hamilton, ne voulant pas abandonner sa propriété, parlait de passer la nuit au même endroit; opinion diamétralement opposée à la mienne, puisque, faible et malade comme je l'étais, j'avais déjà résolu de partir et de gagner à pied le gros du commando, à quelque distance qu'il eût pu se porter.

Heureusement nos bœufs, ramenés par une patrouille, nous tirèrent d'embarras, et tant bien que mal nous cheminâmes jusqu'à la nuit. Durant plus d'une heure, nous avions fait fausse route, et nous dûmes de rentrer dans la bonne voie à une épaisse fumée qui nous indiqua la position des boers.

Pendant la marche, nous avions rencontré gisants à terre plusieurs Cafres tués par nos gens. J'avais un grand désir de m'emparer de leurs têtes; mais la répugnance de mon compagnon à souffrir sur son chariot de semblables objets, jointe à celle que j'éprouvais moi-même pour cette sorte de travail, m'empêcha de profiter d'une circonstance rare.

Le 17, un conseil de guerre fut convoqué de bonne heure pour y juger la conduite des principaux chefs cafres employés par nous. Nonglass vint le premier; on reconnut qu'il avait agi avec discernement, prudence et courage. On le félicita hautement sur sa loyauté et son dévouement.

Le fils de Job et Matouana se présentèrent ensuite. Ils se virent tous les deux accusés d'avoir détourné un grand nombre de bestiaux. Les témoins entendus prouvèrent la vérité de leurs dires, et de plus ajoutèrent que ces deux chefs ayant trouvé de l'opposition chez quelques *Makatisses*, les avaient saisis, et ne les avaient relâchés qu'après leur avoir coupé les lèvres et le nez. En conséquence, on les mit aux fers, pour être conduits à Pieters-Mauritz-Burg, où il serait prononcé sur leur sort.

Le fils de Job, entendant cette résolution, se hâta d'adresser à son père un message à l'effet de renvoyer immédiatement plusieurs milliers de bœufs dérobés, condition qui fut remplie quelques jours ensuite, et qui détermina les boers à annuler la décision du conseil et à rendre ces deux chefs à la liberté.

Le même jour, nous quittâmes Tamboussa-Rivier, sur les bords de laquelle ce chef avait été fusillé, et nous allâmes nous établir pour la nuit à Bloed-Rivier. Nous eûmes constamment de la pluie qui rendait les chemins bourbeux et difficiles à nos chariots. Nous apprîmes à regret que l'Om-Siniaty était gonflée au point de donner des inquiétudes, ce qui hâta notre départ.

Le jour suivant, 18, dès huit heures du matin, nous étions sur les bords de cette rivière, dont les eaux rapides et rousses avaient 5 pieds de profondeur au gué. L'hésitation était générale; la plupart préféraient ne pas tenter le passage. Mais il le fallait, et cette fois, pour la première, le commandant Prétorius s'y risqua tout d'abord, conduisant lui-même au moyen d'un grand fouet.

C'est avec plaisir que je vis cette tentative hardie; ses bœufs de tête, solidement guidés par des cavaliers, ne purent broncher. Ils se lancèrent à l'eau, ne montrant que leurs têtes; le chariot suivit, tombant bruyamment de pierre en pierre, et lorsque tout bruit de ce genre cessa, il disparut, ne présentant plus que 2 pieds et demi de sa tente. Alors c'était le bruit du courant écumant sur ces corps; c'était le souffle des bœufs par les naseaux; c'étaient des coups de fouet retentissants, des cris terrifiants, lesquels, selon les paysans, donnent du courage aux bœufs les plus ennemis de l'eau. De notre côté, nous étions inquiets, parce qu'un tableau de ce genre a quelque chose de hardi; la vie des bœufs est gravement exposée, et le premier chariot ne réussissant pas à passer, nous allions être contraints d'attendre que les eaux se fussent retirées, c'est-à-dire peut-être une semaine ou peut-être douze.

Aussi faisions-nous des vœux plus pour ce chariot que pour ceux qui devaient le suivre. Heureusement ses roues retentirent de nouveau sur les pierres de l'autre bord; il gravit, ou pour mieux dire il escalada la pente raide, et

prit fièrement position sur une éminence voisine, laissant à chacun de nous le soin de l'imiter.

D'autres, en effet, suivirent l'exemple du premier; quelques-uns avec bonheur, quelques autres avec des chances contraires. Déjà trois chariots dont les attelages s'étaient noyés encombraient le meilleur gué, et loin de songer à les dégager de la passe, chacun voulant traverser au plus vite, plusieurs, au nombre de huit, restèrent au milieu du courant, et le chariot que je montais en faisait partie. Il y avait réellement de grandes difficultés à effectuer ce passage par 5 pieds d'eau. Les bœufs devaient en nageant remorquer après eux la voiture roulant sur le fond. Nous y perdîmes environ 60 bœufs, nos munitions et nos provisions sèches. Quoi qu'il en soit, il y avait eu réussite complète. J'eus à regretter la meilleure partie de mes effets; mais celle de quelques collections me fut la plus sensible.

Le 19, nous traversâmes la petite rivière où j'avais trouvé une couche de charbon. Le temps se refroidissait sensiblement et nous donnait des craintes pour le lendemain, jour où nous avions à cheminer assez longtemps sur des montagnes boueuses, nommées par les uns *Waater-Berg*[1] et *Moeder-Berg*[2], à cause de l'eau et de la boue que l'on y rencontre, et par les autres plus heureux *Honing-Berg*, monts à miel.

Le 20, nous donnâmes donc dans ces montagnes, où

[1] Montagne à l'eau.

[2] Montagne boueuse.

nous eûmes à franchir des obstacles insurmontables à tout charretier autre qu'un Sud-Africain. Le trajet fut lent, long et pénible. Le froid était intense; bien que vêtus, nous en souffrions vivement, à plus forte raison les jeunes apprentis Cafres que nous ramenions nus; quatre d'entr'eux moururent ce jour-là, et cependant nous n'avions pas de neige, mais en revanche le vent du sud-est piquait vivement.

Le 21, nous passâmes encore une autre rivière, dans le lit de laquelle se voit une couche de charbon mise à nu; et comme j'en faisais l'observation à un compagnon, celui-ci m'apprit qu'il existait du cuivre non loin de la montagne traversée la veille. Mais je ne pus pas le constater.

Le 22, nous gagnâmes Klip-Rivier, où plusieurs Cafres reçurent la chambock[1]. A cet effet, pour éviter les accidents graves, on leur prescrivit de se coucher à plat ventre sur la terre, de telle sorte qu'en assénant les coups, l'extrémité de la terrible cravache de 8 pieds ne devait toucher que le sol; sinon, en s'enroulant sur le corps, cette extrémité plus fine, ayant l'épaisseur du doigt et la souplesse d'une corde, pénétrerait profondément dans les chairs ou bien ouvrirait le ventre du patient, sans que l'exécuteur eût à frapper bien fort.

Chacun d'eux reçut sa douzaine, frétillant et se tordant

[1] Cravache de cuir d'hippopotame, longue de 3 mètres, destinée à châtier les bœufs de derrière.

comme une anguille dans la poêle, et chacun se releva, le front baigné de sueur, sans trop se plaindre de la force des coups. — Je vis par là que ces corps nus sont bien plus propres que les nôtres à endurer la souffrance, et qu'à douleur égale eux riraient encore que déjà nos dents se contracteraient.

Le 23, nous apprîmes que la rivière de Touguela, gonflée par les pluies, nous présenterait de grandes difficultés, d'autant plus qu'un cavalier venu de Pieters-Mauritz-Burg et porteur de dépêches avait failli s'y noyer avec sa monture. Cependant, comme le courant décroissait rapidement, nous pûmes la traverser le 24 au soir.

Le 25, par suite de communications avec des gens venus de la capitale, quelques pains vinrent nous réjouir par leur vue. Un morceau m'en fut donné à peu près à titre de curiosité; je ne perdis pas mon temps à trop le considérer, et quoique son volume fût très-mince, mon estomac ne put s'en arranger; je trouvais, malgré mes souvenirs, cette nourriture trop sèche, trop âpre et de digestion difficile. La viande était beaucoup plus convenable : aussi éprouvai-je, à mon grand étonnement, de fortes douleurs d'estomac qui me firent souffrir plus d'un jour entier.

Les 26, 27, 28 et 29, nous continuâmes à faire route vers *Pieters-Mauritz-Burg* sans circonstances dignes de remarque. Le 30, fatigué des lenteurs de mon compagnon, et prévoyant que je pourrais gagner à pied la capitale le

même jour, je quittai le wagon dès six heures et demie, après m'être simplement muni d'une tranche de mauvaise viande grillée. 6 lieues me séparaient de l'Om-Guinée, et de là 6 autres jusqu'à *Pieters-Mauritz-Burg*. Pour un malade qui ne supportait aucune nourriture, la traite était forte ; mais j'avais un tel désir de regagner un point où je pusse trouver ce que réclamait ma position, que je ne voulus tenir compte d'aucun avis, d'aucune remontrance.

A quelque distance, je fis rencontre de divers Cafres de Job qui portaient de la bière pour leur maître. Ce Job était un Cafre assez puissant ; devant lui, à la couleur près, je pouvais passer pour puissant également : n'appartenais-je pas à cette société de Sud-Africains qui dispose des couronnes ? Cette fois, la soif me poussant, j'eus recours à la force morale, et bientôt le précieux petit pot de bière fut déposé à mes pieds. Vous dire ce que j'en fis, c'est ce que vous en eussiez fait vous-même à ma place ; ni la faim ni la soif ne respectent les éléments qui leur conviennent : j'eusse bu de l'eau si ces Cafres en eussent porté.

Cependant, la chose ainsi faite, le Cafre, gardien du dépôt, me dit : « Savez-vous bien, maître, que vous venez de boire la bière de Job, mon maître à moi ? » A quoi je ne répliquai que par cette réflexion : « C'est vrai, et je le sais, Job est ton maître, cette bière était à lui ; mais ne sommes-nous pas, nous autres blancs, les maîtres de Job,

ton maître à toi? Si Job se fût trouvé à ma place, ayant soif, il l'eût bue, cette bière; mais il n'y était pas, c'était moi qui m'y trouvais, et ce qu'il eût fait lui-même, je l'ai fait, moi; donc il ne saurait le trouver mal. »

Ce Cafre voulait encore d'autres raisons, et pour m'en débarrasser je joignis celle-ci : « Tu diras à ton maître qu'un blanc qui l'aime beaucoup a bu sa bière, d'abord parce que ce blanc aime Job, ensuite parce qu'il aime la bière de Job. » Et, après un discours aussi persuasif, je m'en fus, très-content de mon éloquence cafre, probablement puisée au fond du pot.

Vers midi, j'atteignis le haut gué de l'Om-Guinée, situé à 1 mille ou 2 de la belle cascade, et je dus le traverser par 3 pieds et demi d'eau au milieu de grosses pierres, la terreur des conducteurs de wagons. Au-delà, je trouvai plusieurs chariots dételés où je fus reçu comme un paria, heureux d'y obtenir la permission d'y puiser dans un énorme pot une copieuse portion de ce bouillon délicieux que jettent les boers pour manger seulement la viande, système sud-africain qu'un Français ne comprend guère; mais je fus trop heureux de ce système-là pour oser le blâmer.

Aussitôt après avoir quitté mes convives à l'air hyénique, je gravis sans interruption, durant plusieurs heures, la série de montagnes qui séparent l'Om-Guinée de Pieters-Mauritz-Burg. La chaleur était intense; mais il fallait poursuivre, ce à quoi je me résignai, jusqu'à ce que le

chemin vint à bifurquer. Le voyant également sillonné, j'hésitai d'abord et me décidai à prendre la droite : je pris le mauvais côté.

Cependant, comme il devait aboutir à un point quelconque, je ne m'en inquiétais guère, lorsqu'après une heure de parcours, le ciel, qui brûlait, se chargea, en moins de dix minutes, de nuages condensés sur cette partie. Ce changement fut rapide, et j'accueillis les premières gouttes avec joie. Le tonnerre grondait, éclatait, les éclairs se jouaient sur les sommités voisines, et pour moi ce principe fulminant et liquide me procurait un indicible plaisir; j'avais très-chaud, et, sur ces hauteurs, les réservoirs n'existent que dans les gorges; encore sont-ils douteux, encore ces gorges sont-elles très-profondes. J'aurais eu certainement double soif en en remontant; j'étais heureux, cela se comprend; mais le bonheur se calcule souvent si mal que je ne tardai pas à passer d'un excès dans l'autre. Quelques minutes suffirent pour que la pluie m'eût littéralement traversé; alors j'eusse désiré quelques rayons de soleil, tant il nous faut à nous, êtres difficiles, ce terme moyen qu'exige notre faible constitution.

Le terrain, devenu trop glissant, me contraignit à quitter ma chaussure et à marcher dans l'herbe qui bordait partout la route. J'étais assourdi depuis une demi-heure par les détonations de la foudre qui craquait autour de moi avec une succession continue d'éclairs; des arbres tom-

baient fracassés, et cette vue commençait à m'inspirer des craintes, lorsque je me trouvai renversé par terre, probablement par l'effet d'un coup tombé à 15 pas de moi. Je n'éprouvai rien et mé relevai immédiatement ; mais sitôt que je voulus me remettre en marche, la jambe droite me refusait le service : le jarret était raidi, les muscles étaient comme raccourcis, et ce ne fut qu'après bien des efforts que je pus quitter ce lieu, clopin-clopant. Il est vrai qu'une heure ensuite cette partie avait repris sa condition normale. La pluie avait eu jusque-là une intensité telle, que des hauteurs où je marchais, je ne discernais rien que le chemin lui-même ; mais déjà, par son retrécissement et par l'absence presque totale de traces de roues, j'avais acquis la certitude que je m'étais fourvoyé. Enfin lorsque je me reconnus être sur une croupe étroite, élevée, dominant à droite et à gauche des profondeurs difficiles, la brise heureusement vint purger l'air, et je pus voir à droite au-dessous de moi un paysage des plus pittoresques : c'étaient des mouzis de *Boschjesmans-Caffers*, adossés à des bois, mouzis composés de cabanes hémisphériques, arrangées de façon circulaire, comme sont disposées toutes les huttes cafres, et plus loin se groupait une réunion de maisons carrées habitées par des blancs : c'était le camp de Duplessis. Cette certitude acquise, il me fut aisé de relever la direction de Pieters-Mauritz-Burg, que j'atteignis peu avant la tombée de la nuit.

Cet endroit était bien misérable alors ; malgré cela je ne

me possédais pas de joie de m'y revoir. C'est qu'à dire vrai je m'étais trouvé si mal durant la première quinzaine du commando, que plus d'un boer avait cru que je devais succomber durant le cours de l'expédition; l'un de ces paysans fut même assez bon pour me chercher des consolations qu'il croyait puissantes sur mon esprit : « Si vous mourez ici, mon bon ami, me dit-il, soyez sûr que la montagne ou la rivière la plus proche portera votre nom : ce sera *Franchemans-Berg* ou *Franchemans-Rivier*. » Seul alors de Français dans le territoire de Natal, personne ne s'enquérait de mon nom propre; j'étais connu partout sous celui du Français. Je m'estime aujourd'hui fort heureux que pas une montagne ou une colline, pas une rivière ou un ruisseau ne s'appelle comme on m'appelait alors.

Deux jours après mon retour à Pieters-Mauritz-Burg, chaque homme ayant fait partie du commando fut requis de se présenter à une plaine assignée pour y recevoir sa part de prise. Malade, je me souciais peu de la mienne, et je chargeai à cet effet un individu que je croyais de bonne foi. Cet homme se présenta muni de pouvoirs, réunit les bêtes auxquelles j'avais droit; mais, rusé comme sont les boers, il ne m'en fit jamais rien voir, pas même les cornes. Il est vrai que je n'y attachais aucune valeur : seulement j'eusse désiré qu'il en eût été fait un meilleur usage, et je regrettai qu'un coquin se fût approprié ce qui eût pu servir beaucoup à de pauvres diables. 20 bêtes à cornes

ne représentaient alors que 20 livres sterling ou 250 fr.; mais par l'usage une famille jouissait d'une certaine aisance.

CHAPITRE XI.

Je choisis un pied-à-terre à la baie de Port-Natal. — Le rooye-book. — Observations sur le séjour préféré par les animaux de diverses espèces. — Mœurs du rooye-book. — Les serpents. — Les boas pythons. — Les espèces venimeuses.

Quelques jours ensuite je me rendis à la baie, où je trouvai l'occasion d'acquérir une gentille habitation, parfaitement située pour le genre de travail auquel je me livrais. Ma santé ne gagna point au change; ce séjour était, au contraire, plus nuisible que favorable ; mais je ne pus me résoudre à en tenir compte, et je poursuivis mes recherches en histoire naturelle suivant mon état, tantôt par routine, quelquefois aussi avec un principe de dégoût. Quoi qu'il en soit, je ne me rebutai jamais; je me montrai constant et tenace, peut-être pour la première fois de ma vie.

La petite chasse tout aux abords de ma villa avait bien aussi ses attraits : c'étaient les oiseaux, qui m'offraient souvent des espèces que je voyais tout nouvelle-

ment; c'étaient des singes fuyant rapidement de branche en branche, et que leur audace portait parfois à venir comme me narguer, en vue de mon cabinet de travail où j'écorchais de leurs confrères; c'étaient les *Rooye-Booken*, *Cephalopus natalensis*, timides et défiantes antilopes que l'ignorance portait à venir siffler des naseaux jusque proche de ma cuisine; c'étaient les *Addidas*, *Ibis addidas* [1], véritables réveille-matin, indicateurs du crépuscule, qui remplissaient l'air de leurs cris; c'étaient les *Calaos*, *Buceros buccinator*, parodiant la trompette, caricatures nasicales, me rappelant sans cesse le carnaval de mon pays.

D'une manière plus gracieuse, plus leste et plus gaie, venaient les *Souïmangas*, *Améthistes*, papillons emplumés, plongeant leur langue au calice des fleurs du *Caffer-Boom* ou du chanvre sauvage; puis les papillons eux-mêmes aux riches et tranchantes couleurs; puis les coléoptères aux formes si variées. Je me plaisais avec tous ces êtres vivants, et, quoique seul, mon temps s'écoulait trop vite encore. Au milieu de si belles choses, pouvais-je avoir un instant d'ennui? N'était-ce pas une source féconde de réflexions, et puis n'était-ce pas là la vie que j'avais vue en rêve durant mes premières années?

Les rooye-booken, de préférence à tout autre gibier, alimentaient ma cuisine; l'habitude de les chasser me les fit connaître tout d'abord. J'écrivis ce que je pus apprendre de leurs mœurs, et je ne saurais mieux faire que de

[1] *Addidas*, nom imposé à cette espèce d'ibis à cause de son cri.

transcrire ici ce que je notai vers la fin de juin 1840, outre mes autres réflexions. Mais avant tout qu'une digression me soit permise.

Je ne sache pas qu'aucun voyageur ait mentionné l'observation que j'eus occasion de faire chaque jour dans mes chasses en Afrique, et que je me hâte de développer ici : je veux dire la préférence que donnent les animaux de n'importe quelle espèce herbivore aux localités qui présentent çà et là des objets parfaitement semblables à eux-mêmes par la teinte de couleur. Il est facile de deviner que cette précaution instinctive a pour but de donner le change à leurs ennemis, et principalement à l'homme, qui ne chasse qu'à la vue.

Comme je ne suppose pas que ces objets, troncs d'arbres, monticules de terre ou pierres, aient été mis là pour servir aux animaux, mais bien que les animaux ont d'eux-mêmes choisi leur voisinage, je suis autorisé à conclure que telle ou telle antilope aujourd'hui comptée comme espèce sylvestre appartiendrait tout aussi bien à la plaine, si la plaine lui avait offert des objets analogues, et *vice versâ*.

Dans les bois fréquentés par le *Cephalopus natalensis*, la terre fournit une argile rouge, laquelle, amenée par les termites sur des troncs renversés ou sur des pieds d'arbres restants, ou bien encore formant l'habitation de ces insectes, imite partout la couleur de ce petit animal. Très-souvent je lâchai mon coup de fusil sur un tronc coloré,

bien des fois aussi j'hésitai et laissai partir le rooye-book, pris pour un tronc. Quelquefois je fus plus heureux, et je tuai l'animal sans avoir aucunement acquis la certitude que c'en fût un.

Dans les plaines qu'habite le *Riet-Book-Redunca-Eleotragus*[1] où sur les versants de collines, existent de 100 à 100 pas des élévations hémisphériques composées de terre apportée par de grosses fourmis. Elles ont absolument la hauteur, la forme, la couleur d'un riet-book couché; le mouvement seul peut déceler l'animal. Aussi faut-il un bien bon œil; une longue-vue est même indispensable si l'on veut éviter ces méprises désagréables au chasseur, comme il m'advint plus d'une fois. Après une rampée de 300 pas à plat ventre, la sueur me noyait les yeux; j'étais haletant, mais heureux; j'étais si proche: 60 pas à peine! Et lorsque je levais la tête, un amas de terre grise! rien de plus!

Ce sont de ces mystifications que l'on se garde de conter à ses compagnons de chasse, car les rires font quelquefois mal à celui qui les a mérités.

Dans le pays des Amazoulous, dans ces bois de mimosas où se plaisent les éléphants, sur les bords de l'Omphilos-

[1] Antilope de plaine qui se plaît à fréquenter les espaces où croissent de longs roseaux. Il est digne de remarque qu'à de très-grandes distances et sans s'être entendus, les boers d'un côté et les Cafres amazoulous de l'autre lui aient imposé exactement le même nom, c'est-à-dire riet-book en hollandais, ou bouc des roseaux, et *omschlango*. En cafre, le nom générique supprimé, omschlango veut dire roseau.

Mouniama et Om-Schlopu, des pierres noires ou grises, rondes et du volume d'un éléphant, se rencontrent souvent réunies comme en troupe; et du haut des sommités d'où nous sondions les alentours, dix fois il nous arriva de les prendre pour les animaux que nous cherchions.

Dans le pays de Massilicatzi, par-delà les monts de Makali, sur les bords de l'Oury ou Lympopo, nous vîmes assez bon nombre de girafes; les premières, immobiles, nous les primes pour des arbres rompus à 20 pieds du sol. D'autres fois ces arbres tronqués, qui sont nombreux seulement sur ces points, nous les crûmes des girafes, tant la hauteur, la couleur et la forme concouraient à nous persuader.

Les éléphants, les rhinocéros, les sangliers, qui se vautrent à plaisir dans les abreuvoirs argileux qu'à chaque pas l'on rencontre dans les forêts, se teignent de la couleur locale, d'où vient que l'on peut passer près d'eux sans les reconnaître pour ce qu'ils sont réellement.

Il est vrai que les animaux grands coureurs, tels que: *Equus Burschellii, Gazella albifrons, Gazella euchore, Catoblepas gnou, Catoblepas gorgon, Ant. melampus,* habitent la plaine nue, dénuée d'objets trompeurs; mais ceux-là n'ont besoin que de l'espace libre pour se soustraire, et l'exception qu'ils présentent ne saurait détruire la vérité de ce que je viens d'avancer.

J'ai cru bon et utile de signaler cette ressource calculée de la nature protégeant les espèces les unes contre les au-

tres. Le rooye-book est celui qui me l'avait rappelé; revenons donc à lui.

Vers le mois de juin la saison des amours finit pour ces antilopes; l'accouplement a eu lieu, leur poil tombe; on les voit encore quelquefois deux à deux, mais plus rarement, et ce n'est guère que quinze ou vingt jours plus tôt.

Ce céphalopus n'habite que les bois d'une certaine étendue qui bordent le littoral de Natal, d'où sa désignation de Natalensis; il ne hante pas les contrées chargées de mimosas. Il est le plus commun de ceux que l'on trouve à Natal. Gracieux et léger comme toutes les gazelles, il est très-sauvage; le sens de l'ouïe paraît plus développé chez lui que chez les autres. Il est difficile de l'apercevoir dans l'épaisseur des forêts, parce que sans cesse aux écoutes il ne se laisse guère surprendre; en revanche, souvent on l'entend partir, tant par le bruit de ses bonds que par le bris des broussailles qu'il heurte en passant, mais surtout par son singulier sifflement des naseaux. Ces sifflements, que possède aussi le *Cœrulea*, semblent appartenir surtout à ce genre[1]; c'est un signe certain que l'animal fuit ou est prêt à fuir. Arrive-t-il au chasseur de le découvrir le premier à une courte distance : il y a chez le rooye-book un moment d'hésitation que j'attribue à la stupéfaction, moment court qu'il faut saisir; car après le premier bond l'instinct

[1] Le riet-book et diverses autres espèces émettent également par les narines un son quelque peu retentissant, mais qui diffère, et que je ne puis pas appeler un sifflement nasal.



porte ces animaux, comme beaucoup d'autres, à mettre tout de suite un obstacle entre eux et leur adversaire.

Les heures les plus favorables pour le chasser sont celles du matin et du soir, où le soleil n'a pas plus de 10 ou 15 degrés d'élévation ; on le trouve alors débuché, broutant tout contre la lisière, sans jamais s'en écarter de plus de 50 pas, et le plus souvent dans un rayon de 15. Sa couleur rouge et ses mouvements le font reconnaître de loin ; la seule difficulté est de l'approcher, ce à quoi on réussit en se traînant à plat et en couvrant sa marche par quelque buisson isolé, n'oubliant jamais la condition *sine quâ non* de remonter le vent.

Lorsqu'un coup de fusil bien adressé ne l'a point abattu, il bondit à 10 pas, s'arrête, fixant le chasseur comme s'il ne se rendait pas compte de ce son ni de ses blessures. Blessé à mort, il cherche à se défendre de ses cornes petites, mais aiguës ; on doit y prendre garde, car ses coups de tête sont passablement rudes. Quand il se sent mourir, il pousse des sons plaintifs qui ressemblent à des cris de grâce : d'autres diraient qu'il pleure. Il est rare que ses deux cornes soient entières ; fréquemment l'une est brisée, souvent même toutes deux. Cette rupture arrive lorsqu'il se sauve avec trop de précipitation dans les bois enlacés ; les deux sexes en portent également. La femelle n'a jamais qu'un petit à la fois, elle est apte à produire chaque année.

Ils vivent isolément. La couleur est d'un roux ardent; le

poil brille chez l'adulte, et chez le jeune il est plus foncé de couleur, c'est-à-dire qu'il a quelque peu de brun. La peau est d'une grande épaisseur relative ; la chair, blanche, est délicieuse.

Ces animaux, assez recherchés, sont devenus passablement rares en moins de quatre ans. Ainsi, dès le principe, de Berea à Conguela, dans un parcours de 2 milles, j'en apercevais de dix à quinze, et à l'époque de mon départ c'était un ou deux ; quelquefois je n'en voyais même plus un seul. Les Sud-Africains employaient pour les obtenir une précaution dont je fis mon profit par la suite, et qu'il n'est peut-être pas déplacé de signaler ici, quoique nos chasseurs puissent en rire beaucoup.

Lorsqu'il s'agit d'approcher en rampant, *be kruyppen*, un animal difficile d'accès, un vrai chasseur retire tout d'abord souliers et pantalon, parce que la semelle durcie brise sèchement et avec éclat les branches mortes, parce que le pantalon frôle et donne trop de prise aux épines. Cela fait, il est à peu près certain qu'avec de la patience la tentative sera couronnée de succès.

Comme j'étais sans cesse furetant dans les bois ou sur les lisières, je ne tardai pas à faire connaissance des individus que l'on aime à savoir loin de soi ; je veux dire ces fameux boas pythons, dont les voyageurs se plaisent à exagérer tout ce qu'ils ont de redoutable.

Il est vrai qu'instinctivement tous les animaux s'effraient à la vue du moindre serpent ; quelque chose leur dit que

ces êtres hideux, malgré leur petitesse, portent en eux-mêmes un principe terrible par ses effets, fréquemment mortels. L'homme lui-même est soumis à ce même instinct, et avant qu'il ait eu le temps de la réflexion, il bondit en arrière sitôt qu'il aperçoit l'un d'eux. Mais ce n'est pas à dire pour cela que les espèces non venimeuses, et seulement respectables par leur force, doivent être si redoutées de l'homme.

On sait, ou du moins je le suppose, que généralement les serpents n'attaquent pas l'homme. Toutes les espèces venimeuses ou non venimeuses de l'Afrique australe qui sont assez agiles pour fuir son approche déguerpissent instantanément, et parmi les herbes sèches on les entend sillonner tortueusement. Ceci se présente à chaque pas; personne ne l'ignore sur les lieux.

Mais il existe, et parmi les venimeuses seulement, diverses espèces aux mouvements si lents qu'elles se voient sans cesse exposées à être foulées aux pieds. Celles-là cherchent pour s'abriter les abords du pied d'un buisson qu'évitera naturellement l'homme ou l'animal qui passe. Le plus souvent même ces buissons sont épineux.

Quand, pour chercher pâture, soit rats ou tout autre petit quadrupède, le reptile, éloigné de plusieurs mètres de son gîte, entend résonner des pas, son premier soin est de raidir ses muscles, de se dresser, d'élargir son cou, d'ouvrir tant soit peu la gueule, de darder sa langue à deux pointes et de siffler ou plutôt de souffler comme un

homme qui du fond du gosier fait passer l'air sous la voûte du palais.

Dès lors il est prêt, et malheur au passant distrait, quelque innocentes que puissent être ses intentions! Ce corps tout d'une pièce, sans membres, sans formes, c'est toute une arme, c'est l'arc, c'est la corde, c'est la flèche empoisonnée. Lové, c'est-à-dire roulé en spirale sur la partie postérieure de son corps, il possède un ressort assez puissant pour ses vues; le corps sera la flèche; puis vient la bouche, dilatable à l'excès, saisissant comme feraient le pouce et l'index, sans force il est vrai, mais restant accrochée par ses terribles dents creuses dont la pointe se dirige en arrière. Ceux-là seuls sont vraiment dangereux.

Pour ce qui regarde les boas, c'est bien différent. Agiles et forts, la nature leur a refusé le poison, et, si elle a fait de leur corps entier comme un seul muscle qui peut étreindre et briser, si elle les a doués d'une force beaucoup trop grande, inutile même pour saisir leur proie ordinaire, je ne sache pas que le boa de Natal en ait jamais fait mauvais usage envers l'homme. La nourriture de ces reptiles se compose surtout de grandes taupes, de damans, d'antacaudes et d'oiseaux. Leur tort principal est de pénétrer dans les hangars, d'avaler les couveuses de la grosseur d'une oie ou d'un canard de Moscovie et de rester digérant sur les œufs, mystification par trop désagréable pour l'éleveur de troupeaux emplumés.

Quelquefois aussi il leur arrive de s'introduire dans

une maison à l'insu des habitants, de s'y caser sur le grenier et d'y passer paisiblement plusieurs jours, attendant qu'une circonstance heureuse leur amène chats ou rats.

Je fus témoin d'une surprise de ce genre qu'eut M. Ferreira dans sa maison de Conguela. Monté sur une échelle, mais sans être à hauteur de tête, il cherchait sur des claies de roseaux d'Espagne un objet qu'il savait y être. Quelque chose de froid se trouve en contact avec sa main; il touche encore, et au même instant un frisson parcourt tout son corps. Il saute en bas en criant au serpent. C'était un boa python de 8 à 9 pieds de longueur que quelques coups de bâton eurent bientôt mis hors de combat. M. et Mme Ferreira avaient passé plus d'une nuit sous un ciel de lit qu'il leur eût été difficile de soupçonner.

Sans aucun doute, ce serpent avait eu tout loisir de faire du mal, et, puisqu'il n'en avait point fait, on peut croire que son voisinage n'a rien de dangereux. Les Cafres le savent bien; ils ne le tuent jamais. Bien plus, ils le prennent pour le messager de leur frère mort [1], et, quand leur mouzi a été traversé par l'un de ces reptiles, ils se croient obligés de tuer une vache pour satisfaire aux désirs de ce *frère mort*, de leur frère qui est dans la terre, de leur frère, lors même qu'ils n'en auraient jamais eu. Ce frère n'est qu'un génie malfaisant auquel ils sacrifient

[1] Le *frère mort* des Amazoulous est un être fabuleux indéfinissable, la base de quelques croyances superstitieuses. Il en est question dans les chapitres des mœurs de ces peuples.



d'après les conseils des iniangas[1], lesquels sont les inventeurs de ce frère.

On aurait donc tort de continuer à craindre les boas de Natal : il suffit de se rappeler qu'ils ne sont pas venimeux, que leur morsure ne peut être dangereuse qu'en raison du grand nombre, de la pénétration et de la fragilité de leurs dents, et que le danger ne serait réel que dans l'étreinte si l'on était assez maladroit pour se laisser entourer. On peut même se permettre de la hardiesse, et voici ce qui m'arriva à deux reprises différentes.

C'était le 15 juillet 1840, vers dix heures du matin. Nous étions alors en hiver; les jours étaient beaux et purs; la chaleur n'était plus intense : c'était avec plaisir que l'on recevait les rayons du soleil, et les serpents exposaient leurs corps toujours froids à la chaleur bienfaisante de l'astre, seule jouissance innocente qu'ils aient à leur disposition. Je suivais un oiseau que j'espérais rejoindre après avoir traversé une sorte de clairière, çà et là parsemée de weld-calebasses-boom [2], et trouée par les oryctéropes [3]. C'était du sable surmonté de touffes isolées, sèches ou brûlées. A 50 pas, près d'un de ces trous, sous un de ces arbres, je vis quelque chose se mouvoir à terre que je pris pour des viverra [4]. Je me porte rapidement à 35. Un énorme

[1] Sorciers cafres. Inianga veut dire lune.

[2] Arbre à calebasse sauvage, le strychnos spinosus dont il sera question plus loin.

[3] Animaux vivant de fourmis et de larves.

[4] Famille de quadrupèdes voisine de celle des mangoustes et des putois.

serpent ne me laisse voir, en pénétrant sous cette terre, que la partie postérieure de son corps; mais immédiatement une autre tête suit le chemin de cette queue : c'était un autre boa, non moins fort, qui tentait de s'esquiver comme le premier.

Mon fusil chargé de double zéro l'atteignit aussitôt au tiers de sa longueur à partir de la tête. Je ne fis qu'un bond pour arriver à lui, et quand j'y fus, mon espoir allait disparaître avec sa queue. Malgré la forte répugnance que j'ai toujours éprouvée à toucher un serpent vivant, je n'hésitai pas à l'empoigner et à balancer sa force par ma pesanteur. Je tenais bon sans trop m'efforcer, songeant à ce que je devais faire, et je crus pouvoir réussir avec de l'adresse. Alors je réitérai mes secousses. L'animal, probablement par un pli, tenait ferme dans sa cavité sablonneuse. Je suais à grosses gouttes. Il me fallait pourtant ne pas perdre le fruit de mes peines. Je redoublai donc. Jusque-là j'étais à peindre en vraie caricature, tant il y avait de burlesque dans mon mode d'extraction. Mais tout d'un coup la scène change : le sable s'éboule; l'animal, privé d'un point de résistance, est déhalé par moi, qui me trouve renversé sur le dos. Me voyez-vous à plat sur le sable? Voyez-vous ce serpent long de 13 pieds, de 20 pouces de circonférence, ramenant sa tête vers sa queue que je n'avais point lâchée, et, par ses sifflements à gueule ouverte, me sommant de la lui rendre? Mais je fus leste à me relever, et, traînant vite mon reptile par la queue, je

le contraignis à allonger son corps comme une ligne droite.

Un bâton que je vis à terre me tira d'embarras. Je passai auprès, le saisis et quittai la queue. Je sautai à la tête. Le boa la releva menaçante. D'un coup je la forçai à s'incliner. Je posai le pied sur elle, et, vainqueur, je saisis de la droite mon ennemi à la nuque. Alors je dus encore le traîner pour éviter la queue qu'il essayait toujours de ramener vers moi. Durant cette opération, de la gauche je dénouai ma cravate, que je lui passai au cou, l'assujettissant par un tour mort et deux demi-clefs, et, après avoir fixé l'autre extrémité à une grosse branche peu élevée, je contemplai ce que certaines personnes appelleraient un monstre, et je me pris à le trouver énorme. C'était une femelle de forte taille, pesant plus de 150 livres.

A quelques jours de là, j'eus encore affaire à l'un d'eux, et voici ce que j'écrivis le même jour. Le 24 juillet 1840, vers deux heures après midi, malade, j'étais au lit lorsque les jeunes Cafres d'un bastaard, mon voisin, vinrent me prévenir que leur maître avait découvert un serpent de grande dimension, qu'il observait ses mouvements en attendant que j'arrivasse. Je pris mon fusil et me rendis en courant à l'endroit indiqué.

Là, je trouvai deux hommes regardant en haut; le point qu'ils fixaient, situé à 15 pieds du sol, était le sommet d'un petit arbre entrelacé de lianes épineuses et autres. Cette partie était obscure, et je dus chercher beaucoup pour y découvrir le corps du serpent dont ils prétendaient

me montrer la tête. En effet, on ne discernait qu'une large place noire et de forme arrondie.

Armé d'une longue perche, j'essayai de lui en faire sentir la pointe pour le forcer à déloger ; car le frapper n'était pas possible : ce moyen ne réussit pas. J'allais lui envoyer un coup de fusil afin d'épargner le temps, lorsque me vint l'idée de monter sur un arbre voisin dominant celui qui portait le boa. J'y parvins sans peine, et me fis passer la perche trop longue et trop lourde, malheureusement, pour l'usage que je voulais en faire ; puis je m'aventurai sur une forte branche horizontale qui me conduisit au niveau et à deux brasses seulement du reptile levé, replié, immobile.

Après m'être assuré que, libre de mes mouvements, je pouvais lui adresser mes coups sans m'exposer à retomber de cette hauteur, je me mis à l'œuvre, et ramenant à l'aide de mon corps la longue perche, je la fis tomber à diverses reprises sur le corps du serpent, mon but principal étant toujours de le faire changer de position. Bientôt il leva la tête, portée sur un cou qui s'avançait toujours ; c'est moi qu'il cherchait, et déjà sa tête était en dedans de l'extrémité de mon arme, lorsque, ne pouvant plus le frapper à cause de la trop grande proximité, je réussis à introduire dans sa gueule blanche et rose le bout de mon bâton qu'il saisit, sans toutefois le retenir ; car il comprit que cet objet était insensible aux effets de sa rage. Je profitai de cet instant pour me reculer, et comme il approchait encore, d'autres coups mieux assénés le forcèrent à pren-

dre son premier gîte. Je descendis alors sans avoir conquis le moindre avantage, et, de concert avec mes gens, je fis pleuvoir sur lui force bouts de bois et fruits sauvages.

Une demi-heure de ce manége l'ayant fatigué tout autant que nous-mêmes, le boa se dressa, s'allongea, saisit l'extrémité de la branche du grand arbre qui m'avait supporté et s'y enroula. Un jeune Cafre armé d'une hache monta sur l'arbre, et en moins de trois minutes nous entendîmes les premiers craquements de cette branche principale, grosse comme deux hommes, mais fort longue et portant horizontalement. Je mesurai l'endroit où elle devait toucher terre, pour saisir le reptile dans sa chute sans lui laisser le temps de se reconnaître, et dans mon empressement je faillis la recevoir sur la tête.

Quoi qu'il en soit, tout réussit à merveille : surpris, l'animal fut saisi à la nuque et traîné tout vivant, au grand étonnement de mes bastaards, qui se tenaient à distance; c'est à peine si l'un d'eux consentit à m'aider à le fixer à une pièce de bois qui servit à le transporter à la case. « Maître, me dit-il, j'aimerais mieux être obligé de tuer un lion que saisir vivant un de ces messieurs-là comme vous venez de le faire; car voyez, même quand ils sont morts, lorsqu'on les touche, un frisson parcourt le corps et se répercute jusqu'aux os. »

Occupé comme je l'étais du genre boa, je ne m'attendais pas à nouer sitôt connaissance avec ses viles espèces. Malheureusement pour moi, le lendemain, à mon lever, j'ac-

quis la certitude qu'un serpent venimeux m'avait mordu au genou droit. Etait-ce la veille au soir, en longeant le bois à travers des buissons épineux auxquels je ne prenais pas garde, ou bien était-ce la nuit dans ma chambre à coucher? Je ne saurais le dire; toujours est-il qu'un point noir indiquait le foyer de la douleur, qui devint promptement d'une extrême intensité. Le gonflement semblait devoir amener le déchirement de la peau, puisque le genou droit comportait 4 pouces de circonférence de plus que le gauche. Il y avait dans la région de l'aine une répercussion de douleur telle que la fièvre atteignit son plus haut point; puis le délire survint, qui me fit dire des choses étranges. Le pis était que dans ces circonstances je me trouvais absolument seul, privé de domestiques depuis plusieurs jours, et éloigné de 2 milles de l'habitation la plus proche.

De temps à autre, un Allemand, Schulz, qui se disait docteur, me rendit visite; mais à quoi peut servir un médecin sans médecine? Nous fîmes de la théorie, ce qui ne me soulagea guère. Je voulais des sangsues; j'en eusse appliqué cent d'une seule fois; mais comme il arrive toujours, lorsque le besoin se fait le plus sentir, le grand vent, la tempête les retenait au fond des eaux, et toutes tentatives furent vaines. Aussi recommanderai-je à tout voyageur, dans les contrées où abondent les serpents, de se munir au moins d'une pompe pneumatique, dont l'usage est si facile et dont les avantages peuvent être si grands.

Après neuf jours de souffrances atroces et presque toujours égales, mon mal disparut en moins de deux heures comme par enchantement. Le gonflement s'était dissipé, et à sa place se voyaient sur la cuisse et le genou des plis causés par l'excessive dilatation. Je n'avais employé aucun alcali, personne n'en possédant alors dans le rayon de Natal; j'avais eu simplement recours aux cataplasmes de citrouille, dont l'effet était à peu près nul. Du reste, quoi que l'on fasse en pareil cas, et souvent j'en ai été témoin, le terme est toujours de neuf à dix journées, avec cette différence qu'en se servant d'alcali volatil, le gonflement et la douleur sont bien moindres.

Le serpent auquel je me crois en droit d'attribuer ma blessure est le nacht-adder [1], assez voisin du poff-adder, mais plus petit que lui; tout deux sont des trigonocéphales.

Cette leçon me confirma dans mon opinion que les espèces venimeuses seulement méritent la terreur qui s'attache au nom de serpent; que cette terreur est d'autant mieux fondée que les souffrances sont excessives, que la mort s'ensuivrait à coup sûr si la piqûre était faite aux parties principales du corps, comme l'abdomen, la poitrine ou la gorge, surtout si la personne était piquée par ces reptiles durant la saison de leurs amours, alors que tout est perfectionné dans leur être.

Je fus aussi amené à penser qu'il est regrettable que la

[1] Vipère de nuit.

mauvaise réputation méritée par quelques-uns attire sur tous la proscription, en vertu de laquelle chaque homme tue sans pitié n'importe quel serpent qui se découvre; car il est des espèces fort belles, fort douces et très-intéressantes, lesquelles rendent à l'homme de bons services. Entre toutes, je citerai celle que les Cafres nomment ischlouzély; elle circule sans cesse dans les épines amoncelées en mode de haie autour des mouzis. Souvent, elle pénètre dans les huttes, se loge dans les pots ou les corbeilles du ménage, et passe la nuit pour ainsi dire sous la même couverture, côte à côte avec ces hommes nus, sans que les enfants, ces petits êtres qui font le mal par plaisir, ne la gênent dans ses mouvements.

C'est que les rats prélèvent la dîme sur les provisions sèches des Cafres; c'est qu'aussi ce petit serpent leur fait une chasse suivie et parvient à en détruire un bon nombre; c'est qu'il n'est pas venimeux, et pour ces causes non-seulement on le respecte, mais encore on aime à le voir : il est en quelque sorte l'ami de la maison.

Le premier que je vis courait le risque d'être traité comme tous les autres. Un de ces hommes, devinant mon intention, me fit observer qu'on ne le tuait point. « Il ne fuira pas, me dit-il; approchez-le, vous en serez convaincu. » En effet, il ne bougea que quand je voulus lui toucher la tête; encore n'essaya-t-il pas de me mordre ni de fuir. Il avait 2 pieds et demi de long, et sa couleur était fondue de jaune, de brun et de vert.

Les reptiles les plus dangereux, que je ne saurais désigner du nom scientifique, sont le ring-hals-slange, serpent à collier; le spouwer-slange, serpent cracheur, nommé iphesy par les Cafres, doué de la rare propriété de lancer son venin à 4 pas dans l'œil de son ennemi, dont le globe gonflé outre mesure finit, disent les Cafres, par éclater et répandre la matière vitreuse; le nacht-adder, vipère nocturne; le poff-adder, vipère bloulou des Cafres, laquelle, courte, épaisse, rablée et lente, se lance à rebours dans la vue de mordre le passant, d'où vient le conseil de passer de préférence du côté de la tête; le geele-slange ou kooperkaapel, serpent jaune ou couleuvre coiffée, de couleur d'or, aux rapides mouvements, et dont le venin passe pour être des plus âcres, espèce heureusement assez rare; le boom-slange, serpent des arbres, celui qui fascine les oiseaux, ayant une couleur fondue de gris et de vert, une longueur de 9 pieds, serpent agile, mais dont rarement les hommes ont à se plaindre; enfin le memba des Amazoulous, auquel les Hollandais n'ont point encore imposé de nom, serpent d'un gris brun ferrugineux, d'une longueur variable entre 11 et 13 pieds, proportionnellement très-mince et d'une agilité telle, qu'une fois l'un d'eux poursuivit mon Cafre Boulantje et moi durant plus de 100 pas avec une vitesse égale à la nôtre, et s'il ne nous atteignit pas, ce fut parce que nous quittâmes le sentier pour nous rejeter dans les herbes, où ses mouvements étaient entravés. De tous, c'est celui que les Cafres redoutent le

plus ; ils assurent, et je le crois pour avoir vu ses anneaux de 3 pieds de haut, qu'il ne mord pas comme les autres au tendon d'Achille ou au genou, mais que, dans ses élans, il atteint souvent les hommes au cou ou au dos. Suivant eux, il n'y a guère d'espoir de sauver les victimes qu'il a faites.

CHAPITRE XII.

Un mois sur les rives du Touguela. — L'hippopotame. — Ses mœurs. — Comment on le déloge. — Les fosses. — Pourquoi l'hippopotame s'en creuse. — Sa destruction totale facile à prévoir. — La nature a peu pourvu à sa défense. — Son caractère pacifique. — Accidents qui ne détruisent pas cette opinion. — Certains Cafres le tuent à l'arme blanche. — De la nature de ses excréments. — Mœurs qui distinguent la femelle. — La chair. — Le zee-koe-speck. — Couleur de la peau. — Anomalie rare. — Parasites de l'hippopotame. — Quelles contrées leur conviennent davantage. — Ses excursions nocturnes. — Sa manière de rentrer à l'eau sous l'influence de la peur. — Indications de diverses erreurs. — Alouette hamgazy.

Depuis mon arrivée à Natal je n'avais encore pris part à aucune grande chasse ; il fallait pour bien faire la monter à mes frais, avoir mes hommes et me porter à 30 lieues dans l'intérieur. La chose n'était pas facile en une contrée où l'on était réduit à se servir soi-même, si l'on tenait à l'être bien. Cependant une circonstance qui survint leva la majeure partie des difficultés de l'entreprise.

Les bastaards, mes voisins, Elias et Piet Kotze, se disposaient à chasser l'hippopotame dans le Touguela. Ils avaient bien un chariot et deux attelages, mais les munitions leur manquaient. Ils ne voulaient chasser que pour avoir le lard de ces animaux. Moi, j'avais un chariot sans attelages et force munitions; mais je n'avais pas de conducteur, point de monde. Mon but unique était les peaux et têtes de deux individus. Il était donc facile de tomber d'accord, puisque nous avions mutuellement besoin les uns des autres.

Moyennant 50 rixdaellers [1], ils se chargeaient d'atteler leurs bœufs et de les conduire; puis, comme ils devaient m'aider à mon travail de préparation, je m'engageai à leur payer une prime de 25 rixdaellers par chaque peau d'hippopotame mise sur wagon. En outre, je leur fournissais les munitions et leur abandonnais toute la graisse.

Satisfaits de ces conditions, fort avantageuses pour eux, ils ne cessaient de me promettre un plein succès. A les en croire, ils devaient tuer pour m'être agréable le plus vieux des hippopotames, le grand-père du fleuve.

En conséquence, le 27 août 1840, vers quatre heures de relevée, nous partîmes avec deux chariots, et peu après nous gravissions péniblement Beréa. Pour début, nous restâmes ensablés sur la pente, sans qu'il fût possible aux bœufs de nous dégager, et, malgré tout mon mécontentement exprimé, force me fut de passer la nuit dans cette

[1] Le rixdaeller du Cap vaut 1 fr. 85 c.

position. Les bœufs étaient fatigués, il n'y avait pas d'autre cause, et la preuve, c'est que le jour suivant nous en sortîmes sans effort.

Le 30, au-delà du passage d'Om-Vooty [1], nous venions de quitter des Cafres chasseurs de buffles, dont l'un avait été sévèrement traité par l'un de ces animaux, lorsque, sur une pente où mon chariot roulait rapidement, notre timonier de gauche brisa ses retenues. Les deux roues lui passèrent sur le corps de manière à nous inspirer des craintes sur son état; mais, à notre grand étonnement, lorsque nous pûmes jeter un regard en arrière, nous l'aperçûmes relevé et cherchant à nous rejoindre.

Le temps était froid et pluvieux, le terrain humide et glissant; malgré ces difficultés, mes hommes, qui avaient hâte d'atteindre le Touguela, ne souffraient pas de nous voir rester sur place. Nous attelâmes nos bœufs et montâmes péniblement une hauteur argileuse. Nous touchions au sommet lorsque, pour avoir voulu tourner trop court, le chariot d'Elias qui me précédait versa, me barrant le passage. Pour comble de malheur, une bourrasque chargée de pluie passa sur nous aussi longtemps que dura le placement de chaque objet.

Pendant cette opération, prolongée plus de deux heures, j'observai qu'un Cafre du nom d'Om-Kopo manquait au travail, et bientôt après je le découvris blotti comme un crapaud sous mon wagon. Les yeux lui sortaient rouges

[1] Rivière à 20 lieues nord-nord-est de Port-Natal.

de la tête; sa couleur noire passait au blanc sale, au cendré; ses mâchoires résonnaient d'un tremblement involontaire qui l'empêchait de parler : aussi n'obtins-je pour réponse qu'un grand tremblement de tête qui me fit comprendre ce dont il souffrait.

En vérité la chose n'était pas difficile à deviner : Om-Kopo n'avait pour tout vêtement que ses *motgeas* [1], rien de plus que cinq ou six lanières de peau pendantes, à l'effet de voiler la pudeur; encore étaient-elles converties en éponges par l'action de la pluie.

Cette fois je m'étais permis de voyager en satrape : j'avais du vin du Cap et de l'eau-de-vie de France, et, grâce à mon luxe extraordinaire, Om-Kopo put vider d'un trait une demi-bouteille de cordial qui l'agaillardit au-delà de toute expression.

Que de fois je reçus ensuite ses remerciements pour la douce chaleur interne produite par le *tchonala ka aba loungo* [2]; que de fois il me traita d'*Om-Tagaty* pour avoir fait couler en lui des forces puissantes lorsque les siennes propres allaient s'éteindre et le laisser gisant! Celui-là du moins pouvait être pardonné s'il se fût laissé, s'il eût pu se laisser aller à l'ivrognerie; on eût pu prendre sa dévotion à Bacchus pour de la reconnaissance. Heureusement pour Om-Kopo, par force majeure, il ne lui fut jamais donné de la témoigner suivant les désirs de son cœur.

[1] Vêtement de pudeur des hommes cafres.
[2] Bière ou boisson fermentée des blancs.

Le 1er septembre, nous suivions notre marche à travers un pays où pas une route n'était frayée, et le 2, nous dételâmes sur des hauteurs à une heure et demie de marche du fleuve. Nous y trouvâmes la société de quelques paysans, arrivés par une autre voie dans le même but que nous.

Tous ensemble nous descendîmes, en traversant des bois de mimosas sillonnés par de charmants ruisseaux d'eau vive. Partout les sentiers si bien battus des hippopotames nous présentaient une route facile, quoique sinueuse; les arbres reverdissaient alors d'une végétation nouvelle, et de leurs bouquets s'échappaient mille cris répercutés par les échos. Il y avait de la vie dans tout cela; il y avait de la liberté chez tous ces êtres. L'homme n'habitait pas ces lieux; chaque objet conservait son cachet naturel, et nous allions troubler la joie de ces réunions par le tonnerre retentissant de nos armes! Vraiment j'éprouvais ces regrets, dont je fis le sacrifice; car deux choses sont incompatibles, les sentiments du poëte et ceux du chasseur.

Le bruissement des eaux nous ayant annoncé le voisinage du fleuve, chacun se dispersa pour prendre position suivant qu'il l'entendait, et bientôt après les parois rocheuses de l'autre bord se plaignirent de la force de nos coups. Il en fut tiré beaucoup ce jour-là; un seul, bien dirigé, procura à nos voisins une femelle d'hippopotame.

Nous ne pouvions sans nous nuire mutuellement rester

deux partis différents sur les mêmes lieux. Il devait en résulter des contestations, et, pour les éviter, je proposai de chercher un autre point. Mes hommes adoptèrent ce plan, et nous partîmes le lendemain pour nous porter à 2 lieues plus bas. Là encore nous dûmes laisser les chariots à 1,000 pieds au-dessus des eaux de la rivière, nulle approche n'étant permise par les anfractuosités et la raideur de la pente.

Le 4 septembre, nous quittâmes avant le jour nos chariots, laissés à la garde d'un jeune Cafre, notre intention étant de profiter du calme des eaux qui facilite le tir. Après trois quarts d'heure le soufflement des hippopotames parvint à nous. Comme il se prolongeait, nous acquîmes la certitude que ces animaux étaient paisibles et découvraient bien la tête.

Elias me demanda la permission du premier coup. C'est une faveur, une distinction que l'on accorde au meilleur tireur. Il y a tant de chances favorables que l'on peut parier alors pour le chasseur. Par considération pour son âge, je la lui accordai.

Il s'en fut donc, prit poste, affourcha son fusil, visa longtemps, puis il envoya sa balle. Au son, je jugeai tout de suite qu'elle n'avait touché que l'eau et qu'elle avait atteint par ricochet les arbres opposés. J'étais contrarié de sa maladresse, et je le vis revenir bientôt, s'excusant de ce que son fusil n'était pas sur le coup. Je me hâtai d'aller prendre position, et je ne tardai pas à voir se dé-

couvrir plusieurs têtes; elles se levaient et s'abaissaient immédiatement sans laisser le temps de viser sûrement. J'adressai successivement plusieurs balles. Deux avaient pénétré, car de deux têtes jaillissait du sang; c'étaient à elles que je m'adressais de préférence. J'étais tout yeux, tout attention pour elles, lorsqu'au ricochet d'une de mes balles, je fus distrait par un grand bruit produit dans les bois de l'autre rive.

C'étaient deux gros corps d'un noir cendré qui se suivaient au trot. Je les vis s'abandonner à une pente, la parcourir lestement, gagner l'eau peu profonde qu'ils faisaient écumer sous eux, puis la grande eau, sur laquelle apparaissaient leurs têtes entièrement à découvert. Ces deux hippopotames, qu'avait effrayés le ricochet de ma balle, venaient à moi sans se douter que je fusse si proche, et, pour mieux profiter de mes avantages, je me glissai derrière une bordure de roseaux. Lorsqu'ils se montrèrent à une ouverture, l'un d'eux reçut à 15 pas mon coup, qui lui traversa la tête à 6 pouces devant l'œil. La blessure n'était cependant pas mortelle, quoiqu'il perdît beaucoup de sang, mais elle le contraignait à se lever plus souvent que de coutume.

Vers trois heures après midi, nos gens revinrent sans bonnes nouvelles. Il fallait en finir avec nos hippopotames blessés. De concert avec eux, je résolus d'en choisir un auquel nous devions envoyer tous nos coups. Vingt-sept balles lui furent adressées; il en avait déjà six dans

la tête, mais pas une seule dans la boîte du crâne. Elias lui ayant brisé le conduit olfactif, l'eau pénétrant par la blessure, l'animal bondit sous l'eau, et nous fit deviner par ses efforts qu'il tendait à gravir la rive et gagner le bois pour se soustraire à nos attaques. Il se démenait comme un colosse, se dressait, retombait sous l'onde écumante pour reparaître encore; c'est qu'effectivement il venait à nous, et nous rechargions en toute hâte.

Déjà son corps se découvrait; il levait sa tête au large muffle, comme pour sentir si nous étions encore là. Il était si proche, que nous distinguions sur sa figure hideuse les sillons tracés par les balles; nous l'attendions, couchés à plat sur la terre, pour ne pas l'effrayer par notre vue. Mais le temps était venu; patienter davantage nous faisait courir le risque d'être écrasés. Pieter et moi nous nous levâmes simultanément, et nos coups, qu'il reçut à 10 pas, furent les derniers. Elias, témoin du mien, me dit : « C'est juste, maître; j'ai vu frapper le vôtre; il est mort. Le soleil se couche; allons-nous-en. »

Le lendemain, qui était un dimanche, ne fut pas respecté, malgré sa sainteté, par mes hommes, qui se glorifiaient d'être dévots. C'est qu'il n'y avait pas à opter; nous étions réduits à fonder nos repas d'avenir sur la pièce tuée la veille. Aussi, avant que le soleil eût regardé ce qui se passait dans les profondeurs du Touguela, mes bastaards avaient déjà découvert notre hippopotame, emporté par le courant, à 400 pas plus bas, où fort heureu-

sement de grosses pierres l'avaient arrêté dans sa dérive. C'était une femelle, criblée de balles; ils la jugèrent impropre à mes vues, et, munis de couteaux parfaitement tranchants, ils s'occupèrent à la dépecer.

Moi, qui n'avais pas les mêmes bonnes raisons qu'eux pour m'y porter sans retard, je n'arrivai sur les lieux que vers huit heures. Une fumée tourbillonnante, montant le long de rochers à pic, vers un coude de la rivière, m'indiqua leur présence, comme aussi les vautours tournoyants en l'air ou perchés au sommet des arbres. Bientôt, ensuite, j'entendis leurs voix, et je pus apercevoir l'énorme corps rouge auprès duquel contrastait la couleur noire de quelques Cafres.

En approchant, l'air m'apporta les émanations du cadavre, duquel s'exhalait une odeur chevaline jugée par moi détestable. Enfin, je vis partout les arbres et les buissons chargés de bandes blanches et roses, de cette chair si prisée par les Sud-Africains.

Le feu près duquel était Om-Kopo semblait s'éteindre sous une ample couverture de viande que le Cafre se destinait à lui-même, et ce déjeuner-là passait pour son quatrième. Je n'exagère point en assurant que cette journée le vit incorporer plus de 15 livres de viande entrelardée. Du reste, je lui trouve une excuse : cette viande, que j'essayai de goûter, est blanche, succulente et tendre; elle participe du porc et du veau, mais elle est de beaucoup supérieure à toutes deux. Ainsi grillée sur les charbons,

je préférais le maigre, parce que le lard, qui n'est autre chose qu'un tissu vésiculeux, exige une cuisson plus longue et plus lente. Néanmoins, je dois ajouter que la graisse fondue, soit du lard, soit des intestins, est la plus saine et la plus délicieuse que je connaisse avec celle du rhinocéros simus.

Les colons hollandais le savent bien, et personne n'hésite à la préférer dans les ragoûts, soit au beurre, soit à l'huile d'olive ou au saindoux; bien plus, on ne se contente pas de la considérer comme fort saine, on lui attribue encore des propriétés rares pour détruire des affections internes, et à cet effet on la prend à la cuiller comme un simple bouillon. J'essayai ce mode pour me convaincre de la possibilité, et je devins en peu de temps partisan des mêmes idées et des mêmes goûts que mes gens.

Le reste du jour se passa à transporter les précieuses provisions au chariot. Une partie fut salée, l'autre fut exposée à l'air, et les émanations, portées au loin par les vents, nous valurent pour la nuit la visite de quelques hyènes, comme aussi l'approche et les rugissements d'un lion, qui préféra rétrograder.

Le lundi 6, j'eus soin de me rendre de bonne heure à mon poste, dont je connaissais les avantages. Mes gens m'y rejoignirent; mais comme, suivant leurs idées, la position était jugée mauvaise, ils préférèrent aller explorer un endroit éloigné, et, seul, je restai, attendant la levée de quelque belle tête. Il y avait une heure d'écoulée de-

puis mon arrivée; j'avais tiré trois coups, et deux têtes apparaissaient, soufflant le sang par leurs blessures. Je m'apprêtais à lâcher mon quatrième, lorsque quelque chose de gris vint monter à la surface. Ce ne pouvait être la tête d'un crocodile, la forme étant oblongue et arrondie. J'hésitai, j'attendis, et, pour éclaircir mes doutes, je me postai sur une élévation.

De là je vis clairement qu'un corps assez épais existait sous l'eau : seulement je craignais de fixer mon opinion sans toute certitude. Je laissai s'écouler quelques minutes de plus, et le corps, durant cet intervalle, tendant toujours à se lever davantage, je restai persuadé que le premier hippopotame auquel j'avais envoyé mon coup avait disparu mort instantanément. C'était lui, en effet, qui revenait flottant près de la surface; je ne pouvais m'y méprendre.

Mais seul je n'étais capable de rien; il me fallait mon monde. Je ne savais, à dire vrai, où il s'était porté, et, à défaut de signal convenu, j'eus recours à mon fusil double, dont je tirai huit coups successifs à intervalles égaux. La répercussion du son étant immense dans ces localités, il était impossible que mon appel ne fût pas entendu. Plus d'une heure s'était écoulée sans que je visse rien venir. Le temps m'était long; je pestais, et pour faire diversion à ma mauvaise humeur, comme aussi pour hâter mes gens, je pris le parti de les chercher. Mais, comme il arrive presque toujours en pareil cas, je ne rencontrai

personne, et lorsque je revins, je trouvai mes bastaards qui m'avaient croisé dans les bois, sans que je les eusse aperçus. Ils dormaient à l'ombre, les fainéants, espérant esquiver ainsi la corvée qui les attendait, car je comptais préparer celui-ci.

Je les relevai vertement du péché de paresse; et comme l'un d'eux m'objectait que l'hippopotame était au milieu du fleuve, entouré de crocodiles dont on apercevait les têtes; que, les Cafres de Coudou, et Coudou lui-même, n'étant pas arrivés, il leur serait matériellement impossible de tenter quoi que ce fût pour retirer l'animal, je me hâtai de leur répondre que, puisqu'ils craignaient tant pour leur peau basanée, je me chargeais d'y aller moi-même dans le seul but de leur prouver qu'ils étaient des poltrons.

La fin de mon discours leur fit grand plaisir; ils se voyaient exempts de la mission qui offrait quelque danger. Je m'en aperçus, et dépêchai le plus vieux vers les wagons pour m'en rapporter toutes les *os-riem*, courroies à bœuf; en même temps, je mis les autres en quête de grosses branches sèches gisant sur le sol; et pour activer le travail par l'exemple, je me mis moi-même à l'œuvre, ruminant mon projet.

La question de : « Maître, que voulez-vous faire? » me fut posée à plus d'une reprise; je me gardais d'y répondre, et quand tous les éléments furent réunis, je construisis mon radeau. Pour faire échouer ma tentative, et

rire ensuite de moi, Pieter m'avait apporté du bois spongieux qui ne flottait que pour un temps. Je lui en envoyai sur la tête. Un quart d'heure ensuite, j'en avais d'une meilleure qualité, réunissant les conditions voulues.

Plongé dans l'eau jusqu'aux aisselles, narguant les crocodiles dont mes gens avaient peur, dix minutes me suffirent pour consolider la construction la plus simple. J'avais une ligne d'amarre, je me fis une gaffe, et trouvai moyen de chambrer mon fusil à une hauteur suffisante; une hache, posée sous la main, devait me servir dans le cas qu'un crocodile tenterait de me happer. Mes hommes s'étonnaient beaucoup de ma résolution dans cette circonstance, de mon activité et de ma semi-réussite. Je voulais Piet avec moi pour crocher l'hippopotame et nous y tenir bon; car il m'importait essentiellement de ne pas le dépasser par l'action du courant.

Ce service lui répugnait beaucoup; enfin il fit mine de vouloir obéir, et quand je poussai au large, il dégagea son genou posé sur le radeau pour reprendre terre, son élément à lui, disait-il, sur lequel il n'était certes pas plus brave qu'ailleurs. Je poussai de fond pour gagner le milieu du courant, et lorsque je jugeai l'avoir atteint, je laissai simplement dériver. A vrai dire mon radeau coulait par absorption; j'avais de l'eau jusqu'à la ceinture, et néanmoins les crocodiles s'éloignèrent à mon approche. Il n'y avait d'autre désagrément qu'une navigation semi-sous-marine.

Sans trop de peine, sans même recourir à ma gaffe, je réussis à me maintenir contre l'effort du courant et à saisir la queue de l'hippopotame, autour de laquelle je fis un tour mort et deux demi-clefs, l'autre bout de la ligne restant amarré au corps du radeau. Je coupai le courant pour rejoindre la rive, et alors mes gens, qui, ne comprenant pas mon mode d'agir, s'attendaient à me voir ramener mon énorme animal, soit par la queue, soit par le pied, sans autre secours que celui de mes mains; mes gens, dis-je, poussèrent des éclats de rire. Suivant eux, ne réussissant pas assurément, je devais reconnaître mes torts, et déjà ils composaient leurs phrases pour mieux me faire sentir ma défaite.

Mais me voici mettant pied à terre et, d'un air assuré, tendant la ligne et remuant l'hippopotame, qu'insensiblement j'amenais vers eux. Alors plus de rire de leur part; stupéfaction complète, silence absolu. Je ne dirai pas les mots dont je me servis pour les forcer à se mettre à l'eau, ceux-là n'appartiennent qu'au vocabulaire africano-hollandais. Toujours est-il que j'avais tout droit de les faire aller à ma guise; et, fort de ma supériorité que je venais de leur prouver, je parvins à faire rouler comme une barrique mon amphibie, sur lequel je pratiquai les incisions principales, et dont la peau fut enlevée en moins d'une heure, grâce à mes paroles stimulantes, auxquelles mes insolents bastaards ne trouvèrent rien à répondre.

C'était une grande femelle de parfaite condition, mais

dont la chair présentait trop de résistance. Deux espèces de parasites s'étaient attachées à elle : les tiques dans les oreilles, les sangsues vers l'anus ; la peau était d'une pesanteur telle, que 6 hommes eurent grand'peine à la traîner à 10 pas du bord de l'eau.

Le mardi 7, je comptais sur l'assistance de tout mon monde : leur engagement était tel. Mais c'eût été dommage de ne pas trouver le temps de saler le gras que je leur abandonnais. Elias et Piet se dirent malades ; un seul, le vieux David, bastaard d'origine malaise, consentit à m'aider ; un jeune Cafre vint aussi, et toute une journée ne suffit pas à enlever les muscles restés adhérents. Heureusement qu'alors arrivèrent les Cafres de Coudou que j'employai à porter la dépouille à 20 pas de là, sur de larges pierres, où je me proposai de la faire sécher.

Les jours suivants, tout à ma besogne difficile, je ne trouvai pas un instant pour me livrer à la chasse de ces animaux, d'autant que par mes feux de la nuit ils avaient quitté le *Zée-Koe-Gat* (fosse aux hippopotames) voisin ; car, pour sauver cette énorme peau de la dent des hyènes, qui ne respectent rien, j'avais dû y faire apporter mon matelas, afin de veiller sur elle.

J'avais traité tout d'abord à l'alun le côté de l'épiderme qu'il m'importait surtout de conserver intact. Je croyais le succès certain ; mais, par suite d'un orage épouvantable, cet épiderme s'élevant sur plusieurs points, je dus redoubler d'efforts.

Durant cet orage nocturne, que je ne saurais dépeindre, nous n'avions pour tout abri que la toile de ma tente, qu'à la hâte nous venions d'étendre à plat sur une branche horizontale ; sous elle, assis tels que des brames, revêtus de nos couvertures de laine comme d'un burnous, nous osions espérer qu'il serait de peu de durée.

Toutefois il n'en fut pas ainsi : la pluie tombait intense et serrée : c'était une pluie de hallebardes, comme disent les marins. En moins d'une minute elle eut tout traversé ; notre double toile d'abri faisait l'effet d'un entonnoir. Notre grand feu fut éteint; les moindres rigoles descendant de la montagne se transformèrent en rapides ruisseaux qui, entraînant vers le fleuve nos objets, menaçaient de nous y porter nous-mêmes. Pour comble de malheur, nos fusils, oubliés, furent rapportés remplis d'eau jusqu'à la gueule.

L'instant d'après, à ces torrents d'eau vint se mêler le feu du ciel : c'étaient des décharges dont la commotion nous faisait bondir le cœur. Un arbre énorme fut brisé à 120 pas de nous, et nous-mêmes nous étions restés au pied d'un des plus forts, qui, servant de conducteur, pouvait l'attirer sur nos têtes.

Dans ces combats que se livrent les éléments, les grands carnassiers ont beau jeu ; il fait bon pour eux de pêcher en eau trouble. Profitant de la confusion générale, de la crainte surtout qui fait que chaque herbivore se tient blotti, ils approchent sans peine et saisissent leur proie

distraite par le bruit. Jamais ils ne sont plus hardis qu'alors; le lion, la panthère et la hyène mêlent leurs voix au bruit du tonnerre, passent près de l'homme pour saisir les bœufs attachés aux roues, et souvent réussissent dans leur tentative audacieuse.

Aussi eûmes-nous toute la nuit l'affreux concert de leurs voix, auxquelles nos fusils étaient incapables de répondre; à 50 pas de nous, hurlait l'ignoble hyène; en deçà groumait la panthère; et tout proche, à 15 pas, vingt crocodiles, déchirant le cadavre, faisaient entendre dans les entr'actes le plick-ploch de l'eau. Armés comme de coutume, nous n'eussions pas même songé au voisinage de ces bêtes; mais cette fois nous étions obligés de reconnaître notre infériorité : n'ayant que nos couteaux de poche pour nous défendre en cas d'attaque, autant vaut dire que nous n'avions rien. L'orage pouvait avoir pour nous de funestes conséquences : cependant mes gens et moi nous en fûmes quittes pour un grelottement.

Bientôt le jour fut annoncé par une teinte blafarde s'étendant vers l'est. La pluie n'avait pas discontinué, la panthère groumait encore. Quoi qu'il en soit, nous espérions que le lever du soleil changerait la face des choses. En effet, l'astre monta bientôt sur l'horizon, et par la chaleur précoce de ses rayons il nous présagea un nouvel orage pour l'après-midi, en même temps qu'il redoublait mes craintes pour l'objet de mes soins. La peau séchait tant bien que mal, je n'étais pas maître de la température;

force m'était d'accepter les chances bonnes ou mauvaises, telles qu'elles se présentaient, et ces chances, Dieu merci, se multipliaient étrangement.

Mes gens, constamment occupés à brûler ma poudre, finirent par tuer un hippopotame, qu'ils abandonnèrent aux Cafres à cause de sa maigreur. Le lendemain ils furent plus heureux : Elias traversa le crâne d'un énorme vieux mâle, probablement le grand-père du fleuve ; mais, sous prétexte que mon premier travail n'était pas terminé, qu'il me jugeait incapable d'en conduire deux à la fois, il viola ses promesses, ne m'en donna point avis, et permit qu'il fût instantanément dépecé. Trois jours ensuite, comme le sexe, la grosseur et la taille m'avaient été cachés, je me rendis machinalement au lieu où il gisait pour en prendre connaissance, et je fus fort étonné d'y trouver à terre la tête osseuse parfaitement nettoyée de tous muscles. C'était la plus grosse que j'eusse encore vue. Je m'enquis immédiatement d'Elias lui-même, afin de savoir ce qu'il prétendait en faire, et j'appris, à mon grand étonnement, qu'il la destinait à un amateur de Port-Natal. Décidément ces coquins-là me faisaient concurrence. Non contents des avantages offerts par moi, ils voulaient encore faire de l'histoire naturelle de pièces sur lesquelles j'avais plein droit. En deux mots je leur prouvai qu'ils avaient tort, et je leur témoignai tout mon mécontentement. Elias le reconnaissait ; Piet, lui, ne le voulait point ; et comme une plus longue contestation avec eux me répugnait, je pris

possession de la fameuse tête, assurant à Piet qu'un coup de fusil serait mon dernier argument.

Je regrette d'avoir à le dire : avec de telles gens, il n'est pas un seul autre bon moyen dans de semblables circonstances. Je l'avais dit, je l'eusse fait, et, sur un acte de ce genre commis à de certaines distances, le conseil de Pieters-Mauritz-Burg ne se fût pas reconnu compétent pour me juger. Il était de toute impossibilité d'obtenir justice en recourant à ce tribunal, des plus mal composés. Il fallait donc se la faire soi-même, bien que cette manière d'agir répugne à notre conscience.

Le 14, il s'agissait de transporter la peau à demi sèche de mon hippopotame jusqu'au point où étaient restés nos wagons. La chose n'était pas aisée. La distance n'était que de 2 milles à peine ; mais il fallait gravir plus de 1,000 pieds de hauteur à travers des roches et des arbres entre lesquels le passage était trop étroit. Je ne pouvais songer non plus à la faire transporter par des hommes ni tirer parti du train de derrière de mon chariot, dont la largeur était un obstacle. Je fis venir un attelage de douze bœufs ; puis un mimosa fut coupé au-dessous de l'insertion des branches, sur lesquelles la peau fut solidement fixée. Une chaîne rattachait le traîneau au trait principal. Le fouet n'avait plus qu'à jouer ; mais ici, comme toujours, une fois tout disposé, commencèrent les objections de mes bastaards. Les arbres, suivant eux, entravaient partout la marche ; la nuit devait se faire avant que l'on pût attein-

dre le sommet. Il m'importait peu que ce fût ce jour-là ou un autre, mais je voulais qu'elle y fût amenée.

J'envoyai au-devant ouvrir le chemin en abattant les arbres qui l'obstruaient. Mes bastaards étaient derrière les bœufs pour les faire marcher. Moi je me postai derrière mes bastaards, aussi dans les mêmes vues, à peu près comme font les sergents russes derrière les soldats qu'ils stimulent de la canne. J'avais ma volonté forte et prouvée, et aussi mon fusil bien chargé, dont l'usage m'était devenu si familier que je le considérais comme une partie de moi-même. Enfin, après six heures d'efforts constants, tout avait réussi comme je l'avais espéré. Bœufs et gens étaient harassés de fatigue. Je leur accordai le repos nécessaire.

Peu avant notre départ des bords de la rivière, des Cafres amazoulous habitant l'autre rive avaient traversé le fleuve parmi de grosses pierres pour venir à nous. Ils étaient sept ou huit, et parmi eux quelques femmes. Leur corps à tous était décharné, d'un noir livide et d'un aspect repoussant. Ils nous dirent qu'ayant ouï nos coups à une grande distance, ils étaient venus dans l'espoir de profiter de nos débris. La faim qui ronge avait seule pu les déterminer à cette démarche. Lors de la dernière guerre, leurs silos (nogoty) avaient été vidés, et, dénués du nécessaire, ils se voyaient réduits à chercher une misérable nourriture dans les bois. Ils comptaient bien trouver auprès de nous quelque aliment qui pût leur redonner de la force.

Les pauvres diables ne se trompaient pas, et j'eusse voulu pouvoir disposer en leur faveur d'une centaine de livres de la viande qu'avaient empaquetée mes gens. Par malheur, je n'y avais aucun droit, et je me vis dans la dure nécessité de ne pouvoir rien faire pour eux.

Alors ils s'informèrent du point où ils pourraient trouver les carcasses de nos quatre hippopotames. On le leur indiqua. Ils prirent de notre feu, s'y rendirent et rencontrèrent des os auxquels des lambeaux de chair déchirée par les hyènes restaient appendus, mais rares. Çà et là, sur la fange, piétinés par les vautours et souillés de leur fiente, étaient épars des débris de peau taillée par mes gens. A cette vue de dégoûtants objets, ils se lancèrent au plus vite. Les vautours s'envolèrent gorgés pour faire place à des hommes qui se rapprochaient tant d'eux par le besoin. Ces lambeaux furent à peine lavés, tant la faim est puissante, puis grillés, puis dévorés; les os, mis en bottes, furent ensuite chargés sur les épaules et portés au mouzi pour en extraire la graisse. J'eusse trouvé fort heureuse pour eux et pour moi leur visite une douzaine de jours plus tôt; car pour eux-mêmes ils fussent tombés dans l'abondance, et pour moi j'aurais eu leurs services, qui m'eussent été du plus grand secours.

A coup sûr, au bout de quatre jours de nourriture de ce genre, ces corps maigres eussent été restaurés jusqu'à devenir gras, tant leur tempérament est supérieur au nôtre; et à cet égard j'ai été témoin de plus d'un exemple où, en

trois ou quatre jours, des Cafres exténués de maigreur passaient à l'état d'embonpoint parfait par le seul effet de vivres substantiels. L'expliquera qui pourra. Pour ma part, je ne fais que narrer, et j'ai la réserve de me déclarer tout à fait incompétent en cette matière.

Le 16, nous avions pris position sur un point peu distant et situé plus bas. Le fleuve y était beaucoup plus large au lieu vulgairement nommé *Zée-Koe-Gat*, de sorte qu'en raison de cette cause, comme aussi de l'agitation des eaux produite par une brise assez forte, nous n'obtînmes aucun succès, et durant tout le jour nous n'eûmes d'autre épisode que la levée subite d'une panthère au bord opposé. Chassée de son gîte par le sifflement d'une balle ricochante, elle bondit, rebondit, et disparut au delà des roches qu'elle mit entre elle et nous.

Le 18, nous changeâmes encore de lieu, allant toujours plus bas. La journée étant trop avancée pour tirer les hippopotames, nous donnâmes la chasse aux riet-booken, qui, passablement farouches, ne se montrèrent qu'au nombre de trois, sans me donner la moindre espérance. Mes gens, de leur côté, ne furent pas plus heureux.

Le 19, nous n'eûmes pas plus de succès. Je blessai deux hippopotames; mes gens en blessèrent aussi plusieurs autres, et, de la façon dont nos coups avaient porté, nous restâmes convaincus que l'adresse n'avait pas manqué, mais que nos balles étaient trop peu résistantes, ce qui me décida à faire le sacrifice de toute ma vaisselle, vaisselle

de chasseur s'entend, vaisselle d'étain, quoique déjà je me sois qualifié de satrape.

Nous avions bien trouvé, tout en flânant, un hippopotame mort, arrêté sur un banc de pierre : c'était un jeune, gonflé de graisse et datant de deux jours; il avait une balle devers l'œil; mais, ignorant s'il était des nôtres, nous l'abandonnâmes à Coudou, qui se hâta d'en donner avis à son mouzi, peu distant. En moins de quelques heures, vingt femmes arrivèrent, qui se mirent à l'œuvre du dépècement de concert avec les hommes, qui séparaient les quartiers au moyen de leurs assagayes. Une heure fut à peine nécessaire pour l'achèvement de ce travail, et, par pièces et morceaux emballés dans la verdure, l'animal entier cheminait vers le mouzi, porté sur la tête de ces femmes, femmes robustes s'il en fut jamais.

Le 20, nous nous reposâmes. Le 21, j'adressai mon second coup à un hippopotame qui, ne faisant pas corps avec la troupe, se présentait mieux. La balle l'atteignit devant l'œil et lui fit souffler le sang. Je lui envoyai tout de suite quelques autres coups qui le forcèrent à chercher un asile, et peu après je le vis retiré dans une crique de l'autre bord dont il ne sortait plus. Il fallait le déloger de sa retraite, ou mieux encore aller l'y attaquer à la sourdine; mais il y avait pour nous impossibilité de traverser l'eau chargés de nos fusils.

Sur ces entrefaites, je songeai à Coudou, homme superbe, d'une force herculéenne, qu'éclipsait encore son in-

trépidité. J'avais ouï trop parler de ce brave Cafre pour n'être pas curieux de le voir travailler. L'occasion était là de m'en servir et de l'admirer. Je le fis venir et lui dis dans sa langue, lui désignant l'hippopotame que j'avais blessé de deux balles : « Va là-bas, tourne-le et fais-le-nous passer. N'auras-tu pas peur? — Non, me reprit-il; j'en ai ainsi tué bien d'autres! — Il ne s'agit pas de le tuer, lui dis-je. — Nous verrons, fit-il froidement. — Marche donc, ajoutai-je; mes yeux verront comme tu t'y prends pour réussir. » Et lui, sans causer plus longtemps, alla prendre deux grandes assagayes en manière de lance à feuille de laurier. Il en examina le fer, qu'il plongea dans l'eau et dans le sable à plusieurs reprises, comme pour dégager le peu de rouille qui s'y trouvait. Alors il se fit suivre par un des siens, porteur de deux autres assagayes légères de rechange. Il partit, confiant en lui-même, parce qu'il se connaissait fort et adroit; et, à voir sa physionomie d'une grande expression, mais impassible, on eût dit qu'il allait simplement tuer un mouton.

Un quart d'heure après, il était sur l'autre bord. Etudiant les mouvements de la bête, il profita du moment où elle était plongée dans l'eau, dont la profondeur variait beaucoup; il marchait en sondant. Quelques minutes lui suffirent pour trouver une roche recouverte d'un demi-pied d'eau; il y monta, attendant que l'hippopotame fit mine de lever la tête dont il savait la direction.

Nous étions tout silence et tout yeux pour lui; nous ne·

tardâmes guère à être satisfaits. Coudou brandit l'assagaye, qui part et se fiche dans un corps noir qui bondit en se débattant; la seconde suit la première, et cause d'autres bonds encore accompagnés d'un grand remou. L'animal revire, et nageant entre deux eaux il revient au milieu de la troupe des autres hippopotames. Là, il fut probablement mal accueilli par ses confrères, car il n'y resta qu'un temps assez court, durant lequel Coudou fut repêcher au milieu du fleuve ses armes dérivant au courant, sans tenir compte de la présence de plusieurs crocodiles dont il assurait hautement n'avoir rien à redouter.

Notre blessé s'en alla s'abriter au côté opposé, sous une bordure de grands roseaux. Ce lieu était d'accès difficile à un homme, et surtout à un homme nu; Coudou s'y porta tout de suite, pénétra jusqu'au bord, et nous le vîmes ouvrir avec précaution cette garniture verte, comme l'on ferait des rideaux d'un lit. Il était nez à nez avec l'hippopotame qui lançait le sang par plusieurs ouvertures. Coup sur coup, deux assagayes furent plantés dans le corps du monstre, qui, bondissant à deux pas, couvrait d'eau son agresseur. Ce n'était point assez; Coudou prit sa troisième arme, qui était une grande assagaye de force, la ficha aussi, et ressaisissant aussitôt le manche, il sondait la bête comme l'on fait à la baleine. Il recevait de tels chocs que trois hommes ordinaires en eussent été renversés; lui, point. L'hippopotame se débattait-il trop brusquement, il lâchait le fût pour le reprendre immédiatement, et forçait

toujours de manière à approfondir la blessure. Il mettait à cela une telle dextérité que j'étais tenté de crier bravo. Ce qui surtout forçait mon admiration, c'est que le lieu où s'était aventuré Coudou ne lui offrait pas de retraite possible si l'hippopotame avait essayé de monter à terre. Enfin l'animal, trop harcelé sur ce point, fit un effort et partit. C'est alors que je vis notre vaillant Cafre retirer d'un air de triomphe sa longue assagaye ensanglantée.

L'hippopotame ne pouvait plus rester dans l'eau; il voulait monter sur la rive et venait droit à nous : 20 pieds lui restaient à peine à franchir. Déjà, faute d'eau profonde, sa tête était tout à découvert, lorsque Piet et moi, qui l'attendions, lui lâchâmes nos deux coups à la fois dans la tête. Mais il n'était pas encore tué; il rebroussa, vira deux fois successives, et réitéra la même manœuvre. Pour lors, nous qui avions eu le temps de recharger nos armes, nous nous couchâmes afin de lui permettre l'escalade, ce qu'il fit sans peine, et gagnant le terrain plat il se mit à trotter aussi lestement qu'un cochon cherchant à se réfugier dans les bois. Ma vitesse ne l'emportait guère sur la sienne. Voyant cela, je le tirai à 30 pas au défaut de l'épaule, coup heureux qui le fit chanceler; puis vint Piet, qui, à 15, l'atteignit entre l'œil et l'oreille. Mort instantanément, l'animal s'affaissa sur ses courtes jambes sans que ses yeux eussent eu le temps de se fermer.

Cependant mes hommes hésitaient à l'approcher, lorsque, dans le but de les persuader, je sautai à califourchon

sur son dos. « Vous eussiez été bien étonné, me dirent-ils, s'il eût pris le galop vers la rivière. — Assurément, repris-je; nous en eussions ri tous ensemble. » Coudou, témoin de ce qui s'était passé, revint à nous mécontent de lui-même; il aurait voulu, seul avec ses armes, faire toute la besogne, et si son adresse, sa force et son courage avaient excité mon admiration, sa modestie m'inspira du respect.

Près des lieux où nous tirions ainsi l'hippopotame, les bois clairsemés de mimosas recélaient bon nombre de pintades cornues, qui, chassées par nos chiens, préféraient se soustraire par la course plutôt que par le vol. Leur chair est délicieuse; mais cette raison ne me suffisait pas pour leur consacrer une partie de mon temps.

Non loin de l'Om-Guinée, dans les grands bois qui bordent la côte, existe une autre espèce de pintade plus belle et passablement rare dans les collections; elle porte sur la tête une touffe de plumes. Elle semble plus délicate que la cornue, si j'en juge par diverses tentatives inutiles dans le but de la faire se propager en basse-cour.

Nous avions aussi en grande abondance des gazelles plongeantes, différentes à plusieurs égards de l'espèce capéenne, qui est connue sous le nom de *Cephalopus mergens Burschellii*. Elle est, quant au pelage, d'un gris pâle; elle est, par ses proportions, moindre que celle de la colonie, laquelle présente une teinte fauve : toutes deux ont néanmoins des habitudes analogues. Notre chasse,

que nous poursuivîmes jusqu'au 22, nous ayant procuré neuf hippopotames, nous fîmes route vers Natal le 23. Durant le trajet, nous tuâmes plusieurs riet-booken. Le 27, vers onze heures du matin, lorsque nous fûmes arrivés sur Berea, d'où nous dominions la baie, nous eûmes la surprise de voir à notre gauche pénétrer et disparaître dans le bois un éléphant, que, sans le savoir, nous venions d'approcher à moins de 100 pas avec tout notre matériel roulant.

Au retour, je résumai ce que j'avais pu apprendre sur l'hippopotame dans cette première chasse d'essai; et quoique bien des voyageurs en aient parlé, je crois qu'il convient de rapporter ici, sous forme récapitulative, mes observations à cet égard.

Cet animal, que les anciens comparaient au cheval, probablement en ne considérant que les formes de la partie supérieure de la tête, lorsqu'il vient respirer à la surface de l'eau, s'est vu dans l'Afrique australe imposer par les Hollandais le nom de *zee-koe,* vache marine. Tout d'abord, ces définitions de noms composés, rappelant des animaux avec lesquels l'hippopotame n'a nul rapport, sont mauvaises, et ici des blancs ont, ce me semble, moins bien fait les choses que des aborigènes vulgairement appelés sauvages. Les Amazoulous ont donné à l'hippopotame un nom spécial ne rappelant ni le cheval, ni la vache, ni le rhinocéros, ni le cochon. *Om-vobo,* disent-ils pour le nommer, et *om-vobo* ne désigne que l'hippopotame seul, sans établir

de comparaison, sans tromper l'imagination de ceux qui n'auraient jamais vu l'animal indiqué.

D'après les observations récentes de M. Duvernoy, dont les travaux et les études d'anatomie comparée ont eu tant de retentissement, il paraîtrait que l'espèce qui habite le sud de l'Afrique diffère à quelques égards de celle que nourrissent le Sénégal et l'Abyssinie.

Comme ces différences, établies sur le squelette, doivent être peu sensibles, nulles peut-être, en étudiant ces animaux à l'état de liberté; comme il m'eût fallu les observer dans l'une et l'autre contrée, chose que je n'ai pas faite, je m'abstiendrai d'émettre une opinion, et je dirai simplement ce que je sais de l'espèce ou de la variété australe.

Bien que l'hippopotame soit un des premiers animaux de la création, eu égard à sa masse, un chasseur ne saurait s'attendre auprès de lui à ces émotions qui remuent le cœur et font sentir la vie. Par la position respective du chasseur et de l'animal, c'est une pêche et non une chasse. Il faut que le chasseur trouve en lui-même toute la patience du pêcheur à la ligne; il faut qu'il prenne l'immobilité du héron, qu'il sache se cacher comme le butor, qu'il voie comme le crocodile, sans se laisser entrevoir, et surtout que son bras et son œil ajustent et visent prompts comme l'éclair, afin que le projectile traverse la tête du monstre entre l'œil et l'oreille.

Toutefois, qu'on l'appelle chasse ou pêche, c'est un tir

fort amusant que celui de l'hippopotame; on ressent la satisfaction la plus complète à frapper juste de la balle, parce que, quand bouillonne l'eau d'où sort une énorme tête noire qui souffle et salue, on a trois secondes, rien de plus; et tel but qui paraît pour disparaître, tel but de 6 pouces de haut et d'autant de large, distant de 70 à 110 pas, n'est nullement facile à atteindre; car, il faut bien le dire, la tête de l'hippopotame est énorme, mais la boîte osseuse qui revêt la cervelle est si petite qu'il est beaucoup plus difficile qu'on ne le croit ordinairement de tuer un hippopotame à la levée. Vingt-sept coups de fusil furent adressés au premier que j'obtins; sept balles avaient traversé la tête avant celle qui détermina sa mort. Dans une autre chasse, mes gens et moi nous blessâmes vingt-sept hippopotames en une demi-heure, tous à la tête; nous n'en repêchâmes pourtant qu'un vers le soir, encore n'était-il pas de ceux qui avaient été tirés le matin.

L'hippopotame se chasse de deux manières: la nuit, à la sortie du fleuve, ou quand il broute les roseaux, ou quand il paît dans les plaines. On l'attend à l'affût, ou bien on le cherche dans les pâturages. La clarté de la lune suffit à peine à la justesse du tir; l'attente, déjà si longue, devient pénible, insupportable même pour le chasseur, qu'assaillent des millions de moustiques. L'affût de nuit est donc peu pratique, parce qu'il est peu fructueux, et les intrépides, les peaux tannées, les rêveurs de *zée-koe-spek* seuls consentent à suivre ce système.

Le jour, comme l'animal le passe tout entier dans les fleuves, on l'y fusille quand il vient respirer. Déjà l'on en connaît les difficultés, et pour obvier à quelques-unes on choisit d'ordinaire les heures qui conviennent le plus, et ces heures sont courtes.

Le matin, au crépuscule, quand un demi-jour permet de distinguer les objets à 100 pas, le chasseur doit être assis à son poste. Alors la brise ne s'est pas manifestée encore; un calme glacé règne sur les eaux, au-dessus desquelles noires et hideuses flottent les têtes immobiles. L'hippopotame semble s'y reposer mollement des fatigues de la nuit : on dirait qu'il dort. Pas de bruit, surtout; que le fusil s'allonge sur la fourche; qu'il s'abaisse sur la tête aux oreilles rouges, et surtout que la demi-distance de l'œil à l'oreille soit bien prise. « Tireur! envoyez! » Le coup part; tout s'abaisse, un énorme corps bondit dans l'eau, hors de l'eau, laissant deviner ses proportions colossales, et les roches au loin, ces dures roches granitiques de la rive, des escarpements, des montagnes, toutes les unes après les autres, répercutent, multiplié par cent échos, le son si retentissant de l'énorme fusil. Plus d'une minute s'est écoulée que les vibrations produites par une aussi petite quantité de poudre n'ont pas encore cessé : on dirait d'un coup de tonnerre dans des gorges de montagnes. L'air est si pur dans ces contrées, son élasticité est si grande!

Mais les hippopotames, fins nez surtout, ne s'y sont pas

laissé prendre. Ils n'ont point senti l'atmosphère chargée d'électricité, et l'odeur de la poudre qui s'étend durant le calme, et qui arrive jusqu'à eux, ils la connaissent déjà; ils savent la proximité des hommes, et leurs mouvements vont se régler sur le danger.

Les têtes reviennent à la surface une ou plusieurs ensemble. A chaque instant, il s'en lève comme à tour de rôle; chacune aspire, émet son souffle et disparaît. Cependant elles sont belles encore. Le temps est bref, il est vrai; mais la hauteur à laquelle elles se découvrent permet un tir qui donne de l'espoir. Aussi les coups pleuvent-ils sur elles, et déjà l'une et l'autre, qui s'écartent pour respirer, soufflent le sang soit par les narines, soit par l'orifice de la blessure. C'est que les balles ont frappé dans la partie qui se trouve située devant l'œil. Ceux qui sont blessés ainsi devront forcément venir respirer plus souvent que les autres; mais leurs précautions seront plus grandes : ils se découvriront moins. Leur exemple sera suivi par les autres, et bientôt il vous faudra, chasseur, vous contenter de tirer des muffles. Y renoncer est peut-être bien; car on leur adresse tant de balles, et si rarement toutes les circonstances coïncident à l'avantage du chasseur! Ainsi les traverser de part en part est inutile, et pour tuer de la sorte un hippopotame qui ne découvre que les narines, il faudrait que la balle pénétrât précisément par le conduit olfactif et brisât la boîte du crâne, chose fort rare qui passera toujours pour un succès inespéré.

Un chasseur peut encore en pareil cas s'armer de patience et attendre qu'un hippopotame vienne bâiller. L'animal, qui paraît éprouver assez souvent ce besoin, distend alors sa gueule d'une manière effrayante; ses deux mâchoires forment un angle droit. Saisir l'instant propice est difficile, il est vrai; mais la balle, frappant la voûte du palais, provoque une mort instantanée.

Il vaut donc mieux alors renoncer au tir horizontal, où toutes balles ricochent en pure perte, et s'aller poser au sommet de quelque point dominant, de telle manière que les projectiles traversent l'eau et prennent la tête aussi à pic qu'il sera possible de le faire; mais si les lieux ne favorisent pas l'exécution de ce moyen, il faudra chercher celui de déloger les hippopotames de leur fosse.

Une embarcation est excellente pour une manœuvre de ce genre : elle porte les hommes au centre de la troupe et précisément au-dessus d'elle; de fortes assagayes, solidement fixées à de longues gaules, sont employées par les chasseurs à sonder le fond, à tâter et à piquer les animaux, qui s'étonnent d'être attaqués jusque dans les profondeurs creusées par eux-mêmes. Ils déguerpiront, à coup sûr; mais gare au canot dans les brusques mouvements que font les amphibies qui s'agitent! Quelquefois ils le soulèvent et le chavirent; souvent ils saisissent de leurs dents deux bordages à la fois et les brisent; on y court la chance de devoir se sauver à la nage après avoir

perdu ses fusils, chose infiniment regrettable, comme celle d'être saisi par les crocodiles, témoins secrets de tout ce qui se passe à fleur d'eau. L'hippopotame, ne faisant, que je sache, aucun mal aux hommes dont l'embarcation vient d'être submergée par lui, n'est compté pour rien dans le danger que l'on court une fois à la nage.

Mais on n'a pas toujours un canot à sa disposition. Il faut le remplacer par des radeaux que l'on se construit, lesquels sont le plus souvent assez peu solides, coulant par absorption, faute de bois convenable, et si difficiles à manœuvrer, que leur usage donne infiniment de peine et peu ou pas de résultat. Dans certains cas, on se contente de profiter de la présence de quelques roches découvertes ou noyées, qui permettent au chasseur une proximité plus grande en même temps qu'un solide appui; mais encore faut-il qu'il en existe, et le trajet de l'une à l'autre nécessite préalablement l'usage de la sonde, outre les précautions habituelles, bonnes pour que l'on ne soit pas saisi au passage par les crocodiles. Du reste, rarement les lieux favorisent assez les tentatives du chasseur ayant pour objet de déloger les hippopotames de leurs fosses, ces animaux, quoique d'apparence stupide, ayant presque toujours parfaitement choisi leur position.

On s'étonnera peut-être que je parle de fosses lorsqu'il s'agit d'animaux se réfugiant dans les eaux d'un fleuve. Une explication devient donc nécessaire. Tout fleuve de

l'Afrique australe, malgré sa plénitude et sa majesté lors des grandes eaux résultant de la saison pluvieuse, est cependant exposé à jouer un bien triste rôle durant l'hiver ou la saison sèche. C'est un grand qui ne doit sa grandeur qu'aux petits lorsqu'ils prospèrent eux-mêmes, et quand vient la disette, le manque d'eau pour eux, lui-même passe de l'état d'opulence à celui de la misère la plus excessive, de la sécheresse la plus complète. J'ai vu l'Om-Philos-Om-Schlopu, à 25 lieues de son embouchure, large de 70 pas, profonde de 10 pieds, n'offrir quelquefois ensuite que très-peu d'eau, à 18 pouces sous son lit de sable dans lequel nous creusions des trous. Les très-grandes rivières, je le sais, ayant des affluents divers, ne sont pas exposées à une telle pénurie. Touguela, Oury, par exemple, puisent leurs eaux à des sources nombreuses et fort éloignées; mais cela n'empêche pas qu'elles ne soient quelquefois dépourvues de la masse suffisante à revêtir le corps des amphibies.

Les hippopotames le savent mieux encore que les crocodiles; et comme ils n'ont pas de même que ceux-ci la facilité de vivre longtemps sans nourriture, non plus que celle de s'enterrer ou s'ensabler pour plusieurs semaines, qu'ils tiennent, du reste, à leurs pâturages; leur instinct les a portés à creuser en divers endroits le lit du fleuve, où ils pussent toujours avoir au moins 8 ou 9 pieds d'eau. Ces fosses, les boers les appellent *zée-koe-gat*. Dans les fleuves suffisamment pleins, il est assez difficile de juger de leurs

proportions; mais, comme j'ai eu occasion de voir près du tropique du Capricorne, à 150 lieues des côtes les plus proches, la rivière Oury ou Lympopo après le retrait des grandes eaux, et que dans son lit se découvraient çà et là de nombreuses fosses souvent contiguës, je puis leur assigner de justes proportions sans crainte d'être contredit. Elles avaient assez généralement 15 pas de long sur 7 de large, et 8 ou 9 pieds de profondeur; elles étaient susceptibles de servir d'asile à douze hippopotames et même davantage, car fréquemment les corps de ces animaux se touchent lorsqu'ils sont au fond des fosses. La proximité à laquelle les têtes viennent respirer les unes des autres m'est un sûr garant de cette habitude. Quelquefois ces fosses communiquent entre elles par un chemin creusé en manière de fossé; des rivières ont même souvent au centre de leur lit un fossé longitudinal servant de passage couvert aux hippopotames. Ainsi était l'Om-Lalas, et ce fossé était très-désagréable en opérant avec nos chariots le passage de la rivière, déjà profonde de 3 ou 4 pieds au gué ordinaire; car là les véhicules plongeaient, et nous faisions des avaries regrettables.

En remontant de son embouchure à sa source une rivière habitée par des hippopotames que l'homme n'a point encore troublés, on rencontre partout de ces fosses, même proche des sources; mais toujours ces animaux seront plus abondants, en raison même de l'abondance des eaux. Ainsi, durant la saison sèche, ce n'est guère

que dans les lacs profonds et intarissables et vers les embouchures élargies des fleuves que l'on trouve ces amphibies, lesquels, voyant l'eau diminuer dans le haut des rivières, ont fait chaque année une étape dans le sens du courant. Alors aussi ils sont beaucoup plus nombreux que de coutume sur le littoral, où leurs pas se croisent en tous sens.

Chaque année les hippopotames sont de la sorte contraints à quitter l'intérieur du pays, lors même que l'homme ne les trouble pas. Mais cette habitude, forcée par la saison, j'ai dû la saisir au temps où tout était presque vierge encore du contact des blancs; car peu après, ces animaux que l'on attaquait et que l'on tuait si facilement dans le haut des rivières, aux endroits où elles sont rétrécies et peu profondes, eurent bientôt compris le désavantage qui résultait pour eux du peu de largeur d'une rivière : aussi quittèrent-ils ces points distants du littoral pour gagner ceux où les fleuves déploient le plus d'étendue.

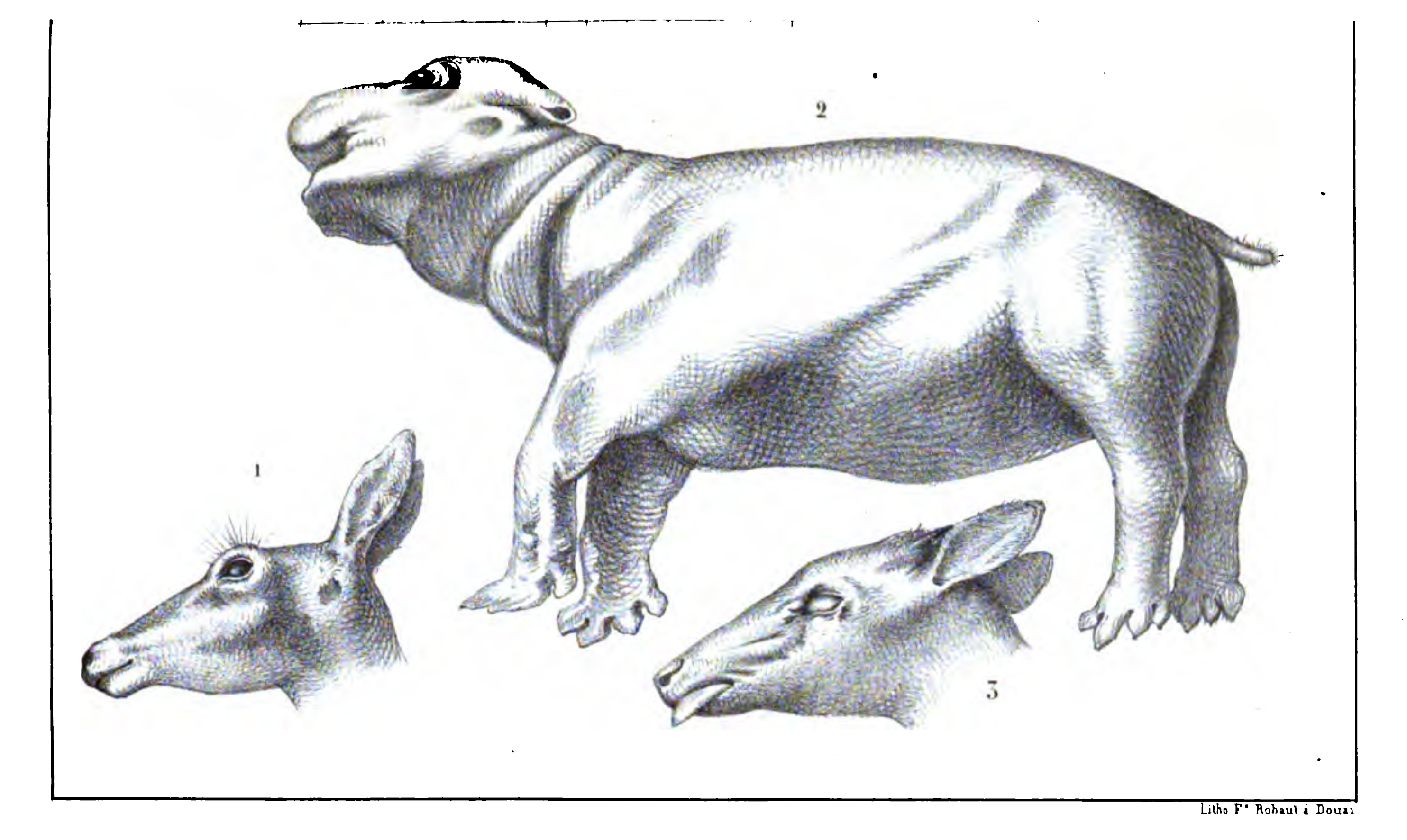
C'est là, à quelques lieues seulement de la mer, qu'on les retrouve encore aujourd'hui. Leur nombre total a bien diminué en quatre ou cinq ans dans le territoire de Natal; à peine en reste-t-il un dixième de ce qui s'en trouvait lors de mon arrivée en 1839. Près de l'embouchure du Touguela, la dernière fois que j'y fus, vers la fin de 1842, j'estimai à une centaine le nombre d'individus restant dans une longueur de 3 lieues. C'était assez pour l'espoir du chasseur;

mais ils étaient si défiants, ils se tenaient à une telle distance du bord, leurs manœuvres étaient tellement différentes de celles que je leur avais connues les premières années, que l'on y perdait un temps infini sans rien obtenir.

Afin de donner une idée de la différence des résultats, je crois ne pouvoir mieux faire que d'établir les proportions que je recueillis durant mon long séjour dans le sud-est de l'Afrique. En 1839, trois hommes, durant un mois, comptaient de 30 à 36 hippopotames tués à Touguela; en 1840, de 21 à 23; en 1841, 10; en 1842, 4; en 1843, 1 ou 2, quelquefois pas un seul.

L'espèce commune dans la colonie du Cap au temps de Levaillant, abondante surtout à Berg-Rivier, n'y est plus représentée que par deux vieux mâles que j'y ai vus en 1838 sur la propriété de M. Melck, fameux éleveur de chevaux, qui les considérait comme n'appartenant qu'à lui seul, et leur accordait toute protection sur ses terres. Les plus vieux Hottentots de l'endroit assuraient les connaître depuis leur enfance, à peu près soixante ans.

Il est facile de prévoir que l'espèce disparaîtra tout aussi complétement de la contrée de Natal comme de tout pays où se répandront les blancs. Sans aucun doute, elle est la première destinée à être effacée de dessus le globe, parce que les ressources que lui a données la nature sont insuffisantes pour la soustraire aux tentatives de l'homme.



Litho. Fr. Robaut à Douai

1. REDUNCA LALANDII. 2. HIPPOPOTAMUS AMPHIBIUS (Fœtus) 3. CEPHALOPUS NATALENSIS.

Haut de 4 pieds et demi, quelquefois même de 5, long de 10 à 11, ses jambes n'ayant que 1 pied et demi de hauteur [1], l'hippopotame est lourd et massif. Sa rapidité à terre égale celle de l'homme sur un plan horizontal; elle est moindre sur une pente à gravir, et plus grande s'il la descend; elle ne saurait le soustraire au danger qui le menace. Il n'oppose aux armes tranchantes que la grande épaisseur de sa peau, supportée par des côtes larges, mais plates, faciles à briser; encore les javelots cafres la pénètrent-ils avec la plus grande facilité, à cause de sa tension sur une épaisse couche de lard. Il est en outre d'un caractère très-pacifique, puisque, même dans l'eau, son élément le plus facile, l'hippopotame ne fait aucun mal aux hommes à la nage, et si des accidents ont eu lieu en chasse, ce n'est qu'à terre, dans des endroits et des circonstances tels, qu'on peut les considérer comme exceptions à la règle générale. A titre de fait isolé, le lieutenant anglais Harding, avec lequel je faisais ma première chasse aux hippopotames, me narra comment un de ses Hottentots avait été croqué devers *Fish-Rivier*, seul fait de ce genre que j'aie recueilli.

Fréquemment les bords des lacs sont revêtus sur d'assez grands espaces de roseaux élevés naissant dans la fange. C'est surtout par là que les amphibies sortent chaque soir et rentrent chaque matin. Les sentiers tracés par eux n'ont guère plus de 18 pouces au pied, et sont percés

[1] C'est d'un grand mâle qu'il est question.

larges et haut d'un mètre, les roseaux formant une voûte élastique qui cède au passage et se referme ensuite. Souvent je m'y hasardai, malgré la fange qui retient les pieds, malgré les embarras de tout genre, ne désirant autre chose qu'un tête-à-tête avec un hippopotame. M. Harding, qui en savait alors plus long que moi, me blâma de ce qu'il appelait ma témérité, et m'assura que c'était précisément de la sorte, dans un même sentier couvert, qu'un de ses meilleurs Hottentots, comme je viens de le citer, avait été, deux ans auparavant, joint, croqué d'un seul coup de gueule, puis écrasé par un hippopotame qui traversait pour rentrer à l'eau.

La peur suffit à l'animal le plus pacifique pour agir ainsi. C'est une mesure de salut à laquelle il est contraint, parce qu'elle lui paraît être la seule : aussi ce fait ne tend pas à prouver sa violence de caractère. Du reste, jamais cet animal n'attaque l'homme. Il fuit, au contraire, et à peine cherche-t-il à se défendre quand les Cafres, dans le but de le chasser de leurs jardins durant la nuit, le lardent de leurs *om-kondos*, qu'ils retirent pour le percer encore.

Koudou du Touguela, Cafre modèle pour la force, l'agilité, la bravoure, les tuait très-bien à la sortie de l'eau avec ses seules armes tranchantes ; et je puis le dire, car j'ai vu cet homme à l'œuvre en plein jour, dans une position très-dangereuse pour lui, à terre ou dans l'eau, peu lui importait ; il allait attaquer l'hippopotame partout où

il le trouvait, même au milieu des crocodiles, qu'il assurait n'avoir pas de prise sur son corps, et les blessures qu'il lui faisait avaient une telle largeur et profondeur, que je n'y eusse point ajouté foi si je ne m'en étais assuré par mes yeux. Koudou n'y attachait pas grande importance; il ne considérait point l'hippopotame comme un animal vindicatif.

Certains voyageurs, étonnés probablement de la singulière disposition et du développement des dents de cet animal, ont commis l'erreur de dire qu'il se nourrissait de poisson. Il eût suffi à ces voyageurs d'inspecter la nature des excréments que l'animal dépose d'ordinaire sur les roches voisines du fleuve, immédiatement à sa sortie de l'eau. Ce sont des herbes, de jeunes roseaux, quelquefois, mais rarement, l'extrémité des pousses des buissons, jamais de fruits ni de racines, et toujours les matières sont mal triturées, à tel point que plus d'un débris de roseau serait apte à servir de cure-dent. L'odeur qu'exhalent ces excréments est toute chevaline, assez analogue à celle de la fiente de l'éléphant, mais moins poivrée que l'odeur du fumier des rhinocéros *Simus* et *Bicornis*. L'hippopotame les laisse en tas, c'est-à-dire qu'il ne les piétine pas comme font les rhinocéros. Il est donc purement herbivore; mais l'hippopotame ne rumine pas plus que les autres pachydermes voisins.

La femelle a deux boutons de mamelle; elle ne fait qu'un petit à la fois, et ici, par une habitude exception-

nelle, due à la position également exceptionnelle dans laquelle vit cette espèce, l'hippopotame femelle se distingue de tous les autres quadrupèdes connus, des pachydermes, des solipèdes ou des fissipèdes, sauf peut-être le tapir, qui, je le soupçonne, doit lui ressembler à cet égard, vu l'analogie de mœurs : je veux dire qu'elle porte son jeune sur son dos. Ainsi, dans une troupe qui vient respirer, il est aisé de distinguer tout de suite une femelle ayant un jeune faible encore. Derrière la grosse tête, qui est celle de la mère, en paraît une autre toute petite qui monte en même temps, respire au même instant que la grande et plonge avec elle. Le jeune doit être alors affourché sur le cou de sa mère, c'est-à-dire sur le point de son corps qui présente le moins de largeur. Le but de la mère, en agissant ainsi, est sans doute d'épargner de la fatigue à son petit, comme encore de lui apprendre à ne pas trop se découvrir, ce qui l'exposerait aux coups du chasseur. Du reste, ce soin, je ne crois pas que sa mère le lui continue au delà de quelques mois, d'une année peut-être, d'autant que toutes les têtes de jeunes que j'ai ainsi observées étaient fort petites.

La chair d'un vieil hippopotame est trop coriace pour être mangée simplement grillée. Il faut qu'elle ait été bouillie longtemps. Elle est de bon goût. Celle d'un jeune, analogue à la chair du porc et du veau, mais infiniment plus succulente, est blanche et tendre; lorsqu'elle est mangée très-fraîche, elle a des propriétés laxatives. Le lard se

compose d'un tissu de vésicules très-résistant et comme spongieux, duquel s'échappe, lors de la cuisson, la graisse la plus exquise qui existe. Il est bien connu à Natal des boers hollandais sous le nom de *zée-koe-spek,* à l'idée duquel, et comme par instinct, tout chasseur d'hippopotames ne peut s'empêcher de sourire.

C'était pour la possession de ce si désiré *zée-koe-spek* que chaque chasseur, au moins une fois par an, se rendait aux lieux où abondaient ces amphibies, et ce temps de chasse était pour les boers la partie de plaisir la plus agréable. C'était une lune de bombance et de graisse, et, sans aucunement exagérer les choses, je ne crains pas de dire que l'on observait une grande différence d'état chez tous les individus qui y allaient ou en revenaient. Maigres au départ, tous, blancs, Cafres et chiens, revenaient chargés d'embonpoint. Les Cafres surtout reluisaient, et les chiens, devenus paresseux, avaient peine à se traîner. Les boers tiraient de préférence les *rooye-kop,* têtes rouges, c'est-à-dire celles qui, vers les oreilles, avaient une transparence couleur de chair, ce qui est un signe certain de graisse et de jeunesse.

Quoique les Amazoulous comptent l'hippopotame au nombre des animaux qu'un homme qui se respecte ne doit pas manger, cependant ceux du littoral ne laissaient pas que d'enfreindre cette règle. Ceux surtout qui vivaient dans les capitaineries de Noboka et d'Om-Kodouka en prisaient fort non-seulement la graisse et la chair, mais en-

core la peau, qu'ils mangeaient après l'avoir fait bouillir longtemps, et que moi-même je trouvai fort bonne.

La couleur de la peau de l'hippopotame est d'un noir impur ou gris noirâtre sur les sommités. Elle s'éclaircit en descendant sur les côtés. Le ventre est gris-blanc, fondu de couleur de chair. Un paysan du nom de Combring tua un jour, proche du lieu où je chassais, un hippopotame dont les côtés avaient la couleur claire du ventre, et que, par extension, il appela sans hésiter *wit-zee-koe*, hippopotame blanc. C'était un cas d'anomalie rare qui me rappela l'éléphant blanc du roi de Siam.

Malgré l'épaisseur de la peau, des parasites s'attachent cependant à l'hippopotame. Tous ceux qu'on a tués sur le littoral de Natal avaient des tiques dans les oreilles, et je vis l'un d'eux portant un grand nombre de petites sangsues près de l'anus.

L'hippopotame, lorsqu'il paît, tond l'herbe à raser la terre. Les dégâts qu'un seul de ces animaux peut commettre en une nuit dans les jardins cafres couverts de maïs et de cannes à sucre sont immenses; car non-seulement il consomme beaucoup, mais encore il foule dix fois autant de tiges. Des haies faibles et de peu de hauteur suffisent pour lui interdire l'entrée des jardins.

Ceux d'*Om-Nonnoty* dans la contrée de Natal et d'*Om-Lalas* au pays des Amazoulous sont réputés les plus gras et les meilleurs, ce que l'on doit attribuer à la qualité des pâturages voisins.

Malgré sa lourdeur et ses courtes jambes, l'hippopotame se porte souvent en une nuit à 10 ou 12 milles du fleuve, dans des endroits élevés de 1,000 à 1,500 pieds, dont les pâturages lui sont connus et qu'il préfère. Il s'aventure ainsi dans d'étroits sentiers montants, difficiles même aux hommes. Quelquefois ses excursions nocturnes ont été tellement prolongées que j'en ai vu n'être pas encore rentrés à l'eau vers dix heures du matin. C'est même dans une circonstance de ce genre qu'un fait intéressant fut recueilli par un Sud-Africain, chasseur intrépide, qui m'en fit part.

Un de ces animaux s'était vu surpris par mon narrateur près de la rivière dans des roches difficiles et taillées à pic avec quelque déclivité. Jugeant toute retraite impossible du côté de la terre, l'hippopotame n'hésita pas à se précipiter de 40 pieds de hauteur dans l'eau, heureusement profonde en cet endroit. Déjà je savais que, pressé par la peur, cet animal, pour se soustraire plus vite, se laisse tomber à l'eau d'une rive élevée de 12 et 15 pieds. Je croyais que là était le maximum. Je le croirais même encore si la véracité du chasseur dont je viens de parler pouvait être mise en doute.

Cette habitude de l'hippopotame est surtout bien connue des Amazoulous de Noboka, à la baie de Sainte-Lucie, puisque c'est sur elle qu'ils basent leur mode de chasse. Sur les bords du Touguela, on creuse des fosses larges, profondes et garnies de pieux aigus que l'on recouvre en-

suite de branches et de terre, et vers lesquelles on guide les animaux à la sortie du fleuve, par des haies en entonnoir ou par divers obstacles créés exprès. Mais bientôt les amphibies ont reconnu ces piéges et les évitent. Les Cafres de Noboka faisaient mieux : ils plantaient au fond de l'eau des pieux dont la pointe aiguë ne dépassait pas la surface; ils avaient soin de choisir une rive escarpée, haute de 12 ou 15 pieds, et leurs apprêts étaient faits précisément vers les points où les sentiers de sortie et de rentrée aboutissaient à la rivière. La nuit, quand paissaient les hippopotames, ces Cafres les traquaient à l'aide de cris, de battements de boucliers, et même de torches enflammées, et les forçaient à donner vers les parties où les dispositions étaient faites. Là, beaucoup se précipitaient sur les pointes invisibles et s'y transperçaient. On n'avait d'autre peine que celle de repêcher les morts flottants, après le lever du soleil.

Le bruit que font les hippopotames lorsqu'ils viennent à la surface de l'eau, principalement le soir, quelque peu avant leur sortie, ressemble, non à un hennissement, non à un grognement, quoiqu'il s'en rapproche, mais très-bien à un puissant ronflement qui retentit au loin.

L'illustre Buffon s'est trompé lorsqu'il a dit qu'une canine d'hippopotame pouvait peser 12 ou 13 livres; mes plus belles n'excédaient pas 5 livres, et je doute que l'on en puisse produire de 6 livres.

Si l'imagination féconde des anciens a forgé cette fable

que l'hippopotame vomissait le feu, ce ne saurait être parce que l'acier fait jaillir l'étincelle de ses dents, mais bien, ce me semble, parce que, quand il souffle des naseaux par une bonne brise, l'eau jaillit et s'étend en manière de fumée.

Levaillant assure que l'hippopotame a sous l'eau la vitesse d'un cheval à terre. Je me permettrai de dire que cette vitesse est exagérée, et qu'alors elle est égale ou à peu près à celle d'un homme au pas ordinaire. Je me crois en droit de me prononcer à cet égard, parce j'ai vu un hippopotame pressé de passer d'un point à un autre. L'animal venait d'être harcelé par mes gens et moi; il avait hâte de fuir. Une assagaye plantée dans son corps était entraînée par lui, et la hampe de l'arme sortant de l'eau put me servir à observer sa vitesse comme le plus sûr indicateur.

J'ai ouï dire, dans les contrées mêmes qu'habite cet animal, que fréquemment, durant la nuit, lorsqu'il sentait le besoin de sommeil, il saisissait de ses canines une saillie de roche ou une branche d'arbre, afin de supporter de la sorte le poids de son énorme tête, qui porte horizontalement. Je crois pouvoir certifier que cette assertion ou supposition est dénuée de tout fondement, parce que tout d'abord, s'il en était ainsi, les canines en porteraient des traces, ce qui n'existe aucunement; parce qu'ensuite l'hippopotame prend son repos de jour au sein des eaux, à la surface desquelles il m'a semblé qu'il venait souvent

respirer, même en dormant; parce que la nuit est le vrai temps de la vie active de cet animal, et que ce temps suffit à peine à lui laisser prendre une nourriture abondante; et je dis ainsi sans crainte de me tromper, vu que j'ai observé des hippopotames paissant dans les plaines marécageuses vers trois heures du jour, dans des lieux où l'homme ne les inquiétait pas.

On a dit aussi, et ce sont surtout les chasseurs qui le soutiennent, que, blessé à mort, l'hippopotame plongeait sur le fond, et y saisissait une racine ou une pierre, toujours avec les canines, que là il mourait, et que, par contraction, il y restait adhérent, ce qui faisait le désespoir des tireurs d'hippopotames, lesquels, malgré la certitude d'un excellent coup, ne voyaient rien venir à la surface, comme ils étaient en droit de s'y attendre, trois quarts d'heure après la mort de l'amphibie. Cette croyance leur servant de consolation, parce que leur maladresse reste un objet de doute, j'aurais tort de la leur enlever; mais, comme la science a besoin de renseignements exacts, il est de mon devoir de détruire et de traiter cette assertion comme la précédente.

Les canines inférieures, seules dents que l'on recherche dans le commerce, principalement pour la confection des dentiers, sont de l'ivoire le plus dense et le plus blanc que l'on connaisse. Dans leur ensemble, elles sont bien loin d'offrir la solidité des canines que portent les carnassiers, car j'ai vu un hippopotame saisir de la gueule un radeau

fait des planches d'un wagon, sur lequel étaient trois chasseurs. La secousse fut grande, tout allait disparaître; mais l'animal abandonna subitement le but qu'il se proposait, ce qui intrigua les chasseurs, jusqu'au moment où ils aperçurent, implantée dans un bordage, l'extrémité d'une canine inférieure brisée, longue de 4 pouces.

Que le voyageur Bruce dise avoir vu au lac de Tzane, en Abyssinie, des hippopotames longs de 18 à 20 pieds anglais, je me permettrai de remarquer qu'il eût été plus exact en disant qu'il avait cru voir. Levaillant a certainement bien connu l'hippopotame, je veux dire qu'il a pu facilement le connaître; car, au temps de son exploration à 24 lieues de la ville du Cap, on en voyait beaucoup à Berg-Rivier; mais cet ingénieux savant nous apprend très-peu de chose des mœurs de cette intéressante espèce. Il trouve, en outre, très-mauvais les dessins publiés avant lui, et ceux qu'il nous a laissés ne valent guère mieux; il a surtout trop renflé les lèvres qui revêtent les grandes canines; la tournure qu'il donne à ses hippopotames est trop massive, et, bien plus, on leur voit des griffes aux pieds. Mais je préfère croire que la faute appartient à ses dessinateurs.

J'ai déjà dit que les paysans, armés de gros fusils, attendaient l'hippopotame sous le vent, à la sortie de l'eau, pour le tirer à terre, en choisissant le défaut de l'épaule. Comme il faut pour réussir une patience d'autant plus grande que, durant l'affût, les moustiques s'acharnent sur

le chasseur, ils préfèrent souvent fixer un fusil armé, à la gachette duquel correspond en retour une ficelle de traverse. L'hippopotame alors, donnant dans l'étroit sentier, croise cette ficelle et reçoit le coup. Malheureusement il faut une extrême précision, et, pour un succès certain, des armes telles que les espingoles de bord ne seraient pas trop fortes. Confiants dans la force de leurs fusils, chargés de projectiles lourds et résistants, les paysans hollandais n'ont donc rien inventé d'ingénieux pour se procurer des hippopotames.

L'éléphant, dont la possession est autrement enviée, leur a suscité d'autres idées, meilleures, mises à profit quelquefois, mais souvent inusitées à cause des dépenses. Je me propose d'en dire un mot en temps et lieu.

Quelque mention aussi a été faite de l'apparition de l'hippopotame dans des baies et dans des rades foraines. Ceci n'avait rien que de très-ordinaire. Il est vrai que les fleuves lui suffisent, et même qu'il les préfère; mais, dans ses migrations forcées par la présence des hommes, il est clair que l'hippopotame s'expose à la mer pour se rendre d'une embouchure à l'autre, surtout lorsque les rivages sont fréquentés; ou bien encore lorsqu'une baie aux eaux paisibles servira d'issue au fleuve où sa sécurité sera douteuse, cet animal préférera rester durant le jour dans les eaux de la baie, parce qu'il lui importe peu qu'elles soient douces ou salées.

D'après l'usage que l'on fait ou que l'on peut faire de

toutes les parties de l'hippopotame, on ne saurait s'empêcher de le comparer au cochon. La peau, épaisse de deux à trois doigts, sert à faire toutes espèces de cannes, cravaches et fouets. Sur les lieux mêmes, il serait avantageux d'en faire de la gélatine. Toute la chair et les parties internes offrent une nourriture saine, mais dédaignée par les boers, que l'abondance porte à tout gaspiller : aussi ne les voit-on s'attacher à faire leurs provisions que du lard adhérant à fort peu de maigre.

Les os, semblables à ceux du rhinocéros et de l'éléphant, au lieu d'avoir à l'intérieur un seul canal médullaire, sont comme spongieux, et contiennent une graisse fine et moelleuse que les Cafres retirent par ébullition, après les avoir concassés. Souvent même, sur les lieux de chasse, ces fragments, sans avoir passé au feu, sont sucés par eux comme nous le ferions d'un morceau de sucre imprégné de liqueur. J'essayai de ce mode pour savoir jusqu'où leur sensualité pouvait être satisfaite, et j'avoue qu'ils n'ont pas tort. Les canines inférieures ont une valeur commerciale assez élevée; mais toutes les dents sans exception donneraient un noir d'ivoire auquel on n'a point encore songé jusqu'à présent, et dont l'industrie tirerait quelque avantage.

De retour de cette première chasse, je m'occupai longtemps et paisiblement de recherches moins importantes, lesquelles, néanmoins, me procurèrent, parmi tant d'autres, une extrême satisfaction.

Je ne citerai qu'un fait de la conquête d'une nouvelle espèce d'alouette, la plus belle du genre.

Le 7 de juillet 1841 fut un jour heureux dans ma vie de naturaliste, puisque j'obtins, sitôt après l'avoir découvert, un bel oiseau d'espèce nouvelle, le plus éclatant du genre : c'était une alouette qui, se levant à 15 pas de moi, me laissa voir son abdomen rose, et que j'abattis à l'instant.

Sa longueur totale est de 7 pouces 7 lignes; son envergure de 11 pouces 6 lignes. Tout le dessus du corps ressemble à celui de l'alouette sentinelle. Les deux pennes externes de la queue sont totalement blanches; les deux pénultièmes sont noires jusqu'à plus de la moitié de leur longueur; elles se terminent par du blanc; les autres sont noires, plus ou moins largement bordées d'une garniture qui tire sur le blanc et le fauve. Les pennes des ailes sont bordées de la même manière.

Comme chez l'alouette sentinelle, le cou de celle-ci est décoré, sur la devanture, d'une belle teinte qui en diffère cependant, parce qu'elle est plutôt rose. Entre ce rabat et la poitrine existent des plumes variées de noir brunâtre et de fauve. En descendant plus bas, nous retrouvons encore, sur toute la poitrine et l'abdomen, cette même couleur rose du rabat. Un peu de blanc se remarque aux petites couvertures des ailes. Le pli de l'aile, tant intérieurement qu'extérieurement, présente également du rose, colorant les barbes très-fines qui terminent chaque petite

plume. L'œil est brun; la mandibule supérieure est plus brune, et l'inférieure plus pâle.

Cette alouette est rare à Port-Natal; je suis le premier naturaliste qui l'obtins. Deux années plus tard, M. Wahlberg s'en procura plusieurs individus dans le pays des Amazoulous, sur les bords de l'Om-Lalas, où on la rencontre plus fréquemment.

Plutôt que de la dédier à quelque ami, je crois ne pouvoir mieux faire que de lui conserver sa définition zoulouse, qui doit servir à la faire retrouver par d'autres explorateurs : ce sera donc l'*Alauda hamgazy*.

CHAPITRE XIII.

Voyage au pays des Amazoulous. — Le héron garde-bœuf. — Le pique-bœuf. — Une hutte cafre. — Oum-Matagoulou. — Om-Lalas. — Om-Schlatousse. — Le missionnaire Grout. — Réflexions. — Arrivée chez Om-Landelle. — Les Inkoskazis. — Arrivée chez Souzouana. — Un médecin cafre. — Chaleurs insupportables. — Botanique. — Omphilos-Omschlopu. — Singes.

Après cette première chasse, dont j'ai entretenu le lecteur, le mauvais état de ma santé m'imposait presque le devoir de quitter Natal, et déjà je faisais mes préparatifs pour me rendre par terre au cap de Bonne-Espérance,

lorsque je me vis entraîné dans une autre et plus longue entreprise de chasse au pays des Amazoulous.

Un paysan du nom de Combring revenait de ces lieux, dont il vantait la beauté et surtout l'abondance en gibier de toute espèce. Ses dires, appuyés sur des preuves, entraînèrent mon conducteur Henning Dafel et me réduisirent au point de me faire changer de vues.

En conséquence, j'acquis un attelage d'excellents bœufs, je passai la revue de mes armes, auxquelles j'ajoutai un gros fusil à éléphant, rayé, du calibre d'un sixième, et je me mis en mesure de chercher du monde. Bientôt j'eus réuni sept hommes que j'armai; je pris en outre deux jeunes Cafres pour servir de conducteurs de devant. Henning, qui conduisait du siége, était le seul blanc qui m'accompagnât; nous étions onze presque tous neufs de grande chasse, mais pleins de confiance et d'espoir.

Le docteur Poortman de Pieters-Mauritz-Burg, qui avait eu connaissance de mon départ, vint me joindre pour faire route avec moi jusqu'à *Om-Iniouné*, rivière des oiseaux, où il se proposait de faire collection de bon nombre d'aquatiques.

Heureux de sa société, je l'accueillis avec joie; et sans plus tarder, quoique le soleil fût très-bas, nous partîmes pour aller dételer à Om-Guinée. C'était le 15 octobre 1841. Le 16, nous ne dépassâmes pas Om-Schlango, dont nous battîmes les bois tout le jour dans l'espoir d'y rencontrer des éléphants; mais nous n'y vîmes que des traces vieilles

de quinze jours, et pour un buffle que nous y blessâmes, le lendemain se perdit en recherches inutiles, et ne nous procura qu'un *Cephalopus natalensis*.

Le 18, près d'Om-Schlouty, mes gens, chez qui la faim se faisait déjà sentir, cherchaient à utiliser leurs balles, lorsque l'un d'eux me revint mordu par un poff-adder : c'était Boulandje, pour qui nous recourûmes à tous les moyens qui étaient à notre disposition : ligature supérieure, incision cruciale, emploi d'alcali volatil ; intérieurement et extérieurement, cautérisation à poudre, application de la pierre à serpent, usage de la pompe pneumatique. Malgré tout cela, malgré notre promptitude, cet homme n'en souffrit pas moins durant dix jours tout ce que j'avais éprouvé par suite d'une semblable piqûre.

C'est là que j'eus lieu d'observer pour la première fois l'action de la fameuse *slanges steen*, pierre à serpent, dont on m'avait trop vanté sans doute les effets merveilleux. On dit la tenir en échange des Boschjesmans, lesquels l'obtiennent en tuant le serpent qui la porte sur la tête, comme pour confirmer la vérité de ce dire que le remède se rencontre près de la cause du mal. C'est une erreur accréditée chez les boers et qu'il m'importe de détruire.

Je n'ai vu aucun serpent de ce genre, et cette version me paraît d'autant plus douteuse, que l'examen de la pierre m'a convaincu qu'elle n'était autre chose qu'un fragment de pierre ponce roulé dans une rivière. Elle est de forme oblongue, arrondie, aplatie; la couleur en est grise; elle est

fort légère, et à la vue on peut en distinguer les pores. Elle a 1 pouce et demi de long sur 1 de large.

Avant de s'en servir, on la plonge dans l'eau chaude, puis on l'applique sur la piqûre élargie ; elle ne tarde pas à passer au brun par l'effet du sang qu'elle absorbe. Avant saturation, elle tient fermement ; mais à saturation complète, elle se détache d'elle-même. Il faut alors la laver jusqu'à ce qu'elle ait repris sa couleur habituelle et réitérer l'opération plusieurs fois. C'est ce que nous fîmes pour notre patient. J'eus donc toute facilité d'étudier la ponction opérée au moyen de cette pierre, et je ne puis m'empêcher de reconnaître l'exactitude des assertions que j'avais reçues quant à son action. Il en est cependant d'autres que je ne pus constater, parce que les éléments me manquaient, sans pouvoir y suppléer par des analogues.

Il m'avait été dit que pour s'assurer jusqu'à quel point il était nécessaire de réitérer l'application, on devait faire prendre au malade du lait doux chaud, le plus convenable étant celui fraîchement trait. Il arrive alors que par l'âcreté du venin répandu dans le sang de l'individu, le lait se tourne immédiatement et est aussitôt rendu en caillots. C'est le cas de recommencer jusqu'à ce que l'estomac du malade témoigne pouvoir supporter le lait doux. Beaucoup de témoins m'ont assuré ce fait ; mais quoiqu'il me soit arrivé fréquemment de l'être d'accidents, ce ne fut jamais dans une circonstance où je pusse me procurer du lait.

A défaut de slanges steen, les boers prennent une poule

qu'ils plument vivante sur les muscles pectoraux ; une incision y est pratiquée de manière à pouvoir faire saisir par les lèvres la piqûre, préalablement élargie par une incision cruciale. La chair palpitante de l'oiseau exerce par contact une absorption suffisante pour causer sa mort, tandis qu'il en résulte pour le malade un grand soulagement.

Les Boschjesmans trouvent préférable de sucer de leurs lèvres le venin, qu'ils crachent ensuite; mais pour faire cela sans danger, il est indispensable que les muqueuses ne soient pas entamées. Ils sont même assez hardis pour boire le venin contenu dans les vésicules, et n'éprouvent aucun mauvais effet, tant il est vrai que ce venin n'a d'action que lorsqu'il est mis en contact avec le sang.

Les Amazoulous, eux qui sont si exposés, n'ont d'autre moyen que les cendres de la colonne vertébrale du serpent lui-même, auteur de la blessure. Ces cendres s'appliquent extérieurement et se prennent tout à la fois intérieurement; mais je doute que les propriétés alcalines en soient assez fortes pour obtenir quelque résultat. C'est un remède qui, comme beaucoup d'autres, a plus d'influence sur le moral que sur le physique. Ils ont cependant chez eux un petit cotonnier sauvage de la racine duquel ils pourraient tirer bon parti; mais leurs connaissances des simples sont assez bornées, et en cela les Hottentots leur étaient supérieurs.

Le jour de l'accident nous allâmes coucher à *Wolf-Gat;* le 19, à Om-Schlala ; le 20, à Om-Nonnoty, où je blessai

un buffle, sur la seule vue d'un petit héron blanc. Mais pour comprendre ceci, quelque explication est nécessaire.

Cet oiseau, du genre des hérons et voisin des aigrettes, a comme elles le plumage d'une blancheur de neige, à l'exception d'une légère teinte de roux vers l'occiput. Il aime à vivre en troupe de plusieurs centaines, et se perche volontiers sur les arbres. Il fréquente indistinctement le bord des eaux et les plaines découvertes, quelquefois même les bois. Il fait sa nourriture principale des tiques qui s'attachent aux animaux et des sauterelles, si nombreuses dans les herbes : aussi les boers le nomment-ils *Spring-Haan-Voogel*, oiseau à sauterelles. C'est l'*Ardea bubulcus* des naturalistes.

Sés habitudes sont différentes selon les temps et les lieux : ainsi je le vis plusieurs fois bordant les lacs comme tous les hérons ; et, à mon grand étonnement, je le surpris plus fréquemment se tenant à 3 pas de la ligne du feu des incendies d'herbes sèches. Le feu ne l'effrayait aucunement ; il saisissait dans leur vol indécis les sauterelles asphyxiées ou les ramassait à la tombée, tandis que le milan planait audessus de lui, afin d'attraper avec ses griffes et de happer celles qui gagnaient une région plus élevée. Dans la plaine il aime le voisinage des bêtes à cornes, auxquelles il se mêle en se tenant à terre, cherchant sur le sol des tiques détachées et gonflées de sang. Dans les bois, c'est aux buffles qu'il s'adresse ; il se place sur leur dos sans que le quadrupède s'en effraie, et détache de son bec les tiques

qui le couvrent. Le buffle peut marcher et paître; ses mouvements ne gênent pas l'action de notre héron. On conçoit facilement combien il est aisé de soupçonner la présence d'un buffle lorsqu'à travers les longues herbes l'on voit se mouvoir cette blancheur supportée à plusieurs pieds du sol.

Malheureusement pour le chasseur, s'il est un oiseau qui de loin lui décèle un buffle, il en est d'autres qui avertiront le buffle de l'approche du chasseur: ce sont les pique-bœufs, dont nous avons deux espèces à Natal. Le buffle leur permet tout sur son dos et sur ses flancs; comme les pics, ces oiseaux se soutiennent sur les pennes de la queue, et parcourent l'animal en tous sens pour se repaître aussi de ses tiques. Avec de tels gardiens, le buffle paît tranquille, se reposant sur eux du soin de veiller. En effet, il reste souvent au chasseur plus de 50 à 60 pas à parcourir, que déjà les pique-bœufs se lèvent en poussant des cris désagréables donnés en manière de cris d'alarme, et la lourde bête fuit sans plus tarder. Ils rendent le même service aux *Boselaphus oreas* et aux rhinocéros. Il n'est pas d'oiseaux au monde que j'aie autant maudits que ceux-là.

Le 21, à trois heures après midi, nous étions devant le Touguela, que je me proposais de traverser immédiatement. Il faisait un vent violent; le gué ne présentait, il est vrai, que 3 pieds d'eau; mais le sable y était mouvant sur plus d'un point, et l'ensemble du pays des Amazoulous, situé au-delà, avait un aspect de tristesse dû à la tempête qui grondait déjà. Poortman, qui ne voulait gagner

que l'Om-Iniouné, à quelques lieues plus loin, craignait de mettre derrière lui le Touguela, dont les eaux pouvaient d'un instant à l'autre atteindre une profondeur infranchissable. Poortman ne savait pas voyager; il ne pouvait pas non plus commencer à l'apprendre. N'avait-il pas son épouse à Pieters-Mauritz-Burg, cette ancre de rappel qui ne permet pas d'aller plus loin que la longueur du câble?

Poortman me regarda passer; il fut témoin de notre embarras; car peu s'en fallut que le timon ne fût brisé. Déjà même les roues s'enfonçaient dans le sable, et sans un bon conducteur et des bœufs excellents, ma chasse se fût terminée là; car, le lendemain, la crue des eaux eût tout envahi, peut-être tout entraîné.

Cependant il y avait eu perte et avaries; nous exposâmes au vent les effets mouillés; mais le vent, pour sécher très-vite, se fit payer fort cher. Il m'enleva d'un coup une série d'effets de rechange, à la poursuite de laquelle, malgré ma rapidité, j'arrivai trop tard; pas un buisson ne me rendit le service d'étendre ses bras sur son passage, chose à eux si facile avec leurs ongles crochus. Mais point; trop craintifs du vent, ils se courbaient lui montrant le dos. heureux si la bourrasque ne les déplantait.

Un lecteur, du coin de son feu, pourra trouver plaisant ce tour indigne joué par le vent à un pauvre diable qui s'éloigne de plus en plus des boutiques, et certes la scène avait dans le moment quelque chose de burlesque. Mais. quoique je me permette d'en rire aujourd'hui, mes im-

pressions d'alors n'étaient pas gaies. Chacun pourra s'imaginer qu'entrant dans des pays chauds, je ne redoutais pas l'action du froid, mais bien celle du soleil, qui fait lever des cloches sur les parties du corps exposées à ses rayons. Je dus dans cette circonstance, comme dans beaucoup d'autres, en prendre mon parti, n'y plus songer et poursuivre.

Nous rechargeâmes donc en pagaie les objets déplacés, et nous gravîmes avec peine les hauteurs sur lesquelles gît le mouzi de Nonglass, que nous atteignîmes en deux heures. Je m'estimai heureux de l'avoir gagné; car durant le trajet, par un chemin qui n'en était pas un, j'avais craint de voir mon chariot dévier et tomber, à cause de la force excessive du vent. Une pluie constante nous y retint le 22, que nous passâmes dans la hutte principale de Nonglass, dont ses épouses nous avaient offert l'usage.

Comme il faisait assez froid, on alimentait constamment le feu, duquel il résultait plus de fumée que de chaleur. Toute occupation m'étant interdite, je fumai, je causai et j'observai tout ce qui se trouvait dans ce rayon trop rétréci. Toutes les huttes cafres se ressemblent par la forme extérieure et intérieure; l'ameublement est presque le même chez toutes; mais chez eux, comme chez tous les peuples du monde, l'habitation des grands se distingue par le luxe, soit dans le choix des matériaux, soit dans le fini du travail.

La hutte de Nonglass, de forme hémisphérique, com-

posée de 3,000 gaules recourbées et se croisant partout à se toucher, avait 20 pieds de diamètre sur 8 de hauteur. A l'intérieur, trois pieux principaux, destinés à supporter une forte traverse, qui en maintenait elle-même huit autres, s'échappaient du centre en manière de colonnes noires, et vernissées par la fumée comme toutes les parois. Entre le premier et le troisième pieu existait une cavité circulaire bordée comme d'un rempart aplati, au centre de laquelle restaient trois pierres; c'est là le foyer, là que repose le grand pot de terre où se cuisent les aliments. Autour se tiennent les hommes, assis sur les talons ou couchés sur des nattes, s'occupant de vannerie ou de mégisserie, causant toujours ou se reposant.

Du côté opposé à la porte hémisphérique, aussi de 18 pouces à 2 pieds de haut, seule issue pour les gens et la fumée, se trouve une galerie en rebord où sont de grands pots contenant, soit de l'*ombyla*, *mabèle* ou *tchouala*, maïs, blé cafre ou bière, toutes provisions extraites des *nogoty* pour les besoins du moment. Çà et là, appendus ou couchés, se voient des bêches ou des pioches à pic, des paniers, des *ischlouzo-ka-tchouala*, passoires à la bière, admirablement travaillés; des *sitébè*, nattes pour la viande; des *tounga*, pots en bois destinés à recevoir le lait sortant du pis [1]; et suspendus dans des chambrières sont des faisceaux d'assa-

[1] Dans toute l'Afrique australe, l'action de traire est celle d'un homme; une femme se croirait déshonorée si l'on pouvait dire d'elle qu'elle a trait les vaches.

gayes, et quelques boucliers de chasse seulement; car les boucliers de guerre sont dans une hutte élevée sur pieux, construite pour eux seuls, à l'effet d'empêcher le ravage des rats. Le sol, fait de la terre concassée des élévations des termites, était vernissé à la bouse de vache, noir et brillant à s'y mirer; c'était comme une seule plaque de marbre noir parfaitement poli : sa propreté me frappa tout d'abord.

Le soir, j'avais témoigné le désir d'écrire quelques observations; je ne croyais pas possible d'être éclairé suffisamment; mais j'eus bientôt une idée de leur industrie. Mon flambeau fut une longue paille de *tambouki-gras*, la même dont les Boschjesmans font leurs flèches, épaisse comme un roseau, et qui brûlait d'une flamme claire, tranquille et continue. Mon chandelier, ce fut un Cafre complaisant qui la soutenait d'une main, tandis qu'il tenait de l'autre celles de rechange.

Lorsqu'ensuite je voulus me reposer, des nattes roulées furent détachées, et pour coussin l'on me donna un joli coussinet de bois que mes mauvaises habitudes d'Europe me portèrent à garnir d'un foulard tourné en *ersieau* ou bourrelet, afin d'y reposer plus moelleusement ma tête encore trop tendre.

Le 23, durant la matinée, la pluie nous retenait encore; mais voyant le retour du beau temps, je fis cadeau de menus objets afin de m'acquitter. Bien plus, pour témoigner à ces dames Nonglass combien j'étais satisfait de

leur bienveillant accueil, je me pris à caresser leurs enfants; quelques-uns me sourirent. Mais celui de prédilection, celui dont Nonglass comptait faire son héritier principal, ne put jamais soutenir ma vue. J'eus beau faire, caresses et cadeaux ne le ramenèrent pas; sa jeune imagination me faisait voir à lui avec la même horreur qu'éprouvent nos petits blancs à la vue d'un nègre.

Que l'on vienne donc me dire et me répéter que la race caucasique est la plus belle par la forme, qu'elle plaît à toutes les autres! Pour juger la beauté, chaque peuple et chaque homme n'a-t-il pas sa mesure créée par ses idées propres? Les vêtements dont se couvrent les blancs les font plus valoir aux yeux des peuples neufs que leurs formes, dont ces peuples ne peuvent se faire d'idée, ne les voyant pas à nu, et s'ils les voyaient, eux-mêmes s'estimeraient infiniment plus beaux. Car chez ces peuples les muscles sont marqués sans maigreur; les contours sont arrondis, et toutes les formes sont belles et fermes.

Chez nous il y en a eu sans doute de supérieures à celles d'aujourd'hui, qu'un beau modèle est si difficile à trouver. Toujours est-il que présentement le corps est éminemment déformé par les vêtements, au point de compromettre la santé de beaucoup de monde, et de faire le désespoir de nos sculpteurs, auxquels je ne puis souhaiter rien de mieux que les formes cafres.

Vers dix heures nous allâmes nous poster sur les bords de l'Oum-Matagoulou, où nous adressâmes quelques balles

à des hippopotames; mais, vu l'abondance des riet-booken, nous nous adonnâmes de préférence à chasser ces antilopes. Henning y tua son premier; l'un de mes Cafres, Mâhléy, en blessa un autre, qui, voulant se soustraire par la fuite, sauta dans un petit affluent où un crocodile le saisit et l'entraîna sous l'eau. Mon homme, qui voyait l'objet de ses désirs lui échapper pour profiter à un animal immonde, fut par trop mystifié pour ne pas donner au diable tous les crocodiles de la terre. Il se prit à les traiter d'*Om-Tagaty* (sorciers), prouvant par ses gestes rapides et pleins d'expression que le premier crocodile qu'il rencontrerait se chauffant au soleil paierait pour celui-là; puis, à ses regrets d'avoir perdu une si belle pièce en temps si opportun, se mêlaient ses larmes, auxquelles parfois aussi succédait un rire, qui voulait dire : à demain, à demain, riet-booken et crocodiles; demain nous nous reverrons.

Cependant nous en avions un pour suffire à la première faim de tout mon monde; en moins de quelques heures il n'en restait plus rien. La conversation avait été rapide et fournie; il y avait eu de la gaieté, car cette fois était la première que mes gens obtenaient quelque chose depuis Om-Schlango. Oum-Matagoulou était un assez bon endroit pour nous ravitailler; mais j'avais hâte de m'avancer vers Omphilos aussi vite que possible, et je jugeai bon d'en partir le 25.

Vers le soir nous campâmes sur une colline ayant au

nord une grande plaine s'étendant jusqu'aux monts Om-Gohey, lesquels partant de l'ouest nous bornaient l'horizon jusqu'au nord-est, tandis qu'à l'est la mer nous restait en vue, la mer des Indes, grande, immense et bleue, se fondant avec le ciel. Malgré le crépuscule qui allait se faire, mon conducteur et moi nous nous mîmes en chasse proche des dunes, où nous tuâmes chacun un riet-book. L'abondance allait revenir, mes gens n'étaient plus soucieux, chacun d'eux se promettait monts et merveilles.

Le 26 nous poursuivîmes, et nous pûmes dételer le 27 sur les bords de l'Om-Lalas, dont l'eau vers le gué monte et baisse avec la marée. Cette rivière traverse les dunes en formant des coudes où nous vîmes bon nombre d'hippopotames dont nous tuâmes un individu dès le premier jour.

C'est sur ses bords que nous rencontrâmes pour la première fois le singulier mimosa que trahit son fruit énorme, dont l'origine restait inconnue aux habitants de la colonie du cap de Bonne-Espérance. Souvent la mer avait rejeté près de la ville du Cap, tant à False-Bay qu'à Table-Bay, des fruits très-durs, aplatis et bruns. On leur avait donné le nom de *Zee-Bontjes*, haricots de mer, parce que l'on en ignorait la provenance, et toujours ces soi-disant haricots étaient dépourvus de leur cosse. Près d'Om-Lalas nous trouvâmes en assez grand nombre de ces fruits entiers, se balançant en haut des arbres qui bordaient quelques petits affluents. Mes gens en recueillirent de 3 pieds de longueur qui renfermaient de 14 à 17 graines,

et chaque graine était assez large et assez solide pour que l'on en fît une excellente tabatière.

Depuis mon retour j'ai pu comparer ces fruits du pays des Amazoulous, qui ne diffèrent pas de ceux que l'on a rapportés de l'Inde et qui proviennent de l'*Endata Pursætha, mimosa scandens*. Il paraît que ce végétal doit exister ainsi dans l'Océanie, peut-être même dans l'Amérique méridionale ; car un capitaine de la marine anglaise m'a offert les mêmes graines recueillies par lui sur le rivage de l'océan Pacifique, vers Guayaquil; et s'il en était autrement, il faudrait reconnaître que ce fruit, dès qu'il est abandonné aux flots, parcourt d'immenses espaces à l'aide des courants, dont on peut définir ainsi la direction générale.

A 3 ou 4 milles de l'embouchure du fleuve, la mer brise avec force sur un banc de sable qui paraît s'étendre assez loin. Le dépècement de notre hippopotame et mon travail de préparation furent des causes qui me déterminèrent à y rester jusqu'au 31.

La veille étaient venus nous rejoindre trois wagons montés par des hommes que j'avais fait participer à la permission de chasser dans le *Zoulou-Land* sollicitée par moi et obtenue du conseil. C'était David Steller, le plus fameux chasseur d'hippopotames de tout Natal, Richard King et Douglas.

Ils avaient eu la facilité de prendre avec eux un joli canot, porte-manteau de bord, pour avoir plus de succès au-

près des amphibies. Cette circonstance me servit beaucoup pour effectuer le passage d'Om-Lalas; car sans le secours d'une embarcation je n'eusse pu traverser la rivière, au milieu de laquelle existe un chemin d'hippopotames qui augmente de 1 pied et demi à 2 pieds sa profondeur, laquelle était alors de 3. En deux fois cette embarcation porta tous mes effets sur l'autre rive, où je n'eus d'autre peine que de les recharger et de remercier mes compagnons de cette heureuse idée de leur obligeance.

Le 1[er] novembre nous nous arrêtâmes tous ensemble sur la rive méridionale du lac d'Om-Schlatousse. Le 2, à cause du vent, nous passâmes sur la rive septentrionale, et malgré notre nombre et l'adresse des tireurs, bien des hippopotames furent blessés sans que nous pussions en retrouver aucun, car là ils pouvaient aller mourir sous les herbes flottantes et se dérober à nos recherches. Le 3, après avoir traversé la rivière d'Om-Schlatousse et remonté la rive sablonneuse et escarpée au moyen de deux attelages ou 24 bœufs réunis à mon chariot, nous atteignîmes vers midi l'habitation du missionnaire américain Grout.

Richard King, chargé pour ce missionnaire de menus objets, fut le saluer avec ses compagnons; moi, ne connaissant pas cet homme et n'ayant aucune raison de faire sa connaissance, je ne quittai pas mon travail de préparation. A peine mes voisins eurent-ils terminé leur visite, que me vint une lettre de M. Grout exactement conçue en ce sens :

« Monsieur, je suis très-fâché d'avoir dû il y a un instant faire chasser vos bœufs de mon jardin, où je les ai surpris mangeant le jeune blé que j'y ai semé et commettant des dégâts à mon préjudice. Si vous vous comportez chez moi avec une semblable négligence, j'ai lieu de croire que lorsque vous serez plus loin dans le pays des Amazoulus, vous ne vous ferez aucun scrupule de faire passer vos bœufs dans les jardins des Cafres. Je me permets, monsieur, de vous donner ces avis afin de vous épargner des désagréments. Je suis, etc. »

Il est vrai que des bœufs s'étaient permis, vu l'absence du gardien, de toucher de leur langue sacrilége quelques pointes de jeune blé semé par M. Grout. M. Grout avait eu d'autant plus raison de les faire chasser, que, contrairement à l'usage des Cafres, son jardin n'était point cerné d'une enceinte continue; loin de là, il n'y en avait pas du tout. Mais ces bœufs n'étant pas les miens, il eût dû s'adresser au maître. Bien plus, il eût pu se contenter de mentionner le fait, sans se permettre d'insultantes réflexions.

Il ne pouvait s'adresser plus mal; car, pour des affaires de ce genre, j'ai moins de patience que qui que ce soit, et, sans examiner si des bœufs autres que les miens avaient pénétré dans son champ, sans daigner prendre une plume, je donnai de vive voix ma réponse au messager de l'om-phondiss.

« S'il y a du dégât, que ton maître me dise pour combien d'argent. Je veux le payer; je veux aussi qu'il se

taise, l'om-phondiss; car il me parle en maître, et il n'est pas le mien; il n'est même le maître de personne ici. Ni blancs ni noirs ne lui doivent l'obéissance que ses domestiques. Panda seul est le maître de tous ceux qui sont dans sa contrée, que ces hommes soient blancs ou noirs. Tous, jusqu'à l'om-phondiss lui-même, sont contraints d'obéir à ses ordres. Tu as entendu; pars. »

J'allais passer un temps assez long dans ces pays, et j'étais intéressé hautement à ne pas laisser croire aux Cafres que je dépendisse d'un missionnaire qui n'avait aucun crédit auprès de Panda. Bien plus, n'étais-je pas assez vexé du ton qu'il avait pris à mon égard pour affronter les effets du pouvoir temporel qu'il assumait avec effronterie?

Soit qu'il reconnût ses torts, soit qu'il sentît que j'étais autre chose qu'un paysan sud-africain, le révérend docteur ne m'envoya point sa note; mais je conservai longtemps sa lettre. Je la relus souvent, éprouvant chaque fois les mêmes sentiments.

Puisque j'en suis venu à parler de missionnaires européens dans l'Afrique australe, je demande au lecteur la permission de lui dire en passant mon opinion à leur égard. Ma profession de foi peut avoir son utilité pour beaucoup de personnes; car on pourrait s'imaginer que je suis l'ennemi juré de toute civilisation qui tendrait à se répandre chez les Cafres. Il n'en est pas ainsi, et j'expose seulement ma manière de voir.

Nous, Européens, nous sommes très-civilisés. Au dire de beaucoup de gens, les Cafres ne le sont pas. Ce sont, dit-on, des sauvages. Ils sont cependant civilisés à leur manière. Ils le sont; mais une condition capitale leur manque : je veux dire la connaissance de l'emploi des caractères qui fixent et transmettent les idées. Je dis qu'ils sont civilisés, parce qu'ils vivent réunis en société sous des lois, sinon écrites, du moins connues de tous, lois qu'enfreint, il est vrai, le chef, qui, par sa position, peut en abuser, mais lois émanant de la grande loi naturelle que chaque homme comprend. Je dis qu'ils sont civilisés, parce que ces lois les contraindraient au besoin à se respecter mutuellement si déjà leurs usages ne les engageaient à s'entr'aider, et l'hospitalité est une de leurs vertus. Nous les traitons de sauvages, mais en fait ce sont des hommes civilisés. Il n'y a véritablement entre eux et nous de différence que dans le degré de civilisation, et, pour écarter et détruire cette fausse idée de sauvagerie si mal appliquée aux Cafres, je me hâterai de dire qu'en effet il existe des sauvages dans l'Afrique australe; que ceux-là sont les Boschjesmans, qui vivent isolément par familles, ne comptant pour soutenir leur existence vagabonde que sur le rapport soit de la chasse, soit de la rapine, exactement comme font les panthères, et tuant au besoin, sans crainte ni remords, le voyageur qui passe à portée de leur flèche. Les Cafres sont diamétralement opposés à ceux-ci.

Tels que je les ai connus, les Cafres sont irréprochables. En particulier, ils sont bons; agissant en masse, ils sont cruels. Mais que ceci n'étonne personne : le caprice du chef les domine et les fait mouvoir. Ne trouvons donc mauvais que leur mode de gouvernement, le despotisme, le seul, il est vrai, qui puisse être appliqué à des peuples qui ne savent pas lire. Je trouverais utile, indispensable qu'ils le sussent; mais je voudrais qu'au lieu d'une religion européenne, quelle qu'elle pût être, une morale simple, sans l'accompagnement de dogme ni de culte, fût prêchée parmi eux, morale qui servît à motiver l'introduction des livres avec la manière de s'en servir et de les composer. Je le voudrais ainsi, parce que nos religions chrétiennes s'attaquent tout d'abord à la polygamie, qui est la base du mode social chez ces peuples, et que la polygamie est bonne, utile et nécessaire aux Cafres, qui ne la pratiquent nullement comme les Orientaux, Turcs ou Asiatiques, lesquels avilissent la femme en entravant sa liberté personnelle et sa part au travail, tandis que les Cafres mettent exactement la femme à sa place. Je le voudrais encore, parce que les Cafres, hommes d'un jugement droit, n'acceptent pas la forme mystique que revêt l'histoire de notre religion; que cette forme est pour eux une raison de la refuser et de nous mépriser; bien plus, de traiter nos missionnaires de menteurs, narrant, disent-ils, des faits incroyables, inadmissibles, et parce que cette forme, pour laquelle on s'est tant et si longtemps disputé en Europe et

surtout en France, n'a produit que des maux très-regrettables que nous devons épargner à ces populations.

Le système actuel que l'Europe essaie sur eux est celui de l'extrême civilisation, et l'extrême ne convient pas aux Cafres, parce qu'ils n'y sont nullement préparés, et qu'ils occupent précisément l'autre extrême. Mieux vaudrait donc un terme moyen. Si j'osais peser d'un côté les avantages et les désavantages de l'extrême civilisation qui règne chez nous, et de l'autre les avantages et les désavantages de l'état simple des Cafres, tel qu'il existe, pour comparer entre eux ces divers résultats, j'établirais qu'on ne devrait pas balancer à reconnaître que ces populations sont infiniment moins malheureuses que ne le sont les nôtres, tant sous le point de vue moral que sous le point de vue physique. Que l'on me permette une seule réflexion. Là-bas, pour qu'un homme soutienne son existence, son travail n'est pas excessif. Cet homme vit, il vit bien, mais sans luxe. Chez nous, le travail est poussé aux dernières limites de la force et de la patience. L'homme laborieux vit difficilement. La nourriture qu'il dépense en sueurs est assez exactement mesurée à son labeur. Le travail lui manque-t-il, plus de salaire. Chercher sa nourriture dans les bois, il ne le peut; voler, la loi, protectrice de la propriété, le saisit. Cet homme est secouru, il est vrai, mais pas toujours et jamais suffisamment, et l'on en a vu mourir dans la langueur et le dénûment comme le flambeau qui s'éteint.

D'un côté, le Cafre dit sauvage; de l'autre, l'homme civilisé. Sous le point de vue moral, je dirai simplement qu'un Cafre a des passions et des inquiétudes; puisqu'il est homme et qu'il raisonne, il n'en saurait être autrement; mais j'ai la conviction que les cinq sixièmes des nôtres ne l'atteignent pas.

On s'empressera de me dire : « Mais les Cafres, ayant une moindre somme de malheur, auront également une moindre somme de bonheur que nous. » Moi je ne suis pas un philosophe théorique; mais je crois que le malheur seul se compte, parce qu'il laisse sa trace. Je crois que l'absence de malheur est un bonheur, et que la moindre somme de l'un et de l'autre doit être un avantage pour un peuple comme pour chaque homme. Du reste, le vrai bonheur est dans la nature et non dans les mille jouissances inventées par la civilisation.

Il est semblable au feu dont la douce chaleur
Dans chaque autre élément en secret s'insinue,
Descend dans les rochers, s'élève dans la nue,
Va rougir le corail dans le sable des mers,
Et vit dans les glaçons qu'ont durcis les hivers.

Revenons maintenant à notre narration et à l'objet plus spécial de nos explorations.

Nous dépassâmes le 3 le mouzi de *Magalébé*, et un peu au-delà nous franchîmes un passage des plus difficiles : c'était une crête très-inclinée sur laquelle il fallait cheminer 200 pas en soutenant par des courroies le derrière

des chariots, puis ensuite tourner à court et laisser se précipiter sur les attelages la lourde machine dont nous avions enrayé deux roues, suivant le mode africain, la droite de derrière et la gauche de devant. Il y avait 100 pieds de pente à descendre ainsi, et sans les pierres détachées qui permettaient à nos roues enrayées de creuser parmi elles un sillon où le frottement était beaucoup plus grand que sur un terrain dur, plusieurs de nos bœufs eussent été écrasés par la raideur de la pente. Cette côte me rappela les montagnes russes.

Là, comme dans mille autres circonstances, j'eus lieu de remarquer que les boers sont les meilleurs charretiers du monde : leur hardiesse est extrême dans la conduite de leurs bœufs attelés; maintes fois je les ai vus faire des tours de force avec leurs chariots, tant pour gravir que pour descendre, et souvent ils longent ainsi des précipices de 1,200 pieds d'élévation, où une simple pierre non évitée occasionnerait la chute du véhicule et des bœufs au fond de l'abîme. J'ai souvent tremblé à la vue de ces dangers dont se joue leur confiance. J'en fus toujours quitte pour la peur, et j'éprouve du plaisir à leur rendre cette justice, en reconnaissant qu'ils excellent dans cet exercice difficile.

Je crois aussi qu'ils doivent en partie ce mépris du danger, qui les porte à se rire des positions exposées, au noyau des matelots de la Compagnie des Indes qui se répandit tout d'abord sur les terres du Cap. J'ai reconnu

dans la confection de leurs traits, de leurs jougs, de leurs estropes et de leurs fouets, quelque chose de marin qui n'a jamais appartenu aux paysans d'Europe. Ces hommes, habitués aux difficultés incessantes de la mer, devaient ne pas reculer devant celles du terrain. Une fois quelques-unes vaincues, celles qui se présentèrent ensuite le furent comme les premières, et bientôt se fit la routine dont je pus juger longtemps.

Le 4, nous entrâmes dans des bois clair-semés que traverse la petite rivière de Sélène. Sur ses bords je vis des touracos gris huppés, *Coliphymus concolor*, qui se plaisent à percher sur les plus hautes branches; leur cri désagréable, analogue à la couleur de leur plumage, nous les fit remarquer dès l'abord. C'est là le premier point où on les rencontre, et, circonstance remarquable que je puis certifier, jamais on ne les trouve plus au sud. Des buffles s'offrirent aussi plusieurs fois à notre vue durant le cours de cette journée. Une troupe de ces animaux, chassée d'un autre point, s'arrêta même à 80 pas de nous comme dominée par l'étonnement. Un coup de fusil tua l'un d'eux et dispersa les autres.

Le 5, nous continuâmes à cheminer à travers ces bois, où souvent il fallait nous ouvrir le passage à coups de hache. Notre marche était bien lente, aussi ne pûmes-nous atteindre que vers le soir le mouzi d'Om-Landelle, situé au centre d'excellents pâturages, mais dans un lieu sec et presque dépourvu d'eau. L'excellente condition des

bœufs de ce mouzi me frappa singulièrement : libres, ils jouaient entre eux comme font les gnous ; ils accouraient de loin, lestes et rapides, et s'arrêtaient tout court pour voir passer nos attelages haletants ; bondissant ensuite, et se revirant pour fuir au galop, ils nous montraient leurs couleurs luisantes, et leurs croupes et leurs fesses arrondies, qu'en cet état les boers sont convenus d'appeler des culottes.

Le premier homme qui vint à nous était un capitaine de Panda, dépêché à l'effet de nous saluer de la part de son maître et de solliciter des objets d'échange. Il avait nom *Om-Phinieri*. C'était un vrai gentilhomme cafre, dont l'aspect plaisait comme son nom ; ses manières étaient celles d'un homme de cour ; il y avait chez lui autre chose que de la politesse : c'était une prévenance exquise contractée dans la fréquentation des grands ; car Om-Phinieri était comme secrétaire intime de Panda, sans cesse à ses côtés pour recueillir ses volontés et transmettre ses ordres, comme font les aides-de-camp. Son extérieur me séduisit au point de me donner de lui la plus favorable opinion. Je ne me trompai pas, et dans tous mes rapports ultérieurs je n'eus qu'à m'en louer.

Om-Landelle, dans le mouzi principal de qui nous étions, était un homme de premier ordre chez les Amazoulous : il avait trente ou quarante femmes, et parmi elles il comptait trois sœurs de Panda. Malheureusement pour nous, Om-Landelle était alors absent, et ce fut Om-Phi-

nieri qui se chargea de nous introduire auprès des trois *inkoskazis* (princesses).

Si j'avais admiré l'étonnant état de graisse des bœufs du maître, il me restait à admirer encore le bien plus notable embonpoint de ces trois dames de qualité. Pour moi, c'étaient de vieilles connaissances; elles et moi nous nous étions vus à Om-Tougate, lors de la désertion de Panda; mais alors, fatiguées de la route, elles m'avaient paru dans des conditions ordinaires; ici, chez elles, c'était bien différent.

Les inkoskazis me félicitèrent de l'heureuse idée que j'avais eue de les visiter, ajoutant qu'elles n'avaient pas perdu le souvenir de ma barbe et de mon tabac que l'on aimait aux larmes; puis arrivèrent les compliments directs demi-hollandais, demi-cafres : *Mooi, mooi, Oum-Longo. Mouschlé kakoulou ouena!* Puis aussi les aspirations sur la paume de la main, signe trop intelligible pour tarder davantage à leur offrir du *gouaye* (tabac en poudre).

C'est pour ces peuples une affaire sérieuse que de prendre une prise de tabac. On se mouche d'abord, on s'accroupit en cercle, assis sur les talons, et suivant les goûts ou la qualité de l'individu, le tabac est aspiré de la main ou porté aux fosses nasales par une petite cuillère d'ivoire. Alors existe un temps de repos, et ensuite l'ongle du pouce droit est passé comme un polisseur sur le front; les larmes inondent les yeux et s'en échappent. Encore un

repos; on est heureux de pleurer ainsi : c'est le vrai moment de l'ineffable jouissance. Pas un ne rit, il y a silence absolu; mais un éternument éclate, suivi de un, de deux, de trois, de tous, comme un feu à volonté; et pour être au niveau de ses compagnons, celui chez qui le tabac ne détermine pas d'éternuments les provoque au moyen de brins de paille, en se chatouillant les narines. On finit, comme dans tous les pays du monde où l'on prise le tabac, par faire usage du mouchoir, avec cette différence, toutefois, que les Cafres ne sont pas exposés à perdre le leur.

Un chien qui ronge un os et un Cafre qui prise sont deux êtres placés dans la même condition : l'un comme l'autre ne veulent pas être troublés. C'est la plus grande impolitesse que l'on puisse commettre à leur égard; souvent même elle est considérée comme un affront.

Après que mes inkoskazis eurent savouré tout à l'aise mon délicieux tabac à la rose et à la bergamotte, je crus indispensable de leur adresser en retour des leurs un compliment improvisé suivant les idées cafres. Les épithètes de *Mouschlé kakoulou, Mafouta kakoulou*, jointes à leur titre d'inkoskazi, abondaient surtout dans mon discours.

« Princesses très-belles et très-grasses, » leur dis-je. Mais voilà de ces locutions incomprises chez nous, qui leur plurent tellement que l'une d'elles, pour me persuader que mes paroles restaient encore au-dessous de la

vérité, et qu'elles, vraies princesses du sang, étaient encore plus grasses que ne le témoignaient mes expressions, se prit à découvrir sa jambe, faite au tour, véritable pilier de Notre-Dame, où le plus adroit n'eût pas deviné la cheville. Mon étonnement allait croissant; elle le voyait, et, prétendant le porter à son apogée, elle entr'ouvrit son châle bleu, et de la main gauche se frappa à diverses reprises la poitrine et l'abdomen, paraissant me dire: « Avez-vous jamais vu princesses grasses comme nous? — Jamais, jamais, » dis-je haut en faisant des yeux ronds. Que le bon Dieu m'en préserve! pensais-je à part moi.

Richard King, Douglas et David Steller étaient témoins de cette scène, dont nous rîmes beaucoup ensuite. L'instant d'après nous vîmes venir de grands pots rempli d'*amas* (lait caillé sûr) que nous offrirent nos princesses. Le cadeau étant proportionné à la grandeur de nos hôtes. il s'en trouvait suffisamment pour cinquante hommes. Om-Phinieri mit encore à notre disposition une vache de la part de Panda.

Le 6, nous partîmes, au grand regret de ces dames, pour aller camper près du mouzi de Souzouana, distant d'une lieue, où nous prîmes position sous de grands végétaux, qui, n'étant aucunement ligneux, atteignent cependant la hauteur de nos chênes, en égalant leur force: c'étaient des *norsh-doorn-boom* ou *kooker-boom*, arbres à carquois.

Je n'avais encore pu découvrir Souzouana, à qui je

voulais présenter mes civilités, lorsque j'aperçus deux hommes accroupis, le corps ruisselant de sueur à force de répéter alternativement mille et mille fois la même chose. L'un était l'*inianga* ou docteur; l'autre était un homme du peuple qui cherchait à savoir la cause des souffrances de son jeune fils, de la vie duquel il désespérait, et les moyens à employer pour amener sa guérison.

Après bien des questions constamment formulées de même, après mille réponses invariables de tournure, quand la fatigue l'emporta tout à fait, l'inianga se recueillit, se pressa le front de la main gauche, appliqua l'index de la droite dans la terre et s'expliqua, à la grande satisfaction du consultant qui était tout oreille. « C'est le grand-père mort, dit-il, qui vient tourmenter votre fils; le grand-père mort veut une vache : il ne laissera l'enfant tranquille qu'après l'avoir obtenue. »

Il fallait bien tant de préambules pour arriver à un tel oracle, à un semblable remède! Cela n'empêcha pas que l'homme du peuple ne s'estimât pleinement satisfait. Je le vis payer en verroteries les fatigues de l'inianga et se disposer à consommer chez lui le sacrifice exigé. Pauvre homme dont je ne voulais pas détruire l'espérance! je m'apitoyais sur sa sottise, croyant que ces peuples neufs étaient les seuls exploités de la sorte, quand par hasard mon esprit fut traversé d'un souvenir. C'était celui des troncs de la Vierge ou des saints, des chandelles qu'on leur allume, des vœux, des pèlerinages et des chapelets, médailles et

scapulaires indulgenciés. Dès lors cet homme du peuple me parut semblable en tout à l'homme du peuple de tous les pays du monde.

Au moment où je m'y attendais le moins, je vis s'approcher de moi, la main gauche sur la bouche en signe d'étonnement et de respect, un petit homme grêle, sec et vieux, dont le crâne aux belles proportions dénotait une intelligence et une âme peu ordinaires. C'était Souzouana, le vieux Souzouana, qu'un jour ensuite je vis se fâcher tout blanc à l'épithète d'*omdala* (vieux), que j'eus la maladresse de joindre à son nom comme par respect. « Vous me traitez de vieux! vous me traitez de vieux! Comment pouvez-vous avoir de Souzouana cette opinion? fit-il en raidissant ses muscles. Ne savez-vous pas que ce bras armé d'un omkondo a tué bien des éléphants et nombre d'hommes? Doutez-vous qu'il le puisse faire encore? Ah! que l'occasion se présente, et vous verrez Souzouana le premier attaquer un éléphant; vous verrez comme son bras peut se raidir encore; vous verrez la profondeur qu'atteint son omkondo; et c'est à lui que vous dites omdala! Omdala! Vienne la fureur de la guerre, et Souzouana, vous le verrez lutter avec les jeunes hommes; vous le verrez renverser ses ennemis de son bouclier; vous le verrez rougir de sang son tonga; car son cœur est grand, le cœur de Souzouana! Omdala! omdala! Est-ce possible? Votre cœur est-il beau, votre cœur est-il blanc, lorsque vous me dites à moi omdala? Omdala! vous prétendez donc ranger

au nombre des invalides, des infirmes, des insanes, Souzouana qui vous parle, Souzouana qui défierait encore les plus braves au combat? Omdala! fi donc! Enfant à longue barbe! j'aime mieux croire que vous vouliez dire autre chose. »

Et décrivant un demi-cercle, il barbottait : « Omdala! omdala! » Il l'eût répété jusqu'au coucher du soleil[1] si je ne lui eussefait donner les explications tendant à lui prouver que cette épithète chez les blancs avait un sens respectueux, telle qu'on l'adresse chaque jour à son vieux père. Il eut le bon esprit d'admettre cette manière de voir, persuadé que nos usages pouvaient différer essentiellement des leurs, ce que je réussis à lui prouver tout de suite par la comparaison de notre mode de vivre ou de nous vêtir.

C'était un bien digne homme que Souzouana; j'eus occasion de le reconnaître par une longue fréquentation. Je reçus de lui mille services que je voulus payer de tout mon pouvoir par l'offre de ces riens qu'apportent avec eux les blancs, sans jamais soupçonner qu'on lui ferait un crime de son attachement à ma personne, sans deviner que ce même attachement devait lui coûter la vie. Mais j'ai tort d'anticiper sur les événements; trop tôt, hélas! viendra

[1] Tous les noirs que j'ai connus ont cette manie; car ils ne cherchent pas à varier leurs idées ni leurs phrases : l'expression est toujours la même, celle qui leur paraît la plus forte, la plus outrageante, qu'ils s'efforcent de faire entendre très-vite et le plus grand nombre de fois possible. Je me rappelle avoir vu les nègres commencer une dispute à la rivière Lézard, à 3 lieues de la Pointe-à-Pître, s'invectiver durant le trajet et n'avoir pas fini à leur arrivée : c'était un assaut de constance.

l'époque funeste qui vit ravir à mon amitié un digne vieillard dont les nobles qualités me séduisirent à mon insu.

Ce premier jour nous valut un buffle et un couagga dont je pus lever la peau. Le 7 au matin, j'en revins vers midi par un soleil brûlant, et alors je sentis tout ce qu'avait de pénible l'usage d'eau saumâtre, la seule qui fût à portée du mouzi. Vers deux heures, les rayons brûlaient, et pour me préserver de leur action directe, je pris l'étrange, mais l'excellent parti, de doubler mes effets ; chemise de laine et paletot de mer furent endossés comme en temps froid. Mes compagnons rirent tout d'abord de mes précautions homœopathiques, qui déterminèrent chez moi une triple transpiration. Je n'en tins compte, et vers le soir je me trouvai sensiblement soulagé. Eux, qui s'étaient allongés dans leurs wagons, haletants, incapables même de converser entre eux, n'éprouvaient pas comme moi ce bien-aise provoqué par la fatigue. La chaleur les tint éveillés toute la nuit ; car la nuit même fut plus que tiède, sans un brin d'air : la nature entière semblait continuer à cuire. Accablés par les effets de cette température exceptionnelle, King, Steller et Douglas formaient le projet d'atteler leurs bœufs et de faire route vers la rivière, où tout au moins l'eau serait potable, où de grands arbres offriraient quelque fraîcheur, et où l'on aurait la ressource de passer une partie du jour plongé dans la rivière. Ils l'eussent mis tout de suite à exécution, si la chaleur dont ils souffraient ne leur eût enlevé toute force, tout courage.

Près du lieu où s'élevait le mouzi de Souzouana croissaient des arbres dont les fruits, bien formés alors, fixèrent mon attention. L'un d'eux, qui ne dépassait pas 18 pieds en hauteur, et qui n'était nullement beau, portait un grand nombre de fruits de forme ovale, plus larges vers la queue, plus coniques vers leur extrémité, et que caractérisaient surtout diverses côtes anguleuses et très-saillantes. Ils étaient verts comme la tête d'un pavot non mûri. Les Amazoulous n'en faisaient aucun usage.

Un autre arbre vint aussi nous égayer par son étrange aspect; ses fruits cylindriques, aux extrémités arrondies, appendaient partout, et nous rappelaient le pompeux et l'appétissant étalage d'une boutique de charcutier. Pour que l'illusion fût complète, il ne manquait que la couleur brune au lieu de la teinte verte qui colorait les quelques centaines de nos saucissons végétaux. L'arbre qui les porte est connu sous le nom de *Tripinnaria tenacium*. Les Amalouzous disaient des fruits de cet arbre comme de ceux du précédent, *mouty*, poison, sans toutefois vouloir donner à entendre que ces fruits fussent vénéneux, mais seulement avec l'intention de les classer au nombre de ceux dont ne mangent pas les singes. Et depuis longtemps l'on sait que l'homme, dépourvu de l'instinct qui guide les animaux dans le choix de leur nourriture, a dû profiter de l'exemple que lui donnaient surtout les quadrumanes.

Le lendemain, la température ne perdit rien de son intensité jusqu'à trois heures après midi, que la brise arriva

de l'est; mes compagnons en profitèrent aussitôt pour quitter ces lieux. J'eusse désiré les suivre, mais diverses raisons me contraignirent à rester.

Comme je me plaignais à Souzouana de ces chaleurs excessives, auxquelles les Cafres eux-mêmes sont sensibles, tout Cafres qu'ils sont, il me dit : « Le vent du nord est ici très-chaud ; ce que vous venez de sentir n'est rien encore ; mais si vous restez, vous reconnaîtrez qu'en pénétrant dans la bouche et les narines, il rend l'homme ivre, l'étourdit, lui dessèche les yeux et le force à tomber à terre. » Je rapporte ses propres expressions, et je me hâte d'ajouter que jamais je ne fus témoin, dans la suite, d'effets aussi désastreux, bien que j'aie été exposé à en souffrir à plusieurs reprises. Eblouissement, étourdissement, c'est tout ce que j'ai ressenti fortement, il est vrai ; mais ces accidents n'étaient que de courte durée.

Nous restâmes jusqu'au 11, la chasse nous ayant procuré quelques buffles et coudous. Nous descendîmes vers la rivière Om-Philos-Om-Schlopu, distante de 4 à 5 milles; là nous retrouvâmes nos chasseurs, qui, en trois jours, avaient tué trois rhinocéros, quatre buffles et un éléphant. Ils nous contèrent des merveilles de ces hideux rhinocéros, qu'ils tuaient dans le seul but de les avoir hors du chemin. C'étaient des rhinocéros simus, dont, par ignorance, ils ne tirèrent aucun parti. Les Cafres amazoulous ont des préjugés à l'égard de cet animal. Ils y firent participer mes compagnons et moi-même, de telle sorte que les hyènes

et les vautours se virent seuls conviés à un immense et délicieux festin chaque fois qu'il nous advint d'en coucher par terre durant cette chasse, où nous manquions de l'expérience nécessaire.

Mais avant de clore ce chapitre, disons un mot d'un fruit savoureux que nous avions trouvé, après avoir dépassé le mouzi de Souzouana.

Comme nous cheminions sous une rangée rocheuse, çà et là boisée de diverses espèces d'arbres et d'arbustes, nous vîmes s'agiter devant nous d'abord les branches d'un arbre chargé de fruits, puis celles des arbres qui se trouvaient derrière. C'était une troupe de singes, *Ama-Kako*, qui, à cause de notre approche, fuyait en s'élançant de branche en branche. Une fois sous l'arbre, nous fîmes tomber une quantité de fruits que nous cassions, afin de manger la pulpe intérieure qui garnit quelques graines. Ce fruit appartenait à un arbre que les botanistes nomment *Strychnos*; mais ce *strychnos* diffère du *S. spinosus*, si commun aux environs de la baie de Natal, où il croît dans les plaines au sol de sable. Il est plus petit; la couleur de l'enveloppe ligneuse extérieure est jaune; la pulpe est aussi très-jaune; elle est moins acide et plus sucrée; son parfum et son goût sont aussi très-différents. Si ce *strychnos* n'est pas le même que celui de *Nossi-Bé*, il doit en être bien voisin.

Les singes s'en montraient assez grands amateurs, comme je pus en juger par la quantité des débris qui jonchaient la terre. Mes Cafres firent comme les singes, et il

faut bien que j'avoue que je fis comme mes Cafres, d'autant que ce fruit était moins acide que ne le sont ordinairement la plupart des fruits sauvages que l'on rencontre dans cette partie de l'Afrique. On le trouve aussi dans les grands bois qui avoisinent Port-Natal; mais il aime l'épaisseur de la forêt, tandis que le *Strychnos spinosus* préfère les lisières, les clairières et les plaines sèches. C'est peut-être pour cette cause qu'il y est moins commun.

Dès leur arrivée à la baie de Natal, les boers avaient nommé le *Strychnos spinosus*, *wild-kalabas-boom*; et celui qui ressemble au *Strychnos* de *Nossi-Bé*, *klein wild-kalabas-boom*, ou *geèle wild-kalabas-boom*.

Le fruit du *Strychnos spinosus*, lorsqu'il est mûr, a une très-forte odeur, et cette odeur annonce une pulpe très-rafraîchissante. En effet, la pulpe désaltère l'homme qui a soif; mais elle a certaines propriétés désagréables. Une fois j'étais en compagnie de M. Wahlberg de Stockholm et de diverses autres personnes : chacun de nous, faute d'eau, en dégusta plusieurs. Chez les uns, les vomissements furent provoqués; chez les autres, l'effet fut inverse. Pour ma part, je n'éprouvai rien, et les Cafres assurent que ce fruit est une bonne médecine agissant sur ceux qui en ont besoin; nulle, au contraire, d'effet sur l'estomac de ceux qui sont dans de bonnes dispositions. Il fait la nourriture principale des singes qui hantent les bois de Port-Natal, et ceux-ci savent très-bien en hâter la maturité, qui est très-lente. A cet effet, ils dé-

tachent les plus gros fruits encore verts, et ils les abandonnent sur le sable à l'action du soleil et de la rosée: aussi, lorsque nous en voulions pour notre usage, ne les cherchions-nous jamais sur les arbres, mais toujours à terre.

CHAPITRE XIV.

Choix d'un campement sur la rive droite de l'Omschlopu. — Préparation d'un rhinocéros simus. — Les cynhyènes et la hyène tachetée. — Leurs mœurs. — Un envoyé de Panda.

Nous étions campés au milieu d'un groupe d'arbres de Tambooty, sur la rive méridionale de l'Om-Philos-Om-Schlopu, à trois heures de marche plus haut que le confluent des deux Om-Philos. Ce lieu nous offrait pour nos chasses de grands avantages; il avait aussi, comme en balance, certains désagréments que nous ne connûmes que plus tard. Fréquemment, sur la pente des élévations opposées distantes d'un millier de pas, nous avions la vue de troupeaux d'animaux sauvages occupés à paître, sans soupçonner notre voisinage: c'étaient des buffles groupés ou isolés de un à quinze; des coudous de sept à dix-huit, des cannas, de huit à quarante; des couaggas, de trois à

huit. Quelquefois c'était un rhinocéros blanc[1], ou bien encore des éléphants qu'attiraient les fruits d'immenses figuiers.

Il nous suffisait pour aller à eux de passer la rivière, toujours guéable en temps sec, et de cheminer quelques centaines de pas, en couvrant notre marche par quelque arbre ou buisson. La proximité nous servait beaucoup surtout pour alimenter notre cuisine, où l'habitude est de gaspiller en proportion de l'abondance dans laquelle on vit.

Les arbres nous donnaient un peu d'ombre, et cet avantage n'est pas un des moindres. La rivière avait d'ordinaire assez d'eau pour nous y baigner ; nous étions, quoique fort proches, assez élevés au-dessus d'elle pour n'avoir à redouter ni l'humidité, ni les débordements, ni les moustiques. Mais pour jouir de ces petites faveurs, nous nous exposions à des dangers assez certains. Les éléphants, dans le passage desquels nous étions, pouvaient la nuit nous y écraser, renversant tentes, huttes et chariots.

Comme, malgré mes représentations, nous nous entourions d'une foule de débris jetés par négligence à trop peu de distance des huttes, tous les rats de la contrée semblaient s'être donné rendez-vous chez moi ; à leur suite, et pour les saisir, s'étaient glissés les serpents ; chaque trou en recélait, chaque arbre de tambooty, toujours creux à l'intérieur, servait d'abri à un ou plusieurs ; en peu de

[1] Ce rhinocéros blanc est le rhinocéros simus, la deuxième espèce bicorne d'Afrique, que n'a jamais connue Levaillant.

temps, ces dangereux voisins devinrent nos hôtes, et pas de jour ne s'écoulait qui ne vît la mort de quelqu'un d'entr'eux. Sous ce rapport, tout autre endroit eût été préférable.

Nous n'étions pas non plus dans un lieu assez découvert pour y jouir d'une vue bien étendue, et la localité, m'assurèrent les Cafres, était malsaine pour les hommes et les bestiaux. Pour les hommes, j'ai toute raison d'en douter; pour les bœufs, c'est différent; car, en trois jours, je me vis forcé de renvoyer les miens au mouzi de Souzouana, ceux de King et de Steller rendant déjà du sang par le canal de l'urètre. Nous avions eu aussi le grave tort de prendre position sous des arbres dont le voisinage est considéré comme dangereux durant l'orage, et ces arbres de tambooty ont, dans leur bois, leur écorce et leurs feuilles, un principe qui paraît n'être rien moins qu'innocent.

Cependant, comme nous pouvions de là poursuivre facilement notre objet principal, mieux peut-être que de tout autre point, il fallait bien passer sur les dangers qui nous menaçaient de loin, accepter le voisinage des serpents, et souffrir non seulement leur cohabitation sous le même toit, mais aussi leur présence dans le même lit, sous la même couverture; et je dis, puisque cela m'est arrivé, qu'assurément j'eusse préféré toute autre chose, car il y a là le frisson le plus crispant qu'on puisse s'imaginer. Pour moi, ce serait le cas de dire avec le poëte : *Horresco referens!* C'est que les muscles, raidis en sens inverse de la

force, semblent comme s'ossifier sur les os, le corps n'obéit plus à l'âme, l'âme paraît hésiter et ne savoir prendre sur elle aucune décision, tant elle est convaincue qu'un immense danger plane sur ce corps auquel elle est unie. Quoi qu'il en soit, comme il ne s'agissait pas de changer de place dans le futile but de se trouver à l'aise, nous restâmes, et cette résolution se vit bientôt couronnée de succès.

Le 14, afin de nettoyer un peu les abords du lieu que nous occupions, je fis mettre le feu aux herbes, de manière à les brûler par parties, pour éviter l'incendie de mon camp. La négligence d'un de mes gens faillit m'être fatale : je courus le risque de voir sauter tout mon matériel. La ligne de feu nous gagnait sensiblement, vingt pas nous en séparaient à peine, lorsque, dégageant mon paletot, et forçant mes Cafres à se servir de leurs couvertures de laine, nous réussîmes à étouffer le feu à force de le frapper.

Le 15, Boulandje, quoiqu'il fût un de mes plus maladroits chasseurs, coucha par terre une grande femelle de rhinocéros simus, atteinte derrière l'épaule, à 7 pouces à peine au-dessus de l'horizontale du sternum ; elle avait pu faire seulement cinq pas ; puis, s'étant arrêtée chancelante, elle était tombée sur le côté droit. C'était le premier individu de ce genre obtenu par mes gens : aussi me hâtai-je d'en féliciter Boulandje, qui, tout en reconnaissant son infériorité, ne laissa pas que d'envisager avec complai-

sance l'espèce de fortune que l'usage de son fusil pouvait lui procurer; car, bien que je payasse chacun de mes Cafres à raison d'une ou de plusieurs vaches par année, je leur accordais encore, à titre de prime, une vache par chaque éléphant tué; il était entendu que chaque éléphant ne pouvait avoir été tué que par un seul homme.

Le 16, je pris sept hommes avec moi, et je gagnaï de bonne heure l'endroit où gisait notre femelle; j'avais eu soin de me munir de couteaux petits et tranchants, afin de lever la peau, en dépit de l'impossibilité de réussir que cherchaient à me démontrer mes Cafres.

Henning, mon conducteur, avait ordre de m'amener mon attelage de douze bœufs vers trois heures après midi, pour faire franchir à cette dépouille la distance de 2 lieues et demie qui nous séparait du camp. La vue de l'animal mort me donnait à penser que mes gens pouvaient avoir raison. Non-seulement nous devions avoir beaucoup de peine à l'écorcher, mais encore j'en entrevoyais davantage à en transporter la peau, et beaucoup plus pour assurer sa conservation. Au risque de tout abandonner en présence d'obstacles insurmontables, je me mis en devoir de faire les incisions principales. Mes gens me regardaient d'un air de doute, et dans leurs yeux je lisais cette pensée : « Nous commençons, nous ne finirons pas. »

Après ce travail préliminaire, dans lequel l'action bien tranchante de mes couteaux étonna mon monde, j'assi-

gnai à chacun son poste, me réservant à moi-même l'œuvre la plus difficile, et de la sorte, en moins d'une heure, nous eûmes achevé tout un côté. Mais ici, pour premier obstacle, nous eûmes à retourner l'animal sur l'autre côté. Nous étions huit, c'était trop peu. Nous essayâmes, et d'abord l'énorme bête restait immobile; nous redoublâmes d'efforts, sans pouvoir soulever les pieds à une hauteur assez grande pour déterminer le virement. Alors je dus recourir à des courroies fixées aux pieds et passées en retour aux arbres les plus voisins, lesquelles, raidies par tous à la fois, nous permettaient d'employer toute notre force pour le train de devant, et de passer ensuite à celui de derrière. Par ce moyen, nous pouvions nous reposer un peu des premiers efforts, et agir plus puissamment lors du coup de collier. J'eus pourtant le désappointement de voir échouer mes espérances. Au premier essai, j'avais remarqué quelque mollesse chez mes collaborateurs, et comme je soupçonnais chez eux de la mauvaise volonté, les uns reçurent une gratification inattendue de coups de pied, les autres de coups de poing, les derniers de taloches de toute description, de telle sorte qu'instantanément leur sang coula plus rapidement dans leurs veines. Je leur avais, dans mon impatience, inculqué quelque force; il me restait à la diriger. Pour qu'elle se fît précisément aux temps marqués et pour arriver à l'ensemble, à l'union, je me mis à entonner une vieille chanson nautique, dont les temps furent si bien compris par

eux, que le rhinocéros retomba sur le côté opposé.

Comme plusieurs grognaient, en raison de la légère pluie de coups qui avait passé sur leurs corps nus, je leur expliquai que je ne leur en voulais nullement, que ce moyen-là était le seul bon, qu'il était toujours employé par les blancs à bord des navires, et que, moi-même, je m'étais vu traité de la sorte durant deux ans et demi passés à bord des bâtiments de l'Etat. Alors, sur mes réflexions, l'un d'eux me dit : « Indao ka ama Loungo, Indao Imbu, ahi Indao ka abantou mouniama. C'est un vilain moyen que ce moyen des blancs; il n'y a rien de semblable dans les usages des hommes noirs. »

Il pouvait n'avoir pas tort, ce Cafre; mais je m'estimais, moi, avoir raison du moment où j'avais atteint mon but par une mesure innocente comme l'était celle-là. J'avais eu aussi le bon esprit de leur donner à entendre que le cœur n'y était pour rien, que j'étais toujours dans les meilleures dispositions à leur égard. Je le leur manifestai ostensiblement; ils me comprirent, et, plus tard, les plus grognards rirent eux-mêmes de l'originalité de ce mode de donner de la force à un homme.

Je fis séparer la tête osseuse, afin de pouvoir charger sur un arbre abattu la peau, déjà très-lourde par elle seule. Ce travail nous prit simplement une demi-heure, et mes douze bœufs s'ébranlèrent, traînant péniblement cette peau que les branches préservaient du frottement sur la terre. Nous vîmes sept ou huit fois notre charge-

ment chavirer, entraînant l'arbre pardessus lui. Aussi le trajet nous prit-il beaucoup de temps et plus encore de peines. Il était nuit close lorsque nous atteignîmes le camp, harassés de fatigue, pressés par la faim et la soif.

Après ces difficultés vaincues, satisfait de moi-même et de la coopération de mes gens, je les régalai d'un café abondant, fortement sucré, auquel je mêlai une demi-bouteille d'eau-de-vie de France. En moins d'une heure ils eurent oublié leurs fatigues; une gaieté folle prit place et les tint en éveil presque toute la nuit.

Les trois jours suivants furent employés à diminuer la peau d'épaisseur; j'avais soin de la revêtir chaque nuit d'une forte couche d'alun et de sel pulvérisés, recouvrant le tout de branchages épineux pour empêcher les dégâts qu'eussent commis les hyènes, quoiqu'elle ne fût distante que de 15 pas du chariot où je couchais.

Le soir du troisième jour, réduite à la moitié de son épaisseur, je jugeai bon de la suspendre carrément, par les pieds de derrière, à un arbre grand et fort, alors qu'elle était fraîche encore. Son poids, malgré l'émincage, restait tel qu'il rompit une branche de 2 pieds de circonférence.

Le 21, nous eûmes une chaleur ardente dès le matin; nous nous entretenions d'une troupe de buffles qui, la nuit, avait rangé de si près nos tentes et nos huttes qu'elle avait failli commettre des dégâts. La conversation n'était pas finie que nous aperçûmes, paissant à 500 pas de nous, un fameux rhinocéros simus. Malheureusement, dans notre

empressement d'aller à lui, nous dûmes forcément prendre le haut du vent, et nos émanations l'ayant averti, l'animal s'enfonça dans les bois, sans que quatre heures de recherches pussent nous le faire rejoindre.

La veille, un de mes tireurs cafres, Mahlé, était tombé sans s'en douter au milieu d'une troupe affamée de *manghetjannes, Cynhyæna venatica,* chiens sauvages. Sans calculer les chances, il lâcha son coup à l'un d'eux, qui, blessé, revint sur lui, suivi de cinq ou six autres. Mahlé, dont le fusil se trouvait vide, n'eut que le temps de s'élancer sur un arbre peu élevé, aux branches duquel il put accrocher son fusil. De ce point, inaccessible aux cynhyènes, il se vit cerné par ces animaux aux longues et tranchantes canines, lesquels fronçaient le nez, relevaient la lèvre, et comptaient faire un excellent déjeuner de mon chasseur.

Mais lui, qui se savait porteur d'une corne à demi pleine de poudre, d'un sac en cuir contenant vingt balles et d'un fusil qu'il maniait admirablement, Mahlé, dis-je, se prit à rire de la fureur de ces carnassiers, les plus destructeurs qui soient au monde. Il eut tout le temps de charger son arme, d'en traverser un premier, puis un second, puis un troisième, tant ces chiens sauvages étaient peu décidés à quitter la place. Deux étaient là gisants; d'autres rôdaient encore, mais défiants et n'apparaissant que de loin. Mahlé continuait son feu dans le but de les écarter en les décourageant tout à fait; et jugeant impru-

dent de s'exposer à traverser leur ligne, il prit le parti de passer deux heures sur sa branche.

Après cette longue pause, il descendit de l'arbre, chargea sur ces épaules le plus beau des deux, et vint m'offrir la bête, que je trouvai plus immonde encore que la hyène. Elle avait à mes yeux un certain prix; à ce titre, je témoignai à Mahlé toute ma satisfaction, outre le *galogo* (eau-de-vie) dont je le gratifiai sur l'heure. Il put encore le soir distribuer à ses camarades une large partie de tabac en feuilles, qui, pulvérisé à l'instant, et mêlé à la cendre d'aloès, fut pour eux une source féconde de jouissances durant une semaine entière.

Ce qui frappe tout d'abord, c'est l'étonnante analogie qui existe entre cet animal et la hyène, quoique par beaucoup de caractères il semble participer également du chien; sa place est précisément entre eux deux. On le dirait formé sur ces deux modèles, et le naturaliste qui a composé son nom de cynhyène a d'un seul mot peint cette espèce.

Le cynhyène ressemble à la hyène commune du Cap (*crocuta*) par la forme arrondie de sa tête, par ses oreilles larges, droites, épaisses, presque dégarnies de poils en dehors, presque partout bien fournies au dedans, par la forme de son nez, par son œil, par l'épaisseur de son cou et par la nature de son poil, qui est aussi le même. Deux glandes existent près de l'anus, secrétant une huile moins épaisse et plus claire, d'une odeur plus rebutante encore que celle de la hyène, d'autant plus qu'elle a quelque

chose de l'ail, et soulève le cœur de l'observateur pour peu que ce travail d'inspection dure quelques minutes. Il est moins grand, moins épais, moins fort, moins lourd que la hyène, et beaucoup plus rapide qu'elle; il est moins bas et mieux fait du train de derrière; il a plutôt les formes du chien. Ses quatre canines supérieures et ses deux inférieures sont tranchantes par les bords, de telle sorte qu'il coupe sans efforts les jarrets des antilopes qu'il poursuit.

Trois couleurs le peignent : le blanc grisâtre, le jaune fauve, le brun noirâtre. Le blanc se voit vers la poitrine, le dessous du cou, les jambes et l'extrémité de la queue; partout ailleurs s'étendent le fauve et le brun, entremêlés par taches confuses. La queue seule possède ces trois couleurs bien séparées, du fauve à la naissance, puis du brun noir, puis du blanc qui la termine. Sa longueur totale est de 4 pieds 4 pouces, la queue mesurant 1 pied 2 pouces; sa hauteur est de 2 pieds 2 pouces.

Par ses mœurs, il diffère essentiellement de la hyène; il vit en troupes, chasse le jour, obéissant à un chef chargé de diriger la bande. Il est hardi, courageux, plus destructeur et plus vorace que tout autre animal. On assure qu'il ne vit que de la chasse, jamais de proie morte, si ce n'est franchement tuée par les chasseurs et bien entière.

Un paysan hollandais me cita un exemple de la voracité de ces animaux qui pourra donner quelqu'idée de leur savoir faire. Un élan blessé (*Boselaphus oreas*) avait mis 2,000 pas entre le chasseur et lui; l'homme suivait sans

presser son cheval, lorsque quarante chiens sauvages, ayant croisé les traces de sang, tombèrent à l'improviste sur l'animal épuisé. Au bruit qu'ils firent, le paysan, comprenant qu'il allait être frustré de sa chasse, mit sa monture au galop, et par ses cris et le bruit de son arme il contraignit les maraudeurs à la retraite. Mais quel ne fut pas son étonnement de trouver à peine quelques os sur le lieu où cinq minutes auparavant l'élan existait tout entier! Confus et déconcerté, il suivit la troupe de carnassiers sur laquelle il tendait à prendre sa revanche. Ceux-ci, se voyant pressés et voulant se faire lestes, dégorgeaient d'énormes morceaux de viande, dont ils jonchèrent partout la terre sur un espace de 5 à 600 pas, comptant bien sans doute revenir en prendre possession quelque temps après.

J'ai nommé tout à l'heure la *Hyæna crocuta*, ou la hyène tachetée; je vais ici en dire quelques mots, parce qu'il est peu d'animaux qui aient donné lieu à autant de fables, et qu'il n'en est guère sur le compte desquels les idées du vulgaire soient aussi fausses.

Les anciens disaient que la hyène avait les deux sexes, à cause de la présence d'un orifice situé près de deux glandes qui secrètent une liqueur onctueuse, orifice dont ils ne s'étaient pas rendu exactement compte. L'extrême voracité de la hyène et la force excessive de ses mâchoires ont fait croire qu'elle était un animal très-redoutable. Les sons lugubres qu'elle pousse la nuit et son habitude de dévorer les cadavres d'hommes ont fait naître chez

quelques peuples des idées superstitieuses, et ont inspiré à la plupart une grande horreur pour ce dégoûtant animal.

La hyène (*Hyæna crocuta*) est plus timide que hardie, plus vorace que destructive, plus horrible par le dégoût qu'elle inspire que redoutable par ses actes. Comme elle ne participe poiut de la rapidité du *Cynhyæna venatica*, elle ne saurait chasser avec avantage les animaux légers. Comme elle ne rampe point à l'instar des *chats*, elle est incapable de s'élancer pour saisir sa proie; son train de derrière est même si faible et si mal construit, qu'il lui est interdit de bondir d'une manière aisée. Ses désavantages physiques lui commandent de préférer la nuit au jour pour le temps de sa vie active; ils lui imposent encore la condition de se repaître des débris abandonnés par le lion et par le léopard. La hyène fait la nuit ce que font les vautours pendant le jour.

Mais dans les contrées où l'homme possède des animaux domestiques, ceux-ci, dont la hyène connaît la faiblesse, deviennent quelquefois ses victimes, principalement lorsque ces contrées ont été désertées par les lions. J'incline même à penser que, par ses agressions, la hyène déroge à ses habitudes naturelles, aux vues pour lesquelles la nature l'a faite.

Ce qui prouve, ce me semble, que la hyène n'est point un animal chasseur, c'est l'habitude qu'elle a, dans les contrées où elle agit librement et où pullulent les animaux de toute espèce, de revenir chaque nuit sur les grands cadavres d'éléphants, longtemps même après en avoir dé-

voré toute la chair; elle se repaît alors des os, qui contiennent dans leurs pores une moelle huileuse. Elle fait plus encore: elle mange la terre ou le sable imprégné de cette même graisse. Alors ses excréments, qu'elle dépose toujours dans les mêmes endroits sur des espaces de 50 pas carrés, sont blancs et durs comme de la chaux; ils se maintiennent ainsi durant plusieurs années.

Toutefois, la hyène ne laisse pas que d'attaquer, pour les dévorer ensuite, les animaux sauvages blessés ou démontés par les chasseurs, car elle prend volontiers possession de tout gibier qui n'exige d'elle ni trop de rapidité, ni trop de courage; et quoiqu'elle n'ose jamais attaquer l'homme qui veille, elle n'hésite pas à porter la dent sur l'homme endormi, qu'elle saisit presque toujours par le visage.

On a avancé, comme pour renforcer l'idée de la grande voracité de la hyène, que celle que le chasseur venait de blesser parmi cinq ou six autres était aussitôt dévorée par ses compagnes. Cette assertion est une fable; car, même dans un lieu où les hyènes faisaient maigre chère, j'ai laissé exposés pendant trois semaines les débris de l'une d'elles. Chaque nuit deux autres hyènes venaient rôder autour de ces débris, et jamais elles n'y touchèrent.

La hyène possède surtout un grand fonds de discernement pour ne pas trop exposer sa vie, tout en cherchant à satisfaire aux exigences de son grand appétit. Dans beaucoup de circonstances j'ai observé que la hyène agissait avec la prudence la plus grande, et comme après avoir

mesuré le danger qui résulterait pour elle de ses actes. Ainsi j'ai vu souvent que la quantité de chair d'un rhinocéros qu'une seule hyène avait dévorée durant une nuit pouvait équivaloir à son propre volume et poids. Elle a donc un appétit qui ne peut être assouvi que par une étonnante profusion de viande; et cependant, durant une nuit d'orage, mes douze bœufs étaient attachés aux roues de mon wagon, où je dormais et sous lequel dormaient mes gens. Mon conducteur avait oublié de ramasser le trait, fait de peau de buffle, les jougs de bois et les estropes, faites aussi de peau; la longueur du trait pouvait être de 70 pieds. Une hyène vint m'enlever une à une mes estropes jusqu'à la dernière, en les coupant au ras de la pièce de bois, où elles étaient capelées. Elle avait approché par derrière mes bœufs presqu'à les toucher, sans cependant rien tenter sur eux, quelque grande qu'eût dû être son envie; elle préféra donc se contenter de très-peu, mais qu'elle était assurée de posséder certainement.

La hyène est habile à faire des trous dans la terre, soit afin de se creuser un terrier ou pour pénétrer dans un parc dont elle ne peut franchir les haies, soit encore afin de se tirer d'un piége dans lequel elle est prise. Les boers, lorsqu'ils sont enfants, s'amusent beaucoup de leurs *Wolf-Huys* (maison à loup). C'est ainsi qu'ils appellent les cabanes-piéges qu'ils construisent pour prendre les hyènes vivantes. J'en ai vu qui étaient toutes de pierres superposées, mais je leur préfère celles qui sont portatives comme une cage,

et faites de bois solidement assemblé. Il suffit de leur donner 4 pieds de hauteur sur 8 de longueur; la coupe est triangulaire. Une extrémité est fermée, et vers l'autre existe une porte qui se lève et que soutient une cheville glissante. Il ne reste plus qu'à disposer l'appât et à le faire correspondre par une ficelle à la cheville de support. L'animal, soit hyène, panthère ou léopard, s'introduit, saisit l'amorce, et la porte se referme sur lui.

Ce système de piége est le plus innocent, le plus sûr, le meilleur que l'on puisse employer. Ainsi, par exemple, le traquenard ne procure souvent au trappeur que la patte de l'animal, qui a préféré s'en séparer pour se tirer d'affaire. Le fusil tendu est très-dangereux, non-seulement pour les animaux domestiques et les hommes qui en ignorent l'existence, mais encore pour le trappeur lui-même. En outre, sa position varie en raison de la taille des animaux que l'on désire se procurer, et elle exige une extrême précision, sans laquelle on ne doit attendre aucun succès.

La hyène tachetée habite indistinctement toutes les parties de l'Afrique australe, mais elle est plus commune dans les pays boisés. Elle passe le jour dans l'inaction, au centre d'un épais buisson ou dans des excavations ou cavernes rocheuses. Sitôt après le coucher du soleil, elle sort de son repaire et se dirige vers quelque réservoir où elle boit. Vers neuf heures elle s'annonce par trois coups de voix successifs, dont le dernier est le plus prolongé, et qu'elle répète d'intervalle à autre. Ces sons ont quelque

chose de pleureur qui, chaque fois, faisait rire mes Cafres. Mais, dans des circonstances particulières, la hyène sait les modifier. Quelquefois elle rit en courant d'un air strident et vraiment infernal. Quelquefois aussi, m'a-t-on dit, elle imite les cris d'un jeune animal, agneau, chevreau ou veau, afin d'attirer à elle quelque mère trompée par la ressemblance. Comme je n'ai jamais traîné avec moi ni chèvres, ni brebis, ni vaches ayant des petits, je n'ai pu m'assurer de la vérité de ce dire.

Les Amazoulous avouent que cet animal leur est utile, par cela seul qu'il mange leurs morts, qu'ils ne prennent point la peine d'ensevelir, et pour cette cause ils professent pour lui une grande répugnance, quand même il s'agirait simplement d'en porter la peau. Un jour je préparais une hyène, et pour m'aider dans mon travail je m'adressai à un de mes Cafres, que distinguait d'ordinaire sa bonne volonté. « Non, maître, me dit cet homme, je ne puis consentir à toucher un animal aussi immonde. Non pas que j'en aie peur, non pas que je craigne qu'il m'arrive ensuite pour l'avoir fait quelque malheur; mais si ma femme le savait, assurément elle se refuserait à me recevoir. »

La hyène fuit à l'approche de l'homme; les chiens la joignent facilement. Deux de ces animaux lui appliquent la chasse, mais ils n'osent pas la mordre, comme s'ils connaissaient la force étonnante de ses mâchoires et de son cou.

Lorsqu'elle écoute on la croirait assise, parce que le train

de derrière est très-bas et proportionnellement très-faible.

Cette hyène est appelée *Wolf* par les boers, quelquefois *Tiger-Wolf*. Les Amazoulous la nomment *Empiss* ou *Empissy*.

Mais laissons les hyènes et suivons notre récit. Dès le 20, reconnaissant l'urgente nécessité d'avoir pour la saison des pluies un abri sûr où je pusse conserver mes peaux, dont le nombre toujours croissant obstruait ma tente et mon chariot, j'avais pris le parti de construire ce que les Hollandais appellent de divers noms : *Pack-Puys, Pondock, Haart-Beest-Huys*, espèce de maison longue de 24 pieds, composée d'un simple toit reposant dans une coursive. Ce travail, poursuivi en même temps que ceux de préparation, ne fut terminé qu'en douze jours, après lesquels je pus me vanter d'avoir au moins un chez-moi sur les bords vierges de l'Om-Philos.

Mes compagnons venaient de me quitter pour, à défaut d'éléphants, chasser l'hippopotame près de la baie de Sainte-Lucie. J'étais donc là seul avec mes gens que j'avais appris à ne suivre que mes volontés, et aussi libre de mes actes qu'il est permis à un homme de l'être. La chasse était toujours fructueuse; pas de jour ne s'écoulait sans que l'on tuât plusieurs buffles, élans, coudous et sangliers; mais je n'étais pas point satisfait, j'eusse voulu des éléphants, et à cet effet j'envoyais de temps à autre quelques-uns de mes Cafres à de grandes distances.

Le 23, Kotchobana et Boulandje étaient partis de bonne heure dans cette intention. Vers neuf heures du soir, ils

n'étaient point encore de retour. Le lion grondait d'une manière très-retentissante dans la direction qu'ils avaient prise le matin. C'était par là même qu'ils devaient revenir. Trop neuf alors, j'étais inquiet sur leur compte. Vers onze heure je m'imaginai qu'il se pouvait qu'ayant entendu les rugissements, mes hommes avaient dû par prudence rétrograder et chercher un gîte quelconque pour la nuit. Le sommeil vint ensuite m'enlever à mes inquiétudes, lesquelles m'assaillirent derechef à mon réveil.

La journée s'écoula dans une foule de conjectures, et lorsque la nuit fut venue, mes deux chasseurs revinrent, mécontents d'une longue course durant laquelle ils n'avaient croisé que d'anciennes traces d'éléphants. La distance où ils s'étaient portés le premier jour ne leur avait pas permis d'effectuer leur retour, et, comme ils avaient découvert du haut d'une montagne des mouzis cafres, ils avaient jugé convenable d'en profiter pour passer la nuit.

Le 25, au retour d'une petite chasse près de chez moi, où j'avais tué bon nombre d'oies d'Egypte, de canards, de sarcelles de Madagascar, de poules d'eau et de francolins, je trouvai m'attendant un capitaine dépêché par Panda.

Le roi voulait des colliers de verroterie qu'il destinait à ses femmes et à ses principaux. Je n'étais ni marchand ni brocanteur, mais je m'en étais muni suffisamment pour m'en servir comme de monnaie, et pour, au besoin, me

faire des amis par leur distribution. Je lui en remis une partie, trop lourde pour qu'il pût la porter aisément, et je me vis forcé de lui adjoindre mes deux Cafres de confiance, Kotchobana et Boulandje, deux amis qui n'aimaient pas à se quitter.

Quoique ces objets me fussent demandés à titre d'échange et non de présent, je me gardai bien d'en fixer le prix, laissant à Panda la liberté d'agir comme il l'entendrait. Le 29, reparut le capitaine de Panda, dans le seul but de me remercier au nom de son maître. C'était bien la peine de faire franchir 40 lieues à un homme pour si peu de chose! Mais pour y croire, il faut comprendre à quel point les Amazoulous de haut lieu sont rigides sur l'observation de l'étiquette.

Ce fut seulement le 3 décembre que Kotchobana revint chargé d'une nouvelle demande de Panda. Satisfait des premiers colliers, ce chef en voulait davantage, indiquant les couleurs qui lui plaisaient le plus : *om-bonvo hamgazy*, *om-luloana*, rouge, couleur de sang et couleur de flamme. Il tenait à ce que Kotchobana les lui rapportât lui-même, ajoutant que sitôt après leur réception, il m'enverrait des dents d'éléphants, à la fin de la lune, *pambylé inyanga fylé*, avait-il dit.

CHAPITRE XV.

Excursions au mouzi royal de Sképèle. — Panda. — Les danses de guerre. — Fête annuelle pour la maturité des maïs. — Pénible épreuve.

Pour moi, qu'avaient fatigué mes travaux de préparation, j'éprouvais le besoin de quelques jours de vacances. Cette cause, jointe au désir de voir Panda dans son intérieur royal, me décida sur-le-champ à accompagner mes gens, porteurs des objets demandés. Cependant, lorsque j'inspectai ma garde-robe, toute contenue pêle-mêle dans un sac, je faillis renoncer à mon projet : pas une paire de souliers avec laquelle j'eusse osé me présenter devant un prince qui n'en porte pas, et mieux encore, pas une dont l'état pût me défendre durant la route des épines tombées des mimosas.

Fort heureusement la journée du 4 fondit sur nous, pluvieuse au point d'empêcher le départ, et mon conducteur Henning, homme de ressources en cette partie comme sont les boers, sut mettre le temps à profit pour me confectionner avec art une très-bonne chaussure de campagne, *veld-schoen*.

Le 5, de grand matin, j'étais en route suivi de trois hommes. Nous traversâmes bientôt le mouzi principal de Souzouana, et vers dix heures nous atteignîmes le second

mouzi de ce capitaine, distant de 4 lieues, et dominant de 200 pieds une immense plaine boisée, çà et là coupée de clairières, connue de tous les Cafres sous le nom d'*Om-Schlaty, Om-Koulou,* c'est-à-dire grande forêt.

Devant nous restaient 9 lieues à franchir avant d'atteindre le premier petit village cafre où nous pussions passer la nuit. En forçant la marche, je comptais y arriver avant nuit close. J'allais me remettre en route lorsque la pluie se fit comme la veille. Malgré moi, je dus écouter les remontrances du chef et ses observations tendant à me prouver l'impossibilité de franchir l'espace sans m'exposer à coucher sans souper dans ces bois où règnent les lions durant la nuit. Il pouvait avoir raison; mais je n'ignorais pas non plus qu'un certain intérêt le guidait à m'engager à rester chez lui, et à peine ma résolution prise, je vis venir ses principaux solliciter de moi l'avantage de détacher Kotchodana et Boulandje à l'effet de tuer quelque buffle ou canna pour servir comme de coutume à la plus grande aisance de tous les habitants du mouzi. J'acquiesçai à cette demande, laissant toutefois mes chasseurs libres d'agir suivant leur bon vouloir, lesquels, désireux de prouver leur adresse et savoir-faire, partirent incontinent, sous une pluie battante qui leur mouillait tout le corps et leurs armes, pendant que les animaux devaient aussi choisir pour abri l'épaisseur des buissons. Tout cela eut bientôt refroidi le zèle infructueux de mes Cafres, qui revinrent mécontents du temps, mais heureux

de voir les Amazoulous leur tenir compte de leur bonne volonté.

Le lait caillé sûr (*amas*) ne fit pas faute. On nous en présenta la ration de vingt hommes, tant par considération que dans l'espoir de nous voir brûler notre poudre avec avantage.

Le 6, le temps s'étant purgé de manière à présenter partout un ciel bleu et pur, chaud d'abord, brûlant ensuite, nous avions quitté le mouzi avant le soleil, accompagnés de plus de quarante hommes, traversant l'*Om-Schlaty-Om-Koulou*, et faisant route dans la direction de l'Om-Philos-Om-Schlopu, vers une montagne d'aspect pyramidal triangulaire du nom d'*Om-Grooty*.

Les hommes qui nous accompagnaient comptaient fort sur les chances heureuses qu'une route de plusieurs heures pouvait nous offrir, et, pour les remercier, nous devions, suivant eux, recourir à l'usage si facile de nos armes dans le but de coucher bas quelque animal pesant. Il est vrai que l'Om-Schlaty-Om-Koulou abondait en buffles et cannas; mais, pour s'en procurer, la première condition était de perdre du temps, et tel n'était pas mon but. J'y consacrai à peine un quart d'heure, afin d'obtenir un canna d'une troupe de plus de cent individus que mes chasseurs, malgré leurs précautions, ne purent approcher, et qu'ils me firent passer sans le savoir, mais en pure perte, n'ayant alors que ma canne-fusil, dont je blessai l'un d'eux.

Grand fut le dépit des intéressés de voir déguerpir leur dîner, faute de toute autre arme d'un calibre plus fort entre mes mains. J'en fus quitte pour quelques phrases consolatrices, après lesquelles ils me quittèrent, et bientôt ensuite la blanche Om-Philos coulait à nos pieds, ou pour mieux dire entre nos jambes, sur son lit de sable. La douce, la mouvante, la rieuse essayait de nous retenir dans ce lit si frais en plein soleil, quoique tiède. Elle nous serrait les pieds, les amollissait, les énervait, les rendant plus sensibles, et, bien que silencieuse, elle semblait nous dire : « Restez, ne me quittez pas. » Elle nous montrait à sa gauche Om-Grooty, la fière, la rude, la difficile, qu'il nous fallait gravir, paraissant dire encore : « Délaissez-moi : c'est elle, elle que vous aurez ! Oh ! alors, je plains vos pieds et votre langue. Allez si bon vous semble : vous vous rappellerez Om-Philos. » Nous nous sentions attirés, retenus par elle. Nous eussions voulu rester là, toujours là, tant nous y étions bien, et, malgré notre tendance, malgré toute conviction, nous quittâmes Om-Philos, la voluptueuse, elle qui se ceint de roseaux toujours verts, et qui chaque jour revêt une parure nouvelle; et bientôt ensuite, du lit où elle se joue, elle put nous voir d'un œil de pitié gravir les sèches arêtes d'Om-Grooty, la traîtresse, Om-Grooty qui prêtait sa tête aux pieds du tyran le plus cruel qu'ait porté cette terre, Dingaan ! dont le nom résonne et fait trembler.

La pente était si raide, le temps était si chaud, que nous

dépensâmes plus de quarante minutes à l'escalader. J'avais eu affaire à un serpent cracheur, que de ma canne-fusil j'envoyai voler à vingt pas : c'est celui que les Cafres amazoulous nomment *Iphesy*. Debout sur sa queue, maintenant son corps dans une position verticale le long d'une tige de graminée, il portait sa tête horizontalement sur un cou aplati, élargi de trois fois l'épaisseur de son corps. Je l'avais pris pour un lézard, et ne le reconnus qu'à son soufflement prolongé, sans grand bruit, semblable en tout à celui du poff-ader. Enfin, haletants et ruisselants de sueur, nous atteignîmes le sommet d'Om-Grooty, où nous nous assîmes sur des siéges de pierre brute, ceux-là mêmes qui avaient servi à Dingaan et à sa cour lors des grandes chasses d'éléphants auxquelles présidait le despote, exempt de tout danger. Nous avions opéré notre ascension par le côté sud, qui de tous est le plus difficile, mais celui par lequel la route est la plus courte.

Un peu reposé, je pus juger de l'excellence du choix qu'avait fait Dingaan. Om-Schlaty-Om-Koulou était un lieu cher aux éléphants, presque constamment fréquenté par eux. C'est là qu'il avait résolu de les faire chasser, traquer et tuer par son peuple, simplement armé d'om-kondos, et, pour faciliter les manœuvres, comme aussi pour mieux voir donner ses régiments, Dingaan avait fait çà et là tailler des clairières. De la hauteur où plane le vautour, il voyait à ses pieds les éléphants, ces colosses de la création terrestre, tels que de menus insectes, et ses quinze ou

vingt régiments de 1,000 hommes chacun absolument tels que des fourmis. De temps à autre, il se plaisait à se rapprocher de la mêlée à l'aide d'un télescope, présent de Gardiner. Il voyait la conduite de ses hommes, distinguait ses capitaines, narrait à ses courtisans accroupis les épisodes les plus saillants, et, sachant tout avant l'arrivée du rapport, il émerveillait ceux qui l'entouraient et passait aux yeux de tous pour un grand sorcier, *om-tagaty-om-koulou.*

J'avais aussi une longue-vue dans cette circonstance; mais j'aimais bien mieux sonder de l'œil cette terre boisée où dans le même angle paissaient, groupés ou épars, dix troupeaux de buffles et autant de cannas. J'y cherchai, mais en vain, des éléphants. Je n'en vis cette fois nulle part. Le paysage s'étendait ainsi devant nous jusqu'à 8 lieues de distance, partout revêtu de mimosas, et comme circonscrit par des montagnes dont les chaînes, partant de droite et de gauche, semblaient se rejoindre dans l'éloignement. On pouvait voir que l'Om-Schlaty-Om-Koulou, par sa continuité vers le sud, se trouvait relié aux forêts d'Om-Schlatousse, et vers le nord-est à celles de l'Om-Philos-Mouniama jusqu'aux sources de la Môna.

Que de belles et curieuses choses recélaient ces profondeurs! Que de formidables animaux couvraient les figuiers géants! Quel nombre immense d'êtres vivants dans cette vaste étendue! toutes choses si précieuses au naturaliste! Le spectacle de cette sorte d'immensité m'attachait

bien au lieu d'où je dominais tout. J'y fusse resté, je crois, jusqu'au coucher du soleil si mes gens ne m'eussent rappelé que nous avions encore 3 lieues à faire.

Le même soir, nous atteignîmes un petit mouzi dépendant de Djock, non loin de celui de ce chef. Le 7, avant que le soleil se fût montré sur l'horizon, nous avions quitté nos hôtes, et nous pûmes arriver chez Panda vers midi, après avoir traversé une plaine assez vaste et couverte de pâturages.

De loin, ce mouzi royal de Panda, qui avait nom Sképèle, paraissait couronner largement le dos d'une colline de 250 pieds de haut, baignée par l'Om-Schlopu. Nous nous y présentâmes du côté inférieur à la grande issue, où nous fûmes reçus par des capitaines de service, qui se hâtèrent de transmettre la nouvelle à Panda et de nous conduire vers lui. A 400 pas de là, dans la partie qui commande le mouzi, nous fûmes introduits dans plusieurs antichambres en plein vent, dont les murs d'épines artistement construits servent à masquer et à défendre le domicile royal.

Panda ne se fit pas attendre; il vint accompagné d'Om-Phiniéri, son om-douna principal, me toucha la main d'un air de haute satisfaction, et s'empressa de me témoigner le plaisir qu'il éprouvait de la marque de confiance qu'il recevait par ma visite. Vinrent ensuite les questions, les compliments, et cette conversation cafre, conversation de cour si flatteuse pour l'étranger, où ces hommes sa-

vent avec tant d'art et tant d'à propos laisser percer l'étonnement, l'admiration, en portant la main moitié sur le menton, moitié sur la bouche ouverte.

Lorsque je voulus lui montrer les nouveaux colliers de verroterie qu'il avait demandés, Panda ne consentit pas à ce que les paquets fussent ouverts devant lui. Il semblait dire que ces bagatelles n'étaient rien pour lui auprès du plaisir de me voir; qu'il ne souffrirait pas de distractions de ce genre, et l'om-douna reçut ordre de les emporter, afin qu'il n'en fût plus question.

Plus d'une heure et demie s'était écoulée de la sorte. Je craignais de fatiguer Panda en causant plus longtemps, et sollicitai de lui la permission de me retirer. Comme il m'adressait alors un pourquoi, voulant une raison qui motivât mon absence, je lui répondis que mon empressement à le voir et la rapidité de ma marche depuis la veille ne m'avaient pas laissé le loisir de fumer une seule pipe; qu'en conséquence, je serais charmé qu'il voulût bien me laisser à moi-même durant quelque temps. Ma demande était trop juste. Panda l'accueillit d'un sourire accompagné d'un *yebo-omgâne*. Je me retirai ensuite dans une hutte disposée pour me recevoir. A peine en avais-je pris possession que j'y vis venir, adressé par Panda, un énorme pot de bière de forme ronde, contenant au moins cinquante bouteilles, et dont la vue peignit de joie le visage de mes suivants.

Cette bière, que les Amazoulous nomment *tchouala*, est

faite d'une espèce de millet qu'ils appellent *mabélé*, et que les boers désignent par celui de kaffer corn. On fait d'abord fermenter le grain en l'aspergeant d'un peu d'eau pendant un certain temps, et en l'exposant ensuite aux rayons du soleil; puis on l'écrase, on le délaie, on fait bouillir le tout dans de grands pots, et le jour suivant, à l'heure où cette boisson travaille comme le champagne mousseux, on se réunit d'ordinaire en nombre suffisant pour vider jusqu'à la dernière goutte tout le brassin, parce qu'elle s'aigrit rapidement, et qu'en retardant d'un jour, elle n'est plus potable.

Cette bière ainsi faite est délicieuse au goût; elle est très-rafraîchissante, très-nourrissante, très-saine, et détermine un embonpoint rapide, étonnant. Malheureusement, pour obtenir une fermentation plus forte, comme aussi pour lui donner un mordant qui racle le gosier, beaucoup de Cafres y mêlent une racine sauvage, broyée, dont la présence occasionne des maux de tête violents desquels j'eus à me plaindre en plus d'une circonstance, et, chose fort étrange, des Amazoulous riaient de me voir m'en plaindre, eux qui s'estiment heureux de puiser des maux de tête à cette source.

Celle de Panda n'avait point ces qualités nuisibles. C'était une bière de prince que je n'hésite pas à mettre au-dessus du meilleur sillery, à cause de ses agréments et de son innocence.

J'étais l'hôte d'un prince, d'un roi, d'un autocrate, qui

pouvait employer une force de 30 à 40,000 guerriers, et qui, à loisir, disposait de la vie de ses sujets. Son pouvoir était sans bornes, ses volontés satisfaites sans hésitation, et cet homme me traitait en ami; il se plaisait à me le dire et à me le prouver, et, par étiquette, moi je feignais d'y croire.

Mais malgré la grandeur de Panda, malgré la distinction qu'il me témoignait, ce roi ne pouvait me donner ce dont il n'usait pas lui-même, et la couche qu'il m'offrit fut en tout semblable à la sienne : une natte de joncs étendue sur la terre durcie, un oreiller de bois pour reposer ma tête, à mes pieds du feu qui me tint lieu de couverture; tel est le confortable des Amazoulous durant la nuit. Heureux de n'en pas connaître d'autre, peu de chose les contente; et leur corps, toujours en contact avec tous les objets durs, acquiert une fermeté à nous inconnue et des formes dont nous n'avons pas d'idée. J'étais presque fait à leurs usages, je dormis à merveille, et au réveil je rendis visite au roi.

« Vous faites bien de venir de bonne heure, me dit-il; c'est un grand jour que celui-ci, les danses vont commencer (le *sina*, danse de guerre); aujourd'hui même vous verrez les *abafanas* (jeunes gens), demain les *amadounas* (capitaines), et le troisième jour vous me verrez y prendre part moi-même. Ce sera beau, ce sera très-beau; je suis charmé que vous soyez venu me voir dans des circonstances si favorables. Allez, Panda est grand, très-grand; son

peuple, les Amazoulous, sont nombreux comme les sauterelles. Vous blanc, vous verrez tout cela très-bien ; vos yeux resteront ouverts et fixés d'étonnement, et votre bouche pourra dire à beaucoup d'autres ce qu'auront vu vos yeux. Le cœur de Panda est joyeux d'avoir un témoin de sa grandeur ; le cœur de Panda vous aime beaucoup et vous remercie. »

J'étais pris au dépourvu, car je ne comptais aucunement passer chez Panda le nombre de jours indiqué par lui pour être témoin de ces danses ou revues militaires dont une heure pouvait me rassasier complétement. J'eusse voulu trouver quelque bonne raison pour m'exempter d'y assister ; mais sa langue, je ne la possédais pas assez profondément pour faire passer mes excuses avec avantage. Je lui répondis simplement, basant mes locutions sur les siennes : « Panda, mon cœur vous aime beaucoup, mon cœur blanc aime à voir que votre cœur est aussi blanc pour moi ; mon cœur est plein de ce bonheur, mes yeux aimeraient vous voir danser vous-même au milieu de vos guerriers aussi nombreux que les sauterelles, vous surtout qui êtes beau, grand et très-grand, si seulement je pouvais attendre ce jour-là. » Maladroit, n'en pouvant dire plus, je reçus cette réponse, à laquelle je ne pus rien objecter : « Vous le pouvez ; je vais vous faire donner une vache que vous tuerez pour vous et pour vos gens. »

C'était presque un ordre auquel il fallut me soumettre, pour ne pas le tourmenter. Pour moi, Panda, c'était un

lion, et je savais du reste qu'avec de tels animaux il ne faut pas toujours faire le singe à portée de leur griffe; passe encore du haut des arbres. Je n'étais pas sur une branche, et je le lui promis.

Vers huit heures du matin, j'étais assis par terre au côté droit de Panda, qui reposait sur un immense fauteuil de bois, fait d'une seule pièce, tout préoccupé de la fête des trois jours et de voir défiler devant lui le nombre principal de ses guerriers; il ne me parlait que d'eux, de leur costume, de leur danse, de leur chant. Il attendait ainsi le salut de chaque régiment d'*abafanas*, que depuis dix minutes j'espérais voir arriver, sans deviner le lieu où ils s'étaient réunis.

Un cri général, immense d'effet, comme en savent pousser les Cafres réunis en corps, partit à 1,500 pas de nous et attira mes regards dans cette direction. C'étaient les *abafanas* groupés en six masses noires, sur le versant de la colline opposée; leur nombre était de 6,000; ils se disposaient à venir, détachant chaque régiment à tour de rôle.

Quelques minutes ensuite, à 200 pas devant nous, sur une ligne de 100 hommes de front, épaisse de 10, fut poussé un autre cri accompagné de sifflets perçants. Au même temps, une charge rapide fut exécutée avec le même bruit soutenu, où hommes et boucliers se mélangeaient confusément, et cette dépense excessive de force vint mourir à nos pieds comme les brisants sur la côte. C'était un

beau désordre que je n'aurais pu me figurer, et auquel vint tout à coup succéder l'ordre le plus parfait.

A la première intonation d'un chant de guerre, tous revirèrent, répétant et dansant en mesure. C'était une danse sautante indiquée par l'air qui prédisposait les esprits au combat; ils allaient lentement ainsi; la terre résonnait sous leur pieds et tremblait de leur poids. De temps à autre, sur les derrières de la ligne, apparaissaient, saluant le prince, quelques *abafanas* frappant au saut le bouclier de leurs deux pieds.

Cette espèce de gymnastique pratiquée par eux produisait le meilleur effet; je me pris à la trouver pleine de grâce, et surtout fort originale. Brusquement, sans que rien le fît présager, tous se retournèrent, fondirent sur nous comme la première fois, et s'arrêtant à vingt pas, ils formèrent le serpent qui déroula ses anneaux à trois pas de Panda. Chaque homme, au pas de course ralentie, passait devant le roi, contractant ses traits autant que possible, et lui jetant un compliment comme d'un air de colère, gesticulant du tonga d'une manière menaçante, et poursuivant de même jusqu'à ce qu'un autre régiment annonçât sa venue par un long et puissant cri.

Le premier jour il n'en vint que six, chacun ayant son chant et sa danse particulière, qui m'amusa beaucoup; mais, entre tous, les *Tchi-Tchi-Tchi* furent ceux qui me firent le plus rire. Ceux-là sautaient sans cesse à pieds joints, les genoux réunis, et par cette position ils affec-

taient un caractère tellement grotesque que Panda riait tout autant que moi-même.

Les yeux fatigués de cette agitation à laquelle je n'étais plus habitué depuis longtemps, je laissai Panda seul pour me retirer dans ma hutte, où j'appris que la vache promise n'était pas encore arrivée. La veille, pour tout souper, je n'avais eu que de la bière cafre et ma pipe. Le matin, la mère de Panda ne m'avait envoyé autre chose que de l'*amas*, lait caillé aigri. Ce régime m'allait fort mal, d'autant plus que je n'avais eu rien de mieux durant la route, et, malgré ma promesse donnée à Panda, malgré tout le plaisir goûté dans cette danse étrange, fantastique, originale, bizarre et parfois grotesque, je me décidai à dépêcher au roi mon cafre Kotchobana pour l'instruire de mon départ, provoqué par une maladie que je prévoyais.

« Comment, s'écria-t-il, l'Oum-Longo veut partir! Partir déjà! Oh, non! il ne sait pas ce qui l'attend! Il faut qu'il reste; ses yeux verront et son cœur sera beau. Qu'il reste. Je l'aime beaucoup, l'*Oum-Longo;* je serais satisfait qu'il restât. »

Cette réponse désespérante me revint aussitôt, et j'allais remercier Panda de ses politesses, l'assurant que mon estomac était si noir qu'il m'était impossible... lorsque vint la vache désirée. Je restai donc, et je pus le jour suivant jouir plus à l'aise de la danse martiale à laquelle je prenais goût.

Il s'agissait de remercier Panda de sa ponctualité. J'y

allai moi-même, et déjà j'avais traversé l'une de ses antichambres découvertes, lorsque je me vis arrêté par l'*omdouna* de garde, lequel avait pour consigne de ne laisser passer qui que ce fût. Heureusement le roi, qui n'était pas loin, m'ayant entendu m'expliquer, vint lui-même changer l'ordre en ma faveur.

C'est qu'il était occupé de bien autre chose que de ses abafanas. Une partie de ses femmes, quatre-vingts peut-être, l'essence des beautés amazoulouses, étaient là devant lui en répétition de danse. « Venez, approchez-vous, me dit-il; voyez et jugez. » A peine si j'osais, tant est fixe chez nous cette opinion que les polygames sont jaloux à l'excès. Je craignais de blesser le roi, et une mauvaise affaire de ce genre, j'eusse désiré l'avoir avec tout autre qu'avec lui.

« Eh bien, dit-il, qu'en pensez-vous? » A part, j'en pensais beaucoup, infiniment. J'étais tout yeux pour ces grasses beautés, à la peau si douce, si veloutée, aux contours arrondis, à la pose gracieuse. On voyait beaucoup de leur corps et très-peu de leur visage, que masquait un réseau de verroterie. Cette circonstance contribuait même à m'en donner encore une plus haute idée. Aussi, préférant la franchise comme plus facile pour moi et plus flatteuse pour lui, je ne fus pas embarrassé de trouver vingt mots qui témoignèrent de ma haute admiration, à laquelle je le remarquai sensible, surtout lorsque je lui eus dit : « Panda, pas un Oum-Longo ne possède ce que vous avez là. »

Ce n'était que vrai. « Je le crois bien, » fit-il simplement, de l'air le plus parfaitement satisfait. Puis, entrant avec moi dans de menus détails de toilette, il me fit observer lui-même ce que ses femmes avaient de mieux. C'était principalement des châles de mousseline de laine d'un rouge vif, portés carrément par elles, et dont il désirait un plus grand nombre, et des colliers de verroterie roses disposés en sautoir, qu'il ne cessait de priser comme supérieurs à tout ce qu'il avait vu jusqu'alors.

J'étais, moi, si préoccupé de toutes ces beautés d'élite, qui, divisées en escouades de quatre, parcouraient la cour, inclinant le corps, gesticulant des bras, les poings fermés, et chantant sourdement quelque cantique en l'honneur de leur époux et maître à toutes, que j'oubliai complétement le but pour lequel j'étais venu.

Panda ne fut pas remercié pour l'offre de la vache, en revanche il le fut amplement pour la faveur distinguée qu'il m'avait accordée. Je regagnai ma hutte la tête pleine de séduisants tableaux, dont l'incessante représentation me fit passer une nuit blanche, au point de tenir rancune à Panda de m'avoir initié par exorde aux mystères de sa vie intime.

Le 9, vingt-cinq régiments défilèrent devant le roi dans les mêmes conditions que la veille. La fête avait déjà pris un caractère plus imposant; chaque régiment se distinguait par la couleur du bouclier de 4 pieds 6 pouces, fait de peau de bœuf, les uns blancs, les autres noirs; les

rouges, les bleus, les jaunes, les blancs mêlés de taches rouges; les semi-noirs semi-blancs, toutes couleurs enfin uniformes pour chaque corps. Ceux d'élite se distinguaient par le *symba*, sorte de cotillon de guerre, partant des hanches et descendant jusqu'aux genoux, formé de 3 ou 400 rouleaux de peau de genette, s'ouvrant aux mouvements, se refermant gracieusement sur eux. On remarquait aussi la tête ceinte d'un bourrelet de peau de loutre duquel s'échappait perpendiculairement une longue plume de demoiselle de Numidie.

Après le salut, qui dura plusieurs heures, cette masse réunie de guerriers forma le cercle et se mit à chanter des cantiques belliqueux avec une intelligence des sons, une justesse, une précision telle qu'elle m'étonna beaucoup. Lorsqu'eurent cessé les chants, des orateurs distingués quittèrent leurs rangs, et, se tenant à quinze pas devant le roi, ils improvisèrent des discours marqués par une extraordinaire volubilité. A un signe donné, la foule, qui jusque-là s'était tenue debout, s'accroupit pour écouter plus à l'aise. D'autres orateurs répondirent aux premiers; ils traitaient spécialement des affaires du pays; il n'y était question que d'intérêts généraux, et Panda de son siége résumait à part les discours, se formait une opinion pour répondre lui-même ensuite au vœu exprimé par son peuple. L'éloquence de ces hommes produisit sur moi l'effet le plus extraordinaire. La rapidité avec laquelle ils s'exprimaient prouvait qu'ils parlaient d'abondance. Elle

m'empêchait de suivre leurs phrases; mais, en m'attachant à l'intelligence de leurs gestes, je pus comprendre d'un bout à l'autre tout ce qui fût dit dans cette séance.

Ainsi, du geste fait de la droite, armée d'un tonga léger, souple et pliant, ils ponctuent admirablement leurs phrases. Au moment où la conviction est forte, où les mots arrivent heureux et rapides, où ils veulent forcer les auditeurs à leur opinion, le tonga tourne invisible, fendant l'air qui siffle après son passage; il se pose, se relève aussitôt, décrit vingt cercles dont l'à-propos ne saurait être contesté, et l'orateur parle, parle toujours, sans qu'un mot jamais lui fasse défaut. Il y a un temps d'arrêt quelquefois, mais pour prouver encore plus de véhémence encore à la reprise.

Il y a de beaux moments dans ce genre d'éloquence, où étonne toujours l'excessive facilité d'élocution si éminemment renforcée par les gestes parlants; mais aussi vers la fin, lorsque l'orateur veut porter le dernier coup, ses traits se contractent comme par conviction : c'est un diable qui bondit et semble menacer de percer de son *omkondo* quiconque ne pense pas comme lui. C'est le travail le plus fatigant que je connaisse, à en juger par ces corps ruisselants de sueur, et si je ne l'avais vu, je ne comprendrais pas comment un homme peut ainsi parler une heure entière.

Il me reste à témoigner ici tous mes regrets de ne pouvoir dépeindre suffisamment mes impressions d'alors, tant

il est vrai que certaines choses faciles à comprendre sont impossibles à rendre. Le 10, le temps était pluvieux dès le matin; mais le roi devait danser, l'usage le veut ainsi, et pour cette cause chacun resta. Vers deux heures seulement on put se réunir, et bientôt ensuite la terre tremblait au loin sous la mesure marquée par les pieds puissants du peuple, et l'air retentissait de la voix une, immense, de 25,000 guerriers.

J'étais encore là près de Panda, fatigué, n'écoutant plus, ne pouvant plus entendre, tant ces sons m'avaient assourdi, lorsque vers quatre heures le roi se leva tout d'un coup pour passer chez lui. Il y allait afin de changer son manteau de pourpre contre son costume de guerre, et pour m'en instruire il me détacha un de ses capitaines chargé de me témoigner sa volonté, qui était de tenir pour lui son fauteuil jusqu'à ce qu'il revînt.

Il n'y avait point à opter. « Asseyez-vous où s'assied le roi, » me répète encore l'*om-douna;* et moi d'obéir sans réflexion permise, et toutefois avec une répugnance sentie. Pour la première fois de ma vie je me voyais sur un trône, heureux que cette première fût la dernière, heureux encore que mon rôle de roi ne durât que ce qu'il fallut à Panda de temps, je ne dirai pas pour passer une chemise, il est bien entendu qu'un Cafre, même roi, n'en porte pas, mais pour revêtir ses ornements et distinctions de combat.

J'étais si mal dans mon royal fauteuil, obligé de soute-

nir les regards de tant d'hommes, tous également curieux de voir comment je réussirais à me tirer d'affaire ; et puis ne sentais-je pas peser d'un poids, gravitant sur mes épaules, cette chape de plomb que le peuple nomme un manteau royal, et ma tête, comprimée dans ce carcan décoré du nom de couronne, ne souffrait-elle pas à regretter le simple et moelleux bonnet phrygien? Roi nouveau venu, roi par lé hasard, roi d'un quart d'heure, j'eus cependant le temps d'observer la nargue peinte sur les traits de ceux qui n'étaient mes sujets que comme j'étais leur roi, tant il est vrai que ce lot est celui de tout parvenu.

Déjà mon front se plissait de soucis, mes regards se couvraient, mes yeux se cavaient, mon corps se courbait sur lui-même, et, pensif, absorbé, les secondes m'étaient des heures, lorsque tous les yeux me quittèrent pour se fixer vers ma gauche ; les miens suivirent l'attraction, et à l'instant, quittant mon siége et mon cauchemar, je redevins un homme tout comme auparavant.

C'était Panda qui se présentait sous un aspect tout autre. Il était beau, superbe, magnifique, imposant, cette fois ; il avait l'air éminemment guerrier, car il en portait tous les insignes avec une grâce martiale que je ne lui eusse jamais supposée.

De la main gauche, il tenait quatre assagayes fines, légères, artistement façonnées, sous un bouclier blanc traversé de noir, long de 4 pieds et demi, et de la droite, ornée d'une manchette en queue de singe, débordait une as-

sagaye tout en fer, comme sort du poil la griffe du lion. Son front était ceint d'un bourrelet fait de loutre, imitant bien le boa d'une élégante, duquel s'échappaient à droite et à gauche des oreillettes carrées de peluche de soie pourpre, s'étendant jusqu'aux épaules. Devant, et sur le haut, se voyait fixée une plume de 2 à 3 pieds de long, inclinant au vent sa pointe souple et gracieuse. Vers le haut et l'arrière de la tête, où repose la couronne cafre, était attachée une double touffe de plumes de touraco (*Corythaix porphyreolopha*), la supérieure rouge, l'inférieure bleue. De son cou, devant et derrière, pendaient des houppes de laine rouge et verte, reposant sur des queues de bœuf teintes en rouge, que faisait élégamment ressortir un fond de queues ou rouleaux de singe admirablement distribués. De la taille à couvrir les genoux partait un nombre étonnant de rouleaux de genette, 4 ou 500 au moins, offrant à l'œil l'aspect d'un cotillon de guerre, mais plus élégant que celui que nous connaissons de l'antiquité. La devanture de la jambe était préservée par une queue blanche en forme de jarretière, et dont les crins pendaient à couvrir le tibia. La cheville était ornée de manchettes de laine rouge et verte. Le bras gauche n'était ceint que d'un rang de queues au-dessus du coude; mais le droit, comme celui d'action, en portait trois, au poignet, au-dessus du coude, et à 4 pouces au-dessous de l'épaule.

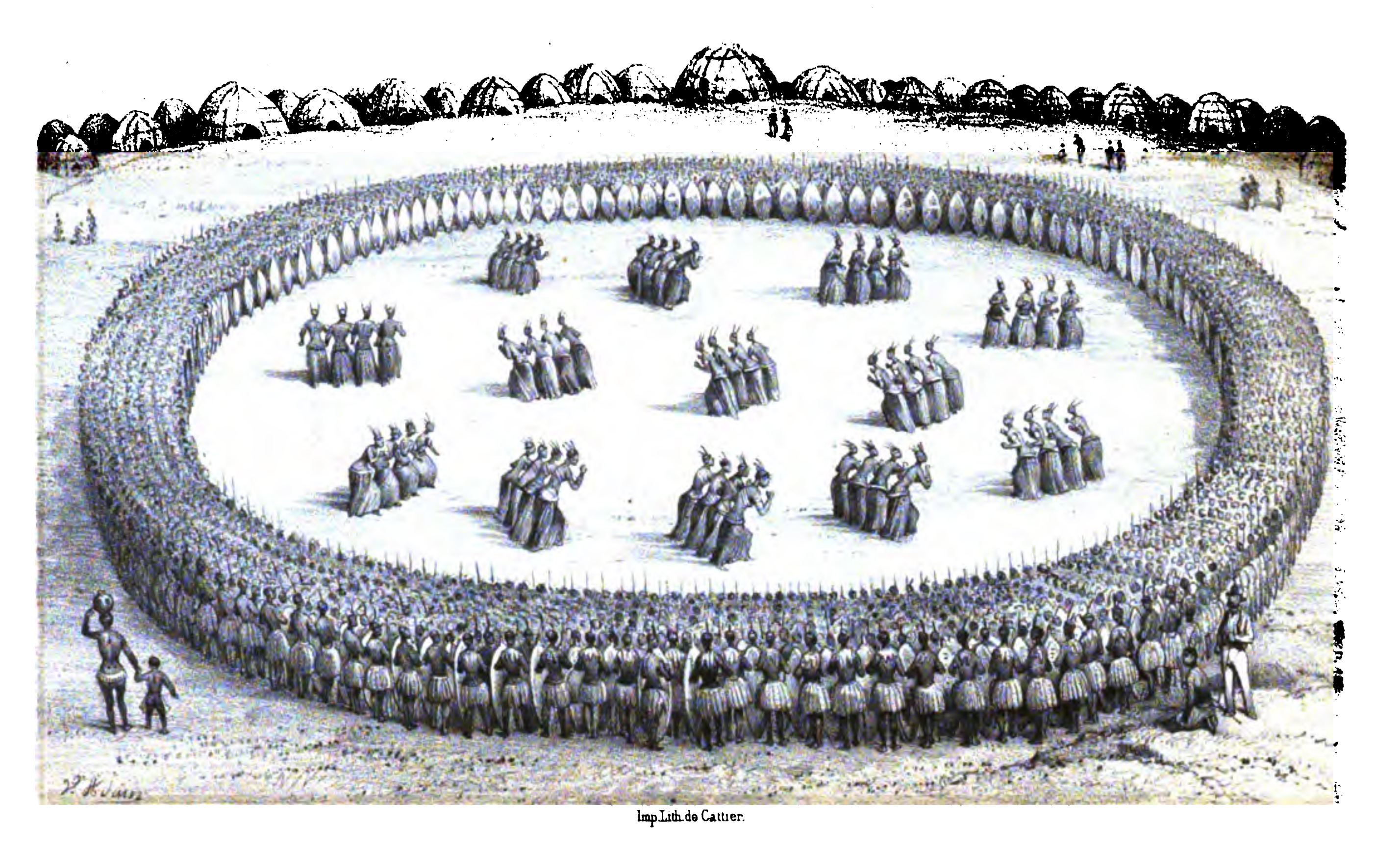
Dans ce costume, dont aucune description ne donnerait une idée bien exacte, Panda était admirable d'effet.

C'était un vrai guerrier; c'était bien un roi : ses mouvements, ses gestes, sa démarche, sa pose, tout en lui rappelait le lion. Etait-ce naturel? était-ce étude? C'est ce que je me suis souvent demandé à moi-même sans pouvoir résoudre la question.

Mes gens, afin de jouir mieux du spectacle de la danse du roi, venaient de se grouper autour de moi, lorsqu'un héraut d'armes dépêché par Panda m'indiqua le point où je devais me tenir. Le roi, posté en tête et au centre d'une ligne de 6 à 8,000 hommes opposée à celle qui se trouvait derrière moi, formée d'un nombre égal, avait donné le signal du chant, qu'il dirigeait lui-même comme le maître d'un immense orchestre.

Il chantait en marquant la mesure des deux pieds d'une façon alternative, qu'il renforçait de gestes faits du bras droit, dirigeant son assagaye dans diverses directions connues de tous, la levant, la baissant, la portant tantôt vers la droite, tantôt vers la gauche, et ses gestes, ses paroles, ses mouvements étaient ceux de chaque assistant. Les soldats les mieux exercés ne manœuvrent pas avec plus de précision; pas une main ne s'élevait plus haut qu'une autre, pas un tonga plus incliné, pas un retard, pas une erreur : c'était une uniformité sans exemple; et pour moi qui ne comprenais pas leur cantique, je ne me lassais d'admirer l'immensité de ce chœur auquel participaient alors 12 ou 16,000 voix.

Chantant et dansant toujours, la colonne qui suivait



Imp. Lith. de Cattier.

SINA DES AMAZOULOUS.

Panda ne laissait pas, bien que lentement, d'avancer sur nous, qui étions assis à terre, et d éjà, par la réunion des cornes des deux lignes courbées, le cercle était fermé. Il n'y avait plus que trente pas de ces hommes à nous, lorsqu'un héraut, partant rapidement d'auprès de Panda, vint à passer à 6 pieds de moi, laissant tomber d'un air de terreur le mot *om-tagaty*, expression sinistre dont je connaissais le sens, que je prétendis néanmoins me faire expliquer de nouveau par Kotchobana, mon ange noir à moi. Point de réponse, et son silence, que relevait un air de gêne indicible, me confirma dans mon opinion. Qu'était-ce donc? Je questionnai l'un et l'autre, tous à la fois; pas un ne voulait me répondre; chacun comprenait en soi-même. Mais dans ces moments de première crise, beaucoup sont comme paralysés par l'imminence d'un danger inévitable; j'en étais encore à mes questions inutiles que Panda s'avançait sur moi, brandissant son assagaye de fer.

Cet instant, moindre de huit secondes de durée, put me laisser entrevoir une suite infinie d'idées rapides. Je suis mort, pensai-je; la fuite est impossible. Et comme, sans y prendre garde, mon œil fixé sur son œil prévoyait ses mouvements, ma main droite, armée d'une légère baguette, était prête à parer le coup, tandis que ma gauche détachait la boucle de la ceinture qui suspendait, fermé, mon grand couteau catalan. J'ai beau faire, pensai-je encore, je serai tué; mais au moins, avant que ses gens arrivent à son aide, je l'aurai percé dix fois de mon arme,

lui qui ne s'y attend guère; lui qui me croit facile parce qu'il me voit sans bouclier.

Mais l'assagaye n'échappa point à sa main. Je me trompais donc; j'avais eu tort de supposer un mauvais dessein; j'en étais honteux; je m'en voulais presque de m'être laissé aller à des idées puériles offensantes pour Panda. Cependant le voici qui recule de cinq pas sans se virer pour revenir de sept en courant, brandissant son arme tremblante, et comme impatiente de partir et de se ficher dans ma poitrine vers laquelle elle tend. Essaie, et je me venge; un seul instant de vengeance satisfaite, puis mourir! telle était ma prière.

Mais le fer semblait avoir le pouvoir de rester adhérent à sa main, en dépit de la volonté peinte dans les yeux et les mouvements du roi; cette fois encore, je gagnais un instant sur la mort. Reculant comme précédemment de cinq pas, et revenant à la charge de sept, brandissant et me menaçant de sa pointe aiguë, son intention paraissait toujours la même, et je me pris à penser qu'avant de me percer, cet homme voulait me faire souffrir de la crainte de la mort, tourment plus grand que la mort même: la peur!

Je ne perdis pas pour cela mon sang-froid. J'allais parer le coup; je l'eusse infailliblement rencontré. Mon œil voyait trop bien le sien; mon attention était trop entière pour permettre à sa pointe de me toucher; mais cette fois comme les autres le coup ne partit pas. Je me fatiguais dans

l'attente, lui probablement dans la menace, car il revira et regagna fièrement son poste. Moi, j'étais resté au mien. Que voulait dire cette pantomime *tuante* dont je venais de tant souffrir, en étant le point de mire et de plus en ignorant la raison? Je ne l'appris qu'après la parade terminée.

Aussitôt que Panda eut pris la tête de sa colonne, le chant de guerre s'accrut encore, les mouvements devinrent plus rapides; tous s'avancèrent sur une ligne droite, et le roi, toujours menaçant, se portait d'un pas ferme, l'œil brillant comme un diamant noir. Il vint à passer à deux pas sur ma gauche, et feignit de fondre sur la ligne opposée, laquelle, à son approche, pour simuler la terreur qu'inspirent la force et la puissance du chef des Amazoulous, présenta le bouclier et lâcha pied dans un désordre difficile à décrire. Celle qui suivait le roi, large de 70 hommes, épaisse de plus de 100, s'ouvrit pour ne pas nous fouler aux pieds, grâce aux coups de tongas distribués sans parcimonie par des hérauts d'armes à ceux qui, n'écoutant que leur élan, ne se rangeaient pas assez vite.

Lorsque tout ce monde se fut écoulé, nous nous vîmes libres du grand cercle. Chacun de nous sentit sa poitrine se dilater, car chacun de nous avait éprouvé ce que l'on appelle une terrible peur. Cependant, comme en raison du bruit et du peu de liberté d'esprit de mes voisins, il m'avait été interdit d'obtenir la moindre explication, je n'étais rassuré qu'à demi par l'absence de Panda, que je

n'avais plus à cinq pas devant moi, le bras levé, l'œil et le fer reluisants de menace.

CHAPITRE XVI.

Continuation des danses. — Départ de Sképèle. — La route. — Om-Grooty. — Om-Schlaty-Om-Koulou. — Vue d'éléphants. — Retour à Omphilos-Om-Schlopu.

Quelques minutes écoulées, le cercle se refit autour de nous comme précédemment, avec cette différence que les guerriers restèrent silencieux, couverts du grand bouclier au-dessus duquel se voyaient les têtes surmontées de plumes droites. C'est alors que tout d'un coup des chants bien différents, des voix à mon oreille inhabituées s'élevèrent du côté du nord, où s'ouvrit aussitôt une large issue qui me permit une vue des plus pittoresques : c'était là l'escadron sacré, le harem du sultan cafre.

Vingt femmes se présentaient de front, flanquées de six jeunes filles acculées de deux autres rangs pareils, chantant en agitant et tournant les bras, battant du pied la terre et s'avançant de 2 pouces à chaque mesure. Chacune des vingt était revêtue du grand om-gobo, peau de vache si bien travaillée qu'elle imite la castorine. Ce vête-

ment, dont la partie supérieure est roulée et repose sur les hanches, s'ouvre par devant et tombe jusqu'à terre; il est toujours noir, d'une souplesse extrême et constamment parfumé lorsqu'il est porté par des personnes de distinction. Dans le haut, et comme pour l'orner, étaient disposées par trois de grosses balles de cuivre percées. La poitrine et le dos de ces femmes étaient couverts de colliers de verroterie disposés en sautoir. Les bras en étaient également chargés partout, à l'exception du droit, que garnissait un brassier de cuivre d'une seule pièce, du poignet au-dessus du coude. Quatre anneaux de cuivre reposant les uns sur les autres se voyaient à leur cou. Elles en paraissaient gênées au point de ne pouvoir librement tourner la tête, et j'avoue que je trouvai ridicule cette mode, tout aussi belle, mais moins utile qu'un collier de cuivre à un chien.

Elles avaient la tête ceinte d'un ruban de peluche de soie pourpre et d'un réseau de verroterie pendant à la longueur du nez. De chaque côté du bandeau, au-dessus de chaque oreille, était implanté légèrement, incliné en arrière, un élégant bouquet noir de plumes de queue de veuve.

Les jeunes filles des côtés et du troisième rang n'avaient pour tout vêtement qu'une ceinture large d'un ou deux doigts à peine, faite d'une écorce frangée avec beaucoup d'art, ceinture qui, par sa position, semblait destinée à voiler quelque chose, mais qui, facile et complaisante

pour les curieux, laissait aux mouvements admirablement pudiques de ces jeunes filles le soin de mieux déconcerter les regards indiscrets. En réalité, l'une des plus singulières observations que j'aie faites, c'est qu'il existe chez les jeunes filles zoulouses tant de naturel ou tant d'art dans leur pose que je défie le moraliste le plus rigide, l'homme le plus sévère, de trouver dans leur nudité quelque chose qui puisse le blesser. Du reste, je ne suis pas le premier qui ait fait cette remarque, et, bien que je l'aie faite d'abord de moi-même, je ne la revendique pas, d'autant plus qu'elle s'offre à tout Européen dès son arrivée à Natal.

Huit des femmes se distinguaient des autres par une grande pièce de peluche de soie pourpre qu'en guise de châle elles portaient carrément sur les épaules. Après avoir chanté quelque temps groupées, elles se divisèrent par sections de quatre, et parcoururent ainsi l'intérieur du cercle, formant diverses évolutions qui se croisaient partout sans se confondre. Puis, lorsque l'œil fut rassasié suffisamment, elles se réunirent comme auparavant, chantant toujours et tendant à quitter l'enceinte, dont la haie d'hommes se referma bientôt sur elles.

Un cantique fut encore entonné par Panda et répété par tous. Ensuite les principaux se groupèrent autour du roi, qu'ils reconduisirent à ses appartements. Panda fit alors circuler une immense quantité de bière destinée à 3,000 capitaines et à différents corps d'élite. Il revint ensuite

siéger sur son large fauteuil, revêtu de son costume de présidence. Il attendait que les abafanas amenassent devant lui un taureau choisi d'entre les plus forts du royal troupeau, afin qu'il le vît lui-même avant d'en faire présent à cette jeunesse, au souper de laquelle il devait servir.

L'animal était furieux; déjà il avait renversé quelques-uns des plus acharnés, et, pour éviter d'autres accidents, les abafanas détachèrent l'un d'eux, afin d'instruire Panda et de solliciter la permission de le tuer sans être contraint à lui faire la conduite d'usage. Panda, mécontent de cette mesure de prudence et aussi de ce qu'une si légère difficulté n'avait pas été vaincue tout de suite par ses abafanas, au nombre de 6,000 environ, Panda reçut fort mal l'envoyé, et, pour tout ordre nouveau, il se contenta de prononcer d'une voix forte et brève le mot *bamba,* qui veut dire tout à la fois *saisissez-le, tenez-le bon.*

Aussitôt l'ordre communiqué, ces jeunes gens entourèrent en masse l'animal, qui tout d'abord se débattait terriblement; mais, pressé de toutes parts et saisi par mille mains qui s'attachaient à tous points de quelque prise, le taureau, malgré sa colère et sa force, dut céder au nombre, et il se laissa porter devant le roi plutôt qu'il ne marcha.

Panda, satisfait, prononça la sentence attendue : *Inkonnzy boulala,* qu'on tue le taureau. Les abafanas, qui n'avaient autre chose que leurs tongas, allaient lui tordre le cou et l'assommer sur place, lorsque Panda, s'aperce-

vant de cette manœuvre, se leva d'un bond et leur fit entendre que ce n'était pas devant lui, mais dans son enceinte privée, qu'ils devaient le mettre à mort. Le taureau fut aussitôt soulevé, porté à ce lieu, et l'instant d'après, partagée en plusieurs milliers de petits morceaux, sa chair rôtissait sur tous les points; à peine si chacun des abafanas en eut assez pour s'en remplir la bouche. Il y en eut juste assez pour en donner le goût, mais trop peu pour satisfaire l'appétit. C'était un usage et rien de plus.

Il me restait à avoir le mot de la cruelle énigme qui, comme un noir cauchemar, avait pesé sur tout mon être d'un poids incalculable. A cette fin, je questionnai plusieurs Amazoulous, qui m'apprirent que tout grand roi chez eux portait le titre d'*om-tagaty;* que, pour le mériter et le soutenir, le soleil durant leur règne ne devait pas se coucher sans avoir été témoin de la mort d'un homme; qu'ainsi Djacka et Dingaan avaient été des *om-tagaty-om-koulou.* Ils ajoutèrent que la démonstration qui m'avait fait tant souffrir n'avait aucun but hostile, mais que par elle Panda avait voulu me faire sentir qu'il était plus puissant que moi; qu'il était maître de ma vie, et qu'en cette circonstance j'eusse dû reconnaître sa force et sa puissance par une fuite simulée. « Ainsi le veut l'étiquette cafre, me dirent-ils, et si Panda ne s'est pas fâché de ce que vous ne vous y êtes point conformé, c'est qu'il aura compris que vous étiez ignorant des usages des hommes noirs. »

Que ce que je viens de rapporter ne soit pas considéré

comme un conte fait à plaisir. Si d'autres voyageurs sont assez heureux pour jouir de ces trois jours de fête, les seuls de toute l'année chez les Amazoulous, espèce de fêtes de Cérès motivées par la maturité du maïs, avant lesquelles il n'est permis à personne d'en détacher un épi [1], je les engage à se souvenir que cette démarche du chef est complétement innocente, quoique terrifiante en apparence. Ma gêne d'alors aura du moins servi à les mettre à l'aise, et ce n'est pas un léger service que je leur aurai rendu en les prévenant, car je frémis encore en songeant au regard étincelant de Panda. Est-il une position plus désespérante que celle où l'on voit devant soi son assassin, le fer levé, l'œil prodiguant les éclairs, sans possibilité de le combattre ni de le fuir? A armes égales, chaque combattant n'envisage point la mort, il ne saurait y songer; car, tout en s'attaquant à la vie de son adversaire, il reste libre de défendre la sienne.... Pour moi, c'était bien différent: il fallait que je reçusse le premier coup, et puis le roi n'était-il pas roi tout-puissant chez lui? Et que m'eût-il servi de le tuer, sauf la satisfaction immense d'un instant? La haie d'hommes de guerre n'était-elle pas autour de moi une enceinte continue, participant des idées du chef, et prête à m'écraser de mille coups de leurs tongas? Plus craintif, je n'eusse peut-être pas hésité à ouvrir mon grand couteau poignard et à me précipiter sur Panda; car la peur aussi donne nais-

[1] Tout Cafre convaincu de cette violation est impitoyablement mis à mort.

sance à des actes téméraires, étonnants même par le désespoir qu'elle inspire. Je vous laisse à juger si l'effet produit eût été mauvais; je m'estimai heureux de m'être possédé au point de n'avoir presque pas trahi mes pensées.

Mon Cafre Kotchobana seul, habitué à lire dans mes traits ma volonté, me dit ensuite : « Maître, vous paraissiez bien en colère lorsque Panda faisait mine de vouloir vous percer de son om-kondo. — Certainement j'étais bien en colère, lui répondis-je, de ce que, voulant se battre avec moi, il ne m'eût pas aussi fait donner un grand bouclier et un assagaye en fer. » Et il se mit à rire. « Est-ce que les blancs, reprit-il, donnent des armes à leurs adversaires? — Assurément, lui dis-je, pour que la partie soit égale; sinon celui qui tue son adversaire désarmé est un assassin, et dans tous les pays du monde on pend les assassins. »

Il redoubla de rire, ajoutant cette réflexion : « Donc si Panda était dans votre pays, les blancs le pendraient? — Pourquoi donc? — Ah ! c'est un om-tagaty, un om-tagaty-omkoulou. »

Les qualifications de *kos-omkoulou*, grand maître, grand roi, et d'*om-tagaty-omkoulou*, grand sorcier, grand tireur, grand assassin, sont synonymes chez les Amazoulous, et s'adressent indistinctement au chef, dont l'oreille s'en trouve flattée. Il règne, il est vrai, par la terreur; il aime à en apprendre les résultats, et il ne craint pas de se glorifier du principe.

La danse terminée et ma curiosité satisfaite, il me res-

tait encore une mauvaise impression que je ne pouvais réussir à chasser. Si telle est l'étiquette de la danse martiale, pensai-je, Panda eût dû avoir assez de bon sens et de délicatesse pour me prévenir de la pantomime qu'il se proposait de jouer. J'en étais intérieurement très-contrarié, et je pris la résolution de partir le lendemain matin. En conséquence, je dépêchai l'un des miens au roi, lui donnant avis de mon départ projeté; mais, pour toute réponse, il se contenta de me faire dire que, le temps n'ayant pas été très-beau, je n'avais pu jouir pleinement du brillant spectacle de la danse, et qu'à mon intention il avait donné à son monde l'ordre de rester, afin de recommencer le jour suivant.

Je pestais d'impatience, je jurais, je tempêtais, car cette danse avait été pour moi un supplice atroce, malgré son originalité. Néanmoins, d'après la volonté du roi, je devais m'y soumettre encore. Je dus en prendre mon parti; j'étais chez lui, il me fallait subir tous ses caprices, et sourire même à l'idée de ce qui m'était le plus désagréable. Je restai.

Vers une heure du matin les danses recommencèrent, éclairées par des feux de bois gommeux résineux. Pas un homme n'était resté dans les huttes; seul je luttais encore contre le sommeil que chassa bientôt l'infernal tintamarre, joint au tremblement du sol qui faisait bondir ma tête sur mon oreiller de bois. Je sortis et j'eus l'indicible avantage de contempler la danse des diables. Ce feu, ces corps noirs,

ce bruit, cette agitation, me firent croire que je rêvais, tant j'étais fatigué de voir et d'entendre depuis trois longs jours ainsi passés.

Ivre de sons, la tête me faisait mal; je m'assis pour mieux la supporter, et cédant aux volontés de la nature, je m'endormis quand même. Il faisait jour lorsque je me réveillai; la danse et les chants avaient cessé. Beaucoup de monde circulait de toutes parts; personne ne me demandait pourquoi j'étais là, et assurément cette question m'eût fort embarrassé.

Un instant après, Omphinieri vint à moi, cherchant à savoir, et ne comprenant pas qu'il m'eût été possible de m'endormir en présence du spectacle d'une danse si curieuse. « Vous êtes donc malade? me dit-il. — Malade, non; mais voici comment: mes yeux ne pouvant supporter l'éclat des feux à travers lesquels semblaient passer et repasser les corps noirs de vos hommes, je jugeai nécessaire de les fermer. Les sons cadencés appelèrent sur moi le sommeil au point de ne pouvoir les rouvrir, et comme c'était l'heure de dormir, vous n'avez pas de peine à comprendre. »

Omphinieri, en véritable homme de cour, me dit alors qu'il comprenait très-bien, seulement que j'avais eu tort de ne pas me vaincre si j'aimais à voir ce qui est beau; mais que, de l'autre côté, j'avais eu parfaitement raison de dormir, si telle avait été mon envie. Et à part moi, je songeai que l'envie avait dû être suffisamment prononcée pour me

permettre de très-bien dormir, la tête entre les genoux, le corps isolé de tout appui, et cela en plein air, au milieu d'un brouhaha sans égal.

La journée se passa tout entière comme la précédente; le temps était superbe; je crus y trouver plus d'entrain, car la chaleur a sur ces peuples une influence marquée. On agita longtemps les questions d'intérêt national, et, sans y songer, je les suivis constamment, entraîné par l'intelligence des gestes, à l'aide desquels je compris parfaitement l'histoire des Amazoulous narrée par un orateur qu'assurément chez nous même on eût trouvé fort distingué.

Maniousse attira longtemps aussi mon attention. C'était un capitaine de premier ordre, intelligent et vaillant à la guerre, et surtout remarquable par sa taille de 6 pieds 8 pouces, et pour les admirables proportions de son corps. Haranguant Panda à la tête de son régiment, mes yeux étaient constamment fixés sur lui, et lorsque je les reportais sur ses hommes, ceux-ci, par l'effet du contraste, me paraissaient des nains. Maniousse, à qui l'on avait rapporté que j'étais désireux de le voir de près, se détacha dès qu'il fut libre, et vint causer avec moi; mais pour le faire, comme nous étions debout, j'étais obligé de lever la tête, tandis que lui se baissait comme lorsque l'on veut parler à un enfant: de ma vie je n'ai vu semblable colosse, aussi parfait de forme.

Le soleil allait se coucher; j'envoyai comme la veille un de mes Cafres vers Panda pour le prévenir de mon dé-

part. À peine ma proposition entendue, le roi s'écria : « Partir ! l'oumlongo veut partir demain matin ! Comment, sitôt ? Mais je l'aime beaucoup, l'oumlongo ; je désirerais qu'il voulût bien rester quelques jours encore. » J'avais fait à mon Cafre sa leçon de telle sorte que Panda finit par consentir à mon départ, et s'empressa de me faire cadeau de deux superbes dents d'éléphant du poids de 50 livres chacune.

Enfin, lorsque je vis venir l'aube du 12 décembre, mes préparatifs étant terminés, je quittai le mouzi royal de Sképèle[1] en compagnie de mes gens, de ceux que Panda avait chargés de porter les dents, et d'une vingtaine de guerriers qui, des bords des deux Om-Philos, étaient venus assister aux fêtes.

A dix heures, nous étions chez Djock, vieux guerrier conservant son titre de grand capitaine malgré son état d'obésité, et jouissant d'une haute considération en raison du grand nombre de ses troupeaux. Ce digne homme nous reçut à merveille, et me témoigna ses regrets de ne pouvoir mettre à ma disposition qu'un seul petit pot de bière, lui, grand capitaine, qui était dans l'habitude d'en avoir toujours à profusion. En revanche, il nous fit apporter une énorme quantité de lait caillé aigri, dont mes compagnons s'arrangèrent fort, à l'exception des porteurs de dents d'éléphant.

Ces hommes, eu égard à leur fatigue, devaient avoir

[1] Sképèle avec un clapement au k.

besoin de plus de nourriture que nous, et je m'étonnais de les voir nous regarder faire. Comme je les questionnais, l'un d'eux m'apprit que, faisant partie des corps spéciaux de Panda, il ne leur était permis de manger autre chose que de la viande, du blé cafre, du maïs, de la bière, des fruits et des racines; que le lait était considéré par eux, hommes de guerre et d'élite, comme une nourriture tout au plus convenable aux enfants et aux femmes. Il est vrai que durant un jour et demi de marche qu'ils furent avec moi sans pouvoir obtenir dans les mouzis autre chose que du lait, ces hommes se soutinrent avec quelques fruits sauvages extrêmement acides recueillis durant la route.

La pluie nous retint trois heures chez Djock; le soleil reparut ensuite, et nous cheminâmes jusqu'à la nuit, que nous passâmes dans un mouzi de quelques huttes seulement. Le 13, vers neuf heures, nous étions encore dans l'ouest d'Om-Grooty, lorsqu'un vieux buffle mâle vint à se montrer sur la pente opposée d'une vallée que nous longions. Je dus me rendre au vœu des étrangers qui m'accompagnaient, et permettre à Kotchobana et Boulandje d'aller le tirer. Un quart d'heure suffit, et l'animal, qui se trouvait être des plus forts, était à nous. Un quart d'heure ensuite, le lieu où il gisait était métamorphosé en boucherie, cuisine et salle de restaurant, chacun avait choisi le morceau qui lui convenait le plus. Souzouana, l'homme le plus haut en grade qui fût avec nous, s'était réservé le cœur; Kotchobana et Boulandje, le devant du poitrail;

moi, qui avais contracté quelque peu les goûts hollando-sud-africains, j'avais arrêté mon choix sur deux tibias, ces fameux os à moelle si connus, et tellement prisés des boers que ces hommes sourient à l'idée d'un *merg-been*. Quant aux autres assistants, ils s'arrangèrent entre eux; il y eut bien quelques disputes, mais courtes, parce qu'il fallait mordre. Dans l'empressement, il y eut bien aussi quelques balafres faites par le tranchant des omkondos, qui, au lieu de la chair du buffle, rencontraient sur leur passage le doigt, la main ou le pied d'un autre dépéceur également acharné. Ces accidents arrivent chaque fois et ne peuvent manquer d'arriver, puisque tous les Cafres que j'ai connus se groupent sur l'animal tué absolument de même que les vautours. Quoi qu'il en soit, le parti le plus prudent, lorsque l'on commande à de tels hommes, est de les laisser faire comme ils l'entendent. Dès le principe, j'avais voulu les voir procéder par ordre, par méthode; j'y trouvais d'un côté économie de temps pour moi, de l'autre, absence d'accidents pour eux, lorsqu'un de ces sauvages me dit : « *Indao ka abantou mouniama, hyasy abantou mouniama, hyasy kakoulou.* » Ce qui veut dire : « Les hommes noirs ont leur manière; allez, les hommes noirs savent bien ce qu'ils ont à faire. »

Durant une heure que nous restâmes sur ce point, un tiers fut mangé et gaspillé, un tiers empaqueté dans des branchages pour être transporté, et le dernier tiers fut placé sur les fourches des arbres voisins, bien revêtu de

feuillage et d'épines; car mes porteurs d'ivoire songeaient au retour et se créaient là un garde-manger, si les panthères et les vautours ne réussissaient à découvrir les quartiers avant leur passage.

Il était une heure quand nous atteignîmes le sommet d'Om-Grooty. Nous nous y arrêtâmes encore, et sondant les bois comme la première fois, nous aperçûmes d'abord au-dessous de nous quatre éléphants qui cheminaient lentement le long des bords d'une clairière; en deçà d'eux paissait un troupeau de plus de soixante buffles; au delà on voyait de nombreux élans (*Boselaphus oreas*). D'autres troupes se mêlaient à ceux-ci sur divers points, et plus notre œil scrutait les bois, plus il découvrait de ces animaux; il était facile d'en compter de 4 à 500. Malheureusement, nous n'avions plus une seule balle à tirer; il fallait nous contenter de voir sans rien tenter.

Lorsque je donnai le signal du départ, Souzouana me fit observer que les éléphants marchaient à nous couper le chemin; je n'en tins aucun compte. Nous descendîmes, et personne ne voulant marcher le premier, je me vis forcé de garder la tête. Quoi qu'il en soit, nous ne nous rencontrâmes pas avec ces énormes animaux. En toute autre circonstance, c'eût été mon plus grand désir; cette fois, c'était presque avec crainte que j'y pensais.

Le même soir, mais une heure après le coucher du soleil, j'arrivai à mon camp, accompagné d'un seul Cafre, les autres n'ayant pu me suivre à cause de ma rapidité et

de leurs fatigues. J'éprouvai en revoyant mon chez-moi cette jouissance de retrouver ses pénates. Henning m'attendait avec impatience; il avait une lettre à me communiquer, puis à me faire part de l'acquisition d'un animal intéressant, et en outre mille choses à me dire. Aussi le café se prolongea-t-il jusqu'au delà de minuit, et ma pipe consolatrice fut-elle dix fois rechargée.

CHAPITRE XVII.

Houahouaho. — Causes qui l'amènent chez moi. — Ses dires. — Diverses chasses.

Richard King me donnait encore avis de la présence d'une grande espèce d'antilope à lui inconnue, qu'il avait rencontrée près de la baie de Sainte-Lucie. Et en même temps Henning me déployait la peau d'une femelle de cette espèce, principalement remarquable par le long poil qui garnissait le cou en forme de crinière de lion, et par un demi-cercle blanc large de deux doigts qui ceignait la croupe. Pour notre usage personnel, nous baptisâmes aussitôt cette espèce de trois noms, entre lesquels nous choisîmes plus tard, lorsqu'il me fut donné de tuer un mâle :

leeauw-book, bouc-lion, *waater-book*, bouc aquatique, et *eezel-book*, bouc-âne, lui convenant également en ne considérant que la femelle; mais comme le mâle ne porte pas au cou cette distinction si saillante de la femelle, comme le mâle ressemble moins à l'âne, nous dûmes abandonner la première et la dernière dénomination et nous décider pour la seconde, en raison des habitudes de cette espèce, qui aime à passer les chaudes heures du jour dans le lit peu profond des rivières, où elle se couche comme faisaient aussi fréquemment les buffles dans les rivières d'Om-Philos.

Ce ne fut qu'après mes chasses terminées que j'appris qu'elle avait été décrite par Burschell sous le nom de *Kobus ellipsiprymnus*.

Henning, témoin du plaisir que me faisait éprouver la possession d'un animal que je ne soupçonnais pas, se hâta de mettre à profit les bonnes dispositions dans lesquelles j'étais à son égard. « Nous avons fait une autre acquisition, me dit-il. — Laquelle, s'il vous plaît? — Nous sommes à court de monde, comme vous le savez; nous ne pouvons en avoir trop pour les travaux que nous poursuivons : un Cafre, un Zoulou s'est présenté, j'ai cru bien faire de l'accepter provisoirement jusqu'à votre retour. — S'il est ici, qu'il vienne, je veux le voir. — Houahouaho! Houahouaho! » cria Henning.

Il vint alors un jeune homme de dix-sept à dix-huit ans, beau de forme et de tournure, à l'œil enfoncé, noir

et brillant; au maintien modeste et quelque peu timide.

« Comment t'appelles-tu? — Houahouaho. — Quel but t'amène ici? — Maître, Henning le sait; Henning peut vous le dire; Henning a dû vous le dire. — C'est toi qui dois parler. J'attends pour écouter ce que tu me diras: parle. — Maître, j'étais garrotté, à la veille d'être mis à mort, lorsque Om-Kondo (assagaye), l'homme d'affaires d'Hans Delange, traversa le mouzi où j'étais détenu. Om-Kondo, ayant eu connaissance de ce qui se passait, eut recours à son influence pour me faire échapper, et personne n'osant se compromettre, il dut lui-même couper mes liens, ajoutant que le seul parti que j'eusse à prendre était de venir ici chez vous. De là ici, il y a dix heures de soleil; j'ai fait la course d'une seule traite. Vous étiez chez Panda. Je trouvai Henning, qui me dit: Reste jusqu'à ce que vienne le maître. Maître, vous voilà venu; si vous ne me gardez pas, j'espère que vous ne me renverrez pas à Panda. — Houahouaho, pour quelle cause Panda voulait-il te faire assagayer? — Maître, j'aimais une *intombu*, jeune fille, celle d'un capitaine habitant un mouzi peu distant du mien. Elle m'aimait aussi, elle. Vous savez ce qu'il arrive quand on s'aime. Nous nous aimions tant! Tout arriva, tout fut su. Le capitaine, furieux, porta plainte; je fus saisi, et déjà je vous ai dit le reste. — Pourquoi donc? Est-il d'usage ici de faire tuer celui qui a eu commerce avec une jeune fille? — Ah! certainement, quand les plaintes sont portées par les parents

de l'intombu, et quand l'*imphana*, jeune homme, est un *om-phogazane* [1], qu'il ne possède point de vaches pour l'acquérir, alors il ne peut que payer de sa vie l'offense commise. Moi je suis un imphana, un om-phogazane; pas de vaches : voilà pourquoi j'allais être tué. — Houahouaho, je ne sais pas si tu dis vrai, car j'ai ouï dire que le *schlabonka* était toléré ici dans le pays des Amazoulous comme à Natal. — Vous avez raison, maître; mais, tout en reconnaissant que vous dites vrai, permettez-moi de vous faire observer que vous avez confondu. »

Puis alors Houahouaho, s'aidant de quatre doigts interposés, me fit comprendre que le *schlabonka* à interposition était une violation des usages établis; qu'à superposition, au contraire, c'était un acte licite, d'autant qu'il ne pouvait, suivant leurs idées, en résulter aucune conséquence. C'est seulement de cette manière qu'un homme qui ne possède qu'une femme est reçu par elle aussi longtemps que dure l'allaitement. Je doute que l'on puisse trouver mauvaise cette précaution, car dans aucun pays du monde les enfants ne sont mieux faits ni mieux venants; nulle part ils ne sont moins criards, moins pleureurs que chez les Amazoulous, dont la race est si belle.

On tient, je le sais, à ce qu'un voyageur dise tout. Pour ma part, j'étais fort embarrassé de faire comprendre cet usage sans dire trop. Pour beaucoup je n'aurais certainement point assez dit; mais il m'importe peu d'être fai-

[1] Expression équivalente à celle de manant, pauvre diable.

blement intelligible envers ceux dont l'esprit ne devine pas tout d'abord; ce qu'il m'importait davantage, c'était d'être exact en disant vrai, sans blesser la susceptibilité de chastes oreilles.

Je gardai Houahouaho chez moi, après lui avoir bien fait entendre qu'il m'était impossible de lui accorder ma protection si Panda le réclamait; mais qu'en pareil cas j'userais de tout mon crédit sur l'esprit du prince afin d'obtenir sa grâce, et que j'espérais mener les choses à bonne fin.

Houahouaho me remercia simplement, presque froidement, comme font les Cafres; mais par sa conduite et son empressement à me servir aussi longtemps que dura cet état d'incertitude, je pus voir qu'il cherchait à se rendre indispensable auprès de moi. Il était bon, officieux pour ses nouveaux camarades, dont il allégeait le service, et quand je lui eus mis un fusil entre les mains, deux jours lui suffirent pour tirer comme les plus adroits.

Le 14 décembre, j'envoyai deux des miens à Omschlaty-Omkoulou, avec mission de chercher des éléphants, de les chasser, et de nous les faire passer s'il était possible. J'eusse désiré pouvoir y aller moi-même; mais, retenu par la préparation de nombre d'animaux, je me vis contraint de faire le sacrifice d'une partie de plaisir aussi attrayante.

Le 20, mes hommes me revinrent après avoir parcouru plus de 50 lieues; ils avaient dépassé l'Omschlopu vers

le haut de l'Omschlaty-Omkoulou; ils s'étaient portés vers la *Mouniama*, qu'ils avaient descendue longtemps, et sur les bords de laquelle ils avaient rencontré une troupe de quarante éléphants. Mes Cafres n'avaient pas osé les attaquer, s'imaginant alors que le grand nombre de ces animaux leur ferait courir plus de dangers que s'ils eussent été isolés. C'était une erreur; mais à cette époque ni moi ni mes gens ne savions encore ce qu'était la chasse de ces colosses. Quant aux buffles, cannas, coudous, petites antilopes de diverses espèces, sangliers et couaggas, nos succès de chaque jour dépassaient nos espérances; nous alimentions de viande les mouzis voisins, et grâce à nous, plusieurs centaines de personnes vivaient dans une abondance à elles inconnue jusque-là; or pour ces services marqués, qui ne nous coûtaient que de la poudre et des balles, nous recevions fréquemment du lait, de la bière, et l'assistance de ceux dont les bras pouvaient nous être utiles.

Cependant, quelque grand que soit l'appétit des Cafres pour la viande si belle, si exquise du buffle et du canna, je vis presque venir le temps où les porteurs allaient nous faire défaut, tant nos voisins s'en trouvaient rassasiés. C'est qu'aussi à cette chasse, qui n'était encore que la petite, lorsque nous nous étions répandus séparément dans les bois durant une journée, le soir au retour nous comptions souvent tuées de huit à douze pièces, telles que buffles et cannas. Le poids de toutes pouvait dépasser quel-

quefois 15,000 livres, et même atteindre le chiffre de 20,000.

Assurément la centième partie de tout cela était encore plus que suffisante à nos besoins; mais l'homme est essentiellement destructeur. Souvent il nous arrivait de tuer dans le seul but de prouver quelqu'adresse, ou pour un os à moelle, ou pour une queue. L'animal tombait d'abord, ensuite le chasseur produisait un prétexte presque toujours frivole.

L'empêcher alors n'était pas en mon pouvoir, car moi-même tout le premier je donnais le mauvais exemple. Les hyènes et les vautours recueillaient le bénéfice de nos folies, et les lions aussi quelquefois, eux que je croyais trop nobles pour dévorer la proie couchée bas par le chasseur, et voici comment nous l'apprîmes. Il restait encore quatre heures de jour; Henning s'était mis en chasse et avait tué lestement un buffle, un couagga et un canna. Après avoir levé la peau du couagga, songeant que le canna pouvait fort me convenir, mais que le temps lui manquait pour ce travail, il s'était mis en devoir de couvrir l'animal de branches épineuses de mimosas, et de planter à côté un bâton surmonté de son chapeau de feutre, persuadé qu'à l'aspect d'un tel épouvantail, conservant les émanations de l'homme, les hyènes, les renards, les panthères, les lions, les vautours n'oseraient approcher.

A dire vrai, j'eusse été quelque peu de cette opinion. Pleins de confiance, nous cheminâmes le lendemain matin

vers le point où gisait le canna. « Voyez, me dit Henning, ces vilains vautours là-bas perchés au sommet de mimosas ronds ; c'est là, là même au pied qu'est notre bel animal. » En un instant nous y étions rendus.

A la place de notre proie, les branches étaient éparses en désordre; l'herbe, foulée, déchirée, laissait voir la terre poudreuse signée par des lions ; les pierres étaient noircies du sang du canna. Rien, rien, que la tête retrouvée à 20 pas dans un épais buisson, mais rongée et simplement reconnaissable par les cornes.

« Et mon chapeau ! fit Henning par trop mystifié. — Comment, aussi parti ! — Vraiment parti. Ce diable de lion s'en sera coiffé. — C'est une véritable perte pour vous, puisque vous n'en avez pas d'autre. — Oui, une perte bien sentie par le soleil qu'il fait. Il ne me reste qu'un seul parti à prendre. — Lequel? — Celui de me tailler avec de la poudre et des balles un chapeau neuf dans la vieille peau de ce gaillard-là. — Henning, prenez garde de vous tromper ; je crois que vous ne nommez pas l'auteur. Réfléchissez, et vous reconnaîtrez qu'un lion est un trop noble sire pour faire de son ventre votre garde-robe. — Vous voulez dire que ce sont ces pleureuses de hyènes? — Oui, et je n'en soupçonne pas d'autres qu'elles ; elles qui, pour un peu de graisse rancie, se plaisent à ronger des os datant de plusieurs mois, sont seules capables du tour dont vous avez tant de raison de vous plaindre. — Soit donc ; mais celle dans le lot de laquelle il sera tombé

aura fait un bien maigre souper. — Pas si maigre, Henning; il y a longtemps que vous portez ce feutre. — Pas déjà si longtemps, deux ans au plus. — Deux ans, c'est un laps plus que suffisant pour qu'un feutre reluise. Ne le regrettez pas trop; j'ai l'avantage de pouvoir vous en offrir un autre aujourd'hui même. »

Toutefois ma proposition ne fit pas revenir au cœur d'Henning sa gaieté habituelle : c'était surtout la perte d'un vieux serviteur qu'il regrettait. Tant il est vrai que l'on s'attache sincèrement à des riens en raison de leurs services, dans les contrées où les modes sont inconnues, et aux yeux de telles gens nous passerions pour des ingrats, nous qui délaissons volontiers le vieux pour le neuf.

Aux larges traces des lions dont les empreintes étaient çà et là recouvertes par celles des hyènes, il nous avait été aisé de reconnaître que les lions avaient entamé les premiers notre canna; les hyènes n'étaient venues qu'après la retraite des maîtres. La place nettoyée, d'autres arrivant trop tard avaient dû se contenter du feutre renversé dans l'action brutale de manger de ces animaux.

Cette fois pour la première, et souvent dans la suite, je pus acquérir la certitude qu'à l'état libre le lion ne vit pas seulement de sa chasse : les animaux morts lui sont bons; mais il les veut frais, et je tends à croire qu'il n'y touche volontiers qu'autant qu'ils sont intacts. Si le gibier est abondant et facile, le lion mange ce qu'il juge nécessaire et s'en va. Si, au contraire, la chasse lui rapporte plus de

peines et de fatigues que de profit, le lion, après avoir satisfait son appétit du moment, reste à quelques pas blotti sous le buisson le plus voisin. De là, il défend l'approche de sa proie à tout carnassier de nuit et de jour. Il a peu de peine avec les quadrupèdes, qui, reconnaissant sa force, obéissent sans réflexion, et se tiennent en observation à 25, 30 ou 40 pas, attendant que l'occasion se présente, que le seigneur et maître quitte la place d'un pas ferme et grave, et leur abandonne les débris de son royal repas; mais ceux qui lui donnent de l'occupation, ce sont les vautours, lesquels s'abattent, saisissent et enlèvent toujours quelque chose, en dépit du saut du roi des forêts et du jeu de ses pattes.

CHAPITRE XVIII.

Excursion à la baie de Sainte-Lucie. — Noboka. — Chasse aux hippopotames. — Chute du premier éléphant. — Comment procédaient les Cafres à la chasse des hippopotames. — Cafres makazanes.

Depuis quelque temps, Henning m'avait témoigné le désir de pousser une pointe jusqu'à la baie de Sainte-Lucie, qui nous restait à l'est, distante de 20 à 25 lieues. Je n'avais pas jusqu'ici jugé convenable d'accéder à sa

demande, vu que moi-même je désirais visiter ce point. Le temps était venu pour nous de mettre à exécution ce projet facile, et j'en prévins Henning, en fixant le jour du départ au 27 décembre.

Le 26 se passa donc en apprêts, nettoyage et rectification de nos armes, et le jour suivant, au lever de l'aurore, nous étions en marche sans guide et sans instructions. Je n'avais que la direction approximative de la baie par rapport à notre point de départ, et, pour ne pas m'en écarter, un simple compas de poche de la grandeur d'une montre ordinaire.

Mes Cafres étaient fort intrigués, voyant que, sans jamais l'avoir parcourue moi-même, j'avais la prétention de les conduire à travers une partie de la contrée et de les faire arriver à coup sûr à la baie de Sainte-Lucie, que par corruption ils nomment Om-Sonndouss. Bien plus, dans l'usage que je faisais de mon compas pour relever quelque point saillant qui pût servir de but pour un temps, mes hommes, dont l'œil se fixait sur l'aiguille mouvante qu'ils voyaient revenir toujours au même point, trouvèrent cela d'autant plus surnaturel qu'ils n'y comprenaient absolument rien. Pour eux, c'était du sortilége; ils me l'observèrent ainsi, et, afin de faire tomber la question, j'avouai que ce n'était autre chose qu'un instrument d'om-tagaty, mais incapable de faire mal.

Après deux heures de marche à l'est-sud-est, route que nous avions dû suivre à cause des détours de l'Om-Pho-

lozie et des continuelles montées et descentes, une masse de vautours surgissant d'un point peu éloigné attira notre attention. C'était un grand rhinocéros simus qui gisait là mort de deux balles adressées douze jours avant par mes deux plus mauvais chasseurs, Wilhelm et Nanana. Vers midi, je tuai un buffle énorme. L'instant d'après, Henning en tuait un autre. Alors la chaleur vraiment assommante et le manque d'eau sur ces points nous fit rallier les bords de l'Om-Pholozie, rivière non loin de laquelle nous nous réfugiâmes dans un mouzi assez considérable, appartenant à un capitaine de premier ordre, mais pauvre, lequel possédait aussi parmi ses femmes l'une des nombreuses sœurs de Panda, la plus belle d'entre toutes.

Nous nous empressâmes d'offrir à nos hôtes nos deux buffles, indiquant simplement le lieu où ils restaient, comptant bien obtenir en retour *tchouala, amas, mabêlé, ombyla,* tout ce dont ils pouvaient disposer en notre faveur. Malheureusement, par trop de discrétion, j'avais défendu aux miens de rien demander, préférant attendre l'offrande si agréable à nos palais secs et brûlants, et rien ne venait. Le besoin était là. Je dus rompre ma règle de conduite. Je sollicitai, et des provisions assez mesquines parurent ensuite, présentées d'une manière tendant à me faire mal augurer des dispositions du chef.

Comme pour de bons procédés j'en voulais d'autres en échange, je le fis venir, et je lui expliquai clairement et brièvement combien j'avais lieu d'être mécontent de l'ac-

cueil qu'il me faisait. A mes dires, cet homme ne répondit que par un silence qui signifiait persistance. Alors, parfaitement convaincu de la réflexion qu'il mettait à agir ainsi, je l'assurai que je dirais un mot de lui lors de ma prochaine visite à Panda ; que ce mot pouvait avoir pour lui de fâcheuses conséquences, d'autant plus que la volonté du roi était qu'un digne accueil me fût réservé partout dans ses Etats.

Quoique je ne l'eusse pas ménagé, quoiqu'il dût être intimement convaincu de la vérité de mes assertions, le drôle n'en tint pas compte, et, sans l'obligeance de quelques hommes du commun, nous eussions peut-être manqué du nécessaire. Kotchobana, d'origine zoulouse, qui connaissait bien le caractère et les usages de ces peuples, voyait de mauvais œil ma façon trop délicate de procéder chez eux. Suivant lui, nous eussions dû nous faire donner ou prendre nous-mêmes tout ce qui était à notre convenance. « Les blancs, disait-il, ont battu les Amazoulous dans la guerre. S'ils ne les ont pas tués tous jusqu'au dernier, c'est qu'ils ont voulu qu'il en restât. Eh bien, ceux qui restent aujourd'hui sont les très-humbles serviteurs des blancs. » De la façon leste et libre dont le brave homme entendait les choses, il eût voulu me voir agir là comme en pays conquis.

Malgré sa logique, je ne l'écoutais pas : car tout d'abord ces moyens me répugnaient par leur nature ; puis ne savais-je pas qu'en les pratiquant on se fait détester tout

d'abord et assommer ensuite? J'aimais mieux avoir l'air moins conquérant et dormir plus tranquille.

Une heure avant le coucher du soleil, Henning et moi nous allâmes visiter les environs. Notre promenade nous conduisit sur une hauteur qui brusquement se terminait à pic, et de laquelle nous pûmes jouir d'une vue immense et des plus pittoresques. Onze sinuosités de la rivière Om-Pholozie, vrais serpents d'eau luisante, comme disent les Amazoulous *Iniouka,* rampaient dans la contrée. Sous nos pieds, à cause de la hauteur, la rivière coulait invisible pour nous; au delà une belle et luxuriante forêt; plus loin, une vaste et verte plaine où paissaient tranquillement de nombreux troupeaux de buffles et de cannas, image bien propre à rappeler les premiers temps de la création, et que l'on ne retrouve que là où l'homme est rare et surtout où les échos sont restés vierges du frappement des retentissantes détonations.

Le 28, sans trop nous déranger de notre route, nous allâmes sur la gauche visiter un lac habité par une troupe de trente hippopotames. Le lieu était peu propice pour espérer réussir; car, où les abords étaient accessibles, la distance était trop grande pour le tir, et nul point plus rapproché de la place où venaient respirer ces animaux ne permettait au chasseur de s'y tenir, parce que les roseaux étaient trop denses et trop hauts, l'eau trop profonde ou revêtue d'herbes flottantes dont le tissu n'aurait supporté le poids d'un homme autrement que s'il eût marché sur des

raquettes. Nous y tirâmes quelques coups seulement, afin de prouver à nos compagnons notre bonne volonté. Nous partîmes, et trois heures ensuite nous étions sur les bords d'un autre lac allongé qui me parut formé par les eaux de la rivière de Sélène. Nous y blessâmes deux hippopotames, et après le laps de temps écoulé, comme rien ne venait à la surface, nous quittâmes les bords, afin de traverser avant la nuit une partie de vallée plate et sablonneuse chargée de grands roseaux, laquelle nécessitait un long détour.

Il était assez tard et nous étions harassés de fatigue, lorsque nous gagnâmes un misérable mouzi où l'on nous reçut de bon cœur. C'étaient de pauvres gens qui nous donnèrent ce qu'ils avaient ; ils nous firent même participer à leur misère, tout en nous offrant leur plus confortable hutte. Il me fut impossible d'y fermer l'œil, des myriades d'insectes nous dévoraient ; les ampoules, par leur nombre, étaient insupportables : c'étaient mille et mille points du corps piqués à la fois par de petits individus qu'ensuite je sus être des fourmis rouges, mais qu'alors je ne soupçonnais aucunement, n'ayant encore eu nulle occasion de faire leur connaissance.

Toute patience épuisée, je quittai la cabane pour me coucher en plein air ; mais je devais tomber de Charybde en Scylla. Je comptais gagner au change; c'était une erreur, et j'avoue que les millions de moustiques, ces clairons aériens qui sonnent la charge et piquent de leur aiguillon empoisonné, me firent presque regretter l'envahis-

sement des armées de fourmis rouges. Je n'avais qu'une seule ressource : ma pipe. Je restai totalement revêtu d'une couverture de laine, accroupi et fumant le tabac par une issue la plus étroite possible. C'est ainsi que j'attendis le jour, qui force à rentrer chez elles ces hordes innombrables. Dès qu'il parut, je cédai au sommeil, affaissé sur moi-même. Vers huit heures, ses rayons me brûlant le visage, je fis un bond ; chacun était prêt, et nous laissâmes derrière nous de braves gens dont nous nous promettions bien de ne plus solliciter l'hospitalité.

Nous prîmes la direction du mouzi de Noboka, le plus voisin de la baie de Sainte-Lucie, quoiqu'il en soit encore distant de 8 à 9 milles, et ce ne fut qu'après une marche fatigante que nous y arrivâmes une heure avant le coucher du soleil. Partout sur la route, dans les moindres vallées, nous avions eu à traverser des marais profonds de 2 à 3 pieds, reposant sur une terre noire et comme tourbeuse. Les sangsues y abondaient et s'attachaient à nos jambes. Comme ces marais devenaient trop fréquents, et qu'au passage de chacun d'eux je retirais mes vêtements, je jugeai plus commode de me faire porter par mes gens, pour lesquels c'était une jouissance que ces bains répétés qui, chez eux, dissipaient la fatigue.

Lorsqu'il ne nous restait plus que quelques heures de marche pour arriver, nous trouvâmes des plaines de sable où croissent des herbes sûres, comme celles que l'on rencontre proche de la baie de Port-Natal. Là aussi la végéta-

tion n'était plus celle d'Om-Philos; dans ces plaines il n'existait guère que des palmiers et des buissons de peu de hauteur : c'étaient ceux que les boers nomment *wild-klaap-per-noot*, cocotier sauvage; *wild-dattle-boom*, dattier sauvage, puis des espèces de palmiers nains, des lataniers et divers bananiers également sauvages.

Tout respirait là un air plus tropical, c'était plutôt l'Afrique; la chaleur y étant plus active, la forme des huttes s'en ressentait : c'était un autre style de construction; elles semblaient faites pour abriter plutôt contre le chaud que contre le froid. Dans la partie supérieure de l'Om-Philos, à partir de 25 lieues de là, le maïs commençait à croître, et il était déjà mûr depuis quelque temps à la baie de Sainte-Lucie. Mes gens et moi nous nous régalâmes amplement des nombreux épis qui nous furent présentés.

Aussitôt arrivé, je me rendis à la hutte de Noboka que distinguaient ses vastes proportions. Noboka était parmi les principaux capitaines de Panda l'un des plus dignes; il était riche de femmes, mais pauvre de bestiaux; pauvre par excès de patriotisme, vu que tout ce qu'il avait possédé avait été mis par lui à la disposition des Amazoulous réfugiés sous Panda à Natal, et de cet énorme sacrifice il n'avait rien recueilli, Panda prétextant, malgré ses 50,000 bœufs et vaches, qu'il était encore trop pauvre pour acquitter sa dette.

J'attendais Noboka en dehors de sa hutte. Il vint bientôt. C'était un homme de taille moyenne, mais d'une ron-

deur et d'une corpulence telle que je ne sache personne capable de lui être comparé. Il répondit en bâillant à mes salutations; Noboka se réveillait d'une longue sieste, et sans me répondre par des paroles il me tourna le dos et sortit du mouzi par une issue privée, suivi de son omdouna.

Jamais je n'avais été l'objet de tant d'impolitesse, car tel était le mot dont je croyais devoir qualifier cette conduite tout au moins déplacée, et je me prenais à croire que Noboka se considérait comme un trop grand et puissant capitaine pour se gêner avec moi. Au moins en admettant cette version j'étais consolé, en supposant qu'il n'y avait de sa part aucune intention de me désobliger. Cependant, et je me hâte de le dire, dès le soir même je reconnus que je m'étais trompé en croyant à une impolitesse quelconque: j'avais surpris Noboka à contre-temps; il dormait encore quand il s'était présenté à moi, il m'en fit lui-même ses excuses, conversa d'une manière spirituelle et se montra pour moi d'une amabilité extrême en m'offrant tout son monde lorsqu'il s'agirait de chasse.

Le 30 décembre 1841, dès le point du jour, je m'étais mis en mesure de profiter du monde dont Noboka voulait bien me laisser la libre disposition. Les hippopotames abondaient dans un lac éloigné de 6 milles; il fallait y arriver de bonne heure; et d'après la belle description que l'on nous faisait de ses bords, il faudrait que nous fussions bien malheureux si nous n'en obtenions au moins un; et un seul hippopotame, pesant 4,000 livres, pour

tout ce monde n'était pas trop; ce pouvait être à peu près suffisant pour un souper. Quant à moi, j'y tenais d'autant plus que Noboka paraissait le désirer ardemment, et que, pour me faciliter la réussite, il avait eu la prévenance de charger des porteurs de bière de me suivre partout, afin que la soif ne fût pas une cause d'insuccès. « L'eau, avait-il ajouté, affadit l'estomac et rend faible; la bière donne de la force et du courage: buvez-en, ne la ménagez pas, et vous réussirez. » Noboka avait raison, et je l'en remercie mille fois du plus profond de mon cœur; car tous mes succès d'ensuite n'ont été que la conséquence de ce jour-là; et ceux-là, je l'avoue, sont sortis du pot de bière, présent de Noboka.

Après une demi-heure de parcours, nous pénétrâmes dans un bois humide, en partie composé d'arbres que je n'avais encore vus nulle part, et qui, par leur mode de feuillage, avaient je ne sais quoi d'européen. Il y avait là bon nombre de coquilles terrestres que ne n'avais ni le temps ni la facilité de recueillir et de rapporter. C'était le premier endroit qui m'en offrait ainsi depuis mon arrivée en Afrique. L'humidité était certainement la cause déterminante de leur grand nombre. J'eusse dû tout au moins en prendre à la hâte quelques espèces; mais, en présence des grandes choses, les petites sont négligées ou plutôt rejetées avec mépris. Quoi! moi, grand chasseur ce jour-là, je me fusse abaissé jusqu'à ramasser ces riens de la création! Sottise! Cette réflexion l'emporta, je cédai

aux pressentiments qui me dominaient, et les escargots purent tranquillement continuer leur lente procession.

Nous suivîmes plus d'une heure encore un joli sentier qui longea bientôt un lac de forme allongée, comme l'est une rivière, tandis qu'à notre droite la mer nous restait à 2 milles, mais séparée de nous par des dunes bien boisées. Comme nous avions des éclaireurs, l'un d'eux revint nous prévenir de garder le silence le plus absolu. « Maître, dit-il, là-bas, pas bien loin d'ici, quatre-vingts on cent hippopotames sont sur un bas-fonds, groupés et couchés, en partie hors de l'eau. »

J'enjoignis à tous nos hommes inutiles de rester là, ne prenant avec moi que mes chasseurs et les porteurs de munitions. Bientôt après nous étions sur le bord, exactement en face de la réunion de nos monstres, que nous ne pûmes nous empêcher de contempler avec étonnement. Kotchobana et Boulandje étaient ravis d'aise ; tout Cafres qu'ils étaient, jamais rien de semblable ne s'était offert à leur vue. Ils ouvraient les yeux et la bouche. Et lequel aussi pourrait me dire avoir vu en d'autres lieux une troupe aussi nombreuse assemblée sur un si petit espace, découverte et si proche (110 pas)? Il fallait que ce fût le lac d'*Omsonndouss* pour en être ainsi.

Pourrez-vous réussir à vous figurer une centaine de ces animaux aux formes rondes, lourdes et massives, aux corps gris, aux oreilles petites, transparentes, couleur de chair, aux muffles énormes et ronds, groupés à se tou-

cher sans symétrie aucune, occupant à peine un espace de trente-cinq à quarante pas? Aux mouvements d'un voisin, dont un vieux mâle se trouvait gêné dans sa sieste au soleil, celui-ci répondait par un *hon hon* ronflant; un autre levait la tête, afin de sentir plus haut pour s'assurer si des ennemis étaient dans le voisinage (des hommes, s'entend).

Un instant s'écoule; l'eau se soulève en anneaux grandissants d'un centre situé à trente pas de la troupe couchée; une tête apparaît, informe, hideuse, tête grise : c'est le plus vieux du fleuve. Son corps se découvre peu à peu, et, porté sur ses courtes jambes qui disparaissent dans le sable, il rallie ses compagnons. Malgré son âge, personne ne se dérange. Il tourne peu, trouve une demi-place, s'y affaisse lourdement, froissant un jeune, qui, mécontent, se relève et en cherche une autre. Kotchobana était tout aussi neuf que moi à la vue d'un pareil spectacle, et peut-être non moins amateur d'en jouir; mais voir n'est pas avoir. Henning était aussi là, et pour lui 10 livres de *zee-koe-spek* dans la chaudière étaient préférables à cent hippopotames dans la rivière. Tel était son raisonnement d'habitude, et à son point de vue comme d'après ses goûts, je ne pouvais le blâmer.

« Allons, postons-nous, chaque fusil sur la fourche et chacun paré. Vlan! vlan! vlan! A moi le premier coup. Attention! Y êtes-vous? — Oui. » Berdoum, oum, oum, oum... firent les échos, et fla, fla, fla... ouf, là... roum,

roum... hon, hon... Padadouff! firent les monstres fuyant à l'eau.

Pas de panique au monde ne cause plus de précipitation, de désordre, d'encombrement. Nos baigneurs, malgré leur poids, se passaient sur le corps les uns aux autres. Encore un peu, et nous eussions espéré retrouver les plus petits écrasés par les plus gros dans la débâcle. A coup sûr, il y aura eu quelques côtes enfoncées, outre nos quatre coups de fusil qui portèrent, mais en plein corps seulement. L'eau soulevée par le déplacement clapotait sous nos pieds contre la rive, dont les trous paraissaient se plaindre comme si un navire de 200 tonneaux eût été lancé, et au milieu du remou se montraient çà et là des têtes qui, étonnées, se rapprochaient de nous pour gagner l'eau profonde et échapper à une attaque dont elles redoutaient les effets.

« Allons, garçons, attrape à recharger et leste! » Et les balles pleuvaient sur ces têtes. Une disparaissait, une autre se montrait à côté, qui saluait immédiatement sous nos coups. En moins de deux minutes, huit têtes soufflèrent le sang. L'instant d'après, et vu notre fusillade incessante, doublée par les échos, les monstres s'éparpillèrent sur un large espace, et chacun de nous choisit tel point qui lui paraissait préférable. Durant la première demi-heure, je comptai sept blessés de mes balles tirées devant l'œil, coups sans résultats il est vrai, mais qui, gênant ces animaux, les forcèrent à reparaître plus fréquemment et plus

longtemps à la surface, et par cela même nous laissaient plus de chances de réussite.

Mais le dirai-je? malgré la puissance de nos fusils d'un douzième de livre, malgré nos balles de plomb mélangées de deux dixièmes d'étain, malgré notre adresse, bien que nous eussions atteint à la tête, mes gens et moi, plus de vingt hippopotames, vers trois heures et demie, rien encore n'était venu flotter sur l'eau. J'allais presque ajouter foi à cette fable d'un boer, qui m'avait assuré que l'hippopotame blessé à mort saisissait de ses canines, sur le fond du lit, une racine ou une roche fixe à laquelle il restait adhérent après sa mort. J'avais la conscience de tirer juste, le guignon seul pouvait peser sur mes gens et sur moi, et vexé d'une fortune contraire, je pris mes deux Cafres dans le seul but d'utiliser ma journée par une inspection de la baie de Sainte-Lucie, dont je me proposais de prendre le croquis.

Me voilà donc parti, délaissant la chasse sur laquelle j'avais compté pour obliger nos hôtes. Nous quittions à peine depuis quelques instants les rives du lac, que je vis Henning venir à nous, lui que depuis également quelques heures nous n'entendions plus tirer; il était allé sans m'en prévenir visiter la baie de Sainte-Lucie, qu'il disait être un petit mauvais trou, à peine le quart en diamètre de la baie de Port-Natal, dont la barre ne semblait pas pouvoir être franchie par un petit navire, peut-être pas même par une embarcation légère. Vingt minutes nous en séparaient;

Henning nous en indiqua le chemin qu'il avait suivi.

Là, devant nous, s'ouvrait une plaine d'un mille à un mille et demi. Sèche alors, elle devait être inondée dans la saison pluvieuse; car elle était couverte de roseaux, de glayeuls et d'herbes scies, toutes plantes aimant les terrains marécageux. Sur le côté droit, en s'arrondissant vers le haut, étaient des bois épais à l'intérieur, clair-semés sur les lisières; par delà c'étaient des dunes de sable blanc, lesquelles dominaient, et plus loin la mer; tandis que, vers le côté gauche, Om-Pholozie coulait à un mille, se rendant à la fausse baie de Sainte-Lucie, où elle décharge ses eaux.

Mes espérances de chasseur déçues me faisaient regretter nos balles tirées en vain; mon amour-propre aussi souffrait de ce que notre adresse, prouvée pour nous, ne nous avait rapporté aucune preuve matérielle à offrir aux gens de Noboka. Mécontent, je cheminais sans rien dire, quand un Zoulou, s'arrêtant et indiquant un corps noir isolé dans la plaine, prononça le mot: « *Uncklove!* » Un éléphant! Il nous était facile à tous de voir le point noir indiqué, mais non de discerner parfaitement toutes ses parties.

Cependant notre observateur reçut une réponse unanime: « *Ka uncklove! inyaty!* » Un éléphant! non; mais un buffle! L'animal, car c'en était un, était précisément dans la direction suivie par nous. Cent cinquante pas franchis, et nous nous arrêtâmes. « C'est un éléphant, par Dingaan! dit un Zoulou; j'ai vu sa trompe. » Et chacun

d'ajouter : « C'est vrai ! » Car tous les yeux étant fixés à la fois sur lui, le mouvement n'avait échappé à personne. En cet instant, j'avoue que je ne me sentais plus de joie ; je bondissais de plaisir anticipé. « Eh bien, Kotchobana, j'espère que celui-ci va payer pour les hippopotames de tantôt. Allons, ton fusil est-il bien chargé ? Es-tu sûr de ton coup ? Voyons ! » Et je m'assurai par mes yeux. Quant à l'arme de Boulandje, je ne pris pas ce soin ; je comptais peu sur son adresse. « Attention ; surtout de la prudence, du sang-froid, de l'adresse, et il est à nous. Imphana, passe-nous la bière. » Nous nous désaltérâmes ; l'occasion en valait bien la peine, et la calebasse vide roula par terre. « Vous autres abaphanas, vous qui portez des munitions, vous nous suivrez dans le bois ; vous n'en sortirez point. Mais pas un mot ; ne brisez pas des pieds une branche sèche. Par Dingaan ! si l'éléphant déguerpit pour cette cause, c'est une balle que je vous envoie. C'est entendu ; allons ! »

Nous entrâmes dans le bois dont nous longions la lisière en dedans, afin de mieux couvrir notre marche.

Jusque-là, dans toutes les chasses auxquelles j'avais pris part, Kotchobana y étant, c'était sur lui que je me reposais du soin de consulter le vent, de suivre les traces et de voir ; car, pour devenir lui-même bon pistier, un blanc doit étudier sans cesse, et nos yeux ne sont point aptes à saisir les divers caractères comme ceux d'un Cafre. Pour eux, l'animal a comme signé son nom, son sexe, sa taille

partout où il a passé; bien plus, les Cafres reconnaissent depuis combien d'heures ou de jours, et l'on peut se fier à eux; rarement ils se trompent. Cette fois encore, c'était lui qui devait nous guider; mais, probablement en raison de la fièvre qu'il éprouvait comme moi, je veux dire ce mélange de peur et de plaisir qui fait battre le cœur contre les côtes, cette délicieuse anxiété qu'assaisonnent d'indicibles angoisses, à la veille d'un grand moment où votre vie, renfermée dans une frêle boîte, va être jouée contre celle d'un colosse; ces émotions, difficiles à dépeindre, avaient certainement apporté quelque trouble dans l'esprit de Kotchobana; car, arrivés par le travers de l'animal: « Sortons, me dit-il; il est temps. » Et marchant courbés, la tête entre les genoux, nous 'allions à lui, lorsqu'à 60 pas déjà de la lisière nous dûmes nous arrêter.

Nous soufflions, haletants, car cette marche ne laisse point aux organes de la respiration la facilité voulue; mais ce n'était pas pour cette cause seule : c'est que l'éléphant élevait de toute sa longueur sa trompe au-dessus de sa tête, en contournant l'extrémité comme une girouette, cherchant le vent et s'assurant par l'odorat si le voisinage était sûr; c'est qu'il décollait de ses épaules ses immenses oreilles, les tendant en face pour mieux recueillir les sons : elles étaient perpendiculaires à notre direction.

« Bon Dieu! pensais-je, quels fins organes! à 300 pas il a vent de nous! Diable! le vent irait-il à lui? » Et

mouillant un doigt dans la bouche, je le portai en l'air. « Kotchobana ! mauvais chien que tu es, où est ton nez aujourd'hui? Nous avons le vent au dos. Vois, l'éléphant va partir. Pannzy, à plat, à plat, » lui dis-je, transporté de colère; je le courbai forcément du canon de mon fusil appliqué sur la nuque.

Un quart de minute ensuite je levai la tête: l'éléphant paissait tranquille comme d'abord. Il ne savait rien de nous, et plus prudents cette fois, nous rentrâmes dans le bois en nous traînant à plat sur le ventre.

Là nous respirâmes. En deux mots, je fis à Kotchobana sa leçon. C'est moi qui allais guider: à moi le premier coup; lui et Boulandje n'avaient qu'à suivre. Plus d'un quart d'heure nous fut nécessaire pour gagner le dessous du vent, en tournant l'éléphant à la faveur des bois heureusement plantés pour cette manœuvre. Sans trop nous démasquer, nous pûmes voir le colosse, la trompe occupée à saisir des touffes d'herbes, marchant paisiblement comme un animal dans son pacage; il venait à nous sans nous soupçonner aucunement. Du reste, il ne pouvait rien discerner que par les yeux et les oreilles; plus d'émanations portées par le vent, et c'est principalement par l'odorat qu'il excelle.

Lorsqu'il vint à se baisser, nous nous portâmes derrière un chétif buisson isolé, à 20 pas dans la plaine découverte; Kotchobana, Boulandje et un Zoulou, porteur d'un fusil double, me suivaient. Arrivés là, nous pouvions es-

pérer, en attendant, voir passer l'animal à 30 pas de nous; mais à 40 pas plus loin existait une bordure d'herbes scies haute de 3 pieds, suffisante pour nous cacher, et le long de laquelle il nous était facile de nous porter afin d'approcher de l'éléphant s'il donnait trop à gauche. Kotchobana en avait tout de suite jugé les avantages, et sans me permettre de réflexion : « Là-bas, là-bas, » me dit-il en s'élançant sitôt après avoir vu l'éléphant baisser de nouveau la tête.

Rapides comme des gazelles, nous n'y étions pas encore que déjà la tête de l'animal était relevée; mais rien n'avait attiré son attention. Nous nous blottîmes, nous faisant aussi petits que possibles, sachant bien que de lui à nous la distance n'excédait point 60 pas. Nous pouvions, répondant à voix basse, échanger quelques paroles. « Quel bonhomme d'éléphant, hein, Kotchobana!... Avoir un si long nez et ne pas nous sentir, de si bons yeux et ne pas nous voir, et d'immenses oreilles sans nous entendre! En vérité, nous sommes heureux! »

Nos fusils étaient armés, pour éviter le tic du bec de la gachette à une distance trop courte, ce qui eût pu donner l'éveil et nous faire perdre les cinq secondes qui précèdent le coup, secondes indispensables pour loger une balle dans la cervelle même d'un éléphant, car sa boîte a relativement des proportions infiniment petites. « Eh bien, Kotchobana, nous y sommes enfin; c'est ici que nous allons voir : à 35 pas, je te ferai signe; ensemble, debout, et vise

bien; je t'en donnerai tout le temps; et pas de peur, je suis avec toi. »

Mais tout en lui faisant songer que j'étais avec lui, je songeais, moi, qu'il était avec moi; car seul je n'eusse probablement pas osé penser à l'attaque d'une semblable masse. Je veillais seul. Debout! et tous trois nous surgîmes effrontément comme des diables sortant de terre. Cinq secondes : boum, boum! Deux coups partis. Kotchobana croit entendre un froissement et joue des jambes. Devant moi la fumée m'intercepte la vue, et je m'élance aveuglément après Kotchobana.

Boulandje, avec sa patraque d'une dureté sans pareille, était encore en joue, lâche son coup au moment où j'allais le croiser et me fait voler la barbe. Ce n'était pas le cas d'en demander raison; je croyais l'éléphant à nos trousses, et, rapide, j'avais franchi 20 pas, lorsque nos suivants restés dans les bois nous crièrent à tue-tête : *Uncklove fyle, uncklove fyle!* l'éléphant est mort!

Nous nous arrêtâmes, Kotchobana et moi, nous regardant en riant et rechargeant nos armes, car un éléphant tombé n'est pas toujours un éléphant mort. « Es-tu prêt? Allons! » La joie de ce premier succès produisait chez moi une exaltation bien près de la folie. « Allons, dis-je aux miens, à 5 pouces au-dessus de l'œil droit, vous verrez le trou de ma balle; si elle n'a pas frappé là, l'éléphant sera compté pour vous. » Mais aussi j'en étais sûr; j'y avais apporté tant d'attention que je l'avais vue frapper.

Nous approchâmes avec précaution, écartant les roseaux qui nous barraient le passage et nous interceptaient la vue du géant abattu ; nous en étions à 5 ou 6 pas ; un bruit sourd comme le roulement du tonnerre dans le lointain s'échappait de son corps : c'était l'air contenu dans ses larges intestins qui se dégageait ; et nous, ignorants, nous allions reculer, croyant à une menace, lorsque je parvins à découvrir, immobile et couchée sur le côté droit, notre proie, que je jugeai bien morte.

Toutefois, comme la bête sanglottait par dégorgement, que le bruit semblait partir d'un animal encore vivant, je lui lâchai mon coup au poitrail. Kotchobana et Boulandje, pour assurer sa mort, déchargèrent aussi le leur : c'était, disaient-ils, afin de mettre l'éléphant hors d'état de les *kotlissa* (tromper indignement). Immédiatement ensuite, j'en pris possession en lui sautant sur le flanc droit, où j'avais assez d'espace pour me promener comme l'on fait d'ordinaire à bord d'un navire ; il avait plus de 10 pieds et demi à la tête.

Tout chasseur comprendra que je ne pouvais pas me rassasier de la vue d'un animal si énorme, lui qui l'instant d'auparavant eût eu trop beau jeu de nous saisir et de nous écraser tous. Il était là gisant privé de vie ; ma balle, un rien proportionnellement à sa grosseur, la lui avait enlevée par une pénétration de 14 pouces dans la cervelle. Mon fusil, que je contemplais avec orgueil, était par rapport à l'éléphant moins qu'une allumette, et pour-

tant, quel effet! L'animal était là sous moi, qui me promenais sur son vaste cadavre.

Ce pouvait être un rêve : aussi comme nous le palpâmes, comme je sondai la blessure qui lui avait donné la mort, et que d'étonnantes et singulières réflexions, celles du moment faites par mes Cafres! Ils avaient vu tout ; la tentative avait été si promptement couronnée, qu'il leur paraissait facile de tuer désormais des éléphants, beaucoup d'éléphants, sur les dents desquels ils basaient déjà leur fortune d'avenir. Rien n'encourage comme le succès, et puis n'avions-nous pas là fait preuve d'une excessive hardiesse pour un début? N'était-ce point en plaine que nous avions eu la témérité de nous attaquer à plus fort et plus leste que nous? Là point de retraite possible ; l'animal blessé, furieux, nous chargeant, avait le champ libre et nous saisissait avant que nous eussions pu disparaître dans les bois.

C'était un duel à mort où notre sang-froid nous avait favorisés dans une position qui pouvait devenir des plus critiques. Il fallait que nous fussions bien jeunes chasseurs pour en avoir accepté les chances. Mais aussi n'avais-je pas juré par saint Hubert de me comporter dignement à la première rencontre avec un éléphant, et, pour prix de ma dévotion, n'était-ce pas lui qui s'était plu à diriger mon coup? A tout seigneur tout honneur, et saint Hubert sera honoré. Pour moi qui en avais recueilli les bénéfices, je reconnais lui devoir encore mille actions de grâce. Ce ne

fut pas sans peine que je me séparai de l'objet sur lequel se concentraient mes regards et mes réflexions; le soleil baissait rapidement, et 3 lieues nous restaient à parcourir pour atteindre le mouzi de Noboka.

Kotchobana et Boulandje étaient d'une joie folle, d'autant que je venais de les gratifier chacun d'une vache pour les remercier d'avoir joué leur vie de concert avec moi. L'un et l'autre portaient quelque chose qui avait appartenu à l'éléphant, la queue, titre de possession, et les oreilles, dont la grandeur avait excité mon admiration. En une demi-heure, nous eûmes rejoint les bords du lac, où Henning venait tout récemment de tirer quelques coups aux hippopotames; bientôt nous l'entendîmes parler hautement à une dizaine de Cafres, dont les voix mélangées et rapides me donnèrent à penser qu'il y avait du nouveau, sachant depuis longtemps combien ces hommes sont loquaces dans le succès.

« Henning, Henning! — Hallooh! — Eh bien, quoi? — Nous avons un hippopotame. — C'est bien. — Vous venez de la baie, l'avez-vous vu? — Oui, non. — Pourquoi non?... » Nous étions, malgré les broussailles, arrivés côte à côte.

« Qu'est-ce que cela? fit-il en arrondissant les yeux et palpant la queue de l'éléphant. Où avez-vous trouvé cela? Seriez-vous tombés sur un éléphant mort? — Pas le moins du monde. Ne voyez-vous pas que cette queue saigne encore? Là-bas nous l'avons tué dans la plaine que vous

veniez de traverser, vingt minutes au plus après votre rencontre. — Qui l'a tué? — Moi. — Diable! dit-il, stupéfait d'étonnement et quelque peu remué par l'envie; ce n'est pas à moi qu'arrivera pareil bonheur. — Bah! c'est moins que rien; il suffit de les voir, les tirer n'est rien. Celui-ci est tombé comme une masse. On nous a fait des contes bleus pour ce qui regarde l'éléphant : c'est un animal plus facile à tuer qu'un buffle. Essayez plutôt à la première occasion, et vous verrez si j'ai tort. »

En lui parlant dans ce sens j'étais persuadé que j'exciterais davantage ses désirs tout en lui aplanissant les difficultés. Henning s'y laissa prendre; poussé par son amour-propre de chasseur, comme aussi par amour du lucre, il tenta, réussit, et devint sous moi le premier chasseur d'éléphants de tout Natal.

De retour au mouzi, il me fallut y recevoir les offrandes de maïs qui arrivaient de toutes parts, accompagnées de force compliments. On ne me traitait plus que du nom de *Kos-Omkoulou, Omdoda, Manschla, Kakoulou,* c'est-à-dire le grand maître, l'homme très-fort. C'étaient nos succès qui nous attiraient ces bénéfices. L'abondance allait régner le lendemain, et par elle ce jour allait se passer comme une fête; c'est à moi qu'on la devait, c'est moi que l'on en remerciait.

Noboka, qui, pour une affaire plaidée devant lui, n'avait pu venir à moi, s'était empressé de me faire adresser un pot d'excellente bière que je dégustai en fumant ma

pipe, tandis que les miens rôtissaient leurs épis de maïs. Il était fort tard quand je pus me laisser aller au sommeil qui fuyait mon imagination. Les moustiques y étaient bien aussi pour leur part, et, fatigué de les chasser, je finis par tomber assoupi sur la terre, où mes rêves me conduisirent au sein de troupes nombreuses d'éléphants. Les décrire serait au-dessus de mes forces, et qui me lira ne veut point se plonger dans le poétique domaine des rêves.

Mais à coup sûr cette nuit a été la plus belle de ma vie. Heureux de ces illusions si chères au cœur d'un chasseur d'éléphants, neuf comme je l'étais alors, j'eusse voulu les prolonger et dormir plus longtemps, lorsque Noboka lui-même vint me donner le réveil pour me complimenter. Ne le reconnaissant pas et sans m'être donné la peine d'ouvrir les yeux, je l'envoyai d'abord brusquement à tous les diables. Kotchobana, qui était proche, se tuait de me crier : « C'est Noboka, Noboka qui vous parle ! » J'avais autrement besoin de repos que de compliments ; mais Noboka me les offrait de si bon cœur, il croyait me faire tant de plaisir en m'adressant ses *koluma* (discours) que je m'efforçai par décence d'ouvrir les yeux et les oreilles afin de l'entendre ; puis je me hâtai d'envoyer du monde me détacher les dents de l'éléphant, tandis qu'une autre partie devait dépecer l'hippopotame, dont je ne me réservai que quelques livres de lard pour l'usage de la journée. Quant à moi, j'étais si raidi par la fatigue de la veille

qu'il m'était presque impossible de songer à chasser de nouveau.

J'appris de Noboka qu'une troupe d'éléphants se tenait volontiers dans de grands roseaux non loin du point où nous avions chassé, mais que ce lieu était d'un accès difficile et dangereux pour les chasseurs; que, quelques jours auparavant, David Stellaer, Richard King, Douglas, Parkins et leur fameux Cafre Ho s'y étaient vus pourchassés par des femelles, et avaient dû, malgré leurs puissantes armes, renoncer à les y attaquer.

Quand je vins à parler avec lui de la chasse aux hippopotames, lesquels nous avaient en vain dépensé tant de balles, Noboka me dit : « C'est vrai, vous n'avez pas eu de bonheur; vous deviez dès le jour même en obtenir davantage; mais il en est assurément qui mourront des suites de leurs blessures. Chaque jour au matin je ferai inspecter la surface du lac, et mes gens les retrouveront, soyez-en sûr; car, quoique les Amazoulous du haut de l'Om-Philos en dédaignent la chair, les miens et moi depuis longtemps y sommes habitués, et nous la prisons beaucoup. Nous consommons beaucoup moins de celle de l'éléphant. Chacun, voyez-vous, tire parti de son industrie, et ma troupe a toujours été réputée la plus vaillante et la plus heureuse dans la chasse des éléphants et des hippopotames. Une fois, c'était il y a quelques années, sous Dingaan, mes hommes tuèrent treize éléphants en une seule demi-journée. — Comment est-ce possible

avec des assagayes? — Oui, des assagayes, mais grandes, mais fortes et lourdes, faites exprès pour cette chasse.»

Poursuivant alors, Noboka m'expliqua comment un seul homme s'approchait d'abord en rampant, et presque à bout portant lançait une assagaye au fer plus arrondi que de coutume, précisément dans un des jarrets de l'animal, de manière à le couper en partie par le tranchant de l'arme, dont l'action devait être horizontale. Dans l'impossibilité de fuir, l'éléphant restait là, et la troupe des guerriers faisait le reste.

Quelque inintelligible qu'ait toujours été pour moi la chasse de l'éléphant à l'arme blanche, couronnée du succès, dont me parlèrent plusieurs Cafres, je crois devoir en admettre la possibilité, car Dingaan n'avait nul autre moyen de s'en procurer les dents. Toujours est-il, et je crois bien faire en le disant, qu'une assagaye ordinaire de combat lancée par moi sur un éléphant mort ne pénétrait pas au-delà de 4 ou 6 pouces; la distance était de 6 pas, et j'avais quelque habitude du lancer de cette arme, puisque déjà je m'en étais servi avec avantage pour tuer de vieux buffles blessés, lesquels étaient debout et pouvaient partir. La difficulté principale pour l'éléphant consistait dans le relâchement de la peau ridée de l'animal et non dans la solidité du tissu; et pour preuve je signalerai les rhinocéros *Africanus bicornis* et *R. simus*, bien plus l'hippopotame, dont les peaux tendues par l'embonpoint laissent sans résistance pénétrer toute la

longueur du fer, bien qu'elles soient beaucoup plus épaisses et d'une consistance plus solide. On pourra consulter et inspecter pour s'en convaincre les puissantes et redoutables cravaches des conducteurs hollandais, faites de ces mêmes peaux, et qui partout dans l'Afrique australe sont connues sous le nom de *chambocks*.

Naturellement Noboka fut ensuite conduit à me dire quels étaient les moyens employés pour les hippopotames. Déjà j'en avais deviné quelque chose en longeant le lac, où des pieux fichés, présentant la pointe au ras de l'eau et près du bord, avaient provoqué de ma part différentes questions. « Vous savez, me dit ce chef, que l'hippopotame, tout stupide qu'il paraît, ne laisse pas que d'avoir un esprit d'observation et une mémoire qui le servent admirablement à éviter les piéges tendus par l'homme. Les fosses recouvertes sont, je le sais, un moyen généralement employé vers Touguela et différents lieux principaux où ils abondent; mais, outre qu'elles exigent un grand travail et qu'elles offrent à l'homme un danger constant, elles sont bientôt connues de ces animaux, qui, libres et non pressés, les évitent, soit en rebroussant chemin, soit en passant à côté. Elles sont d'autant plus reconnaissables qu'on les voit constamment garnies des deux côtés de branches mortes de mimosas, lesquelles y conduisent l'animal comme par un entonnoir, et que leur surface est dénuée d'herbes, à cause de la légèreté de la couche de terre qui les revêt. Depuis longtemps nous avons délaissé les nôtres

pour recourir à un autre système qui exige, il est vrai, plus d'activité, mais par lequel nos chasses faites en temps opportun nous rapportent toujours un ou plusieurs d'entre eux.

« Voici en quoi consistent nos moyens, ajouta Noboka : nous sommes dans l'usage de brûler à diverses époques les herbes de différents points des bords du lac. Ces herbes renaissent bientôt vertes et tendres. Les hippopotames les préfèrent alors, et presque tous hantent les lieux où elles croissent. Une fois assurés de leur fréquentation sur tel ou tel point, nous profitons d'un vent qui vienne du lac, de telle façon que ces amphibies sortent sous le vent. Le rendez-vous est assigné pour la nuit aux traqueurs, sur un espace assez éloigné et assez étendu, tandis que durant le jour deux ou trois pieux sont plantés vers l'embouchure de chaque issue comprise dans le rayon qui doit être cerné. Suivant le lieu qu'ils occupent pendant la journée, les hippopotames y aboutissent par des chemins différents, qui sont rarement ceux par où ils doivent être forcés à rentrer.

« Vous comprenez facilement qu'à un signal donné, entre onze heures et minuit, le demi-cercle d'hommes, se rétrécissant toujours, contraigne les grosses bêtes à se grouper sur le point voulu, et qu'à un autre signal un bruit de voix et de boucliers retentissants de 200 hommes partant à la fois détermine une panique suivie d'une retraite précipitée. N'écoutant que la peur, et toujours par

instinct, les hippopotames courent vers l'eau, profitant du premier sentier fait par eux, et se laissent tomber lourdement sur les pointes aiguës, qui les transpercent ou les mettent hors d'état de tenir l'eau. L'affaire faite, chacun des traqueurs va se reposer en attendant le jour, où l'empressement est grand de retirer les empalés ou d'achever les éclopés. »

Il me fut aisé de comprendre les avantages que présentait une chasse de ce genre exécutée avec précision, et, curieux, je voulus engager Noboka à en ordonner une à laquelle je me proposais de coopérer avec mes tireurs, qui n'eussent pas demandé mieux, en dépit des moustiques qui volent la nuit par nuages sur les lieux indiqués; mais comme il m'objecta que la saison n'était pas propre, et que, pour préserver ses jardins de la visite nocturne des sangliers et des coudous, beaucoup d'hommes lui étaient nécessaires, je renônçai à solliciter davantage.

J'eus aussi ce même jour l'avantage de rencontrer chez Noboka un Cafre *makazane* qui vivait confondu parmi les autres. Sa tribu habite le côté supérieur de l'Om-Pongola, et aussi une partie de la rive droite, celle qui tend à se rapprocher de *Delagoa-Bay*. Elle est soumise aux Amazoulous, sans jamais se mêler à ceux-ci, qui s'estiment supérieurs. Certaines marques indélébiles, plutôt encore que les préjugés, tendent à perpétuer la différence et à empêcher la fusion. Ainsi les Makazanes n'ont point aux oreilles ces larges ouvertures qui servent aux Amazoulous à loger

et maintenir un gros tronçon de roseau d'Espagne contenant du tabac en poudre. Ils ont en revanche, à partir du sommet du front jusqu'au bout du nez, une série d'incisions s'étendant sur une ligne droite, lesquelles équivalent à un tatouage en relief, en raison de quoi les boers de l'expédition Triechard nommèrent ces peuples *Knoop-neus-Kaffers*, Cafres à nez boutonné. Ils ne sauraient en guerre lutter avec les Amazoulous. Leur infériorité en masse est constatée. Ils ont aussi individuellement moins de courage, leur force physique est moindre, ce qui vient probablement de l'insalubrité du climat de leur pays, qui a vu mourir tous les blancs qui ont tenté de le traverser, si l'on en excepte John King, le seul qui ait réussi à le faire il y a quinze ans. L'expédition commerciale de M. Norden et Cie, du Cap, entreprise à grands frais pour recueillir l'ivoire et aboutir à Delagoa-Bay, resta sans résultat. Après de beaux succès, les chariots furent abandonnés à trois journées de marche du comptoir portugais. Tout le monde, blancs, Hottentots et Cafres, avait succombé aux maladies, excepté un nègre mozambique nommé Swart-Henderick, lequel aussi, presque mourant alors, trouva cependant assez de force dans son tempérament pour résister. Je connus cet homme à Natal.

L'exploration des docteurs anglais Cauwey et Green, bien que rapide, ne le fut pourtant pas assez pour les préserver : l'un mourut à son arrivée à Delagoa ; l'autre, quelques jours ensuite, à bord du navire sur lequel il effec-

tuait son retour. De l'expédition Triechard, composée de 75 personnes, le navire *Mazeppa* n'en ramena que 17 : c'étaient deux fils de Triechard, trois ou quatre jeunes gens au plus; le reste ne se composait que de femmes et de jeunes enfants; tous les hommes au-dessus de trente ans étaient morts : les vieux avaient été emportés les premiers; les survivants avaient tous le teint pâle et livide, les yeux caves et cernés de noir, l'abdomen démesurément gonflé, à tel point que les enfants, chez qui cela était plus sensible encore, avaient de la peine à se baisser pour ramasser quelque chose. Deux ans plus tard, leur condition de santé ne s'était pas améliorée.

Quatre hommes, détachés de Pieters-Mauritz-Burg pour communiquer à Delagoa avec Smellekaamp, du navire hollandais *Bresilia,* firent la route à cheval en 1843. Rien ne leur manquait, et, malgré leur diligence, les maladies gagnèrent deux d'entre eux, qui succombèrent en quelques jours. Smellekaamp venait d'y perdre tout son équipage. M. Azevedo, beau-fils du gouverneur de Quilimane, que je vis de relâche à Natal, me dit un jour, à propos des maladies qui enlèvent les Européens à la côte occidentale d'Afrique : « Monsieur, vous voyez en moi le reste des survivants de cent Portugais venus directement de Lisbonne. Une année de séjour à Mozambique, Quilimane et Sofala a suffi pour tout moissonner. »

A ces dangers certains, insurmontables, que court la santé des explorateurs chez les Makazanes, il faut joindre

encore la fourberie de ces Cafres, dont la réputation comme empoisonneurs s'étend fort au loin et paraît méritée. « Défiez-vous, m'avait dit Houahouaho avant mon départ pour la baie de Sainte-Lucie; ne touchez ni à un pot de bière ni à un pot de lait avant que celui qui vous l'offre en ait bu lui-même une certaine quantité devant vous, parce que là vous ne serez plus très-loin des empoisonneurs. » Il est vrai que l'usage le veut ainsi chez les Amazoulous, et que de lui-même l'auteur du présent porte tout d'abord les lèvres au liquide offert, afin de prouver l'absence de poison et d'inspirer la confiance. Moi, chaque fois que je m'étais aperçu de la tentative de démonstration, j'avais eu soin de repousser la tête de mon essayeur, et mes gens trouvaient ma conduite de la dernière imprudence.

Les Makazanes des bords de la Delagoa-Bay savent au moins manier une embarcation. Il paraît qu'ils sont parvenus à se construire des pirogues, et ils osent s'y hasarder pour opérer des transports ou afin de s'adonner à la pêche. Par ces habitudes, ils diffèrent essentiellement des Amazoulous, qui n'ont jamais rien établi pour le passage d'une rivière, pas même un mauvais radeau. Aussi, lors de la crue des eaux, les fleuves, comme barrières naturelles, interceptent entre eux toute communication; car, quoique se baignant fréquemment, il est rare de trouver quelques Zoulous sachant nager. Ce qui probablement les empêche de se livrer à l'exercice de la natation, c'est le manque d'eau profonde dans leurs rivières durant une

bonne partie de l'année, puis la répulsion qu'ils éprouvent lors de la crue, alors qu'abondent les crocodiles, hideux squelettes vivants, cachés, invisibles, qui surgissent tout d'un coup, happent sans pitié et disparaissent, étouffant sous l'eau les cris de leur victime.

Quant aux éléments de l'art nautique, si l'on n'en rencontre chez eux aucune trace, c'est que les Amazoulous sont un peuple venu des sources de l'Om-Philos. *Ama* est la désignation du pluriel, et *zoulou* veut dire *d'en haut*[1]. En outre ils ne demandent rien à la mer : le poisson n'est pas considéré par eux comme une nourriture destinée à l'homme; ils en ont horreur. La chair du poisson, disent-ils littéralement, c'est de la chair de serpent : *Ignama ka ïniouka*. Pour eux point de différence : aussi, comme pas un seul produit de la mer ne les tente, n'auraient-ils aucune raison de s'exposer sur elle; et lorsque je dis de la mer, je devrais dire également des fleuves.

[1] Un voyageur français vient de publier sur les Amazoulous quelques détails, tántôt vrais et souvent faux, qu'il tient d'un déserteur intéressé à noircir la tribu qu'il a quittée. Ce voyageur prend le mot zoulou au figuré. Selon lui, les Amazoulous s'intitulent les *Célestes*, ce qui me paraît tout à fait erroné, les Amazoulous n'attachant à tout ce qui vient du ciel aucune idée de supériorité. Du reste, puisque je tiens surtout à instruire ceux qui me liront, et qu'il y a dans le récit de l'investigateur dont je parle une foule d'erreurs graves, d'erreurs commises avec intention, des histoires de mangeurs d'hommes et de Petit Poucet, comme pour concentrer un jour sur les populations du Sud-Est tous les rayons de la civilisation, je ferai remarquer qu'un peu plus loin le narrateur dit, toujours en parlant des Amazoulous (ceux d'en haut) : Ils s'appellent encore *Amazizis* (ceux d'en bas). Quelle absurdité !

CHAPITRE XIX.

Retour au camp. — Un Cafre blessé par un buffle. — Antilope kobus ellipsiprymnus. — Le retour d'une chasse. — Dégâts que nous commettons.

La chasse des hippopotames pouvait fort m'engager à rester plus longtemps au mouzi de Noboka ; mais la chaleur se faisait extrêmement sentir durant tout le jour, et la nuit l'acharnement des moustiques ne nous laissait aucun repos. Bien plus, tous tant que nous étions nous souffrions déjà de l'influence méphitique du brouillard qui, chaque soir, comme un manteau gris, s'étendait sur la vaste plaine de roseaux qui accule la baie de Sainte-Lucie sur 12 ou 15 lieues de circonférence.

Je consultai les miens, chez lesquels les mêmes dispositions se manifestèrent ; et sans plus tarder, j'arrêtai le départ au lendemain 1er janvier 1842. Nous partîmes donc. En un jour et demi de marche forcée, nous eûmes franchi les 23 lieues qui séparaient la baie de mon camp.

Lorsqu'à mon arrivée je débouquai des bois à 100 pas de ma demeure improvisée, je ne fus pas peu surpris d'apercevoir des vautours perchés sur les arbres qui dominaient ma tente, tandis que quelques autres se disputaient à terre des débris. De trois hommes que j'y avais laissés, deux pouvaient chasser pour leurs besoins, mais le troi-

sième devait rester à la garde de mes effets ; tel avait été mon ordre. La présence des vautours me persuadait qu'il n'était point respecté, et, vexé de cette infraction, je me présentai mécontent à l'entrée d'une des huttes.

Mais combien fut rapide le revirement de mes idées, combien fut cruelle ma surprise en reconnaissant mon Cafre Mahlé, étendu baigné dans son sang, le corps écorché, couvert de lambeaux, la jambe droite prodigieusement gonflée, le mollet retenu par des lattes d'entre lesquelles s'échappaient des morceaux de chair débordants! Les mouches bruissaient tout autour, vives, hardies, gonflées, prêtes à déposer leurs larves sur mon homme, qu'elles considéraient déjà comme un cadavre.

« Qu'est-ce donc, Mahlé? Que vous est-il arrivé de si triste? » Et le pauvre diable, fatigué de pousser des cris de douleur, me regardait, les traits contractés, puis s'efforçant : « *Iniaty boulala mena, omkos,* un buffle m'a abîmé, maître ! — Comment donc avez-vous fait, malheureux? — Ah ! je le vois, je le tire ; il tombe, et sans recharger mon coup je vais à lui. Wilhelm était avec moi. Le buffle se relève d'un bond, et leste et lourd il fond sur moi, les cornes à raser la terre. Il me relève et m'accule à un buisson épineux, forçant de ses cornes, que je saisis, et par lesquelles je maîtrise un instant sa force. — Wilhelm ! ho ! Wilhelm! je comptais sur lui ; je l'appelle. Wilhelm était parti. — Wilhelm ! ho ! Wilhelm! Wilhelm ! Wilhelm était loin. La force me manque, la pointe des cornes me glisse ;

s'échappe de mes mains, et le buffle, en se dégageant, donne un coup de tête par côté et me fend le mollet de la cheville au jarret, coupant les muscles vers le milieu, puis il s'échappe. Moi alors de me traîner, appelant Wilhelm, l'assurant que le buffle était parti, sans quoi je fusse resté là.—Qu'avait donc fait Wilhelm durant ce temps? Où était-il parti, le gredin? — Ah! monté sur un arbre.—Laisse, va, Mahlé, Wilhelm me le paiera, le poltron, l'homme sans cœur! Lui, laisser tuer son camarade lorsque son fusil était chargé! Le lâche, où est-il? —Lui et Nanana sont partis à la recherche de mon fusil, laissé sur les lieux et peut-être brisé par le buffle. »

Il y avait trois jours de cet accident, c'était le 30 décembre, précisément celui de ma chasse à la baie de Sainte-Lucie, le jour le plus marqué dans ma vie de chasseur durant trois années consécutives, jour néfaste signalé chaque fois par de terribles accidents ou par des revers qu'il m'était impossible d'éviter et de réparer.

Ce ne fut pas pour moi une facile besogne que de visiter l'énorme et hideuse plaie de mon Cafre, de l'éponger et de rassembler entre eux ces muscles détachés, pendants à 6 pouces au-dessous du talon. Ajoutez à cela que je n'avais pas la moindre idée du mode à suivre en pareil cas. Si je l'avais su, que de regrets amers épargnés! Quel service j'eusse pu rendre, et pour moi quelle satisfaction! Mais rien ne m'était connu, et jamais ne me vint à l'esprit la pensée de recoudre les bords. Aussi, malgré mes soins,

deux années et demie s'écoulèrent. La plaie, cicatrisée en partie, était encore dénuée de peau vers la coupure des muscles, restés écartés, et mon homme incapable de marcher comme un autre.

Chaque jour c'étaient de nouveaux bandages, pour lesquels j'avais sacrifié mes chemises; des bains, des cataplasmes. Mais souffrant de nos précautions peut-être plus qu'en abandonnant le mal aux soins de la nature, Mahlé, lorsque nos travaux nous occupaient entièrement, avait la manie d'enlever l'appareil et d'exposer sa plaie au soleil. Comme je le sus, je le prévins que les larves de mouches y seraient infailliblement déposées. Deux jours ensuite il se plaignit grandement de n'avoir pas suivi mon conseil, car en effet les vers pullulaient dans les replis de la plaie et lui causaient d'atroces douleurs.

Que faire? J'étais on ne peut plus embarrassé. Les extirper n'était pas possible par les moyens ordinaires; la gangrène pouvait s'y mettre : il faudrait lui couper la jambe. Jamais je n'ai vu faire semblable opération, et puis comment oser la tenter si j'y étais requis, moi qui hésite à saigner un malade? Je me mis en quatre pour trouver un moyen. J'avais à ma disposition de l'arsenic, du sublimé corrosif et de la noix vomique; à tout hasard je m'arrêtai à l'emploi du poison végétal dont je fis une décoction. On en bassina la plaie une seule fois, les vers disparurent. Seulement à six semaines de là, Mahlé avait cessé sa plainte continuelle de nuit et de jour: *Akè mâmé, akè*

mahmé ! Pauvre diable, qui toute sa vie conservera un bien triste souvenir de nos chasses.

C'était de tous le serviteur le plus fidèle, l'homme le plus intelligent pour se rendre utile, et de mes tireurs le plus adroit. Cet accident vint lui ravir ses espérances au début de nos brillants succès. A mon retour je fis pour lui ce que je pus ; mais tout cela, et j'eusse fait dix fois plus, ne vaudra jamais sa jambe ; car chez un peuple dominé par les idées guerrières, l'état physique d'un homme sert souvent de base à la considération. Un invalide est relégué dans un mouzi, moins utile qu'une vieille femme et souvent à charge à ses voisins. De là l'existence la plus triste dont un homme puisse être accablé.

A deux jours de là je comptais deux hommes de plus hors de service : Houahouaho et Nanana. Tous deux avaient été mordus par un serpent durant leur sommeil ; il fallait au moins neuf ou dix jours pour attendre leur guérison, encore ne devait-elle venir qu'après de cuisantes douleurs. Ce qui m'étonnait le plus était de nous voir seulement au premier accident de ce genre depuis notre séjour à Om-Philos, car le soleil ne se couchait pas sans que nous eussions tué plusieurs de ces hideux reptiles. Une fois, l'un d'eux s'échappa des matelas que je déroulais afin de me coucher, et peu de temps après, un autre s'était glissé dans la poche de mon paletot de chasse, jeté par terre à défaut de porte-manteau.

Mais s'il fallait tenir compte des mille aventures de ser-

pents qui prennent place durant une chasse de plusieurs mois dans ces contrées, si le narrateur prétendait n'en omettre aucune, quel voyageur assez hardi oserait ensuite s'y exposer?

Nous étions alors dans la saison des fruits; un jour que la chaleur était excessive, mes chasseurs, à défaut de prunes et d'abricots sauvages, avaient détaché des fruits verts et longs qui laissaient suinter un lait blanc vers la cassure. Comme je vis qu'ils en mangeaient afin de faire diversion à la soif ardente dont ils souffraient, et que je ne connaissais pas encore cet aliment, je leur en demandai quelques-uns. Boulandje s'empressa de satisfaire mon désir. Curieux, mes Cafres me regardaient les déguster, et un rire général accueillit la grimace forcée que l'excessive amertume du fruit me fit faire. J'eus beau cracher, et deux heures plus tard étancher ma soif et me rincer la bouche, le goût amer se maintint à mon palais jusque vers le soir. Assurément, ce n'était pas par sensualité que mes gens en avaient mangé chacun douze ou quinze. Je crois que les glandes salivaires pouvaient se trouver bien de la diversion; mais en outre, j'incline à penser que les Amazoulous reconnaissent à ce fruit certaines propriétés médicinales. Or les Amazoulous n'attendent pas toujours qu'une maladie se déclare pour user des médicaments propres à la combattre. Souvent même ils croient la prévenir en consommant d'avance les fruits, les simples, ou les racines que l'on est dans l'usage d'administrer aux malades.

L'amertume si tenace de ce fruit, égale, selon moi, à celle du sulfate de quinine, pourrait bien réussir à couper la fièvre. La plante qui le produit s'élève et se soutient sur les arbres voisins; elle est laiteuse et si molle qu'elle a besoin d'appui.

Jusqu'au 10 janvier, nous abattîmes bon nombre de buffles et de cannas, et tout en chassant dans les montagnes nous abattîmes une assez belle antilope de taille moyenne, le *nala* des Amazoulous, *roye-rhée-book* des colons, *Redunca Lalandii* des naturalistes. La possession de cet animal me fit éprouver quelque plaisir; c'était le premier, et l'espèce en est assez rare dans ces parages. Elle est la plus voisine du *Redunca capreolus* et de l'*Eleotragus*.

Ce jour-là, je m'étais mis en chasse dans le but spécial de faire diversion à mes occupations ordinaires. J'avais débuté par blesser un buffle, dont les traces suivies plus d'une heure me conduisirent insensiblement vers la rivière, où je les perdis. Il fallait songer à autre chose; j'allai très-loin et retombai sur une autre sinuosité de l'Om-Philos.

Là, sur le penchant d'une montagne parsemée de pierres et de mimosas, j'aperçus un canna, et je cherchai à le tourner pour le tirer. Dans la direction que je pris, je gagnai le sommet d'où je planais sur la rivière sise à ma gauche. Un coup d'œil jeté sur elle me fit hésiter : un hippopotame se promenait paisiblement sur la grève de l'autre rive.

Cependant, comme je n'étais plus loin de mon canna, je continuai, et bientôt après je le découvris à 200 pas. Il fallait faire encore un détour en rampant; cette manœuvre me fit entrevoir à 60 pas à peine un animal que je pris pour une femelle de coudou. Quelques secondes écoulées, je vis mieux et je reconnus parfaitement une femelle d'ipiva, *Kobus ellipsiprymnus*. Alors je me blottis pour attendre et observer; car il m'importait assez peu d'obtenir une femelle, dont un exemplaire était en ma possession depuis mon retour de Spékèle.

Ma patience ne fut pas mise à une longue épreuve; quelque chose vint à bouger à 80 pas : des cornes très-longues, une tête, un ipiva mâle! Je pouvais l'approcher encore; mais la crainte de le voir déguerpir trop lestement me décida : je l'ajustai au cou et lui traversai la gorge.

Au même instant, deux femelles qui fuyaient me passèrent à 10 pas; je rechargeais mon arme quand vint Boulandje furetant aux environs et qu'avait attiré la présence de ces deux antilopes. Il fallait suivre et chercher l'animal blessé, que nous entendîmes non loin souffler et battre de ses cornes les branches d'arbres, comme s'il voulût passer sur elles sa fureur. Il pouvait y avoir quelque danger à l'approcher; j'étais sur mes gardes, et lorsqu'il tendit de mon côté son nez teint de sang, faisant ensuite un circuit d'une marche chancelante, je lui lâchai mon coup dans le haut de la fesse droite, de manière à le démonter complétement. Ma balle l'avait traversé de part en part; il tomba sous le

coup, et, joyeux, je l'empoignai aux cornes qu'il agitait encore, mais d'une manière mourante.

Wilhelm nous avait aussi rejoints. Son aide nous vint fort à propos; car pour conserver cette belle pièce je m'étais arrêté à l'idée de passer la nuit sur les lieux. La besogne fut lestement faite; le soleil se couchait lorsque nous nous mîmes en marche chargés de la précieuse dépouille.

Malheureusement, ni moi ni mes gens n'avions songé que la nuit devait être obscure; car, comme disent les Cafres, la lune était morte. Wilhelm, à qui je réservais toute corvée pénible depuis l'affaire de Mahlé avec le buffle, avait nécessairement dû prendre le plus lourd fardeau, la peau, la tête et les cornes, avec quoi il fallait faire 3 lieues et demie dans l'obscurité, à petits pas, à tâtons, parmi des épines traîtresses, impitoyables, des pierres dures et anguleuses, qui de peine faisaient lever le pied blessé par elles, et parmi des fondrières, des ravins prêts à ensevelir les passants. C'était un rude service qui exigeait une grande connaissance des lieux, une tension d'esprit continue, une grande force et un œil de chat.

Depuis quatre heures nous marchions ainsi, au risque de nous faire écraser par les buffles et les rhinocéros, quand nous réussîmes à atteindre une élévation de laquelle on distinguait durant le jour la position de mon camp, distant de 3 milles encore. Il pouvait être dix heures; les lions, ces grands maîtres des bois durant la nuit, suivant l'expression cafre, rugissaient grandement, bruyamment;

la nature entière tremblait à l'effort des vibrations de leurs voix : c'était comme un concert monstre auquel se gardaient bien d'applaudir les herbivores, couchés, blottis et constamment sur leurs gardes.

Pour nous, notre position, sans nous inspirer de craintes, pouvait être plus belle ; cependant une seule chose me contrariait et me donnait à réfléchir : je veux dire l'infériorité de l'homme durant l'obscurité, l'homme qui ne discerne rien alors, et dont par cette cause les armes sont impuissantes.

Autant pour nous reposer que pour essayer d'avoir de l'assistance, nous déchargâmes nos fardeaux, et du point dominant où nous étions j'envoyai en guise d'appel quatre coups de fusil bien résonnants. L'oreille tendue, j'écoute ; pas de réponse. Nouvel appel ; rien de plus, rien que la voix des lions. « Tout le monde dort chez nous ; continuons. »

L'obscurité était plus impénétrable encore, les bois devenaient plus denses, le terrain plus difficile. « Courage ! garçons. Allons, Wilhelm, doucement ; vois bien ! marche droit ! nous arriverons. » La bonne volonté ne lui manquait pas ; il y était d'ailleurs intéressé, et mieux que Boulandje il pouvait merveilleusement nous guider, tant il avait de fois cherché le miel dans ces mêmes endroits.

Les branches épineuses qui traversaient les étroits sentiers à la hauteur du visage nous avaient déjà passablement griffé la figure ; les yeux avaient été respectés, c'était le

principal. Nous espérions poursuivre ainsi notre chemin; mais voici que tout d'un coup Wilhelm disparaît à deux pas devant moi.

« Eh bien, Wilhelm, où es-tu? — Ah! » Et d'en bas m'arrivent ses plaintes. Il venait de prendre pour un sentier un ravin profond de 30 pieds. Heureusement la pente toute raide était chargée de buissons entrelacés qui s'étaient affaissés sous son poids et l'avaient conduit mollement jusqu'au fond, si l'on ne tient compte des épines dont son corps était tout déchiré. Nous dûmes, Boulandje et moi, chercher une descente plus facile pour dégager le pauvre diable, ce qui nous demanda plus d'un quart d'heure de travail; ensuite nous poursuivîmes notre marche, et vers minuit seulement nous atteignîmes le camp. Tout le monde y dormait.

L'ipiva mâle, *Kobus ellipsiprymnus*, n'a point au cou d'aussi longs poils que la femelle; son pelage est quelquefois légèrement plus foncé, d'un gris moins mélangé de fauve; ses cornes ont de l'analogie avec celles du *riet-book*, tant par les annelures que par leur forme et leur direction; la nature de la corne, noire à l'intérieur, est, au contraire, blanche avec une teinte verdâtre à l'extérieur, absolument d'une disposition contraire à celles du coudou, lesquelles sont noires extérieurement et blanches à l'intérieur. Il n'est pas rare d'en trouver qui ont 3 pieds de longueur suivant la courbe.

Cette espèce se distingue d'entre toutes par une bande

blanche, large de deux à trois doigts, qui couronne la croupe en forme de demi-cercle. Comme le coudou, elle porte aussi sur la face un trait blanc antérieur et supérieur à l'œil. Ses oreilles n'ont point la grandeur ni la largeur démesurée de celles du coudou : elles ont des proportions plus normales; leur couleur, d'un roux fauve bien déterminé, ressort hardiment sur le fond gris du reste du pelage.

Par la taille, elle tient un rang parmi les plus grandes espèces; sa force lui assure peut-être bien la première place, car l'animal a les jambes peu fines; il est lourd et rablé, peu convenable à la course. On pourrait en faire un bon serviteur de trait. Sa peau, plus épaisse que celle de toute antilope de même taille, est d'un tissu solide et très-propre à être travaillée. Deux espèces de poils la couvrent: un poil long, peu serré, rappelant les soies de sanglier, est le seul véritablement apparent; mais sous lui l'épiderme se garnit d'un autre poil très-court, très-serré et comme velouté, qui tient la même place que le duvet chez les oiseaux aquatiques.

Cette particularité m'a semblé remarquable, et c'est probablement à elle que l'on doit attribuer l'habitude de l'ipiva de fréquenter les fleuves et de s'y coucher dans leurs eaux durant une bonne partie du jour, habitude qui, comme je l'ai déjà fait observer, lui a mérité d'emblée le nom de *waater book* chez les chasseurs hollando-sud-africains. C'est un animal très-propre, et je ne saurais

dire pourquoi les tiques ne s'attachent point à sa peau.

Comme il a des rapports égaux avec les aigoceres d'un côté, le strepsiceros coudou et le redunca eleotragus de l'autre, les naturalistes ont créé pour lui le genre *Kobus*, dont il reste jusqu'aujourd'hui le seul représentant. Cette espèce vit en troupes de 6 à 8 dans le pays des Amazoulous, de 25 à 30 dans le pays de Massilicatzi. Elle hante de préférence les montagnes rocailleuses situées près des rivières. La chair n'en est pas fine. Je l'ai trouvée semblable à celle du gnou. Les Cafres n'en font que peu ou pas de cas. Ils prétendent que celle du mâle porte en soi une odeur forte et désagréable ; mais moi qui en ai fait usage, je n'ai pu m'en apercevoir.

Le lendemain à mon réveil, comme Henning m'avoua avoir entendu mon appel et qu'il n'avait pas jugé bon de me répondre, moins encore de m'envoyer du monde, je trouvai que pour le faire réfléchir sur son insouciance et lui donner le temps de songer à ce qu'il devrait faire en pareil cas, huit jours d'arrêts n'étaient pas trop. Pour lui, chasseur intrépide, infatigable, huit jours ainsi passés sans tirer étaient une poignante punition. En d'autres temps j'eusse souffert le premier de ce retard ; mais alors toute préparation m'était devenue impossible, tant la chaleur était forte et la corruption rapide. Afin qu'on le comprenne bien, je citerai ce fait, qui tout à la fois pourra donner une idée du gaspillage que nous étions forcés de commettre.

C'était au commencement de janvier; le matin quelques-uns de mes chasseurs vont à la provision ; deux buffles tombent : l'un était un vieux mâle, l'autre une jeune femelle; cinquante ou soixante-dix livres de viande sont prélevées sur celle-ci seulement. Vers le soir, la viande, quoique fraîche du matin, était déjà tellement avancée que l'on pouvait être certain de l'impossibilité d'en tirer parti le jour suivant au lever du jour. Mes hommes demandèrent à repartir pour en tuer d'autres avant le coucher du soleil. Deux buffles sont encore tués, et l'un d'eux jugé fort convenable. Il était tard; on les laissa sur place sans les inciser. Le jour suivant, les miens y vont sans perdre de temps afin de rapporter le nécessaire. A la première coupure, une odeur infecte s'échappe de l'animal, dont la chair était déjà verdie.

A d'autres donc! Un vieux mâle est tué tout d'abord; c'était autant que rien. Vient le tour d'un jeune qui ne convenait pas non plus; enfin une jeune femelle est couchée par terre; et voici sept buffles tués en deux jours pour la consommation de dix à douze hommes. Cent livres seulement nous étaient nécessaires, et le poids approximatif des animaux tués pour fournir si peu n'était pas moindre de 9,000 livres.

Il ne faut donc pas s'étonner si durant un laps de huit ou neuf mois de chasse nous tuâmes pour nous et nos voisins au-delà de 500 buffles, 60 cannas, 18 coudous, 2 ipivas, 2 couaggas, 4 hippopotames, 4 rhinocéros,

200 sangliers et petites antilopes, telles que *duyker*, *bleek-steen-book*, *rooye-rhée-book*, *riet-book*, et 43 éléphants.

Au pays de Massilicatzi, dont j'aurai occasion de parler plus tard, nous tuâmes, moi troisième, pendant huit mois de séjour, une foule d'animaux dont j'ai perdu la liste; mais en ne comptant que les pièces destinées à la cuisine, je retrouve encore 300 buffles et 56 rhinocéros *Simus* et *Bicornis africanus* confondus. Le poids du tout, estimé au minimum, donne un chiffre de 1,572,000 livres, charge exacte d'un navire jaugeant 786 tonneaux 400 millièmes.

CHAPITRE XX.

Rencontre de six cents éléphants. — Mœurs du coucou indicateur. — Erreur des boers touchant le sphinx atropos. — Les vautours. — Le sanglier larvatus. — Le sanglier pacochœrus. — Ce que font ces animaux blessés par les lions. — Nid de l'ombrette. — Une autre chasse aux éléphants. — Dangers et difficultés de la chasse de l'éléphant. — Approche à la rampée. — Les troupes. — Le chasseur chargé. — Les masses; leurs dégâts. — Crainte qu'éprouve l'éléphant devant l'homme. — Acculement d'une troupe dans une vallée en cul-de-sac. — Comment l'éléphant se procure uu peu de fraîcheur. — Rupture du cordon de barrage. — Mesure de sûreté que prend la femelle à l'égard de son jeune. — Les passions ne sont pas égales chez les deux sexes. — Effet des fruits fermentés sur le cerveau de l'éléphant. — Les Poes-Kop. — Erreurs et leurs causes. — Formation et destruction de l'ivoire. — Modes d'extraction. — Porosité de l'ivoire. — Comment procèdent certains chasseurs avant la vente. — Amazoulous chassant l'éléphant. — Singulier piége des Hollandais. — De l'éducation de cet animal. — Jeunes éléphants pris vivants; leur caractère. — Rapprochement de l'homme et de l'éléphant; de la nature de sa chair, de ses os et de sa peau; leur usage.

Le 14, divers travaux essentiels terminés, je formai le projet d'aller à la chasse le lendemain, afin d'obtenir d'autres *ipivas,* et le soir, en voyant le soleil se coucher pur, je prévins Kotchobana, Boulandje, Wilhelm, Nanana, Houahouaho et Djantje de se tenir prêts à partir de bonne heure.

En conséquence, le 15 janvier 1843, jour pour moi de glorieuse mémoire, je me levai aux premiers rayons de l'aurore; je déjeunai légèrement, c'est-à-dire pour tout le

jour, je pris mon café comme un paresseux qui veut s'éclaircir le cerveau; puis je me mis en route, muni de mon bon fusil simple de douze balles à la livre, et faisant porter par un de mes gens un autre fusil double de seize, une scie, un sac de sel et d'alun. Mon Cafre Kotchobana portait son fusil, Boutlaadje avait aussi le sien, les autres venaient sans armes. Je les destinais à se charger des dépouilles. A peu de distance je vis trois coudous que je ne voulus pas tirer, mon intention étant d'aller loin.

Nous marchâmes jusqu'à *Kos-Berg*, montagne que nous nommions ainsi parce qu'elle nous servait de garde-manger. Nous n'avions rien découvert jusque-là, sauf quelques rayons de miel. Nous fîmes un détour, laissant Kos-Berg au sud, et dirigeant premièrement nos pas vers le point où j'avais tué précédemment un ipiva. Nous avancions depuis plus de deux heures et demie, tous à la file dans un étroit sentier battu par le gibier. Je gardais la tête, poste difficile, mais que j'avais choisi, afin de guider moi-même et d'épargner quelques épines aux pieds de mes Cafres.

Tout à coup je m'arrêtai de surprise, au saut de trois lions qui partaient d'un buisson éloigné de 10 pas. Au même instant chacun de nos fusils fut reporté de l'épaule au bras armé. Le mâle, qui avait sauté le dernier, était là à 30 pas, regardant fixement, comme s'il eût attendu que nous fussions passés pour regagner son gîte. Il était jaune, sa tête paraissait énorme.

J'allais le tirer, je ne pouvais résister à cette envie : il se présentait si bien ! Mais, réfléchissant que tous mes Cafres n'étaient pas armés ; que c'était visiblement les exposer ; que si quelqu'accident survenait, ils seraient en droit de m'en faire des reproches, et que parmi eux j'avais déjà la douleur de compter des gens estropiés par les buffles, je pris le parti de le regarder en m'accroupissant, contemplation qui ne dura qu'un instant, car il s'en fut presque aussitôt. Il avait gagné en sautant un large espace, retombant sur ses pattes lourdement, et par une série de bonds il s'était soustrait à nos regards. J'estimai que la grosseur de ce lion devait être égale à celle d'un couagga.

On m'avait assuré qu'un lion ne craint pas un homme qui se tient debout ; mais qu'il fuit dès qu'il le voit s'accroupir ; que les Boschjesmans, qui le savent bien, règlent leur attaque sur la connaissance de cette habitude. Cette circonstance vint me rappeler la particularité, et plus tard divers faits me convainquirent de la justesse de la remarque.

Nous poursuivîmes la même direction, mes Cafres applaudissant à ma manière d'agir ; car si je l'eusse tiré et seulement blessé, il aurait pu, selon eux, nous tuer tous sans aucune exception. Trois quarts d'heure encore, et Houahouaho, l'un de ceux qui formaient l'arrière-garde, se détache pour nous montrer un éléphant. Je décidai qu'il fallait aller à lui. Nous marchâmes plus d'une demi-

heure avant de le retrouver à travers les bois; nous avançâmes avec précaution jusqu'à 20 pas. Il était derrière un mimosa rond qui le masquait à notre vue; nous approchâmes davantage; l'arbre seul nous séparait de lui. Un mouvement qu'il fit me prévint qu'il allait changer de place. Je jetai rapidement un regard derrière moi et je vis chacun de mes hommes prêts à faire feu.

Aussitôt qu'il se découvrit en marchant lentement, mon coup partit, suivi de trois autres coups. L'animal, atteint, vira au vent, allongea sa trompe, en battit l'air et s'éloigna de 50 pas, tandis que nous détalions à toutes jambes sous le vent. A 15 pas, tout en courant, je me retournai pour voir ses mouvements; ma casquette dans cette retraite précipitée resta accrochée à un mimosa : heureusement que ce ne fut pas ma barbe, je l'y eusse laissée sans doute avec ma peau.

Parvenus à 100 mètres du point où nous avions tiré, nous rechargeâmes. J'étais plus lent que mes Cafres, ayant deux fusils à charger, et Kotchobana me criait de venir, qu'il voyait l'animal immobile à peu de distance; mais, malgré ma hâte, lorsque j'arrivai, la bête avait décampé; nous prîmes ses traces et les suivîmes plus d'une heure. C'était une femelle accompagnée d'un jeune; elle était énorme. Déjà je m'impatientais de marcher aussi longtemps et je désespérais de la joindre, lorsque je vis un sanglier que je n'hésitai pas à tuer, car les miens et moi nous avions faim.

Sitôt après mon coup, mes gens entendirent l'éléphant trompetter et partir : aussi blâmèrent-ils ma conduite. Je reconnus mes torts ; je le croyais bien loin ; à peine était-il à 100 pas. Je les mis à l'œuvre pour le dépècement de notre menu gibier, dont nous grillâmes quelques quartiers que nous mangeâmes sur place.

Pendant ce temps Kotchobana sortit de l'épaisseur du bois où nous étions ; l'élévation du lieu lui permit de découvrir à un mille de nous une troupe de trente ou quarante éléphants dont il voyait se remuer les vastes dos. Ils se tenaient à l'endroit où l'Om-Philos-Mouniama vient s'unir à l'Om-Philos-Om-Schlopu.

J'allais partir pour ce point, lorsqu'un de mes Cafres me dit : « Voyez, maître, tant d'éléphants, et aujourd'hui vous n'avez pas voulu nous laisser prendre nos fusils. — C'est vrai ; mais moi-même, m'y attendais-je, quand j'ai laissé au camp mon gros fusil d'un sixième? C'est fâcheux, je n'y puis rien. — Eh bien, maître, il me faudra rester ici à les contempler ; c'est triste ! »

Le voyant alors en si bonne disposition, je lui confiai le fusil de Kotchobana, que je remplaçai en donnant à mon préféré le mien, ma poudre et mes balles. Ils étaient ainsi trois suffisamment armés. « Allez, leur dis-je, et tirez-vous d'affaire pour le mieux ; tâchez de vous montrer un peu sans moi puisque vous êtes si braves. » J'avais fait mes preuves, je n'étais pas fâché qu'une occasion se présentât qui pût les aguerrir ; j'étais surtout désireux de savoir s'ils puise-

raient en eux seuls assez de courage téméraire pour mener les choses à bonne fin, et pour acquérir cette certitude je n'avais pas balancé à faire un immense sacrifice, celui d'un rôle sur une scène aussi vaste, dans une position aussi imposante. C'était là mon beau rêve à moi, pour la réalisation duquel je m'étais transporté à plus de 3,000 lieues de mon pays.

Ils partirent, et moi je restai fixé sur une élévation d'où je pouvais les suivre à l'aide de ma longue-vue. Ils prirent sous le vent. Les éléphants marchaient rapidement et venaient vers le côté où j'étais. Bientôt je vis ces animaux fort en deçà et mes Cafres fort au delà. Que signifiait cette position respective? Assurément les miens avaient eu peur, puisqu'ils les avaient laissés passer sans tirer; c'est du moins ce que je conjecturai à l'instant même et ce que je trouvai vérifié plus tard.

Cette troupe qui venait à moi marchait du vent sous le vent; rester au vent à eux, c'est ce que je ne voulais pas; je partis donc à la course, leur coupant d'avance le chemin, et je me postai sur une roche au bord de la rivière, mais à 100 pieds d'élévation au moins. De cette place je pouvais voir beaucoup mieux, et je dois dire que peu d'hommes peuvent se vanter d'avoir été témoins d'un pareil spectacle.

La pente escarpée au sommet de laquelle je me trouvais était accessible à ces animaux par derrière, mais tout à fait impraticable du côté de la rivière qui coulait à nos

pieds. Cette pente, formée de roches de granit, était couverte d'arbres épineux : c'étaient des mimosas, des aloès et des *kooker-booms* ou *na-booms* [1]; de l'autre côté de l'Om-Philos, des bois clair-semés de mimeuses, et sur les bords d'immenses figuiers sauvages, puis des roseaux çà et là croissant dans le sable, lesquels étaient plus abondants vers une courbe de la rivière, près d'une montagne aussi à pic, triangulaire, distinguée par un éboulement de terre rouge.

Au milieu de ces roseaux se tenaient douze ou quinze éléphants. J'étais donc là avec un seul Cafre, un bon, mais, hélas! trop faible fusil double, sans munitions, seulement avec ma longue-vue. Décidément, cette fois, je voulais être spectateur, contemplateur de cette grande scène.

Depuis dix minutes que j'étais à ce poste sans entendre tirer un seul coup de fusil, je me dépitais, maudissant la malencontreuse idée qui m'avait porté à donner mon fusil de douze à l'un des miens. J'avais d'autant plus raison de me tourmenter, que partout derrière nous ce n'était que craquement et cassements d'arbres, que cris et soufflement d'éléphants, que sons de trompette aigus de ces grosses bêtes, que les émanations de notre feu faisaient partout se remuer et s'agiter tumultueusement. Cette troupe de géants traitait les arbres comme un sanglier qui passe en sillonnant et couchant les herbes.

[1] Arbres à carquois.

Un bruit tel que celui de dix moulins à eau éveilla brusquement mon attention, qui dut se tendre plus d'une minute avant d'en connaître la cause, et je vis cinq femelles, chacune suivie d'un jeune, le tout suivi d'un mâle, qui passèrent la rivière et parcoururent l'autre bord durant quelques instants.

Je planais sur eux tous; pour le tir on ne pouvait avoir une plus belle position. Que de regrets en songeant à mon fusil d'un sixième laissé au camp! La petite arme que j'avais, quoique excellente, n'obtenait plus de moi qu'un dédaigneux sourire. Comme chasseur, personne n'était plus à plaindre que moi; un pierrier eût admirablement fait mon affaire. En plaisante qui voudra, je ne puis m'empêcher de reconnaître qu'un canon de 6 eût procuré d'étonnants résultats; ce n'eût pas été trop pour prendre en enfilade ces lignes de géants.

Un moment après, le même bruit se reproduisit, mais plus fort, et je pus apercevoir une autre troupe de quarante ou cinquante éléphants qui se tenaient de notre côté, longeant le fleuve, les pieds dans l'eau; ensuite un éléphant seul traversant d'un bord à l'autre; celui-ci, qui marchait dans le sable mouvant, s'enfonçait à tomber à chaque pas, ce qui me le fit prendre d'abord pour notre éléphant blessé. Je lui envoyai, mais inutilement, deux coups de mon fusil double sur le dos: il continua sans se douter que mes balles s'adressaient à lui.

Plus d'une demi-heure encore s'écoula, pendant laquelle,

partout où je jetais mes regards, je ne découvrais que troupes de ces animaux, qui, paraissant et disparaissant, étaient aussitôt remplacés ou suivis par d'autres. J'en ai vu plus de deux cents ; et en supposant que ce que j'ai vu soit le tiers, car de tous côtés les bois et les gorges en récelaient que ma vue ne pouvait atteindre, il s'ensuivrait que plus de six cents éléphants étaient réunis sur une surface de 3 milles de diamètre, et nous étions au centre de leur parc.

Enfin, lassé de voir et surtout de rester inactif, le fusil vide, outre l'inquiétude et le mécontentement de ne point entendre crier mes gens, je me décidai à revenir au point de notre grillade, que nous atteignîmes après avoir traversé plusieurs troupes. Mais Houahouaho, que j'y avais laissé, ne s'y trouvait plus. Craignant qu'il n'eût été écrasé par les éléphants, nous le cherchâmes et l'appelâmes à grands cris, auxquels répondirent les *longs nez ;* ce qui tout d'abord l'empêcha de se révéler à nous. Plus tard, il descendit de son arbre et revint encore tout transi de peur.

Les éléphants, disait-il, étaient venus en grand nombre souffler et trompetter autour de notre feu, et lui, pour se soustraire, avait naturellement dû prendre la fuite. En ce moment trois coups de fusil partirent à la fois. Une minute s'écoula et je compris que l'animal tiré n'était pas tombé, car les armes se taisaient. Encore quatre minutes, deux autres coups, même résultat ; puis cinq minutes ensuite, un seul coup et deux autres assez rapprochés, sui-

vis du cri d'agonie de l'éléphant. 400 pas à peine m'en séparaient, j'y allai par sauts et par bonds. Quatre coups à intervalles égaux furent encore tirés pour assurer sa mort.

Lorsque j'arrivai, je trouvai étendue morte une grande femelle qu'avait tirée Kotchobana. Elle n'avait pas moins de 10 pieds de hauteur et de 25 à 28 pieds de l'extrémité de la trompe à celle de la queue. J'appris de mes hommes qu'ils avaient évité la première troupe, qui faisait route trop lestement, et qu'ils avaient tiré trois éléphants, dont deux étaient partis, mais un blessé à mort. C'est en suivant les traces ensanglantées de ce dernier qu'ils avaient rencontré la femelle. Kotchobana l'avait ajustée à 18 pouces ou 2 pieds du sol; il l'avait atteinte précisément dans l'os de la jambe. Blessée à cet endroit, la bête ne pouvait forcer de marche; puis il avait rechargé en si grande hâte, qu'ayant oublié la baguette en fer restée dans le canon, balle et baguette, il avait tout tiré dans la jambe droite de devant, vers le milieu de la longueur de l'humérus.

L'animal allait tomber, la jambe blessée ou brisée en deux endroits, lorsqu'arriva Wilhelm, qui lui envoya un coup dans la gorge et le coucha par terre. Emporté malgré lui sur une pente raide, Wilhelm était arrivé à six pas à peine de l'éléphant quand il déchargea son arme; la proximité était telle que mon chasseur faillit être enseveli sous le colosse tombant privé de vie.

J'inspectai aussitôt les traces du blessé qui avait fui, et je vis qu'il répandait considérablement de sang. Au dire de mes gens, il devait en mourir. Nous laissâmes là notre chasse, après avoir eu soin de nous emparer de la queue pour preuve de possession ; et trois heures de soleil nous restant, nous partîmes.

Nous étions en route depuis plus d'une demi-heure, le vent au dos, le soleil dans les yeux, quand tout à coup mes deux Cafres qui marchaient devant s'élancèrent à gauche du sentier, fuyant à toutes jambes. J'étais à trois pas derrière eux, et derrière moi mes autres Cafres suivaient à 200 pas, discutant les chances de la chasse du jour. Je portais tout nonchalamment mon fusil à l'épaule en songeant que j'avais très-soif et en pensant au bonheur que j'aurais à me désaltérer.

Tout d'abord mon idée fut qu'un éléphant nous avait éventés, nous chassait et voulait nous châtier de sa trompe; je virai rapidement et je courus dix pas. Le bruit du déchirement des buissons était fort. Bon, pensais-je dans ma course : c'est un éléphant ; il n'y a point de fuite possible, il me tuera, il vaut mieux l'attendre. Revirant alors plus rapidement que la première fois, je posai le genou droit en terre et me préparai à coucher mon ennemi en joue. Malgré mes dix pas de retraite, je vis à quinze de moi un énorme corps noir, une longue tête, une longue corne sur le nez (il était entre le soleil et moi), se dégageant d'épais buissons ; et comme si, en raison de ma démarche, il pré-

férât courir sur un autre, il vira de quatre rhumbs, fondant sur l'un des miens.

Alors véritablement indigné, transporté de colère contre un tel animal, je lui lâchai mon coup dans l'arrière-train, ce qui le décida à continuer son virement, parti qui peut-être aussi sauva la vie à mon Cafre Nanana ; car c'était à ses trousses qu'était le rhinocéros.

J'eus là, je l'avoue, une frayeur d'autant plus terrible que je m'y attendais moins, aussi près, sans songer à rien, d'un tel monstre stupide, farouche, lourd et brutal, qui s'irrite de tout et semble n'attaquer le premier que par la crainte de l'être lui-même. C'est un cochon démesurément grand que je dois croire de sens obtus, même dépourvu de sens olfactif, puisque le vent lui portant directement nos émanations, il n'avait été averti de notre approche qu'à dix pas de distance.

Depuis une heure le soleil était sous l'horizon quand nous atteignîmes le camp. Henning m'attendait à souper ; il avait déployé de diverses façons ses talents culinaires ; et Dieu sait si j'étais habile à faire honneur à ses mets nouveaux. En quelques minutes je lui eus conté notre journée ; il n'en fallait pas davantage pour faire naître chez lui mille projets et l'empêcher de dormir.

Dès le lendemain, à la pointe du jour, il voulait aller aux éléphants ; mais son temps d'arrêt n'était point expiré, et quoi qu'il pût dire, quoique mon parti pris fût contre mon intérêt, je restai inflexible. Cependant je lui fis grâce

d'un jour, et le 18 il put librement se mettre en route. Néanmoins je lui avais refusé la faveur de prendre le gros fusil, persuadé que le sien suffisait pour abattre un éléphant en le tirant à la tête.

Ardent et tourmenté de l'envie de faire mieux que ses prédécesseurs, Henning réussit dès le soir du premier jour à joindre une troupe et à en coucher deux par terre. Le lendemain, Souzouana, qui s'estimait heureux de me faire plaisir, vint chez moi m'apporter les deux queues. Kotchobana et Boulandje étaient, dans le même temps, partis pour visiter d'autres points diamétralement opposés à l'Omschlaty-Omkoulou, où Henning faisait ses preuves. Moi, qui n'avais gardé que deux hommes et un jeune Cafre, je chassais pour la provision, et, lorsque nous n'avions rien de mieux à faire, le matin, quand venait nous appeler de sa voix vive, impatiente, agaçante, le coucou indicateur, nous suivions son vol saccadé, l'appelant nous-mêmes à chaque repos, afin de ne pas le perdre, jusqu'à ce qu'il nous eût conduits sur le point où se trouvait un nid d'abeilles sauvages.

Pour des chasseurs, ce n'était pas une recherche bien amusante que celle du miel; mais pour l'observateur elle ne manque pas d'un certain intérêt, et, pour qui aime ce que la nature nous offre de plus fin, cet intérêt devient immense. Mes gens étaient toujours prêts à partir pour cet autre genre de chasse, lequel aussi a ses dangers de plus d'une sorte : l'un prenait son fusil, corne à poudre et

sac à balles, tant pour se défendre des animaux qu'afin de faire du feu lors de la découverte du précieux dépôt; l'autre, armé d'une hache, devait toute son attention au vol du petit traître, lequel se révèle aussi par ses sons perçants.

Lorsque les connaissances de l'oiseau étaient trop étendues, la recherche devenait trop fatigante; il fallait franchir à sa suite quelquefois plus d'une lieue à travers de profonds ravins, des bois enlacés de broussailles et d'épines, et souvent la marche était barrée par des roches à pic, infranchissables ainsi que l'est une muraille. Comme il ne calcule pas les obstacles qui retardent la marche de l'homme, et qu'il cède toujours à un trop grand empressement, il arrive fréquemment qu'on le perd de vue; son *chir, chir, chir, chir*, résonne encore, s'éloignant toujours, et adieu le miel.

Mais aussi, quand la distance n'était pas trop grande, il était aisé de le suivre. Lorsque l'oiseau, fixé sur un arbre, ne voulait plus reprendre son vol, c'est que le miel n'était pas loin; il fallait tourner doucement sur un certain espace et tendre l'oreille au bruissement d'une mouche. En voyait-on quelqu'une, on la suivait de la vue; s'écartait-elle du centre indiqué, on en cherchait une autre dont l'allure fût différente; l'abeille qui ralliait la ruche se dirigeait vers un trou, soit dans un arbre, soit en terre, soit dans les roches. Alors il ne s'agissait que d'agrandir l'orifice et d'extraire les rayons, si les abeilles ne se montraient

furieuses ; en cas contraire, le fusil donnait du feu, et au moyen de paille sèche, surmontée d'herbes vertes, on enfumait les travailleuses, afin de leur ravir plus aisément leur trésor.

Les rayons se trouvent disposés verticalement, de manière à ne point permettre l'épanchement du miel. La cire varie en couleur, paraissant brunir avec le temps ; le miel n'a pas toujours non plus le même degré, soit en couleur, soit en densité ; ses qualités diffèrent davantage encore suivant la floraison. Ainsi, lorsque telle ou telle plante domine éclose, le miel aura tout son parfum ; quelques jours ensuite, l'odeur sera différente, parce que d'autres fleurs seront devenues plus nombreuses. Dans certaines localités, j'en ai goûté qui participait d'une amertume désagréable, parce que les abeilles avaient hanté de grands arbres couverts de fleurs violettes ; dans d'autres, il était laxatif au plus haut point, et pour cette cause il était rebuté. Mais dans tout *Doorn-Veld* (pays des mimosas), quand les mimosas sont en fleurs, le miel a un goût exquis ; il est alors fort sain et très-estimé.

Il importe surtout aux chercheurs de miel de trouver autre chose que des rayons secs, ce qui n'est que trop fréquent à la fin de l'hiver et au commencement du printemps. Il faut, comme on dit, que ces rayons soient gras ; mais tous ne le sont jamais complétement, et, à défaut de miel, les Cafres sont dans l'habitude de manger les larves dans leurs cellules avec toute la cire qui les entoure. J'ai

fait comme eux, et j'ai trouvé à ces rayons un goût laiteux légèrement sucré, qui plaît lorsqu'on en a contracté l'usage.

Suivant les lieux, c'est en novembre, décembre et janvier que la recherche du miel offre le plus d'avantages. Les Cafres consomment tout de suite ce qu'ils ont obtenu; les boers le réservent, et quelques-uns en usent, faute de sucre, toute l'année avec le café et le thé; les bastaards en font une bière enivrante au plus haut degré, à cause de la présence des racines du *mour-Boschis*, employées pour activer la fermentation.

Sans l'emploi de cette racine pernicieuse, la bière de miel est fort agréable et très-saine; j'en fis souvent, et, quand le temps me manquait, je mélangeais du lait caillé sûr et du miel pour qu'il fût servi après trois jours de fermentation. Là, dans nos bois, au milieu de nos chasses plus ou moins prolongées, c'était chose délicieuse, ce mets possédant justement la quantité d'acide et de sucre nécessaire pour plaire à tout le monde.

C'est dans trois endroits principaux qu'il faut chercher les ruches, soit dans les parois rocheuses inaccessibles, soit dans les troncs creux, soit sous terre, dans les élévations faites par les termites. Ces dernières, rompues ou coupées par le fer de nos roues, nous étalaient quelquefois leurs trésors durant la marche; les mouches s'en échappaient alors. Il y aurait de l'imprudence à faire arrêter trop proche, parce que l'odeur des chiens et des chevaux irrite

les abeilles, qui, aiguillonnant les bœufs, causeraient de graves accidents.

Lorsque le nid est placé dans un arbre creux, ne laissant qu'une étroite ouverture, il faut bien se garder d'y plonger le bras pour opérer l'extraction, si l'on ne veut s'exposer à une mort rapide, ou tout au moins à d'atroces souffrances ; différentes espèces venimeuses de serpents s'y logent volontiers, principalement le *kooper-kaapel* des colons.

C'est à ces reptiles seuls que l'on doit attribuer tous ces accidents dont les boers se plaisent encore à accuser l'innocent sphinx *atropos*, tête de mort, qu'ils nomment *Groot-honing-bye*. Ce sphinx, plus abondant dans l'Afrique australe qu'en Europe, aime le miel et s'aventure jusque sur les rayons; mais le plus souvent on le trouve fixé sur l'écorce, à quelques pouces seulement de l'orifice ; tous ceux que j'ai obtenus avaient été recueillis là.

Les boers en ont autant d'horreur que d'un serpent. Ils s'imaginent que sa trompe est un conducteur du venin, et grande fut la stupéfaction de quelques-uns d'entr'eux lorsqu'ils me virent en toucher un sans crainte, le mettre ensuite dans la bouche pour leur prouver son innocence ; ils étaient si persuadés de sa nocuité qu'ils croyaient que je voulais en finir avec la vie. J'eus beau faire, imbus qu'ils sont dès la première jeunesse de ces préjugés, je ne pus en rassurer aucun au point de le décider à m'imiter.

Plusieurs voyageurs ont signalé depuis longtemps l'ha-

bitude qui distingue le coucou indicateur, si utile à l'homme de ces contrées, que chacun, sans le révérer aucunement, l'épargne en tous lieux. L'un d'eux a dit et Buffon a répété qu'il y avait du danger à suivre cet oiseau, d'autant qu'il lui arrivait de conduire souvent le chasseur sur des bêtes fauves, telles que lions et panthères.

Dès le principe, lorsque je n'avais encore étudié le coucou indicateur que chez les Amazoulous, j'étais tenté de rejeter ce dire comme une fable dépourvue de base, car là cet oiseau paraissait n'avoir d'autre instinct que celui qui lui a valu son nom; il nous conduisait assurément sur des ruches, et jamais que sur des ruches: aussi n'avions-nous qu'à nous louer de lui. Mais ensuite, par de là *Makalis-Berg*, j'eus occasion d'observer les démarches inutiles de mes gens, qui s'étaient rendus à l'appel du même oiseau, après dix ou quinze courses vaines; j'entendis les miens converser entr'eux et maudire l'*om-schlanvo* (nom sous lequel ils désignent le coucou); l'un avait été conduit deux fois sur un squelette de rhinocéros, l'autre sur un buffle mort, un troisième sur les os d'un canna. Henning lui-même, si friand de miel, avait été déçu à quatre reprises, et chaque fois il avait abouti à un squelette; dans deux circonstances, des hyènes avaient fui à son approche.

Il ne faut pas de ces faits conclure que le coucou indicateur s'entend avec les grands carnassiers pour leur donner des hommes à croquer; mais bien que, se repaissant aussi d'insectes, ce faible oiseau a besoin du concours de

l'homme qui remuera les os sous lesquels abondent les coléoptères ou autres insectes, que l'indicateur ne saurait saisir aussi longtemps qu'ils restent abrités.

Notez que pour un service le coucou en sollicite un autre; car c'est dans un pays élevé, c'est durant l'hiver que l'indicateur se comporte ainsi, alors que les abeilles n'ont rien à recueillir, alors qu'elles sortent peu ou pas de leurs abris. N'est-il pas juste que, dans l'impossibilité où il se voit d'obtenir par lui-même la nourriture nécessaire à son existence, cet oiseau vienne requérir l'assistance de l'homme, auquel il a procuré les plus grandes douceurs que la nature a si bien cachées [1]?

Trois espèces du genre indicateur se rencontrent à Natal; elles sont trop connues pour qu'il soit utile d'en donner la description.

Le 19, Henning était de retour deux heures avant le coucher du soleil. Son début avait été fort heureux; il estimait à plus de 500 le nombre d'éléphants qu'il avait vus:

[1] Je suppose que l'on me saura bon gré de relever ici une erreur commise par M. Lesson dans son *Manuel d'ornithologie,* à propos des instincts de l'indicateur. M. Lesson dit : « C'est bien gratuitement qu'on a prêté à ces oiseaux l'instinct de guider les Hottentots vers les ruches afin de recueillir leur part du butin. Ceux-ci, ayant appris à connaître leurs habitudes, les suivent tout naturellement. » M. Lesson ne savait pas que l'indicateur fatigue les hommes de ses cris jusqu'à ce qu'il se voie suivi par l'un d'eux; qu'il revient, même à diverses reprises, dans le but bien visible d'avoir un homme à son aide. Bien plus, quand, ignorant le voisinage des hommes, l'oiseau ne vient pas lui-même vers ceux qui cherchent le miel, on l'appelle en frappant à coups redoublés sur des troncs d'arbres, et peu après résonne son cri ardent de chir-chir-chir.

c'était probablement la même troupe qui s'était offerte à moi le 15; car toute la contrée des Amazoulous, depuis Tonguela jusqu'à Om-Pongola, ne doit pas posséder, suivant moi, plus de 1,500 éléphants, et chaque grande troupe a besoin d'être distancée suffisamment.

Le soir, comme nous soupions dans le pondock[1], un léger bruit de feuilles sèches remuées dans la coursive me fit dire à Henning : « Regardez derrière vous, il doit y avoir quelque chose ; il y a certainement quelque chose. — Bah ! fit-il, c'est sans doute un crapaud. — Regardez donc. » Il se retourne sans quitter son siége, et voit se remuer à un pied de lui un vilain *iphesy* (serpent cracheur).

Il ne s'agit point de faire le brave avec de semblables ennemis, devant qui frémissent et tressaillent d'effroi les plus gros animaux : aussi vidâmes-nous les lieux afin de nous armer de bêches et de bâtons. Nous revînmes ; l'iphesy n'y était plus. Nous le cherchions encore qu'un cri partit d'une des huttes située à vingt pas ; mes Cafres en sortaient aussi pour avoir vu le reptile pénétrer et se réfugier dans les branchages secs qui en composaient le toit. L'obscurité empêchait de l'y découvrir, et dans le but de l'en chasser, ils brûlèrent force copeaux de corne dans la persuasion que le serpent fuirait cette odeur ou serait asphyxié par elle. L'effet ne le détermina point à la retraite, car nous l'y retrouvâmes le jour suivant, mais tout au moins immobile. Un coup de fusil le tua, au grand con-

[1] Sorte de hangar.

tentement de mes gens, qui se voyaient débarrassés de cette autre épée de Damoclès.

Je profitai de l'occasion pour m'enquérir des habitudes de ce singulier et redoutable animal, sur lesquelles les Cafres, les boers et les Hottentots tombent d'accord, et voici ce que je recueillis.

Il est doué de l'étonnante et terrible faculté de lancer son venin dans les yeux soit d'un homme, soit d'un chien ou de tout autre animal qui l'approche à trois ou quatre pas. L'action du venin entraîne la perte de la vue, d'autant plus, disent-ils, que l'œil éclate par suite d'un gonflement prodigieux auquel ne peut se prêter le globe. Sur la peau du visage, son contact produit l'effet d'une brûlure avec gonflement et forte suppuration. Les Amazoulous disent que l'homme en meurt; mais Henning, qui avait été témoin d'un accident de ce genre où un homme en avait reçu, non dans les yeux, mais dans le visage, dit que la partie attaquée suppura longtemps, qu'elle offrait l'aspect d'un très-vilain mal; que l'individu souffrit beaucoup sans cependant succomber, ce qui néanmoins eût pu résulter si le venin se fût répandu sur les yeux.

Quelque temps après, M. Wahlberg me cita le même fait. Il poursuivait ses recherches dans des roches lorsque quelque chose passa devant lui à la hauteur de l'œil; sitôt ensuite il découvrit l'auteur de la tentative se réfugiant sous des pierres, lequel n'était autre chose qu'un serpent cracheur.

Je n'expliquerai pas comment s'opère cette émission du venin; mais il me semble que l'on peut établir cette supposition toute simple. Un muscle de pression passant sur la vésicule ne suffirait-il pas à produire l'évacuation par le conduit de la dent-crochet, et à lancer le venin à la distance indiquée? Je crois que par l'inspection comparée de ces parties les anatomistes pourront aisément se prononcer. Quant à moi, je dois le répéter encore, je ne me suis imposé d'autre condition que de livrer des faits.

Le 23, mes chasseurs cafres me revinrent vers la brune; ils étaient silencieux. Je n'eus pas besoin de leur demander quels résultats, je ne le devinai que trop; six jours de recherches constantes, pas un succès pour les couronner. Leur excuse fut que, trop défiants, les éléphants ne s'étaient pas laissé approcher. Je fis mine de les croire, observant toutefois qu'il fallait être des plus maladroits pour ne point arriver à portée.

Le 24, Henning partit, muni cette fois du gros fusil dont il se promettait monts et merveilles. L'instant d'après j'envoyai du monde vers l'éléphant de Kotchobana afin de m'en rapporter les défenses, et de suspendre dans un arbre le crâne et la mâchoire inférieure, si ces parties étaient encore intactes, parce que je les jugeai assez intéressantes pour un cabinet d'anatomie comparée. Ils y furent, et à leur retour j'appris qu'ils n'avaient eu nulle peine à les détacher, puisqu'elles gisaient à deux ou trois pas hors de la tête, ainsi déhalées par les vautours.

L'explication me paraissait trop étrange pour l'accepter telle; je l'étendis longuement et restai convaincu que des vautours réunis s'étaient entendus pour opérer l'extraction des défenses de leur alvéole, afin de se repaître de la moelle renfermée dans leur cavité intérieure. Ces défenses ne portaient aucune trace de dents d'hyènes; si une hyène en eût été l'auteur, elle n'eût pas manqué de briser toute la partie faible; et à dire vrai, libres de tout muscle par la fermentation générale et la destruction opérée par les larves, chacune des défenses n'exigeait qu'une force de 30 livres, ce dont les vautours étaient parfaitement capables. Leur nombre est encore une raison sur laquelle on peut se fonder sans crainte d'erreur.

Sur le cadavre d'un tel animal, ce ne sont pas quelques vautours seulement qui viennent prendre leur part du festin, mais de 500 à 1,000. Rien n'est plus curieux pour le chasseur comme de voir à son approche s'élever en tournoyant dans l'air cette masse d'êtres emplumés, formant au-dessus de lui une espèce d'immense dais mobile, marquant sur la terre une ombre insuffisante sans doute, mais qui voile quelque peu les rayons du soleil.

Puisqu'ils ont l'instinct de se réunir, ils peuvent bien avoir aussi celui d'agir de concert lorsque l'intérêt de tous le commande; alors, ce qu'un seul ne saurait faire, dix, vingt ou cent le pourront. C'est seulement ainsi que la chose s'explique.

Le 25, Souzouana était venu chez moi solliciter un ser-

vice. Dans la possibilité de le lui rendre, j'étais allé chez lui. Il s'agissait d'une panthère qui, pour s'emparer d'un chien, n'avait pas craint de franchir une haie d'épines séches de 15 pieds de hauteur. Ceci avait eu lieu la nuit précédente; le chien, mort et à demi dépecé, avait été retrouvé caché dans un buisson. Souzouana, confiant dans la puissance des moyens à ma disposition, prétendait qu'un traquenard tendu dans le passage suffirait pour saisir le dévastateur; à cet effet j'avais fait porter l'un des miens que j'étais en devoir de placer, lorsque vint Henning, déjà de retour de sa chasse, où il avait blessé quatre éléphants mâle et tué une femelle.

Deux heures après, j'étais chez moi. Henning, qui avait fait la route à part, poursuivait les détails concernant un éléphant blessé, chancelant, et dont les dents, disait-il, ne devaient pas avoir moins de 6 à 7 pieds de longueur totale. Tout d'un coup mes Cafres sautent sur leurs fusils, se garnissent de leur bandoulière et accourent me dire, en désignant le point, qu'à 1,200 pas se remuaient des éléphants; j'empoignai aussi mon fusil, Henning en fit autant et tous ensemble nous partîmes.

Au bout de vingt minutes de marche et de détours, nous les vîmes à 100 pas. Ils se présentaient mal: c'étaient quatre femelles suivies chacune d'un jeune, accompagnées d'un seul mâle grand et vieux. Nous fûmes découverts par ces animaux, qui se retiraient à 200 pas dans un endroit trop nu. Cependant, comme il n'y avait pas à balancer si

nous voulions faire le coup de feu, nous allâmes droit. Comme toujours, je précédais mon monde. Cette fois nous étions sept; chacun s'attendait à la possession d'un individu tout au moins.

Malheureusement, comme il est toujours arrivé et comme il arrivera toujours en pareille circonstance, si ce n'est l'un, c'est l'autre, dont la marche produit quelque bruit; chacun compte trop sur son voisin, et celui à qui échoit le premier coup se hâte trop pour n'être pas précédé ou pour que l'on ne se plaigne pas du retard. Aussi, lorsque nous en fûmes à 60 pas, ces animaux avaient déjà la tête dirigée vers nous et nous observaient en dressant ouvertes leurs larges oreilles.

Que faire? Payer d'audace, encore nous approcher davantage en rampant dans les herbes demi-longues, puis nous lever au signal de départ pressenti : c'est ce que je fis. Je tirai le plus gros au front, sur lequel j'entendis frapper sèchement ma balle; Kotchobana au poitrail, suivant sa constante habitude; trois coups de feu tardifs l'atteignirent dans son virement, deux avaient fait chatte. Des cris déchirants résonnèrent au loin, mais pas un mort, tous disparurent à travers les bois. Nous suivîmes leurs traces aussi longtemps que nous le pûmes, avec ardeur et précaution, même assez loin, très-loin; mais la nuit étant survenue, il fallut, bon gré mal gré, nous orienter afin de regagner notre gîte. Beaucoup d'espérances déçues, tel était notre lot de ce jour; tel il fut de tant d'autres, que si je de-

vais la description de chacune, ma tâche serait trop longue, et jamais mon lecteur ne se ferait chasseur d'éléphants.

Que de marches, que de contre-marches, pour atteindre ce but, souvent privés d'eau par un soleil brûlant! Que de nuits passées dans les bois, où lions et panthères rugissaient à l'envi, et où, pour couronner nos fatigues, les orages tonnants fracassaient les arbres, devenus nos uniques abris! J'ai su me faire à tout cela et je ne saurais le dépeindre, car il est des impressions qui passent à l'état normal pour être trop répétées; dès lors elles ne sont plus senties et chacun peut se figurer la difficulté de les reproduire.

Si quelqu'un en doutait, s'il me communiquait ses doutes à cet égard, j'aurais garde de lui expliquer la chose en recourant à de longues phrases. Il me suffirait de lui demander quel est le goût du pain, à lui qui chaque jour en mange; l'embarras qu'il éprouverait à me répondre serait égal au mien.

La nuit se passa pour nous sans sommeil. Les éléphants crièrent d'abord à 1,000 pas du camp; bientôt ensuite nous pûmes les entendre s'agiter et casser des arbres beaucoup en deçà. Ils approchaient, personne n'en doutait; mais je ne pouvais me résoudre à les chasser par des clameurs et le bruit de nos armes, espérant les retrouver au jour; et puis, en cas que ces animaux vinssent à prendre leur marche sur nous, nos armes étaient prêtes, chaque homme tenait la sienne. Le vent, qui balaie tout, s'efforçait aussi

de démonter nos frêles habitations et menaçait d'emporter en lambeaux ma tente, heureusement protégée par cinq arbres de Tambooty qui lui servaient de point d'appui.

A peine le jour venu, nous allions nous mettre en quête, lorsqu'il nous survint un retard de quelques instants, durant lequel Souzouana parut, réclamant mon assistance pour protéger ses jardins, dévastés durant la nuit par les éléphants, ces grands mangeurs de cannes à sucre. Comme il avait davantage à me dire, j'envoyai mon monde à la recherche, indiquant la marche qui devait être suivie.

Le discours de Souzouana, de même que beaucoup de discours adressés par des hommes d'importance ou qui veulent paraître tels, pouvait se résumer en deux mots; mais afin de me persuader de la grandeur du service qu'il prétendait me rendre, il le tournait à n'en pas finir. Le bon vieux me fit perdre ma matinée pour m'apprendre que si je m'établissais chez lui, j'aurais force lait et force bière durant le jour, et quantité d'éléphants pendant la nuit, lesquels viendraient d'eux-mêmes s'offrir à mes coups. Heureux noir, homme de la nature, il s'imaginait qu'un blanc devait voir aussi clair que lui dans l'obscurité; il croyait qu'un fusil pouvait être ajusté tout aussi bien alors et que le succès devait infailliblement couronnner mes démarches. Par un beau clair de lune, je comprends qu'il en puisse être ainsi; mais de temps à autre ne passe-t-il pas au ciel des nuages qui l'obscurcissent, et qui rendent alors la chasse extrêmement périlleuse? Le feu du fusil,

très-perceptible quand tout est noir, attire aussi davantage l'attention de l'animal blessé, qui, furieux, sait précisément le point sur lequel il doit charger et ne manque guère de profiter de ses avantages.

Souzouana insista beaucoup; son intérêt, celui de ses gens l'y portait, car malgré le bruit des boucliers des hommes de garde, les éléphants n'en persistaient pas moins à déguster maïs et cannes à sucre. Il fallait recourir aux assagayes lancées, qu'emportaient dans leur peau les colosses légèrement atteints. Quant à moi, j'avais assez à faire le jour, il m'était impossible de sacrifier mes nuits pour une chasse d'affût, intéressante sans doute, mais qui prend trop de temps et offre trop peu d'espérances. Je refusai.

Souzouana passa à une autre conversation; il me parla beaucoup d'*Ingheta-Om-Schlopu*, grands bois situés par delà l'Om-Pholozie qu'il dépeignait comme remplis d'éléphants, où je ne pouvais manquer de réussir, personne n'y ayant jamais chassé. Suivant la description qu'il m'en fit, ces bois, composés de grands arbres, étaient si touffus par le haut que les rayons du soleil n'y pénétraient jamais; de là une demi-obscurité et une humidité que recherchaient les *longs-nez* au fort de la chaleur. Il n'y avait pour circuler que des sentiers ouverts et battus par les éléphants; les épines y étaient aussi plus cruelles que partout ailleurs. Mais nulle part les éléphants n'étaient moins sauvages que là, nulle part ils ne témoignaient plus de

familiarité à la vue de l'homme; ils y étaient même si hardis que, quelque temps auparavant une femme d'un mouzi des environs s'y était vu enlever, par l'un d'eux, le maïs vert qu'elle portait sur la tête.

Ces détails me firent sourire; je formai aussitôt le projet de visiter à la première occasion les mystérieux bois d'*Ingheta-Om-Schlopu*. En retour de ces indications, je régalai Souzouana de riz au lait sucré, qu'il trouvait exquis. Mes Cafres revinrent de leur course jusqu'à l'Om-Philos-Mouniama, où conduisaient les traces des animaux, et m'avouèrent leurs regrets de n'avoir pas suivi mes instructions dans la marche; car, au retour, ils avaient pu seulement se convaincre que nos tapageurs nocturnes avaient passé les premières heures du jour le long de la rivière, à un quart de lieue du camp.

Le 27, je passai la journée entière à la recherche des éléphants. Vers midi, je tuai un buffle pour fournir à notre repas, et bien qu'il eût reçu ma balle en plein cœur, il s'était tenu debout plus de vingt minutes, beuglant et tournant avant de tomber. L'animal était au bord opposé de la rivière. Après en avoir prélevé notre nécessaire, nous revînmes nous installer au point d'où nous l'avions tiré, parce qu'à l'ombre d'immenses figuiers sauvages, nous avions déjà de grands feux prêts à cuire nos aliments. Nous y étions à peine que, malgré la proximité, les vautours s'abattirent en masse sur le buffle mort. Ils venaient de toutes parts et se disputaient avec acharnement les pre-

mières places ; les derniers descendaient de l'air et posaient leurs pieds sur les premiers, qu'ils contraignaient par leur pesanteur à s'écarter et à leur livrer place. Il y avait bien quelques bons coups de bec échangés, dont cependant les blessés ne tenaient pas compte, tant était grande leur ardeur à la curée. Leur nombre devait excéder 500. Le cadavre en était complétement chargé, et sur tous les abords on faisait queue. Malgré l'activité déployée par les dépéceurs, les expectants s'impatientaient et chassaient ceux qui avaient eu l'avantage de se gorger les premiers. A ceux-ci de prendre rang à la suite des derniers ou de coudoyer les faibles pour arriver plus vite.

Sans doute il y avait parmi ce peuple au bec tranchant, à la manche retroussée, plus d'un opérateur injuste, plus d'un oppresseur, tous étant également avides. Moi qui les observais, il me vint l'idée de mettre bon ordre parmi la troupe ensanglantée ; mon fusil se coucha droit sur le monticule de vautours, distant de 110 pas ; la détente joua, et sept d'entre eux restèrent traversés ou éraflés par une balle. Assurément j'avais eu tort de vouloir motiver pareille démarche, car innocents et coupables gisaient confondus, et pour être vrai, mieux vaut que je dise que mon seul but était de m'assurer de l'effet de mon coup sur une réunion d'individus de ce genre. C'était une destruction non-seulement inutile, mais blâmable, en ce que les vautours rendent à ces contrées un service signalé en absorbant rapidement une foule de grands débris

qui sans eux répandraient dans les airs des miasmes délétères.

Nous ne vîmes ce jour-là que des animaux dont nous ne voulions point; et comme il ne faut jamais se distraire de son but si l'on chasse sérieusement l'éléphant, nous laissâmes tout passer sans tirer.

Le 28, Henning était parti depuis dix minutes pour prendre à Om-Philos-Mouniama les défenses de l'éléphant qu'il avait tué. Il avait avec lui le gros fusil. J'étais alors à quelques pas de ma tente, recueillant des insectes qui s'abattaient sur des branches fraîchement coupées. Dans un intervalle de repos, mes yeux se portent sur un tapis de roseaux dont la brise courbait la tête; quelque chose de noir légèrement nuancé de roux dominait la verdure à 500 pas. Je soupçonnais un corps; l'instant d'ensuite, à la levée d'une trompe, je reconnus un éléphant. Kotchobana et les autres miens que j'appelai vinrent aussitôt. La position était défavorable à l'attaque; chacun, pour connaître la difficulté que présentaient les roseaux et le grand espace qu'ils occupaient, comme aussi leurs 10 ou 12 pieds de hauteur, se souciait peu d'essayer d'en faire sortir l'animal à coups de fusil.

Nous attendîmes près d'une heure sans le voir changer de position. Kotchobana se résolut à aller le tourner pour me le faire passer s'il était possible. Il partit; mais il n'eut pas fait les trois quarts de la marche voulue, que l'éléphant décampa, se rendit plus avant dans les roseaux, fit

un tour sur la droite et pénétra dans le bois, où je le reconnus pour un mâle de la plus belle taille.

Je fusse immédiatement allé à lui si j'eusse pu voir mon Cafre ou connaître sa direction; et dans la crainte de mettre l'animal entre nous deux, je me vis forcé de regarder et d'attendre. Un long quart d'heure s'écoula; puis un bruit frappa mon oreille, bruit sec et dépitant, le plus désagréable à l'ouïe d'un chasseur, l'éclat d'une capsule. L'éléphant partit encore. Mes hommes suivirent; une heure ensuite ils l'approchaient à la rampée et lui lâchaient leurs coups. L'animal fuyait de plus belle, jusqu'à ce que, fatigués, les miens perdirent ses traces et revinrent désappointés.

Le 29, je ne rencontrai ni les éléphants ni les ipivas que je cherchais. En revanche, je tuai de deux coups deux sangliers d'espèces différentes : l'un, nommé *uncklove-doane* ou petit éléphant par les Amazoulous, n'est autre que le sanglier à masque ou à large groïn, *Sus phacochœrus;* l'autre, désigné par les Cafres sous le nom d'*inglobu*, est le *Sus larvatus*. Le premier est connu chez les boers sous le nom de *vlaackt-vaark,* cochon de plaine; le second sous celui de *bosch-vaark,* cochon des bois.

Le bosch-vaark ne quitte guère les forêts. Le vlaacht-vaark se rencontre quelquefois dans les contrées nues; mais on le trouve tout aussi fréquemment que l'autre dans les bois. Le bosch-vaark est très-velu; dans son pelage se voit du noir, du fauve et du blanc; il porte deux caron-

cules entre l'œil et le nez; sa tête a beaucoup d'analogie avec celle du cochon ordinaire; ses défenses sont très-courtes, sa chair très-mauvaise et rebutée par les Cafres. Le vlaackt-vaark, au contraire, est assez peu velu; il ne porte guère qu'une simple crinière composée de très-longues soies; partout il est d'une couleur uniforme, noire sale; il a quatre caroncules très-saillantes entre l'œil et le nez; sa tête est singulièrement élargie sous les yeux; elle diffère beaucoup de celle des autres cochons et sangliers; ses défenses sont énormes, sa chair excellente.

Ces deux espèces sont de quelque chose inférieures en taille au sanglier d'Europe; mais il leur arrive comme à celle-ci de se retourner sur le chasseur qui les a blessées. Le bosch-vaark que je tuai ce jour-là avait fait cette démonstration, et, pour me soustraire à sa charge, je n'avais trouvé d'autre moyen que de sauter au-dessus de lui. L'animal passa sous mes jambes sans rien rencontrer, et roula derrière moi par l'effet de mon coup. Nous le saisîmes aussitôt, le maîtrisant du genou, et le saignâmes à la gorge.

Un côté de son corps était recouvert d'une couche épaisse de boue condensée comme un ciment durci. L'un des miens m'en fit l'observation, à laquelle je ne prêtai aucune attention, d'autant que l'animal partait d'un endroit fangeux lorsque je l'avais tiré. Il me semblait tout naturel qu'il fût plus sale sur un flanc que sur l'autre. « Il était joliment malade, » dit un Cafre, qui, de la pointe

d'une baguette, s'efforçait d'enlever la croûte formant comme un large plastron, et cet homme me fit voir quatre profondes coupures partant de l'épaule, se prolongeant jusqu'à l'arrière de la fesse : c'était une égratignure faite par les quatre griffes d'un lion. Le sanglier avait pourtant échappé; il était en voie de guérison lorsque je le rencontrai. Suivant son instinct, il passait une partie du jour couché dans la fange tiède sur la partie blessée; la douce chaleur de la boue lui valait un cataplasme, en même temps que la présence d'une couche épaisse empêchait les mouches d'y déposer leurs larves, cause principale de la mort des animaux blessés qui ne recourent point à cette précaution, car en quelques jours les vers pullulent dans leurs plaies et les rongent vivants.

Le 30, Henning revint à la brune, rapportant les dents de son éléphant, et tout en effectuant sa course il avait été assez heureux pour en tuer deux autres; il avait aussi retrouvé dans le lit de l'Omphilos-Mouniama le corps d'un éléphant blessé par nous, qui y était allé mourir. Malheureusement l'essentiel manquait: les alligators en avaient coupé, détaché, emporté la tête, et lorsqu'avec ses chasseurs Henning s'était mis dans l'eau pour rechercher cette tête, les auteurs du vol avaient témoigné par leurs manœuvres qu'ils étaient capables de croquer des hommes. Les miens, qui se souciaient peu de suivre jusqu'au bout le chemin qu'avait pris la tête de l'éléphant, eurent soin de ne pas porter plus loin leurs investigations, et ce fut à re-

gret que les *yeux saillants,* comme on désigne les crocodiles, les virent se retirer sur la terre ferme.

Je rencontrai ce même jour un nid monstrueux couvert d'un toit épais par le haut, n'ayant qu'une issue vers le nord, sise sur un des côtés. La forme de cette issue n'était pas ronde, comme on pourrait le croire, mais quadrangulaire. Ce nid avait plus de 6 pieds de diamètre; il était placé à l'enfourchement des branches d'un mimosa à 16 ou 18 pieds du sol, et formé d'une immense quantité de buchettes, dont quelques-unes avaient la grosseur du petit doigt. A mon retour, Henning m'assura très-bien connaître ces nids; l'oiseau qui les construit n'est autre que le *hamer-kop* [1] des colons, *Ardea ombretta* des naturalistes. En effet, tout proche de là était un petit lac, et la petitesse de l'issue convenait parfaitement à un oiseau de cette taille. Eu égard à sa force, celui-ci est de tous celui qui se fait le nid le plus volumineux.

Le 1er février, me voyant libre de toute occupation, je saisis avec empressement mon tour de chasse, et accompagné, comme toujours, de mes Cafres habitués, j'allai passer la rivière à une lieue au-dessous du confluent des deux Om-Philos. Nous y rencontrâmes quelques ipivas, et pour la première fois des *Ingogoné*, nommés par les boers *Blauw-Wild-Beest, Catoblepas Gorgon* (*seu taurina*).

Ces animaux, nouveaux pour moi, m'étonnaient surtout par leur couleur reflétante, qui, du noir, passait

[1] Tête de marteau.

au bleu, puis au blanc luisant, suivant l'inclinaison plus ou moins grande des rayons lumineux. Bien que munis d'un pied fourchu comme toutes les antilopes, leur démarche et leur allure avaient tant d'analogie avec celle du cheval, qu'à première inspection et à distance je croyais l'espèce voisine. C'est qu'aussi la crinière, la queue, la croupe ronde, contribuaient puissamment à faire naître et soutenir l'illusion. Cette espèce est rapportée au genre *catoblepas* et mise tout à côté du *gnou*. Rare au pays des Amazoulous, elle est commune au delà de Makalis-Berg, dans celui de Massilicatzi. Je ne l'obtins que là, et pour cette cause je n'en parlerai plus amplement que lorsque j'y serai.

Après toute une journée de marche pénible, nous atteignîmes un mouzi, où nous passâmes la nuit. Le 2, la pluie fut une cause de séjour jusqu'à midi. J'en profitai pour recueillir ce que l'on savait d'Ingheta-Om-Schlopu : nous en étions infiniment plus près qu'étant au mouzi de Souzouana, et ceux que nous questionnions, mes gens et moi, se répétaient pour nous assurer qu'ils ne savaient rien d'Ingheta-Om-Schlopu, qu'ils n'avaient jamais ouï prononcer le nom de ce lieu. Nous nous adressâmes à d'autres, de qui nous reçûmes la même réponse. Le soir, après une demi-journée de marche, comme nous étions dans un autre mouzi, je réitérai mes demandes, sans avoir l'air d'y attacher d'importance ; en retour, on sembla n'y pas faire attention.

Intérieurement j'étais fort contrarié de ne pouvoir obtenir aucune explication sur un lieu peu distant qu'il m'importait de connaître, et pour la vue duquel mes désirs étaient d'autant plus vifs, que Souzouana n'avait pas oublié de me parler du grand nombre d'éléphants que l'on y pouvait rencontrer. Une idée me vint ; qu'elle fût bonne ou mauvaise, la mettre en pratique était facile ; je l'essayai tout de suite en allant me mêler à un petit groupe isolé.

« Avez-vous tué quelque *ignamazane* (pièce de gibier) aujourd'hui ? me dit un homme d'un âge mûr. — Non, *Om-Gâane*, rien vu, rien tué. — De quel côté êtes-vous donc venu ? — Nous autres ? nous sommes venus du côté d'Ingheta-Om-Schlopu. — D'Ingheta-Om-Schlopu ? Il y a beaucoup de buffles de ce côté-là ; beaucoup, beaucoup : je m'étonne que vous n'ayez rien vu. » Je poursuivis de la sorte, et j'appris sur l'Ingheta-Om-Schlopu tout ce que je voulais en savoir.

Malheureusement, je trouvai dans la description que m'en fit cet homme plus d'un point de coïncidence avec tout ce que m'en avait dit Souzouana, et pour cette cause je me vis forcé d'admettre le reste de ses assertions, lesquelles étaient on ne peut plus contraires à mes vues. En effet, mon causeur, homme de sens, me dit que l'Ingheta-Om-Schlopu était, de toutes les parties de la contrée, la plus malsaine, participant du climat dangereux du pays des Makazanes ; qu'un séjour de quelques heures seulement

suffisait pour y contracter la fièvre et la dyssenterie, maladies auxquelles succombaient les hommes noirs eux-mêmes.

C'est probablement à cause de ces dangers connus des Cafres que chacun faisait semblant de ne pas connaître un lieu tel, parce que, ne songeant qu'aux éléphants, j'eusse pris pour m'y conduire ceux qui, par leurs paroles, eussent divulgué leurs connaissances. J'avoue que, bien que refroidi par l'idée des maladies qui devaient nous y atteindre à coup sûr, je n'étais pas encore complétement décidé. Je consultai mes gens, dont l'opinion serait la mienne.

« Non, non, me dirent Kotchobana et Boulandje. Dès longtemps déjà nous avons ouï parler d'Ingheta-Om-Schlopu, de ses éléphants, de ses maladies, de ses bois obscurs. Vous savez que les plus grands animaux ne nous font pas trop de peur, que partout nous vous avons suivi. Nous vous suivrons encore là si vous le voulez, mais à regret ; car nous ne sommes pas des sorciers pour nous préserver de la dyssenterie, et pas un Zoulou ne nous accompagnera. Tenez, maître, il y a des éléphants ailleurs; croyez-nous, n'y allez point. » Je me rendis à leurs désirs en éloignant avec peine les belles images que je m'étais faites de l'Ingheta-Om-Schlopu avant de savoir que c'était un foyer pestilentiel si redouté des Cafres.

Le 3, notre direction étant diamétralement opposée à celle d'Ingheta, tous voulurent nous accompagner. Nos

guides nous conduisirent sur des montagnes vertes de pâturages qui dominaient l'immense bassin boisé où coulait l'Om-Philos-Mouniama, dont nous remontions le cours sinueux. Nous fîmes là notre première pause; chacun de nous sondait de l'œil les profondeurs, les ravins, les clairières, les taillis, le lit de la rivière et ses bords, où verdissaient les roseaux. C'étaient des dos d'éléphants que les miens et moi nous cherchions à découvrir; les autres n'eussent voulu que des buffles; ils nous en montraient çà et là; à chaque indication de ce genre je branlais la tête, ajoutant : *Uncklove upi na?* Où donc les éléphants?

Une heure d'observation aurait suffi pour voir se remuer les géants s'il s'en était trouvé en vue. Ce temps écoulé, je descendis sur une troupe de buffles assez peu distante, dont je tuai une femelle, tant pour nos besoins du moment que pour remercier les étrangers de la conduite qu'ils nous avaient faite.

Deux d'entre eux, sachant que nous voulions coucher au mouzi d'Om-Ghetjanne, restèrent avec nous. Leur concours nous était fort utile; car nous ne connaissions que la direction sans la distance. Nos guides pouvaient aussi nous y faire arriver plus vite avec la notion qu'ils avaient des passages les plus courts.

Nous continuâmes à cheminer dans les endroits les plus élevés, conservant toujours à gauche les bois, sur lesquels nous revenions de temps à autre. De cette manière, sur un parcours assez étendu, rien de ce qu'ils recélaient à proxi-

mité ne pouvait nous échapper. De plus, nous avions liberté de converser à haute voix sans crainte de voir déguerpir ce que nous cherchions. J'en étais bien aise, car il m'arrivait souvent d'apprendre des étrangers ce que mes Cafres ignoraient.

Cette fois, un fait que je n'eusse pas soupçonné me fut signalé comme par hasard. « Maître, me dit l'un des guides, sentez-vous les makanos? Voici de l'ombre, arrêtons-nous ici. » Et, plutôt pour me reposer que pour déguster des makanos, je m'assis sous un de ces arbres. Tous se mirent à ramasser les fruits répandus à terre, desquels s'échappait une forte odeur assez agréable. « Ils sont donc bien bons, vos makanos? fis-je en en cherchant sous l'herbe. — Certainement, maître : l'éléphant en mange et les aime beaucoup. — Mais s'il les aime beaucoup, il doit n'en avoir jamais assez. Qu'est-ce qu'un makano, qu'est-ce que mille makanos pour un éléphant? — Il ne lui en faut pas tant pour le soûler. — Comment donc? Expliquez-moi cela. »

Alors suivirent des détails simples sans doute, mais d'un haut intérêt, puisqu'ils prouvent dans les goûts et les habitudes de l'éléphant un caractère de similitude de plus avec l'homme, une sorte de sagacité chez l'éléphant sauvage qui le distingue de tous les autres animaux qui vivent librement. Lorsque cet animal rencontre sur son passage des arbres à makanos chargés de fruits bien formés, son premier soin est de les abattre tous indistinc-

tement à coups de trompe. Quelques jours suffisent non-seulement pour mûrir ces fruits détachés, mais encore pour leur faire éprouver une fermentation décidée. L'éléphant repasse alors, les cherche un à un, les ramasse et les mange.

Malheur au chasseur ignorant dont les vents ont porté les émanations dans la direction du géant qui se repaît! La distance fût-elle de 600 pas, la charge est immédiate; elle n'est plus d'un instant : elle devient opiniâtre. L'éléphant poursuit l'homme qui l'a dérangé avec une fureur aveugle, provoquée et soutenue par l'ivresse que lui font éprouver ces fruits fermentés. Il ne reste à celui-ci pour se soustraire que le dessous du vent, en engageant sa marche dans des taillis semi-épais, ou encore en se réfugiant dans des lieux pierreux, escarpés, s'ils sont à proximité.

D'abord je considérai ce dire des Cafres comme une histoire faite à plaisir, et grande fut ma surprise lorsqu'il me fut donné d'être témoin des effets du makano sur l'éléphant, puis sur moi-même lorsque j'en mangeai en assez grand nombre.

La peau qui revêt le fruit répand une odeur de térébenthine comme celle du mango d'Amérique; elle est verte sur l'arbre, passant au vert-pomme lorsqu'il est mûri à terre. La pulpe est blanche et diaphane, comme le *spermaceti*. A l'intérieur est un noyau que les dents de l'homme ne peuvent pas broyer. La pulpe qui l'entoure est très-

acide; elle agace les dents au point de faire mal. Le fruit entier a une forme aplatie, légèrement ovale. Une dizaine de makanos déterminent chez l'homme un principe d'ivresse rapidement sentie. Il n'est donc pas étonnant que l'éléphant, après en avoir mangé par boisseaux, sorte de son état normal, celui de la gravité, pour passer à la fureur sans motifs plausibles.

Afin de nous distraire de la longueur de la route, chacun de nous avait fait suivre la narration de notre guide de réflexions toutes plus drôlatiques les unes que les autres. L'un souhaitait rencontrer une bande d'éléphants tellement ivres qu'ils dussent enlacer leurs trompes pour se soutenir mutuellement; l'autre se faisait fort de leur couper la queue de leur vivant. C'était à qui eût joué le tour le plus pendable aux *longs nez*, qu'en cet état on prétendait aussi dégarnir de ce qui les distingue le plus. Chacun riait de ces saillies sans fin qui se succédaient rapidement, toujours suivies de nouveaux rires plus éclatants. Le makano faisait son effet sur le cerveau de mes sauvages.

« Des éléphants! des éléphants là-bas! là-bas! » dit vite et à demi-voix celui qui gardait la tête, indiquant l'embouchure des gorges profondes sises au-dessous de nous. Plus de rires: chaque visage prit un air sérieux, comme quand, à la suite d'une plaisanterie, quelqu'un vous propose un duel.

C'est qu'aussi trois gaillards des plus grands et des plus imposants se tenaient au fond de la vallée, paissant sur

un tapis vert-jaune dont les herbes longues et fortes devaient entraver la marche du chasseur, et par conséquent donner aux éléphants un grand avantage sur nous. Mon plan d'attaque fut aussitôt résolu. Le vent exigeait peu de détours, et, pour couvrir la marche, si les arbres et les buissons étaient là trop rares, la longueur des herbes pouvait nous servir tout aussi bien. « Attention, garçons! Descendons ici, et que pas une pierre ne roule! »

Nous nous affalâmes lentement et avec précaution à la file les uns des autres par un sentier étroit et concave, jusqu'à ce que nous fussions sur le point de perdre de vue nos éléphants. Alors nous relevâmes une montagne pour, sans les voir, en rampant dans les herbes, arriver sur eux en droite ligne. Cela fait, nous étions à leur niveau. A peine étaient-ils encore à 500 pas de nous que nous prîmes la ligne. Kotchobana me précédait, et de temps à autre nous nous arrêtions pour souffler et respirer plus à l'aise.

A 40 pas, Kotchobana, que je touchais, s'arrête encore. Des yeux je l'interroge, et lui, d'un signe de la main gauche, me désigne un lièvre blotti à 6 pouces à peine de son pied. En pareille circonstance, je trouvais que c'était sottise de reporter son attention sur un lièvre. Un signe de ma part lui fit comprendre ma pensée. Kotchobana, sans bouger aucunement, me regarde alors, paraissant dire : « Voyez ! » dirigeant son regard à 15 pas devant lui.

Diable! deux élans (*Ant. Canna*) paissant si proche de

nous sans nous soupçonner le moins du monde! Seulement alors je compris ce qu'il voulait me dire : le lièvre va bondir, les cannas, sans se rendre compte de la cause du bruit, ne manqueront pas de partir, les éléphants suivront l'exemple des cannas. Maudit lièvre, je l'eusse tué d'un coup de bâton si j'en eusse eu un sous la main; j'hésitai quelque temps, il n'y avait rien à faire.

« Marche, » dis-je à Kotchobana. Le lièvre partit, les cannas décampèrent et les éléphants disparurent. « Va toujours, nous les rejoindrons. »

En effet, après 150 ou 200 pas de rampée, nous les revîmes, et doublant nos précautions nous en approchâmes à 35 pas. Le plus grand était énorme; un autre de taille moyenne passait entre lui et nous; le dernier était derrière. « Laisse passer celui-là; au plus grand, Kotchobana; attention, Boulandje. » Trois coups partirent à la fois; l'éléphant rebroussa. « Je l'avais pourtant bien pris, et toi, Kotchobana? — Moi aussi. — Et toi, Boulandje? — Moi aussi. »

Nos fusils rechargés, nous suivîmes les pachydermes; deux minutes ensuite, nous les revîmes tous trois posés : le grand seul agitait sa trompe qu'il portait à la tête. « Au moins ceux-ci sont tranquilles, Kotchobana, ils ne se sauvent pas trop loin. » Nous allions envoyer notre seconde décharge lorsqu'ils détalèrent pour nous avoir vus. Dans un détour, à 60 pas, le grand reçut encore trois balles en plein corps. « Allons, courage, garçons, ils filent du côté

de la montagne que leur intention n'est sans doute pas de gravir; ils repasseront encore une fois au moins. » Nous fîmes sur leurs traces un cercle entier, et nous les retrouvâmes presque aussi paisibles que la première fois.

Boulandje et moi nous ajustâmes le plus grand; Kotchobana, suivant ses idées, avait visé l'un des moindres. Deux coups seulement partirent, le mien avait raté. L'éléphant de Kotchobana avait l'humérus rompu, et mon chasseur, assez sûr de son affaire, s'écria aussitôt : « *in koniana bambylé!* » le veau est tenu! ce qui voulait dire que le petit éléphant ne pouvait échapper. Quant à la qualification de veau, Kotchobana était dans l'erreur; mais il est vrai qu'auprès du plus grand celui-ci, malgré ses 10 pieds, paraissait être un jeune éléphant.

Je courus à lui jusqu'à dix pas, afin de le prendre en trois quarts et de le tirer au-dessus de l'un ou de l'autre œil; mais l'animal, comme s'il eût deviné mon intention, pivotait sans cesse sur le train de derrière sans me laisser la facilité de bien l'ajuster; et moi, obéissant sans m'en douter à une attraction forte, j'avançai toujours, jusqu'à ce que me vint la réflexion qu'il pouvait m'écraser dans sa chute. Je reculai, puis, dans une embellie [1], je lui lâchai mon coup, sous lequel il tomba privé de vie.

Chaque défense pesait au delà de 30 livres, d'après quoi nous conjecturâmes que le grand vieux mâle devait en porter du poids de 90 à 100 ou au delà; en me hâtant

[1] Terme de marine; moment de calme.

de recharger mon arme, je le vis marcher lestement cherchant à gagner le bois. « Allons, Kotchobana, c'est celui-là qu'il nous faut : vite et en route ! » Mais de jeunes mimosas cachés sous les herbes, de concert avec la longueur de celles-ci, nous déchirèrent les jambes et entravèrent notre marche tant et si bien qu'en quelques minutes l'animal avait disparu. Nous le suivîmes aussi longtemps que nous pûmes, jusqu'à ce qu'il nous restât juste assez de soleil pour espérer atteindre le mouzi d'Om-Ghet-Janne avant la nuit close.

La réception que nous fit le chef du lieu fut proportionnée au cadeau que nous offrions à nos hôtes ; tout fut mis à notre disposition avec une expansion qui me fit plaisir. Om-Ghet-Janne paraissait tenir beaucoup à l'avantage de s'accroupir le plus proche de moi, couronnant chacune de mes réponses d'une réflexion admirative.

Le lendemain, nous étions comme de la famille de ces braves gens ; chacun approchait davantage pour nous voir. Les hommes regardaient nos fusils auxquels ils ne comprenaient presque rien, et dont ils prétendaient cependant expliquer le mécanisme ; les femmes ouvraient la bouche et les yeux en considérant la couleur de ma peau, la nature et la longueur de mes cheveux et de ma barbe. Au milieu de cette foule curieuse, j'avais quelque chose du roi soliveau ; je laissai faire impunément les jeunes filles, qui se plaisaient à passer les doigts dans la garniture de mon menton ; les unes soutenant que c'était un vêtement

fait de la queue d'un animal du pays des blancs, dans le but de me préserver la figure comme le reste du corps; les autres, que c'était naturel, et que non-seulement là, mais encore partout ailleurs, les blancs étaient velus comme des babouins.

On peut s'imaginer aisément que pour l'honneur des blancs je dus donner tort aux deux parties. Rien n'était plus aisé; car là, parmi tous corps nus, nulle indécence à se découvrir la poitrine. Aussi fut-il dit et répété l'instant d'après que les blancs étaient des hommes, de beaux hommes, et nullement des singes. Dans cette curiosité chez des gens neufs, je ne vis rien que de très-naturel, puisque chez nous les mêmes sentiments se retrouvent, témoin la Vénus hottentote qui fit fureur à Paris, et que chacun voulut voir des pieds à la tête.

Le 4 se passa pour nous en repos, tandis que la moitié des habitants du mouzi était allée dépécer l'éléphant. Les cannes à sucre approchaient de leur maturité; quantité de bottes nous furent offertes. En sucer la moelle fut pour nous une occupation constante.

Le 5, soixante hommes nous accompagnèrent dans l'espoir de profiter de notre chasse. Malheureusement pour eux, je ne voulais que des éléphants, et le seul que nous vîmes de l'autre côté de la rivière détala dès que nous essayâmes de la traverser. Nos éclaireurs ne nous ayant rien rapporté, nous poursuivîmes seuls notre route; je tuai un canna, et vers la brune nous atteignîmes un mouzi royal du

nom de Nogoty, le trou, où résidait une inkaskazi, sœur de Panda.

J'y fus assez mal reçu, parce que je n'avais point d'étoffes, point de colliers de perles à offrir à la princesse qui dirigeait le mouzi, composé de 2 à 300 personnes. Mais peu m'importait qu'elle fût ou non hospitalière : il faisait beau temps. Sans insister davantage, mes gens et moi nous fîmes notre feu en plein air, nous y grillâmes d'excellents morceaux de canna et dormîmes à côté.

Au jour, nous partions sans saluer la maîtresse du logis, lorsqu'un coureur des bois vint nous donner avis de la présence d'une troupe d'éléphants qu'il avait aperçue à une lieue de là. Ce n'était pas la direction que nous devions prendre; mais pour une telle raison un détour ne nous coûtait rien : nous y allâmes, tout disposés à leur faire une bonne chasse.

Bientôt nous les découvrîmes d'un point élevé, celui duquel ils avaient été vus par notre homme. La fumée d'un feu voisin inclinait légèrement de droite à gauche; la brise n'était pas fixe : il y avait de l'incertitude dans l'air. Je crus néanmoins bien faire d'accepter cette faible indication. « Allons, mes noirs, nous doublerons par la gauche. Il y a loin; mais peu importe : voyez le vent. » Nous prîmes de ce côté, et malgré notre hâte il nous fallut près de trois quarts d'heure. Durant ce laps, le guignon s'était déclaré contre nous; la brise qui venait de se faire avait changé : outre que nous avions la presque certitude de

ne pas réussir, nous avions encore celle de courir infiniment de danger en attaquant ainsi.

Malheureusement nous étions trop près pour songer à aller prendre la troupe du côté opposé, d'autant que devant nous s'étendait une ligne de bois où des éléphants étaient disséminés, un peu partout. « Le vent est avec nous, dit Kotchobana; vous le savez, maître! — Oui; tant pis pour cette fois, la brise nous a trompés au départ. Un autre jour, nous ferons mieux. Allons, et choisis-en un gros. »

Soixante pas encore, nous étions à quinze de la bordure où se voyaient des croupes, des dos, des oreilles, des dents çà et là placés à diverses distances. Notre choix était fait, la bête se présentait mal, il fallait attendre, lorsque, tout proche, un jeune éléphant de 7 pieds présenta la tête hors de la verdure, comme ferait un voyageur à portière d'une diligence. Cette figure était d'un aspect si comique que je ne pus retenir un éclat de rire. La tête disparut, et la mère, avertie par son jeune, décampa bruyamment. Malgré le bruit, un autre de belle taille restait paisible à 60 pas, et présentait avantageusement le côté. Certains qu'il ne tiendrait pas non plus, nous allâmes à lui au pas de course, disposés à le tirer dans sa retraite. Mais point. Vingt pas nous séparaient encore, que l'éléphant, levant sa trompe, marchait sur nous d'un air décidé. Elle préservait son front. L'animal la baisse pour la relever immédiatement, et alors quatre coups l'atteignirent à la

fois. L'éléphant, furieux, poursuit sa charge, augmente sa vitesse, renverse les arbres qui lui barrent le passage le plus court, et fond sur nous à outrance.

Mais l'instinct de sa conservation donne à l'homme de si puissantes jambes que nous franchîmes 300 pas, lestes comme des gazelles. Un crochet fait à propos fit perdre à l'éléphant notre piste. Il vira en sens inverse, et fut rejoindre la troupe qui fuyait, composée d'environ cent cinquante ou deux cents de ces animaux. Peu après nous les vîmes gravir en deux files très-allongées une vaste gorge conduisant à l'Om-Schlaty-Om-Koulou, distant de 6 lieues.

Nous pensions devoir ne les retrouver que là, et, dussions-nous y consacrer la journée entière et passer la nuit dans ces forêts, nous prîmes les larges traces qui se montraient comme un grand chemin ouvert devant nous. Après trois heures, nous fûmes contraints de les abandonner, parce qu'elles conduisaient à l'ouest, et qu'il nous fallait faire route au sud pour gagner l'Om-Schlaty.

Une heure après, quatre éléphants, véritables animaux d'élite, égaux entre eux, furent vus à 600 pas; mais ils marchaient, et, quelque grande que fût notre vitesse, nous ne pûmes les atteindre en cherchant à leur couper le chemin.

Om-Grooty n'était pas loin; ses flancs osseux se présentaient comme ceux d'une pyramide. Nous l'atteignîmes, nous y montâmes, et cette fois encore nous vîmes de sa

tête plus de quatre-vingts éléphants réunis par delà l'Om-Philos-Om-Schlopu, près d'un marais desséché. En descendre fut l'affaire d'un rien : aussi perdîmes-nous Wilhelm le flâneur, qui semblait préférer songer à toute autre chose.

En une heure, nous étions proche du marais que borne au sud une colline rocheuse. Déjà je calculais que nous devions avoir dépassé le groupe d'éléphants, en supposant qu'ils fussent restés tranquilles au point où nous les avions vus, lorsque Houahouaho nous fit signe qu'il venait de voir se lever la trompe d'un éléphant le long de la crête du marais, à 40 pas et à 12 pieds sous notre niveau. Kotchobana avait aussi vu quelque chose de ce mouvement, et, après un moment d'hésitation, il se mit à courir dans cette direction. Je me lançai après lui, et, tout à la course, j'armai mon fusil.

Voici l'éléphant, qui, à 20 pas à notre droite, remontait l'endroit escarpé, et dont le corps incliné allait se redresser sur la pose ordinaire. Nous étions en joue, et quand sa tête se présenta tout entière en travers de notre petit sentier, ma balle, le frappant à la tempe gauche, le fit tomber sur le même côté. Kotchobana l'avait ajusté au défaut de l'épaule. Nous ne sûmes rien de son coup, qui toutefois n'eût jamais pu déterminer une mort aussi rapide.

Nous avions effectivement dépassé ceux que nous cherchions, restés à gauche et derrière nous, et dont la masse s'ébranla au son de nos armes, soulevant une poussière si

dense qu'elle interceptait la vue, et faisant dans sa précipitation s'entrechoquer les défenses, au bruit desquelles on ne pouvait s'entendre. C'était un vacarme affreux, indicible, une lourde agitation, une confusion générale que l'on eût prise pour la débâcle d'une grande armée. Le son des trompes, les cris aigus, le craquement et la chute des arbres nous donnaient dans cette fuite l'idée la plus terrible de la force des géants, et pourtant eux, ces prodiges, monstres de la création, cédaient à la crainte que nous leur inspirions, nous êtres faibles, mais intelligents! C'est bien là le lieu de reconnaître et d'admirer la puissance mise en nous.

Un quart d'heure après avoir pris possession de l'animal, nous fûmes surpris d'entendre un coup de fusil à 200 pas. L'instant d'après retentissait une voix qui nous cherchait : « Houetou [1] upi na? » C'était Wilhelm le retardataire qui, nous ayant entendus tirer, avait forcé sa marche pour nous rejoindre; mais, comme la troupe d'éléphants était alors entre lui et nous, Wilhelm, qui ne le désirait aucunement, s'était vu le chemin coupé par eux, et forcément s'était servi de son arme. Il était en ce moment tout hors de lui : c'était un mélange de peur à peine passée et d'espérance flottante; car Wilhelm avait vu tomber son éléphant atteint.

« Venez donc! venez donc! s'écriait-il l'écume à la bouche; il est ici tout tout près; je l'ai quitté par terre; venez

[1] Abréviation d'abantou, pluriel de montou, homme, personne.

l'achever; sinon, il repartira. » Nous y allâmes aussitôt à la course. Il était parti sans doute avec les autres; car, malgré les soins et les peines que se donna Wilhelm pour nous prouver la blessure et la chute, nous ne recueillîmes aucun indice : seulement nous acquîmes la certitude, par la poussière encore soulevée, que des éléphants, sinon tous, s'étaient tenus là à notre insu, lorsque nous devions les supposer à une grande distance. Heureusement que ces animaux avaient pris le parti de fuir par côté; car, s'ils eussent poursuivi la direction opposée à celle de Wilhelm, il est probable qu'ils auraient traversé en masse le point où nous conversions tranquillement. Il est douteux que nous eussions réussi à les faire rebrousser assez à temps, et peut-être nous eussent-ils foulés aux pieds. Nous cherchâmes encore à les rejoindre. Nos peines furent perdues, et assez tard nous atteignîmes le mouzi de *Baye-Bang*.

Le 7, mes hommes allèrent prendre les défenses. Le soir même, je regagnai seul mon camp. Nous n'avions pas fait moins de 60 lieues dans cette excursion de quelques jours.

A propos de ces chasses d'éléphants, je suis amené tout naturellement à placer ici les détails que j'ai pu recueillir sur les mœurs propres de ce colosse de la zoologie. Il est plusieurs notions qui, sous certains rapports, feront peut-être double emploi avec celles que j'ai données précédemment; mais la nécessité de présenter ici un ensemble récapitulatif de documents sur le prince des quadrupèdes

exige en quelque sorte cette répétition de divers faits déjà exposés.

L'éléphant est pour un chasseur sud-africain le premier des animaux, le but de tous ses désirs s'il ose y songer. Les cannas, *Boselaphus oreas*, les buffles, les hippopotames, les rhinocéros et les girafes appartiennent à la chasse de tous les jours, et les chasseurs qui ont tué de toutes ces espèces n'ont obtenu que des succès vulgaires. Ils ignorent encore les indicibles émotions qui les attendent lors de la chute du colossal quadrupède. Mais, je me hâte de le dire, chasser l'éléphant n'est point un jeu. Très-peu d'hommes, même parmi les plus excellents tireurs, osent s'y vouer, et beaucoup y renoncent après un premier échec. La tâche est très-laborieuse, et il ne faut rien moins qu'une grande résolution pour y persévérer.

La chasse de l'éléphant offre par ses dangers une parfaite similitude avec le duel d'homme à homme. Souvent même la femelle, furieuse, n'attend pas le premier coup, et charge inopinément l'homme dont la présence trouble sa tranquillité et lui donne des inquiétudes sur le sort de son jeune. L'éléphant a les jambes bien longues, l'homme les a bien courtes, et qu'il soit saisi de la trompe, écrasé sur la défense, jeté en l'air, pétri sous les pieds, son triste sort découragera les plus hardis. Aussi n'ai-je jamais vu chasser l'éléphant que par des hommes dont la trempe peu ordinaire les distinguait des masses, et citer les noms de Christian Muller, Hans Delange, Gert Roedolph, ces hom-

mes si connus à Natal par leurs actes d'un rare courage, prouverait au besoin ce que j'avance.

Ce n'est pas non plus à proximité des habitations des blancs que l'on peut espérer de rencontrer les grandes troupes d'éléphants qui promettent des chasses fructueuses. L'éléphant, s'il se montre fréquemment au centre des cantons cafres les plus populeux, évite au contraire ceux où se seraient établies quelques familles blanches. Les effets du fusil lui sont bientôt connus, et, prudent, il s'éloigne d'un danger qu'il redoute.

Il faut donc qu'un chasseur se porte à de grandes distances des frontières; qu'il aille s'installer chez des peuplades éloignées, dont le caractère ne lui offrira pas toujours de solides garanties. Il faut qu'il se fasse à leur langage, à leurs mœurs; qu'il se livre à elles pour gagner leur confiance, afin d'obtenir les précieux renseignements et la coopération d'un grand nombre d'hommes, sans laquelle le succès sera toujours bien faible.

Ces démarches premières présentent une foule de difficultés et exposent à des dangers auxquels on ne peut parer quand vient l'heure fatale. Outre cela, beaucoup de temps est nécessaire, et pour des chasseurs d'éléphants, ce qu'ils appellent une chasse prend ce qu'il faudrait à un Européen pour exécuter un voyage au Brésil en y consacrant deux mois de station. Trois mois sont le terme ordinaire si l'on a réussi; mais pour peu que l'on ait éprouvé du retard, le retour ne s'effectue qu'après six mois, et

l'on comprend que tous ne peuvent pas prendre d'aussi longues vacances. Le veuvage de leurs femmes est encore un obstacle pour beaucoup. Aussi, pour devenir excellent chasseur d'éléphants, la première condition est-elle d'être célibataire.

Ces animaux ne sont pas non plus de rencontre facile. On peut résider dans une partie du pays qu'ils aiment à fréquenter et dont chaque point présente de vieilles traces desséchées, sans en voir aucun de longtemps. Il faut attendre que se fasse la saison des pluies; et alors que grondent les orages, que la végétation prend ses plus hautes proportions, que les fruits succèdent aux fleurs, les éléphants en masse sortent, dirait-on, de dessous terre. D'où viennent-ils? Puisqu'il y en existe toute l'année, ils n'émigrent donc pas. Mais pourquoi dès lors le nombre habituel se trouve-t-il multiplié par vingt? C'est ce qu'il ne m'a jamais été donné d'apprendre d'une manière certaine, quoique je sache fort bien qu'ils ne peuvent descendre que du Nord, où des contrées plus riches, plus conservatrices de leurs produits, les ont nourris pendant la saison sèche.

Qu'un éléphant isolé soit aperçu par les chasseurs, le premier soin doit être de s'assurer de la direction du vent, qu'il faut, pour une approche facile et sûre, recevoir de l'animal. Cette condition remplie, visiter ses armes est une excellente mesure, épargnant le danger d'un raté, et inspirant une confiance qui donne plus de justesse au

tir, et partant le courage indispensable à la réussite : que la marche s'exécute ensuite.

Dans les bois, rien de plus aisé ; que chacun garde la ligne et marche en voyant à ses pieds. Les arbres, les branches pendantes, les buissons protégent assez pour que le corps puisse sans inconvénient être maintenu perpendiculairement ; mais tout chasseur sait qu'il faut fréquemment y baisser la tête afin que l'œil découvre plus loin les objets.

En plaine unie, revêtue de ses seules herbes, l'approche peut être aisée ou difficile : aisée quand les graminées atteignent à 2 mètres et demi de haut ; difficile lorsqu'elles ne dépassent pas 1 mètre.

C'est alors que savoir *by-kruipen,* approcher à la rampée, est utile, et cet art, le *Boschjesman* seul sait le pratiquer à merveille. Tant bien que mal, il faut cependant l'essayer ; un éléphant en vaut la peine, dût-on faire le sacrifice du dernier lambeau du vêtement nécessaire, et les longues et blanches dents sont le prix de cette pénible course.

A plat sur la terre, trois chasseurs se suivent, le corps de chacun simulant quelques anneaux de celui d'un serpent ; les mains supportent la partie antérieure, les pieds et les genoux tour à tour sont les locomoteurs, et le fusil à chaque pas fait un pas, traîné par la main droite et déposé en avant.

Cinquante mètres parcourus de la sorte nécessitent un

repos, ou, pour donner plus de liberté à ses poumons, chacun se renverse sur le dos; car, le nez contre terre, la respiration n'est point satisfaite, tant s'y condense le calorique.

Après une minute, le serpent d'hommes s'allonge de nouveau sur le ventre, et chemine invisible sous les herbes. On approche. Mais la direction a pu n'être pas conservée strictement, ou bien encore, l'animal s'est peut-être déplacé. Un coup d'œil siérait bien; mais attention! que la tête ne se découvre pas! Un homme peut voir sans presque se laisser entrevoir.

Dans la position de marche, la tête de l'homme est la partie la plus rapprochée de l'animal que l'on rampe. Il faut, si l'on veut jeter un regard, se virer bout pour bout et se soulever lentement sur les reins. Cette position permet de mieux discerner, en effaçant les trois quarts de la hauteur du front, comme aussi de plonger la tête au moindre mouvement scrutateur que témoigne l'éléphant.

Enfin l'animal est proche. Il est paisible, et tant mieux! car l'état des rampeurs est pitoyable : leurs mains, pour avoir fait l'office de pieds, sont coupées par les tiges d'herbes tranchantes; leur front, qui se fond en eau, inonde leurs yeux, que leurs mains rougies essaient vainement d'étancher; car tous les vêtements sont trempés de sueur, l'air ne suffit plus à leurs poumons, et leurs membres tremblent de fatigue..... Encore un instant sur le dos, et que l'agitation physique cesse sans faire place à l'agitation

morale que pourrait déterminer la conscience d'une telle proximité.

Une minute et demie s'écoule ainsi, durant laquelle arrive aux oreilles des hommes le dégorgement ronflant des intestins de l'animal; ce bruit sourd qui fait croire au grondement lointain du tonnerre. Le temps est venu : les deux derniers rampeurs s'approchent du premier, prennent place à ses côtés, gardant les pieds vers l'éléphant, et chacun s'assure à la vue de la position de l'animal.

Trente et trente-cinq pas sont la plus convenable distance. La bête se présente en trois quarts de face. Voici le vrai moment! A moi mes rampeurs! Debout!

D'où viennent ces hommes qui semblent surgir de terre si près du colosse? L'apparition tient du prodige; leur audace fait frémir! Leurs fusils s'abattent fièrement, cherchant la partie concave sise au-dessus de l'œil. La fumée s'allonge en grandissant son nuage; les chasseurs déguerpissent; la masse animale chancelle et tombe.... Pan! pan! pan! vous arrive seulement alors; car, spectateur de tant de hardiesse, de cette surprise d'un géant par des pygmées, vous vous êtes prudemment tenu loin de la scène.

Tant de bonheur vous a dès lors fait tressaillir d'envie. Comme c'est facile, tirer et tuer! Sans doute vous n'oublierez jamais la hache dont on se sert pour tailler les alvéoles afin d'extraire les défenses. Mais prenez garde de vous tromper; car si le succès était constamment aussi

certain, la possession aussi facile, les femmes, elles aussi, voudraient chasser l'éléphant quand se reposeraient leurs maris, et alors se rouillerait mon arme! Malheureusement pour ceux qui basent leur fortune sur l'ivoire, et fort heureusement pour l'espèce au long nez, toutes circonstances favorables coïncidantes sont un cas presque exceptionnel.

Le plus souvent il arrive de rencontrer les éléphants par troupes de trois, sept, quinze, trente, cinquante, quatre-vingts individus, voire même de plusieurs centaines. Je ne dirai pas que ces animaux aient l'intelligence de poster des vedettes; mais comme il existe nécessairement plus d'attention chez plusieurs que chez un seul, il en résulte que l'approche des chasseurs est fréquemment entendue ou aperçue par quelqu'un qui, poussant de bruyants sons de trompe, avertit la troupe, qui s'ébranle et part, en admettant toutefois que la horde gigantesque préfère abandonner la place afin d'éviter un danger qu'elle s'imagine plus grand que ce qu'il est réellement. Alors l'espoir abandonne le chasseur, si celui-ci n'est monté sur un excellent cheval.

Que la troupe se comporte différemment, qu'elle tienne à ne pas lâcher pied, et que quelque individu, écartant ses immenses oreilles, s'avance la trompe relevée, menaçante, sur le chasseur auquel ne se découvre pas la partie faible à lui connue. Tirer au poitrail est un simple acquit sur lequel on ne compte pas, mais il le faut cependant.

Il faut que l'arme soit déchargée, que son projectile blesse l'animal en face afin de le forcer à rétrograder, sinon je ne réponds pas de l'homme qui, sans tirer, a mis toute sa confiance dans ses jambes. Que la charge soit opiniâtre, il est saisi, cela ne fait pas de doute, et l'éléphant est implacable dans sa vengeance, implacable même envers l'homme qui ne l'a point blessé, et dont le seul crime a été de trop s'approcher du géant, ami des solitudes; rien ne peut résister au choc terrible de ce colosse au fort de sa colère.

Bien des Cafres, hommes et femmes, ont payé de leur vie l'approche d'un éléphant dont ils ne se doutaient pas; à plus forte raison le chasseur court-il ce danger, lui dont l'air espionnant inquiète surtout l'animal sagace. Du sang-froid! Possédez-vous vous-même; attendez de pied ferme l'éléphant qui se hâte; songez que vous ne tirez pas cette fois pour conquérir, mais bien pour vous défendre; que votre vie dépend de la force et de la justesse de votre coup.... Mais il rate! Bon Dieu! la capsule n'est pas brisée, réarmez donc! En joue! L'éléphant est sur vous, le vent de sa trompe vous arrive, son nez élastique se relève, se contourne prêt à vous fouetter. Pan!..... C'est heureux. Vous fuyez alors, et lui se sent blesser quand il croyait vous tenir. Il part honteux; il trotte même à la suite de ses compagnons, déjà détalés au bruit de l'explosion... Votre ivoire, l'éléphant l'emporte. C'est désespérant! Encore songez, s'il vous plaît, que quelques pas... trois de plus...

et vous étiez broyé. Que cette idée vous vienne en consolation; elle versera quelque baume sur vos regrets.

Ce désappointement, vous ne l'aurez pas toujours : vous verrez partir des éléphants qui auront essuyé votre feu trop faible ou mal dirigé; de l'autre côté, vous détalerez vous-même, ce qui est prudent; car, disent les Sud-Africains, le blessé vient souvent flairer la poudre au lieu où elle a brûlé. Mais, en recourant à votre plus grande vitesse afin de dévorer l'espace, quand se présentera devant vous un temple aux cent arches grises, aux deux cents colonnes rondes; quand de ce temple s'échappera un étonnant bruit d'orgues, gardez-vous de chercher un asile sous ses voûtes; car ces colonnes vont se mouvoir, emporter l'édifice, et gare à tout ce qui se rencontrera sur son passage! Heureux les animaux qui ont à leur disposition des jambes ou des trous; ceux-là du moins peuvent se soustraire; mais l'homme, rien ne le sauvera que son sang-froid, qui peut très-bien lui manquer en une telle occurrence, et que l'usage de ses armes; encore faut-il de puissants fusils.

La masse s'ébranle au son de la trompe et présente un large front où chacun se presse et marche comme si la foule le poussait. Les défenses se heurtent et résonnent; riche bruit d'ivoire qui tente, armes terribles qui effraient. La poussière se soulève en nuages impénétrables à l'œil; les taillis sont piétinés comme de l'herbe menue; tout est couché : l'escadron unit tout. Est-il des arbres de 3 pieds de tour, courbés, déracinés, brisés, leur tête est fréquem-

ment emportée au loin. Et quand à la marche furibonde et si lourde de la cohorte de ces titans d'aujourd'hui s'opposent des végétaux séculaires, leur taille a beau être grande, leur force extrême, rien ne les préserve; ils cèdent au poids, et leurs débris en tombant peuvent bien écraser quelqu'un des auteurs du sacrilége.

Un arbre sain et solide, à toutes branches, de 60 pieds de haut, de 9 de circonférence, brisé aussi nettement qu'une canne sur le genou d'un homme, voilà ce que j'ai vu. C'était l'ouvrage d'un ou de trois éléphants; que l'on juge maintenant de leur force collective.

Rien au monde ne saurait donner une idée du tableau de destruction qui s'offre après la retraite hâtée d'une troupe d'éléphants. Une trombe électrique ne laisse point après elle tant de débris sur une ligne aussi nettement marquée. Dix ans, vingt ans ensuite la nature n'a point encore réparé tout le dégât; des troncs renversés tous dans le même sens attestent encore le trajet du bataillon monstre, et les jeunes arbres devenus grands portent la trace de la courbure qui leur fit de la tête toucher la terre.

On dirait alors une immense procession de végétaux invalides gravissant en pèlerinage la montagne et s'allongeant à perte de vue dans la plaine.

Quoi qu'il en soit, qui veut de l'ivoire ne doit point laisser son imagination s'exagérer le danger que peuvent présenter des masses si imposantes et si lourdes qu'elles paraissent infiniment redoutables.

8

16

6 12

Echelle

Litho Fr Robaut à Douai

RHINOCEROS AFRICANUS BICORNIS.

SUS PHACOCHŒRUS.

L'éléphant est grand et fort; il est rapide, adroit, sagace, implacable.

L'homme est petit, faible et lent; mais l'homme est intelligent, et son intelligence lui a fourni de terribles armes.

Avec du courage, l'homme sortira vainqueur d'une lutte où sa taille le fait prendre tout d'abord en pitié; et l'éléphant le sait, car en mille circonstances l'éléphant ne fait pas fi de l'homme.

En effet, que cinquante éléphants, dix de front, débouchent bruyamment sur une clairière, et qu'à 60 pas devant eux se présente un seul homme que les défie, soit à l'aide d'un bouclier retentissant, soit avec le fusil, la troupe entière s'arrêtera, rebroussera même presque toujours; et si elle se rabat sur un côté, qu'elle tourne l'homme et le dépasse, c'est que d'autres hommes se trouvent sur ses derrières.

C'est surtout dans les vallées montantes et longues, parsemées de bois et de ravins et bordées d'endroits escarpés où l'on a réussi à les acculer, qu'il est curieux de voir comment se comportent ces animaux. Traqués et cernés, on les y retient prisonniers comme en un cul-de-sac; et quand les herbes sont longues et sèches, l'homme s'aide souvent du feu, dont il établit un cordon de barrage au débouché inférieur, lequel est constamment le plus large; et, à défaut, une ligne d'hommes armés de boucliers destinés à tenir lieu de tambours, défend le passage à force de bruit,

et contraint les *longs nez*[1] à remonter dans les gorges plus étroites. Dans le haut, un homme seul suffit, et sur les côtés raides de pente se groupent, comme jadis le peuple dans les spectacles à Rome, des guerriers qui doivent simplement parler et frapper à propos.

Veut-on voir les éléphants quitter la partie la plus large, la moins gardée, et regagner la plus étroite : les voix d'hommes retentissent, les boucliers résonnent proche et autour d'eux, tandis que tout reste silencieux dans la partie où l'on désire les voir donner. Ils obéissent alors comme feraient des troupeaux domestiques. Les chasseurs se mêlent ensuite à leurs groupes, qui se divisent, fusillent l'un, esquivent l'autre, reviennent à la charge, fuient, s'affalent dans un ravin ou gravissent la pente ; car la trompe menace, elle bat l'air et peut saisir, et à qui elle tient l'on peut dire adieu.

C'est une véritable arène improvisée où plus d'une fois, comme un gladiateur à Rome, j'ai fait mes preuves devant 600 traqueurs dont le rôle alors se réduisait à celui de spectateur. Le combat, où nos forces bientôt épuisées par mille bonds, mille circuits rapides, nous contraignaient au repos, ne durait jamais moins de deux heures, si le service était bien fait ; et ce laps en pleine chaleur suffisait à terrasser les colosses, que l'on voyait alors accourir à un mode de rafraîchissement qui leur est propre.

[1] *Om-pomolo om-koulou,* long nez, sobriquet imposé à l'éléphant par les Amazoulous.

La première fois qu'il me fut donné de faire cette curieuse observation, l'eau était loin, la langue me brûlait, et, perché au sommet d'une roche d'où j'examinais le mouvement des bandes sur lesquelles je me disposais à descendre, je me crus tout à coup leurré par un rêve tentateur.

Des bois de mimeuses aux têtes rondes présentaient luxueusement au-dessous de moi leur verdure tendre et fraîche tout enrichie d'éclatants boutons d'or. Des dos gris ou rouges d'éléphant se découvrent comme d'énormes pierres, et d'entre ces dos ou ces pierres jaillit un jet d'eau qui retombe en pluie fine. La vue de l'eau fait tant plaisir à qui a soif! et vraiment je songeais que j'allais boire! Un instant s'écoule, et cette fois c'est une gerbe qui, diamantée, prend les couleurs de l'arc-en-ciel. J'allais être victime peut-être de la méprise qui me charmait, quand mes Cafres hurleurs firent du tapage et délogèrent les éléphants, lesquels, au besoin, lorsque les accable la chaleur, se pressent les uns contre les autres pour recueillir l'eau que l'un d'eux fait sortir d'une poche de son estomac, et qu'il lance en l'air par sa trompe.

Cependant, malgré le tout désir de bien faire témoigné par chaque homme, malgré l'apparente résignation des éléphants, qui, en dernière ressource, se groupaient en masse à égale distance des bords, profitant de la protection des arbres et engrenant leurs têtes entre leurs corps, afin de ne plus présenter que leurs croupes moins vulnérables, il

arrivait qu'impatients et désespérés de recevoir incessamment les coups de fusil, ces animaux donnaient d'un commun accord sur le cordon de barrage, et le forçaient en y opérant une large trouée, proche de laquelle nous retrouvâmes plus d'une fois des nôtres retenus sous les arbres abattus.

C'est alors qu'il était beau de voir et d'admirer la sagacité des femelles et leur instinct maternel que doublait le danger. Leur petit, à chacune, qui d'ordinaire trotte sur leurs talons, était invisible dans ces fuites, où les pieds des grands, se pressant confusément, eussent infailliblement écrasé les frêles animaux.

Entre les quatre pieds de l'éléphante, sous elle-même, sous ce dôme maternel, courait le jeune, dont les pas incertains étaient guidés par sa mère. La trompe de celle-ci, passée sous son poitrail, s'unissait à celle de son petit, et la dirigeait comme la main d'une femme conduisant son enfant. Les balles pouvaient pleuvoir, la mère abritait de son corps comme d'un épais rempart celui de l'éléphanteau, pour lequel ses inquiétudes étaient plus vives que pour elle-même; et seulement loin de là elle lui permettait ses allures ordinaires.

Quand chaque groupe se séparait ensuite, l'on voyait diverses troupes composées de vieux mâles, à l'exception de toute femelle, et d'autres de femelles, chacune suivie d'un jeune, dont la ligne était terminée par un grand mâle qui paraissait destiné à protéger la retraite. Les femelles

dépourvues de petits se tenaient aussi en troupes isolées, mais n'ayant avec elles aucun mâle; leur taille inférieure les faisait reconnaître de loin, et leurs défenses n'excédant jamais 30 livres chacune, le plus souvent de 15 et au-dessous, les sauvaient d'ordinaire de toute attaque.

Comme on peut bien le penser, tout chasseur consciencieux ne s'adresse qu'aux grands vieux mâles, respectant les jeunes et les femelles, à moins que celles-ci, par la longueur de leurs dents, ne viennent à rivaliser avec les mâles de grandeur moyenne. L'approche et l'attaque des mâles est du reste plus aisée, et les avantages qu'ils procurent sont doubles.

Les mâles sont graves; ce sont des philosophes aux passions froides ou soumises. Ils témoignent moins de vivacité, moins de légèreté, et paraissent ne prendre une détermination qu'après réflexion.

Les femelles sont plus turbulentes; elles ont les passions vives, s'emportent facilement et se laissent aller à la fureur la plus grande lorsqu'elles craignent pour leurs petits. La vue de l'homme les irrite alors au point le plus excessif; elles le chargent instantanément, quelquefois même opiniâtrement.

Du reste les femelles, chez toutes les espèces d'animaux sauvages, sont d'un caractère plus irascible que les mâles.

Cependant, quoique généralement les mâles soient assez paisibles, il faut bien qu'un chasseur se garde d'oublier à leur égard toute mesure de prudence; car eux aussi sont

susceptibles de charger parfois avec fureur, et même avec autant d'opiniâtreté que certaines femelles.

L'éléphant a cela de commun avec l'homme, qu'il aime une légère inflammation du cerveau que lui procurent des fruits fermentés par l'action du soleil : l'om-kouschlouâne et le makano des Amazoulous. Ces fruits sauvages, qu'il abat de sa trompe, acquièrent en quelques jours d'abandon sur la terre les propriétés qu'il désire, et c'est quand l'éléphant est surpris à les déguster que le chasseur court les plus grands risques : les Cafres assurent qu'il n'y a guère de salut possible en pareil cas, et que l'homme, quel qu'il soit, doit se résigner à son triste sort. C'est par suite de cet état de surexcitation que les mâles peuvent être aussi dangereux que les femelles.

Il est encore des individus plus redoutables que d'autres, quoique leur apparence donne une idée diamétralement opposée ; je veux dire ceux qui sont naturellement dépourvus de défenses. Leur habitude est celle des poltrons qui débutent par vouloir intimider leur adversaire, en cherchant à le persuader qu'il a affaire à des forces supérieures. Les Hollandais sud-africains désignent généralement du nom trivial de *poes-kop* tous animaux qui, devant porter cornes ou défenses, en sont privés par suite d'une conformation anormale ; ce sobriquet s'attache également aux éléphants dont je parle. Ils sont les plus redoutés des chasseurs, sur lesquels ils se précipitent tête baissée, avec l'intention bien marquée de faire respecter leur

tranquillité. Je tuai l'un d'eux lorsqu'il me chargeait à fond : c'était une femelle. J'en vis une quinzaine durant le cours de mes chasses, et tous par leur taille me parurent être des femelles.

Celui que j'obtins fit grand plaisir aux Cafres par l'immense quantité de graisse qui garnissait ses intestins, et quelques jours ensuite, comme je visitai son squelette, je remarquai la tête, qui me parut petite comparativement à la force de l'animal. J'arrivai ensuite à soupçonner que, chez ces animaux, la tête n'est point en raison de la taille du corps, mais bien en proportion de la grosseur et de la pesanteur des défenses, puisqu'il m'était arrivé de tuer des mâles de même hauteur, aux fortes défenses, et dont le crâne était presque double en volume.

La tête de mon éléphant *poes-kop* avait une extrême similitude avec celle d'un jeune animal dont les défenses tendent à sortir; ses alvéoles étroites étaient fermées à l'extrémité, et l'ensemble n'offrait pas une grande pesanteur, quoique ce fût une femelle adulte ayant un petit.

Dans l'Inde et à Ceylan, où une partie de l'espèce est amenée à servir l'homme, les éléphants non armés sont, dit-on, très-communs. Levaillant assure que le nombre d'éléphants armés y est aussi restreint que celui d'éléphants *poes-kop* en Afrique.

Comme il est certain que tous animaux dégénèrent sous l'influence de l'homme; qu'à l'état de domesticité les individus ont moins besoin des armes ou des défenses qui

leur servent à l'état sauvage, soit à se défendre, soit à chercher leur nourriture; il s'ensuit que ces armes ou ces défenses seront moins développées, et qu'elles peuvent même être totalement absentes sans inconvénient pour l'animal. C'est peut-être ainsi que doit s'expliquer cette différence.

Mais bien des gens du monde s'imaginent que ces animaux perdent leurs défenses comme le cerf perd son bois. Cette erreur n'a pas besoin d'être réfutée; elle est trop grossière et tombe d'elle-même à la moindre inspection d'une tête d'éléphant. Cependant elle a une cause qui prend sa source dans la densité même et le mode d'accroissement de la défense qu'il importe surtout de connaître.

L'alvéole est formée que la dent n'existe point encore. Une matière grasse, diaphane, et par sa nature voisine de le moelle des os, occupe le cylindre creux duquel doit sortir la défense. Cette matière s'épaissit bientôt vers l'extrémité de l'orifice de l'alvéole; elle s'y condense et s'y durcit en manière de cône creux. Sur cette première couche s'accole bientôt intérieurement une seconde, puis une troisième couche que mille autres doivent revêtir ensuite. Le cône s'allonge, grandit, s'élargit, et chaque jour son extrémité supérieure, extérieure et première de formation, la pointe enfin, se fraie passage à travers les obstacles, et paraît au dehors sous la forme d'un bouton blanc.

La défense s'accroît donc par couches intérieures superposées, dont chacune, si elle était détachée, présenterait l'aspect d'un cône légèrement recourbé vers sa pointe; et

pour que l'on s'en fasse une idée fort exacte par une comparaison à la portée de tout le monde, je dirai que l'on doit se figurer un nombre plus ou ou moins grand de cornets de papier enchâssés les uns dans les autres : telle est la disposition des couches.

Il faut un long temps pour qu'une défense atteigne ses plus grandes proportions; il faut même toute la vie de l'animal pour qu'elle acquière son plus grand poids, parce que la cavité conique intérieure ne se remplit qu'en raison de la vieillesse de l'animal. L'ivoire est donc très-dense, mais tout corps dense n'est pas également solide. La solidité ne dépend que du mode de liaison des molécules ou des agglomérations de molécules; et il paraît ici que leurs agglomérations sont assez mal unies entr'elles, car fréquemment il arrive qu'une défense se brise dans l'effort que fait l'éléphant pour déraciner un arbre; de là probablement est issue la fable consacrée par divers auteurs anciens.

Ce que je viens de dire touchant la formation de la dent est encore prouvé par son mode de destruction.

Ainsi, j'ai trouvé dans les bois un grand nombre de défenses, lesquelles, depuis quarante années, y étaient exposées à l'action de l'air, de la chaleur et de l'eau.

Ces dents portaient de grandes fissures longitudinales, telles que celles qui s'ouvrent sur un arbre abattu dépourvu de son écorce; outre cela, leur surface rugueuse présentait un grand nombre de lames superposées, déta-

chées par leur base et relevées à peu près comme les pointes du chaume d'un toit rustique. Chacune de ces lames pouvait être considérée comme une partie éclatée de la base du cône, et plus je les inspectai, plus j'acquis de certitude à cet égard.

Ces dents d'éléphants trouvées en abondance sur un seul point, au milieu des bois, nécessitent de ma part une autre explication, sans doute fort déplacée si elle n'était présentée qu'à des savants, mais qui, pour les gens du monde, peut avoir son utilité.

Que je me hâte de le dire, sur ces mêmes lieux vivaient jadis des Cafres nombreux et forts qui s'adonnaient à la chasse des grands pachydermes. Les dents avaient été recueillies dans un mouzi principal. Mais, par suite d'une guerre désastreuse, les débris de la tribu avaient changé de contrée; le vainqueur, maître des troupeaux, avait incendié les villages, négligeant d'emporter l'ivoire, et de là sa présence.

Un fait de ce genre a peut-être servi de base à l'histoire des cimetières des éléphants, que des poëtes orientaux nous dépeignent comme allant mourir tous en un même lieu, partout jonché d'ivoire.

Mais s'il me fallait expliquer comment une autre fable a pu trouver quelque créance, celle où le chasseur scie les neuf dixièmes du pied d'un arbre contre lequel doit s'appuyer l'éléphant durant son sommeil, j'avoue que je reculerais devant l'impossibilité.

L'éléphant n'a non-seulement aucune peine à se relever de terre, mais encore le fait-il avec la plus grande facilité, quand il s'est vautré dans ces bourbiers si fréquents dans les forêts, où il laisse sa colossale empreinte; et, sans aucun doute, si l'animal devait tant craindre une chute, on ne le verrait pas s'exposer à descendre des pentes d'une forte inclinaison, sablonneuses, de 80 pieds de haut, en glissant sur ses pieds, qui, raides et immobiles, tracent un large sillon comme une voiture enrayée.

Les défenses sont les seules dents qui fournissent l'ivoire. Toutes ne sont pas également courbées; on en voit de très-droites, et quelquefois les deux, réunies bout à bout, offrent un cercle parfait, d'où j'incline à penser que la courbure ne saurait être prise pour un caractère distinctif. Leur longueur varie suivant l'âge et le sexe; les plus longues que j'aie vues mesuraient 7 pieds, suivant la courbure, et pesaient 120 livres chacune. Levaillant parle d'une d'elles de 160 livres; et si je puis ajouter foi au récit d'un bastaard, vieux chasseur que j'ai trouvé à Natal, l'expédition Norden, au pays de Massilicatzi, dont cet homme faisait partie, y avait acquis par voie d'échange une défense de 9 pieds et demi de longueur, pesant 230 livres. Il est vrai que le pays de Massilicatzi est encore réputé maintenant comme la partie de toute l'Afrique australe qui fournit les dents les plus grosses et les plus lourdes.

Au pays des Amazoulous, les longues et grosses dents

sont très-rares. Mes chasses m'y procurèrent quarante-trois éléphants; deux paires de défenses seulement se distinguaient par 6 pieds de longueur et 70 livres de pesanteur. Le poids moyen de toutes n'était que de 18 livres.

L'ivoire des femelles est plus estimé que celui des mâles. Il a plus de densité et ne jaunit pas aussi rapidement.

Quand il s'agit d'extraire les défenses, quelquefois on procède tout de suite à l'opération, et après avoir découvert la peau et les chairs qui adhèrent à l'alvéole, on brise celle-ci à coups de hache vers le côté extérieur, afin d'effectuer le déchaussement; mais souvent, pour s'épargner tant d'embarras, le chasseur se contente, chez les Amazoulous du moins, de couper la queue de l'animal, qu'il conserve comme un titre de possession, et après neuf ou dix jours, quand la fermentation, les larves et tous les agents destructeurs ont détaché ou anéanti les muscles, les défenses sont retirées sans aucune peine; de la sorte elles sont exemptes des traces de la hache. Mais aussi cette méthode n'est pas sans inconvénients : la dent, qui jamais ne souffre sur l'animal vivant, où elle est cependant toujours en contact avec l'air, présente alors de longues fissures produites par l'action du soleil, ce qui prouve que, malgré sa densité, la défense formée ne laisse pas que d'absorber une certaine quantité d'humidité aussi longtemps que l'animal existe.

Il suit de là que la défense sèche n'a plus la même pesanteur, et j'ai connu un fameux chasseur, *Lans-Delange*,

qui, pour ne pas y perdre lors de la vente, avait soin de faire subir aux siennes une préparation tendant à leur restituer, sinon leur fraîcheur, du moins leur plénitude. Quelques jours à l'avance il les saupoudrait de sel marin qu'il arrosait de gouttes d'eau, et quand l'absorption était complète, ce qu'il reconnaissait à la fermeture des fissures, cet homme les apportait au marché, où l'acquéreur, n'y trouvant pas de défauts, les payait cher et au delà de leur poids réel.

La valeur de l'ivoire demandé sur toutes les côtes d'Afrique par les traitants européens a engagé depuis longtemps les aborigènes à s'en procurer. Ceux qui connaissent l'usage du fusil s'en servent pour chasser l'éléphant. Mais les Amazoulous, ne possédant aucune arme de ce genre, devaient nécessairement recourir aux leurs propres, quelque faibles qu'elles pussent être.

Leur système était des plus simples, mais il exigeait beaucoup de sang-froid, de l'adresse et de la force.

Quarante hommes à la file les uns des autres approchaient un éléphant jusqu'à 50 pas. Le premier d'entre eux, armé d'un *omkondo* (assagaye), au fer plus large et tranchant par les bords, se détachait de ses suivants, puis s'avançait à 10 pas de l'animal, et plus près encore, s'il le jugeait bon ; là, brandissant son javelot, il le lançait dans l'un des jarrets de manière à faire porter le fer horizontalement. Dès-lors, l'éléphant était incapable de fuir, et les assaillants faisaient pleuvoir sur lui leurs om-

kondos, qui partout se fichaient tremblants par la hampe, jusqu'à ce que, épuisé de sang, brisé par sa colère impuissante, l'animal tombât pour ne plus se relever.

Les fosses recouvertes, garnies de pieux aux pointes aiguës et carbonisées, sur lesquelles on contraignait les troupes à passer, ne réussissaient qu'une fois : elles exigeaient une grande dépense de temps ; leur position exacte, inconnue des étrangers, occasionnait de nombreux et terribles accidents : aussi sont-elles presque généralement abandonnées aujourd'hui.

Les pieux plantés sur les bords des rivières, en manière de chevaux de frise, au bas de pentes rapides, par lesquelles ces animaux devaient effectuer leur passage, étaient un assez mauvais moyen qui n'est non plus mis en usage.

Il ne reste donc à ces peuples que leurs armes tranchantes, et c'est ainsi que les rois zoulous, tels que Djacka et Dingaan, se procuraient l'ivoire dont ils avaient besoin. Mais ils faisaient grandement les choses, et Panda suit encore actuellement la même méthode.

Huit jours avant les grandes chasses résolues, des hérauts d'armes parcouraient la contrée des bords de l'*Om-Pongala* à ceux du *Touguela*, et du littoral aux monts *Quathlambéne*, ordonnant à tous guerriers de préparer leurs armes et de se rendre dans le bassin de l'*Om-Philos-Om-Schlopu*, sur la montagne pyramidale d'*Om-Grooty*.

Dès la veille au matin, 20,000 hommes, arrivés de

50 lieues à la ronde, se groupaient noirs et remuants sur cette crête verte et rouge, haute de 800 pieds, tandis que le conseil des grands capitaines, accroupi sur les talons, écoutait le chef dictant ses volontés du fauteuil fait d'une seule pièce où il siégeait.

Dingaan désignait les régiments de 1,000 hommes chacun destinés à s'éloigner et à former un vaste réseau, afin de comprendre et d'amener par leurs clameurs les éléphants en masse au pied d'*Om-Grooty*. L'exécution suivait l'ordre, et des files d'hommes noirs descendaient en serpentant sur les flancs raides et sévères de la montagne.

Om-Grooty, complétement déserte en d'autres temps, voyait son sommet nu métamorphosé en une ville habitée, ville sans maisons, sans tentes, peuplée d'hommes nus, aux boucliers variés, cachant le faisceau d'omkondos reluisants. Un ciel pur et bleu protégeait suffisamment tous ces hommes, et le despote seul avait sa hutte transportée à grands frais, 20 ou 30 de ses 400 femmes, et quelques bœufs d'élite dont s'égayait sa vue.

Les traqueurs, répandus à 12 lieues à la ronde, rabattaient les troupes vers l'*Om-Schlaty-Om-Koulou*. Les vedettes d'Om-Grooty et Dingaan lui-même, armé de son télescope, présent de Gardiner, apercevaient venir les masses soulevant une poussière épaisse qui les masquait souvent. Et, d'après ses prévisions, Dingaan faisait introduire ceux-ci par 1,000 hommes, rebrousser ceux-là par 1,000 autres, acculer les uns, pourchasser les autres, et de la

hauteur où planait comme l'aigle ce tyran à la volonté d'acier, Dingaan pouvait s'oublier à considérer les éléphants comme de vils insectes ; son peuple, hardi, rapide, intelligent, comme une société de fourmis, et lui-même, dont le caprice remuait tout cela, comme un dieu peut-être, s'il eût eu quelqu'idée d'un dieu.

Cette position dont j'ai joui a quelque chose de vraiment féerique. Om-Grooty, qui est une croupe étroite et longue venant du nord, se présente vers le sud sous l'aspect d'une pyramide baignant sa base dans une sinuosité de l'Om-Philos et portant sa tête dans cette région où tournoient les vautours. De là l'œil plonge dans les profondeurs des forêts, qui n'ont plus de secrets, court sur les montagnes inutilement abruptes, traverse les gorges, les précipices, et 10 lieues sont franchies devant et sur les côtés, malgré leurs mille obstacles, avec la même facilité que sur une carte géographique. C'est assez dire que d'Om-Grooty l'on voit tout ; mais tout apparaît en miniature, et l'imagination est complétement dupe de l'illusion.

Quand le nombre des éléphants répandus dans l'*Om-Schlaty-Om-Koulou* avait atteint un chiffre raisonnable, Dingaan et ses capitaines comptaient les troupes isolées, relevaient leurs directions, éliminaient celles qui étaient composées de femelles, et indiquaient aux chefs de régiments les groupes de mâles qu'ils devaient attaquer, précisant par quel côté et mentionnant quelle conduite ils avaient à tenir en cas de déplacement. Cependant, quoi qu'il pût arriver,

l'ensemble des régiments devait invariablement former un cercle immense au centre duquel seraient contenus les animaux.

Cerner est la base de toute la stratégie des Amazoulous; tout repose sur ce système, en chasse comme en guerre.

Bientôt ensuite chaque régiment avait pris position, et seulement alors, quand, à cause de la proximité des guerriers, on apercevait les groupes d'éléphants se remuer, s'agiter d'une façon inquiète, un signal, le manteau de pourpre du chef hissé en tête d'un mât, apparaissait soutenu par un bruyant chant de guerre parti du sommet d'Om-Grooty.

Tout d'un coup les masses d'hommes se ruaient à toucher les masses plus distinctes des éléphants. Le fer reluisait, des voix d'homme traversaient l'air et arrivaient comme un bruit sourd cadencé et terrifiant, et, plus éclatants, les sons que les éléphants tiraient de leurs trompes dominaient ce bruit, de telle sorte que l'on eût hésité à parier pour les hommes.

Mais les animaux, surpris par tant d'ennemis, se débandaient; et quelque grand mâle s'écartant, les guerriers l'entouraient et le perçaient de mille coups. Furieuse, la bête se retournait, chargeait, renversait, brisait et lançait en l'air hommes, boucliers, javelots. A l'un succédait l'autre, tous des plus braves: dix, vingt, cent hommes quelquefois étaient ainsi traités. Mais, malgré son courage, son énergie, sa fureur, l'éléphant allait céder au nombre:

l'attaque cesse un instant. Un homme rampe derrière l'animal, il est sur ses talons ; les guerriers qui font tête harcèlent celui-ci par devant et l'occupent ; toute l'attention de l'éléphant se concentre sur eux, car c'est d'eux que lui arrive la douleur : aussi prend-il peu garde à celui qui lui empoigne la queue, s'y cramponne et la tranche.

Rapide, cet homme fuit, quitte la chasse et va déposer aux pieds du despote le trophée sanglant pris sur l'animal vivant encore.

Dingaan sourit à cette offre : « C'est bien, dit-il ; mon « peuple est brave ! Avec ma volonté mon peuple peut tout ! « O Amazoulous ! vous êtes bien les maîtres de la terre ! « Nombreux comme les sauterelles, plus courageux que « des lions, plus forts que des éléphants, quelles nations « au monde pourraient vous résister ! Du point où le so- « leil se montre à celui où il disparait, n'avez-vous pas « tout soumis ? N'avez-vous pas tué tous les hommes, pris « tous leurs troupeaux ?... Oui, les maîtres !

« ... C'est bien, homme ; qu'on le tue maintenant, cet « éléphant, puisque j'en tiens la queue. Mon cœur est « blanc... Va. »

C'est bien, répète encore Dingaan se levant de son siége et pointillant de l'index, en signe de haute approbation, le hardi guerrier, qui se hâte d'aller remplir son message.

La réponse transmise, l'éléphant, que la perte de son sang a tant affaibli et dont la fureur semble s'éteindre par refroidissement, est harcelé de nouveau. Il tombe, les

muscles de sa trompe sont coupés, et la foule des guerriers l'envahit comme une nuée de vautours s'abattant sur une proie. C'est ainsi que la volonté d'un despote triomphait d'obstacles qui semblent invincibles, surtout si l'on considère la faiblesse des armes employées. Mais aussi un peuple agissant en masse est si fort! Et puis quand devant ces guerriers se présentait une mort incertaine, tergiverser ne leur était pas possible; car derrière était une mort inévitable, ignominieuse, celle que réservait le chef à tout fuyard, et qu'il fallait éviter à tout prix.

Les Amazoulous firent de la sorte des prodiges inouïs dans l'histoire de tous les autres peuples : ainsi, par exemple, quand, après un rêve, Dingaan eut la bizarre idée de le réaliser, ses guerriers amenèrent vivant devant lui un éléphant sauvage, saisi, conduit et retenu par mille mains. Et ces hommes sont nus! Leurs ressources sont nulles auprès des nôtres. Mais la crainte de la mort domptait leurs moyens, et l'éléphant lui-même devait céder à l'homme luttant de force avec lui.

Maintenant, si l'on considère l'immense déploiement de force nécessaire aux Amazoulous lors des chasses royales, et de l'autre, le peu que dépense le Boschjesman pour arriver au même but, l'avantage quant à l'excellence du mode reste indubitablement à celui-ci.

En effet, qu'y a-t-il de plus simple et tout en même temps de plus hardi?

Il rampe, cet homme que l'on prendrait pour un lézard

de couleur de terre. Sa tête est hérissée de flèches petites, empoisonnées et fixées dans ses cheveux, la pointe en haut. Son dos porte un carquois grossièrement fait de peau de gnou qu'accompagne un arc long dc 70 centimètres ; ce sont là ses armes ordinaires. Mais pour l'éléphant, le Boschjesman en porte une autre faite exprès. C'est un bâton long de 35 centimètres, simplement armé à une extrémité d'une petite pièce de fer plate, triangulaire, légèrement fixée dans une fissure dont elle doit se détacher au moindre retrait. Un poison noir et fondant à la chaleur comme de la poix revêt ce fer d'une couche épaisse et le cache presque entièrement... Le rampeur approche toujours ; il écoute de temps à autre; il attend patiemment à quelques pas que l'éléphant présente la croupe. Un mouvement lui donne cet espoir ; il se traîne encore. L'homme et l'animal sont à se toucher. Voici les talons si larges ! Le Boschjesman se lève, détend le bras, frappe, et fiche son arme au ventre, à l'aine, ou simplement à la jambe du colosse.... Une seule goutte de sang qui jaillit, et la mort est certaine. A peine pourtant si l'éléphant a ressenti quelque douleur. Il ne détale qu'au bruit des pas rapides de son agresseur; mais son sang se coagule, et quelques heures plus tard il expire.

Ainsi le Boschjesman seul, sans témoins, fait, à l'aide de sa si perfide et si redoutable industrie, l'ouvrage de mille vaillants Amazoulous qui n'ont recours qu'à l'emploi de la force.

Les Hollandais sud-africains ont aussi inventé un moyen qui a pour but de mettre un ou plusieurs individus hors d'état de leur échapper par la fuite. Jamais je n'ai été témoin de la pratique de cette méthode que je vais détailler; mais chacun pourra juger de son excellence sous divers rapports, et comme elle m'a été confirmée par plusieurs, je ne doute aucunement qu'elle n'ait été mise à exécution.

Un *boer* (paysan) habite les environs d'une contrée boisée que traversent en mille et mille sens les sentiers battus par des troupes d'éléphants. Voici de quelle façon il procède.

Son premier soin sera de faire forger au moins une quarantaine de fers de harpons, dont la pointe et la tige doivent avoir ensemble 45 centimètres de longueur. Ensuite il choisira des arbres dont l'épaisseur égale ou dépasse de quelque peu l'épaisseur moyenne des pieds de ces animaux. Ces arbres lui fourniront des tronçons de 40 centimètres de hauteur, au milieu desquels les harpons seront solidement implantés par la tige.

Ces dispositions faites, il ne s'agit plus que de constater le passage habituel des éléphants, où, durant le jour, un homme seul peut suffire au reste de la besogne.

En effet, il faut simplement alors creuser au centre de l'étroit sentier des trous susceptibles de recevoir par leur base les sabots à harpon, et, quand ils sont déposés, l'usage est de les revêtir d'herbe, puis de terre, que l'on nivelle avec soin sans jamais la tasser.

Comme ces animaux marchent à la file, si les premiers évitent par hasard de poser les pieds sur les pointes invisibles, ce doit être infailliblement quelqu'un des suivants qui viendra s'enclouer, sans que ce premier échec puisse servir d'avertissement aux autres.

L'animal se trouve ainsi chaussé d'un talon de 40 centimètres plus élevé que ne le sont ses autres pieds. Les efforts qu'il fait avec sa trompe sont vains pour l'en retirer, et la douleur qu'il augmente sans cesse le contraint à renoncer à cette tentative. Dans cette position, l'éléphant ne peut fuir à cause de l'inégalité de ses jambes, et le chasseur, arrivant le jour suivant, rencontre la trace du sabot, la suit et trouve l'animal, qui n'a nulle chance d'éviter le coup de fusil.

Jamais les peuples de l'Afrique australe n'ont eu la pensée de s'emparer des éléphants vivants, afin de les soumettre et de les faire servir à leurs intérêts. Les aborigènes ont des besoins trop restreints pour songer à l'emploi d'aussi monstrueux animaux, et les blancs d'origine hollandaise ou française sont trop obstinés à suivre les traces de leurs aïeux sans jamais s'en écarter. Ils sont aussi trop peu intelligents pour comprendre les avantages d'une semblable innovation chez eux, et trop indolents pour vouloir la tenter.

Beaucoup d'entre eux savent bien que dans l'Inde l'éléphant sert avec intelligence et docilité; mais tous objectent que l'espèce africaine est indisciplinable, et que son

amour de la liberté ne saurait être combattu avec succès.

L'histoire d'un seul essai de ce genre m'est parvenue. L'éléphant, pris tout jeune, avait grandi. Souple et docile d'abord, il était bientôt devenu revêche, et après sept années, comme il menaçait de tuer ceux qui l'approchaient, son maître avait dû prendre le parti de l'abattre.

Mais les soins nécessaires avaient-ils été prodigués à son éducation? C'est ce dont il est permis de douter.

Il existe aujourd'hui à la ménagerie du Jardin des Plantes un éléphant africain plus doux peut-être encore que son voisin l'asiatique, ce qui prouve que cet animal est susceptible de modifier son caractère naturel. Mais cependant l'exemple d'un animal à toute heure surveillé, et constamment en contact avec les hommes, n'est pas une raison concluante; car le lion lui-même a été amené de la sorte à traîner un char, et l'espèce est loin de pouvoir être considérée comme capable de vivre soumise aux volontés de l'homme.

Toutefois, lorsque des sociétés zoophiles auront pris en considération l'éléphant d'Afrique, ce bel animal qui l'emporte sur l'asiatique par ses formes plus dégagées, par ses 12 pieds de hauteur, par ses redoutables défenses et par son pas plus large, des essais pourront être facilement faits sur de jeunes animaux saisis séparés de leur mère. Si le succès ne les couronne, on ne devra jamais songer à agir comme font les Indiens, qui s'emparent des animaux adultes déjà pour les réduire et les dresser; et seulement

alors, de l'éducation plus ou moins aisée des jeunes, et de leur obéissance plus ou moins constante, on pourra tirer des déductions concluantes à l'égard de l'espèce africaine.

Peut-être n'est-il pas sans utilité que je dise ici ce que je sais touchant la prise de possession d'un jeune éléphant suivant sa mère et n'excédant pas 1 mètre en hauteur. Je ne sache pas, du reste, qu'aucun voyageur ait signalé la méthode si simple par laquelle on réussit à s'en faire suivre immédiatement.

Lorsqu'une troupe de femelles s'ébranle et part, cédant à la crainte, fréquemment il arrive que, ne songeant qu'à son propre salut, une mère oublie de veiller sur son petit; celui-ci, dans son inquiétude, la cherche vainement, tournant d'un côté, tournant de l'autre, dans l'espoir de rencontrer la piste perdue.

Les chasseurs se jettent lestement entre lui et le lieu de passage de la troupe, de manière à lui couper toute retraite vers cette partie. L'un d'eux arrête le jeune animal, qui le charge et souvent le renverse d'un coup de tête. Mais l'homme, se passant aussitôt la main sur le front mouillé de sueur, saisit l'extrémité de la trompe de l'éléphanteau et en frotte le double orifice. Dès lors, plus de colère : non-seulement la paix est faite, mais encore le jeune animal s'obstine-t-il à marcher sur les talons de ce même homme, comme s'il suivait sa mère. Trompé par l'odorat, il s'attache à lui, ne connaît que lui, et renverse

impitoyablement tout autre homme dont il ne connaît pas les émanations.

Trois fois mon conducteur Henning, voyant l'occasion belle, essaya et réussit à s'emparer de jeunes éléphants de cette taille dont il se fit suivre avec la plus grande facilité. Les deux premières, comme ces jeunes étaient d'une pétulance extrême, et qu'ils défonçaient les huttes du mouzi [1] où nous devions passer la nuit, culbutant hommes et femmes, brisant les pots, vidant l'eau des réservoirs et la lançant au visage des passants, je dus bien malgré moi consentir à ce qu'on les tuât. La troisième, je ne fus pas plus heureux. Craignant que la troupe à laquelle appartenait l'éléphanteau ne vînt durant la nuit renverser mon wagon, écraser mes gens et semer partout le désordre, je dus le faire attacher à 150 pas plus loin, au bas d'un précipice de difficile accès. Plusieurs courroies le maintenaient; mais une pluie survint, l'éléphanteau fit des efforts désespérés : les nœuds glissèrent, de telle façon qu'il mourut étranglé.

Le lait de vache, assurent les boers, ne leur convient nullement. Les éléphanteaux le prennent, mais ils meurent avant trois semaines de ce régime. A défaut de toute autre chose, il faut l'étendre d'une égale quantité d'eau, et, dans une habitation, l'eau de son bouilli est la nourriture la plus saine qu'on puisse leur donner.

Jeunes, ces animaux sont ce que l'on qualifierait fort

[1] Mouzi, nom que les Amazoulous donnent à leurs villages.

justement de l'épithète de *gentils*. Leur corps est partout couvert d'un poil follet, poil rude d'après nos idées d'homme, mais simple duvet si l'on songe aux éléphants. Leurs mouvements sont souples et leur démarche rapide. Ils semblent volages comme des enfants, et prennent plaisir à renverser les hommes à tour de rôle. Puis tout à coup, délaissant le jeu, on les voit s'occuper d'autre chose, essayer leurs forces et démolir ou déraciner tout ce qui se trouve à leur portée. Ils sont infatigables, et le seul moyen d'avoir un instant de repos est de soulever la partie antérieure de leur corps.

Les anciens ne sont pas les seuls qui aient trouvé une certaine similitude entre l'homme et l'éléphant. Les Cafres participent de ces mêmes idées. *Unchlove montou omkoulou kakoulou*, « l'éléphant est un homme très-grand, » disent-ils par manière de définition.

La vue du squelette inspire la pensée d'un rapprochement. La position des parties sexuelles et des mamelles de l'éléphante, aussi bien que leur forme étonnante chez de tels animaux, vient la développer. La trompe, qui saisit et touche si bien, la fortifie, et, si l'on cherche à scruter les qualités de l'éléphant, tout tend à corroborer le premier soupçon. La finesse de ses goûts quant au choix des aliments, son intelligence, sa sagacité, et ce sentiment qui passe pour être du domaine de l'homme seul, qui le distingue, dit-on, de la brute, la pudeur, l'éléphant les possède. L'éléphant est un animal pudique cent fois plus que

le Boschjesman. Voilà qui lui assigne moralement la première place auprès de l'homme. Mais l'ordre de classification ne considère pas les mœurs : il n'inspecte que la conformation du squelette, et, pour cette cause, ce digne animal est relégué bien loin parmi des espèces de sens obtus; car les autres pachydermes, on le sait, ne sont pourvus que d'une très-faible dose d'intelligence, encore moins de délicatesse.

Toutefois, c'est une erreur de croire que l'éléphant doive celle qu'il possède à la conformation de son front élevé et quelque peu semblable à celui de l'homme. La cervelle est loin d'avoir le volume qu'on lui suppose. La boîte du crâne est très-petite, et depuis ses parois supérieures jusqu'à la sommité de la tête existe un large espace rempli de lamelles osseuses qui n'offrent entre elles que du vide, de sorte que la cervelle est exactement revêtue de deux voûtes, et que l'on ne peut nullement juger de l'intérieur d'après la forme et la grandeur de l'extérieur.

Préciser l'âge auquel peut atteindre un éléphant africain n'est pas possible; rien jusqu'ici n'est encore venu indiquer la longévité de l'éléphant sauvage. On ne pourrait procéder que par hypothèse, et c'est ce que je ne me permettrai pas.

Le temps de la gestation reste également inconnu. Il doit être le même que celui qui est nécessaire à l'espèce asiatique, qu'il serait sans doute fort aisé de fixer exactement.

Quant au mode de copulation, on peut le soupçonner : la femelle doit s'agenouiller ; cela paraît devoir être, mais personne ne l'a bien vu. Un seul chasseur de Natal, Molemann, m'assura que non loin d'*Om-Schlango*, son fils l'accompagnant, il était tombé sans le savoir sur deux éléphants qu'il surprit ainsi. Sa certitude eût été complète, si le mâle, furieux, ne lui eût appliqué une chasse opiniâtre, dans laquelle il fut à deux doigts d'être renversé d'un coup de trompe. La peur lui brouilla les idées. Mais, à travers des souvenirs confus, il croit ne pas se tromper, en disant que telle était la position de la femelle.

La chair de l'éléphant jeune a quelque ressemblance avec celle du veau. Toutes les parties sont bonnes, mais les pieds offrent surtout un mets exquis. Celle des éléphants adultes ou vieux est la plus grosse viande que je connaisse ; ses moindres fibres ont l'épaisseur d'une plume à écrire. Elle est trop coriace pour être mangée grillée. Il lui faut au moins huit heures de cuisson dans l'eau ; le bouillon qu'elle donne est délicieux et même sans pareil si l'on y a fait servir des tronçons de la trompe. Les parties internes sont analogues à celles du porc, mais d'une contexture plus solide. La graisse qui garnit les intestins est fort recherchée. Refroidie, son grain ressemble à des œufs de fourmis, exactement comme l'huile d'olive figée.

Les os de l'éléphant, de même que ceux des autres grands pachydermes, ne sont point traversés d'un canal médullaire ; spongieux comme la *pierre-ponce*, une graisse fine,

huileuse, circule dans les cellules. On peut aisément extraire cette graisse en concassant les os que l'on soumet à l'ébullition. C'est la plus fine de toutes celles que l'on se procure en chasse, et les Cafres la prisent fort pour s'en frictionner le corps.

Les Amazoulous, obéissant à des préjugés qui, chez eux, ont presque la force de lois, ne mangent point la chair de l'éléphant pas plus que celle du rhinocéros simus et de divers autres animaux également exceptés, et quiconque viole cette observation est un *om-phogazane* (un homme de rien). Ils n'en recherchent que la graisse, dont ils s'oignent aux jours de danse ou de parade; elle leur sert encore à assouplir leurs manteaux de peau.

Les Cafres Makatisses, cette race circoncise qui habite l'intérieur, n'a point la même religion d'abstinence. L'éléphant sert à sa nourriture tout aussi bien que les deux espèces de rhinocéros, l'hippopotame, les gnous, le couagga, voire même la hyène tachetée, le plus ignoble, le plus dégoûtant des animaux, celui qui se charge de faire disparaître les cadavres d'hommes.

La peau de l'éléphant se rapproche par sa nature de celles du rhinocéros et de l'hippopotame; mais elle leur est inférieure, tout d'abord parce qu'elle est moins épaisse, et ensuite parce que, trop lâche sur le corps, elle présente mille plis ou rides qui lui enlèvent l'égalité qu'on lui désirerait. Par ces causes, elle n'est nullement recherchée pour la confection des *chambocks*, espèces de cravaches lon-

gues de 9 pieds destinées à châtier les bœufs de derrière. Encore moins la demande-t-on dans le commerce; sa contexture n'est pas non plus d'une grande solidité.

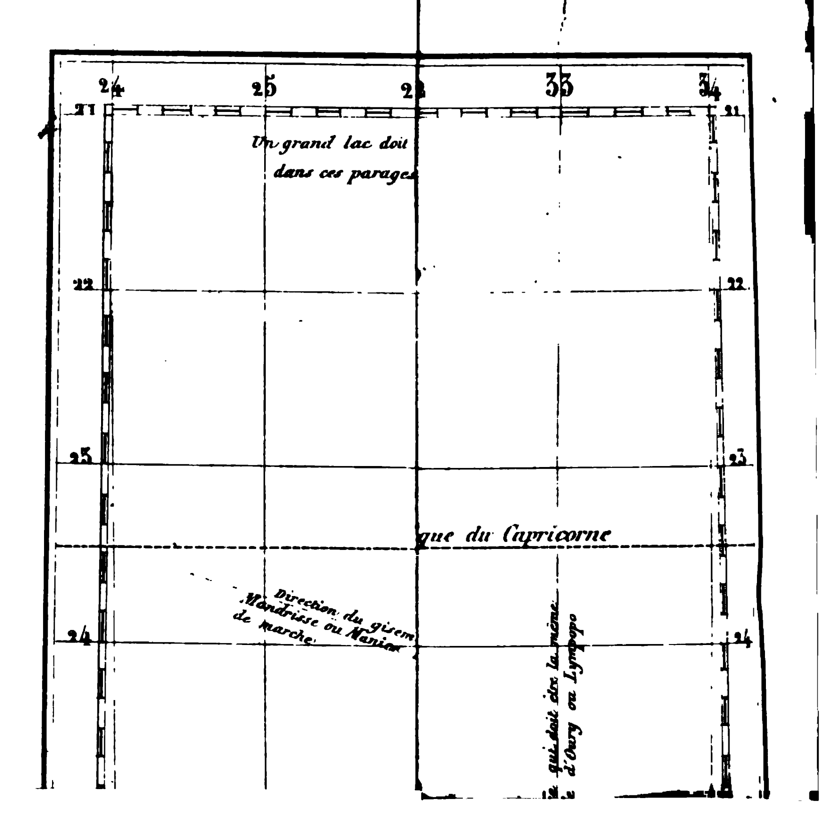
L'éléphant prend un grand soin de son cuir ridé, qui ne le préserve pas de la piqûre de certains insectes ailés : aussi, lorsqu'il est dans les bois, se vautre-t-il volontiers dans les bourbiers, dont l'argile revêt bientôt son dos et ses côtés. Plus loin, un gros arbre sert à ses frictions, dans lesquelles le vieil épiderme se détache; et, vers trois heures, quand la chaleur devient accablante, il recherche les rivières au sable pur, aux 2 pieds d'eau; et là, ramassant du sable mouillé, il s'en jette sur toutes les parties du corps, laisse à l'air le soin de le rafraîchir; puis il s'arrose en tous sens, apportant à sa toilette la même minutie qu'un *fashionable-type*.

A voir le triste éléphant d'Afrique du Jardin des Plantes, à la peau revêtue d'une croûte formée d'un détritus d'épiderme, personne ne se douterait de l'excessive propreté de l'éléphant sauvage. Rien n'est pourtant plus exact, et tout chasseur l'observe... Mais l'homme lui-même n'est-il pas ainsi? Considérez le prisonnier; ne diffère-t-il pas de l'homme libre par la sordité de sa peau?

Le dégoût de la vie amené par l'état de captivité est certainement la cause d'une semblable différence. Et c'est encore à cette même cause qu'il faut attribuer le faible développement du corps des animaux captifs, souvent d'un tiers moindres que ceux qui vivent en toute liberté.

Ainsi, la femelle du Jardin des Plantes dont je parle, si je l'eusse rencontrée dans mes chasses, eût pu passer sans crainte d'un coup de fusil, tant elle est petite et d'une misérable apparence.

FIN DU PREMIER VOLUME.



24
25
33
34
21
22
23
24
Un grand lac doit
dans ces parages
que du Capricorne
Direction du gisem
Mandrisse ou Manica
de marche
qui doit être la même
d'Oury ou Lympopo

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.